ENCYCLOPÉDIE

DE LA

PRÉDICATION

CONTEMPORAINE

ENCYCLOPÉDIE

DE LA

PRÉDICATION

CONTEMPORAINE

RECUEIL

DE CONFÉRENCES, SERMONS, PANÉGYRIQUES,
DISCOURS DE CIRCONSTANCES, &c., &c.

d'après

NN. SS. LES ÉVÊQUES, LES RR. PÈRES DES DIVERS ORDRES RELIGIEUX
MISSIONNAIRES APOSTOLIQUES ET AUTRES PRÊTRES DISTINGUÉS.

HOMÉLIES

III

ALMA COLLEGE
252
LIBRARY
M663
Los Gatos, Cal.

MARSEILLE
J. MINGARDON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
11, PLACE SÉBASTOPOL, 11
1879

Tous droits réservés

65759

HOMÉLIES

Vᴱ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. V, v. 20-24.*)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Si votre justice n'est plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point ; car celui qui tuera sera soumis au jugement. Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère sera soumis au jugement. Et celui qui dira à son frère : Raca, sera soumis au conseil. Mais celui qui lui dira : Fou, sera soumis à la géhenne du feu. Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse-là ton don devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère, et alors, revenant, tu offriras ton don.

HOMÉLIE

Sur la fausse piété

PAR M. RICAUD.

> *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum aut pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.*
> Si votre justice n'est au-dessus de celle des scribes et des pharisiens, jamais vous n'entrerez dans le royaume du ciel. *Matth.* V. 20.

C'est ainsi que Jésus-Christ condamnait autrefois, dans le sermon qu'il fit au peuple sur la montagne, les pharisiens, ces faux dévots de la Synagogue, et dans leur personne, tous

ceux qui devaient dans la suite des temps abuser de la piété et suivre leur exemple. Sentence terrible : il ne s'agit de rien moins que de l'exclusion du ciel. Sentence solennelle : le fils de Dieu, suivant le rapport de saint Luc, la confirme par son serment. Je vous le dis en vérité. *Amen dico vobis ;* si votre justice n'est au-dessus de celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez jamais dans le royaume céleste. *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum aut pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.*

Mais enfin, qu'étaient ces pharisiens contre lesquels Jésus-Christ s'élève aujourd'hui avec tant de force ! Étaient-ce des hommes corrompus dans leur foi ou dans leurs mœurs, libertins de profession, scandaleux, dans toute la Judée ? Non, mes frères, les pharisiens n'étaient pas marqués à ces odieux caractères, et s'ils l'eussent été, Jésus-Christ ne nous apprendrait rien de nouveau en déclarant de telles gens exclus de son royaume. Voici au contraire le portrait que nous en ont laissé tous les évangélistes. Les pharisiens étaient des hommes séparés du reste du peuple par la régularité de leur vie ; des hommes jeûnant souvent, faisant de longues prières, pratiquant de grandes austérités, donnant d'abondantes aumônes ; des hommes, en un mot, l'objet de l'admiration et de l'édification publique. C'est contre eux cependant que Jésus-Christ prononce des anathèmes à toutes les pages des livres saints. Ce sont eux qu'il appelle guides aveugles, sépulcres blanchis, race de vipères. C'est de leur doctrine et de leur exemple qu'il veut surtout éloigner ses disciples. Voulez-vous en savoir la raison, mes frères ? C'est que la piété des pharisiens était une piété fausse ; et pourquoi ? Premièrement, parce que c'était une piété aveugle, qui ignorait ses devoirs et ses règles ; je vous le ferai voir dans la première partie ; secondement, parce que c'était une piété criminelle, qui favorisait les passions et les vices ; je vous le montrerai dans la seconde : double caractère d'aveuglement et de corruption, qui souillait toute la piété des pharisiens, et qui la rendait par-là même indigne de la vie éternelle. *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum aut pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.*

Que cette vérité est importante, mes très-chers frères ! qu'elle mérite bien toutes nos réflexions ! Il ne s'agit plus

seulement de vous inspirer l'horreur du péché, il s'agit de vous préserver des écueils de la vertu même. Car, la piété est un port, mais c'est un port où bien des âmes faibles font naufrage; la dévotion est un chemin qui devrait toujours nous mener à la vie, mais qui par nôtre faute, peut aussi quelquefois nous conduire à la mort; enfin, rien de plus beau dans ce monde que d'aimer Dieu et de le servir ; mais il n'arrive que trop souvent, que, sous prétexte d'aimer et de servir Dieu, on ne fait que s'aimer et travailler pour soi-même. Prévenons cette erreur, mes frères, ou corrigeons-la, et pour cela entrons dans l'esprit de notre évangile. Jésus-Christ nous y propose les fausses vertus des pharisiens, pour nous apprendre à réformer les nôtres. Entrons dans les vues de ce divin Maître : que l'aveuglement de ces docteurs nous éclaire; que la corruption de ces sages nous sanctifie, et que l'un et l'autre nous servent à connaître le vrai chemin qui doit nous conduire à notre patrie. *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum aut pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum.*

Au reste, mes frères, ne craignez pas que je vienne imprudemment renouveler ici les blasphèmes du monde contre la dévotion : cette chaire de vérité où je parle, m'apprend à respecter la vertu, et à détester les maximes du monde qui la condamne. Je laisserai donc à part aujourd'hui tout ce qui ne ferait qu'aigrir le mal sans le guérir; je n'aurai recours qu'à la charité qui instruit et qui édifie, et ainsi, en vous montrant les abus de la piété, je n'abuserai pas moi-même de la sainte liberté que me donne mon ministère. J'entre en matière; accordez-moi, je vous prie, une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE

Aveuglement de la fausse piété.

Tout pécheur est ignorant et aveugle, parce que tout pécheur s'éloigne de son Dieu qui est seul la vérité et la lumière ; mais il faut l'avouer ici, il y a certains excès que Dieu punit surtout par de plus profondes ténèbres. Tels sont ceux d'une fausse piété. C'est ce que nous voyons clairement dans les pharisiens de notre évangile : suivons leur histoire ; nous y découvrirons bientôt leur aveuglement et leur ignorance.

J'ai dit leur aveuglement et leur ignorance; car mes frères, en quoi faisaient consister leur piété ces prétendus dévots de la Synagogue? En des pratiques purement extérieures et en des cérémonies qu'ils séparaient de l'intérieur et de l'esprit; en des traditions auxquelles ils donnaient la préférence sur la loi même; en des œuvres de surérogation dont ils se couvraient pour violer impunément les préceptes les plus nécessaires. Reprenons, et vous allez être parfaitement convaincus de la vérité que je vous prêche.

Piété des pharisiens : piété aveugle et ignorante, premièrement, parce qu'ils ne s'attachaient qu'à l'écorce de la dévotion, sans se soucier beaucoup de pénétrer dans l'intérieur. Car, que faisaient-ils ? Ils se lavaient souvent, ils priaient sans cesse, ils jeûnaient, ils se mortifiaient; tout cela n'était pas mauvais, mais tout cela était inutile ; et pourquoi? Parce que tout cela était séparé de la piété intérieure et du cœur. Ils lavaient souvent leur corps, mais ils ne purifiaient jamais leur cœur ; ils priaient souvent de corps, mais ils ne priaient jamais de cœur ; ils jeûnaient souvent de corps, mais ils ne jeûnaient jamais de cœur ; ils mortifiaient souvent leur corps, mais ils ne mortifiaient jamais leur cœur. De là vient que Jésus-Christ dans l'Évangile leur applique ces paroles que Dieu adressait autrefois aux Juifs par la bouche de son Prophète Isaïe : Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi. *Populus hic labiis me honorat ; cor autem eorum longe est a me.*

Or, mes frères, à combien de chrétiens ne pourrait-on pas encore aujourd'hui faire le même reproche? Je ne parle pas seulement ici des libertins et des gens du monde ; je parle surtout de ceux qui se piquent de dévotion et de vertu. On a certaines pratiques, certaines mortifications, certaines prières, certains usages ; on communie en certains temps, on se confesse à certains jours, on prie à certaines heures : tout cela est bon et louable, mais tout cela n'est pas suffisant. Cependant l'on s'en tient là et l'on est tranquille ; du reste, on ne fait pas attention à ce qui se passe dans le cœur. Les passions y règnent, les défauts y croissent, les fautes s'y multiplient ; peu importe, on est dévot, ou l'on croit l'être, parce qu'on le paraît extérieurement. Désabusons-nous, mes frères, c'est là la piété des pharisiens, cette fausse piété que Jé-

sus-Christ condamne et réprouve. *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.*

Oui, mes frères, Jésus-Christ nous demande surtout notre cœur, et si nous le lui refusons, il se soucie fort peu que nous lui donnions tout le reste. La loi du christianisme est une loi d'amour, et l'amour part du cœur. C'est donc au cœur que nous devons nous attacher surtout. Notre principale occupation doit donc être de tenir la bride à ses passions, de corriger ses penchants, de déraciner ses mauvaises habitudes. Voilà l'essentiel de la piété : tout le reste ne vient qu'après. Mais si, par un monstrueux déréglement, nous négligeons ce seul point, quoique nous fassions d'ailleurs, tout le reste est imparfait et inutile ; et notre piété n'est plus, comme celle des pharisiens, qu'une piété superficielle et trompeuse. *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.*

Piété des pharisiens : piété aveugle et ignorante, secondement parce qu'ils sacrifiaient la loi de Dieu à des traditions purement humaines. Ces traditions n'étaient autre chose chez eux que certaines coutumes qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres, et auxquelles ils étaient superstitieusement asservis. Jésus-Christ leur reproche plusieurs fois dans l'Évangile d'avoir corrompu la pureté de la loi de Moïse par tout ce qu'ils y avaient mêlé du leur. *Rescindentes mandatum Dei propter traditionem vestram.*

Et voilà aussi, mes frères, ce que font tous les jours des âmes d'ailleurs pieuses, mais peu instruites de ce qui fait le caractère principal de la vertu. On a certaines traditions, c'est-à-dire un plan de vie qu'on s'est fait une loi de garder fidèlement, un ordre dans les pratiques de piété qu'on ne voudrait jamais interrompre : voilà l'essentiel de sa dévotion ; on s'en tient là en toute rencontre, et dût-il survenir des circonstances où la charité, l'obéissance, la religion même, semblent demander quelques changements, quelques modifications à ces règles, on aime mieux manquer à ce qu'on doit à la religion, à l'obéissance, à la charité, que de rien changer au plan de vie qu'on s'est prescrit. *Rescindentes mandatum Dei propter traditionem vestram.*

J'entre dans le détail, mes frères, et je m'explique.

On a un homme de Dieu, aux pieds de qui l'on va déposer le fardeau de sa conscience. La religion, l'obéissance, la

charité, ordonnent de concert qu'on se soumette à sa volonté, en tout ce qui est de son ministère. C'est lui qui tient la place de Dieu ; l'obéissance veut donc que nous suivions ses ordres. Il est le ministre du sacrement de la réconciliation : la religion exige donc que nous mettions entre ses mains notre âme. C'est un prêtre chargé par son état de connaître les maladies spirituelles et de les guérir : la charité demande donc que nous nous en fiions plus à lui sur ce point, qu'à nous-mêmes. Malgré tous ces principes, cependant, qu'arrive-t-il ? Un directeur voudra changer quelque chose dans la méthode qu'on s'est proposé de suivre, retrancher quelques communions, diminuer quelques pratiques. On se récrie aussitôt, on l'accuse d'indiscrétion et de relâchement, on veut en savoir sur cela plus que lui-même, et on l'oblige quelquefois, pour ne pas perdre une âme tout à fait, à pallier toujours le mal, sans pouvoir jamais le détruire. N'est-pas là manquer à la loi de Dieu pour des traditions de son propre esprit, indifférentes ou même nuisibles ? *Rescindentes mandatum Dei propter traditionem vestram.*

On a un état dans le monde où la Providence nous a placés, une famille à gouverner, un emploi à remplir, une charge à exercer. La religion, l'obéissance, la charité, exigent de concert que nous y soyons fidèles. L'obéissance : c'est Dieu qui nous y a mis, et nous devons y travailler sous ses ordres ; la religion : il s'agit de l'inspirer à ceux à la tête de qui nous sommes ; la charité : ce sont des enfants, un époux, des domestiques, des chrétiens qui attendent nos soins et les heureux effets de notre ministère. Malgré des obligations si précises, cependant, qu'arrive-t-il ? On s'attache à des dévotions arbitraires, à des œuvres de surérogation, à des pratiques de surcroît, et on néglige sa famille, sa profession, son emploi que l'on tient du ciel même. On est perpétuellement dans le temple où Dieu pour lors ne nous veut pas, et jamais dans son ménage où notre devoir nous appelle. On fréquente assidûment les sacrements, et l'on est tranquille, tandis que Dieu qui ne nous voit qu'à regret assis tous les jours à sa table, nous dit peut-être intérieurement, comme autrefois le père de famille à ces ouvriers indolents et paresseux : Pourquoi restez-vous là tout le jour sans rien faire ? Enfin, on mange le pain des forts, mais ce n'est jamais après

s'être acquitté de son travail et à la sueur de son visage. Désabusez-vous, mes frères ; quelque bonnes que soient ces pratiques en elles-mêmes, elles sont là hors de leur place, et, en les exerçant ainsi, vous manquez à la loi de Dieu, pour satisfaire à une dévotion frivole et imaginaire. *Rescindentes mandatum Dei propter traditionem vestram.*

Enfin, piété des pharisiens : piété aveugle et ignorante, troisièmement, parce que, tandis qu'ils se faisaient un scrupule de violer la loi dans les petites choses, ils ne s'en faisaient point de la violer dans les grandes. Ainsi, tandis qu'ils reprochaient au Sauveur de guérir par sa seule parole les malades le jour du sabbat, et à ses disciples de froisser quelques épis dans leurs mains, pour rassassier une faim pressante, eux-mêmes ne faisaient pas difficulté d'employer ce saint jour à former des complots contre la vérité et à tendre des piéges à l'innocence. Ainsi, tandis qu'à la veille de manger la Pâque, ils n'osaient, de peur de se souiller, paraître devant le tribunal d'un juge idolâtre, ils n'avaient point de peine d'y traîner ce jour-là même Jésus-Christ, pour l'y noircir par leurs calomnies, et le faire condamner par leurs intrigues. Aussi, ce divin Maître, leur reprochant, dans leur piété, ces affreuses inconséquences : Malheur à vous, leur disait-il, guides aveugles, qui craignez tant d'avaler un moucheron, et qui ne craignez pas de dévorer un chameau. *Væ vobis, duces cœci, excolantes culicem, camelum autem glutientes.*

Que ce reproche, mes frères, conviendrait à beaucoup de gens qui, comme les pharisiens, pensent avoir de la piété, et qui, comme eux, n'en ont que l'écorce et l'apparence ! Entrons dans le détail, et faisons-le leur bien comprendre.

Ainsi, on se ferait un scrupule de manquer à réciter certaines prières d'usage, qu'on s'est imposées, et l'on ne s'en fait point de déchirer, dans certaines compagnies prétendues dévotes, la réputation de son prochain par des histoires qu'on raconte, ce semble avec naïveté, sans envie de nuire, ou sous l'ombre du zèle et de l'amour pour la vérité, mais dans le fond par malignité et par médisance. *Excolantes culicem, camelum autem glutientes.*

Ainsi, on se ferait un scrupule de ne pas paraître à certaines heures réglées aux pieds de nos autels, prosternés

humblement devant le Dieu qu'on y adore ; mais au sortir de là, on ne s'en fait point de ce ton impérieux, de ces airs de hauteur qui conviennent si mal à la dévotion dont on se pique, en un mot, de cet orgueil insoutenable qui paraît dans tous les discours et dans toute la conduite, et qui fait souffrir autant qu'il scandalise tous ceux qui s'en aperçoivent. *Excolantes culicem, camelum autem glutientes.*

Ainsi, on n'oserait pas se dispenser d'approcher de la sainte table, les jours accoutumés, et d'y manger le pain de charité qu'on y distribue ; mais au sortir de là, on ne craint pas de nourrir dans son cœur et de faire paraître dans sa conduite, des sentiments d'indignation et de haine, d'entretenir une animosité, de poursuivre ardemment une vengeance ; ce qui décrie la dévotion dans l'esprit des gens du monde, et leur fait dire, quelquefois avec justice, qu'on a bien mauvaise grâce d'être si jaloux d'une grande assiduité à la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, tandis qu'on rompt avec tant d'éclat et de facilité la communion de charité que l'on doit avoir avec ses frères. *Excolantes culicem, camelum autem glutientes.*

Et de là qu'arrive-t-il ? C'est qu'on en vient jusqu'à profaner, sans y prendre garde, le sacrement de la réconciliation et de la pénitence, faute de bien connaître son cœur et de suivre exactement tout ce qui s'y passe. Car, de quoi vient-on s'accuser le plus souvent aux pieds du prêtre ? C'est toujours à peu près des mêmes fautes : distraction dans la prière, abus des grâces de Dieu, omissions de quelques pratiques, résistance à des inspirations, imperfections dans les bonnes œuvres. Quelquefois même, pour remplir le temps, on aura recours à des récits inutiles, pour ne rien dire de plus, tandis qu'on passera sous silence bien des crimes inconnus et secrets. On parlera beaucoup de tous les bienfaits qu'on a reçus de Dieu, et l'on ne dira rien de tous les outrages qu'on lui a faits. Au lieu de s'accuser de ces sentiments de haine, d'animosité et de vengeance, qu'on a nourris dans le cœur et qui ont éclaté dans la conduite, de ces discours de malignité, de satire, de médisance, par lesquels on a fait peut-être tort à son prochain, et par lesquels on s'en est fait toujours à soi-même, de ce caractère hautain, brusque, impérieux, qu'on ne prend pas soin de réformer, et qui rend la

personne et la devotion trop souvent méprisables ; au lieu de cela, dis-je, qu'il faudrait dire avant tout et par-dessus tout, on s'aveugle soi-même jusqu'à ne savoir quelquefois que dire lorsqu'on s'approche du sacré tribunal ; tandis que tous ceux qui nous connaissent en ont tous les jours tant à dire sur notre compte. C'est ainsi, suivant l'expression de notre divin Maître, que tous les jours des âmes pharisaïques dévorent sans peine un chameau, c'est-à-dire, des fautes considérables dont chacun est surpris qu'elles ne s'aperçoivent pas, tandis qu'elles évitent avec soin le plus imperceptible moucheron, et qu'elles prennent plaisir à considérer dans leur amour-propre, l'état sublime et imaginaire de perfection où elles se persuadent d'être élevées. *Excolantes culicem, camelum autem glutientes.*

Mais vous me demanderez peut-être, mes frères, si, à la vue de ces abus, il faut donc quitter tout à fait ces pratiques de piété qui en sont l'occasion et l'objet, et s'attacher à une religion philosophique, dont se piquent souvent dans le monde ceux qui sont à la veille de n'en avoir plus. A Dieu ne plaise que vous tiriez de ce que j'ai dit jusqu'ici cette malheureuse conséquence ! Faut-il donc quitter aussitôt tout ce dont les hommes abusent ? Eh ! que ne quitterait-on pas, puisque c'est le propre de l'homme faible d'abuser de tout ? Ne prétendons pas corriger un abus par un abus plus grand encore. Au lieu de quitter ces pratiques utiles, et j'ose même dire nécessaires pour conserver la piété dans une âme, observons-les sans en abuser. C'est ce que disait Jésus-Christ, à la suite de ces imprécations contre les pharisiens hypocrites. Gardez, leur disait-il, j'y consens, les traditions bonnes et utiles que vous avez, vous ne sauriez mieux faire ; mais soyez pour le moins aussi exacts à observer la loi dont toutes vos traditions tirent leur mérite ; soyez fidèles à celles-ci, mais ne manquez pas à celle-là. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.*

Règle sublime, mes frères, et bien propre à corriger le double aveuglement et de la dévotion pharisaïque, et de l'indifférence philosophique. Faites ceci, et ne manquez pas à cela. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* Dieu est esprit, il faut donc lui présenter avant tout l'hommage intérieur du cœur et de l'esprit ; mais il est le maître de tout ce

que nous avons, il faut donc lui présenter aussi pour la justice et pour l'exemple, l'hommage extérieur du corps et des sens. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* La règle est la vie de l'homme, il n'y a donc rien de plus beau que de régler toute sa conduite ; mais l'obéissance est la vie du chrétien, il faut donc soumettre nos règlements et nos pratiques à ceux qui nous tiennent la place de Dieu, et à qui nous avons soumis nos âmes. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* Rien de plus utile que de contempler Dieu, d'admirer sa grandeur, d'adorer ses perfections infinies ; c'est là le plus doux entretien d'une âme dévote : il faut le faire toutes les fois qu'on le doit, ou qu'on le peut ; mais jamais aux dépens de son état, de sa profession, de sa charge, parce que le devoir doit passer avant les œuvres de surérogation, quelles qu'elles puissent être. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* Quoi de plus précieux que le corps et le sang de Jésus-Christ ? Il faut donc le recevoir aussi souvent qu'il est possible, aussi souvent qu'un directeur prudent le permet ou l'ordonne ; mais en recevant dans son cœur Jésus-Christ, la charité même, il faut bien prendre garde d'y conserver encore du ressentiment, du fiel et de l'amertume ; mais en recevant sur sa langue le corps et le sang de Jésus-Christ qui ont été sacrifiés, comme nous le dit saint Paul, pour donner la vie à plusieurs, il faut bien prendre de se servir de cette même langue, comme d'un glaive tranchant, suivant l'expression du prophète, pour donner la mort à nos frères. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* Enfin, humiliez-vous, j'y consens, aux pieds de Jésus-Christ, à la vue de vos péchés, de vos imperfections, de vos fautes : c'est ce qui justifia le publicain ; c'est ce qui vous justifiera vous-mêmes. Mais au sortir de là, ne perdez pas sitôt de vue votre néant et votre bassesse. Songez davantage à ce que vous avez été, et ne songez pas tant à ce que vous êtes, et que votre humilité, si elle est sincère, vous abaisse non-seulement aux pieds de Jésus-Christ, mais encore à ceux de tous vos frères. *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.*

C'est ainsi que votre piété sera bien plus éclairée et bien plus solide que ne l'était celle des pharisiens. Piété des pharisiens, piété aveugle, vous l'avez vu ; piété des pharisiens, piété criminelle, c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Crime de la fausse piété.

Jésus-Christ voulant inspirer à ses disciples une grande horreur pour la doctrine et pour la conduite des pharisiens : Gardez-vous, leur disait-il, de ces faux prophètes qui viennent à vous sous la peau des brebis, et qui ne sont rien autre au fond que des loups dévorants. Voulez-vous une marque infaillible pour les connaître? Vous les distinguerez à leurs œuvres. Appliquons cette règle, mes frères, aux pharisiens de l'ancienne et de la nouvelle loi, et servons-nous-en pour comparer les uns avec les autres. Quels ont été dans tous les temps les fruits de la fausse piété? Toujours les mêmes : des fruits d'hypocrisie, d'orgueil, de jalousie, d'entêtement et d'opiniâtreté. *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Fruits d'hypocrisie. Jésus-Christ, dans son Évangile, en fait plusieurs fois le reproche aux pharisiens. Ils font, dit-il, toutes leurs actions pour être vus des hommes ; et dès lors ils en perdent la récompense devant Dieu. S'ils prient, ils le font dans les places publiques, afin qu'on les aperçoive ; s'ils jeûnent, ils paraissent en public avec l'air pâle et abattu, pour que chacun le sache ; s'ils donnent l'aumône, ils font sonner de la trompette devant eux, de peur que quelqu'un ne l'ignore. Ils cherchent les premières places dans les festins ; ils aiment à être salués dans les places et dans les synagogues ; ils veulent qu'on les appelle maîtres, tandis qu'il n'y a qu'un seul maître qui est dans le ciel. Ce sont des sépulcres blanchis qui cachent, autant qu'il est possible, aux yeux des passants, la corruption et la pourriture qu'ils renferment. *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Et, ne croyez pas, mes frères, que ces pharisiens hypocrites aient disparu tout à fait avec l'ancienne loi : il n'en est que trop encore dans la nouvelle. Je ne parle pas ici seulement de ces hypocrites scélérats qui se servent du voile de la vertu pour couvrir les plus indignes faiblesses : non, mes frères, un vice aussi noir mérite les foudres du ciel, plutôt que nos censures et nos reproches. Mais je parle surtout d'une autre sorte d'hypocrisie, qui, quoique moins criminelle, ne laisse pas d'être très-dangereuse. Je parle de ceux qui font servir leur piété à leurs intérêts, ou à leur amour-propre ; qui

recherchent plutôt les émoluments de la vertu, que la vertu elle-même; qui, bien loin de faire leurs bonnes œuvres en secret, suivant le conseil de notre divin Maître, pour ne pas en recevoir la récompense en ce monde, affectent les œuvres d'éclat, désirent de paraître miséricordieux, compatissants, charitables ; qui, s'ils n'embouchent pas eux-mêmes la trompette, ne sont guère fâchés qu'on la sonne devant eux ; qui veulent primer partout, et qui ne cherchent dans leur piété qu'à s'attirer des honneurs, des respects et des hommages. Sorte de pharisiens qui a subsisté dans tous les temps, et qui n'est encore que trop commune. *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Fruits d'orgueil. Les pharisiens en étaient remplis ; et c'était même là le principe de tous leurs vices. Ils n'estimaient qu'eux-mêmes, et méprisaient souverainement tous les autres. Le pharisien que Jésus-Christ fait parler dans l'Évangile, en exprimant ses sentiments, faisait connaître ceux de toute sa secte. Ils affectaient surtout le plus grand mépris pour les publicains et les pécheurs ; ils s'étaient fait une loi de ne jamais leur parler, d'éviter de se trouver à table avec eux, de ne pas même les saluer. Ils se lavaient avèc soin lorsqu'ils en avaient touché quelqu'un en passant. Ils mettaient une distinction affectée entre leurs habits et ceux des autres. Ils portaient de larges bandes et de grandes franges, pour être remarqués. Ils se vantaient d'avoir seuls la clef de la science, et de ce que personne ne pouvait y pénétrer sans eux. Mais, comme le leur reproche Jésus-Christ, ils empêchaient les autres d'y entrer, et n'y entraient pas eux-mêmes. En un mot, fiers de l'estime et de l'admiration publique, ils s'en servaient pour dominer partout, et donnaient, par leurs intrigues, de la peine et du souci au gouvernement même. Voilà l'orgueil qui paraissait dans toute leur conduite, preuve évidente de la fausseté de leurs vertus apparentes. *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Or, mes frères, jugeons sur ce portrait, de notre dévotion et de nous-mêmes. Avons-nous une grande idée de nous? Sommes-nous fiers de notre propre vertu, remplis de notre propre excellence ? Aimons-nous à être distingués des autres, à tenir le premier rang, à recevoir des honneurs, à occuper des charges ? Faisons-nous peu de cas surtout de ceux que

nous croyons inférieurs à nous en mérite? Les pécheurs sont-ils l'objet de notre charité, ou de notre indignation et de nos censures? Au lieu de penser que, sans la grâce infinie de notre Dieu, nous serions pécheurs comme eux, et peut-être plus qu'eux encore, ne les avons-nous pas regardés avec dédain, reçus avec dureté, traités avec mépris, comme étant infiniment au-dessus d'eux, et tenant de notre propre fonds notre sainteté prétendue? N'avons-nous pas aimé à publier leurs excès, au lieu de les tenir cachés sous le voile de la discrétion et de la prudence? N'avons-nous pas assaisonné nos réprimandes de fiel, d'aigreur, d'amertume, les rendant ainsi inutiles à nos frères? Enfin, n'avons-nous pas cru en savoir sur notre conduite, plus que bien d'autres, et même plus que tous : recevant avec mépris des avis charitables, dictés par le devoir et par le zèle ; voulant, jusqu'au pied du sacré tribunal, jouir d'une monstrueuse indépendance, et nous faisant gloire en tout et partout de secouer le légitime joug des autorités les plus respectables ? Ah ! mes frères, si telle est notre dévotion, ce n'est pas une dévotion véritable, mais une dévotion orgueilleuse, comme celle des pharisiens. *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Fruits de jalousie. C'est le propre de l'orgueil de se révolter, dès qu'on le touche ; c'est aussi ce que nous voyons bien clairement dans les pharisiens de notre évangile. Jésus-Christ paraît avec éclat dans la Judée ; il fait des disciples ; les peuples attirés par le bruit de ses discours et de ses miracles, accourent en foule pour le voir et pour l'entendre, ils l'écoutent avec admiration, ils lui décernent des honneurs, ils lui préparent des triomphes : en voilà assez pour exciter la colère des pharisiens. D'ailleurs ce Jésus, ainsi écouté, ainsi respecté, parle avec liberté contre eux, condamne leur ambition, dévoile leur hypocrisie, anathématise leur orgueil, fait toucher au doigt leur ignorance. A quels excès de rage ne se porteront pas les pharisiens ainsi démasqués ? Ils le firent, comme on devait s'y attendre : ils le persécutèrent toute sa vie, ils lui tendirent des piéges, ils lui dressèrent des embûches, ils étaient toujours occupés à le contredire, ou à le surprendre : par ruse ou par autorité, par douceur ou par violence, de quelque façon que ce fût, ils ne cherchaient qu'à lui nuire. Enfin, ils ne furent satisfaits que lorsque, venant

à bout de leurs perfides desseins, ils l'eurent fait arrêter par des soldats barbares, qu'ils l'eurent traîné, au milieu des ignominies et des douleurs, devant le tribunal d'un juge idolâtre, que, plus cruels que ce payen même, sans être attendris du spectacle touchant de cet homme de souffrances, presque sans figure humaine, et couvert de plaies sanglantes depuis la tête jusqu'aux pieds, ils l'eurent fait, dans cet état, condamner par leurs intrignes à une mort ignominieuse. En un mot, ils ne cessèrent de le persécuter, que lorsqu'ils l'eurent vu expirer sur un gibet infâme, et qu'ils eurent ajouté leurs dérisions à son supplice. Que dis-je? et après même qu'il eut rendu le dernier soupir, ils n'étaient pas satisfaits encore : ils firent chercher jusque dans le plus profond de son cœur, la dernière goutte de sang qui y restait, et livrèrent son cadavre ainsi ensanglanté à une troupe de soldats cruels, comme s'ils eussent craint que ce seul reste de leur ennemi sacrifié pût encore se dérober à leur vengeance. Reconnaissez, mes frères, à cet affreux portrait, de quoi est capable une âme qui sait allier ses passions avec sa piété, et couvrir son orgueil des voiles de son hypocrisie. *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Ah ! mes frères, pourquoi faut-il que je sois obligé de révéler ici des mystères d'iniquité qui devraient rester ensevelis dans le plus profond silence? Pourquoi faut-il vous parler des fureurs de l'hypocrisie, lorsqu'on la démasque, des sourdes intrigues de la fausse piété, lorsqu'on la contrarie, des jalousies d'une monstrueuse dévotion, lorsqu'on lui fait ombrage ? Non, mes frères, laissons toutes ces noirceurs dans les ténèbres qu'elles cherchent, et qu'elles méritent ; et plût à Dieu qu'elles n'en sortissent jamais. J'aime bien mieux, pour vous en inspirer toute l'horreur nécessaire, vous tracer ici, d'après saint Paul, le portrait simple, mais bien vrai, de la charité ou de la dévotion véritable. La charité, dit ce grand apôtre, est douce et patiente ; elle n'est point jalouse ; elle ne s'enfle point; elle n'est pas ambitieuse ; elle ne recherche pas ses propres intérêts ; elle ne s'emporte pas ; elle ne pense jamais mal ; elle ne se réjouit pas de l'iniquité ; elle ne se plaît qu'à la justice et à la vérité ; elle supporte, elle croit, elle espère, elle souffre tout. Voilà le portrait de la charité, mes frères, de cette charité, sans laquelle tout le reste est inutile ; de

cette charité qui subsistera seule pendant toute l'éternité, sur les débris mêmes de la foi et de l'espérance. Comparez la dévotion fondée sur cette charité, avec les fureurs et les emportements de la dévotion pharisaïque ; et d'après ce contraste, jugez-vous impartialement vous-mêmes. *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Enfin, fruits d'entêtement et d'opiniâtreté. On est surpris quand on voit dans les livres saints, la constance des pharisiens à persister dans leurs égarements, malgré tout ce que Jésus-Christ faisait pour les toucher et pour les instruire. Les miracles qui étonnaient et qui éclairaient tous ceux qui en étaient les témoins, ne faisaient aucune impression sur eux: ils les attribuaient à Belzébuth, le prince des démons. Les discours qui convainquaient et qui changeaient tous ceux qui avaient le bonheur de les entendre, ne leur causaient pas la moindre émotion : ils les écoutaient de sang-froid, tâchaient de prendre ce divin Sauveur dans ses paroles, et ne pouvant y parvenir, finissaient par dire qu'il était sans doute possédé du démon. Jésus-Christ avait beau confondre toutes leurs objections, dévoiler toutes leurs intrigues, démasquer tous leurs artifices : rien de tout cela ne les convertissait ; et tandis que les publicains venaient en foule aux pieds de Jésus-Christ réparer leurs injustices et pleurer leurs désordres, les pharisiens, seuls immobiles trouvaient encore des raisons pour murmurer, et des sujets de scandale : tant il vrai que Dieu avait répandu sur eux la coupe de l'endurcissement et de l'impénitence. *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Et voilà, mes frères, la plus terrible suite de la fausse dévotion : elle mène comme insensiblement à l'impénitence finale, et à la mauvaise mort. Comme cet ange de l'Apocalypse, on pense jouir de la vie de la grâce, et l'on est déjà mort aux yeux de Dieu. On s'abuse pendant toute sa vie, et on finit par s'abuser à l'heure dernière. Un grand pécheur, qui sent toute l'énormité de ses crimes, peut revenir à Dieu par un miracle de sa miséricorde ; mais celui qui se croit dans l'amitié de son Dieu, tandis qu'il est dans sa disgrâce, qui pense en savoir beaucoup plus que tous ceux qui pourraient l'instruire, et qui s'est accoutumé à fermer son cœur à toutes les impressions de la grâce, par l'abus réitéré qu'il en a fait ; le moyen que l'indifférence qui l'a accompagné toute sa vie, ne

le suive pas jusqu'au moment de sa mort, et qu'après avoir si bien préparé sa réprobation, il ne finisse pas par la consommer ? *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

C'est ici, mes frères, que je voudrais pouvoir vous exprimer toute la surprise, l'effroi, la douleur d'une âme qui se trouve ainsi transportée devant le tribunal redoutable du souverain Juge. Quel réveil que celui d'un homme qui se croit riche en bonnes œuvres, et qui se trouve les mains vides devant son Dieu ! Il me semble le voir ce Dieu terrible, de qui l'on s'attendait à être reçu avec amour et complaisance, jetant sur l'âme pharisaïque un regard d'indignation et d'horreur, lui adresser ces foudroyantes paroles : Ote enfin le voile qui te couvrait, ô âme infidèle, et parais aujourd'hui, telle que tu es véritablement, c'est-à-dire, pleine de corruption et de crimes. A quoi t'ont servi tes déguisements et ton imposture? Tu pouvais bien par là abuser quelque temps des hommes ignorants et aveugles ; mais devais-tu espérer de me tromper jamais moi-même ? Attends-toi donc à subir tous les traits de ma juste fureur, que ma miséricorde a retenus trop longtemps, lorsqu'ils étaient près d'éclater, pour punir ton hypocrisie. C'est en vain que cette âme infortunée tâchera de calmer alors la justice de ce Dieu tout-puissant et irrité. En vain lui rappellera-t-elle, pour l'apaiser, la réputation de piété dont elle jouissait dans le monde, et les œuvres bonnes, en apparence, qu'elle avait faites. Quand même elle aurait été favorisée durant sa vie du don de prophétie et des miracles, Dieu ne lui répondra que par ces terribles paroles: Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas. Et cette âme désespérée, ainsi rejetée de son Dieu, se verra destinée, pendant toute l'éternité, a avoir pour compagnons de son supplice les fornicateurs et les impies.

Que pouvons-nous ajouter, mes frères, à de si terribles vérités, sinon ce que Jésus-Christ disait à ses disciples à qui il les avait annoncées ? Prenez garde, leur disait-il, à trois sortes de défauts, qui, comme le levain corrompt toute la masse de farine à laquelle on le joint, corrompraient aussi tout ce que vous pourriez faire d'ailleurs dans votre vie de bon et de louable . *Cavete à fermento.* Et quels sont ces trois levains ? C'est, ajoutait Jésus-Christ, le levain des Hérodiens, des Saducéens et des Pharisiens. Le levain des Hérodiens, c'est la

volupté et le libertinage ; le levain des Saducéens, c'est l'impiété et l'irréligion ; le levain des Pharisiens, c'est la fausse piété et l'hypocrisie. Gardez-vous, leur disait Jésus-Christ, de ces trois sortes de levain : un seul suffit pour rendre toutes les vertus insuffisantes et inutiles. *Cavete à fermento Pharisæorum et Saducæorum... et à fermento Herodis.* Or, voilà, mes frères, ce que je vous dis en finissant. Gardez-vous de l'impiété et de l'irréligion qui font tous les jours de nouveaux progrès dans le monde. *Cavete à fermento Saducæum.* Gardez-vous du libertinage et de la licence, qui semblent vouloir n'épargner aucun état ni aucun âge, dans ce malheureux temps. *Caveto à fermento Herodis.* Mais quand vous vous serez préservés de ces deux excès qui vous perdraient sans doute; quand vous aurez conservé avec soin l'innocence de vos mœurs et la pureté de votre foi, ne croyez pas que tout soit fait encore. Évitez de plus avec soin les intrigues et les déguisements d'une piété fausse et trompeuse : elle suffirait pour corrompre toutes vos vertus, et vous faire perdre tout le fruit de vos peines. Fuyez ce levain avec soin ; quoiqu'il ne soit pas le plus répandu, il n'en est pas le moins à craindre. *Cavete à fermento pharisæorum et saducæorum.. et à fermento Herodis.*

Rentrez donc un moment dans vous-mêmes, mes frères, et examinez-vous ici impartialement devant Dieu. Avez-vous une piété intérieure qui s'attache surtout à corriger vos défauts, à déraciner vos mauvaises habitudes ? une piété obéissante, qui vous fasse reconnoître toujours la voix de Dieu dans celle de vos supérieurs ? une piété éclairée, qui vous fasse regarder les devoirs de votre état, comme les devoirs les plus indispensables ? une piété entière, qui en s'attachant au conseil, garde par-dessus tout le précepte ? une piété sincère, qui ne cherche ni à tromper Dieu, ni à abuser les hommes ? une piété humble, qui ne s'enfle pas ; une piété charitable, qui ne s'irrite pas ; une piété docile, qui ne s'opiniâtre pas ? Est-ce là votre piété? Ah ! mes frères, que tout ce que j'ai dit ne vous trouble point : ce n'est pas à vous que cela s'adresse. Persévérez ; votre vertu trouvera un jour sa récompense. Mais, au contraire, votre piété est-elle tout extérieure et dans les sens, tout indépendante et de caprice, tout irrégulière et peu soutenue, toute feinte, fastueuse et envenimée ? Ah ! mon frère, c'est à vous que je parle, c'est à vous que je dis de la part de

Dieu, que si vous ne cessez d'imiter les Pharisiens, comme eux, vous n'entrerez jamais dans le royaume céleste. *Nisi abundaverit justitia vestra plus quam scribarum aut pharisæorum, non intrabitis iu regnum cœlorum.*

Concluons ce discours, mes frères, par la même réflexion que nous faisions en le commençant : que le monde profane ne se serve pas de ce que nous venons de dire, pour s'autoriser dans ses crimes. Il est vrai, il y a des abus dans la piété, mais la piété les condamne. Ces abus sont peut-être fréquents, par la malheureuse facilité qu'a l'homme d'abuser de tout ; mais, ils ne sont pas généraux. Non, mes frères, le bras de Dieu n'est pas raccourci. Quelque corrompu que puisse être le monde, il renferme encore des âmes vertueuses qui en sont la gloire : le mariage a encore des femmes fortes, qui savent s'y sanctifier, en sanctifiant leur famille ; le siècle voit encore de vrais Israélites qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal ; la jeunesse compte encore des sages Tobie, qui vont adorer le vrai Dieu dans son temple, tandis que leurs compagnons courent en foule encenser des idoles. Oui, quoi qu'on en dise, le sacerdoce a encore ses Samuel et ses Esdras, le monde ses Esther et ses Daniel ; la pureté, ses Joseph et ses Suzanne ; en un mot, Dieu a encore des amis, l'Église de vrais enfants, la religion des défenseurs, la vertu des modèles, la dévotion des sectateurs et le monde des exemples.

Quelle consolation pour vos ministres, ô mon Dieu, de trouver encore un peu de véritable foi sur la terre ! Conservez-en les précieux restes dans cette paroisse ; augmentez-les, soutenez-les. Convertissez les pécheurs, purifiez-les, ranimez les tièdes, secourez les faibles, éclairez les imparfaits, protégez les justes, et conduisez enfin et le troupeau et le pasteur jusqu'à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ prescrit une justice plus abondante que celle des pharisiens, et proscrit la colère.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus dit à ses disciples : Je vous déclare que si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Ce discours de Notre-Seigneur sur les pharisiens, dut paraître bien étonnant à ceux qui l'entendaient. Ils étaient accoutumés à regarder ces hommes comme des modèles de vertu. Il n'y avait point d'Israélite qui ne se fût cru parfait, s'il leur eût ressemblé. Ainsi jugent les hommes qui ne peuvent connaître que l'extérieur, ainsi jugeons-nous tous les jours nos frères, blâmant les uns avec autant d'injustice que nous louons les autres avec légèreté. Mais où ne peuvent atteindre nos faibles regards, l'œil de Dieu y pénètre. Et que voyait-il donc dans ces hommes si exemplaires, qui lui parût mériter l'exclusion du royaume des cieux ? car il déclare formellement que celui qui ne sera pas plus juste qu'eux, n'y sera point reçu. Il ne s'agit point ici d'un degré plus ou moins grand de perfection. Cette justice supérieure à celle des pharisiens, qu'il exige de quiconque est son disciple, est d'une absolue nécessité pour le salut. Ainsi, il nous importe essentiellement de connaître en quoi était défectueuse celle dont les pharisiens faisaient profession.

C'était précisément ce qu'il y avait de plus admiré dans la prétendue justice des pharisiens, qui était le plus vicieux. Les reproches que lui fait Jésus-Christ en divers endroits tombent principalement sur trois points ; elle était tout extérieure et sans aucun soin de l'intérieur ; elle était minutieuse, occupée de légères observances, avec une négligence totale de l'essentiel ; elle était hypocrite, occupée de capter l'estime des hommes, sans se soucier de celle de Dieu.

En premier lieu, les pharisiens faisaient consister toute la vertu dans l'observation extérieure des préceptes. Ils comp-

taient pour rien les motifs de l'observation ; et pourvu qu'ils ne manquassent pas aux pratiques ordonnées, ils se croyaient irrépréhensibles. Ainsi, ils alliaient aux observances que prescrivait la loi tous les vices qu'elle condamnait ; aux actes d'humilité, l'orgueil ; aux jeûnes fréquents, la sensualité ; aux aumônes abondantes, la rapine et l'injustice ; aux œuvres de charité, le mépris des autres hommes. Cette disposition est diamétralement opposée à la religion. Dieu est esprit, dit Jésus-Christ ; et c'est en esprit et en vérité que l'on doit l'adorer (1). Loin de pouvoir remplacer le culte intérieur, le culte extérieur n'est prescrit que pour l'établir, l'étendre, le soutenir et l'animer. Il n'y a pas une de ses pratiques qui ne soit l'exercice de quelque vertu, qui n'ait pour objet de la fomenter. La prière, qui est l'expression de la piété, est en même temps son aliment. Les fêtes, en retraçant les bienfaits de Dieu, en excitent la reconnaissance. Les cérémonies, qui rappellent notre esprit à Dieu, portent notre cœur à l'adorer. Les jeûnes rappellent le devoir de la mortification, et le font pratiquer. Les œuvres de bienfaisance qu'exerce la charité, en resserrent le lien. Le culte intérieur est au culte extérieur ce que l'âme est au corps. Otez au culte matériel le sentiment qui le vivifie, il ne restera plus qu'un cadavre inanimé, et bientôt rempli de corruption.

Telle était la religion des pharisiens ; et n'est-ce pas aussi celle de beaucoup de chrétiens ? Combien en est-il de ceux qui se piquent de régularité, qui font consister toute leur perfection à remplir les devoirs extérieurs que la loi commande, et qui ne s'occupent nullement de ce qu'elle ordonne bien plus impérieusement : de réformer leur humeur, de redresser leurs inclinations, de plier leurs habitudes, de réprimer leurs passions ? Combien de personnes usurpent la réputation de dévotes, par une certaine assiduité dans les temples, que l'on voit hors de là, vaines, sensuelles, aigres, médisantes, emportées ? On se ferait scrupule du plus léger manquement ; on n'a aucun remords de ses nombreux défauts. Il sembleroit que la piété peut exister sans les vertus. La raison de cette interversion de principes, se comprend

(1) Spiritus est Deus, et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. *Joan.*, IV. 24.

sans peine. C'est que les pratiques sont plus facile à observer que les vertus. C'est qu'il en coûte moins pour faire quelques actes, que pour se réformer. C'est que les seuls devoirs pénibles sont ceux qui exigent des combats contre soi-même. Sortons de cette illusion funeste, qui, en égarant les âmes, les perd sans retour, parce qu'elle leur forme une fausse conscience. Commençons par rectifier notre cœur ; et les devoirs de tout genre s'observeront ensuite sans difficulté. Bannissons de notre âme les affections vicieuses ; remplissons-la des vertus qui nous manquent, et nous acquitterons alors avec joie toutes les saintes observances.

Car en rejetant le maxime perverse des pharisiens, il faut craindre de donner dans l'excès centraire. C'est un abus de faire consister la religion dans les pratiques extérieures, c'en est un autre de les regarder comme inutiles. Un culte tout spirituel n'est pas à notre portée ; le langage des signes est nécessaire à la nature humaine. Combien d'esprits en comprendraient difficilement un autre ! Quels esprits seraient assez forts pour se soutenir sans secours dans la contemplation des vérités célestes ? Le culte extérieur maintient le culte intérieur, et l'empêche de s'anéantir ; le fixe, et l'empêche de varier. Il excite à la vertu, par les exemples qu'il présente ; il ranime la piété, par les sentiments qu'il inspire. Il grave, par ses rits, dans les esprits grossiers, les instructions religieuses ; il ramène par ses cérémonies, à la pensée de Dieu, les esprits légers ou distraits : il les réunit tous, par ses assemblées publiques, dans une croyance générale, et dans une morale commune. L'incrédulité, qui déclame avec tant de violence contre le culte extérieur, ne le prétend inutile que parce qu elle en sent la nécessité. Elle ne veut réduire la religion à l'hommage du cœur, que pour anéantir toute religion. Entre ces deux systèmes destructeurs, tenons-nous dans le juste milieu que J.-C. commande. Parlant des vertus et des observances, il faut pratiquer les unes, dit-il, et ne pas omettre les autres (1). Ne séparons pas ce que Dieu, dans sa profonde sagesse, a voulu qui fût inséparablement uni. Offrons-lui notre hommage du fond de nos cœurs ; c'est le premier devoir : mais exprimons-le de la manière qu'il nous prescrit. Cette seconde obligation n'est pas moins essentielle.

(1) Hæc oportuit facere, et illa non omittere. *Matth.*, XXIII. 23.

En second lieu, non-seulement les pharisiens plaçaient la justice dans l'extérieur, au préjudice des devoirs intérieurs ; mais ils la faisaient consister dans des pratiques minutieuses et frivoles, en négligeant les grands préceptes de la religion. Ils ne pouvaient pas être de bonne foi dans cette erreur, puisqu'aux petites pratiques, qu'ils multipliaient, ils joignaient des vices formels qu'il leur était impossible de justifier. Ainsi, nous ne pouvons pas les plaindre. Mais ce qui doit être l'objet de notre plus tendre compassion, c'est de voir donner dans cet abus des âmes véritablement pieuses ; de voir des personnes abusées par le désir même de la perfection, la chercher où elle n'est pas, et la manquer par les efforts qu'elles font pour la trouver. C'est un des piéges que tend le démon aux âmes qu'il voit fortement attachées à la vertu. N'espérant pas de les séduire, il cherche à les égarer. S'il leur présentait des péchés à commettre, en rejetteraient avec horreur la pensée. Il emploie vis-à-vis d'elles le moyen contraire. C'est par leur piété même qu'il les tente. Il met devant leurs yeux des moyens de perfection apparents, mais non réels, après lesquels leur ardeur pour le bien les fait courir précipitamment. Comme elles trouvent du charme dans leurs exercices de piété, il leur suggère de les multiplier à l'excès. Chaque jour voit ajouter de nouvelles pratiques aux anciennes. On se jette dans une multitude de dévotions plus affectueuses que solides : on s'entoure des reliques les moins authentiques ; on court après les indulgences les plus équivoques ; on se fait des devoirs, des besoins d'une quantité de choses inutiles, et par là même dangereuses : car si les exercices d'une piété éclairée procurent de grands avantages, les vaines pratiques d'une piété abusée, entraînent beaucoup d'inconvénients. D'abord, elles altèrent la paix de l'âme ; elles troublent l'esprit, et par l'agitation où le met cette recherche continuelle de nouveaux moyens de perfection, et par les scrupules qu'y jette la crainte, ou de ne pas faire assez, ou de ne pas faire bien. Le désir du salut n'est point une passion, une effervescence de cœur ; il est tout à la fois vif et tranquille, ardent dans son sentiment, et froid dans la contemplation de ses moyens. Il faut bien se garder de confondre la pétulance du caractère, avec la vivacité de la piété. Un second inconvénient de la multitude des

pratiques de surérogation, est qu'elles nuisent presque toujours aux obligations essentielles, soit par le temps qu'elles consument, soit par l'affection qu'elles absorbent. Un des scandales du monde, un des reproches que fait à la piété l'irréligion, un des sujets de railleries de l'incrédulité, est de voir les véritables obligations, celles que prescrit la religion, celles qu'impose la profession, sacrifiées à de faux devoirs, auxquels on tient davantage parce qu'on se les est faits soi-même. Ne pouvant imputer aucun défaut à la vraie et solide piété, ses ennemis de toutes les classes affectent de la confondre avec la piété égarée. Ils donnent les abus de la dévotion, pour ses effets. Les écarts que la religion condamne servent à leur injustice de prétextes à jeter sur elle tantôt le blâme, tantôt le ridicule. Un autre vice qui infecte ordinairement cette manie de se surcharger de pratiques, est l'orgueil. Il en est communément, ou la cause, ou l'effet. S'il ne l'a pas produite, il est très-probable qu'il en résultera. On se jette dans des voies de salut extraordinaires, parce que l'on dédaigne la route battue. On veut prendre un vol plus élevé que les autres, parce qu'on se croit plus en état de le soutenir, ou si ce n'est pas ce sentiment secret qui a fait commencer l'entreprise, il ne tarde pas à s'y glisser. La comparaison de soi-même avec le prochain est une idée si naturelle, qu'elle se fait souvent sans même qu'on y pense. C'est une grande tentation que l'on s'est donnée de se préférer à ses frères, quand on se rend le témoignage de faire plus d'œuvres pieuses qu'eux. Ames vertueuses, qu'emporte l'ardeur si louable en elle-même, mais si facile à égarer, de se perfectionner sans cesse, craignez l'illusion qu'elle peut faire, craignez les ruses de l'ennemi du salut, craignez-vous vous-mêmes ! Il vient de Dieu, sans doute, le désir que vous ressentez de la perfection ; mais l'idée que vous vous en formez, les moyens que vous employez pour l'atteindre, est-ce lui qui vous les suggère ? Marthe, comme vous, avait placé sa perfection dans la multitude de choses qu'elle faisait pour Jésus-Christ, mais le divin Maître réforme son erreur. Ce n'est pas de faire beaucoup qui rend parfait ; c'est de bien faire ce que l'on doit. C'est dans le cercle étroit de vos obligations, qu'est circonscrite la perfection que vous cherchez : c'est là que vous la trouverez. L'exercice soutenu des vertus, la pratique non

interrompue des devoirs, l'assiduité aux fonctions prescrites, voilà tout le secret des saints, voilà les degrés qui les ont élevés au faîte de la sainteté. Cette fidélité continuelle aux plus petites choses qui sont d'obligation, soutenue au milieu des dégoûts et des répugnances qui la traversent, est plus méritoire que les pratiques auxquelles votre goût vous entraîne. Elle a bien plus de difficultés, et n'a pas les mêmes dangers.

Mais quoi! faut-il donc absolument supprimer tous les exercices de piété qui ne sont pas commandés ? A Dieu ne plaise que nous tombions dans cet autre excès. Il est également contraire à la vraie vertu de la voir trop en petit, et de prétendre de la voir trop en grand ; de la faire consister dans des pratiques, et d'en exclure toutes pratiques. Ils sont bien éloignés aussi de l'esprit de la religion, ceux qui veulent s'en tenir à l'observation stricte des préceptes, et qui craignent de faire plus que ce qui leur est absolument prescrit. Le Christianisme a ses commandements et ses conseils. On n'observera pas fidèlement les uns, sans suivre quelques-uns des autres. Les œuvres de surérogation ne forment pas la piété ; mais elles lui sont utiles, et même nécessaires. Elles sont à la piété ce que l'écorce est au tronc. Elles la recouvrent, la défendent, y font circuler la séve qui l'entretient. Otez à l'arbre son écorce, vous le verrez bientôt se dessécher, et mourir. Il en sera de même de la piété, si vous la dépouillez de ses salutaires pratiques. Ce qui fait le danger des pieux exercices, ce n'est pas leur usage, c'est leur choix et leur excès. La religion réprime, non les élans de la piété, mais ses écarts. Elle n'arrête pas les progrès de la vertu, elle les dirige. Elle ne met pas des bornes à la perfection ; elle lui donne des règles. Et voilà quelle est la tempérance de sagesse recommandée par le grand Apôtre (1). Elle consiste à ne pas se livrer indiscrètement à tous les mouvements d'une piété plus ardente qu'éclairée. Continuez l'usage des saints exercices ; mais choisissez-les, et bornez-les. Choisissez ceux qu'autorise l'usage général de l'Église ; bornez-les à un petit nombre qui ne vous détourne pas de vos devoirs. Imposez-vous la règle de ne jamais, ni vous en départir, ni les augmenter. Ne les

(1) Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. *Rom.*, XII, 3.

interrompez que forcés par la nécessité, ou engagés par quelque bien d'un ordre supérieur; mais aussi ne vous permettez pas de les multiplier au gré de votre attrait, et sans les plus fortes considérations. Fixés, ils ne troubleront pas la paix de votre âme; bornés, ils n'absorberont pas tous vos moments; communs, ils ne vous inspireront pas d'orgueil. O vous surtout, qu'un cœur plus sensible, une imagination plus ardente rendent plus faciles à emporter, défiez-vous infiniment de vos désirs ! Ne faites rien à cet égard, que par les conseils d'un directeur sage et éclairé, qui sache à propos lâcher la bride à votre zèle, ou en réprimer les saillies. Et c'est surtout dans ce choix que vous devez vous garantir de l'attrait qui vous entraîne. On choisit souvent le guide de la conscience, non selon ses besoins, mais selon son goût. Tandis que les chrétiens lâches et tièdes cherchent le confesseur le plus facile, les fidèles animés d'une ferveur active s'adressent au plus ardent. C'est la même cause qui, dans des caractères différents, produit des effets contraires, et qui fait faire aux uns et aux autres des choix absolument opposés à ce qui leur serait utile. Ceux qu'il serait nécessaire d'exciter, choisissent le directeur qui les entretient dans leur apathie; et ceux qui auraient besoin d'être retenus, appellent celui qui excite leur exaltation. Pour déterminer sa confiance, c'est Dieu qu'il faut consulter, et non son inclination. Dans un directeur des âmes, l'excès et le défaut de zèle sont presque également à craindre; et il faut chercher celui dont le zèle est dirigé par la prudence, et les talents mûris par l'expérience.

En troisième lieu, le vice principal de la prétendue perfection des pharisiens, était l'hypocrisie. Ils ne s'embarrassaient pas d'être bons ; ils ne voulaient que le paraître. Ils recherchaient, non le mérite devant Dieu, mais la réputation parmi le peuple. Ils travaillaient à usurper les éloges et les respects; ils ne faisaient rien pour les mériter. Tant d'œuvres auxquelles il ne manquait pour être des sources de grâces qu'un meilleur motif, non-seulement étaient inutiles, mais devenaient des principes de perdition. Ils imaginaient par ces actes de piété solennels, recouvrir tous les vices auxquels ils s'abandonnaient, et que leur reproche souvent le Sauveur. Les insensés ! s'ils parvenaient à séduire les hommes, espéraient-ils aussi tromper Dieu ? Si on croit en lui, comment

peut-on imaginer de l'abuser? Si on n'y croit pas, pourquoi tout cet étalage de piété, si assujettissant et si pénible? Et l'hypocrite peut-il, même avec quelque fondement, espérer de tromper constamment le monde? Le monde qui soupçonne toujours l'hypocrisie, même où elle n'est pas, ne finira-t-il pas bientôt par la découvrir où elle est? Voyez tous les yeux dont vous êtes environné observer toutes vos démarches, et jugez si vous pourrez leur en cacher quelqu'une. Voyez, lorsqu'une faiblesse échappe à quelque homme pieux, la joie maligne des libertins qui se flattent de l'avoir démasqué; et osez croire qu'ils auront plus d'indulgence pour vos vices. L'hypocrisie haïe du ciel, méprisée de la terre, est tout à la fois une extravagance, une bassesse et un crime.

Mais est-il nécessaire de montrer ouvertement ses défauts? Est-il défendu de laisser apercevoir ses vertus? Gardons-nous de cette erreur, et distinguons à cet égard deux états différents : celui de péché et celui de justice. Le pécheur doit conserver la décence, le juste est tenu à l'édification; et ni la décence, ni l'édification ne sont l'hypocrisie. Il importe de connaître en quoi elles diffèrent.

Ce serait une singulière assertion d'avancer que parce qu'on est pécheur, on est obligé d'être scandaleux. Ce serait le comble de la déraison, de prétendre que lorsqu'on s'est rendu criminel, on s'est engagé à le devenir davantage. Il y a une distance immense entre cacher les défauts qu'on a, et affecter les vertus qu'on n'a pas; entre paraître faire ce qu'on doit, et faire parade des œuvres auxquelles on n'est pas tenu. Le soin de se cacher est un hommage que le vice rend à la vertu; mais il l'outrage quand il prétend lui ressembler. La ligne qui sépare la décence de l'hypocrisie, est celle qui se trouve entre le devoir et la surérogation. Ainsi lorsqu'on ne s'acquitte pas de ses obligations, il faut au moins avoir l'air de les remplir. Agir autrement, c'est ajouter à l'inobservation, le mépris; au péché, le scandale; et à sa propre perdition, celle des autres, qu'on y précipite par son exemple. O vous, qui avez le malheur de vivre dans le désordre, si vous n'avez pitié de votre âme, ayez compassion de celle de vos frères! Si votre faiblesse vous entraîne, respectez celle de votre prochain. Si vous vous rendez l'esclave du démon, au moins ne vous faites pas son ministre. Si vous avez perdu

cette pudeur du crime qui empêche de le commettre, conservez-en du moins la honte qui fait regretter de l'avoir commis.

En alliant la loi qui proscrit l'hypocrisie à celle qui commande la décence, comment la concilier avec le précepte de l'édification ? comment peut-on tout à la fois éviter le reproche que fait Jésus-Christ aux pharisiens, de faire toutes leurs œuvres pour être vus des hommes (1), et exécuter le commandement qu'il donne à ses apôtres, de faire voir aux hommes, et de faire briller devant eux leurs bonnes œuvres pour les engager à glorifier le Père céleste (2) ? L'hypocrisie et l'édification diffèrent essentiellement, et dans l'intention, et par le fait. Le pharisien voulait être vu pour s'attirer les hommages et obtenir les premières places ; le juste veut l'être comme le remarque Jésus-Christ, pour faire glorifier Dieu. Le désir des regards publics est l'effet, dans l'un, de l'orgueil ; dans l'autre, de la charité. L'un y recherche son propre avantage, l'autre le bien du prochain. Le premier aspire à sa propre gloire, le second recherche celle de son Créateur. Lors donc que vous vous sentirez inspiré de faire une bonne œuvre publique, examinez quel est le motif qui vous y engage ; si c'est le désir d'être loué par les hommes, ou celui de les engager, par votre exemple, à louer Dieu. Mais cet examen exige une grande attention ; car il n'est malheureusement que trop facile de se faire illusion sur ce point. Le démon présente quelquefois aux âmes vaines le prétexte de l'édification, pour les engager à satisfaire leur amour-propre. Quelquefois aussi il arrête les âmes timorées, en leur suggérant la crainte d'agir par orgueil. Il faut se mettre au-dessus de ces vaines suggestions. On n'agit point par vanité, quand on ne le veut pas. Ainsi, il faut d'abord vouloir fermement n'être pas mû par ce motif, et ensuite rejeter les terreurs pusillanimes d'y céder malgré soi ; ne pas faire le bien afin qu'il soit vu, mais ne pas manquer de le faire quoiqu'il soit vu.

L'hypocrisie a souvent encore un autre caractère qui la distingue de l'édification, c'est l'affectation. Les pharisiens

(1) Omnia vero opera sua faciunt ut videantur ab hominibus. *Matth.*, XXIII, 5.

(2) Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est. *Ibid.*, V, 16.

portaient sur eux les préceptes de la loi, étalés dans de larges franges, comme une annonce de leur haute sainteté (1). Ainsi nous voyons quelquefois des hommes faire parade de leur prétendue piété : avoir soin que tout ce qu'ils font de bien soit universellement aperçu ; afficher une sévérité de principes, une régularité de conduite, une abondance de bonnes œuvres extraordinaires, et croire se donner par là un relief dans le monde. La vraie piété n'affecte rien. Elle ne désire, ni ne craint d'être connue. Uniquement occupée de plaire à Dieu, elle ne court pas après les louanges des hommes. Elle ne s'offense pas de leurs mépris, et ne s'enfle pas de leur estime. Elle fait le bien en particulier comme en public, selon qu'il se présente à faire. Sans se montrer, sans se cacher non plus, elle se laisse apercevoir. Exacte sans rigorisme, vertueuse sans prétention, bienfaisante sans ostentation, elle édifie, et par ce que l'on voit de sa conduite, et par ce que l'on n'en voit pas.

Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez pas ; mais celui qui tuera méritera d'être puni par le jugement. Et moi je vous dis, que quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être puni par le jugement ; que celui qui dira à son frère raca *méritera d'être puni par le conseil, et que celui qui le traitera de fou, méritera d'être condamné au feu de la géhenne.*

Il semblerait qu'une loi n'est pas nécessaire pour réprimer l'homicide. Les deux premiers meurtriers que vit la terre, Caïn et Lamech, n'eurent d'autres bourreaux que leurs remords ; et cette peine fut suffisante. Mais tel est depuis le premier péché, le terrible empire qu'ont pris sur l'homme ses passions, qu'il n'y a pas de crime, quelque abominable qu'il soit, qu'elles ne lui fassent commettre. Partout, la société a été obligée de s'armer contre le forfait qui viole le plus essentiellement ses premiers principes. Tous les législateurs de tous les pays et de tous les temps ont, comme de concert, infligé une mort ignominieuse et douloureuse aux scélérats qui ont causé la mort de leurs concitoyens. Un législateur plus puissant et plus sage que tous les autres est venu don-

(1) Dilatant enim phylacteria sua, et magnificant fimbrias. *Matth.*, XXIII, 5.

ner, à la terre entière, une loi infiniment plus parfaite que toutes celles que les nations avaient pu recevoir. Il ne s'est pas borné à défendre les attentats, il a voulu les prévenir. Il ne s'est pas contenté de punir les actions criminelles, il a annoncé les plus terribles châtiments aux passions qui les font commettre. Comme il est le seul dont le pouvoir s'étende sur les cœurs, il est le seul qui ait pu poursuivre jusque-là le crime ; aller l'attaquer au fond de la pensée, et l'écraser dans son germe avant qu'il se soit développé. Il est impossible de connaître tous les biens qu'a faits à l'humanité cette admirable loi ; de calculer tous les crimes qui auraient inondé le monde, si elle ne les avait arrêtés au premier pas. Les actions vicieuses, auxquelles la nature humaine est le plus fortement entraînée, sont celles auxquelles Jésus-Christ oppose les plus fortes digues : tantôt en interdisant les sentiments qui les font naître ; tantôt en créant de nouvelles vertus qui y sont contraires. Il réprime l'adultère, en proscrivant les regards de désir. Il empêche de prendre le bien d'autrui, en défendant même de le convoiter. Il abolit le parjure, en réprouvant le serment fait sans nécessité. Il étouffe l'orgueil, par l'humilité ; la sensualité, par la mortification ; l'intempérance, par l'abtinence ; l'avidité, par l'abnégation ; l'injustice, par la charité.

Dans l'évangile de ce jour, il perfectionne les lois qui condamnent le meurtre, en proscrivant la passion qui en est la cause la plus ordinaire, et dont on prétend quelquefois en faire l'excuse : excuse frivole, que n'admettent pas les lois humaines, et que proscrit la loi divine. Une violence exercée dans l'effervescence d'une vive passion. moins criminelle en elle-même que celle qui est commise avec réflexion, est cependant punissable, parce qu'on a dû se préserver du mouvement qui l'a produite, et qu'on s'est rendu responsable des suites qu'elle pourrait avoir. L'anathème de Jésus-Christ est précis, et ne peut être éludé par aucune subtilité ; il est universel, et rejette toute exception. Quel que soit le motif de colère, quelque sujet qui y ait été donné, il est défendu, sous peine de la plus horrible punition, de s'y laisser aller. N'eût-on que ce seul défaut ; fût-on d'ailleurs doué de toutes les vertus ; remplît-on avec fidélité tous les autres devoirs, dès qu'on est entré dans une colère violente contre son frère,

tous les mérites sont perdus ; on est devenu coupable de mort au jugement de Dieu. Cet arrêt peut paraître sévère, mais il est infiniment juste et utile. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer la colère dans son principe et dans ses effets.

La colère est d'autant plus dangereuse, qu'elle est presque toujours l'explosion d'une autre passion contrariée. Et, comme toutes les passions exposent à des contrariétés, toutes peuvent produire la colère. Combien doit être commun et funeste un vice qui a autant de causes qu'il peut y avoir de mouvements divers dans le cœur humain ! C'est l'envie, exaspérée par les éloges donnés au vainqueur de Goliath, qui arme Saül contre David. C'est l'orgueil d'Aman, blessé par le refus que fait Mardochée de l'adorer, qui le pousse à sacrifier une nation entière à son ressentiment. C'est l'ambition d'Hérode, alarmé de la naissance d'un roi des Juifs, qui lui fait égorger une multitude d'enfants. Remontez au principe de toutes les colères dont vous avez été témoin, vous n'en trouverez pas d'autre. La colère est une passion qui se met aux ordres de toutes les autres ; qui se fait leur ministre et l'exécuteur de leur vengeance.

Suivez-la dans ses effets : c'est là surtout que vous la trouverez criminelle, que vous apprendrez à la détester, et à vous en garantir. Plusieurs des autres passions, pour les maux auxquels elles exposent, apportent au moins quelques plaisirs, et procurent des jouissances momentanées : la colère ne cause que des tourments. Aussi funeste à celui qui en est atteint qu'à ceux qui en sont l'objet, elle le rend malheureux par les transports où elle le jette, et souvent par les remords qu'elle lui cause. Impuissante, elle le désespère ; satisfaite, elle le désole ; elle offusque l'entendement, altère la mémoire, trouble l'imagination, emporte la volonté, égare la raison. Elle étend son terrible ravage jusque sur les sens, qu'elle éteint ; sur le visage, qu'elle défigure ; sur tout le corps, qu'elle abat. On l'a souvent comparée à la fièvre ardente : elle en a tous les symptômes et toutes les suites. Les maux qu'elle produit sont d'autant plus grands que, même en les causant, on ne les sent pas. On est entraîné, sans savoir, ni où on l'est, ni jusqu'où on le sera. Qui pourrait dire tous les effets déplorables dont la colère a rempli le monde ; toutes les médisances, les calomnies, les paroles injurieuses qu'elle

a fait proférer; toutes les querelles, les violences, les guerres dont elle a été le principe ; toutes les rancunes, les inimitiés, les haines dont elle a été la source; toutes les ruptures des familles, les séparations des ménages, les divisions de la société dont elle a été la cause ? Et ce que tous ces maux qu'un moment de colère suffit pour produire ont de plus déplorable, c'est que souvent leur effet est irréparable, et leur durée incalculable. Le coup échappé à l'aveuglement de votre transport, dont votre emportement vous cachait les conséquences, est porté; il n'est plus en votre pouvoir, ni de le retenir, ni d'arrêter ses épouvantables suites. Votre colère n'a peut-être été qu'un feu subit, passager, qui n'a duré qu'un moment; mais l'incendie qu'il a allumé, lui survit. Savez-vous quels en seront les ravages, et quand il pourra être éteint ?

Jésus-Christ entre dans quelques détails sur les effets de la colère, sur le degré de malice qu'ils y ajoutent; sur les jugements sévères auxquels ils exposent. Il y a dans ses expressions des choses qui ne sont plus entièrement claires pour nous, parce qu'elles tiennent à la connaissance de la langue et des usages du peuple juif; mais laissant aux interprètes ces objets à discuter, et nous renfermant dans le sens moral de son discours, nous trouvons dans ce que nous entendons, une source précieuse d'instruction.

Le Sauveur distingue différents effets de la colère, qui peuvent être regardés comme différents degrés de transport où nous pousse cette passion. Il les soumet à des peines diverses. Ainsi tous les péchés de colère ne sont pas égaux ; et ce point de la morale chrétienne exige quelque éclaircissement.

D'abord, il y a une colère qui n'est pas coupable, et le St-Esprit nous le déclare par l'organe du prophète, lorsqu'il nous dit : Mettez-vous en colère et ne péchez pas (1). C'est l'indignation que l'on conçoit contre le péché, et qui ne s'étend pas jusqu'au pécheur. L'homme que Jésus-Christ menace de la rigueur de son jugement, est celui qui entre en colère contre son frère. Ainsi, la colère qui n'a pas le prochain pour objet, est innocente à ses yeux, elle est même sainte. Son

(1) Irascimini, et nolite peccare. *Psalm. IV.* 5.

principe est l'amour de la vertu, son but, la sanctification du prochain. Loin de lui vouloir du mal, c'est son plus grand bien qu'elle désire. Elle n'est pas l'ennemie, elle est la compagne de la charité. Ce sont les plus charitables qui ont le plus d'horreur du vice. Loin de nous garantir de cette sainte, de cette utile colère, travaillons à nous en pénétrer. Qu'elle nous excite, premièrement à détruire en nous-mêmes toute iniquité ; secondement à la réformer dans les autres, autant qu'il nous est possible. Mais en nous y livrant, prenons garde de nous y abandonner tellement qu'elle nous égare. Ne confondons jamais dans notre haine le vicieux avec le vice. Détruisez les erreurs, dit saint Augustin ; chérissez les errants : suivez la vérité sans orgueil, combattez pour elle sans colère. Priez pour ceux que vous reprenez, et que vous convainquez (1). En interdisant aux fidèles toute liaison avec celui qui désobéit à la parole sainte, l'Apôtre défend de le regarder comme un ennemi ; mais veut qu'on le reprenne avec une tendresse fraternelle (2). Et pour régler vos sentiments envers les pécheurs, considérez quels sont ceux dont Dieu est animé pour eux. Lui, la sainteté suprême, qui abhorre essentiellement l'iniquité, que le péché outrage directement, non-seulement il supporte ceux qui les commettent, mais il les aime ; il ne cesse de les appeler à lui ; il les comble de ses plus abondantes bénédictions. Ce qu'il fait à leur égard, il vous ordonne de le faire à son imitation. Après avoir prescrit d'aimer les ennemis, de leur faire du bien, et de prier pour eux, Jésus-Christ ajoute que c'est le moyen de se montrer les fils du Père céleste, qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants, et qui répand la rosée sur les justes et les injustes (3). Soyez donc parfaits, conclut-il, comme votre Père qui est dans les cieux (4).

(1) Diligite homines, interficite errores : sine superbia de veritate præsumite : sine sævitia pro veritate certate. Orate pro eis quos redarguitis atque convincitis. *S. Aug. contra lit. petit.* lib. I, cap. XXIX. n. 31.

(2) Quod si quis non obedit verbo nostro per epistolam, hunc notate, et ne commisceamini cum illo ut confundatur ; et nolite quasi inimicum existimare, sed corripite ut fratrem. 2 *Thessal.*, III. 14 et 15.

(3) Ut sitis filii Patris vestri, qui in cœlis est, qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. *Matth.*, V. 45.

(4) Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.*, V 48.

Il faut considérer encore que tout mouvement intérieur de colère n'est pas un péché. Il en est de cette passion comme de toutes les autres. Ce qui forme le crime dans la pensée, c'est la volonté qui y adhère. Les idées qui se présentent involontairement à l'esprit, les transports soudains que la raison n'a pas le temps de prévenir, et qui la préviennent elle-même, l'effervescence subite qu'excitent dans notre âme une injure atroce, un tort grave, un traitement injuste, sont de malheureux effets de notre nature dégradée. Ces violentes émotions qui s'élèvent dans vous, seront, comme toutes vos autres passions, ce que vous les ferez être : des causes de réprobation, si vous y cédez ; des principes de salut, si vous avez le courage d'y résister. Ce sera votre volonté qui, en y consentant, ou en les repoussant, les rendra criminelles ou méritoires.

C'est beaucoup plus par les effets auxquels elle se porte, que par l'effervescence à laquelle elle se laisse entraîner, que la colère est criminelle. Ainsi, celle qui reste renfermée dans le cœur, et qui s'exhale en désirs, est moins coupable que celle qui éclate au dehors, et qui porte au prochain un préjudice réel. Elle devient plus vicieuse à raison du mal plus grand qu'elle lui désire, ou qu'elle lui cause. Mais il ne faut pas croire qu'un emportement soit innocent, parce qu'il n'a point eu de suites nuisibles. Il est impossible, et de se livrer volontairement contre quelqu'un au transport de la colère, sans lui désirer du mal, et de lui désirer du mal en conservant pour lui la charité. Il y a cette différence entre la colère concentrée dans l'âme, et celle qui se répand au dehors, que l'une pèche contre la charité par ses désirs ; et que l'autre par ses actions offense la charité et la justice.

Ce serait une autre erreur bien dangereuse, d'imaginer que pour rendre la colère mortellement criminelle, il faut qu'elle soit portée à de grands excès. Jésus-Christ, dans notre évangile, confond cette téméraire pensée. Les effets de la colère, qu'il déclare criminels, et qu'il soumet à ses terribles châtiments, sont uniquement des paroles injurieuses. Un seul mot qui peut offenser le prochain, ou lui nuire, expose à toute la rigueur des jugements divins. Les expressions dures, brutales, grossières, les tours ironiques, les tons moqueurs, les traits piquants, toute parole en un mot, qui tend à choquer le prochain, à le rendre odieux ou ridicule, est

comprise dans l'anathème. Tandis que la malignité satisfaite s'applaudit du mal qu'elle a fait, et jouit du chagrin qu'elle a porté dans l'âme d'un frère, un arrêt rigoureux prononcé contre elle la livre à des peines éternelles. Celui à qui la vengeance appartient, se fait le vengeur des opprimés. Malheureux, prêt à céder au mouvement de la colère, si elle ne vous aveugle pas entièrement, si elle laisse dans votre esprit place à quelque réflexion, considérez où elle va vous entraîner. Voyez toute la colère divine prête à éclater pour punir la vôtre. Comparez le peu de mal que vous pouvez faire à tout celui que vous allez attirer sur vous. Et si vous êtes assez abandonné pour n'être pas mû par le sentiment de la charité, soyez du moins assez sage pour être arrêté par celui de l'intérêt.

Une des précautions les plus utiles pour réprimer la colère, est que du moment où on se sent ému, on suspende tout mouvement ; et que tant qu'on est dans ce dangereux état, on ne se permette ni une démarche, ni une parole, ni une résolution. L'homme, quand il est irrité, ou quand il est de sang-froid, sont deux êtres absolument différents, dont l'un regrette toujours ce qui est échappé à l'autre. Quel est l'acte produit par la colère, dont on ne se soit pas ensuite repenti ? Ainsi, le malheureux privé par intevalles de sa raison, se désole dans ses moments lucides des excès où l'a porté sa folie.

Mais ce n'est pas assez pour vaincre la colère, de la laisser se calmer : une résistance passive peut suffire pour arrêter les effets d'un emportement, mais elle n'en détruit pas le principe. Elle fait avorter le fruit, elle n'étouffe pas le germe. Elle ne fait que contenir momentanément une explosion ; elle laisse dans le cœur la passion, qui reviendra dans d'autres moments renouveler ses attaques avec plus de violence. Pour s'en défendre efficacement, il faut l'attaquer ; pour être assuré de ne jamais lui céder, il faut la détruire. Tant que vous vous bornerez à la contenir, vous aurez toujours à craindre ses ravages. Attaquez-la dans son principe ; combattez fortement celle de vos passions à laquelle vous reconnaissez qu'elle doit son origine. Vous surtout, qu'un naturel vif et enflammé entraîne fortement dans la colère, occupez-vous de la repousser par des actes fréquents de douceur et de modération. Multipliez-les, lorsque votre âme est

exempte d'agitation. Prenez-en dans le temps de calme la salutaire habitude, afin de la trouver toute formée, et de pouvoir vous en servir dans les temps de commotion et de trouble. Le médecin prudent profite des intervalles de la fièvre, pour donner le remède qui doit l'extirper. C'est principalement quand vous prévoyez une contradiction à éprouver, un traitement fâcheux à recevoir ; c'est lorsque vous sentez la fermentation, commencer à s'élever au dedans de vous, qu'il faut renouveler ces actes précieux. Opposez-les comme une digue, à ces mouvements qui vont vous emporter. Répandez-les sur ce feu que couvre une cendre trompeuse, et qui ne tarderait pas à devenir une flamme vive. Encouragez-vous dans cette lutte de la religion contre la passion, par la puissante considération des préceptes et des exemples, des promesses et des menaces de Jésus-Christ. Le saint évêque de Genève, ce modèle de la plus parfaite douceur, avait reçu en naissant une âme plus ardente peut-être, plus portée à la colère que la vôtre ; mais par ses efforts réitérés, il était parvenu à éteindre absolument ce feu dangereux. Créateur de son caractère, il s'était fait à lui-même cette seconde nature, si chérie de l'âge qui le posséda, si admirée de ceux qui l'ont suivi. Imitez-le dans ses combats, et vous obtiendrez le même triomphe. A force de victoires, vous assujettirez l'ennemi qui vous domine. Vainqueur de votre passion, devenu maître de vous-même, vous goûterez avec bien plus de douceur la paix, après tant d'agitations. Elle aura un bien plus grand prix, quand elle sera la récompense de votre courage et de vos efforts.

Si donc, offrant votre présent à l'autel, vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre offrande devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère ; et vous viendrez après cela offrir votre présent.

Jésus n'ordonne pas seulement d'étouffer la colère ; il veut qu'on remédie aux maux qu'elle a produits. Ce n'est pas ici un simple conseil : sa loi prescrit impérieusement la restitution du dommage, la réparation du tort, la satisfaction pour l'injure. On ne peut pas se mettre mal avec son prochain, et rester bien avec Dieu. En se faisant des ennemis parmi les hommes, on se donne Dieu pour ennemi. Jésus-Christ ne parle pas ici seulement des torts énormes que l'on

peut avoir envers le prochain ; son expression est générale, et comprend tout. Si votre frère a quelque chose contre vous, que le reproche auquel vous avez donné lieu, soit grave ou léger ; que votre faute procède d'un fonds de méchanceté et de haine, ou de négligence, de légèreté, d'imprudence, vous êtes obligé strictement de la réparer. Vous ne devez rien oublier pour détruire les impressions qu'elle a pu faire sur votre frère. Votre charité doit vous faire prendre tous les moyens de faire renaître la sienne dans son cœur. Ne vous croyez pas dispensé de ce devoir essentiel, parce qu'il ne se plaint pas du mal que vous lui avez fait. S'il a assez de modération pour dissimuler l'injure, assez de patience pour la souffrir, assez de charité pour la pardonner, ses vertus justifient-elles vos torts, et vous croyez-vous d'autant moins tenu envers lui à des démarches de réconciliation, qu'il s'en montre plus digne ? N'êtes-vous pas coupable ? Est-ce lui qui, ou crédule, ou susceptible, s'est trop facilement offensé de choses innocentes ? Votre obligation n'est pas, il est vrai, aussi positive ; mais n'est-il pas digne du sentiment que vous devez et avoir pour lui et désirer qu'il ait pour vous, de faire tous vos efforts pour effacer ses préventions, détruire ses soupçons, dissiper ses ombrages, et rétablir entre vous l'union qui doit toujours exister entre des frères ? Si c'est lui qui vous a offensé, si c'est vous qui êtes fondé à avoir quelque chose contre lui, Jésus-Christ il est vrai, ne vous prescrit par les premières démarches ; mais, si son précepte ne va pas jusque-là, consultez son esprit ; considérez que plus vous avez à vous plaindre, plus sera méritoire tout ce que vous ferez pour la réconciliation. C'est à vous, bien-plus qu'à lui, que seront utiles ces avances sur lesquelles vous hésitez. En contestant pour savoir qui fera les premiers pas, c'est contre vous-même que vous disputez, c'est vous que vous voulez priver de l'avantage qui doit en résulter.

Jésus-Christ ne se borne pas à prescrire les démarches de réconciliation ; il ordonne qu'elles se fassent promptement, et aussitôt qu'on se souvient d'avoir donné au prochain quelque sujet de plainte. Tout autre devoir cède à celui-là ; tout ouvrage doit cesser pour le remplir ; le culte même de Dieu,

la plussacrée de nos obligations, doit être suspendu. Jésus-Christ veut que nous rendions à notre frère, que nous avons offensé, avant de rendre à lui-même. Il ne juge pas digne de lui présenter son offrande, celui qui, sciemment, est chargé d'un tort envers son prochain. Le sacrifice le plus agréable pour lui, le plus utile pour nous, est celui de nos inimitiés. Vous donc, qui avez eu le malheur d'aliéner de vous un de vos frères, hâtez-vous, et pour vous, et pour lui, de lui porter des paroles de paix et de réunion. Déchargez au plus tôt votre conscience de ce poids sous lequel elle gémit. Ne laissez pas fermenter dans l'âme de votre frère ce levain que vous y avez apporté, et qui en y restant s'aigrira de plus en plus. Regagnez son cœur en purifiant le vôtre ; et revenez ensuite avec confiance devant l'autel, présenter vos offrandes et vos prières ; sûr qu'elles seront agréées, et qu'ayant obéi, vous serez exaucé.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la Sainteté

PAR M. L'ABBÉ DOUCET.

PREMIÈRE PARTIE.

Mes frères, Jésus-Christ, en condamnant aujourd'hui la justice des scribes et des pharisiens, nous apprend qu'il est pour le chrétien une justice plus parfaite que la leur, une sainteté plus véritable. Toutes les observances prescrites par Moïse, cette pureté légale que devait conserver avec soin le peuple d'Israël, ces cérémonies nombreuses dont les pharisiens avaient fait à leurs disciples un joug intolérable, tout cela n'était qu'une ombre vaine, une figure grossière de la sainteté véritable à laquelle sont appelés les enfants soumis de l'Évangile. C'est sur ce sujet que je me propose de vous entretenir en ce moment ; et, puisque nous devons tous être des saints, puisque les portes du royaume des cieux ne sont

ouvertes qu'aux saints, pour correspondre aux vues de Dieu et me rendre utile à vos âmes, je tâcherai de vous animer à la sainteté, en vous montrant combien elle est désirable et combien elle est facile.

Qu'est-ce que la sainteté ? La sainteté, mes frères, c'est la ressemblance qui existe entre la créature et le Créateur.

C'est par elle que l'homme peut réaliser sans crime cette prétention de l'ange superbe qui s'écriait dans son orgueil : *Je serai semblable au Très-Haut :* « *Ero similis Altissimo.* » (*Isa.*, XIV, 14.) Être saint, c'est participer en quelque chose aux perfections de Dieu ; c'est retracer dans une faible nature une image bien imparfaite sans doute, mais enfin une image de ce que la loi nous montre en Dieu, de sa bonté, de sa justice, de sa charité. Être saint, c'est avoir reçu dans son cœur quelques gouttes de ce torrent qui s'échappe du sein de Dieu, qui pénètre ses élus, qui fait leur bonheur pour l'éternité, qui les change, pour ainsi dire, en lui-même. Oh ! de quel déplorable aveuglement l'homme n'a-t-il pas été frappé ? Il pouvait mettre son orgueil à ressembler à son Dieu, et il oublie cette noble destinée pour attacher sa gloire à cette boue que l'on appelle de l'or : trop heureux encore quand il ne s'avilit pas davantage, et quand il ne va pas demander aux plaisirs les plus grossiers une ressemblance honteuse avec la bête. O homme ! souviens-toi de ton origine ; lève un peu la tête et regarde le ciel. Tu as perdu le bonheur en voulant devenir semblable à Dieu ; tu le retrouveras, ce bonheur, en te formant à sa divine ressemblance. Dis, dis comme l'ange, mais avec le sentiment de ta faiblesse infinie : Oui, je veux monter, je veux m'élever au-dessus de mes bassesses ; je veux devenir semblable au Très-Haut : *Ero similis Altissimo.*

Et vous le savez, chrétiens, c'est Dieu qui nous exhorte lui-même à nous rendre semblables à lui : *Vous serez saints*, nous dit-il, *parce que je suis saint.* (*Levit.*, XI, 44.) Et son Fils Jésus-Christ, descendu sur la terre pour sauver les hommes, ne craint pas de nous proposer pour modèle de notre perfection et de notre sainteté ce Père qui habite dans les cieux, et dont l'univers proclame la sainteté aussi bien que la grandeur : *Perfecti estote, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* (*Matth., V, 48*).

Travailler à la sainteté, s'efforcer de devenir des saints, c'est donc, mes frères, recommencer l'œuvre de la création, rentrer dans les vues de Dieu et réparer son chef-d'œuvre ; car il avait créé l'homme à son image, et si le péché a détruit ou effacé les traces de cette auguste ressemblance, la sainteté doit les ranimer et les faire revivre.

Que s'il faut maintenant vous dire combien est désirable cette sainteté, je vous rappellerai d'abord l'estime que Dieu lui-même en fait, lorsque, du haut de sa grandeur, il abaisse vers nous son regard. S'il aperçoit parmi les mortels un de ces hommes qui ont compris la sainteté véritable et qui travaillent à l'acquérir, il aime cet homme, et, par ses bénédictions, il le soutient dans son entreprise. C'est peut-être un de ceux que le monde foule aux pieds, un pauvre qui est né dans l'obscurité, qui vit dans la misère, et dont la tombe doit être inconnue comme l'a été son berceau. Mais s'il est méprisé des hommes, il en trouve un sublime dédommagement dans l'estime de son Dieu ; et s'il est malheureux sur la terre, il se console facilement ; car il doit être heureux dans le ciel. Quand donc le Seigneur l'aperçoit, qui s'efforce de réunir en lui quelques-uns des traits de son modèle, alors il répète cette parole qui fut au premier jour une amère dérision, et qui devient en ce moment le plus accompli de tous les éloges : *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est :* « *Voici l'homme qui est devenu semblable à nous !* » (*Gen.*, III, 22.)

Et comment Dieu n'aimerait-il pas le juste qui se forme à sa ressemblance par la sainteté ? Est-ce qu'un père n'aime pas à retrouver dans son fils ses vertus, ses goûts, ses habitudes ? Est-ce qu'une mère n'aime pas à se reconnaître dans les traits de sa fille ?

Donc, mes frères, Dieu aime la sainteté. Aussi, pour manifester hautement l'estime qu'il en fait, souvent il la glorifie en présence des hommes. Les siècles ont vu les saints commander en maîtres à la nature ; ils les ont vus, et ils ont admiré. Dieu leur a souvent communiqué son pouvoir, et parce qu'ils avaient voulu participer à sa sainteté par leurs vertus, en récompense il les a fait participer à sa puissance par le don des miracles. Pouvait-il nous mieux prouver quel amour il porte à ses serviteurs, et combien il estime leurs vertus, qu'en confiant à leurs faibles mains une partie de cette force

qui gouverne le monde, et qui a semé les prodiges autour d'elle comme les astres dans l'immensité du firmament? Savez-vous comment Moïse est devenu le Dieu de Pharaon? Pourquoi, sous sa verge toute-puissante, le Nil a roulé des flots sanglants, et la mer a laissé dans les abîmes un passage aux enfants d'Israël? C'est que, devenu par sa douceur semblable en quelque chose à son Dieu, il a mérité de participer à son pouvoir et à sa force. C'est ainsi que le Seigneur glorifie ceux qui sont à lui, et, selon la parole de l'Écriture, se montre admirable dans ses saints. Vincent de Paul s'est fait sur la terre l'image de la Providence et de la charité divine; il sera aussi l'instrument dont le ciel se servira pour opérer d'étonnantes merveilles : telle est ici-bas la récompense que Dieu quelquefois accorde à la sainteté.

Mais ce qui doit achever de nous faire connaître l'excellence et la grandeur de la sainteté, c'est ce que Dieu lui réserve dans la patrie véritable. Les saints ont participé à sa justice par leurs vertus, à sa puissance (du moins quelques-uns) par leurs miracles; ils participeront à sa gloire pendant l'éternité, et lui seront ainsi plus que jamais semblables : *Cum apparuerit, similes ei erimus.* (*I Joan* , III, 2.) Oui, c'est la sainteté qui conduira les élus au ciel, qui leur ouvrira la porte de ce bienheureux séjour, qui leur méritera les immortelles couronnes, qui rendra parfaite leur ressemblance avec le divin modèle : *Cum apparuerit, similes ei erimus.* O mon Dieu! quand nous sera-t-il donné de goûter un peu ces grandes et admirables vérités, de sentir la noblesse de nos destinées, d'élever nos désirs jusqu'à la sublimité de notre vocation, et de comprendre enfin que la gloire de l'homme est de commencer à vous devenir semblable ici-bas, pour vous être encore semblable dans le séjour des élus? *Cum apparuerit, similes ei erimus.*

Au reste, ne croyez pas, mes frères, que Dieu seul rende justice à la sainteté de ses serviteurs, en la glorifiant sur la terre et en la couronnant dans le ciel. Les hommes aussi, malgré leurs préventions, savent l'estimer et lui rendre hommage. A la vérité, le monde qui ne comprend pas la sainteté, parce qu'elle le fuit; qui ne l'aime pas, parce qu'elle le condamne, le monde est son ennemi naturel; il la poursuit, il la déchire. Et, en cela même, il nous prouve déjà l'estime

qu'il en fait; car on ne persécute jamais ce qu'on méprise. Et pourtant quelquefois, vaincu par ses bienfaits, il a pour un instant imposé silence à sa haine et célébré le triomphe de sa rivale, comme un aveugle assis au portique d'un temple, qui nie la clarté du soleil, et cependant est forcé quelquefois de bénir sa douce et vivifiante chaleur.

Les hommes estiment la sainteté quelquefois, pendant la vie même des élus. En voyant l'élévation de leurs pensées, la noblesse de leurs sentiments, la sublimité de leur courage, la profondeur de leur sagesse, quelquefois ils ont compris que la sainteté méritait toute leur vénération, et ils ont incliné leur front devant ceux qui la possédaient. Avant d'avoir quitté la terre, Augustin était la lumière de la terre, Bernard l'oracle de son siècle, saint Louis l'amour de son pays et l'arbitre des monarques.

Plus souvent encore les hommes estiment la sainteté, quand les saints sont descendus au tombeau. La sainteté et le génie sont de la même famille, et partagent la même destinée. Athanase et Chrysostome sont cruellement persécutés pendant leur vie : à peine ont-ils fermé les yeux à la lumière, qu'ils sont invoqués par leurs persécuteurs, et leurs ossements arides reviennent en triomphe de la terre d'exil. Combien de fois le juste inconnu sur la terre, ou peut-être méprisé, a-t-il vu du haut des cieux la foule prosternée au pied de son autel ! Le chaste époux de la plus pure des vierges passe ses jours dans l'obscurité, et les nations l'invoquent avec confiance. Combien de fois les hommes sont-ils venus exhumer de l'oubli des noms qu'ils révèrent aujourd'hui, et qu'ils se font gloire de porter eux-mêmes !

Mais supposons, si vous le voulez, que les hommes, toujours injustes envers la sainteté, lui refusent leurs hommages et pendant la vie des élus et après leur mort : viendra le jour où la sainteté rentrera dans ses droits, où les élus recevront la gloire qu'ils méritent, où les hommes seront forcés d'estimer enfin ce qu'ils ont méprisé, de louer ce qu'ils ont condamné. Au dernier jour, jour de triomphe pour la sainteté, jour de confusion pour le monde, les hommes verront assis sur des trônes les serviteurs de Dieu, qui viendront juger tous les peuples. Alors seront estimées les vertus qu'ils pratiquèrent en silence, ces hommes que le Seigneur aura reçus

dans sa gloire; leur humilité ne paraîtra plus aux yeux du monde une bassesse et une folie ; leur innocence et leur candeur ne seront plus taxées d'ignorance et de simplicité; leur foi ne sera plus appelée faiblesse d'esprit, ni leur patience mollesse et lâcheté, ni leur piété hypocrisie et superstition. Alors les hommes regretteront de n'avoir pas compris plus tôt la sainteté véritable, de n'avoir pas travaillé davantage à l'acquérir, et d'avoir négligé le seul moyen qui pouvait à jamais assurer leur bonheur. Tardifs regrets, qui ne changeront ni la sentence du juge ni le sort des accusés ; dernier hommage que les hommes seront forcés de rendre à la sainteté.

A présent, je vous le demande, mes frères, comment ne pas désirer un bien que Dieu estime, et auquel les hommes eux-mêmes ne peuvent refuser leurs hommages? Qu'on vienne nous dire après cela que les enseignements de la foi catholique abaissent le chrétien au-dessous de lui-même ! Eh, mes frères, qui donc vous donnera jamais de vous-même une idée plus grande et plus noble, que cette religion qui, en vous appelant à la sainteté, vous invite à devenir semblables à Dieu ? N'en est-ce pas assez pour votre ambition ? Que faut-il de plus à votre cœur, tout insatiable, tout immense qu'il est? Trouvez-moi, si vous le pouvez, une gloire préférable à celle-là, un objet plus digne de votre imitation, que le Dieu qui vous a créés ! Celui-là est trop avide, à qui Dieu ne suffit pas !

Travaillons donc, mes frères, pour acquérir cette sainteté, seul bien véritable sur la terre. En recevant le baptême, nous nous sommes engagés à devenir des saints; car un chrétien c'est un saint; ou s'il ne l'est pas, s'il ne cherche pas à l'être, c'est un apostat. Hélas ! comment avons-nous rempli ces engagements qui nous appelaient à la sainteté? Sommes-nous des saints aujourd'hui ? Il y a longtemps peut-être que Dieu nous presse, qu'il nous sollicite d'entrer enfin dans les voies de la sainteté. C'est pour nous y amener qu'il a voulu nous envoyer cette humiliation qui a contribué si puissamment à nous détacher du monde et de nous-mêmes. C'est pour nous porter à la sainteté, qu'il a permis ce revers imprévu qui a depuis longtemps éloigné de nous les ennemis de notre âme et les écueils de notre vertu. C'est pour nous apprendre à devenir saints, qu'il a frappé ce coup si sensible

à la nature, qui nous a fait comprendre qu'il fallait revenir à Dieu, et mettre en lui notre espoir, notre joie, notre bonheur

Mais ce qui nous arrête ordinairement, ce qui nous empêche de travailler à devenir des saints, c'est l'idée qu'on se forme de la sainteté ; et, tandis que je vous parle, une pensée vous occupe : Il est difficile d'être saint. Et toutefois, chrétiens, détrompez-vous ; l'obligation que Dieu vous impose est facile autant que désirable : vous allez en juger.

SECONDE PARTIE.

Il est facile de parvenir à la sainteté : la raison l'établit. S'il s'agissait de pénétrer dans les profondeurs d'une science abstraite et relevée, la plupart des hommes pourraient alléguer la faiblesse de leur esprit et le peu d'étendue de leurs lumières. Mais la sainteté est la doctrine à la fois la plus haute et la plus intelligible, la science la plus relevée et pourtant la plus populaire ; et, malgré la médiocrité de son talent, l'homme simple et ignorant peut en découvrir les secrets les plus sublimes.

Car enfin, mes frères, si grande que puisse être l'idée que je vous ai donnée d'abord de la sainteté, cette ressemblance avec Dieu consiste en dernière analyse à se revêtir de Jésus-Christ, selon la belle expression de saint Paul, c'est-à-dire à régler ses pensées, ses paroles et ses œuvres, sur les sentiments de Jésus-Christ, sur ses discours et sur ses actions. Or, pour connaître Jésus-Christ, pour l'imiter, faut-il un génie fort pénétrant, faut-il des lumières fort étendues ? Et n'est-ce pas pour se mettre à la portée de tous, que ce divin Maître a été vu sur la terre et a conversé avec les hommes ? Pourriez-vous me dire, mes frères, à qui le Sauveur adressait ces admirables paroles : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis :* « *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que j'ai fait ?* » (*Joan.*, XIII, 15.) Était-ce aux génies sublimes, aux philosophes qui devaient croire à l'Évangile ? Était-ce aux Justin, aux Origène, aux Leibnitz, aux Bacon ? Oui ; mais c'était aussi à Pierre, le pauvre batelier du lac de Tibériade ; à Isidore, le simple pauvre laboureur de l'Espagne ; à Geneviève enfin, l'humble bergère des environs de Lutèce, et si la recommandation du maître s'adresse à tous ses disciples sans exception, c'est que tous peuvent la comprendre et la mettre en pratique.

S'il s'agissait, pour acquérir la sainteté, d'entreprendre un travail rude et opiniâtre, beaucoup encore parmi les hommes pourraient alléguer leur extrême faiblesse ; mais Dieu, qui veut que nous soyons saints, nous enlève ce prétexte, et nous apprend que, malgré la faiblesse la plus grande, on peut entrer et se soutenir dans les voies de la sainteté.

Sans doute, si nous étions seuls pour combattre nos ennemis, nous serions bientôt vaincus ; s'il nous fallait, sans aucun secours, travailler à détruire en nous une funeste ressemblance avec l'homme de péché, pour reformer notre âme à la ressemblance de son auteur, cette entreprise passerait nos forces ; mais, a dit saint Augustin : « Faites ce que vous pouvez, et demandez ce que vous ne pouvez pas. » La prière soutiendra notre faiblesse, et nous méritera le secours de Dieu. Avec la prière humble et fervente, les difficultés s'aplanissent et les écueils disparaissent. Avec la prière, les tentations sont vaincues, et le démon est mis en fuite. Avec la prière, les habitudes les plus invétérées sont détruites, et les penchants les plus impérieux courbent la tête sous le joug.

Ne parlez donc plus de votre faiblesse, chrétiens qui m'écoutez : avec la prière, vous êtes tout-puissants. Essayez de ce moyen pour apprendre à devenir des saints. Priez Dieu qu'il vous inspire le désir de la justice et de la sainteté, et commencez une fois à en pratiquer les devoirs ; car la prière ne suffit pas, il faut encore la volonté.

Or, je vous le demande, prier et vouloir, sont-ce là des choses si difficiles ? Et quoique cette volonté elle-même soit encore un don de Dieu et un effet de la grâce, quel homme rentrant en lui-même ne sent pas aussitôt qu'il peut vouloir et qu'il peut prier ?

S'il s'agissait enfin, pour acquérir la sainteté et en mériter les glorieuses récompenses, de s'élever au-dessus de son état et de sortir de sa condition, beaucoup s'excuseraient sur l'obscurité de leur naissance et sur la bassesse du rang où les a placés la Providence. Mais il n'en est point ainsi. Tous sont appelés à la pratique de la sainteté : il ne faut pas, pour y prétendre, porter un nom illustre et révéré des hommes ; on peut y arriver sans compter une longue suite d'aïeux, et, pour en aplanir la route, il n'est pas nécessaire de répandre autour de soi des trésors. Tous sont appelés à la récompense

de la sainteté ; et le pauvre, l'artisan, le serviteur, auront peut-être au ciel des trônes plus élevés, des couronnes plus brillantes que les puissants du siècle et les monarques eux-mêmes.

Il est facile de parvenir à la sainteté : l'expérience le confirme. Il y a eu des saints dans toutes les conditions et dans tous les états. La cour et le palais des princes ont eu leurs David et leurs Ézéchias, leurs Wenceslas et leurs Casimir, comme le sacerdoce ses Ambroise et ses Léon. L'armée a compté dans ses rangs Maurice et sa glorieuse légion, comme le cloître a vu dans ses murs les Antoine et les Benoît. Il y a eu des saints dans tous les âges et dans tous les sexes ; et Polycarpe, après avoir servi Jésus-Christ pendant quatre-vingts années, a mérité une place auprès d'Agnès, qui avait consacré au divin époux les prémices de sa jeunesse et une innocence de treize ans.

Il y a eu des saints dans toutes les contrées. Le nouveau monde a donné des habitants à la sainte Jérusalem aussi bien que les régions civilisées de l'ancien continent. Il y a eu des saints dans tous les siècles et à toutes les époques, et de nos jours les Xavier, les François de Sales, les Louis de Gonzague ont appris à l'univers que l'Église était encore féconde, et qu'elle savait encore former des enfants pour le ciel.

Et maintenant souffrez que je vous le demande à vous, femmes chrétiennes, qui ne vous croyez pas capables d'arriver à la sainteté : vous est-il plus difficile de devenir une sainte qu'à cette Madeleine qui avait scandalisé la ville par ses désordres, comme elle l'édifia par son repentir ? Avez-vous plus de chaînes à briser, plus de fautes à pleurer, plus d'obstacles à vaincre ? Et si elle a pu parvenir à la sainteté, pourquoi ne le pourriez-vous pas avec elle ? Jeune homme que décourage la seule pensée de devenir un saint, vous est-il plus difficile de l'être, qu'il ne le fut à cet Augustin dont vous avez imité les égarements, sans imiter jusqu'ici sa conversion ? Hélas ! vous avez eu peut-être les mêmes faiblesses : pourquoi n'auriez-vous pas aussi la même force ? Vous avez aimé comme lui la créature : pourquoi n'aimeriez-vous pas avec lui le Créateur ? Vous l'avez suivi dans les sentiers de l'erreur : pourquoi ne le suivriez-vous plus dans les voies de la justice et de la sainteté ? Dites-vous comme cet illustre pénitent : « Pourquoi ne

pourrais-je pas ce que tant d'autres ont pu avant moi? Puisque je suis appelé à la sainteté, puisqu'elle est pour moi le plus désirable de tous les biens, puisqu'il est facile d'y parvenir, pourquoi ne commencerais-je pas à en pratiquer enfin les devoirs?... »

Ainsi, mes frères, il est facile, quoi qu'on en dise, d'être des saints. Dieu, en nous appelant à la sainteté, ne nous a point imposé une obligation au-dessus de nos forces; et quand il nous arrive de décliner un devoir, de négliger une pratique, de justifier une faiblesse, en nous répétant à nous-mêmes que nous ne sommes pas des saints, nous montrons alors que nous ignorons également et la vocation sublime pour laquelle nous avons été placés sur la terre, et l'unique moyen qui peut nous y assurer bonheur et consolation.

Courage donc, vous dirai-je en finissant! rendez-vous aux inspirations du Seigneur et aux instances de sa grâce; accomplissez désormais les sacrées promesses que vous fîtes si souvent au pied des autels; travaillez tous avec ardeur à posséder la sainteté véritable. Riches et heureux du siècle, exercez-vous à la sainteté: elle est assez désirable pour que vous la jugiez digne de votre ambition. Pauvres de Jésus-Christ, âmes simples et méprisées du monde, exercez-vous à la sainteté: elle est assez facile pour que vous puissiez en connaître les pratiques et en ravir les couronnes. Travaillons tous, mes frères, à devenir des saints, et à nous assurer par là la possession de ce Dieu qui fera le bonheur des élus pendant l'éternité.

VI[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Marc, ch. VIII, v. 1-9.*)

En ce temps-là, comme une grande multitude était encore avec Jésus, et n'avait pas de quoi manger, il appela ses disciples et leur dit : J'ai pitié de cette multitude ; car voilà déjà trois jours qu'ils sont constamment avec moi, et ils n'ont pas de quoi manger ; et si je les renvoie à jeun dans leurs maisons, ils tomberont de défaillance en chemin, car quelques-uns d'entre eux sont venus de loin. Ses disciples lui répondirent : Comment pourrait-on les rassasier de pain ici, dans le désert ? Et il leur demanda : Combien de pains avez-vous ? Sept, répondirent-ils. Alors il commanda au peuple de s'asseoir à terre ; puis ayant pris les sept pains et rendu grâces à Dieu, il les rompit et les donna à ses disciples pour les servir, et ils les servirent à la multitude. Ils avaient en outre quelques petits poissons ; il les bénit aussi, et les fit servir. Ils mangèrent donc, et ils furent rassasiés : et *ses disciples* emportèrent ce qui était resté de morceaux, sept corbeilles. Or, ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille : et il les renvoya.

HOMÉLIE

Sur la Providence

PAR M. RICAUD.

Accipiens septem panes, gratias agens fregit, et dabat discipulis suis ut apponerent.

Jésus prit les sept pains, et ayant rendu grâces, il les rompit, et les donna à ses disciples, pour les distribuer. *Marc.* VIII. v. 6.

Il y a une Providence, chrétiens auditeurs, c'est-à-dire, un ordre divin qui règle et qui conduit tout dans le monde : telle est la vérité principale, suivant la doctrine de saint Augustin, que nous devons retirer de notre évangile. C'est en effet cette Providence qui dirige aujourd'hui ce peuple dans le désert, et qui, avec sept pains et quelques poissons, nourrit abon-

damment plus de quatre mille personnes ; c'est elle qui ne cesse de gouverner l'univers avec une sagesse infinie, après l'avoir créé par un acte de sa toute-puissance, et qui avec quelques grains jetés en terre et multipliés au centuple, nourrit tous les hommes, tous les animaux même, dans tous les pays et dans tous les temps, jusqu'à la consommation des siècles. Providence divine, que nous devons croire, qu'il faut adorer, à laquelle il faut se soumettre ; Providence que nous apprendrons à connaître surtout en méditant sur notre évangile. *Accipiens septem panes, gratias agens fregit, et dabat discipulis suis ut apponerent.*

Mais quel est notre égarement, chrétiens auditeurs ! La Providence nous parle par les prodiges qu'elle a opérés autrefois pour tant d'autres, par ceux qu'elle opère continuellement pour nous ; et nous sommes sourds à sa voix, aveugles à sa lumière. Les miracles passés sont trop loin de nous, les présents sont trop proche. Les uns sont trop ordinaires et trop communs, les autres trop extraordinaires et trop rares ; de sorte que ni les uns ni les autres ne peuvent vaincre notre obstination, ni triompher de nos résistances. Tentons aujourd'hui un nouvel effort ; et, puisque le prodige que Jésus-Christ opère aujourd'hui en faveur de son peuple, est la figure de tous ceux que la Providence opère continuellement pour nous, examinons-le avec soin. Deux objets principaux se présentent à nos regards, Jésus-Christ et ce peuple. Ce peuple qui quitte tout pour suivre Jésus-Christ, qui reste avec lui trois jours entiers sans nourriture, qui souffre sans murmurer les incommodités d'un long et pénible voyage; et Jésus-Christ qui pour récompenser la foi et l'amour de son peuple, le rassasie d'un pain céleste et miraculeux, et le renvoie content et satisfait dans sa patrie : deux traits qui résument tout notre évangile. Fixons-y notre attention. Voyons d'abord dans ce que Jésus-Christ fait pour son peuple, l'image de ce que la Providence fait continuellement pour nous : motifs de confiance, et premier point. Voyons ensuite dans ce que fait ce peuple pour Jésus-Christ, le modèle de ce que nous devons faire nous-mêmes envers la Providence : règles de conduite, et second point ; deux réflexions tirées de notre évangile, qui vont faire tout le partage de cette homélie, et tout le sujet de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Motifs de confiance.

Les impies qui nient la Providence, font du Dieu que nous adorons, ou un être aveugle qui ne voit pas ce qui se passe sur la terre, ou un être insensible qui n'y prend aucun intérêt, ou un être faible qui ne peut remédier aux maux qui la désolent ; c'est-à-dire, qu'ils détruisent la divinité elle-même. Or, pour les confondre, nous n'avons besoin que de recourir à notre évangile. Qu'y voyons-nous ? Jésus-Christ qui connaît les besoins de son peuple, qui s'en instruit, qui s'en occupe ; Jésus-Christ qui compatit aux besoins de son peuple, qui y prend part, qui s'en afflige ; Jésus-Christ enfin qui fait un miracle et un grand miracle pour soulager les besoins de son peuple : image frappante de la Providence divine qui est assez clairvoyante pour connaître nos maux, assez compatissante pour y prendre part, assez puissante pour les soulager : trois caractères de la divinité, et trois motifs de confiance qu'il s'agit maintenant d'approfondir.

Je dis d'abord que Jésus-Christ connaît l'état de son peuple. Lisez l'Évangile. Il élève ses regards, et les jette avec complaisance sur ceux qui le suivent. *Cum sublevasset oculos Jesus.* Il examine avec soin leur nombre et leur multitude. *Et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum.* Il confère avec ses apôtres des moyens de les soulager, et dit à Philippe : où trouverons-nous assez de pain pour nourrir tout ce peuple-ci? *Convocatis discipulis suis, dixit ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi?* Il témoigne extérieurement de l'embarras, pour éprouver leur foi, et pour montrer sa sollicitude. *Hoc autem dicebat tentans eum.* Mais intérieurement, ajoute l'Évangile, il savait bien ce qu'il voulait et ce qu'il devait faire. *Ipse autem sciebat quid esset facturus.* Or, que nous apprennent toutes ces circonstances ? sinon que Jésus-Christ connaît l'état de son peuple, qu'il voit ses besoins, qu'il sent ses peines, et qu'il se fait, en quelque manière, un souci et une occupation de les soulager.

Image bien naturelle de la Providence. Oui, mes frères, le Dieu que nous adorons, n'est point semblable aux dieux des nations, ignorants et aveugles. Rien ne peut se dérober à sa connaissance infinie ; il pénètre les profondeurs des abîmes ;

il remplit tout de sa présence ; il éclaire tout de sa lumière ; il gouverne tout par sa sagesse. Ne croyons point ces soins indignes de sa grandeur : sa gloire éclate autant dans la formation et la conservation d'un insecte, que dans la création et le gouvernement de ce monde. Ne craignons point que ces pensées puissent troubler sa félicité : sa science infinie embrasse l'univers et tous ses rapports, sans peine, sans travail, sans souci, sans étude. Il s'occupe des rois et des conquérants ; il n'oublie pas les bergers et les pauvres ; il ne dédaigne pas même les lis et les oiseaux de la campagne. Les empires, les royaumes, les républiques, naissent et se déracinent par son ordre ; une feuille, un brin d'herbe, un cheveu ne tombe pas sans sa volonté. Joseph était l'objet de ses soins, dans son cachot, comme sur le trône ; Daniel dans la fosse aux lions, comme à la cour du roi de Babylone ; Jonas au milieu des rues de Ninive, comme dans le sein d'un monstre marin. Tout est présent à ses yeux : tout est égal devant lui. Rien, quelque grand, quelque petit qu'il soit, ne peut échapper à ses regards, ni se soustraire à son empire.

Or, avec cette pensée : Dieu me voit, je suis sous ses yeux, je marche en sa présence, quelle ne sera pas notre confiance ? C'est cette pensée qui soutenait ce peuple dans le désert. La connaissance qu'il avait de la sagesse de Jésus-Christ, qui éclatait dans tous ses discours, et dans toute sa conduite, qui perçait par sa lumière divine dans le plus profond de leurs esprits et de leurs cœurs, voilà ce qui le tranquillisait à sa suite. Or, cette même sagesse ne la trouvons-nous pas dans la Providence de notre Dieu ? Le ciel et la terre s'unissent pour la publier ; le jour et la nuit la racontent. Soumettons-nous donc aveuglément à sa conduite, et disons avec le Prophète : Le Seigneur me conduit ; que peut-il me manquer, et qu'ai-je dorénavant à craindre ? Premier motif de confiance, tiré de la sagesse de notre Dieu, et premier caractère de la Providence.

Mais de quoi eût-il servi à ce peuple, que Jésus-Christ connût ses besoins, s'il s'y était montré insensible ? Et de quoi nous servirait-il à nous-mêmes, que la Providence vît nos maux, si elle ne daignait pas y compatir ? Mais non, mes frères, Jésus-Christ aime trop son peuple. Il déclare d'abord qu'il a pitié de toute cette multitude. *Misereor super turbam.*

Il compte les jours qui se sont écoulés depuis qu'ils souffrent. *Ecce jam triduo sustinent me.* Sa sollicitude s'étend sur leurs besoins même temporels. *Nec habent quod manducent.* Il souffre pour chacun d'eux en particulier. Quelques-uns, dit-il, viennent de fort loin. *Quidam ex eis de longe venerunt.* Sa prévoyance amoureuse lui fait même craindre pour eux les malheurs qu'il entrevoit seulement possibles. Si je les renvoie à jeun, dit-il, quelques-uns peut-être tomberont de défaillance sur la route. *Si dimisero eos jejunos, forte deficient in via.* Quelle bonté ! quelle tendresse ! Et Jésus-Christ pouvait-il mieux que par tous ces détails de sa conduite, nous montrer la grandeur de sa compassion et la vivacité de son amour ?

Image de la Providence. Oui, mes frères, notre Dieu nous aime. Et comment ne nous aimerait-il pas ? Il s'aime lui-même dans nous : il aime dans nous son image, les membres de son Fils, les frères de Jésus-Christ, ses enfants adoptifs, les cohéritiers de son royaume. Lui, qui chérit même ses créatures insensibles et irraisonnables, parce qu'elles portent, chacune en sa manière, quelques traits de ses perfections et de ses grandeurs ; lui, qui fait lever son soleil, et pleuvoir sa rosée sur les païens et les pécheurs, comme sur les fidèles et les justes, comment ne nous aimerait-il pas, nous, son troupeau choisi, la portion de son héritage ; nous à qui il permet, à qui il ordonne même de nous appeler plus expressément ses enfants, et de le nommer plus particulièrement notre père ? Combien de fois ne nous assure-t-il pas de son amour dans les livres saints ! Un père, nous dit-il, a-t-il jamais donné une pierre ou un serpent à son fils qui lui demandait du pain ? une mère a-t-elle jamais oublié le fruit de ses entrailles ? Eh ! bien, quand même un père et une mère délaisseraient leurs enfants, je ne vous abandonnerai jamais, ô mon peuple ! Je vous suivrai, comme un aigle suit dans les airs ses aiglons trop faibles pour voler encore, comme une poule réunit ses poussins sous ses ailes. Parlons sans figure : Dieu nous a donné son Fils. Pouvait-il nous aimer davantage ? et cette preuve qu'il nous a donnée de son amour, n'est-elle pas un garant bien sûr de ce qu'il se réserve à nous en montrer encore dans la suite ?

Or, si nous sommes bien pénétrés de cette pensée : notre Dieu nous aime, quels ne seront pas nos sentiments? C'est cette idée qui soutenait autrefois le peuple de notre évangile dans le désert. Il connaissait le cœur de Jésus-Christ, il savait combien il était bon et porté à la tendresse ; il en avait des preuves dans tant d'affligés qu'il avait si miséricordieusement soulagés, dans tant de pécheurs qu'il avait si favorablement reçus. Voilà ce qui le tenait tranquille et content à sa suite. Or, la même bonté ne la trouvons-nous pas dans la Providence de notre Dieu ? Nous en avons des preuves dans tant de bienfaits généraux qu'il accorde à tous les hommes, dans tant de bienfaits particuliers qu'il prodigue aux fidèles et aux chrétiens, dans tant de bienfaits plus particuliers encore dont il nous comble à tout moment nous-mêmes. Ne nous défions donc pas de son cœur ; et souvenons-nous que son amour, quelque caché qu'il soit, n'en est pas moins réel, et qu'il ne nous en paraîtra pas moins un jour évident et sensible. Second motif de confiance, tiré de la bonté de notre Dieu, et second caractère de la Providence.

Que vous dirai-je maintenant du pouvoir de la Providence, dernier motif de confiance que je vous ai proposé ? Pour le prouver, je pourrais accumuler ici bien des exemples ; je n'en rapporterai qu'un, mais bien frappant ; il est tiré des livres saints. Dieu, du haut du ciel, entend les cris de son peuple captif dans l'Égypte. Il se souvient de la promesse qu'il a faite à son serviteur Abraham : il forme la résolution de l'accomplir. Dès lors aucun obstacle ne l'arrête : en vain Pharaon, ce roi injuste et puissant, s'obstine et se révolte ; les prodiges sont entassés pour punir son endurcissement et triompher de ses résistances. Signes du ciel, signes de la terre, la Providence fait tout concourir à ses desseins. Les fléaux mêmes, et les fléaux les plus affreux servent à conduire à son accomplissement la volonté divine. La mer s'ouvre, et donne un passage au peuple chéri ; une colonne de feu paraît dans les nues pour le conduire ; des torrents d'eau sortent des rochers pour le désaltérer ; un pain céleste et miraculeux tombe du ciel pour le nourrir. Au moindre bruit, au moindre signal, les remparts sont renversés, les ennemis sont mis en fuite, le soleil s'arrête dans sa course, le Jourdain suspend son cours, les Israélites pénètrent dans la terre de promission, et ils s'y établis-

sent, en dépit et sur les ruines des peuples belliqueux et innombrables qui devaient leur en disputer la possession, et leur en fermer l'entrée. Exemple frappant du pouvoir de la Providence et qui serait suivi de bien d'autres, si nous voulions tous les mentionner ici. Oui, mes frères, Dieu a su, quand il l'a voulu, ôter au feu son activité, aux lions leur fureur, à tous les éléments leurs propriétés, à la mort même ses victimes. Et, sans sortir de notre évangile, il fait aujourd'hui pour son peuple dans le désert, un miracle éclatant qui lui montre à la fois et la grandeur de son pouvoir et celle de sa tendresse. Mais, me direz-vous peut-être, mes chers auditeurs, ces prodiges sont trop éloignés de nous ; nous ne les avons pas vus ; comment donc appuyerions-nous sur eux notre soumission et notre confiance ? Vous n'avez pas vu ces miracles ; mais avez-vous besoin de les voir pour les croire ? Ne croyez-vous en toutes choses que ce que vous avez vu ? Pourquoi le témoignage des hommes, qui vous suffit en tant d'autres rencontres, ne vous suffira-t-il pas dans celle-ci ? Vous n'avez pas vu ces miracles ; mais je dis que vous en voyez tous les jours de plus grands encore, et que c'est vous-mêmes qui en êtes l'objet. Un seul acte de sa volonté, un seul prodige de sa toute-puissance, suffit à Jésus-Christ pour nourrir tout ce peuple dans le désert : mais pour vous nourrir vous-mêmes, que de prodiges réunis ? que de miracles ? Ces cieux qui roulent sur vos têtes et tous les astres qui y brillent, cet air qui vous donne la vie, et tous les oiseaux qui le peuplent ; cette terre qui recèle et qui prodigue tant de trésors, et tous les animaux qui la couvrent ; ces mers, abîmes profonds, d'où sortent et où rentrent sans cesse les pluies et les rosées, et tous les poissons qui l'habitent ; tout cela pour vous et à votre usage : quoi de plus admirable ! Si, retirant vos yeux du spectacle de l'univers, vous les arrêtez sur vous-mêmes, quel nouveau sujet de ravissement et de surprise ! Cet esprit si vaste dans ses souvenirs, si sublime dans ses sentiments, si profond dans ses pensées ; ce corps si varié dans ses ressorts, si proportionné dans ses parties, si admirable dans son tout ; cette union surprenante de deux substances si opposées en apparence : quoi de plus remarquable ! Si du physique nous passons au moral, nouveaux miracles : cette religion toujours la même, au milieu de la ruine et du changement de tout ce qui l'entoure ; vous-

même, mon cher auditeur, élevé dans son sein, séparé des nations barbares et infidèles, des peuples schismatiques et hérétiques, comblé de tant de faveurs célestes dans tout le cours de votre vie; ces saintes inspirations, ces remords salutaires, ces grâces, ces sacrements, que sais-je? Tout cela n'est-il pas une suite de prodiges? Et au milieu de tous ces miracles, vous vous plaindriez de n'en avoir jamais vu ! vous demanderiez à en voir ! Eh ! ne seriez-vous pas vous-même un prodige monstrueux d'aveuglement et d'ingratitude ?

C'étaient les miracles dont ce peuple avait été le témoin, ces morts ressuscités, ces malades guéris, ces possédés délivrés, qui étaient le fondement de son repos et de sa confiance; et de même ce sont les miracles que la Providence a opérés pour tant d'autres, et ceux qu'elle opère continuellement pour nous, qui doivent nous tranquilliser à sa suite. Elle connaît nos besoins, elle veut les soulager, elle le peut ; livrons-nous donc à elle avec confiance : quand même nous marcherions dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, nous n'avons rien à craindre, tant que nous serons sous sa conduite. Dernier motif de confiance, tiré de la puissance de notre Dieu, et dernier caractère de la Providence.

Voilà donc, chrétiens, dans ce que fait aujourd'hui Jésus-Christ pour son peuple, l'image et la figure de ce que la Providence fait continuellement pour nous. Ne disons donc plus : nous n'éprouvons pas les mêmes faveurs que ce peuple ; la Providence n'a donc pas pour nous les mêmes yeux, le même cœur, la même conduite. Vous vous trompez, chrétiens auditeurs ; si la Providence n'exauce pas toujours vos vœux, c'est qu'ils sont souvent injustes et téméraires ; c'est que vous lui demandez plus qu'elle ne doit vous accorder, plus qu'elle n'accorda à ce peuple. En effet, vous lui demandez de quoi entretenir votre luxe, votre sensualité, votre avarice ; et vous oubliez qu'il n'accorda à ce peuple que du pain et quelques poissons, c'est-à-dire, le pur nécessaire. Vous voudriez qu'il vous l'accordât à l'instant même, sans différer, sans vous faire attendre ; et vous oubliez qu'il laissa ce peuple trois jours entiers dans le désert, sans nourriture, pour éprouver sa foi, et pour couronner sa constance. Vous voudriez qu'elle vous aidât, lors même que vous vous mettez dans un état et dans une situation contraires à ses ordres ; et vous oubliez

que ce peuple ne mérita les faveurs de Jésus-Christ, que parce qu'il était constant à sa suite, soupirant moins après un pain matériel, qu'après les douceurs de sa parole. En un mot, vous voudriez que la Providence ne vous manquât jamais, tandis que vous manquez tous les jours vous-mêmes à la Providence. Détrompez-vous, chrétiens auditeurs, et après avoir vu dans la conduite de Jésus-Christ envers son peuple, l'image de celle de la Providence envers nous ; voyons maintenant dans la conduite de ce peuple envers Jésus-Christ, le modèle de la nôtre envers la Providence : sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Règles de conduite.

Je vous l'ai dit, chrétiens auditeurs, ce qui arrive aujourd'hui au peuple de notre évangile, est la figure de ce qui nous arrive tous les jours à nous-mêmes. Ce désert où il marche, loin de sa patrie, c'est le monde présent qui doit nous conduire au ciel ; ces trois jours qu'il y passe, c'est le peu de temps que nous avons à vivre sur la terre ; Jésus-Christ au milieu de son peuple, c'est la Providence qui nous gouverne ; cette variété de biens et de maux, de souffrances et de plaisirs, d'abondance et de besoin, qui partagèrent son pèlerinage, partagent aussi le nôtre. Dans ces divers états, ce peuple heureux doit aussi nous servir de modèle : dans l'adversité, dans la souffrance, dans le besoin, il suit Jésus-Christ, il écoute sa voix, il étouffe ses plaintes. Dans la prospérité, dans l'abondance, dans le plaisir, il loue Jésus-Christ, il publie ses grandeurs, il se conforme à ses ordres. Enfin, il le choisit pour son Roi, et il se met sous sa dépendance. Trois circonstances de notre évangile, qui, dans quelque position que la Providence nous ait placés, nous indiquent ce qu'il faut faire. Nous devons, comme ce peuple, suivre Jésus-Christ dans l'adversité, le louer dans la prospérité, le reconnaître pour notre Roi et pour notre souverain Maître. Encore quelques moments d'attention, je vous prie, et je finis.

Le premier état dans lequel je découvre ce peuple, est un état d'adversité et de souffrance. Jésus-Christ s'enfonce dans un vaste désert, pour s'y livrer au recueillement et à la prière. Ce peuple l'y suit en foule, pour le voir et pour l'entendre.

La solitude d'un lieu stérile et affreux qu'il faut pénétrer, ne l'arrête pas ; la faim, la soif, la lassitude qu'il faut y endurer, ne le rebutent pas. Il passe trois jours avec lui, manquant de tout, mais content et tranquille. Les consolations qu'il retire de sa présence et de ses discours, lui tiennent lieu de tout le reste. Il refuse d'aller chercher du soulagement dans les bourgades voisines. Il mourrait plutôt à ses pieds, que de murmurer et de se plaindre. En un mot, il s'estime heureux de souffrir quelque chose pour lui, et de l'avoir à sa tête.

Voilà notre modèle dans l'adversité, chrétiens auditeurs. Jésus-Christ nous laisse quelquefois dans le désert de ce monde, sans consolation, presque sans ressource. Alors les sécheresses, l'abandon, les mépris, les afflictions de tous les genres, se réunissent sur nous, et viennent fondre sur nos têtes. Dans cet état que faut-il faire ? Imiter le peuple de notre évangile : aller trouver Jésus-Christ, suivre ses pas, écouter sa voix. Et que nous dira-t-il ? il nous dira qu'il a souffert lui-même avant nous et pour nous, afin de nous apprendre à souffrir avec mérite ; il nous manifestera le prix inestimable des souffrances ; il nous montrera ses traces, celles des saints qui l'ont suivi ; il nous fera trouver de la douceur à être conformes à ces beaux modèles ; il nous présentera la récompense qui en est le terme. Ravis de ces vérités célestes, nous retiendrons donc nos douleurs, nos impatiences et nos murmures ; nous consentirons à rester dans cet état, tant que la Providence le jugera convenable ; nous irons chercher nos consolations aux pieds de Jésus-Christ, et non dans les vains discours du monde ; nous baiserons avec amour et résignation la main paternelle qui ne nous châtie que pour nous sauver ; et nous dirons avec saint Paul, que les souffrances passagères de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire immortelle qui nous est destinée en l'autre.

Mais sont-ce là vos sentiments, est-ce là votre conduite, lorsque vous souffrez, chrétiens auditeurs ? Suivez-vous l'exemple de ce peuple ? Hélas ! vous en suivez peut-être un tout contraire. Ce peuple reste trois jours entiers avec Jésus-Christ dans le désert, sans nourriture ; et vous, vous ne pouvez souffrir la plus légère affliction ; vous reculez à la moindre épreuve, et vous regardez honteusement en arrière. Ce peuple ne laisse pas échapper la moindre plainte, en suivant

Jésus-Christ ; et vous, vous vous en prenez à la Providence même de vos malheurs, et vous éclatez continuellement en impatiences et en murmures. Ce peuple refuse d'aller chercher du soulagement loin de Jésus-Christ ; et vous, vous ne craignez pas d'employer toute sorte de moyens, bons ou mauvais, pour mettre un terme à vos maux ; et ainsi, ce qui devrait servir à votre salut, vous le faites servir à votre perte. Aussi, tandis que ce peuple, par sa fidélité, par sa soumission, par sa constance, touche le cœur de Jésus-Christ et en obtient un grand miracle ; vous au contraire, par vos impatiences, par vos dépits, par vos infidélités, vous irritez la justice divine, au lieu de la fléchir : et vous augmentez vos malheurs, en multipliant vos péchés qui en sont la cause. Heureux encore, si la Providence ne se lasse pas de vous châtier miséricordieusement en ce monde ; et si elle ne se réserve pas à vous punir de l'abus de ses dons plus rigoureusement et plus infructueusement dans l'autre !

Le second état dans lequel je considère ce peuple, est un état de prospérité et d'abondance. Jésus-Christ attendri se laisse enfin toucher à tant de besoins et à tant de vertus : il appelle ses apôtres ; il leur demande combien de pains ils ont. Ils lui en présentent sept avec quelques poissons. Il les prend ; il fait asseoir toute cette multitude ; il rend grâces ; il bénit la nourriture qu'il lui destine ; il la lui distribue ensuite. Tous en mangent, tous sont rassasiés, et l'on ramasse encore bien de précieux restes. A cette vue, la joie, l'admiration, la surprise, s'emparent successivement de cette nombreuse assemblée. Ces sentiments sont bientôt suivis de cris universels d'acclamation et de louange ; tous publient ses bienfaits ; tous témoignent leur reconnaissance ; et, se contentant du pur nécessaire, tous laissent entre les mains de ses disciples, leur superflu, pour témoigner par là leur abandon à son amour, et leur confiance en sa Providence.

Voilà notre modèle dans la prospérité, chrétiens auditeurs. Jésus-Christ dans le désert même, multiplie quelquefois les pains à ses enfants. C'est-à-dire, que, suivant son bon plaisir et les lumières de sa sagesse, il donne quelquefois à ses disciples mêmes, les richesses, les honneurs, l'abondance. Tout leur réussit : ils prospèrent, ils sont heureux, ils sont riches. Dans cet état, que doivent-ils faire ? suivre le conseil

de l'Apôtre : user de toutes ces choses comme n'en usant pas ; reconnaître qu'ils tiennent de la Providence tout ce qu'ils possèdent ; ne pas se l'attribuer, ne point s'en glorifier, rapporter à Dieu tous leurs succès, employer pour sa gloire tous les biens qu'ils en ont reçus ; consentir à en être privés, s'ils doivent être un obstacle à leur salut ; ne pas s'attacher à la figure du monde qui passe ; ne soupirer qu'après le bonheur du ciel ; faire servir dans cette vue leur autorité à la sanctification des âmes, leurs richesses au soulagement des pauvres et des malheureux ; comme le peuple de l'Évangile, ne retenir que le nécessaire, et laisser ramasser les restes aux disciples de Jésus-Christ pour les consacrer aux bonnes œuvres ; regarder leurs biens comme les biens de la Providence ; se regarder eux-mêmes comme ses instruments et ses ministres, et continuer ainsi leur route sans embarras, pour sortir du désert sans sollicitude.

Mais, sont-ce là vos sentiments, est-ce là votre conduite, riches et grands qui m'écoutez ? A quoi employez-vous ces biens que Dieu vous a prodigués avec tant d'abondance ? Peut-être à nourrir votre luxe, votre avarice, votre sensualité, votre mollesse. A quoi faites-vous servir ce rang d'honneur et de gloire auquel il vous a élevés ? Peut-être à être plus injustes, plus méchants, plus impies, plus scandaleux que les autres hommes. Ingrats ! Vous vous servez donc contre Dieu des bienfaits que vous tenez de Dieu même. Vous êtes cause que son nom est blasphémé parmi les nations, qu'on méconnaît son amour, qu'on accuse sa Providence. Vous dissipez dans mille excès ce qui serait nécessaire aux besoins des pauvres. Heureux encore, si vous n'en augmentez pas le nombre par vos injustices ! Aussi, attirez-vous sur vous les coups les plus frappants des vengeances divines : vous vivez dans l'aveuglement, vous mourrez dans l'impénitence ; et quelques moments de plaisirs sont suivis pour vous d'une éternité de supplices. O riches infortunés, autant que coupables ! que l'exemple de ce peuple, aussi reconnaissant dans la prospérité que patient dans l'infortune, serve aujourd'hui à vous ramener, ou à vous confondre.

Enfin, ce peuple choisit Jésus-Christ pour Roi : c'est ce que nous apprend un autre évangéliste. Que j'aime à me le représenter dans les transports de sa reconnaissance, accou-

rant en foule vers Jésus-Christ, le proclamant son Souverain, et voulant le forcer en quelque sorte de se mettre à sa tête. Les bienfaits signalés qu'il en avait reçus, les preuves de sagesse, de puissance, d'amour qu'il lui avait données, ces trois jours qu'il avait passés si content à sa suite, tout le porte à désirer de l'avoir pour Maître. Il faut que Jésus-Christ s'enfuie, et se cache dans le désert, pour éviter ces sollicitations, et pour se soustraire à cette poursuite.

Or, que nous apprend cet exemple ? Il nous apprend à établir dans nous le règne de la Providence. Et voilà le principal fruit que je voudrais que vous retirassiez de tout ce discours. Voyez tout ce qui existe dans l'univers : le soleil parcourt dans le ciel la route qui lui a été tracée ; les étoiles occupent dans le firmament la place qui leur est destinée ; les saisons viennent successivement échauffer, refroidir ou tempérer la terre ; la terre à son tour produit tous ses fruits dans leur saison ; la mer n'oserait franchir les bornes qui lui ont été prescrites : tout est soumis dans l'univers aux ordres de la Providence. Seriez-vous les seuls êtres insoumis et rebelles ? Dieu demande de toutes les autres créatures une dépendance de nécessité ; mais il veut de vous un consentement libre. Pourriez-vous le lui refuser ? Quand votre devoir ne le demanderait pas, votre bonheur même l'exige. Pourquoi ne pas faire de bon gré ce qu'il faudrait toujours faire de force ? Pourquoi ne pas dépendre par amour, quand il faut toujours dépendre par nécessité ? Soumettez-vous donc, croyez-moi, au joug de la Providence : c'est un joug doux et léger, ou, s'il est dur et pesant, il ne l'est que pour ceux qui refusent de le porter, ou qui ne le portent qu'avec contrainte.

Et voilà la grande leçon que Jésus-Christ donnait à ses disciples, lorsqu'il leur disait : Ne vous inquiétez pas trop du lendemain : à chaque jour suffit sa peine. Ne craignez pas de manquer de nourriture et de vêtement. Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment pas, ils n'amassent pas dans des greniers ; et cependant Dieu les nourrit avec abondance. Voyez les lis de la campagne : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas, et néanmoins ils sont vêtus plus magnifiquement que Salomon dans toute sa gloire. N'êtes-vous pas plus chers aux yeux de Dieu que ces herbes que vous foulez aux pieds, et

que ces animaux dont vous tenez si peu de compte? O hommes de peu de foi ! laissez toutes ces sollicitudes aux païens, qui n'ont que des dieux impuissants et aveugles. Pour vous, cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice ; et tout le reste vous sera donné, comme par surcroît.

Quelle morale, chrétiens auditeurs ! et que nous serions heureux si nous savions fidèlement la mettre en pratique ! Soumis à la Providence, rien ne pourrait plus troubler notre bonheur. L'adversité et la prospérité nous trouveraient toujours les mêmes. Unis à Dieu, fidèles à Dieu, nous nous reposerions dans son sein, participant en quelque sorte à l'immutabilité de son être. Les mouvements divers de gloire, d'ambition, de fortune, qui séduisent la foule des mondains, nous paraîtraient des jeux d'enfants, comparés au grand objet de l'éternité. Nous regarderions la Providence, comme un voyageur son guide dans un pays inconnu, comme un passager son pilote dans une mer orageuse. Il est vrai que cette Providence se cachera quelquefois à nous, c'est-à-dire qu'elle ne nous découvrira pas toujours le motif qui la fait agir, le but qu'elle se propose ; mais cette incertitude même ne troublerait pas notre repos, parce que nous savons que son but est toujours sage, que ses motifs sont toujours bons. Dans cette assurance, nous serions paisibles et contents, en vivant soumis et fidèles. Tels ont été les Abraham, les Job, les David dans l'ancienne loi ; tels les Joseph, les François, les Gaétan et tant d'autres dans la nouvelle ; tels je souhaiterais pour votre sainteté et pour votre bonheur, que vous fussiez aussi vous-mêmes.

Providence de mon Dieu, soyez mon guide dans le désert stérile de ce monde. Vous m'y avez placé ; daignez y diriger mes pas. Je renonce à tout autre conducteur, persuadé qu'il ne pourrait que m'égarer, tandis qu'une aveugle soumission à votre volonté sainte me fera parvenir infailliblement au terme heureux que je me propose. Vous seule connaissez mon véritable bien ; vous seule pouvez me le procurer ; vous seule le voulez. Qu'ai-je de mieux à faire que de m'en remettre entièrement à votre sagesse et à votre bonté infinies? Que l'adversité s'offre donc à moi avec toutes ses rigueurs, que la prospérité m'étale ses charmes : rien désormais ne pourra me soustraire à votre heureux empire. Vous régnerez

absolument sur tout mon être : sur mon esprit, par la foi la plus vive en votre suprême puissance ; sur mon cœur, par la plus tendre et la plus profonde reconnaissance pour vos inestimables bienfaits ; sur toute ma conduite, par la plus parfaite soumission à vos décrets adorables. Ainsi, j'espère qu'après avoir régné sur moi dans le temps, vous me ferez régner avec vous pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la multiplication des pains.

PAR M. DOUCET.

Qu'elle est grande, chrétiens, cette scène du désert ! Un Dieu que suit la multitude, et pour lequel elle oublie ses villes, ses travaux, et jusqu'aux soins les plus indispensables de sa vie ! Un Dieu que touchent et attendrissent des besoins qu'il devine sans qu'on les lui expose ! Un Dieu enfin dont la puissance éclate au milieu de la solitude, et qui multiplie par une bénédiction féconde un pain miraculeux ! Quel concours de circonstances ! quels sujets de réflexions ! Nous allons, mes frères, les parcourir successivement en ce jour, et telle sera la matière d'une très-courte homélie, dans laquelle vous ne trouverez point d'autre ordre que la suite même de notre Évangile, ni d'autre ornement que sa simplicité.

En ce temps-là, une grande multitude de peuple suivait Jésus-Christ, et n'avait rien à manger. (*Marc.*, VIII, 2.)

Ainsi, mes frères, le Sauveur ne marchait point seul dans les jours de sa vie mortelle. Je vois à sa suite, non pas seulement ces pêcheurs qui ont abandonné pour lui leurs filets et leurs barques, mais encore des malades qu'il a guéris, des pauvres qu'il a soulagés, des coupables qu'il a ramenés au repentir et à la vertu. Ah ! sans doute vous suiviez Jésus-Christ au désert, vous, prince de la synagogue, à qui sa puissance a rendu une fille chérie ; sans doute la reconnaissance vous a fait un devoir de publier partout ses bienfaits, et, disciple assidu, de vous attacher à lui pour toujours. Vous sui-

viez aussi Jésus-Christ au désert, vous, pauvre paralytique qui aviez, à sa voix, senti renaître en vos membres leur vigueur première, et dans votre âme descendre le pardon, le calme et le bonheur. Vous étiez là aussi, vous qu'il avait arrachés au pouvoir des esprits malfaisants, vous qu'il avait rendus à la société en purifiant votre chair de cette lèpre affreuse qui la dévorait, vous enfin, peuples des villes et des campagnes, qui trouviez à l'entendre un charme tout divin, et qui saviez puiser en ses leçons l'oubli de tous vos maux et des consolations pour toutes vos douleurs.

Et certes on ne les accusera pas, ces auditeurs si empressés de mon Dieu, on ne les accusera pas d'être conduits par l'intérêt en cette solitude. Le Fils de l'Homme, chrétiens mes frères, n'a pas d'or à leur distribuer: il est pauvre comme le plus pauvre d'entre eux. Souvent le soir, il n'a pas où reposer sa tête ; et le pain même, le pain grossier qui soutient ses forces, quelquefois il en est redevable à la charité. Et voilà pourtant le Maître qu'accompagnent de si nombreux disciples ! Ah ! que leur sainte ardeur nous condamne hautement, nous que ni la reconnaissance ni l'intérêt ne peuvent plus attacher à la suite de Jésus ! Car, mes frères, où sont aujourd'hui les amis fidèles de ce Dieu Sauveur? Comment ont disparu ces multitudes qu'entraînaient autrefois après lui et la douceur de ses paroles et la puissance de ses œuvres ? C'est encore au milieu de la solitude qu'il opère en notre faveur ses plus éclatantes merveilles, et cette fois il est seul au désert. C'est au désert qu'il fait entendre ses divines leçons, et à peine chaque jour peut-il réunir à ses pieds quelques âmes fidèles qui viennent recueillir de sa bouche des instructions répétées inutilement par les échos de sa parole. C'est au désert qu'il multiplie chaque jour un pain mystérieux que le ciel envie à la terre; et, malgré les invitations de son amour, ce divin Sauveur voit chaque jour son festin abandonné, et sa table sans convives. O désert, où mon Dieu s'est retiré sans avoir un ami qui le suive! sacrées enceintes, où se pressèrent autrefois de si nombreux disciples ! comment êtes-vous devenus d'immenses solitudes ? Le Dieu qui s'est caché dans vos tabernacles, n'est-ce donc plus le Dieu dont la puissance et la bonté avaient gagné tous les cœurs ? N'y a-t-il plus parmi nous de pauvres dont il ait consolé la

misère, de malades dont il ait soulagé les douleurs, de lépreux dont il ait guéri les plaies ? et la reconnaissance n'a-t-elle plus aujourd'hui de force pour lui gagner des disciples ?

Aussi ce ne sera point seulement au petit nombre de ceux qui lui sont restés fidèles, qu'il réservera tout son intérêt et sa plus tendre commisération. S'il s'écrie comme autrefois : *J'ai compassion de la foule !* « *Misereor super turbam !* » ah ! chrétiens, c'est la foule des ingrats, c'est la multitude des infidèles qui afflige son cœur et réclame sa piété. Oui, j'ai compassion de cette foule qui ne vient plus entendre ma parole, et qui s'éloigne à dessein des interprètes de ma loi : *Misereor super turbam.* Oui, j'ai compassion de cette foule qui ne s'asseoit plus à ma table, et qui ne vient plus chercher des forces au banquet que j'ai dressé pour elle dans la solitude : *Misereor super turbam.* Bientôt, hélas ! ses forces épuisées l'abandonneront ; et si plus longtemps elle s'obstine à refuser cette nourriture que lui présente mon amour, ah ! je crains qu'elle ne tombe sur les chemins, languissante et sans vie : *Misereor super turbam.*

Et c'est ici, mes frères, que nous comprendrons mieux encore la tendresse de Jésus-Christ et sa bonté pour nous. Ce peuple de notre Évangile n'était pas indigne de la compassion du Sauveur ; au moins il écoutait avec une sainte avidité sa parole et suivait ses pas avec empressement. Mais nous, qu'avons-nous fait pour intéresser son cœur et justifier ses sollicitudes ? N'est-il pas vrai que nous n'avons d'autres titres à faire valoir que nos infidélités et notre ingratitude ? Et toutefois, mes frères, voilà précisément ce qui touche davantage le Sauveur, et lui inspire pour nos misères une plus vive compassion. Ah ! oui, s'écrie-t-il, j'avais des fils en grand nombre, et ils m'ont abandonné ! j'avais épuisé pour eux les trésors de mon amour, et mes bienfaits n'ont servi qu'à les rendre plus criminels ! et néanmoins je sens encore que je suis leur Père : mon cœur en secret prend leur défense et désarme ma colère : *Misereor super turbam.*

Méditons-la souvent, cette parole si douce ; le cœur de notre maître s'y découvre tout entier, et les abîmes de sa miséricorde s'y révèlent à nos yeux. Méditons-la souvent : justes, elle nous enflammera d'un nouvel amour pour le Seigneur ;

pécheurs, elle nous inspirera une salutaire confiance en sa bonté. Poursuivons le récit de l'évangile :

Interrogés par le Sauveur, *les disciples lui répondirent : Où pourrait-on trouver dans ce désert assez de pain pour rassasier tout le peuple* ? Qu'ai-je entendu ? Est-ce bien là la réponse des apôtres ? Quoi ! depuis trois ans témoins assidus des miracles de leur Maître, peuvent-ils encore ignorer sa puissance et méconnaître ses divines ressources ? Il y a quelques jours, dans ce même désert, il multipliait en leur présence cinq pains d'orge devenus plus que suffisants pour nourrir cinq mille hommes ; et leur confiance est encore si faible et si timide ! *Unde illos quis poterit saturare panibus* ? Où pourrait-on trouver assez de pain pour rassasier tout ce peuple ? Vous le demandez, vous qui étiez à Cana lorsqu'il fournissait au festin nuptial un vin miraculeux ! vous dont les filets, inutilement tendus d'abord, s'emplirent à sa voix, et récompensèrent en un instant le travail infructueux de la nuit tout entière ! Vous le demandez ! Avez-vous donc oublié si-tôt les prodiges qui furent opérés sous vos yeux ? et tant de merveilles ne pourront-elles pas enfin calmer vos inquiétudes et affermir votre confiance ? Au reste c'est encore aujourd'hui le langage de la plupart des chrétiens ; et notre évangile, après avoir condamné l'infidélité de ceux qui ne suivent plus Jésus-Christ, condamne encore ici la défiance de ceux qui n'espèrent point en lui : *Unde illos quis poterit saturare panibus ?* Où trouver du pain pour tant de monde ? Telles sont les alarmes de ce père de famille qui compte le nombre de ses enfants, sans compter en même temps les inépuisables bienfaits de la Providence. Il oublie dans sa sollicitude qu'il est au ciel un Dieu qui donne aux petits des oiseaux leur pâture de chaque jour, et au lis de la vallée la robe éclatante qui le pare. Ingrat ! il a pourtant aussi partagé comme les autres les trésors de cette Providence que ses soupçons outragent : toujours elle fut bonne pour lui : sera-t-il toujours injuste envers elle ? Ah ! qu'il apprenne en ce jour qu'il doit enfin se confier à son Dieu ! qu'il lise avec attention cet évangile ! qu'il y admire la charité du divin Maître pour ceux qui le suivent, et qu'il dépose à ses pieds ses craintes injurieuses et ses coupables inquiétudes !

Unde illos quis poterit saturare panibus ? J'ai encore à passer quelques années peut-être ici-bas : qui me donnera du pain pour mes derniers jours ? Je suis seul maintenant, et n'ai plus d'amis sur la terre... Ah ! chrétien, qui que vous soyez, qui tenez en secret ce langage, vous demandez qui vous donnera du pain pour vos derniers jours ! et moi je vous demande qui vous a nourri jusqu'à cette heure ? et si la Providence a pu jusqu'ici fournir à vos besoins, ayez donc confiance en elle. Fallût-il opérer pour vous des miracles, le bras du Seigneur est encore tout-puissant : et pour vous il peut renouveler encore le prodige qu'il accomplit aujourd'hui dans le désert.

Jésus-Christ commanda au peuple de s'asseoir sur la terre ; et, prenant les pains, il rendit grâces à Dieu, les rompit et les donna à ses disciples, pour les distribuer à tous ceux qui étaient présents.

Ainsi la défiance des apôtres n'arrêta point leur Maître, et déjà se prépare le festin que sa charité va bientôt improviser dans la solitude. J'admire ici ce peuple qui suit depuis trois jours le Fils de Dieu, sans s'inquiéter des plus impérieux besoins de son corps. Le voilà enfoncé dans le désert, loin de toute habitation. Il semble qu'il devrait employer à retourner dans ses demeures le peu de force qui lui reste encore, et ne pas s'exposer, en prolongeant son séjour dans le désert, à prolonger en même temps un jeûne forcé et peut-être dangereux. Cependant il ne paraît pas songer encore au retour, il s'asseoit sans murmurer ; et peut-être, moins avide de pain que de cette parole sainte qui sort de la bouche de Dieu, peut-être attend-il encore quelques instructions qu'il écoutera, comme les autres, avec respect et avec docilité.

Mais non, peuple d'Israël, ce ne sont plus des instructions que va vous donner votre Dieu ; ou plutôt, pour dernière instruction, il veut vous montrer par un miracle la vérité de cette grande maxime qu'il vous a répétée si souvent : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* (*Matth.*, VI, 33.) Voyez, vous êtes venus en cette solitude pour entendre cette parole du ciel qui enseigne toute vérité : vous ne demandiez au prophète que les saintes leçons qu'il vous avait données tant de fois ; vous cherchiez par-dessus tout le royaume de Dieu et

sa justice. Et maintenant, si vous avez oublié pour lui vos besoins, son cœur ne les a point oubliés ; il pense à vous, et, après avoir nourri vos âmes du froment de la vie, il va donner à vos corps les aliments qui leur sont nécessaires. Le voyez-vous prendre en ses mains quelques pains qui sont restés après le dernier repas ? N'allez pas dire avec les apôtres : *Qu'est-ce que cela pour tant de monde?* Ayez seulement confiance, et vous verrez les merveilles de Dieu. Quoi ! un mot, un seul mot sorti de la bouche de Jésus peut se multiplier à l'infini, et devenir pour cinq mille hommes une instruction salutaire ; et il ne pourra pas multiplier aussi quelques pains ! Le corps est-il donc plus difficile à nourrir que l'âme ? Et d'ailleurs ce miracle, n'en êtes-vous pas chaque jour les témoins ? Qui donc peut multiplier dans le sein de la terre le grain que vous confiez à ses sillons ? N'est-ce pas le regard et la bénédiction du Père céleste ? Ayez donc confiance, vous dirai-je encore une fois, et vous verrez les merveilles de Dieu.

Recueillons encore une leçon que nous donne en cet endroit notre Maître. Si, tout Dieu qu'il est, il élève ses yeux vers le ciel et rend grâces, chrétiens, c'est qu'il veut vous apprendre de quelle source viennent les richesses, et avec quelle reconnaissance vous devez en user. Riches, qui fûtes engraissés des sucs de la terre et de la rosée du Seigneur, levez comme lui vos yeux vers le ciel ; faites hommage, au moins par cette redevance si simple, faites hommage de vos biens à celui qui vous les a donnés et de qui ils relèvent d'abord. Humiliez-vous sous la main puissante qui vous combla de ses largesses, mais qui pouvait aussi bien fixer votre place au dernier rang, ou ruiner en un jour la fortune héréditaire que les siècles vous ont transmise. Pauvres, à vous aussi je parlerai de reconnaissance. Ah ! quand le soir vous rompez à votre famille le pain qu'ont arrosé vos sueurs, pensez à Jésus-Christ au désert, et, comme lui, rendez grâce à Dieu ; c'est Dieu qui vous donne encore ce pain que vous mangez peut-être sans penser à lui ; c'est Dieu qui conserve à vos bras leur vigueur, et qui fait trouver à vos mains le travail qui les occupe. Au lieu de ces murmures qui affligent son cœur et quelquefois éveillent sa colère, chantez, chantez au Seigneur un cantique de gratitude et d'amour, et mon-

trez à la terre ce spectacle si digne des regards des anges : la reconnaissance au sein de l'adversité.

Enfin, pour dernière instruction renfermée dans ce passage de l'Évangile, remarquons, mes frères, les fonctions et l'emploi des apôtres. Malgré leur défiance, ou peut-être à cause de leur défiance, ils sont choisis pour distribuer au peuple les pains que va multiplier la bénédiction du Sauveur. C'est dans leurs mains que va s'opérer le miracle, pour apprendre à ce peuple et à nous en même temps à respecter les envoyés du Seigneur et à vénérer leur ministère. Oui, au saint autel c'est Dieu qui multiplie par sa puissance le pain de la divine Eucharistie ; mais, pour la distribuer aux fidèles, il s'est choisi des ministres, et leur faiblesse ne peut altérer la sainteté de leurs fonctions. Oui, dans la tribune évangélique, c'est Dieu qui donne à sa parole la grâce et la force ; mais, pour partager à ses enfants ce pain mystérieux, il emprunte la voix des hommes, et leur impuissance prête un nouvel éclat aux miracles qu'il opère.

Vous devez donc, au milieu de leurs plus saintes fonctions, oublier les hommes pour élever votre esprit jusqu'au Dieu qu'ils représentent ; et si vous fûtes quelquefois troublés de la grandeur de leurs pouvoirs, rappelez-vous que si les apôtres au désert ont distribué les pains, Jésus-Christ les avait multipliés. Cette pensée sera puissante pour soutenir et animer votre foi ; mais, par une conséquence nécessaire, elle sera puissante aussi pour condamner une dangereuse curiosité ou d'injustes censures, car il est écrit : *Celui qui vous méprise, me méprise* (*Luc.*, X, 16) ; et la malignité qui poursuit le prophète s'adresse à celui qui l'a envoyé.

Achevons maintenant le récit de l'évangile : *Ils mangèrent donc ; et quand ils furent rassasiés, on remplit encore sept corbeilles des morceaux qui étaient restés. Or, ceux qui furent ainsi nourris étaient environ quatre mille, et Jésus les renvoya.*

Dans ces dernières paroles, l'historien sacré nous expose l'accomplissement du miracle et nous en donne la preuve. Ils mangèrent donc, et ils furent rassasiés. Ainsi fut récompensé leur empressement à suivre le Sauveur. Ils se nourrirent de ce pain miraculeux que leur distribuèrent les apôtres, et ils en eurent en abondance ; car on remplit encore

sept corbeilles des morceaux qui étaient restés, et cependant ils étaient quatre mille. Voyez, mes frères, avec quelle simplicité, mais en même temps avec quel art, chaque circonstance ajoute au miracle un nouveau poids et une autorité nouvelle ! Ces corbeilles, dont le nombre surpasse celui des pains mêmes qu'on avait apportés, et qui se trouvent soudain remplies des restes de cet étrange repas ; ces quatre mille convives, qui deviendront autant de témoins pour attester à toute la Judée le prodige dont ils ont eux-mêmes ressenti les bienfaits ; ce désert enfin, au milieu duquel toute illusion sur des ressources cachées leur devient impossible ; tout ici n'est-il pas admirablement disposé pour affermir notre foi et lui assurer sur ce point des bases inébranlables ?

Et s'il faut en ces paroles chercher quelque application morale, méditez, vous dirai-je, méditez ces paroles : « Ils mangèrent et ils furent rassasiés : » *Manducaverunt, et saturati sunt.* (*Psal.*, LXXVII, 29.) Il n'y a, mes frères, que le pain rompu par Jésus-Christ qui ait cette admirable propriété de rassasier ceux qui le mangent. Les biens seuls qu'il dispense à ses élus peuvent combler et satisfaire les désirs de l'homme : *Manducaverunt, et saturati sunt :* « *Ils mangèrent et ils furent rassasiés.* » On ne le dira point de cet ambitieux que favorise la fortune. Plus elle accumule sur sa tête les honneurs et les dignités, et plus ses désirs sont effrénés et insatiables ; plus elle a élevé son trône, et plus il demande à monter encore, parce que ni les honneurs, ni le pouvoir, ni les dignités, ne peuvent combler un grand abîme qui se trouve dans le cœur de l'homme : *Manducaverunt, et saturati sunt.* On ne le dira point de cet avare qui sans cesse ajoute à ses trésors des trésors nouveaux. Il veut étancher avec de l'or une soif qui renaît toujours ; il est travaillé d'un mal secret qui demande et dévore à chaque instant un nouvel aliment, et il donne au monde entier la triste preuve que tous les biens de la terre ne sauraient rassasier l'homme qui les possède, et que ce n'est pas de lui qu'on pourra dire : *Manducaverunt, et saturati sunt.* On ne la dira pas non plus cette parole, on ne la dira pas de vous, âme infidèle qui, après avoir aimé, après avoir servi votre Dieu, l'avez abandonné pour courir après les folles jouissances, pour chercher au milieu du monde des plaisirs dont vous avez tant besoin. Non,

jamais, aussi longtemps que vous serez infidèle, que vous oublierez vos promesses, que vous vous éloignerez du Seigneur, jamais vous n'étancherez cette soif de bonheur qui vous brûle, jamais vous ne rassasierez cette faim que Dieu seul peut contenter, parce que Dieu seul l'a mise en vous.

Jonathas avait goûté, en passant dans la vallée de Betharen, un peu de miel sauvage; et bientôt, livré aux horreurs d'une mort prochaine, il s'écriait : *Gustavi paululum mellis, et ecce morior !* « *J'ai goûté seulement un peu de miel, et je meurs !* » (*I Reg.*, XIV, 43.) Oh ! voilà, voilà ce que vous direz, vous tous qui voulez, en passant par la vallée de la vie, approcher vos lèvres de la coupe défendue. J'ai goûté seulement un peu de ces plaisirs que le monde m'avait tant vantés, et ils m'ont donné la mort; j'ai voulu me rassasier des biens de la terre, et ils ont troublé mon repos, altéré ma foi, terni mon innocence : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior.*

Mais qu'ils sont différents, ô mon Dieu ! les biens que vous réservez à ceux qui vous craignent ! Vous avez pour eux sur la terre des joies pures qui versent dans leurs âmes d'ineffables délices ; vous avez pour les cœurs qui vous aiment de chastes plaisirs qui les remplissent et les inondent ; vous accordez surtout à leurs ardents désirs un pain sacré qui ranime sans cesse une faim mystérieuse qu'il rassasie toujours : *Manducaverunt, et saturati sunt.* Et lorsqu'enfin, arrivés au terme de leur exil, ils entreront en possession de cette félicité suprême qui, tant de fois ici-bas, fut l'objet de leurs soupirs et le terme de leurs espérances, alors, alors, nourris de vous-mêmes, et désaltérés à la source de vos immortelles voluptés, leurs désirs seront comblés, leurs vœux accomplis, leurs espérances satisfaites, leur faim rassasiée pour toujours : *Manducaverunt, et saturati sunt.*

Symbole de cet éternel festin, la multiplication des pains vous apprend en ce jour que, pour être admis, heureux convives, au banquet de l'Agneau, il faut ici-bas le suivre au désert avec une constante fidélité ; qu'il faut, saintement avides de sa parole, oublier, pour l'entendre, le monde, les plaisirs, et, s'il est nécessaire, jusqu'aux besoins de sa vie ; qu'il faut enfin compter toujours sur lui, et, par une confiance inébranlable dans sa bonté, imiter, surpasser même, s'il est

possible, la confiance de ce peuple qui trouve aujourd'hui dans le Sauveur un bienfaiteur si charitable et si puissant.

O Dieu, inspirez-nous ces vertus! Qu'elles soient pour chacun de nous le fruit de cette simple et familière instruction! Qu'elles soient notre couronne au ciel, et la cause de notre éternelle félicité! (1)

(1) L'Évangile du sixième dimanche après la Pentecôte, est très-semblable à celui du quatrième dimanche de Carême Il présente de même un miracle de multiplication de pains. En conséquence, l'explication d'un de ces évangiles peut servir pour l'autre.

VII[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. VII, v. 15-21.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des vêtements de brebis, tandis qu'au dedans ce sont des loups ravissants : Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? Ainsi, tout arbre bon produit des fruits bons ; mais tout mauvais arbres produit de mauvais fruits. Un arbre bon ne peut produire de mauvais fruits, ni un arbre mauvais produire de bons fruits. Tout arbre qui ne produit point de bon fruit sera coupé et jeté au feu. Vous les connaîtrez donc à leurs fruits. Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des Cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux Cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux.

HOMÉLIE

Sur la connaissance des hommes et de nous-mêmes.

PAR M. RICAUD.

A fructibus eorum cognoscetis eos.
Vous les connaîtrez à leurs œuvres.
Matth., VII. 16.

Il n'appartenait qu'à la sagesse de Jésus-Christ, chétiens auditeurs, de nous donner dans son sermon sur la montagne, une règle de conduite tout à la fois si simple et si sublime : simple, parce qu'elle est à la portée de chacun ; sublime, parce qu'elle est d'une infinie utilité. En effet, après la connaissance de Dieu, il n'en est point de plus nécessaire à l'homme que celle du prochain et de lui-même. Une triste expérience nous apprend que, faute de connaître les hommes, faute de se connaître soi-même, on s'expose tous les jours aux plus funestes erreurs, et l'on tombe dans les péchés les plus graves.

Or, je dis (et c'est ici tout le précis de notre évangile, ainsi que tout le plan de ce discours,) qu'il suffit de méditer attentivement, et d'appliquer sagement la maxime renfermée dans les paroles de mon texte, pour parvenir à bien connaître les hommes au milieu de qui nous vivons, et à nous bien connaître nous-mêmes : deux vérités importantes que je me propose de développer aujourd'hui. Juger les hommes par leurs œuvres, c'est le moyen le plus sûr pour les connaître à fond, et pour se garantir de leurs piéges et de la séduction de leurs vices : sujet de la première partie de notre évangile et du premier point de ce discours. Se juger soi-même par ses œuvres, c'est un moyen tout aussi infaillible pour ne pas s'aveugler sur son propre compte, et pour mettre de la régularité dans sa conduite : sujet de la fin de cet évangile et du second point de cette homélie. J'entre en matière. Veuillez-bien m'accorder une attention favorable.

PREMIER POINT.

Connaissance des hommes.

Je l'ai dit, mes frères, rien de plus nécessaire à l'homme que de connaître les autres hommes au milieu desquels il doit vivre. Sensible à toutes les impressions qui lui viennent des objets extérieurs, il l'est beaucoup plus encore à celles qu'il reçoit de ses semblables. Aussi Jésus-Christ qui connaissait combien cette tentation était dangereuse pour nous, s'efforce-t-il de nous prémunir contre elle dans ces paroles de notre évangile : Prenez garde, nous dit-il à tous, dans la personne de ses apôtres, prenez garde aux faux prophètes qui viennent à vous sous la peau des brebis, et qui dans le fond sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez à leurs œuvres, par rapport à la foi et par rapport aux mœurs.

Sous le nom de faux prophètes, Jésus-Christ entend les hommes audacieux, qui, séduits par leurs passions, non contents de s'égarer eux-mêmes, travaillent à égarer les autres, en leur annonçant des doctrines contraires à la sienne. Il y en a eu de tout temps, et il y aura toujours des hommes de ce caractère. La Synagogue a eu les siens : l'histoire du peuple de Dieu en fait foi. L'Église n'en a pas été exempte : Jésus-Christ l'avait prédit, ses apôtres l'avaient annoncé, l'événement a justifié leur parole. Une foule d'hérétiques et de libertins, sus-

cités par l'enfer, ont successivement déchiré son sein et troublé sa famille : chaque pays, chaque siècle, ont fourni les leurs. Plusieurs de ces sectes se sont disssipées ; la même circonstance qui les avait produites, les a anéanties, tandis que la religion, qui ne doit son origine qu'à Dieu, subsiste toujours la même sur leurs ruines. D'autres qui ont survécu, ont quitté le bercail, et par là même ne sont plus tant à craindre : en sortant de l'Église elles ont dépouillé le vêtement de brebis qui les couvrait encore. Mais n'y a-t-il plus parmi nous de ces docteurs aveugles qui conduisent d'autres aveugles ? Ne voit-on plus au milieu du troupeau, de ces loups déguisés qui y restent et qui le déchirent ? Nous le souhaiterions, mes frères ; gardez-vous pourtant de vous l'imaginer. La prédiction de Jésus-Christ regarde tous les temps, et celui-ci comme tous les autres. Il y en a donc encore ; et il vous importe de les discerner. Un détail tiré des paroles mêmes de Jésus-Chrisi, va vous apprendre à le faire.

Faux Prophètes, et il n'y en a que trop encore, mes frères, dans le sein de l'Église, qui soutenant avec opiniâtreté des erreurs qu'elle a condamnées, s'élèvent contre ses décisions, et lui refusent l'obéissance qui lui est due. Ils s'ingèrent d'eux-mêmes à condamner la conduite et la doctrine des légitimes pasteurs ; il semble que Dieu les ait envoyés pour réformer le monde ; ils blâment impitoyablement tout ce qui ne revient pas à leurs présomptueuses idées ; ils déchirent ce qu'il y a de plus respectable dans la religion et dans l'état ; les satires, les railleries, les censures amères sont leurs armes les plus familières ; ils ne connaissent de piété, de lumières, de vertus, que chez eux ou chez ceux qui leur ressemblent. On dirait à les entendre, que ce sont des hommes extraordinaires, suscités pour éclairer l'univers. Suivant la méthode de tous les hérétiques, ils prêchent leurs faux dogmes à l'oreille, ils les enveloppent de mystérieuses ténèbres. C'est aux femmes surtout qu'ils s'attachent à les annoncer, parce que la curiosité, l'amour de la nouveauté, la légèreté naturelle à leur sexe, les rendent plus susceptibles des funestes impressions qu'ils veulent leur donner, et plus incapables d'en revenir ; ils mettent dans leurs intérêts et dans leurs idées, certains esprits inquiets, plus propres à en suivre les mouvements. Du reste, ils couvrent tous ces artifices odieux du manteau de la piété et de

la justice ; ils affectent une exemplaire régularité ; on les croirait animés de la charité la plus sincère ; comme tous les hérétiques, ils crient sans cesse au scandale, au relâchement. Mais percez ces dehors trompeurs, vous découvrirez bientôt leur faible ; vous verrez à travers cet extérieur imposant, cette vertu, cette charité apparente, un fonds d'orgueil, d'indépendance, de malignité, de révolte, qui, malgré eux les trahit et les décèle. Ils prêchent sans mission ; voilà ce qu'ils ont de commun avec tous les sectaires. Ils appartiennent au corps de l'Église, puisqu'il n'en sont pas encore retranchés ; mais du reste, il n'en ont pas l'esprit. Prenez garde, je vous le dis avec Jésus-Christ, prenez garde à ne pas prêter l'oreille à leurs funestes maximes. Quelque saint que soit leur état, quelque régulière que soit leur vie, ils ne sont pas moins obligés que vous à la docilité et à l'obéissance : s'ils s'en écartent, fuyez-les. Fussent-ils des anges par leurs mœurs, des prophètes par leurs talents, des apôtres par leur zèle, des thaumaturges par leurs œuvres, s'ils n'écoutent pas l'Église, je vous le dis avec saint Paul, anathématisez-les. Esprits superbes, ils voudraient vous enlever ce que vous avez de plus précieux, l'humble soumission à votre mère. Ils voudraient vous engager dans la voie d'un pénible et dangereux examen, cette voie qui n'est pas celle que Dieu a choisie pour conduire les hommes, par là même qu'elle n'est pas à la portée de tous. Ils voudraient vous livrer aux ténèbres de l'esprit particulier, source fatale de toutes les erreurs du monde ; ils voudraient, en un mot, vous soustraire à vos légitimes pasteurs. Ce sont des guides aveugles qui conduisent d'autres aveugles, et tombent avec eux dans la fosse ; ce sont des loups dévorants, suivant l'idée de notre évangile, qui, cachés sous la peau des brebis, se mêlent parmi le troupeau et y font les plus horribles ravages. Soyez donc attentifs, mes frères : vous les connaîtrez sans peine au portrait que je viens de vous en tracer ; et dès que vous les aurez connus, courez, comme des brebis timides, pour vous mettre à l'abri de leur poursuite, vous réfugier sous la houlette du Pasteur. *Attendite.*

Faux prophètes, et le nombre est encore bien plus grand de ceux qui, sans s'arrêter à un dogme particulier, les combattent tous ; qui déploient hardiment l'étendard de l'incrédulité ; qui se font un point de religion de n'en avoir aucune.

Entendez-les, tout est erreur dans le monde ; ils ôtent à Dieu sa providence, à l'Église son autorité, au monde son principe, à l'âme sa nature, au vice ses punitions, à la vertu ses récompenses ; ils établissent sur les ruines de toutes les idées reçues un pyrrhonisme universel, et une indifférence monstrueuse. Aussi mauvais citoyens que mauvais chrétiens, ils travaillent avec fureur à saper les fondements de l'État et ceux de la religion. Il ne tiendrait pas à eux que le monde ne retombât de nouveau dans le cahos d'où il a été tiré. Ils se parent du beau nom de philosophes qu'ils déshonorent par leurs travers. La vérité, disent-ils, n'a jamais fait de mal aux hommes ; eh ! c'est cela même qui prouve que ce qu'ils enseignent ne fut jamais la vérité. Du reste, ils ont continuellement dans la bouche les mots de vertu, de bienfaisance, d'humanité. Ils disent n'en vouloir qu'au fanatisme, qu'à l'ignorance, qu'à la crédulité ; mais percez ces beaux dehors, vous serez surpris de ce que vous découvrirez sous ces trompeuses apparences. Vous verrez des cœurs faux, méchants, corrompus, livrés à toutes les passions, et qui trouvent dans elles le fondement de tous leurs paradoxes ; vous verrez des esprits superficiels, qui ne disent que ce qu'ils ont entendu dire ; et parce qu'ils l'ont entendu dire, qui répètent de vieux sophismes déterrés dans les écrits oubliés des Celse et des Porphyre, foudroyés, confondus bien des siècles avant le nôtre, reproduits cependant sous une autre forme, ornés du ton du jour, recueillis des livres des Celses et des Porphyres modernes, qu'ils ont parcourus rapidement, et dont ils ont retenu quelques fragments scandaleux, qu'ils débitent à tout propos, et qui composent toute leur science ; vous verrez, en un mot, des hommes ennemis de l'humanité dans le fond, quoiqu'ils se vantent d'en être les vengeurs et les apôtres ; des jeunes gens souvent sans autorité, sans expérience, qui n'ont d'autre titre pour dogmatiser que leur vanité et leur hardiesse : fuyez-les, mes frères, je vous le dis avec Jésus-Christ. Ils veulent vous ôter la foi de vos pères, cette foi qui existe depuis le commencement du monde, illustrée par tant de prophéties, par tant de miracles, scellée du sang de tant de martyrs ; cette foi qui, sans ressources, sans moyens humains, a soumis tout le monde ; cette foi si sublime dans ses dogmes, si pure dans sa morale, si belle dans son culte, si terri-

ble dans ses punitions, si magnifique dans ses récompenses ; cette foi qui subjugue l'esprit, qui purifie le cœur, qui sanctifie tout l'homme ; cette foi, en un mot, le soutien des états, le lien des familles, le bonheur des hommes, et qui n'est à charge qu'à ceux qui le sont déjà à la société et à eux-mêmes. Non, mes frères, ne souffrez pas qu'on vous l'enlève cette foi sainte : détestez ces faux docteurs, rejetez leurs maximes ; méprisez leurs sophismes ; regardez-les comme des loups dévorants, cachés sous la peau des brebis, qui s'introduisent parmi le troupeau et qui l'égorgent ; tenez-vous toujours sous la houlette de Jésus-Christ, votre pasteur, et des ministres qui le représentent. *Attendite.*

Enfin, *faux Prophètes,* et ceux-ci sont les plus nombreux, qui sans s'élever contre l'autorité de l'Église ni contre la foi de Jésus-Christ, ne laissent pas de prêcher une morale entièrement opposée à la sienne. A les entendre, la piété n'est bonne que pour les cloîtres ou pour les déserts ; il faut vivre dans le monde d'une tout autre manière ; il faut suivre, quels qu'ils soient, les usages reçus ; la jeunesse est la saison des plaisirs ; la mode est l'empire du sexe ; l'amour est le charme de la vie ; c'est à lui qu'on doit ouvrir son âme ; l'ambition fait les grands hommes ; la vengeance est la passion des grands cœurs : que sais-je, mes frères ? Tout autant de maximes dont les théâtres retentissent, dont les livres sont pleins, morale que les pères inspirent à leurs enfants, que les mères apprennent à leurs filles, et qui a partout dans le monde ses apôtres et ses panégyristes. Il est vrai qu'on ajoute qu'il faut être honnête homme, ne faire tort à personne, vivre selon les lois de la probité et de l'honneur. Mais de bonne foi, que peuvent ces vagues correctifs contre le torrent des passions et la fougue du tempérament ? C'est la peau de brebis dont on se couvre. Mais au fond que sont les prédicateurs de ces maximes commodes ? Des hommes dont les passions, quoique plus cachées, n'en sont pas moins dangereuses ; des hommes qui ne cherchent le plus souvent qu'à vous rendre les complices de leur dépravation et les victimes de leur malice. Fuyez-les, mes frères, puisque leurs discours, quelque engageants qu'ils soient, ne tendent qu'à vous enlever votre innocence. Tenez-vous-en à la morale de Jésus-Christ, morale pure qui a rempli le ciel et qui a sanctifié la terre ; morale

qui apprend à l'homme à se défier de lui-même et du monde au milieu duquel il vit, à rendre à Dieu tout ce qu'on lui doit et à faire au prochain tout ce qu'on désirerait pour soi-même ; à mortifier ses passions, à porter sa croix, à se faire petit, à pardonner les injures, à suivre la voie étroite, à entrer par la petite porte ; morale propre à tous les âges, à tous les sexes, à tous les temps, à tous les lieux ; morale qui seule peut fixer le cœur de l'homme et le rendre véritablement heureux. Toute morale opposée à celle-là est fausse ; tout prophète qui contredit Jésus-Christ est menteur. *Attendite.*

En un mot, mes frères, il y a de faux prophètes ; ce détail doit vous en avoir fait convenir. Il y en a partout ; votre expérience, si elle ne vous en a déjà convaincus, vous en convaincra dans dans la suite bien mieux encore que tous les discours. Vous en trouverez dans le monde et dans la religion même, dans les assemblées et peut-être dans vos familles, sur les théâtres et dans la plupart des livres ; partout vous trouverez des piéges tendus à votre foi et à vos mœurs. Ah ! s'il y en avait quelqu'un de ces faux prophètes, caché dans cet auditoire, s'il y avait quelqu'un de ces loups déguisés en brebis, mêlé parmi ce troupeau, je lui dirais avec la sainte liberté que me donne mon ministère : Mon cher frère, à quoi pensez-vous ? Quelle honteuse fonction exercez-vous dans l'Église ! Enfant dénaturé, vous déchirez le sein de votre mère ; funeste antechrist, vous vous élevez contre la religion de Jésus-Christ ; meurtrier des âmes, vous renouvelez une persécution mille fois plus cruelle que celles des plus cruels tyrans ; apôtre du démon, c'est de vous qu'il se sert pour perdre les hommes. Ah ! si vous voulez vous perdre, perdez-vous seul, et épargnez vos frères ; n'avez-vous pas assez de vos crimes, sans vous charger encore de ceux des autres ? Voilà ce que je dirais à un pécheur de ce caractère. Mais non, j'aime à me le persuader, il n'y a ici que des brebis innocentes et dociles, qu'il faut seulement prévenir contre la séduction et le scandale. Jésus-Christ l'a fait, en vous découvrant le caractère de ces faux prophètes, leur orgueil, leur indépendance, leur amour de la nouveauté, leur ignorance, leur légèreté, leur corruption, leur partialité. Quand vous en découvrirez donc quelqu'un parmi vous de ces prophètes sans mission, qui vous annonceront leurs faux dogmes, fuyez

comme des brebis craintives à l'aspect du loup ravissant. Fuyez; fermez vos oreilles, refugiez-vous auprès de Jésus-Christ, de son Église, de vos légitimes pasteurs, et que rien ne vous détache jamais de leur morale et de leur doctrine. Un jour Dieu confondra ces faux prophètes, démasquera ces loups hypocrites, et les séparera pour toujours des brebis. En attendant, il les souffre pour notre mérite et notre épreuve ; souffrons-les de même : mais défions-nous-en : c'est ce qui fera notre sûreté et notre triomphe. Jésus-Christ nous apprend à connaître les hommes au milieu desquels nous avons à vivre ; vous venez de le voir. Il nous apprend encore à nous connaître nous-mêmes ; vous le verrez dans la seconde partie de ce discours, et dans la suite de notre évangile.

SECOND POINT.

Connaissance de soi-même.

S'il nous est utile et nécessaire de connaître les autres hommes, il nous l'est bien plus encore, j'ose le dire, de nous connaître nous-mêmes, car la corruption des autres ne nous nuit qu'à proportion de celle qui est déjà dans nous, et ils ne nous communiquent leurs défauts que parce qu'ils en trouvent le principe dans nous-mêmes. Or, c'est pour nous faire parvenir à cette connaissance, que Jésus-Christ se sert aujourd'hui d'une allégorie. Comme on connaît, nous dit-il, les arbres par leurs fruits, et qu'on ne recueille pas des figues sur les ronces, ni des raisins sur les épines; comme tout bon arbre produit de bons fruits, et tout mauvais arbre de mauvais; ainsi vous pourrez vous connaître vous-mêmes par vos œuvres. Le prophète avait dit : Le juste est semblable à un grand arbre, planté le long d'un courant d'eau, et qui porte son fruit dans son temps avec abondance. Jésus-Christ emploie à son tour la même figure. Il nous représente un chrétien comme un arbre planté dans le champ de l'Église, arrosé par les sacrements, cultivé par ses soins et par ses grâces, et dont il a tout droit d'attendre de bons fruits. En portons-nous? Voilà ce qui doit faire l'objet de notre examen, et ce qui nous apprendra sans peine à nous connaître véritablement.

Les uns, et c'est le plus grand nombre, sont dans l'Église, conservent la vraie foi ; mais bien loin de porter des fruits

qui répondent à la dignité de leur vocation et à la sainteté de la religion qu'ils professent, ils ne produisent au contraire que des fruits d'iniquité et de mort, passent leur vie dans de mauvaises habitudes d'orgueil, d'impureté, d'ambition, de vengeance, s'abandonnent au crime, et vivent, au milieu même du Christianisme, en infidèles et en païens. Du reste ils se rassurent sur la pureté de leur foi; ils s'imaginent que Dieu ne les confondra pas avec les incrédules, et qu'il leur fera la grâce, avant la mort, de rentrer en eux-mêmes et de se reconnaître. Dans ce présomptueux espoir, ils vivent tranquilles au milieu de leurs désordres : insensés, qui ne voient pas que ce qui produit leur fausse confiance devrait être bien plutôt le sujet de leur crainte ; que cette foi dont ils se vantent, séparée des œuvres, bien loin de les sauver, ne servira qu'à les confondre ; que Bethsaïde et Corozaïm, prévenus de plus de grâces, seront plus coupables aux yeux de Dieu, et plus sévèrement punis que Tyr et Sidon même ; que Dieu, pour convaincre un pécheur de ce caractère, n'aura qu'à lui opposer tel infidèle, tel réprouvé, qui, avec la même mesure de grâces qu'il a reçue, aurait produit des fruits de salut et de vie, tel saint qui se sera sauvé avec les mêmes secours spirituels qui lui ont été prodigués si inutilement à lui-même. Que pourra répondre à cela un chrétien prévaricateur, sinon qu'il était fou de se reposer tant sur la foi qui le condamne, et si peu sur la charité qui l'aurait sanctifié ? Quel état ! Voyez si ce n'est pas le vôtre.

Les autres, et l'on en voit beaucoup de ce genre, ne s'abandonnent pas à des excès, mais ils vivent dans une molle indifférence. Ils ne commettent pas de grands crimes; mais ils ne pratiquent pas non plus de grandes vertus. Ce sont des arbres qui ne portent pas de mauvais fruits, mais qui n'en produisent pas de bons. Dans cet état, ils s'endorment dans une fatale sécurité; également éloignés, suivant eux, des excès du vice comme de ceux de la vertu, ils se forgent à eux-mêmes un imaginaire milieu entre Dieu et le monde, où ils pensent pouvoir vivre tranquilles ; insensés, qui ne voient pas que ce milieu est impossible ; qu'il vaudrait mieux être ou tout-à-fait froid ou tout-à-fait chaud, que d'être ainsi tiède, que c'est un état maudit de Dieu, qui ne veut pas d'un cœur partagé, mais qui veut l'occuper tout entier ; que le

serviteur de l'Évangile fut châtié, non pas pour avoir dissipé son talent, mais pour l'avoir enfoui. Cependant on se tranquillise à la faveur de quelques vertus humaines que le monde encense : je suis honnête homme, dit-on ; je ne fais tort à personne. Je le veux ; mais si vous en restez là, mon cher auditeur, ce ne sont après tout que des feuilles, qui peuvent bien abuser les hommes, mais qui ne tromperont jamais Dieu, et vous êtes mort à ses yeux, tandis que vous paraissez vivant aux yeux des hommes. Quel portrait ! Ne vous y reconnaissez-vous pas ?

Enfin, il y en a quelques-uns qui vont encore plus loin. Non-seulement ils ne vivent pas dans le crime ; non-seulement ils pratiquent des vertus morales ; mais encore ils ressentent quelques bons mouvements ; ils font quelques efforts, ils ont quelques commencements de vertus chrétiennes. Ce sont des fleurs qui donnent quelques espérances, mais qui ne les réalisent jamais : le vent de la tentation vient-il à souffler, les fleurs tombent, et l'arbre reste toujours dans sa première stérilité. On se rassure dans cet état, sur ces bons mouvements mêmes. J'ai confiance, dit-on, en la miséricorde de Dieu ; j'espère qu'il ne m'abandonnera pas ; j'en ai pour garants ces bons désirs, ces pensées salutaires qu'il m'a si souvent inspirées ; quand le moment sera venu, il leur donnera leur parfait accroissement. Dans cette fausse idée on s'endort tranquillement, sans songer que les grâces que nous recevons sans y correspondre, ne servent qu'à nous rendre plus coupables ; que ce n'est pas celui qui commence, mais bien celui qui persévère qui sera couronné ; que celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas digne d'être le disciple de Jésus-Christ ; que l'enfer est rempli de ces volontés faibles et imparfaites ; que les vierges folles ne désiraient pas moins la venue de l'époux que les vierges sages, mais que la porte de la salle nuptiale leur fut fermée, parce qu'elles négligèrent de veiller et de tenir leurs lampes garnies. Malgré cela on se tranquillise et l'on s'abuse : on ressemble à ce jeune homme qui, après avoir mérité les louanges de Jésus-Christ, ne put jamais gagner sur lui-même de se mettre à sa suite. Quel tableau ? N'est-ce pas le vôtre ?

Il faut donc des fruits, mes frères, vous en convenez ; mais quels fruits ? de bons fruits, nous dit Jésus-Christ. *Fructus bonos*. Nouveau sujet pour nous d'examen et de crainte.

Il y en a qui produisent des fruits, mais sans règle et hors de temps, et par là même ce ne sont plus de bons fruits. Ainsi cet homme s'emploie dans toutes les œuvres de la piété, mais il néglige l'éducation de sa famille. Ainsi cette femme passe tout son temps à l'église, mais elle n'a aucun soin de sa maison : tout autant de fruits, mais qui ne sont pas bons, parce qu'ils sont déplacés, et qu'en conséquence Dieu ne saurait les admettre.

Il y en a qui produisent un bon fruit, mais qui ne produisent pas de bons fruits ; c'est-à-dire qu'ils font quelques bonnes œuvres particulières, quoique le total de leur conduite ne soit pas régulier. Ils feront de grandes aumônes, mais ils médiront du prochain. Ils réciteront de longues prières, mais ils seront orgueilleux et irascibles. Ils fréquenteront les sacrements, mais ils se livreront à l'ambition et à l'avarice : fruits trompeurs, mais réprouvés, puisque ce n'est pas sur une seule action que Jésus-Christ nous jugera, mais sur l'ensemble de notre vie, et que, qui dit vertu, exclut par là même tout vice.

Il y en a enfin qui produisent des fruits très-beaux extérieurement, mais qui ne sont pas bons, à cause du ver intérieur qui les corrompt et qui les ronge ; ce qui n'est autre chose qu'un motif secret d'intérêt, de vaine gloire, d'hypocrisie, d'ambition, qui se mêle dans leurs actions, ver funeste qui leur ôte tout le mérite aux yeux de Dieu, pour qui rien n'est caché, et qui sonde les reins et les cœurs, suivant l'expression de l'Écriture : tout autant de personnes dont Dieu nous parle, et qu'il comprend aujourd'hui dans ces paroles de notre évangile : Tous ceux qui crient : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux ; parce que ce n'est pas la voix que Dieu demande, mais les œuvres, et que les leurs ne sont rien moins que dignes d'un tel seigneur et d'un tel royaume. *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum.*

Qui sont donc ceux qui produisent de bons fruits ? Mes très-chers frères, voulez-vous le savoir ? écoutez Jésus-Christ, il va vous l'apprendre lui-même dans notre évangile. Celui,

nous dit-il, qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là entrera dans le royaume des cieux. L'entendez-vous? Celui qui produit de bons fruits, est celui qui fait la volonté du Père céleste, c'est-à-dire, celui qui ne cherche pas à faire sa propre volonté, mais la volonté de Dieu; celui qui l'accomplit avec amour, sachant que c'est la volonté d'un père; celui qui méprise tout ce qu'il y a sur la terre, ne désirant, n'ambitionnant autre chose que de faire la volonté de son Père qui est dans les cieux. Faire la volonté de Dieu, c'est observer tous ses commandements en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance. Faire la volonté de Dieu, c'est pratiquer toutes les vertus et fuir tous les vices, n'ayant d'autre vue en cela que de plaire à Dieu. Faire la volonté de Dieu, c'est rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et au prochain ce qui appartient au prochain. Faire la volonté de Dieu, c'est remplir les devoirs de son état, c'est être bon père, bonne mère, bon époux, bonne épouse, bon fils, bonne fille, bon maître, bon domestique, bon artisan, bon négociant, bon sujet, bon magistrat, bon citoyen, bon chrétien. Faire la volonté de Dieu, c'est la faire dans toutes les situations où il plaît à Dieu de nous placer; être fidèle dans la prospérité, soumis dans l'adversité, constant dans toute sa conduite. Faire la volonté de Dieu, en un mot, c'est être saint; puisque Dieu, suivant l'apôtre, n'a point d'autre volonté que notre sanctification même. La faites-vous? Que vous êtes heureux, si vous pouvez vous rendre ce consolant témoignage! *Qui facit voluntatem patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum.*

Tels sont les fruits que Jésus-Christ attend de vous, mon cher auditeur, et malheur à vous si vous ne les produisiez pas, ou si vous en produisiez d'autres! C'est Jésus-Christ qui nous le dit au même endroit. Tout arbre, nous dit-il, (vous êtes accoutumés à cette figure), tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, fût-il planté dans la meilleure terre, arrosé des plus belles eaux, cultivé avec le plus de soin; eût-il les plus fortes racines, le plus beau tronc, les plus belles branches; fût-il chargé de feuilles, couvert de fleurs; tout arbre qui ne porte pas de fruits et de bons fruits, sera coupé, arché de ce terrain qu'il ne couvre que d'un stérile ombrage, et précipité dans un bûcher pour y être consumé impitoya-

blement. Ainsi en sera-t-il de tout chrétien et de vous-même en particulier, mon cher auditeur, si vous ne produisez que des fruits de mort, ou si vous ne produisez pas des fruits de vie. En vain auriez-vous eu les dehors les plus imposants ; en vain auriez-vous fait les œuvres de piété les plus éclatantes. Quand vous auriez été un prophète par votre science, un ange par vos mœurs, un apôtre par votre zèle, un thaumaturge par vos miracles, si vous n'avez la charité, votre foi ne servira qu'à vous confondre au tribunal redoutable de Dieu, où vous serez jugé un jour par votre foi même, et condamné sans pitié aux flammes de l'enfer. Quel arrêt ! Quel coup de foudre ! L'entendez-vous, mon cher auditeur ? Ah ! si vous ne l'entendez pas, je vous le dis avec assurance, vous n'êtes pas dans le sommeil, mais dans la mort même. *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur.*

Concluons, mes frères, par cette parabole que Jésus-Christ racontait aux Juifs dans l'Évangile, et qui vient bien à notre sujet. Un homme, leur disait-il, avait un figuier dans son champ ; il y vint pour y chercher du fruit, et il n'en trouva pas. Plein d'indignation et de surprise, il se tourna vers celui qu'il avait chargé du soin de cet arbre, et il lui dit : Voilà déjà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier et je n'en trouve point. Coupez-le donc. Pourquoi occupe-t-il inutilement la place ? Le cultivateur attendri se jette à ses pieds, et lui dit fondant en larmes : Seigneur, je vous en prie, accordez-lui encore un an ; je redoublerai pour lui mes soins et ma culture ; d'ici-là peut-être qu'il produira du fruit ; sinon, nous le couperons alors impitoyablement, et nous le livrerons aux flammes. Voilà votre histoire, chrétiens, mes frères. Vous êtes cet arbre que Jésus-Christ a planté au sein de sa religion, qu'il a donné à cultiver à son Église. Que vous a-t-il manqué ? Son sang, ses grâces, sa parole, ses sacrements, tout a été employé pour vous, et tout a été inutile. Depuis trois ans, que dis-je ? depuis dix, depuis vingt ans peut-être, Dieu cherche de bonnes œuvres dans vous, et il n'en trouve que de mauvaises. Sans doute, il aurait déjà appesanti sa main sur vous ; il vous aurait chargé de sa malédiction, privé de cette foi, de ces grâces dont vous abusez, enlevé même de ce monde que vous scan-

dalisez par votre exemple, et précipité dans l'enfer que vos crimes ont cent fois mérité. Qui donc a retenu son bras vengeur ? Qui a pu désarmer sa colère ? C'est l'intercession de l'Église du ciel et de la terre ; c'est la prière de Jésus-Christ, votre médiateur, de Marie, votre mère, de votre ange gardien, de vos saints patrons et protecteurs, de ce parent, de cet ami, de ce pasteur fidèle. C'est à leurs pressantes sollicitations que Dieu veut bien vous accorder encore quelque temps pour travailler à votre salut, pour revenir à vous-même. Ce temps est-il court, est-il long ? je l'ignore. Peut-être un an, peut-être un mois, peut-être un jour, je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que ce terme expiré, si l'on vous trouve dans le même état, vous êtes perdu sans ressource, et pour l'éternité. Rentrez donc en vous-même à l'instant, mon cher auditeur ; pleurez vos fautes, convertissez-vous ; produisez des fruits, non point passagers, mais permanents, dignes de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Se garantir des faux prophètes ; les reconnaître à leurs fruits.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus dit à ses disciples : Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, mais qui au dedans sont des loups ravissants. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits.

Jésus donne ici un précepte souverainement important, mais qui paraît très-difficile à pratiquer. Autant il est nécessaire de se garantir des faux prophètes, autant il est quelquefois difficile de les discerner. Et cependant, ce ne sont pas seulement les hommes éclairés qui sont tenus de faire ce discernement ; les hommes les plus simples y sont pareillement obligés. Il semble même leur être plus nécessaire ; parce qu'ayant plus que les autres besoin d'être conduits, le danger d'un mauvais conducteur est pour eux encore plus grand.

Jésus-Christ donne pour principe de reconnaître les faux prophètes à leurs fruits. Dieu seul pénètre dans l'intérieur des cœurs. Il ne nous est donné de connaître que les actes extérieurs. Ainsi, tandis que Dieu juge les actions par les intentions qui les produisent, nous ne pouvons au contraire juger les intentions, que par les actions qui les manifestent. Mais cette règle de nos jugements est fautive et dangereuse : fautive, parce qu'il n'y a pas de signe plus équivoque des dispositions de l'âme que des actions qui peuvent avoir une multitude de causes que nous ignorions ; dangereuse, parce qu'elle nous expose à former des jugements faux et injustes. Comment donc observer le commandement de Jésus-Christ? comment concilier le précepte qu'il donne, de chercher à reconnaître les faux prophètes par leurs fruits, avec sa défense de juger le prochain sous peine d'être jugé soi-même (1) ? Cette partie importante et délicate de la conduite chrétienne exige quelques développements.

Comme la religion consiste principalement en deux choses, dans ses dogmes et dans sa morale, dans ce qu'elle enseigne à croire, et dans ce qu'elle ordonne de pratiquer, il y a deux sortes de faux prophètes : des prédicateurs du mensonge, et des prédicateurs du vice. Ils cherchent tous à nous égarer : les premiers, dans les routes de l'erreur ; les seconds, dans les voies du péché. Les uns pervertissent, les autres corrompent. Nous devons nous défendre avec un soin extrême des séductions de ceux-là, des illusions de ceux-ci.

Les docteurs de l'erreur sont de deux genres : les hérétiques qui combattent la doctrine de l'Église ; les schismatiques, qui attaquent l'Église elle-même en s'efforçant de la diviser. Ces deux classes d'ennemis de la catholicité, distinctes dans leur nature, se confondent presque toujours dans le fait. L'hérésie devient promptement schisme : condamnée par l'autorité, elle se révolte aussitôt contre elle et s'en sépare. Le schisme mène à l'hérésie par un court chemin. La foi, qui n'a plus l'appui de l'autorité infaillible, tombe bientôt. Celui qui abandonne son guide, ne tarde pas à s'égarer. Il n'est pas pour l'ordinaire difficile de connaître les maîtres du schisme et de

(1) Nolite judicare, ut non judicemini. In quo enim judicio judicaveritis, judicabimini. *Matth.*, VII, 1-2.

l'hérésie. Toute foi opposée à celle de l'Église romaine est hérésie ; toute communion différente de l'Église romaine est schisme. Ainsi, il existe un moyen certain de discerner le prophète. Considérez s'il est uni de foi et de communion avec l'Église principale, mère et maîtresse de toutes les autres, qui, les attirant toutes à elle, est le centre commun auquel elles se tiennent unies. Cet examen n'exige ni talents brillants, ni connaissances étendues, ni discussions profondes. C'est un fait que l'esprit le plus grossier peut aisément juger. Il n'y a personne qui ne puisse savoir si le pasteur qui l'a instruit est dans la même communion que son évêque, lequel est lui-même dans celle du chef suprême de l'Église.

Il est donc des faux prophètes dont on peut facilement se garantir. Tels sont les ministres des sectes auxquelles, dans le seizième siècle, donna naissance l'esprit d'indépendance, et que l'Église a anathématisées dans son dernier concile général. Ils portent écrit sur leur front l'arrêt de leur réprobation ; leur scission avec l'Église romaine l'y a imprimé en caractères ineffaçables. Ils ne peuvent pas se laver du reproche de cette séparation. Ils ne le veulent même pas. Ils se font gloire de leur opposition à l'Église romaine. Ils s'arrogent à eux-mêmes le titre d'Église de Jésus-Christ, et imaginent recouvrir le vice de leur nouveauté, par la fastueuse qualité de réformateurs qu'ils usurpent.

Mais en même temps que la cité sainte est occupée à repousser les furieux assauts que lui livrent ses ennemis déclarés, elle est obligée de veiller sans cesse sur les travaux que ses ennemis obscurs et cachés font sous terre pour la miner. Ce sont là les faux prophètes de notre évangile, les loups qui se présentent sous la peau des brebis, pour les égorger plus sûrement. Voyez-les dans notre patrie, ces apôtres de l'imposture, emprunter le langage de l'Église, pour anéantir sa doctrine ; annoncer le rétablissement des règles anciennes, pour détruire la discipline ; supposer une destitution des légitimes pasteurs, pour colorer leur propre intrusion ; présenter au peuple le même appareil de culte, pour l'abuser sur le changement de religion. Mais, comme vous le recommande Jésus-Christ, pour les reconnaître, examinez leurs fruits. Voyez les excès scandaleux auxquels se sont abandonnés un grand nombre d'entre eux, et qui les ont livrés au mépris de

leurs propres partisans. Voyez l'atroce persécution qu'ils ont excitée, et qu'ils ne cessent de fomenter contre les pasteurs fidèles. Voyez leurs mesures astucieuses pour empêcher de parvenir jusqu'au peuple les censures dont les a frappés et dont les menace encore le Souverain Pontife. A ces désordres, à ces violences, à ces ruses, reconnaissez-vous l'Église de Jésus-Christ?

Il est encore d'autres prophètes du mensonge également dangereux, et dont il est pareillement nécessaire de se garantir ; qui font profession d'obéir à l'Église, mais en la plaçant où il leur plaît ; de respecter son autorité, mais en ne l'admettant que dans les conciles généraux, si difficiles à rassembler ; de croire à son infaillibilité, mais en la restreignant au gré de leurs intérêts ; d'être soumis à ces décisions, mais en ne reconnaissant pas pour telles celles qui condamnent leurs erreurs. Ils affichent une sévérité de morale, une austérité de conduite imposantes. Ils ont toute l'apparence des brebis les plus fidèles du troupeau ; mais ce sont des loups déguisés, qui ne cherchent qu'à le dévorer. Examinez leurs fruits ; voyez où tendent leurs discours. Ils vous disent que l'Église a reçu de Dieu son pouvoir ; mais ils le circonscrivent. Ils vous défendent de vous révolter contre elle ; mais ils vous exhortent à lui désobéir sur les points qui les contrarient. Ils vous recommandent d'écouter la voix des premiers pasteurs ; mais ils y associent celle des pasteurs inférieurs, qu'ils s'efforcent de susciter contre leurs chefs. En un mot, en convenant dans les mots de l'autorité de l'Église, ils l'anéantissent par leurs exceptions. Troupeau fidèle de Jésus-Christ, tout ce qui tend à affaiblir l'autorité sacrée qu'il a établie sur vos têtes, doit, par cela seul, vous être suspect. Vous pouvez juger aisément quel est l'intérêt qui engage à l'énerver. Ceux qu'elle ne contredirait pas chercheraient-ils à l'atténuer? Rejetez avec force toutes les vaines distinctions, qu'ils ne vous présentent que pour éluder les condamnations dont ils sont frappés. L'Église universelle ne peut réclamer de droits que ceux qui lui appartiennent. Le corps entier des successeurs des apôtres, héritier de leur infaillibilité, ne peut pas plus errer sur l'étendue de son pouvoir, que sur les autres points de la foi. Qu'ils soient réunis en concile ou dispersés, que leurs condamnations soient générales ou particulières,

qu'elles portent sur les dogmes mêmes ou sur les faits qui y ont une relation intime, reconnaissez dans toutes leurs décisions les oracles de l'Esprit-Saint dont ils sont les organes ; et, par une conséquence nécessaire, reconnaissez dans ceux qui ne s'y soumettent pas, ces faux prophètes que Jésus-Christ vous ordonne de fuir. Ils vous diront qu'il ne convient pas à de simples fidèles de se mêler des disputes de religion. C'est précisément parce qu'il ne leur convient pas de discuter le fond des controverses, qu'ils doivent se tenir plus fortement unis, plus entièrement soumis à l'autorité qui les décide, et rejeter plus vigoureusement toutes les subtilités par lesquelles on essaie de l'affaiblir.

Une seconde classe de faux prophètes, qu'il est aussi nécessaire, et plus difficile encore de discerner et de fuir, ce sont ceux qui tendent des piéges, non pas à la foi, mais à la piété. Il n'est pas question ici des pécheurs scandaleux ; ils sont facilement reconnus ; ils seraient fâchés de ne pas l'être. Mais on voit souvent dans la société, des hommes, jouissant d'une réputation entière, qui la méritent même selon le monde, qui, remplissent avec exactitude tous les devoirs de la probité civile, prétendent y réduire tous ceux de la religion, et resserrent la morale chrétienne dans la justice et la bienfaisance ; que l'on ne peut accuser d'incrédulité, mais dont la foi vacillante n'est à leurs yeux qu'une opinion plus sûre dans la pratique, et plus utile pour contenir le peuple ; qui ne manquent pas aux observances extérieures que prescrit la loi divine, mais plutôt pour ne pas offenser les regards publics, que pour se rendre agréables à ceux de Dieu ; qui, des commandements divins, adoptent ce qui ne contrarie pas leurs inclinations, et qui les concilient avec toutes les dissipations, tous les plaisirs, toutes les passions ; qui regardent comme des excès toutes les sublimes vertus que le christianisme prescrit, et comme des minuties, les pratiques pieuses qu'il conseille. Ces hommes sont d'autant plus dangereux, que leur morale est attrayante et leurs exemples séduisants ; d'autant plus difficiles à reconnaître, que, réservés dans leurs propos, ils laissent rarement percer leurs principes relâchés, et que tout ce qu'on aperçoit d'eux, ne présente que de l'honnêteté, et une sorte de régularité. Et c'est à raison de cela même qu'on doit se garder d'eux avec une plus

grande précaution. Plus il est facile d'être entraîné dans cette vie anti-chrétienne, plus il faut apporter de vigilance à s'en garantir. En recherchant attentivement quels sont leurs fruits on verra qu'ils n'en portent aucun ; que leur vie est absolument vide de bonnes œuvres ; que s'ils ne donnent pas dans les vices grossiers, contraires aux premiers principes de la morale, ils ont tous les défauts incompatibles avec la piété ; et que, s'abstenant des actions criminelles qui troublent la société, ils s'en permettent un grand nombre de répréhensibles, que la religion défend.

Mais, voici ce qui est plus déplorable encore et plus dangereux. Ce n'est pas seulement sous le masque de la probité qu'on attaque la piété; c'est quelquefois sous celui de la piété elle-même. Cette vertu si pure, si noble, si désintéressée, il y a des hommes, et il y en avait dès le temps de saint Paul, qui cherchent à s'en faire un profit (1). Et il est à cet égard des profits de tous les genres. Ils sont multipliés comme les passions que l'on veut servir. Profit d'intérêt. Jésus-Christ reprochait aux pharisiens qu'ils prolongeaient leurs oraisons pour se donner le moyen de dévorer les maisons des veuves (2). Profit d'orgueil. On veut acquérir la réputation d'une haute vertu, se donner la considération qui y est attachée ; et c'est le but d'une multitude de pratiques pieuses qu'on a grand soin de laisser paraître. Profit de domination. Sous un extérieur composé, on s'insinue auprès des personnes dévotes ; on prend de l'empire sur leur esprit, on dirige leurs affaires, on gouverne leurs familles, on se rend le maître, et d'elles, et de tout ce qui leur appartient. Profit de sensualité. On prend l'air de la mortification, pour en recevoir le dédommagement ; on paraît s'éloigner du monde pour en être recherché ; on affecte l'amour des privations, pour se procurer les douceurs de tout genre ; on semble craindre les égards, les soins, les complaisances, pour s'en faire rendre davantage. Enfin quelquefois même, il faut le dire, profit de libertinage. On recouvre d'un vernis de sainteté, des dissolutions cachées. On a vu jusqu'à des hommes assez criminels pour

(1) Existimantium quæstum esse pietatem. *I Timoth.*, VI. 5.
(2) Comeditis domos viduarum, orationes longas orantes. *Matth*, XXIII. 14.

faire servir les actes les plus respectables de la piété à séduire les âmes simples et faibles. O vous, qui chérissez la vertu, qui désirez d'être conduits dans ses voies, fuyez ces guides hypocrites, qui, dans les conseils qu'ils donnent, considèrent leur propre avantage. Celui qui a la basse scélératesse de faire de la piété le ministre de ses passions, en fera le flatteur des vôtres. Il emploiera tout son art, non à réprimer vos faiblesses, mais à les excuser ; et, devant être votre censeur, il se fera votre complaisant. Ce sont là, sans doute, de tous les faux prophètes, les plus difficiles à discerner. Mais avec un cœur droit et une attention soutenue, vous parviendrez à les connaître. Dieu ne permet pas à l'hypocrisie de tromper longtemps ceux qui ne veulent pas en être abusés. La passion qu'elle sert, et qu'elle travaille à déguise, perce toujours par quelque endroit ; et elle se trahit souvent par les efforts qu'elle fait pour se cacher.

Mais où est donc la charité qui pense toujours bien du prochain ? qui n'en présume jamais le mal ? Est-elle compatible avec ces défiances qu'il faut concevoir en s'approchant de lui ? Oui, sans doute. Ces deux devoirs différents ne sont pas opposés ; et comme il est nécessaire de pratiquer l'un et l'autre, il est important de montrer comment ils se concilient.

Il faut distinguer la liaison générale de la charité qu'on a avec tous les hommes, de la liaison particulière de confiance dont on est uni avec quelques personnes, et spécialement avec le directeur de sa conscience. La première n'exige pas l'examen attentif et suivi, que demande essentiellement la seconde. Je ne dois pas penser mal de mon prochain, à moins qu'il ne m'en ait donné une raison positive ; mais je ne dois pas lui donner ma confiance, à moins qu'il ne m'ait donné des preuves également positives qu'il la mérite. J'augure favorablement de tous ceux dont je ne sais pas certainement du mal : je ne me livre qu'à ceux dont je sais certainement du bien. Tant que je n'ai pas de motif formel de juger désavantageusement mon frère, mon jugement à son égard reste dans la classe des présomptions ; et alors il doit être en sa faveur. Mais pour me lier intimement avec lui, et surtout pour lui confier la conduite de mon âme, la simple présomption de sa vertu ne suffit pas. Je n'ai pas besoin de considérer quelle est la conduite du commun des hommes ; mais il

m'est souverainement important de connaître à fond ceux à qui je dois me fixer. La charité, qui forme ma liaison avec les premiers, me fait juger d'eux en bien, sans examen ; la prudence, qui dirige mon union avec les seconds, me les fait examiner avec soin avant de m'y abandonner. Ainsi je remplis les deux obligations : je ne juge point témérairement mes frères ; et je ne me confie pas à eux inconsidérément. J'acquitte ce que je leur dois, par ma présomption favorable ; et ce que je dois à moi-même par ma prudente précaution.

Recueille-t-on des raisins sur les épines, ou des figues sur les ronces? Ainsi tout bon arbre porte de bons fruits, et tout arbre mauvais porte de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut pas donner de mauvais fruits, ni un mauvais arbre en rendre de bons.

Quand le Sauveur dit que la bonté des fruits dépend de celle de l'arbre, ce n'est pas de chaque fruit en particulier qu'il veut parler. C'est d'abord de la nature des fruits, et ensuite de leur généralité, que doit s'entendre sa comparaison. Une vigne, un figuier ne portent pas les fruits de l'épine et de la ronce. Les fruits d'un arbre de bonne espèce, et en bon état, sont généralement bons. Mais sur le meilleur arbre il peut venir un fruit qui avorte, ou qui se gâte. La vertu la plus parfaite ne rend pas impeccable. Le plus juste est sujet à des faiblesses ; il peut même tomber dans des fautes graves. Ce serait pareillement une erreur, et l'Église l'a condamnée, de penser que toutes les actions d'un pécheur sont de nouveaux péchés. Loin de nous cette doctrine barbare, qui met le coupable dans l'affreuse nécessité d'offenser Dieu de nouveau, soit qu'il observe la loi, soit qu'il l'enfreigne ; cette doctrine désespérante, qui tend à le retenir dans le crime, en lui présentant les efforts mêmes qu'il ferait pour s'en retirer, comme des crimes nouveaux. Il est vrai que les œuvres les meilleures en elles-mêmes, faites en état de péché mortel, ne sont point méritoires directement pour la vie éternelle : mais elles peuvent mériter le repentir qui y conduit. Il est vrai aussi que souvent les actions louables de leur nature, que font les grands pécheurs, sont, comme le dit saint Augustin, ou vicieuses dans leur fin, ou perverses dans leur intention, ou corrompues par leur circonstances. Ce sont là les arbres mauvais qui portent de mauvais fruits,

quoique dans le nombre de ceux dont ils sont chargés, il puisse s'en trouver quelqu'un qui soit bon.

De cette maxime du Sauveur ainsi expliquée dans son véritable sens, résultent des conséquences importantes, soit par rapport à notre propre conduite, soit relativement à nos jugements sur les autres.

L'arbre, quand il est absolument mauvais, ne porte que de mauvais fruits. Quand une passion s'est emparée de notre cœur, elle s'en rend la dominatrice absolue, et en prescrit en souveraine tous les mouvements. La vie entière se ressent de sa tyrannie, sans même que l'on y pense ; on y travaille constamment pour la passion dont on est dominé ; état d'autant plus dangereux, qu'il n'y a rien de plus facile que d'y tomber. Le défaut seul de résistance y conduit. Une passion que l'on ne combat pas, fait de continuels progrès : vous croyez, en lui accordant quelque chose, la satisfaire, et obtenir d'elle votre tranquillité ; c'est elle-même qui vous fait cette illusion, pour parvenir par degrés à vous gouverner. Plus vous lui accordez, plus elle devient exigeante, et plus de votre côté vous devenez facile. Vous vous affaiblissez à mesure qu'elle se fortifie. Un premier pas, qui peut-être n'était pas en lui-même fort criminel, est une raison pour en faire un second qui l'est davantage. On commence par se permettre quelques actes de sa passion : insensiblement on s'y familiarise ; bientôt on s'y habitue ; on finit par ne pouvoir plus s'en passer. Il est si doux de se laisser aller à un sentiment qui plaît, si pénible de lui résister ! et cependant c'est une chose absolument nécessaire. C'est dans les commencements d'une passion qu'il faut l'attaquer ; c'est au premier moment où l'on sent pour elle de l'attrait, qu'il faut l'étouffer ; ce sont les premières tentations qu'il faut repousser. Vous arracherez sans effort cette plante venimeuse qui vient de naître, si vous lui laisser jeter ses nombreuses et profondes racines, vous aurez peine à l'extirper. Vous tuerez sans résistance le monstre dans son enfance : qu'il grandisse, c'est lui qui vous donnera la mort.

Le bon arbre au contraire est celui qui rapporte de bons fruits. Ainsi, nous devons continuellement être occupés à en produire. Mais c'est d'une culture assidue que nous pouvons les espérer. Voyez le cultivateur intelligent : avec quel soin

il travaille l'arbre qui lui donne de bons fruits, pour les multiplier et les améliorer encore : comme il abat les branches mortes ; comme il émonde les rameaux stériles, pour porter la séve dans ceux qui doivent être fructueux ; comme il remédie avec attention aux plaies qui altèreraient le tronc ; comme il le préserve des insectes rongeurs ! Chrétiens, c'est ainsi que vous devez soigner votre âme. Retranchez de même de votre cœur toutes les affections qui sont criminelles, ou qui peuvent le devenir ; sacrifiez les passions inutiles, auxquelles votre esprit se porte au préjudice des devoirs ; portez aux plaies de votre âme le remède d'une sincère pénitence ; garantissez-la, par une continuelle vigilance, des ennemis qui rôdent sans cesse autour d'elle pour la dévorer. Cette culture doit être le soin de toute votre vie. Mais si vous négligez de cultiver votre âme, elle éprouvera le sort de l'arbre qu'on abandonne à lui-même : les branches inutiles et gourmandes se multiplient, s'accroissent, étouffent et font périr les rameaux fructueux ; la séve dissipée se détériore ; les fruits, qui dès l'origine étaient beaux et pleins de saveur, dégénèrent, perdent leur éclat et leur goût ; l'arbre lui-même languit, dépérit successivement, et finit par se corrompre jusque dans le cœur. Ainsi se perdra votre justice, dès que vous cesserez d'y travailler ; elle ira continuellement en se dégradant, jusqu'à ce qu'enfin elle se corrompe, et périsse.

Un seul fruit, ou même un petit nombre de fruits gâtés, ne prouve pas que l'arbre qui les a portés soit mauvais. Ainsi, nous ne devons pas croire qu'un homme soit dépravé, parce qu'il a fait quelques actions répréhensibles. La charité et même la justice doivent nous détourner de ce jugement, toujours dangereux, et qui souvent serait faux. Quand nous voyons un de nos frères tomber dans quelques fautes, plaignons la faiblesse humaine, et pensons à la nôtre. Que cette vue excite non pas notre critique sur le prochain, mais notre vigilance sur nous-mêmes. Pensons que dans la même tentation, nous serions peut-être devenus plus coupables. La vraie piété, sévère pour soi, est indulgente pour les autres. Elle considère leur conduite, non pour la censurer, mais pour régler la sienne. Elle voit dans les bonnes actions, des exemples à suivre, des encouragements à recevoir ; dans les mauvaises, des dangers à éviter, des précautions à pren-

dre. Pourquoi est-elle si rare, cette indulgence chrétienne qui, en blâmant la faute, cherche les moyens d'excuser celui qui l'a commise ? Nous le disons avec douleur : c'est que la charité qui en est le principe, est loin de presque tous les cœurs. La première des vertus est méconnue de beaucoup de ceux même qui font profession de vertu. Il est malheureusement trop commun de voir des personnes vivre dans la régularité, avoir la réputation de piété, la mériter à quelques égards, observer exactement presque tous leurs devoirs édifier par un grand nombre de saintes pratiques, se répandre en œuvres de miséricorde, et perdre aux yeux de Dieu, quelquefois même des hommes, le mérite de tout cela, par l'injuste sévérité de leurs jugements, et par l'aigreur de leurs médisances. Si on veut remonter à la cause de cette odieuse malignité, on la trouvera presque toujours dans l'orgueil. Le jugement qu'on porte du prochain renferme constamment une comparaison avouée ou secrète avec soi-même. On recherche ses défauts pour s'élever au-dessus de lui; on les relève pour faire remarquer qu'on en est exempt. De là résultent deux effets fâcheux : le premier pour soi-même, de se charger d'un péché souvent plus grave que ceux qu'on reproche ; le second pour le public, qui est de faire calomnier la piété. Le monde se réjouit de trouver des défauts dans les personnes qui vivent religieusement. Aussi injuste qu'il est méchant, il affecte de confondre les vices des dévots avec l'usage de la dévotion, et d'imputer à la religion les torts de ceux qui paraissent le mieux observer ses règles. Ainsi, elle est blasphémée par les exemples de ceux mêmes dont les exemples devraient la faire respecter.

Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, sera coupé et jeté au feu.

Considérons sur qui tombe cette terrible sentence ; ce n'est pas seulement sur l'arbre qui donne de mauvais fruits, ou sur celui qui n'en produit aucun ; c'est sur celui qui n'en rapporte pas de bons. Pour se soustraire à cet arrêt, il est absolument nécessaire de porter des fruits et d'en porter de bons ; de faire le bien, et de le bien faire.

C'est une présomption bien mal fondée, et beaucoup trop commune, de faire consister toute la justice dans l'exemption des actions interdites. On entend souvent des hommes se pré-

tendre dans la voie du salut, en disant : Quel est donc le mal que je fais ? Jésus-Christ leur déclare ici qu'ils seront condamnés au feu éternel, non pour le mal qu'ils auront fait, mais pour le bien qu'ils auront omis de faire. La justice ne consiste pas seulement à s'abstenir des actions criminelles ; elle est le résultat d'un assemblage de devoirs exactement remplis envers Dieu et envers le prochain. En nous mettant dans le monde, Dieu nous a donné une religion à pratiquer ; il nous a placés dans un état à exercer. Nous sommes comptables envers lui de ce double genre d'obligations. On cherche à se faire illusion ; on veut tranquilliser sa conscience sur sa vie molle, sensuelle, et inutile, et on affecte de croire que pour être à Dieu, il suffit de ne pas se livrer au démon ; mais le Dieu jaloux n'admet pas cette sorte de neutralité. Il regarde comme un vol, de ne pas lui rendre l'intérêt du talent qu'il a confié. Il précipite dans les ténèbres extérieures le serviteur inutile. Se préserver du péché, n'est pas sa loi : ce n'en est que le commencement. S'il nous dit par le prophète-roi : Évitez le mal, il ajoute aussitôt : Et faites le bien (1). Abstenez-vous des actions perverses, nous crie-t-il dans Isaïe, et apprenez à en faire de bonnes (2). Écrivez, dit-il à Jérémie, mon anathème contre cet homme ; écrivez qu'il est stérile (3).

Pour éviter la terrible sentence que prononce ici Jésus-Christ, il ne suffit pas de porter des fruits ; il faut en porter de bons. C'est principalement le motif de nos actions, qui leur donne du prix. Le jeûne pratiqué par un principe de santé, l'aumône donnée par un sentiment de commisération naturelle, sont des actions nulles pour la vie éternelle. Elles deviennent mêmes criminelles, si elles sont produites par un motif d'hypocrisie. Ne murmurons pas contre cette règle, qui place dans l'intention le mérite de l'action. Ne la trouvons pas sévère : elle est au contraire un grand bienfait de la miséricorde. Nos actes les plus communs, les plus indifférents de leur nature, offerts à Dieu, lui deviennent agréables. Il daigne nous en tenir compte. En nous ordonnant de produire de bons fruits, sa bienfaisance suprême en multiplie pour nous les moyens.

(1) Declina a malo, et fac bonum. *Psalm.*, XXXVI. 27.
(2) Quiescite agere perverse, discite benefacere. *Isa.* I 16 et 17.
(3) Hæc dicit Dominus : Scribe virum istum sterilem. *Jerem.*, XXII. 30.

Ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père, qui est dans le ciel, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux.

Après avoir donné le précepte de porter de bons fruits, Jésus-Christ montre quels sont ceux que Dieu agrée, que nous devons lui présenter. Il déclare d'abord en quoi ils ne consistent pas, et ensuite en quoi ils consistent.

La prière est certainement un des actes les plus excellents de la religion ; mais elle n'est pas la religion entière. Elle est nécessaire ; mais elle n'est pas suffisante. C'est un grand tort de ne pas prier ; mais c'en est un autre de placer toute sa confiance dans ces oraisons. Ce que le Sauveur dit ici de la prière doit s'entendre de toutes les autres œuvres que la religion suggère. Elles sont souverainement utiles ; mais seules, elles sont infructueuses pour le royaume des cieux : et c'est une illusion dangereusss de prétendre remplacer par là l'observation des devoirs. Et cependant c'est une illusion commune ; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ce sont les personnes mêmes qui se piquent de piété, qu'elle séduit. Il ne s'agit pas ici des hypocrites, qui, dans l'observation d'un grand nombre de pratiques, recherchent l'estime et la considération que le monde, tout corrompu qu'il est, ne peut refuser à la piété ; mais il y a des âmes simples, qui, parce que les exercices de dévotion sont des actes de perfection, placent la perfection dans ces exercices, qui imaginent que de multiplier les œuvres de surérogation, est le moyen de parvenir au faîte de la sainteté, et qui pour satisfaire cette ferveur mal entendue, négligent leurs devoirs essentiels. L'édifice du salut, comme tous les autres, veut être posé sur des fondements solides ; et le seul qui le soit, Jésus-Christ nous le déclare, c'est l'observation des préceptes divins. Quiconque, dit-il, n'exécute pas mes commandements, ressemble à l'insensé qui élève sa maison sur un sable mobile. La pluie tombe, les eaux se débordent, les vents se déchaînent, et viennent frapper cette maison ; elle s'écroule et ne présente qu'un grand débris (1). Transportez-vous en esprit au pied du tribunal su-

(1) Omnis qui audit verba mea hæc, et non facit ea, similis erit viro stulto, qui ædificavit domum suam super arenam : et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et cecidit et fuit ruina illius magna. *Matth.*, VII., 26 et 27.

prême, représentez-vous deux hommes y arrivant en même temps, et venant y apporter les œuvres dont ils auront auront rempli leur vie : l'un présente au souverain Juge une multitude d'exercices pieux qui ont rempli tous ses moments; l'autre lui offre une continuité soutenue de devoirs fidèlement acquittés. Quel est, à votre avis, celui des deux qui entendra prononcer l'arrêt de la miséricorde, et qui verra s'ouvrir pour le recevoir les portes éternelles? Que penseriez-vous d'un homme qui, ayant des dettes à payer, croirait se rendre plus estimable de dépenser son bien en largesses? Les pratiques saintes vous sont recommandées, pour attirer sur vous les grâces qui font obéir aux commandements ; pour essuyer les peines, surmonter les dégoûts, et vaincre les tentations que l'on éprouve dans l'observance de la loi. Puisque leur objet est de faire remplir les devoirs, elles ne peuvent pas les suppléer. Aux yeux mêmes de la raison, la maxime que le divin Sauveur nous présente ici, est de la plus évidente sagesse. C'est une interversion de principes, de vouloir remplacer le principal par l'accessoire. C'est une violation de la justice, de prétendre se dispenser de ce qu'on doit, sous prétexte qu'on fait ce à quoi on n'est pas tenu. C'est une contradiction formelle de dire à Dieu : Seigneur, Seigneur, et de ne pas faire ce qu'il prescrit à ce titre. C'est, comme dit saint Paul, le reconnaître dans ses paroles, et le renier par ses actions. (1)

Réformons donc cette idée de perfection, que se forment des âmes abusées : idée aussi dangereuse qu'elle est fausse. La perfection consiste, non à faire beaucoup de choses, mais à bien faire celles auxquelles on est obligé : non à faire de grandes choses ; Dieu veut que tous les hommes soient parfaits, et il accorde à peu d'hommes l'occasion de se signaler par des actions d'éclat. C'est dans ce qui fait notre état habituel, que réside essentiellement notre perfection. Considérez les grands personnages que l'Église offre à vos respects et à votre imitation. Par quelle voie sont-ils parvenus à ce faîte de sainteté, qui leur a acquis la gloire du ciel et les hommages de la terre? Est-ce par ces actions extraordinaires qui frappent l'imagination des hommes, et qui paraissent au-dessus de leurs forces ? la plupart d'entre eux, dans leur hu-

(1) Confitentur se nosse Deum, factis autem negant. *Tit.*, 1. 16.

milité profonde, en fuyaient les occasions. Ils craignaient de laisser percer ce que leur vertu avait de sublime ; et la dérobant à une publicité qui leur aurait attiré des éloges, ils la circonscrivaient dans le cercle étroit de leurs obligations. Les œuvres d'un ordre plus relevé, ont, quand on s'y livre sans précaution, le danger de fomenter l'orgueil ; et quand on s'y abandonne exclusivement, le risque de causer du scandale, et de donner aux libertins le prétexte qu'ils cherchent de calomnier la vertu.

Il faut donc en revenir à la maxime que Jésus-Christ établit dans cet évangile. Ce qui élève à la perfection, ce qui donne droit au royaume des cieux, c'est de faire la volonté de Dieu. Or, la volonté de Dieu est que chacun soit parfaitement ce qu'il doit être. La volonté de Dieu nous est manifestée par sa loi. L'exercice soutenu des vertus qu'il prescrit, la pratique non interrompue des devoirs qu'il impose, l'assiduité constante aux fonctions qu'il commande, voilà tout le secret de la sanctification, et le moyen assuré de la plus haute perfection.

Ces obligations auxquelles la loi de Dieu nous astreint sont de deux espèces : il y en a qui appartiennent particulièrement à la religion ; il y en a qui dépendent de l'état dans lequel on est engagé. Les premières sont communes à tous les hommes ; les secondes sont propres aux diverses professions. Notre divin Législateur prescrit avec un égal empire les unes et les autres. Elles ne peuvent donc pas être opposées entre elles. Nous le disons à tous ceux qui s'égarent dans des routes contraires, et qui, par des principes contradictoires, mettent les commandements du christianisme en opposition avec les devoirs d'état. Nous disons aux dévots abusés, qui plaçant la perfection où elle n'est pas, se dispensent, pour cette vaine ombre qu'ils poursuivent, de ce que leur profession leur impose ; nous disons aux hommes bien plus coupables, qui de cette illusion se font un prétexte pour décrier la dévotion ; nous disons aux uns et aux autres : Cherchez, d'une part, entre les divers commandements du christianisme, et de l'autre, entre les diverses conditions civiles, un commandement et une condition qui soient incompatibles. Nommez une vertu chrétienne qui ne soit pas de tous les états, ou un état

dans lequel une seule des vertus chrétiennes soit impraticable.

Ce n'est donc pas seulement à observer tous les préceptes sortis de la bouche du Sauveur et contenus dans son Évangile, que consiste la sanctification. L'accomplissement exact de tous les devoirs d'état, fait également partie de la volonté de Dieu, et n'est pas moins nécessaire pour être reçu dans le royaume des cieux. Le chrétien voit dans son état un poste où son Dieu l'a placé; et dans ses fonctions, des obligations qu'il lui a imposées. Hommes de tout état, depuis le potentat qui dicte ses lois à la société entière, jusqu'au plus humble de ses sujets, vous avez été dans l'erreur, si vous avez regardé les occupations de votre condition comme purement civiles ; vous avez méconnu la dignité de votre destination, si vous n'avez envisagé que ses rapports avec la terre. Élevez vos regards vers le ciel : c'est de là que partent vos obligations. C'est avec Dieu même qu'elles vous donnent des relations. Votre état est la route sur laquelle il vous a mis pour parvenir à lui. En vous y plaçant, ce fut lui qui vous en imposa les devoirs; lorsqu'il vous en retirera, ce sera encore lui qui vous en demandera le compte.

En voulant que chacun opérât son salut dans l'état où il est engagé, la bonté suprême a voulu qu'il trouvât dans son état même les moyens de son salut. Pour chaque état, il prépare des grâces qui en facilitent les devoirs. A chaque état, il attache des mortifications qui y multiplient les mérites. De chaque état il fait ressortir des modèles de la plus éminente sainteté, qui excitent nos efforts et confondent nos vaines excuses. Ouvrez les saintes Écritures ; le trône a ses David ; le ministère, ses Joseph ; la milice, ses Machabée; la magistrature, ses Samuël ; le temple, ses Onias ; la finance, ses Zachée ; l'opulence, ses Abraham ; la pauvreté, ses Élie ; l'adversité, ses Job ; la prospérité, ses Ézéchias. Parcourez les fastes de l'Église : dans quelle profession ne présente-t-elle pas à votre vénération des modèles de la plus haute perfection ? Elle vous en montre dans le célibat et dans le mariage, dans les déserts, dans les cloîtres, dans les campagnes, dans les villes, dans les cours. Saint Paul avait formé des saints jusque dans la maison de Néron (1).

(1) Salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de Cæsaris domo sunt. *Philip.*, IV. 22.

Quand l'Esprit saint veut peindre la femme forte, va-t-il dans les camps de l'Assyrie suivre Judith, triomphatrice d'Holoferne ? va-t-il dans la cour d'Assuérus chercher Esther, libératrice d'Israël ? C'est au milieu de sa maison, qu'il place le modèle des femmes. C'est dans l'exercice de ses fonctions domestiques, qu'il la représente, s'attirant par ses utiles vertus la confiance de son époux (1) ; travaillant de ses mains la laine et le lin (2) ; s'occupant successivement des travaux importants et de son fuseau (3) ; veillant sur ses serviteurs, et leur distribuant tous leurs besoins (4) ; augmentant par ses travaux l'opulence de sa famille (5) ; versant dans le sein des pauvres le superflu de son abondance (6). Voilà, nous dit l'Esprit divin, celle qui verra, avec la joie d'une sainte confiance, son dernier jour (7). Sa récompense sur la terre sera, non l'admiration des hommes, non les applaudissements du public qu'il n'a point admis au secret de ses bonnes œuvres ; mais les bénédictions de ses enfants, et les éloges de son époux (8).

Jean-Baptiste, que la grâce avait sanctifié dès le ventre de sa mère, ce modèle de la plus haute sainteté, que Jésus-Christ lui-même a proclamé le plus grand entre les fils des femmes, Jean-Baptiste attire sur les bords du Jourdain les peuples émerveillés de ses prodigieuses austérités. Aussi touchés de ses pressantes exhortations, que frappés de ses étonnantes vertus, tous lui demandent : Que faut-il donc faire pour porter ces fruits de pénitence que vous nous pres-

(1) Mulierem fortem quis inveniet ? procul, et de ultimis finibus pretium ejus. Confidit in ea cor viri sui. *Proverb.*, XXXI., 10 et 11.

(2) Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum. *Ibid.* 13.

(3) Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum. *Ibid.* 19.

(4) Et de nocte surrexit, deditque prædam domesticis suis, et cibaria ancillis suis. *Ibib.*, 15.

(5) Consideravit agrum, et emit eum : de fructu manuum suarum plantavit vineam. *Ibid.*, 16.

(6) Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem. *Ibid.*, 20.

(7) Ridebit in die novissimo. *Ibid.*, 25.

(8) Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt : vir ejus, et laudavit eam. *Ibid.*, 28.

crivez (1) ? Des riches l'interrogent : Comment parviendrons-nous à ce royaume de Dieu que vous nous annoncez ? Des receveurs de deniers publics le consultent : Comment acquerrons-nous ce trésor impérissable que vous nous promettez ? Des militaires le questionnent : Comment obtiendrons-nous cette gloire éternelle que vous nous proposez ? Que répondra le saint Précurseur à tous ces hommes, effrayés des dangers que court leur salut ? Exigera-t-il qu'ils quittent des professions qui les exposent à de si violentes tentations ? leur ordonnera-il de venir le suivre dans le désert, s'unir à ses mortifications, partager ses jeûnes ? Non, ce n'est point à cette sainteté qu'il les appelle ; ce n'est point ce genre de perfection qu'il leur prescrit. C'est dans la pratique des devoirs de leur état, qu'il place leur perfection. Riches, remplissez le devoir de votre condition ; versez l'excédant de vos richesses dans le sein des pauvres ; partagez avec les indigents votre superflu (2). Financiers, remplissez le devoir de votre condition ; abstenez-vous de toute exaction ; ne demandez que ce qui vous est ordonné (3). Militaires, remplissez les devoirs de votre condition ; montrez la modération dans la force ; contents de votre paie, n'opprimez personne (4).

Les devoirs de la condition, voilà une partie essentielle des devoirs de la religion. Toute pratique qui nuit à ces devoirs, quelque sainte qu'elle soit en elle-même, devient aussitôt un péché. Dès que l'on prétend exercer une vertu au préjudice des obligations de son état, on en fait un vice. C'est une fausse apparence de piété, dont on se couvre pour secouer le joug de la véritable (5). O combien, dans toutes ses parties, est utile à l'humanité, la loi sainte que Jésus-Christ a apportée ! Combien serait heureuse et florissante la so-

(1) Interrogabant eum turbæ, dicentes : Quid ergo faciemus ? *Luc.*, III. 10.

(2) Respondens autem dicebat illis : Qui habet duas tunicas, det non habenti ; et qui habet escas, similiter faciat. *Luc.*, III. 11.

(3) Venerunt autem et publicani ut baptizarentur, et dixerunt ad illum : Magister, quid faciemus ? at ille dixit ad eos : Nihil amplius, quam quod constitutum est vobis, faciatis. *Ibid.* 12 et 13.

(4) Interrogabant autem eum et milites, dicentes : Quid faciemus et nos ? et ait illis : Neminem concutiatis, neque calumniam faciatis ; et contenti estote stipendiis vestris. *Ibid.* 14.

(5) Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes *II Timoth.*, III. 5.

ciété où seraient observés avec fidélité ses préceptes ; où tous les membres, libres d'ambition, dégagés d'intérêt personnel, supérieurs à la rivalité, animés du seul désir de plaire à Dieu, et de correspondre à ses vues, ne s'occuperaient que de remplir avec exactitude la tâche qu'il leur a imposée, où chacun chérissant ses fonctions pour s'en acquitter, respectant celles d'autrui pour ne pas s'y immiscer, tous concourraient au bien public avec ardeur et sans jalousie ; tous suivant leurs routes diverses, marcheraient vers ce grand but d'un pas égal et sans se croiser ; tous y tendraient par leurs efforts séparés, mais jamais opposés !

Imaginons maintenant une société toute contraire. Mais pourquoi parler d'imaginer ? ce n'est plus là où nous en sommes. Jetons les yeux sur les sociétés qui nous environnent, dont nous faisons même partie. Considérons toutes les professions qui les composent. Examinons comment chacune d'elles remplit les fonctions qui lui sont assignées. Nous trouverons partout deux classes d'homme devenus très-communes, au détriment de la société. Les uns ne font pas ce qu'ils doivent ; les autres font ce qu'ils ne doivent pas. Les uns sont le fardeau de l'État par leur indolence ; les autres en sont le fléau par leur activité. On a désiré une charge, non pour la remplir, mais pour s'en décorer ; non pour en accomplir les devoirs, mais pour en retirer les avantages. On perçoit le profit, on recueille les honneurs, on néglige les fonctions ; elles restent absolument abandonnées ou livrées à des mains subalternes, qui en font la proie de leur rapacité. D'autres, poussés par une continuelle inquiétude, s'agitent pour s'élancer hors du cercle où ils sont resserrés. Mécontents de leurs fonctions, ils s'occupent sans cesse de celles d'autrui. La légèreté se lasse de la continuité des mêmes devoirs ; la vanité dédaigne des occupations devenues trop vulgaires ; l'ambition aspire à en usurper de plus brillantes. Le dégoût de ses propres travaux, la manie d'envahir les emplois d'autrui, voilà ce que nous voyons de tous côtés. Je me figure un vaste bâtiment où les divers ouvriers, chargés de l'élever, se disputent, s'arrachent réciproquement leur ouvrage ; où tous, maçons, manœuvres, charpentiers, couvreurs, ennuyés de leur travail, prétendent s'emparer de celui des autres. Dieu détruisit autrefois un édifice qu'élevait l'insolence, en con-

fondant le langage de ceux qui le construisaient. Cette confusion d'un autre genre que nous voyons dans nos sociétés, serait-elle aussi un arrêt de sa justice ? leurs crimes seraient-ils arrivés au point qu'il préparât leur ruine, en les livrant à leur propre subversion ?

Le remède à ces maux, c'est la religion qui le présente. Elle place l'homme dans son état, et l'y retient ; l'oblige à la pratique de ses devoirs, et l'y fixe ; excite son indolence, et réprime son inquiétude ; exerce son activité, et la contient ; la rend toujours utile, et l'empêche de devenir dangereuse. Que chacun, ordonne l'Esprit-Saint, demeure dans la vocation dans laquelle il est appelé (1). C'est là, et seulement là, qu'il peut être agréable à Dieu, utile à la société dont il est membre, et à lui-même ; car dans l'ordre de la Providence, toutes ces choses marchent constamment ensemble. La volonté de Dieu à exécuter, les obligations d'état à remplir, la gloire éternelle à acquérir, sont essentiellement et inséparablement unies. La volonté de Dieu est notre principe ; l'observation des devoirs, notre moyen ; le royaume des cieux, notre terme. C'est en étant, conformément aux préceptes divins, de fidèles et vertueux citoyens de la cité terrestre, que nous mériterons de le devenir de la cité céleste.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur les causes qui excluent du royaume des cieux.

PAR M. L'ABBÉ DOUCET

Nom omnis qui dicit mihi : Domine; Domine, intrabit in regnum cœlorum. (*Matth.*, VII, 21).

Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux.

Il semble, chrétiens mes frères, que le Sauveur ait pris à tâche de nous effrayer sans cesse, en nous rappelant, sous

(1) Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat. *1* Cor., VII. 20.

toutes les formes et dans toutes les circonstances, cette maxime accablante : Qu'il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus (*Matth.*, XX, 16). Tantôt je l'entends recommander à ses disciples d'entrer par la porte étroite, parce que, dit-il, la route de la perdition est large et que beaucoup la suivent (*Matth.*, VII, 13), tandis que la porte de la vie est étroite et que bien peu peuvent y entrer (*Ibid.*, 14) ; tantôt les apôtres, effrayés de la sublimité de sa doctrine sur le renoncement, s'écrient, dans une espèce de désespoir : Ah ! Seigneur, *qui pourra donc être sauvé ? Et Jésus leur répond : Cela est impossible à l'homme abandonné à lui-même* (*Marc*, X, 27). Jusqu'ici peut-être nous avions cru, pour nous rassurer contre cette réprobation presque universelle, nous avions cru qu'elle ne devait frapper que ces grands coupables, l'effroi de la société et la honte de la nature humaine. Saint Paul nous avait dit que *les idolâtres, les adultères, les injustes possesseurs du bien d'autrui, ne règneraient point avec Dieu* (*I Cor.*, VI, 9) ; et nous n'avons pas cherché si d'autres n'étaient pas compris encore dans cette fatale exclusion. Nous savions qu'ils n'entreraient pas au royaume des cieux, ces pécheurs endurcis et impénitents à qui les approches de la mort elle-même n'ont pu arracher un seul regret pour une vie d'horreurs et de crimes ; et l'évangile de ce jour nous apprend que ceux mêmes qui, à ces derniers moments, invoquent le nom du Seigneur Jésus ne sont pas pour cela assurés d'un pardon qu'ils ont si tard sollicité. *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume des cieux.* Nous savions encore qu'ils n'entreraient point au royaume des cieux, ces chrétiens que l'indifférence et le mépris laissèrent toujours étrangers aux pratiques et aux lois de leur religion ; et l'évangile de ce jour nous apprend qu'il ne suffira pas à beaucoup d'autres d'avoir eu pour elle un respect extérieur qui n'a rien changé à leurs habitudes et à leur conduite, et que, pour être venus souvent fléchir le genou dans nos temples, et répéter avec la foule : Seigneur, Seigneur ! ils n'en seront pas moins pour cela placés à la gauche du souverain Juge. Nous savions enfin qu'ils n'entreraient pas au royaume des cieux, ces chrétiens chez qui le manteau de la régularité ne recouvre qu'à demi des désordres devenus, malgré leurs précautions, le scandale du public ; et l'évangile de ce jour nous apprend

que, parmi ceux mêmes que le monde admire et que l'on voit chaque jour prolonger leurs oraisons au pied des saints autels, plusieurs ne seront pas reçus dans le séjour du bonheur: *Non omnis qui dicit mihi: Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum.* Ces trois sortes de chrétiens exclus du royaume des cieux, et les causes de leur exclusion, voilà le sujet de l'instruction de ce jour, pour laquelle je réclame votre indulgence et votre attention.

J'ai dit d'abord que, parmi les grands pécheurs qui ont attendu à se convertir que la dernière heure ait sonné pour eux, plusieurs invoqueront en vain la miséricorde, et ne trouveront qu'une justice rigoureuse, et que ce sera la première manière dont s'accomplira la terrible sentence prononcée aujourd'hui dans l'évangile: *Tous ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur! n'entreront pas dans le royaume des cieux.*

Il est utile de répéter ici de temps en temps ces sévères vérités: la grâce conduit quelquefois dans nos temples de ces pécheurs de longues années qui ont eux-mêmes fixé le terme de leurs désordres à celui de leurs jours, bien résolus pourtant à faire pénitence au dernier moment, et à ne point quitter la vie sans avoir obtenu le pardon du mauvais usage qu'ils en ont fait. C'est pour ces pécheurs, s'il s'en trouvait dans l'assemblée des justes, que l'Église nous ordonne de développer les enseignements de la foi sur ce point; c'est à eux qu'elle nous prescrit de redire toute l'incertitude d'une conversion renvoyée si tard.

D'abord, en supposant avec le pécheur qu'il se trouvera à son heure dernière en état d'invoquer le Seigneur, voyez quelle large concession nous lui faisons. Nous commençons donc par écarter tant de cas imprévus, d'événements fortuits, qui peuvent l'enlever à chaque moment, renverser soudainement tous ces projets de conversion, et, partant, détruire sans ressource son bonheur éternel. Nous mettons de côté tant d'exemples qui nous apprennent que la mort a souvent enlevé sa victime sans avoir préalablement frappé à la porte pour l'avertir de son arrivée, tant de maladies qui n'ont mis qu'un instant de souffrance entre la santé la plus florissante et le trépas le plus inattendu; et nous supposons avec lui qu'après avoir vécu longtemps sans remords et sans crainte, averti enfin par ses cheveux blancs et par les progrès d'une mala-

die longue et complaisante, il se reconnaîtra aux portes de son éternité, et se dira : « C'est ici qu'il faut se convertir, c'est en ce moment qu'il faut invoquer le Seigneur. »

Or je dis, et je le dis d'après l'Évangile, que cette conversion pourra bien être inutile, et que la prière du pécheur périra avec lui. Loin de moi de vouloir mettre un terme aux miséricordes du Seigneur ! Peut-être a-t-on déjà pensé à m'objecter le dernier disciple de Jésus souffrant, le larron converti sur la croix, qui s'écria : *Seigneur, Seigneur !* et à qui fut répondu cette consolante parole : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis* (*Luc.*, XXIII, 43). Il y a un exemple (c'est celui-ci) d'une conversion à la mort, pour apprendre au pécheur pénitent à ne point désespérer ; il n'y en a qu'un pour apprendre au pécheur endurci de ne pas y compter : c'est la pensée d'un Père.

Pour que cette conversion, ajournée indéfiniment pendant la vie, pût être utile au pécheur mourant, il faudrait qu'elle réparât suffisamment le passé. Or, de bonne foi, quel rapport pourrez-vous établir entre soixante années de désordres et une demie-heure de retour vers Dieu ? Y aura-t-il là de quoi compenser tant d'oublis et tant d'ingratitudes ? réparer tant d'injustices et de fourberies ? pleurer tant de crimes et de scélératesses ? La vie la plus longue y eût à peine suffi, et vous espérez que Dieu se contentera de quelques instants ? Sans doute l'ardeur de la charité pourrait suppléer au temps ; mais il y a si longues années qu'elle est éteinte dans le cœur du pécheur ! et vous croyez qu'il suffira de lui en suggérer le nom pour en rallumer la flamme en lui !.... Venez avec moi à son lit de mort, venez-y apprendre quelle est cette conversion sur laquelle il a compté. Depuis plusieurs jours les médecins l'ont condamné et l'on n'a point encore osé lui parler de son âme. Enfin les moments pressent, le ministre arrive, il s'enferme avec le moribond, et cinq minutes après il reparaît ! L'état du malade ne lui a pas permis de le tenir plus longtemps, et une confession de soixante années a été faite en cinq minutes ! Le prêtre s'est assis à son chevet, il étudie les instants pour suggérer au mourant quelques pieuses pensées. De temps en temps celui-ci s'écrie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » et l'on ne sait si ce sont les invocations d'une âme pénitente, ou les lamenta-

tions que la douleur lui arrache. Il expire... ensuite... Ame chrétienne qui avez assisté à ce triste spectacle, je vous adjure de nous dire si vous avez quitté ce lit funèbre avec la conviction intime que cette conversion était suffisante, et que Dieu avait reçu dans le sein d'Abraham le pécheur qui l'avait invoqué.

La raison nous montre donc l'insuffisance de cette tardive confession, et par conséquent l'inutilité de cette dernière prière du pécheur. Ajoutons à ces enseignements ceux que la foi nous donne. N'est-ce pas un oracle du Seigneur, qu'il insultera aux derniers moments du pécheur ; que celui-ci l'invoquera sur son lit de mort, et n'en recevra point de réponse ? Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas dit aux Juifs impénitents qu'ils le chercheraient, et le chercheraient en vain ; et qu'ils mourraient dans leur péché. *Quæretis me, et non invenietis.* (*Joan.*, VII, 34.) N'avez-vous pas surtout présent à la mémoire l'exemple de ce prince qui poursuivait la carrière de ses crimes, quand il tomba accablé sous la main qui le frappait? Averti par la plaie que le ciel lui envoie, Antiochus entre en lui-même, il reconnaît qu'il y a un Dieu au-dessus de lui, et qu'un mortel doit lui être soumis ; il pleure ses forfaits, il promet pour l'avenir un changement total dans ses sentiments et dans sa conduite ; en un mot, sa conversion a pour l'extérieur toutes les conditions nécessaires, et l'Écriture termine par ces paroles : *Ce scélérat invoquait le Seigneur ; et ne devait pas en obtenir miséricorde : « Orabat hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus.* (II *Machab.*, IX, 13.) Voilà, mes frères, le commentaire littéral et infaillible des paroles de l'évangile que j'explique aujourd'hui : *Tous ceux qui me disent, Seigneur ! Seigneur ! n'entreront point dans le royaume des cieux.*

Quelle conséquence tirer de tout ceci ? Pécheurs qui m'écoutez, vous avez remis votre conversion à la mort : vous dites qu'il sera bien temps alors de prier Dieu, et l'expérience vous fait craindre de n'avoir pas peut-être, à cet instant fatal, un seul moment pour élever votre cœur vers lui. C'est donc maintenant qu'il faut entreprendre cette œuvre, que vous ne pouvez différer sans danger.

Vous dites qu'un bon acte de contrition peut effacer bien des fautes, et la raison vous dit que votre prière dernière n'aura pas les qualités nécessaires, et par conséquent qu'elle ne servira pas à soulager votre conscience. C'est donc aujourd'hui qu'il faut, commencer à se repentir ; plus tard vous le feriez sans dispositions, et partant sans succès. Enfin, vous dites que Dieu sera toujours prêt à vous recevoir ; et la foi vous répond que s'il a promis un pardon au pécheur qui se repent, il n'a pas promis un lendemain au pécheur qui diffère. Cessons donc, mes chers frères, cessons de nous abuser : non, nous ne nous convertirons point à la mort, si nous ne changeons pas maintenant ; notre prière alors sera semblable à celle d'Antiochus, qui ne lui obtint pas miséricorde ; elle sera du nombre de celles dont parle aujourd'hui Jésus-Christ, qui n'ouvrent point les portes du ciel au pécheur qui retarde sa conversion.

Il est une seconde classe de chrétiens, sur qui s'accomplira la menace de l'Évangile, qui répètent souvent : « Seigneur, Seigneur ! », et qui n'entreront point néanmoins dans le royaume des cieux. Je ne parle plus de ces pécheurs invétérés sur qui la parole de Dieu est tombée comme sur la pierre, qui ont résisté constamment aux sollicitations de la grâce, pour n'écouter que la voix des plaisirs, et qui ont cru qu'après une vie passée dans le désordre, il suffirait, pour acheter une place au ciel, de répéter, tant bien que mal, une formule apprise autrefois, et depuis longtemps oubliée. Je ne parle plus de ces pécheurs ennemis déclarés du Seigneur et de son Christ, à qui la crainte d'un avenir que leur impiété ne leur a pas fait oublier, arrache au dernier moment un repentir forcé. Je parle de ces chrétiens qu'on rencontre en si grand nombre dans ces jours de peu de foi, qui ont fait eux-mêmes un choix dans les pratiques et les dogmes du christianisme, fixant ainsi au Seigneur ce qu'ils voudront bien croire et ce qu'il leur plaira de rejeter ; je parle de ces chrétiens qui font leur religion, pour me servir de l'expression consacrée par le monde, au lieu de s'en tenir à celle que Jésus-Christ leur a donnée toute faite. Ces chrétiens invoquent aussi le Seigneur : chaque jour, du moins ils le disent, chaque jour ils adressent leurs hommages à l'Être suprême (passez-moi l'expression, elle commence à n'être plus chrétienne) ; chaque jour ils élè-

vent leurs cœurs vers lui. De temps en temps on les voit entrer dans nos temples, et venir y faire acte de présence pendant la célébration des saints mystères. Du reste, n'en exigez pas davantage : les jours de l'abstinence chrétienne sont violés par eux sans scrupule ; seulement ils poussent la tolérance jusqu'à permettre quelquefois qu'on les observe devant eux, sans comprendre la leçon secrète que leur donne la fidélité d'une épouse, d'un enfant placés ainsi en regard de leurs continuelles transgressions. Les tribunaux où le repentir se change en innocence, il y a longtemps qu'ils les ont abandonnés. Seulement, par une condescendance philosophique, ils conviennent du salutaire effet de la confession sur les mœurs publiques, ils la regardent comme une grande et belle institution qu'ils admirent sans vouloir en user. Les lois sacrées de la pâque les ont toujours trouvés indociles et rebelles ; leur conversion chaque année se réduit à prendre sur ce point des résolutions pour l'avenir ; et l'avenir ne les verra point exécuter leurs résolutions. Seulement ils croient s'excuser à cet égard par un respect simulé, aussi injurieux au Seigneur que le mépris le plus formel. « Je n'en suis pas digne », disent-ils ; la raison et la foi leur suggèrent cette conséquence : Rendez-vous-en digne ; l'indifférence leur suggère celle-ci : N'en approchez pas, et l'indifférence toute seule est écoutée. Voilà, fidèles, un portrait qui convient à beaucoup de chrétiens de nos jours : ils se rassurent cependant en pensant aux crimes qu'ils ne commettent pas, et se persuadent bien qu'après avoir quelquefois invoqué le Seigneur pendant leur vie, il ne saurait les perdre après leur mort.

Or, je dis à ces chrétiens que c'est abuser que d'être en paix avec une pareille conduite, et que, sans un changement universel, ils seront du nombre de ceux qui invoquent le Seigneur et qui n'entreront pas au royaume céleste ; car, mes frères, cette conduite est injurieuse à Dieu, et insensée en elle-même.

Elle détruit l'œuvre du Très-Haut, elle s'attaque même à ses divins attributs. Ce principe une fois posé, qu'il est libre à chacun de choisir dans le christianisme les dogmes qu'il doit croire, les pratiques qu'il veut s'imposer ; je vous le demande, où en sera le christianisme ? L'avare retranchera, de son Évangile, le mépris des richesses ; le voluptueux en effacera

la sentence lancée contre les plaisirs des sens ; et le vindicatif, depuis qu'il aura rapporté la loi sur le pardon des injures, pourra goûter sans remords le bonheur de la vengeance. De là nous verrons surgir autant de christianismes nouveaux qu'il y aura d'intérêts divers, de passions différentes : chacun aura à son usage un Évangile revu et corrigé à son gré. Ce n'est pas tout encore. S'en tiendra-t-on à ces premières réformes ? Les situations changent, et avec elles les intérêts : il faut donc modifier encore une fois sa religion, pour la mettre en harmonie avec son nouvel état. La passion vous aura fait retrancher un point dans l'âge bouillant des plaisirs : arrivé à la maturité, l'ambition vous commandera un autre sacrifice ; le respect humain vous a fait d'abord faiblir dans la pratique : un peu plus tard les amis dangereux vous attaqueront sur le dogme. Tout cela n'est-il pas la conséquence du principe par vous établi ? tout cela n'est-il pas la ruine entière de la religion ? Le christianisme, c'est un magnifique arc de triomphe élevé par Jésus-Christ à la gloire de son Père : dans sa construction tout se tient, tout s'enchaîne ; arrachez une pierre de la voûte, et vous serez brisé sous les ruines. Voilà pourtant, fidèles, la situation des chrétiens dont nous parlons : le christianisme est ruiné dans leur cœur, ils ont détruit l'œuvre du Très-Haut.

Ils attaquent encore les attributs de la Divinité. Le christianisme est pour eux la vérité, et, le considérant dans son ensemble, ils y reconnaissent l'ouvrage d'un Dieu. Or, s'il en faut juger par leur conduite, il y a donc dans l'ouvrage d'un Dieu des éléments hétérogènes, des parties faibles, des points à supprimer ? Vous qui avez adopté une religion simplifiée, les dogmes que vous avez retranchés, les pratiques que vous n'observez plus, tout cela était partie intégrante du christianisme ; en les abandonnant, vous vous inscrivez en faux contre la prudence de son auteur, vous attaquez sa bonté, sa sagesse ; vous ruinez sa divinité.

Injurieuse à Dieu, cette conduite est encore insensée en elle-même. Elle prive ces chrétiens du fruit de leurs travaux. Pourquoi vous imposer tant de sacrifices, ou du moins pourquoi vous les imposer inutilement ? Vous avez vaincu, dites-vous, vos passions ; eh bien ! vous avez fait ce qu'il fallait pour devenir chrétien : soyez-le donc maintenant. Il vous en

a déjà coûté beaucoup ! hélas, je vous plains ; vous avez eu la peine, et vous ne voulez pas la réccompense ; vous faites comme l'athlète qui court dans la carrière : il n'a plus que deux pas à faire pour toucher au but ; et il s'arrête... Vous refusez de pratiquer certains points qui vous coûtent davantage, et par là sont rendues inutiles et les aumônes que vous avez faites, et les vertus que vous avez pratiquées. Que n'embrassez-vous plutôt, dans son indivisible intégrité, la religion à laquelle vous avez rendu jusqu'ici de stériles hommages ! il vous resterait peu de chose à ajouter, et vos premiers travaux ne seraient pas sans fruit.

Cette conduite est encore insensée, parce qu'elle expose ces chrétiens aux plus rigoureux châtiments. Saint Jacques n'a-t-il pas dit que le transgresseur d'un seul point avait violé toute la loi (*Jac.*, II, 10) ? Or, que doit attendre celui sur qui pèse une si grave accusation ?

C'en est assez, mes frères, pour vous faire comprendre que la conduite de ces chrétiens est injurieuse à Dieu et insensée en elle-même. A présent je le leur demande à eux-mêmes : Quelques prières faites à la dérobée suffiront-elles pour réparer les torts d'une pareille conduite ? quelques invocations, adressées à Dieu de loin en loin, lui feront-elles oublier que ceux qui le prient sont, comme dit Tertullien, d'audacieux arbitres de la foi, et des censeurs téméraires de la religion ? En d'autres termes, leur suffira-t-il d'avoir dit, « Seigneur, Seigneur ! » pour entrer dans le royaume du ciel ? Non, fidèles, non, le bonheur s'achète un peu plus cher. Tout dans la loi doit être observé jusqu'à un iota ; c'est la vérité qui l'a dit. Et ceux qui ont respecté une partie de la loi, et foulé l'autre aux pieds, doivent s'attendre à trouver au dernier jour un jugement sans miséricorde.

Terminons en mettant sous vos yeux la dernière classe de chrétiens frappés par la malédiction que prononce aujourd'hui le Seigneur. C'est une triste vérité à proclamer dans l'assemblée des fidèles, que parmi ceux que le monde a canonisés d'avance, et que l'Église elle-même regarde comme sa consolation et sa gloire, plusieurs n'entreront point dans le royaume des cieux.

Pourtant l'oracle de l'Évangile est formel ; et dût-il nous en coûter beaucoup, à vous pour l'entendre, et à moi pour le prêcher, la religion le demande ; il faut s'y résigner.

Une condition essentielle au salut, condition sans laquelle les portes du ciel ne nous seront point ouvertes, c'est, d'après le Sauveur lui-même, d'avoir fait la volonté du Père céleste. Or, que demande-t-il des chrétiens dont il s'agit en ce moment? comment l'accomplissent-ils? Deux points qui vous laisseront entrevoir si beaucoup d'entre eux doivent arriver au bonheur. Vous voulez, mon cher frère, pratiquer l'Évangile dans sa perfection? Innocence, mortification, haine du monde, voilà ce que Dieu demande de vous. La vie d'un chrétien est une vie d'innocence. C'est à lui qu'il a été dit plus particulièrement : *Vous serez saint parce que je suis saint* (*Levit.*, XI, 44) ; à lui encore il a été recommandé de s'abstenir de l'apparence même du mal. Et, pour tout dire en un mot, un chrétien sur la terre est un autre Jésus-Christ, continuellement appliqué à retracer en soi les vertus et l'innocence de son divin modèle. La vie d'un chrétien est une vie de mortification, de renoncement, de pénitence. Chaque jour il doit sacrifier à Dieu ses sens par la mortification, sa volonté, par le renoncement, son corps, par la pénitence ; chaque jour il doit étudier la croix pour y apprendre qu'un chrétien est un homme de douleur, et que c'est par les tribulations qu'il faut marcher pour arriver au ciel. La vie d'un chrétien est une vie de haine pour le monde ; il le promit au jour sacré de son baptême, et depuis lors il ne peut renouer avec le siècle sans se rendre infidèle à Dieu et parjuré à ses serments. Voilà la volonté du Père céleste sur le disciple de l'Évangile, et la règle d'après laquelle il se doit juger. Éclairés par ce flambeau divin, étudions un peu la vie des chrétiens de nos jours, de ces chrétiens qui font profession d'une certaine piété, et à qui précisément, parce que cette piété n'est pas la véritable, le monde a donné un nom aussi mal choisi qu'injurieux à la dévotion. Du reste, il est inutile, je pense, de vous avertir que mon dessein ici n'est pas de fournir un nouvel aliment aux railleries du siècle, encore moins de jeter, comme les matelots de Joppé, le prophète à la mer pour soulager le navire, et d'acheter ainsi par d'odieuses concessions, toujours faites aux dépens de la charité et souvent de la justice, d'acheter l'approbation du monde en sacrifiant de nouvelles victimes à ses dérisions. Assez d'autres sans moi, pour obtenir de lui la permission de croire en Dieu,

joindront leurs voix à la sienne pour insulter à ceux qui veulent aimer ce Dieu d'un amour plus pur et plus parfait : je n'ai qu'un but ici, c'est d'éclairer et de sauver.

La vie de ces chrétiens est-elle une vie d'innocence ? A la vérité on ne voit plus en eux de ces vices que le monde condamne, et qu'on rencontre néanmoins à chaque pas dans le monde. Mais n'y a-t-il qu'une manière de perdre le trésor de la grâce ? N'ont-ils pas encore bien des dangers à rencontrer dans leur âme, dans le monde, dans le sanctuaire ? Dans leur âme, des sentiments secrets d'un orgueil qui les fait prier comme le pharisien, et qui les empêche, comme lui, d'être exaucés. Dans le monde, des conversations où chaque réputation est flagellée, et où chaque vertu, passant au creuset de la malignité, perd toujours quelque chose de son prix. Dans le sanctuaire, des habitudes d'irrévérence, d'autant plus fréquentes que le sanctuaire est devenu leur maison pour ainsi dire, et n'en est pas plus respecté. Ah ! fidèles, sondons nos cœurs : qui pourra se dire juste, qui pourra se dire innocent ? Poursuivons... La vie de ces chrétiens est-elle une vie de mortification ? Hélas ! ce seul nom jette l'alarme dans tous les cœurs. On se rappelle la pénitence du solitaire, les souffrances des martyrs ; on les admire, et c'est tout. Du reste, avec quel soin l'on détourne la moindre gêne, la plus légère contradiction ! Quelle recherche, quel luxe de précaution pour éviter une incommodité, si petite qu'elle soit ! A tous ces symboles de la délicatesse, reconnaîtrait-on un disciple de Jésus souffrant ? Ces membres ornés de roses et de parfums appartiennent-ils à un chef couronné d'épines ? Cette partie de la doctrine du christianisme est proscrite aujourd'hui, et l'on ne connaît plus de la mortification que ce qu'on en fait endurer aux autres.

Enfin la vie de ces chrétiens est-elle une vie de haine pour le monde ? se gardent-ils avec soin de ses maximes et de ses préjugés ? ont-ils renoncé à ses pompes et à ses vanités ? et ne pourrait-on pas dire de beaucoup d'entre eux ce qu'un saint évêque disait de quelques demi-chrétiens de son temps : « Ils ne vivent plus dans le monde, mais le monde vit encore en eux ? »

Ces vertus si essentielles, comment les ont-ils remplacées ? De longues prières, voilà leurs vertus, leur religion, leur

tout. Cependant les années s'écoulent, et ils ne font pas la volonté de leur Père qui est dans les cieux. Puis, quand viendra le jour de l'éternité, ils se présenteront au tribunal suprême pour y entendre ce terrible arrêt : *Retirez-vous, je ne vous connais point :* « *Nescio vos* » (*Matth.*, XXV, 12). Quoi ! Seigneur... mais nous étions chaque jour assidus dans vos temples ; chaque jour nous étions assis à votre table : *Manducavimus et bibimus coram te* (*Luc.*, XIII, 26). Chaque jour nous recevions avec avidité les paroles qui tombaient de votre bouche : *Et in plateis nostris docuisti (ibid.). Seigneur, ouvrez-nous.* — « *Je ne vous connais point : Nescio vos unde sitis.* » Et pourquoi ? parce qu'une parole a été prononcée : *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur n'entreront point dans le royaume des cieux, mais celui-là seul qui aura fait la volonté de mon Père.*

Voilà donc, chrétiens, le dessein que j'avais formé dans cette instruction. J'ai voulu, vous expliquant les dernières paroles de notre évangile, j'ai voulu vous montrer qu'il y a trois sortes de personnes qui invoquent le Seigneur, et qui n'entreront point au royaume des cieux. D'abord les grands pécheurs qui remettent à la mort d'invoquer Dieu, et pour qui cette dernière prière sera probablement inutile. En second lieu, les mauvais chrétiens qui prient plus souvent, mais qui, pour ne pas pratiquer leur religion, rendent eux-mêmes leurs prières stériles et sans effet. Enfin ceux qui prient sans cesse, pour ainsi parler, mais desquels saint Paul a dit qu'ils avaient l'apparence, le masque de la piété, mais qu'ils en ignoraient l'esprit, qu'ils en reniaient la vertu.

Que me reste-t-il à vous dire en finissant ? Priez Dieu, priez-le souvent, priez-le sans cesse ; mais n'oubliez jamais que pour donner à vos prières efficacité et vertu, et pour vous ouvrir la route de l'immortalité, il faut avoir fait sur la terre la volonté de notre Père qui est dans les cieux.

VIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. XVI, v. 1.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Il était un homme riche qui avait un économe ; et celui-ci fut accusé auprès de lui d'avoir dissipé ses biens. Il l'appela et lui dit : Quest-ce que j'entends dire de toi ? Rends-moi compte de ton administration, car désormains tu ne pourras plus la conserver. Alors l'économe dit en lui-même : Que ferais-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de ses biens ? Travailler à la terre, je n'en ai pas la force, et j'ai honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, lorsque j'aurai été renvoyé de ma charge, il y en ait qui me reçoivent dans leurs maisons. Ayant donc appelé chacun des débiteurs de son maître, il demanda au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Il répondit : Cent barils d'huile. Et l'économe lui dit : Prenez votre obligation, et asseyez-vous vite, et écrivez cinquante. Ensuite il dit à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Celui-ci répondit : Cent mesures de froment. Prenez, lui dit-il, votre billet, et écrivez quatre-vingts. Et le maître de l'économe infidèle le loua d'avoir agi prudemment ; car les fils du siècle sont plus prudents entre eux que les fils de la lumière. Et moi je vous dis : Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

HOMÉLIE

Sur les Richesses

PAR M. RICAUD.

Facite vobis amicos de mammona inquitatis.
Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité. *Luc.* XVI. v. 9.

Parmi tous les devoirs de la religion, il n'en est point de plus important que le précepte de l'aumône ; précepte fondé comme l'on sait, sur la vertu de la charité, qui est la plus

essentielle du christianisme. Dans ces beaux jours de l'Église naissante, où tous les fidèles n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, il n'était pas nécessaire de leur parler beaucoup du devoir de l'aumône. Ils venaient en foule déposer tous leurs biens aux pieds des apôtres ; et dans ces temps heureux, il n'y avait point de pauvres parmi les chrétiens. Mais insensiblement la charité s'étant refroidie, nous avons la douleur de voir, d'un côté des riches qui se perdent par leur luxe et leur prodigalité, et de l'autre des pauvres qui ne se perdent pas moins par leur impatience et leurs murmures. Quel serait le remède à ce double malheur ? l'aumône, mes frères, que Jésus-Christ vient nous prêcher aujourd'hui dans notre évangile. Pour cela il se sert de la parabole d'un fermier, qui, ayant encouru l'indignation de son maître, se sert des biens qu'il en a reçus, pour s'en faire des amis, afin d'échapper à sa colère ; nous apprenant sous cette image, que les riches n'ont qu'un moyen de se sauver, qui est de faire l'aumône ; et que les pauvres sont les amis de Dieu, qu'ils ont les clefs du royaume du ciel, dont ils peuvent seuls nous ouvrir les portes. Entrons donc, mes frères, dans l'explication de cette parabole ; et pour cela, voyons en quoi consistent les dangers des richesses, et quel est le remède à ces dangers : c'est ce qui va faire tout le partage de cette homélie.

PREMIER POINT.

Danger des richesses.

Ce n'est pas sans raison, chrétiens, que Jésus-Christ anathématise les richesses. Elles exposent l'homme à de grandes erreurs et à de grands malheurs. Ces erreurs et ces malheurs nous sont exposés dans la première partie de notre évangile.

1° Et d'abord le riche se trompe sur l'idée qu'il se forme des richesses, sur la propriété qu'il croit en avoir, et sur l'usage qu'il en fait.

Il y avait un homme riche, nous dit d'abord notre évangile. *Homo quidam erat dives.* Que nous représente cet homme, mes très-chers frères ? Cet homme riche et généreux tout ensemble, qui ne demandait rien de son bien pour lui-même, et qui consentait que son fermier en fît part aux au-

tres, était la figure du seul véritable riche, qui est Dieu. La richesse de Dieu consiste en deux choses, suivant l'Écriture : d'abord à n'avoir besoin de rien pour lui-même : vous êtes mon Dieu, s'écrie le Prophète, parce que vous n'avez pas besoin de mes biens. *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges;* ensuite à faire du bien à tous les autres : il est riche, nous dit l'Apôtre, pour tous ceux qui l'invoquent. *Dives in omnes qui invocant illum.* Tels devraient être sur la terre les riches, qui sont les images de Dieu et les ministres de sa Providence : ils devraient chercher sans cesse à diminuer leurs propres besoins, et à soulager ceux de leurs frères. Ah ! c'est alors vraiment qu'ils seraient respectables, qu'ils seraient dignes de représenter la divinité, qu'on les honorerait d'une espèce de culte, et qu'ils goûteraient les plaisirs ineffables attachés aux œuvres de miséricorde.

Mais, est-ce ainsi que pensent les riches ? tout au contraire : au lieu de faire servir leurs biens à l'usage pour lequel la Providence les leur a confiés, il les détournent de leur véritable fin ; ils se les attribuent uniquement à eux-mêmes ; ils se font le centre de leur félicité ; ils s'isolent des autres hommes. Et de là qu'arrive-t-il ? c'est que par un juste jugement de Dieu, au lieu d'être riches, ils deviennent pauvres : pauvres par leurs désirs qui n'ont plus de bornes, pauvres par leurs besoins qui se multiplient à l'infini, pauvres par une insatiabilité malheureuse qui leur fait chercher partout le bonheur, tandis que le bonheur les fuit sans cesse. Est-il surprenant que dans cet état, ils ne puissent pas partager leurs biens avec leurs frères ? ils n'en ont pas assez pour eux-mêmes. Malheur à vous, s'écrie ici le Prophète, malheur à vous, qui joignez maisons à maisons, et domaines à domaines. Eh quoi ! la terre entière ne sera-t-elle pas assez grande pour vous, malheureux ? Ces pierres crieront un jour pour vous accuser, et ces bois qui entrent dans la construction de vos édifices s'élèveront en témoignage contre votre insatiable cupidité. Telle est la première erreur du riche : il se trompe sur la nature même de ses richesses ; il croit n'être riche que pour soi, tandis qu'à l'exemple de la divinité, dont il est l'image et le ministre, il ne devrait l'être que pour les autres. *Homo quidam erat dives.*

2° Il se trompe dans l'idée qu'il se fait de la possession des richesses : il croit que ces richesses lui appartiennent ; et elles appartiennent à Dieu. Nous l'avons déjà dit : Dieu est le maître de tous les biens ; les riches sont ses fermiers. *Habebat villicum.* En quoi consiste le droit d'un propriétaire sur son fermier ? en deux choses : à pouvoir lui ôter le bien quand il le veut, et à le lui donner à certaines conditions. Or, tel est le domaine que Dieu a sur tous nos biens : il nous les ôte quand il lui plaît ; et nous en avons vu de nos jours mêmes les plus terribles expériences. Il nous les donne à certaines conditions ; et ces conditions sont expressément marquées dans l'Écriture : il veut que nous en fassions part à nos frères. Prenez-y donc bien garde, chrétiens, vous êtes les propriétaires de vos biens à l'égard des hommes ; mais vous ne l'êtes pas à l'égard de Dieu : il en a le souverain domaine ; il nous le dit dans l'Écriture : Tout est à moi. *Mea sunt omnia.* D'après ce principe, il a le droit de mettre sur vos biens telles contributions qu'il lui plaît ; et il l'a fait en vous imposant le précepte de l'aumône. L'aumône est donc tout à la fois un devoir de charité et de justice : de charité envers les pauvres, et de justice envers Dieu. C'est Dieu lui-même qui exige l'aumône dans la personne des pauvres. C'est à Dieu que vous la faites, lorsque vous vous acquittez de ce devoir. C'est Dieu que vous en frustrez, lorsque vous refusez de la faire. Et de peur que votre cupidité ne trouvât des prétextes pour s'en dispenser, il a déterminé lui-même la partie de vos biens sur laquelle doit s'étendre ce précepte. Votre superflu, voilà ce que vous devez donner aux pauvres. *Quod superest, date eleemosynam.* Or, si les riches étaient bien pénétrés de cette vérité, qu'ils ne sont autre chose que les fermiers de Dieu, ils ne s'attacheraient pas tant aux richesses ; ils ne se livreraient pas à ses sentiments d'orgueil que les richesses leur inspirent ; ils ne désireraient pas tant de voir augmenter leurs biens, sachant qu'en les augmentant, ils ne font autre chose qu'augmenter le compte qu'ils ont à en rendre ; ils seraient toujours sous la main de Dieu ; ils regarderaient les pauvres comme ses représentants.

Mais qu'arrive-t-il ? tout le contraire. Les riches, semblables à ce fermier dont il nous est parlé dans notre évangile, voyant que leur maître les laisse tranquilles possesseurs de

leurs biens, qu'il ne leur demande à présent aucun compte, pensant qu'il est fort éloigné d'eux, et qu'il ne fait aucune attention à tout ce qui les regarde, s'attribuent ce qui proprement ne leur appartient pas. Comme ce mauvais serviteur de l'Évangile, ils deviennent impies, insolents. Ils maltraitent leurs semblables ; ils ne remplissent aucune des conditions auxquelles ces biens leur ont été confiés ; ils s'endorment ainsi jusqu'au moment où leur maître arrive; et c'est alors qu'ils connaissent, mais trop tard, combien ils se sont trompés. Seconde erreur des riches : ils croient être les véritables propriétaires de leurs biens, et ils n'en sont que les économes. *Habebat villicum.*

3° De ces deux erreurs en naît une troisième non moins funeste. Le fermier de notre évangile, s'imaginant être le véritable propriétaire de ses biens, et n'en usant que pour lui-même, commença à dissiper ceux de son maître. *Dissipavit bona ipsius.* En cela, comme en tout le reste, il était la figure des riches de nos jours, qui font servir à l'iniquité et à leur perte des biens que Dieu ne leur avait confiés que pour leur salut et pour sa gloire. Ici, mes frères, se présente à nos yeux un vice horrible, sorti de l'enfer ; traînant à sa suite la destruction des familles et des empires mêmes, se nourrissant du sang et des larmes de la veuve et de l'orphelin, insensible aux cris des pauvres et au spectacle attendrissant de leurs misères. A ces traits vous reconnaissez le *luxe*, monstre horrible, qu'il appartenait à notre siècle, parmi tant d'autres paradoxes, d'ériger presque en vertu. Vous nous direz peut-être que vous voulez vous faire honneur de votre bien. Mais sans vous répéter ce que je vous ai déjà dit d'après l'Évangile, que ce bien n'est pas entièrement à vous, et que l'usage le plus honorable que vous puissiez en faire, n'est pas de le prodiguer, suivant vos caprices, ne puis-je pas vous répondre que s'il fallait admettre vos vaines excuses, il n'y aurait donc plus de superflu pour les pauvres ; Dieu aurait assigné pour leurs besoins un fonds illusoire qui ne se trouverait nulle part ; la Providence leur aurait manqué, et il serait vrai de dire, comme on a osé l'avancer, qu'il n'y aurait de superflu nulle part, pas même dans le trésor des rois. Or, cela répugne à la Providence de Dieu. Il faut donc convenir que ce n'est pas d'après les idées inspirées

par le luxe qu'on doit régler ses besoins, mais d'après les maximes de l'Évangile. Nous sommes chrétiens, et dans quelque état que nous soyons, nous devons être chrétiens avant tout. Or, si c'est d'après les règles du christianisme que nous mesurons nos dépenses, nous trouverons facilement du superflu. Que nous dit en effet le christianisme? que nous sommes des voyageurs sur la terre ; que nous n'avons point de demeure fixe ici-bas ; que nous devons nous détacher de tout ce qui se passe ; user des biens du monde comme n'en usant pas ; nous renoncer nous-même, faire pénitence, vivre au milieu du monde comme des crucifiés. Telles sont les maximes de l'Évangile. Or, si nous prenons en main ce flambeau de la religion, à l'aide de sa lumière, il nous sera facile de régler si bien toutes nos démarches, que nous ne nous écartions jamais du sentier de la justice. Dès lors, on ne verra plus parmi nous ce luxe effréné dans les repas, cette pompe dans les parures, ce faste dans les ameublements. On mangera pour se nourrir, on se vêtira par décence, on se logera par nécessité ; et alors on trouvera abondamment du superflu pour les pauvres. Les grands feront consister leur grandeur à être charitables, et se distingueront moins par leur luxe que par leurs bienfaits. Abraham était riche, mes frères, mais il était fidèle à son Dieu : aussi savait-il allier ses richesses avec une noble simplicité. Il logeait sous des tentes, il ne pensait à faire l'acquisition que d'un tombeau. Heureux si nous savions nous rapprocher de ces principes ! Nous éviterions la troisième erreur du fermier de notre évangile : il aurait dû administrer les biens de son maître, et ne fit que les dissiper. *Dissipavit bona ipsius.*

Aussi, mes frères, à quoi aboutit pour lui une conduite si irrégulière ? ce serviteur infidèle fut accusé auprès de son maître. *Diffamatus est apud illum.* On ne dit point qui l'accusa ; mais on sait bien qui sont ceux qui accusent les riches au tribunal de Dieu : ce sont les pauvres. Oui, mes frères, si vous abusez des biens que la Providence vous a confiés, si vous les prodiguez en de folles dépenses, si vous les faites servir à vos passions, si vous n'en faites pas part à vos frères, les pauvres vous accuseront au tribunal de Dieu. Eh ! que ces accusateurs sont terribles ! Leur voix, nous dit l'Écriture, monte jusqu'au trône du Tout-Puissant, et le Seigneur

prête toujours une oreille favorable à leurs cris. Ils vous accuseront de consommer dans un seul de vos repas, ce qui leur suffirait pour des années entières ; de ne mettre aucune borne au caprice, à la bizarrerie de vos vêtements, tandis qu'ils sont nus ; d'insulter par la magnificence de vos ameublements, je ne dis pas seulement à la misère des pauvres, mais même à la simplicité des temples de Dieu. Ils se plaignent, ces infortunés, de la Providence, qui, disent-ils, les a abandonnés : ils murmurent contre elle, l'accusant de fournir largement à vos passions, tandis qu'elle leur refuse à eux-mêmes le nécessaire. Les impies profitent de ce désordre apparent, pour s'élever contre la Providence ; et le nom de Dieu, par votre faute, est blasphémé parmi les nations. Ce sont donc les pauvres tout à la fois et les impies qui vous accusent au tribunal de Dieu, ce sont les anges, témoins de vos égarements, l'Église qui en gémit sur la terre : tout s'élève contre vous. La justice divine se doit vengeance à elle-même. Cette vengeance ne tardera pas : vos erreurs et vos crimes seront suivis des plus grands malheurs.

Ces malheurs sont une mort cruelle, un jugement rigoureux, une éternité malheureuse.

1° Une mort cruelle. Le maître fait venir son serviteur et lui dit : Qu'ai-je appris de vous ? Rendez-moi compte de votre administration ; car je ne veux plus désormais que vous gouverniez mon bien. *Jam non poteris villicare.* Et voilà le premier malheur qui vous menace, mon cher auditeur, si vous ne faites pas de vos richesses l'usage pour lequel le Seigneur vous les a confiées. Dieu vous les ôtera ; il fera cesser cette dissipation scandaleuse que vous faites de son bien : et alors que deviendront tous ces trésors que vous avez amassés ? que deviendront ces habits précieux, ces maisons superbes ? que deviendra ce corps lui-même que vous avez tant flatté ? Ces biens seront à vos héritiers, mais ce corps retournera à la terre, il sera la pâture des vers. Mais l'âme, que deviendra-t-elle ? Elle tombera entre les mains de Dieu. Quel regret alors de n'avoir pas su faire un meilleur usage de ses richesses ? quelle douleur de s'en voir privé ! Plus d'autre habit qu'un suaire, plus d'autre logement qu'un coin de terre. Valait-il bien la peine d'être si insatiable dans ses désirs, pour quelques rapides moments qu'on avait à vivre ? Quelle

folie d'avoir perdu son âme pour des jouissances si futiles et de si courte durée ! Oh ! qu'on voit les choses à la mort bien différemment qu'on ne les avait vues pendant la vie ! O mort, dit le Prophète, que ton souvenir est amer pour ceux qui vivent en paix dans la possession de leurs richesses ! Est-ce ainsi, s'écriait un roi mourant, est-ce ainsi que tu me sépares de tout, cruelle mort ? Cet homme avait recueilli une grande quantité de blé ; il avait rempli ses greniers, il disait à son âme : Mon âme, repose-toi, jouis, tu as du bien en abondance. Il entend une voix qui lui crie : Insensé, cette nuit on va te redemander ton âme, et à qui seront toutes tes richesses ? La mort, mes frères, n'a point de rigueur pour un homme juste, miséricordieux, détaché de tout ; c'est, pour me servir des expressions de l'Écriture, un arbre facile à transplanter de la terre où il ne tient pas, dans le ciel que ses bonnes œuvres lui assurent. Mais l'avare, c'est un arbre si profondément enraciné dans la terre, qu'il faut l'en arracher, et une fois déraciné, il n'est plus propre qu'à être jeté au feu. Pensez-y donc, mes frères, à ce terrible moment où il n'y aura plus de temps pour vous. C'est le premier malheur du riche : une mort cruelle. *Jam non poteris villicare.*

2° Un jugement rigoureux. *Redde rationem villicationis tuæ.* Jésus-Christ paraîtra sur les nues ; et que dira-t-il aux riches ? ces paroles foudroyantes : Retirez-vous de moi, maudits. Et pourquoi ? J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais nu et vous ne m'avez pas habillé ; j'étais malade, et vous ne m'avez pas assisté ; j'étais en prison, et vous ne m'avez pas visité. Mais, Seigneur, lui répondront les réprouvés, quand vous avons-nous vu affamé sans vous nourrir, nu sans vous habiller, malade sans vous secourir, prisonnier sans vous assister ? Toutes les fois que vous avez refusé ces choses au moindre de mes serviteurs, vous me les avez refusées à moi-même, dira le Fils de Dieu. C'est-à-dire donc, que l'aumône n'est pas un simple conseil, mais un véritable précepte qui oblige sous peine de péché mortel, puisque sa transgression suffira pour nous séparer éternellement de Dieu ; c'est-à-dire donc, que quand nous aurions pratiqué les plus grandes vertus, que vous aurions fait des miracles, si nous n'avions pas fait l'aumône proportionnément à nos biens, nous

serons réprouvés de Dieu ; c'est-à-dire donc, que ce précepte ne regarde pas une seule classe d'hommes, mais tous les chrétiens en général, à proportion des biens qu'ils ont reçus de Dieu. Que celui qui a reçu beaucoup, dit saint Paul, donne beaucoup, mais que celui qui a reçu peu, donne peu. C'est-à-dire enfin que de l'accomplissement de ce précepte dépend l'accomplissement de tous les autres. Aussi Jésus-Christ ne parle-t-il que de celui-là. Et pourquoi ? parce que si nous faisons l'aumône proportionnément à nos biens, nous éviterons tous les vices, nous pratiquerons toutes les vertus. Nous éviterons tous les vices, en ôtant la matière ordinaire des péchés, qui sont les richesses mal employées ; nous pratiquerons toutes les vertus, en attirant sur nous les grâces de Dieu qui nous en faciliteront l'acquisition et l'exercice. Accomplissons donc ce précepte, et nous aurons bientôt accompli tous les autres. *Redde rationem villicationis tuæ.*

3° Enfin une éternité malheureuse. Jésus-Christ nous ouvre l'enfer ; et que nous y montre-t-il ? un riche enseveli dans ses flammes. *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.* Et pourquoi ? pour avoir vécu dans l'opulence, dans l'orgueil, dans la sensualité, et pour avoir refusé l'aumône à ses frères. Voilà tous ses crimes. Pensez-y, riches, la vie est courte, et l'éternité n'a point de fin. Dites-vous à vous-mêmes en voyant vos palais somptueux, vos ameublements superbes : quel malheur, si en quittant toutes ces délices, je me voyais précipité dans l'enfer ! Dites-vous, femmes du monde, au milieu de tous vos ajustements, de toutes vos parures : quel regret si ce corps que j'aime, que je flatte tant, était un jour non-seulement enveloppé, mais pénétré de flammes jusqu'à la moelle des os, suivant l'expression du Prophète. Pensez enfin au milieu de ces repas dont les miettes seules suffiraient pour nourrir tant de pauvres, que c'est ainsi que faisait le mauvais riche ; mais que de cette table voluptueuse, il a passé à la table des démons, où il est nourri de flammes, qui le dévorent sans le consumer. Écoutez ses cris au milieu de ces feux vengeurs : Je brûle dans cette flamme, s'écrie-t-il. *Crucior in hac flamma.* Père Abraham, envoyez-moi Lazare, ce pauvre que j'ai méprisé, avec une goutte d'eau seulement, pour me rafraîchir la langue. Non, lui répond-on éternellement, le temps de la miséricorde est

passé ; tous vos cris sont inutiles, comme le furent tous ceux que vous adressa le Lazare. Vous êtes enseveli dans l'enfer, d'où l'on ne sort plus, quand on y est tombé. *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.*

Telles sont les erreurs des riches, tels sont leurs malheurs. Les dangers des richesses, vous l'avez vu ; le remède à ces dangers, c'est le sujet de la deuxième partie.

SECOND POINT.

Usage que l'on doit faire des richesses.

L'économe de notre évangile menacé des plus grands malheurs, suite inévitable de sa déplorable conduite, rentre en lui-même et se met à dire : Que ferai-je, puisque mon maître va m'ôter l'administration de son bien ? Irai-je labourer la terre ? mais je n'en ai pas la force. *Fodere non valeo.* Irai-je demander l'aumône ? mais je n'en ai pas le courage. *Mendicare erubesco.* Je sais bien ce que je vais faire, dit-il après quelques moments de réflexion, afin de trouver des amis dans ma disgrâce. *Scio quid faciam.* Là-dessus, il appelle tous les débiteurs de son maître, et il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Celui-ci répond : Cent barils d'huile. Asseyez-vous vite, lui dit-il, reprenez votre obligation, et faites-en une de cinquante. Ensuite s'adressant à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Cent mesures de froment, répond-il. Voilà votre billet, dit l'économe, faites m'en un de quatre-vingts. Le maître ajoute Jésus-Christ, ayant appris la conduite de cet économe infidèle, sans approuver son iniquité, trouva cependant qu'il avait agi avec adresse et prudence ; d'où notre divin Sauveur conclut que les enfants de ce siècle de ténèbres sont plus éclairés pour leurs affaires temporelles, que les enfants de la lumière eux-mêmes ne le sont pour l'affaire de leur salut.

Je ne m'arrêterai pas, mes frères, à vous montrer qu'il ne faut pas ici s'attacher à la lettre de l'Évangile ; car autrement on en conclurait qu'il est permis de dérober, puisque cet ouvrier d'iniquité est loué pour avoir volé son maître. Mais observez d'abord qu'il est appelé un ouvrier d'iniquité, ce qui prouve que sa conduite n'est pas entièrement louable. Qu'est-ce donc que l'Évangile loue dans lui ? c'est sa prudence et son adresse à se faire des amis : et c'est aussi ce qu'il nous propose pour modèle ; car tout ceci n'est qu'une figure. Déro-

ber donc les biens du prochain pour en faire l'aumône, ce n'est pas honorer Dieu, c'est l'outrager, suivant cette parole de l'Écriture: Celui qui fait l'aumône d'un bien volé, est semblable à celui qui égorge le fils en présence de son père. Mais se servir des biens que Dieu nous a confiés, pour en assister les pauvres, et pour nous faire des amis dans le ciel, c'est le véritable usage que nous devons faire des richesses, et cette heureuse prodigalité dont parlait le Prophète quand il disait: Il a dissipé tout son bien en le donnant aux pauvres; sa justice demeurera dans l'éternité. *Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi.*

En effet, mes frères, pour comprendre la nécessité où sont les riches de faire l'aumône, s'ils veulent échapper aux dangers qui les menacent, et sauver leur âme, il faut observer que de tous les moyens de salut, c'est le seul qui leur reste ordinairement, Dieu l'ayant permis ainsi pour les obliger à faire l'aumône. Car, prenez-y bien garde, nous sommes tous pécheurs: nous ne pouvons donc pas nous sauver sans une satisfaction convenable. Or, quelles sont ces œuvres satisfactoires sans lesquelles nous ne pouvons pas apaiser Dieu? L'Église en distingue trois principales qui renferment toutes les autres: le jeûne, la prière et l'aumône. Le jeûne renferme toutes les œuvres de pénitence; la prière toutes les œuvres de piété; l'aumône toutes les œuvres de miséricorde. Or, je dis que les riches trouvent dans leur état des obstacles presque insurmontables à pratiquer les deux premières œuvres satisfactoires, c'est-à-dire, la pénitence et la prière; ce n'est donc que par l'aumône qu'ils peuvent espérer parvenir au salut. Encore un moment d'attention: ceci va terminer l'explication de notre évangile.

1° Je dis d'abord que les riches trouvent dans leur état des obstacles presqu'insurmontables à la pratique dela pénitence. Et, en effet, écoutez l'économe de notre évangile: Que ferais-je dit-il, irai-je labourer la terre, me livrer à un travail pénible, gagner ma vie à la sueur de mon front? mais la seule pensée m'en fait frémir, je sens que je n'en ai pas la force; accoutumé, comme je le suis, depuis mon enfance, à mener une vie molle et sensuelle, je ne pourrai pas y résister, mon corps y succombera infailliblement, et je n'ai pas même le courage de l'entreprendre. *Fodere non valeo.* Or, n'est-ce pas là vo-

tre image, riches qui m'écoutez? Vous êtes pécheurs, vous ne pouvez pas en disconvenir. Mais que nous répondez-vous, quand nous vous excitons à faire pénitence ? Je ne parle pas ici de ces pénitences extraordinaires que les saints faisaient, et qui leur étaient moins nécessaires à eux qu'à vous, puisque c'étaient pour la plupart des âmes pures et innocentes. Je parle de ces pénitences communes et ordinaires, que l'Église impose à tous les chrétiens, et dont il n'est pas permis de se dispenser; je parle en particulier de ces jeûnes si mitigés par la discipline actuelle de l'Église et néanmoins si mal observés. Que nous répondez-vous, quand nous vous exhortons à embrasser avec ardeur ces moyens de pénitence, bien faibles restes de la pénitence de nos pères, que l'Église a soin de nous présenter plusieurs fois durant le cours de l'année, comme une planche salutaire après le naufrage, pour nous faire expier nos fautes et parvenir au port du salut? Ah ! mes frères, vous ne tarissez pas en excuses pour vous en dispenser. Tantôt c'est votre santé qui s'y refuse, tantôt c'est votre état dans le monde qui ne vous le permet pas, tantôt c'est l'ordre établi dans votre maison qui y met obstacle. *Fodere non valeo.* Mais, mes frères, y pensez-vous ? Et que deviendrez-vous sans la pénitence ? Ignorez-vous cet oracle sorti de la bouche de Jésus-Christ même : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous? Et qui est-ce qui a plus besoin de pénitence que le riche, puisque tout ce qu'il trouve dans son état l'en éloigne presque nécessairement ? Que le pauvre ne pratique pas ces mortifications imposées par l'Église ; je n'en suis pas surpris en quelque manière. Toute sa vie n'est qu'une penitence continuelle ; il mange son pain à la sueur de son front; il supporte le poids du jour et de la chaleur, suivant l'expression de l'Écriture. Mais vous, dont la vie tout entière n'est qu'une recherche continuelle de vous-même, de vos aises, de vos commodités, qui ne vivez que pour les sens, qui fuyez la peine avec tant de soin, quelle pénitence faites-vous dans votre état? Votre vie n'est-elle pas une impénitence continuelle? Comparez, si vous l'osez, vos repas avec ceux des pauvres, vos habits avec les leurs, vos appartements somptueux avec leurs chaumières. Vous êtes donc perdus, mes très-chers frères, puisque vous voilà sans pénitence. Qu'avez-vous donc à faire? *Scio quid faciam.* Recourez à l'aumône. On est surpris quand

on lit dans l'Évangile que l'aumône est comme une espèce de sacrement. Donnez l'aumône, nous dit Jésus-Christ, et tous vos péchés vous sont remis. *Date eleemosynam, et omnia munda sunt vobis.* Non qu'après tout, on puisse obtenir la rémission de ses péchés sans la vertu de pénitence ; mais l'aumône a la vertu de nous attirer les grâces nécessaires pour avoir la pénitence du cœur, et elle supplée en bien des circontances, à une partie de la pénitence du corps. D'ailleurs elle est elle-même une espèce de pénitence, puisque nous nous privons par l'aumône d'une partie de notre abondance et de nos commodités. Si je venais vous dire, mes frères, qu'il y a un moyen infaillible établi de Dieu pour obtenir avec de l'argent la rémission de vos péchés, avec quel empressement, si vous avez encore de la foi, ne devriez-vous pas l'embrasser? Or, pourquoi ne vous dirai-je pas ce que Daniel disait à Nabuchodonosor, roi de Babylone? Rachetez vos péchés par vos aumônes. *Peccata tua eleemosynis redime.* Qu'est-ce donc qui obtint la conversion et le baptême du centenier Corneille? La vertu des aumônes qu'il faisait aux pauvres ; de sorte que c'est l'aumône qui a conduit dans le sein de l'Église, le premier gentil converti. Qu'est-ce donc qui obtint le retour à la vie de cette veuve appelée Tabithe, dont il nous est parlé dans les Actes des Apôtres ? la vertu de ses aumônes, qui touchèrent saint Pierre, et le portèrent à la ressusciter. Vous êtes enseveli dans le tombeau de vos péchés : voulez-vous ressusciter à la grâce ? recourez à l'aumône, et vos péchés vous seront pardonnés. En un mot, la pénitence est nécessaire pour le salut, et les riches trouvent dans leur état des obstacles presque insurmontables à la pénitence : il faut donc qu'ils recourent à l'aumône, pour y suppléer autant que possible. C'est ce que nous enseignent ces premières paroles : Je ne puis pas labourer la terre. *Fodere non valeo.*

2° Je dis en second lieu que les riches dans leur état, trouvent des obstacles presque insurmontables à la prière. Et en effet, écoutez l'économe de notre évangile : Que ferai-je, dit-il ? irai-je mendier mon pain ? donner au public le spectacle odieux de ma misère ? demander pour moi ce que j'ai si souvent refusé aux autres ? mais la seule pensée m'en fait rougir de confusion. Quelle apparence que je puisse soutenir un état si contraire à celui dont j'ai joui jusqu'à présent ? J'é-

tais trop élevé pour me soumettre à une pareille ignominie. Et quand je le ferais, quel fruit en retirerais-je? De quel front irai-je demander des grâces à des gens que j'ai insultés par mon orgueil, et dont je me suis attiré l'indignation par toute ma conduite? *Mendicare erubesco.* Or, n'est-ce pas là votre image, riches qui m'écoutez? Comment trouverez-vous dans votre état l'humilité nécessaire pour la prière? Un homme qui prie, nous dit saint Augustin, est un pauvre tout couvert de plaies, couché devant la porte du véritable père de famille. Il doit entrer dans toutes les dispositions d'un mendiant, sentir comme lui sa misère, en désirer comme lui le soulagement. Or, quelle apparence qu'accoutumé, comme vous l'êtes, à être flatté, honoré, distingué, vous entriez facilement dans ces dispositions d'anéantissement, dans ce sentiment de votre bassesse? Quelle apparence que vous désiriez la guérison de vos plaies, que vous ne connaissez pas, et que vous aimez? Je sais qu'on ne rougit pas de paraître devant Dieu, et de lui confesser sa misère; mais on ne la sent pas assez, et voilà ce qui en empêche le soulagement. Aussi, quand nous vous exhortons à la prière, que nous répondez-vous? que vos prières sont bien faibles, que vous n'en êtes jamais contents, que les distractions inséparables de votre état viennent vous troubler au milieu de votre oraison, et que vous rougissez vous-même de ne présenter à Dieu qu'un hommage si imparfait et si indigne de sa grandeur. *Mendicare erubesco.* Mais, mes frères, que deviendrez-vous sans la prière, vous surtout qui en avez un si grand besoin? Ignorez-vous que sans le secours de la prière on ne peut parvenir au ciel? Que ferez-vous donc pour remédier à la faiblesse, à l'insuffisance de la vôtre? *Scio quid faciam.* Recourez à la prière du pauvre. Dieu l'exauce toujours. Quand il ne mériterait pas d'être exaucé pour lui-même, il le sera pour vous. *Pauperem exaudivit Dominus.* Supposé même qu'il manquât au devoir de la reconnaissance et qu'il ne priât pas, votre aumône seule prierait pour vous. Cachez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous, dit l'Esprit-Saint. *Absconde elecmosynam in sinu pauperis, et ipsa exorabit pro te.* Que dis-je? ce n'est ni le pauvre, ni l'aumône qui prieront pour vous, c'est Jésus-Christ lui-même que ce pauvre représente, et qui a reçu votre aumône de la

main du pauvre. Or, si Jésus-Christ offre lui-même vos prières à son Père céleste, quel fruit n'avez-vous pas le droit d'en attendre ? Oui, mes frères, la prière accompagnée de l'aumône, est toute-puissante auprès de Dieu. D'où me viennent, demande Tobie à l'Ange, tant de grâces dont la bonté divine m'a comblé ? Il m'a protégé au milieu d'une terre étrangère, il m'a fait trouver grâce aux yeux d'un prince infidèle, il a béni toutes mes entreprises, il m'a donné un fils selon son cœur, il lui a procuré un mariage avantageux, il m'a rendu à moi-même la lumière du jour que j'avais perdue. D'où me viennent tous ces bienfaits ? Ce sont vos aumônes, lui répond l'Ange, qui vous ont attiré toutes ces grâces ; c'est votre charité envers les pauvres. Recourez donc à l'aumône, mes frères, si vous voulez donner du prix à vos prières. Comment voulez-vous que Dieu vous exauce, si vous êtes insensibles vous-mêmes, lorsque le pauvre s'adresse à vous ? On jugera sans miséricorde, nous dit Jésus-Christ, celui qui n'aura pas fait lui-même miséricorde aux autres. *Judicium sine misericordia, ei qui non fecit misericordiam.* Donnez donc, et l'on vous donnera ; et l'on vous donnera mille fois plus abondamment que vous n'aurez donné. Et puisque votre état offre tant d'obstacles à la prière, facilitez-vous-en l'exercice par la pratique de l'aumône, suivant cette parole de l'économe de notre évangile : J'ai honte de mendier. *Mendicare erubesco.*

Il est donc constant, mes frères, que les richesses offrent mille obstacles au salut, qu'elles sont la source de mille erreurs, de mille crimes, de mille malheurs ; que non-seulement elles nous poussent vers le mal, mais qu'elles nous détournent encore du bien, en nous rendant presqu'impossible la pratique de la pénitence et de la prière. Jésus-Christ a donc bien raison dans notre évangile, de les appeler des richesses d'iniquité. *Mammona iniquitatis.* Quel fruit devons-nous donc tirer de cette instruction ? Faisons servir à notre salut ce qui semblait ne devoir nous conduire qu'à notre perte : faisons-nous des amis avec les richesses d'iniquité. *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* Pauvres, vous êtes les amis de Dieu, vous avez en main les clefs du royaume du ciel ; vous recevez dans les tabernacles éternels ceux qui vous font ici-bas l'aumône. *Ut vos recipiant in*

æterna tabernacula. Que votre état est donc grand aux yeux de la religion ! Il est semblable à celui de Jésus-Christ, voilà ce qui vous vaut tous ces priviléges. Mais prenez garde : pour en jouir vous-mêmes, il faut être les pauvres de Jésus-Christ. Combien de pauvres qui ouvriront aux autres les tabernacles éternels et qui n'y entreront point eux-mêmes ! Et vous riches, sentez la nécessité où vous met votre état de faire l'aumône : sans elle vous ne pouvez entrer dans le royaume du ciel. Que vous êtes heureux que Dieu vous ait mis entre les mains un moyen de salut si facile et si à votre portée ! Les richesses sont semblables à la manne des Israélites dans le désert : s'ils en ramassaient plus qu'il ne leur en fallait, elle se corrompait et les corrompait eux-mêmes ; mais s'ils en mettaient dans l'arche du Seigneur, elle devenait incorruptible. Ces arches du Seigneur sont les pauvres, où vos richesses acquerront une espèce d'incorruptibilité. Que reste-t-il après la mort à un homme du monde, de tout ce qu'il avait possédé pendant la vie ? Ils ont dormi leur sommeil, nous dit l'Écriture, ils se sont éveillés, et ils n'ont rien trouvé dans leurs mains de ces richesses périssables que les vers et la rouille avaient rongées. *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* Voulez-vous trouver quelque chose dans les vôtres, lorsque vous vous réveillerez du sommeil de la mort ? Faites des aumônes, et vous les trouverez dans les tabernacles éternels. *Ut vos recipiant in æterna tabernacula.* Mais, ce n'est pas seulement dans l'autre vie, que vous recueillerez le fruit de vos bonnes œuvres ; vous le recevrez dans cette vie même, par le témoignage d'une bonne conscience, par le plaisir qu'il y a à faire du bien, par un certain goût de la piété qui en sera la plus douce récompense. Les pauvres, disait autrefois saint Jean Chysostome, sont comme ces fontaines qu'on trouvait à la porte des temples, et où chacun allait laver ses mains avant d'y entrer. Les aumônes que nous leur ferons, nous attireront une source abondante de grâces, et elles nous mettront en état de lever nos mains pures devant le Seigneur. C'est à la mort surtout que vous recueillerez le fruit de vos aumônes, à ce moment terrible que Jésus-Christ appelle dans dans notre évangile, le moment de la défaillance où vous abandonnerez tout, et où tout vous

abandonnera. *Cum defeceritis.* Dans ce moment où le riche mondain ne trouve devant lui que des illusions et des crimes, quels regrets n'a-t-il pas ? Mais l'âme miséricordieuse verra venir la mort avec assurance. Le souvenir de ses bonnes œuvres la soutiendra, et encore plus cette confiance qu'elle a en la parole de son maître : Tout ce que vous avez fait au dernier de mes serviteurs, vous me l'avez fait à moi-même. *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.* Et voilà, mes frères, le grand motif que je vous présente en finissant, pour vous engager à faire l'aumône. Tout ce que vous donnez aux pauvres, vous le donnez à Jésus-Christ même. Hélas ! que ne vous a-t-il pas donné, ce divin Sauveur ? Il s'est donné lui-même à vous : il s'est donné une fois sur la croix, il se donne tous les jours sur l'autel. Refuserez-vous de l'assister dans les pauvres ? Les pauvres sont la croix de Jésus-Christ, où il souffre et où il vous demande du soulagement ; ils sont l'autel de Jésus-Christ, où il attend vos offrandes, et où il vous promet ses grâces. Faites donc l'aumône à Jésus-Christ, afin que, lorsqu'il paraîtra sur les nues, non plus pauvre, mais glorieux et triomphant, vous entendiez de sa bouche ces consolantes paroles : Venez les bénis de mon père, possédez le royaume que je vous ai préparé depuis le commencement du monde. J'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez habillé. Recevez en récompense une immortalité de bonheur et de gloire. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Parabole de l'économe infidèle.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

C'est surtout relativement à cet évangile, que les Pères observent qu'il serait dangereux de presser trop rigoureusement le sens des paraboles. Vouloir, de toutes les parties de l'allégorie, de toutes les circonstances incidentes, tirer des

conséquences pour sa conduite, serait s'exposer à tomber dans de grandes erreurs. C'est l'objet direct et principal de la parabole qu'il faut considérer, parce que c'est là que réside l'instruction du divin Docteur. Dans celle-ci, il nous présente un économe, déjà convaincu de la dilapidation du bien de son maître, qui commet encore envers lui une grave infidélité. L'intention de Jésus-Christ n'est certainement pas de nous le proposer comme un modèle en ce point. Il a même soin, pour prévenir l'erreur où nous pourrions tomber, de le traiter d'économe inique. Son but, et il le déclare expressément, est de nous faire sentir que les enfants de lumière doivent mettre autant de prudence et de soin dans l'affaire de leur salut, que les enfants du siècle en mettent dans leurs affaires temporelles. C'est l'intelligence de l'économe qu'il loue, et non pas son action. C'est son attention à se procurer des amis, qu'il donne pour modèle, et non son moyen injuste et malhonnête de les acquérir.

Jésus dit à ses disciples : Un homme riche avait un économe, qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé ses biens.

Le riche dont parle ici Jésus-Christ, est Dieu. Il n'y a que lui, à proprement parler, qui le soit. Tout est à moi, disait-il à Moïse (1). Auteur, conservateur de toutes les créatures, à tous les titres elles lui appartiennent entièrement et exclusivement. Tout ce que, dans notre vanité, nous imaginons posséder, n'est pas réellement à nous. Une profonde indigence, un dénûment absolu, voilà notre partage. Ce que dit l'Apôtre des dons de la grâce, est vrai de toute espèce de choses : nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu (2). Et nous-mêmes, nous ne nous appartenons pas : notre âme, Dieu nous la remet pour que nous la lui rendions un jour pure et ornée de vertus ; notre corps, il nous en revêt pour le retrouver conservé sans tache par nos soins, et devenu son temple vivant. En entrant dans le monde, nous n'apportâmes rien ; quand nous en sortirons, nous n'emporterons rien (3). Tout ce dont nous jouissons dans l'intervalle qui s'écoule de la naissance à la mort, nous ne l'avons que passagèrement, que précaire-

(1) Mea sunt enim omnia. *Exod.*, XIII, 2.
(2) Quid autem habes quod non accepisti ? *I Corinth.*, IV, 7.
(3) Nihil enim intulimus in hunc mundum : haud dubium quod nec auferre quid possumus. *I Timoth.*, VI, 7.

ment, que comme un emprunt, qu'à titre de dépôt. Dieu ne nous le donne pas; il nous le prête : il ne nous l'abandonne pas, il nous le confie; il ne s'en dessaisit pas pour nous ; il en retient toujours le domaine, qui est inaliénable et imprescriptible dans sa main. Il en demeure le vrai, le seul propriétaire; nous n'en sommes que des usufruitiers, ou même, selon la notion beaucoup plus juste qu'en donne ici Jésus-Christ, nous n'en sommes que les économes, chargés de l'administrer, et tenus d'en rendre compte.

D'après ce principe incontestable, considérons à quoi est tenu un économe envers son maître, dans la manutention qu'il lui a commise ; et nous aurons la mesure de notre obligation envers Dieu, dans la disposition des biens de toute espèce, qu'il nous confie. Le devoir de tout économe est de ne disposer des biens de son maître, que selon ses ordres ; de les régir d'après ses intentions ; de n'en faire aucun usage qu'il puisse désapprouver. S'il néglige de les faire valoir, s'il les laisse perdre, s'il les dissipe, s'il les fait servir à ses propres plaisirs, dès lors il devient infidèle, il se rend coupable, il se soumet aux punitions qu'il plaira à son maître de lui infliger.

Économes des biens que la bonté divine a daigné nous confier, ne sommes-nous pas dans le cas de celui de cet évangile ? Ne sommes-nous pas accusés par notre propre conscience, de les avoir dilapidés, rendus inutiles, peut-être même dangereux, en un mot d'en avoir fait l'usage absolument contraire à celui pour lequel ils nous avaient été remis? Rentrons en nous-mêmes, et, levant les yeux avec frayeur sur cette multitude de biens, dont la miséricorde suprême nous a gratifiés dans tout le cours de notre vie, et dont notre vie elle-même fait partie, rapprochons de cette masse énorme de faveurs, l'emploi que nous en avons fait. Les dons du corps, cette santé, cette force, qui avaient été placés en nous pour que nous pussions soutenir plus constamment le service de Dieu ; n'est-ce pas au contraire à l'offenser plus fréquemment que nous les avons fait servir? Les qualités de l'esprit, ces talents, ces connaissances, qui devaient, en opérant notre sanctification, contribuer à celle de nos frères ; n'est-ce pas à des frivolités, peut-être à des scandales, à des séductions, que nous les avons employés ? Ces richesses, dont la Provi-

dence nous avait dotés, pour faire de nous les instruments de sa bienfaisance et les dispensateurs de ses biens aux pauvres, ne les avons-nous pas dépensées à soutenir notre luxe, à alimenter notre mollesse, à multiplier nos plaisirs, à satisfaire nos passions, à payer nos crimes ? Les grâces intérieures, extérieures, dont une seule bien ménagée aurait suffi pour nous retirer de la voie du péché, pour nous affermir dans celle de la perfection, ne les avons-nous pas méconnues et négligées, si ce n'est même rejetées et méprisées ? Quel vaste champ à nos méditations, de considérer d'un côté les détails de cette immense administration dont nous avons été chargés, et de l'autre, la manière dont nous nous en sommes acquittés ? La pensée seule d'une aussi profonde contemplation nous effraie. Il est cependant nécessaire de nous y enfoncer, car nous ne pouvons l'éviter. Il faut absolument, ou nous livrer maintenant à cette comparaison, ou la subir un jour, avec cette différence qu'aujourd'hui elle nous sera extrêmement profitable, et qu'alors elle nous sera terriblement funeste.

Il le fit venir, et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez-moi compte de votre administration ; car désormais vous ne pourrez plus la continuer.

Nous jugeons aisément de l'effroi dont fut saisi l'économe, quand il entendit sortir de la bouche de son maître cette parole à laquelle il n'était point préparé. Il lui faut rendre compte, et son compte n'est pas en règle. Il lui faut rendre compte, et il n'a à présenter que des dissipations. Il viendra aussi pour nous le moment où nous entendrons retentir cette épouvantable parole : Rendez compte de votre administration ; vous ne pourrez plus la continuer. Le terme fixé dans les décrets éternels à notre gestion expirant, aussitôt s'ouvrira notre comptabilité. Le Maître qui nous chargea de régir ses biens, nous fera comparaître devant lui. Plus aura été différé, plus sera étendu le compte qu'il nous ordonnera de lui rendre. Sa patience aura accumulé notre dette ; et sa sévérité sera d'autant plus grande, que son indulgence fut plus longue. Effrayé de ce moment terrible où il doit entrer en compte avec Dieu, le modèle des pénitents s'écrie : Si vous devez faire attention aux iniquités, Seigneur, Seigneur, qui

peut en soutenir la pensée (1) ? Il n'est qu'un moyen de n'en être point accablé, c'est d'avoir le courage de se la rappeler souvent. Il n'est plus temps de préparer un compte, quand le moment de le rendre est arrivé. Prévenons-en donc la rigueur, en nous le rendant d'avance à nous-mêmes ; et par notre propre sévérité, désarmons celle de notre Juge.

Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne puis labourer, j'ai honte de mendier.

Cet économe coupable est l'emblème de la plupart des pécheurs. C'est seulement lorsqu'il est tombé dans la misère qu'il sent les torts de sa vie passée. Tant qu'il a eu des biens à dissiper, il n'a songé qu'à en jouir ; il n'a pensé, ni au préjudice qu'il portait à son maître, ni au malheur qu'il se préparait à lui-même. Emporté par le plaisir présent, il s'est bien gardé de porter ses regards sur l'avenir ; ou, si quelquefois le souvenir du compte à rendre venait se présenter à son esprit, il se hâtait de chasser une pensée importune, qui troublait ses plaisirs et altérait ses jouissances. O vous, qui avez longtemps erré dans les voies du péché, ou qui y êtes encore égarés, ne vous reconnaissez-vous pas à ce trait ? Absorbés par la passion, entièrement occupés des délices momentanées qu'elle vous procure, avez-vous jamais réfléchi sur le terme où elle vous conduit ? Si quelque circonstance, ou plutôt la grâce réveillait dans votre âme l'idée de la justice divine, ne vous empressiez-vous pas d'étouffer ce sentiment salutaire, ce germe précieux de salut ? Vous regardez en pitié ce jeune insensé qui, dans l'emportement de ses vains plaisirs, dissipe en peu de temps le patrimoine qui eût pu faire le bonheur de sa vie entière, sans considérer la misère où il va se plonger, et à laquelle, pour quelques jours de jouissances, il condamne le plus grand nombre de ses années. Y a-t-il quelque comparaison entre ce que vous dissipez, et ce qu'il dépense, entre le malheur où vous vous précipitez, et celui vers lequel il court ?

Ce n'est point sur ses fautes que portent les réflexions de l'économe ; c'est sur l'état où elles l'ont réduit. Il déplore non

(1) Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit ? *Psalm.*, CXXIX, 3.

ses torts mais leurs suites. Combien d'hommes à son exemple, lorsque leurs passions leur ont attiré quelque malheur, ne sont affligés que de l'effet, et ne ressentent aucune peine de la cause ! On est confus de l'éclat qu'a eu une liaison scandaleuse; humilié de la disgrâce qu'a attirée un orgueil déplacé; honteux de la découverte d'une hypocrisie ; désolé du mauvais succès d'une intrigue ; peiné du délabrement de la santé qu'a causé l'intempérance ; effrayé d'une inimitié qu'on s'est attirée par sa méchancheté : mais là s'arrête le chagrin que l'on en conçoit. On ne ressent que la douleur: on n'éprouve point de remords. Et cependant c'était pour les faire naître que la bonté céleste avait ménagé ces afflictions. Elles sont dans les vues de la Providence des moyens de conversion, ces peines qui résultent presque toujours des passions satisfaites. Elle y attache ces suites fâcheuses, afin qu'il n'en résulte pas de plus funestes ; elle en fait un premier châtiment de nos péchés, mais un châtiment paternel. C'est la miséricorde qui nous l'inflige, pour nous avertir de prévenir ceux de la justice. Malheur à nous, si, ne voyant que la verge, et méconnaissant l'intention de la main qui l'emploie, nous refusons d'obéir à son impulsion. C'est l'aveuglement que déplorait, comme le comble du malheur, le prophète qui a peint si énergiquement les désastres d'Israël : Vous les avez battus, Seigneur, et ils n'ont point eu de douleurs ; vous les avez atterrés, et dans cet état même ils ont rejeté votre discipline ; ils ont endurci leurs faces contre la pierre dont vous les frappiez, et ils n'ont pas voulu revenir à vous (1).

L'économe se lamente de ne pouvoir pas trouver dans son travail une ressource contre la misère, dont il se voit inévitablement menacé. Mais l'impuissance dont il se plaint, de réparer ses torts par ce moyen honnête, est elle-même une suite de ses torts. C'est la vie molle et voluptueuse qu'il a constamment menée, qui l'a rendu incapable de toute action laborieuse. Il se trompe sur son état ; il est énervé plus qu'affaibli. Ses premiers travaux lui causeront de la fatigue; mais on s'y livrant, il s'y accoutumera, et y formera son corps par

(1) Domine... percussisti eos, et non doluerunt ; attrivisti eos, et renuerunt accipere disciplinam; induraverunt facies suas super petram, et noluerunt reverti. *Jerem.*, V. 3.

degrés. Il ne se sent point, dans l'affaissement où il est tombé, cette force qu'il pourrait recouvrer ; il redoute les efforts qu'il lui faudrait faire pour l'acquérir ; et, ne consultant que la lâche apathie où l'a conduit sa longue indolence, il se contente de dire : Je ne peux pas travailler. Pécheur, qui avez croupi dans le crime, il en est ainsi de vous. Vous jugez impossible ce que vous ne voulez pas. Vous imaginez ne pas pouvoir sortir de votre état, parce que vous n'osez pas faire les efforts nécessaires. Vous vous croyez faible, et vous n'êtes que lâche. Vous prenez l'habitude où vous êtes de céder à vos passions, pour l'impuissance de leur résister. Vous désespérez du succès, avant que d'entreprendre ; mais ayez du courage, et vous trouverez des forces. Que les premières difficultés ne vous arrêtent point ; et vous surmonterez plus facilement celles qui suivront. Votre fatigue diminuera en proportion de votre travail. Dans la carrière de la pénitence, les premiers pas sont les plus pénibles. Et comptez-vous pour rien la grâce qui vous aidera, si vous la demandez ; qui vous soutiendra, si vous vous y appuyez ; qui vous fera réussir, si vous la secondez ? Faites avec elle ce que vous pouvez ; et ce que vous ne pouvez pas, elle le fera pour vous. Ne dites donc plus comme cet économe : Je ne peux pas. Je ne peux pas rompre cette liaison ; mon cœur y est trop attaché. Je ne peux pas réformer cette inclination ; elle m'entraîne trop fortement. Je ne peux pas réprimer cette passion ; elle a pris sur moi trop d'empire. Je ne peux pas surmonter cette habitude ; elle s'est trop fortement invétérée. Je ne peux pas me livrer à la prière ; mon esprit est incapable d'en soutenir l'attention. Je ne peux pas me donner à la méditation ; la contention qu'elle exige est trop forte pour mon imagination légère. Je ne peux pas observer le jeûne ; ma santé délicate ne le supporte pas. Je ne peux pas exercer la mortification ; la seule pensée révolterait mon âme accoutumée aux délices. Je ne peux pas m'enfoncer dans la retraite ; l'ennui qu'elle me causerait me serait plus funeste que mes dissipations. Je ne peux pas ; je ne peux pas : frivole excuse, faux prétexte d'une âme qui ne veut pas. S'il est vrai que par vous-même vous ne puissiez pas, vous pouvez tout, comme le grand Apôtre, avec celui qui vous fortifie (1).

(1) Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip.*, IV. 13.

A l'impuissance de travailler, l'économe joint la honte de mendier : et ce sentiment serait louable, s'il procédait d'un motif honnête. Il est indigne de l'homme qui peut gagner sa subsistance par un travail honorable, de la chercher dans la mendicité. Cette déplorable ressource ne peut convenir qu'à ceux à qui la Providence n'en a laissé aucune autre. On n'a droit à la charité des fidèles, que quand elle est devenue nécessaire ; et on vole le pain de ceux qui sont réduits à cette extrémité, quand on partage avec eux des secours qui devraient leur appartenir en totalité. Mais ce n'est pas là le sentiment qui meut ce criminel économe. Il a honte de mendier, et il ne prend point le parti de travailler. Il a honte de mendier, et il n'a point honte de recourir à une fraude avilissante. Il a honte de mendier, mais sa honte n'est que la vanité. Cet homme, qui ne rougit pas de commettre une bassesse, rougirait de paraître dans un état plus bas que celui où il s'est montré. Ce n'est pas de mendier, c'est de déchoir qu'il a honte. Combien de fausses hontes ne voit-on pas ainsi dans le monde ! On est honteux, non de faire le mal, mais de paraître le faire. On ne s'en abstient pas, mais on s'en cache ; et ce qu'on n'oserait devant les hommes, on se le permet hardiment sous l'œil de Dieu. Nous lisons qu'à la suite de leur péché, Adam et Ève, craignant d'être aperçus par le Seigneur, cherchaient à se cacher devant sa face. Leur postérité plus coupable ne brave que ses regards. C'est l'opinion des hommes qu'elle redoute : le jugement de Dieu ne l'effraie pas. L'Auteur de la nature avait placé dans nos cœurs la honte, pour qu'elle y fût un premier frein contre le vice. Notre malheureuse perversité a corrompu ce précieux sentiment ; et, le dégradant de sa sainte institution, a tourné contre la vertu jusqu'à ce qui avait été donné pour la défendre. Dans les sociétés déréglées, c'est du bien que l'on est honteux. On se cache d'une bonne action, comme on devrait se cacher d'un crime. Souvent même, pourrait-on le croire ? cette détestable honte est portée jusqu'à faire parade de ses désordres, jusqu'à affecter des vices que l'on n'a pas. On rougirait de n'être pas aussi débordé que ceux avec qui ont vit ; et on se fait une abominable émulation de les égaler ou même de les surpasser dans leurs dissolutions. La fausse honte, qui conduit l'économe à la criminelle supercherie qu'il fait à

son Maître, précipite encore journellement une multitude de malheureux, et surtout de jeunes gens, dans les plus honteux excès du libertinage.

Je sais ce que je ferai, afin de trouver des gens qui me reçoivent dans leurs maisons, quand mon emploi me sera ôté. Ayant donc assemblé tous les débiteurs de son maître, il dit au premier: Que devez-vous à mon maître? Cent barils d'huile, répondit l'autre. Reprenez votre obligation, dit l'économe, asseyez-vous, et faites-en une de cinquante. Il dit ensuite à un autre: Et vous, combien devez-vous? Cent mesures de froment, reprit celui-ci. Il lui dit: Prenez votre billet, et écrivez-en un de quatre-vingts. Le maître loua cet économe inique de ce qu'il avait agi avec esprit, car les enfants de ce siècle sont plus habiles dans leurs affaires, que les enfants de lumière.

Ce moyen qu'emploie l'économe pour se soustraire à la pauvreté, en faisant le généreux du bien de son maître, en se donnant des amis à ses dépens, et en se procurant une ressource de ce qu'il lui dérobe, est injuste et criminel vis-à-vis des hommes. La raison en est naturelle. Les hommes confient leur bien pour qu'on le leur conserve, et qu'on le fasse valoir à leur profit. Le dépositaire qui le dépense pour lui-même, agit, et contre la justice publique, et contre l'ordre de son commettant, et contre son propre engagement. Il n'en est pas ainsi à l'égard de Dieu. Les biens de tout genre qu'il nous confie, c'est pour que nous les fassions servir à notre propre avantage, à notre bien suprême, à notre salut. Nous entrons dans ses vues, en les employant de cette manière. C'est celui qui les rend inutiles, que sa justice condamne. Dépensons avec une vraie utilité pour nous-même, tout ce dont Dieu nous a donné l'administration, soit de l'ordre spirituel, soit de l'ordre temporel. Plus nous en dépenserons ainsi, plus nous accroîtrons notre richesse. Celui-là place son bien au taux le plus avantageux, qui le consume de cette sorte.

L'indulgence répréhensible dont use l'économe envers les débiteurs de son maître, nous donne occasion d'observer un défaut contraire, beaucoup trop commun, et bien opposé à la charité qui doit régner entre des chrétiens ; c'est la rigoureuse dureté avec laquelle nous voyons des créanciers traiter leurs débiteurs. Il nous est permis, sans doute, de nous

faire rendre ce qui nous est dû ; toutes les lois nous y autorisent. Mais ce que les lois humaines ne peuvent point, ce qu'elles ne tenteraient pas sans de graves inconvénients, la loi divine, bien autrement parfaite, l'effectue. Elle met des bornes à ce terrible droit ; elle en règle l'exercice ; elle en modère l'usage ; elle l'interdit même absolument, dès qu'il devient contraire au précepte suprême de la charité. Il faisait déja partie de la loi du peuple hébreux, ce commandement de bienfaisance qui interdit, non-seulement de presser avec rigueur le paiement des dettes, mais même dans certains cas de l'exiger. Chaque septième année était une année de rémission ; toutes les dettes entre Israélites étaient abolies (1). Mais craignant que cette loi même ne devînt aux âmes intéressées un prétexte pour ne pas prêter à leurs frères dans le besoin : Prends garde, avait dit le Seigneur, de laisser entrer dans ton cœur cette pensée impie : La septième année, l'année de remission est proche ; et de détourner par cette raison les yeux de la misère de ton frère, en refusant de lui prêter ce qu'il demande. Tremble que son cri ne s'élève vers moi et que ta dureté ne te soit imputée à péché (2). Il était impossible que, dans la loi de grâce, Jésus-Christ ne renouvelât pas un précepte aussi noble et aussi conforme à la charité, que celui du prêt entièrement désintéressé. Si vous aimez, dit-il, ceux qui vous aiment, si vous faites du bien à ceux qui vous en font ; si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous saura-t-on ? les pécheurs en font bien autant. Mais aimez vos ennemis ; faites du bien, et prêtez n'en espérant rien : et votre récompense sera grande : et vous serez les fils du Très-Haut, qui est bon pour les ingrats et pour les méchants (3). Le divin Sauveut réunit trois

(1) Septimo anno facies remissionem, quæ hoc ordine celebrabitur. Cui debetur aliquid ab amico, vel proximo ac fratre suo, repetere non poterit, quia annus remissionis est Domini. *Deuter.*, XV, 1 et 2.

(2) Cave ne forte subrepat tibi impia cogitatio, et dicas in corde tuo : Appropinquat septimus annus remissionis : et avertas oculos tuos a paupere fratre tuo, nolens ei quod postulat mutuum commodare : ne clamet contra te ad Dominum, et fiat tibi in peccatum. *Ibid.*, 9.

(3) Et si diligitis eos, qui vos diligunt, quæ vobis est gratia ? nam et peccatores diligentes se diligunt. Et si benefeceritis his, qui vobis benefaciunt, quæ vobis est gratia ? siquidem et peccatores hoc faciunt. Et si mutuum dederitis his, à quibus speratis recipere, quæ gratia est vobis ?

préccptes, celui de la charité, étendu jusqu'aux ennemis ; celui du bienfait sans espérance de retour : celui du prêt, sans espoir de restitution. Il les réunit, parce qu'ils sont du même genre, et qu'ils découlent l'un de l'autre ; la bienfaisance étant une branche de la charité, et le prêt, sans espoir même du capital, un effet de la bienfaisance. Il les réunit surtout, afin de montrer qu'ils sont également positifs, et également obligatoires. Pour ranger l'une des parties du discours de Jésus-Christ dans la classe des simples conseils, il faut également y réduire les autres. Pour prétendre se dispenser de prêter à ceux mêmes qui ne pourront pas restituer, il faut dire aussi qu'on n'est obligé d'aimer que ses amis, et de faire du bien qu'à ceux dont on espère du retour. Et qui oserait produire une telle assertion, en faisant profession d'être chrétien ?

Mais la cupidité qui, pour justifier ses excès, abonde en subtilités, prétend que ce commandement n'a rapport qu'aux intérêts du prêt que Jésus-Christ défend d'exiger. Elle refuse de regarder comme un véritable précepte, celui qui n'oblige pas toujours. Elle demande ce que c'est qu'un prêt dont on n'attend pas la restitution, et en quoi il diffère d'un don.

Quand le divin Sauveur ordonne de prêter en n'espérant rien, il ne veut pas que l'on espère une chose plus qu'une autre. Son expression est générale ; elle comprend tout, et le principal et l'intérêt. Il prescrit le sacrifice de l'un et de l'autre. Il venait de dire que les pécheurs prêtent aux pécheurs, pour recevoir choses égales ; et c'est en cela qu'il veut que ses disciples les surpassent. Son intention est qu'ils n'exigent ni la surabondance, ni même l'égalité. Il ne faut pas détruire le précepte, en l'outrant. Il en est de la loi du prêt, comme de celle de l'aumône, comme de plusieurs autres de la religion. Elles n'obligent pas dans tous les moments ; et les circonstances où elles deviennent obligatoires ne sont pas toujours positivement déterminées. Mais on est obligé de les observer dans quelques circonstances. De ce qu'on ne doit pas l'aumône au riche, conclurez-vous qu'on n'y est pas tenu

nam et peccatores peccatoribus fœnerantur, ut recipiant æqualia. Verumtamen diligite inimicos vestros ; benefacite, et mutuum date, nihil inde sperantes ; et erit merces vestra multa, et eritis filii Altissimi, quia ipse benignus est super ingratos et malos. *Luc.*, VI. 32 et 35.

envers le pauvre? De ce qu'on n'est pas obligé de la faire à tous les pauvres, ni même à tel pauvre particulier, de préférence aux autres, inférerez-vous qu'on n'est obligé de la faire à aucun pauvre? La loi du prêt, et celle du prêt sans espoir de restitution, sont du même genre ; l'obligation qu'elles imposent, pour être indéfinie, n'en est pas moins stricte. Votre frère, réduit à la misère, a besoin de vos aumônes ; c'est un don que la charité vous commande. L'ordre de ses affaires demande seulement un secours momentané ; c'est un prêt qu'elle vous prescrit. Mais souvent vous ignorez s'il sera en état de restituer. Ce doute ne doit point arrêter votre charité compatissante. Plus souvent encore il arrive qu'un emprunteur, qui avait espéré satisfaire à son engagement, tombe dans l'insolvabilité. Alors votre charité généreuse doit se déployer par le remise de la dette. Ce que vous lui accordez est un prêt, mais avec l'intention de le convertir en don s'il est nécessaire. C'est un prêt lorsque vous le faites, qui devient un don quand vous le remettez. Combien est contraire à ce précepte formel du Sauveur la cruauté qui abuse du malheur d'un frère pour l'aggraver encore ; qui, lorsque des délais eussent pu prévenir la misère d'un infortuné, se hâte de l'y précipiter par l'inflexibilité de son exigence ; qui plonge dans l'horreur des cachots un père nécessaire à la subsistance des siens, et cause d'un seul coup la ruine d'une famille entière, souvent sans que ces barbaries produisent l'effet intéressé qu'on en attend, quelquefois même contre l'intérêt de celui qui s'y livre, qui ne fait qu'augmenter l'insolvabilité dont il se plaint !

Jésus oppose l'habileté que montrent dans la conduite de leurs affaires les enfants du siècle, c'est-à-dire les mondains, à celle que mettent dans les leurs les enfants de lumière, qui sont les chrétiens. Il semble que l'ardeur et l'activité devraient être en raison de l'importance du bien vers lequel on tend, et c'est tout le contraire. Le bien le plus précieux, le bien infini, le bien assuré, le bien impérissable, le seul vrai bien, on le souhaite avec faiblesse, on le recherche avec lâcheté. Mais les biens frivoles, incertains, fragiles, avec quel transport on les désire ! avec quelle ardeur on les poursuit ! Considérez l'homme occupé d'une affaire temporelle ; voyez avec quelle attention il examine tout ce qui peut lui

servir ou lui nuire ; s'informant de ce qui est utile ou dangereux ; consultant tous ceux qui ont des lumières à lui procurer. Considérez les peines qu'il se donne ; n'épargnant aucune démarche ; ne plaignant aucune fatigue ; ne craignant aucun embarras. Examinez le courage qu'il déploie ; ne se rebutant point des contrariétés ; ne se ralentissant point par les mauvais succès ; cherchant dans les revers, des moyens; dans les disgrâces, des ressources. Dès qu'il s'agit d'un intérêt temporel, il n'y a pas de stupide qui ne trouve des lumières ; point de lâche, qui ne prenne de l'activité. Les objets sont différents selon les inclinations ; les moyens varient d'après les caractères ; mais dans tous les hommes, la vivacité est extrême pour l'objet principal de leurs désirs. L'ambitieux, dans la carrière des honneurs, est sans cesse occupé de plaire à des protecteurs, de traverser des concurrents, de supplanter des supérieurs. Il supporte les rebuts, dissimule les mauvais traitements, dévore les affronts, et ne se décourageant de rien, persévère avec ténacité jusqu'à ce qu'il atteigne le terme de ses vœux. Le libertin ne perd aucune occasion de s'insinuer dans le cœur qu'il veut séduire. Rien ne lui coûte pour arriver à sa fin criminelle. Les dépénses les plus énormes, les tentatives les plus hasardeuses ne peuvent l'arrêter. Suggestion, corruption, adresse, violence, il emploie tout; intérêt, réputation, honneur, vertu, il sacrifie tout. L'avare ne néglige rien de ce qui peut grossir son trésor. Il en étudie continuellement les moyens ; s'ingénie à en trouver de nouveaux ; en calcule les avantages et les inconvénients divers ; souffre les privations ; brave les railleries, affronte les mépris, et ne redoute que le défaut de succès. Toutes les passions qui s'emparent de l'âme, lui donnent la même énergie. Pourquoi donc ce qui devrait être notre passion la plus ardente, nous laisse-t-il tant de lâcheté? En nous considérant attentivement, nous verrons que nous sommes à la fois enfants de lumière, et enfants du siècle. Nous voulons le bien céleste, et nous aspirons à des biens terrestres. Nous travaillons à les acquérir tous; mais avec quelle différence, grand Dieu! Que faisons-nous pour l'un? que ne faisons-nous pas pour les autres? D'un côté, quels efforts vigoureux! de l'autre quelles faibles tentatives! Là, aucun obstacle ne nous arrête ; ici, le plus léger nous re-

bute. La raison de cette malheureuse différence, c'est dans notre cœur qu'il faut la chercher ; elle est dans la différence de nos désirs. L'intérêt essentiel ne nous touche que faiblement ; et les intérêts d'un ordre infiniment inférieur, nous remuent beaucoup plus puissamment. Notre esprit conçoit l'importance de la sanctification ; mais notre cœur n'en est point affecté. Ce n'est pour nous qu'une de ces vérités spéculatives, dont on convient sans difficulté, mais qui n'engagent pas à agir. Nos désirs sont comme notre vue. Le présent qui est rapproché de nous, nous frappe vivement ; l'avenir est dans un lointain qui le diminue, et le fait presque disparaître. Pénétrons-nous de cette nécessité du salut, et nous y travaillerons vivement. Ranimons nos désirs languissants, ils communiqueront leur ardeur à nos actions ; et exécutant ce que recommande le divin Sauveur, nous nous trouverons aussi habiles dans notre grande et unique affaire, que les enfants du siècle le sont dans leurs affaires vaines et futiles.

Je vous dis de même : Faites-vous des amis de vos richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

Les richesses d'iniquité dont parle le divin Sauveur, ne sont pas celles qu'on a usurpées injustement sur le prochain. Le précepte de charité qu'il donne ici, ne peut pas être contraire à sa loi de justice, qui ordonne de restituer ce qu'on a pris. On n'a point droit d'employer au noble usage de l'aumône le bien volé ; on n'a pas le choix de l'emploi. La restitution est, non un bienfait, mais une dette stricte envers celui à qui on a dérobé son bien, et à qui il appartient toujours véritablement. Loin de se faire, par de telles largesses, des amis qui reçoivent dans les tabernacles éternels, le cri de ceux qu'on a dépouillés, élevé jusqu'à ces sacrés tabernacles, en fermerait l'entrée. Ce que Jésus-Christ appelle des richesses d'iniquité, et dont il veut que nous nous fassions des amis, ce sont, en premier lieu, celles que nous avons acquises, non pas précisément par des voies injustes, mais par une dureté rigoureuse, avec une avidité coupable ; en consumant à les amasser, toute notre application, toutes nos facultés, tout notre temps, au préjudice de ce que nous devons au service de Dieu et à notre sanctification. Ce sont,

en second lieu, les richesses auxquelles nous avons un attachement répréhensible ; en faisant notre objet principal, y plaçant notre bonheur, les regardant comme nos biens les plus précieux, et négligeant, pour en jouir, les biens de l'éternité. Ce sont, en troisième lieu, les richesses dont nous avons fait un usage contraire à celui qui nous était prescrit ; ne les employant pas aux nécessités des pauvres, mais les faisant servir à étaler le faste, à soutenir le luxe, à alimenter la mollesse, peut-être à des objets plus criminels encore. Ce qui fut jusqu'ici pour nous des richesses d'iniquité, faisons-en désormais des trésors de salut. Trop longtemps nous les avons fait servir à entretenir notre corruption, ces biens qui nous avaient été donnés pour opérer notre sanctification ; faisons-les rentrer dans leur destination, en rentrant nous-mêmes dans la nôtre. Jésus-Christ nous indique ici le moyen de réparer le tort qu'elles nous ont fait. Saisissons-le avec empressement ; et, en faisant l'emploi qu'il nous commande, méritons d'obtenir l'effet qu'il y attache.

Cet emploi qu'il nous prescrit des richesses qu'il nous a confiées, et que nous avons fait servir à l'iniquité, est de nous en faire des amis, en les distribuant aux pauvres. Riches, qui avez jusqu'ici regardé avec dédain ceux que la Providence a placés au rang le plus bas de la société, écoutez cette parole de votre divin Maître. C'est de ces hommes, objets de vos mépris, que vous devez ambitionner, rechercher, acheter l'amitié ; et non-seulement l'amitié, mais encore la protection. Vous devez obtenir d'eux qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Que votre vanité ne murmure pas de ce commandement ; il est votre avantage bien plus que le leur, Malgré l'orgueil avec lequel vous les traitez, ils peuvent pour vous bien plus que vous ne pouvez pour eux. Vous ne leur êtes utiles que dans le temps ; ils vous sont nécessaires pour l'éternité. Il y a entre le bien qu'il vous est accordé de leur faire, et celui qu'il vous est possible d'en recevoir, toute la distance qui est entre le ciel et la terre. Il n'y a pas entre l'un et l'autre plus de proportion, qu'entre le fini et l'infini. Vous vous êtes attiré par vos offenses l'inimitié de Dieu ; employez auprès de lui ces puissants médiateurs. Vos péchés ont ôté le crédit à vos prières ; substituez-y les prières si efficaces des

pauvres. Jésus-Christ vous dit : Faites l'aumône de votre superflu ; et voilà que tout devient pur dans vous (1). Ce n'est pas que l'aumône supplée la pénitence ; mais elle l'obtient. Elle ne remet pas les péchés graves, mais elle attire la grâce de conversion qui les fait remettre. Les supplications du pauvre fléchissent le cœur de Dieu, et touchent celui du pécheur. La colère céleste ne résiste pas à ses vœux, ni notre obstination à la grâce.

Il ne faut pas croire que les riches seuls aient, et le besoin, et le moyen de se faire des patrons auprès du trône céleste. Le précepte est universel. Il n'y a personne à qui les œuvres de miséricorde ne soient nécessaires et possibles. L'aumône n'est qu'une des branches de la charité. Elle n'est prescrite qu'à ceux à qui la Providence en a accordé les moyens ; mais la charité est commandée à tous les hommes. Pauvre vous-même, vous ne pouvez pas secourir les pauvres de vos biens ; mais il y a des infirmes à soigner, des malheureux à soulager, des affligés à consoler. Êtes-vous dans l'impuissance de vous livrer à ces bonnes œuvres corporelles ? un autre champ est ouvert à votre charité ; d'autres besoins du prochain, plus essentiels encore, réclament votre assistance. Aidez son âme de vos œuvres spirituelles ; donnez-lui le secours de vos exhortations, de vos conseils, de vos exemples, de vos prières. Tout ce qui peut lui être utile, de quelque genre, de quelque manière, en quelque degré que ce soit, voilà l'immense matière de votre charité. Tout les biens de tout ordre que Dieu vous a confiés, présents de la fortune, qualités du corps, talents de l'esprit, dons de la grâce, vous pouvez les faire servir tous à l'utilité du prochain ; vous pouvez de tous vous faire des amis dans les tabernacles éternels. Vous le pouvez ; vous le devez.

Oseriez-vous prétendre que pour parvenir au ciel, vous n'avez pas besoin d'être aidé du secours d'autrui, et que vos mérites suffisent pour vous y faire recevoir ? Les prières des justes, nécessaires aux pécheurs pour se repentir, le sont aussi aux justes pour persévérer. La communion des saints de la terre entre eux, n'est pas moins un dogme catholique,

(1) Verumtamen quod superest, date eleemosynam ; et ecce omnia munda sunt vobis. *Luc*, XI, 41.

que leur communion avec les saints du ciel. Nous professons l'une et l'autre dans le symbole de notre foi. Nous devons entretenir l'une et l'autre dans notre pratique. C'est ce concert des vœux réunis de toutes les âmes pieuses, qui, pénétrant les cieux, en fait retomber, comme une rosée abondante, les grâces salutaires. O sagesse suprême ! ô miséricorde ineffable de notre Dieu ! en faisant de la charité la première vertu de sa religion, il a voulu qu'elle fût aussi le lien principal de ceux qui la professent. Pour l'alimenter sans cesse, il a établi entre eux une dépendance mutuelle. Il les a unis par une réciprocité continuelle de besoins et de services. Dans l'ordre temporel, il a rendu le riche nécessaire au pauvre pour cette vie, et le pauvre nécessaire au riche pour la vie future. Il a de même formé dans l'ordre spirituel une balance des facultés et des nécessités de tous. Ainsi chaque homme ayant toujours besoin des autres, doit par intérêt même leur rester uni. En nous prescrivant les actes de cette sublime vertu, il les a multipliés; et par là nous les a facilités. En réunissant un si grand nombre de motifs, une aussi immense quantité de moyens de pratiquer la charité, il a ôté toute excuse, tout prétexte à l'inobservation. Quel homme peut dire qu'il n'a pas de service à rendre à ses frères ? quel homme, s'il est raisonnable, peut prétendre qu'il n'est pas de son intérêt de leur en rendre ? Combien serait agréable le séjour de la terre ; combien seraient heureux ceux qui l'habitent, si cette sublime vertu était universellement pratiquée ! si chacun, voyant son propre bien dans le bien du prochain, cherchait à faire son bonheur en travaillant à celui de ses semblables ! si on pouvait enfin se persuader qu'au lieu d'attirer exclusivement à soi les avantages de la société, on gagne beaucoup davantage à les procurer aux autres ! L'intérêt personnel, ce germe fécond de toutes les divisions, deviendrait le principe de l'union universelle. Cette vie, maintenant semée de tant de peines de toute espèce, serait l'image et l'avant-goût de la vie éternellement heureuse. Mais une telle félicité n'est pas accordée à ce monde. L'Église naissante en jouit un moment ; et bientôt les prétentions, les passions, les intérêts particuliers vinrent l'en priver. C'est au milieu de ces ennemis de notre bonheur, que nous avons à nous le procurer. Sachons, pour nous en faire un solide,

nous défendre d'eux. Pénétrons-nous de cette vérité essentielle, que pour quelques jouissances momentanées qu'ils peuvent nous apporter, ils détruisent notre félicité réelle et permanente. Soyons tous pour nos frères, quels qu'ils soient à notre égard, ce que nous voudrions qu'ils fussent. S'ils s'abusent en cherchant leur bien dans le mal qu'ils nous font, instruits à l'école de Jésus-Christ, ne les imitons pas. Détrompons-les en leur montrant un autre bonheur plus noble et plus réel, qu'ils ignorent ; et travaillons à nous rendre heureux, en versant sur eux tout ce qu'il y a de biens en notre pouvoir.

Si on était pénétré de cette vérité, que les œuvres de miséricorde sont plus utiles à celui qui les fait qu'à ceux qui les reçoivent, on ne verrait pas, ce qui est si commun, les heureux du siècle, tantôt repousser avec dureté les malheureux qui les sollicitent, tantôt les fatiguer par d'inutiles délais ; quelquefois les humilier par des reproches amers, et n'accorder souvent leurs bienfaits qu'à l'importunité ou à l'ostentation, pour délivrer leurs regards d'un objet désagréable, ou pour se donner la réputation de bienfaisance. Ainsi, lors même qu'on fait le bien, on en perd le prix par la manière dont on le fait. Au contraire, le chrétien qu'anime la charité, recherche comme des avantages personnels les occasions d'obliger ses frères. Loin de les éloigner par la rudesse, il les attire avec douceur. Loin de leur faire attendre ses bienfaits, il les prévient par ses offres. Il encourage la timidité des uns à lui faire des demandes ; il en épargne la honte à la sensibilité des autres. Il ne fait point parade de ses dons ; sa main gauche ignore ce que sa droite a donné (1), et il ajoute par là à ses bienfaits un nouveau prix devant Dieu et devant les hommes.

Les amis que nous devons nous faire de nos richesses d'iniquité, sont ceux qui nous recevront un jour dans les tabernacles éternels. S'ensuit-il de là que notre charité doive être bornée aux personnes religieuses et reconnaissantes, dont les prières peuvent nous être utiles ? Loin de nous cette pensée aussi contraire à l'intention de Jésus-Christ, qu'à notre pro-

(1) Te autem faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua. *Matth.*, VI, 3.

pre intérêt. Il nous est permis sans doute, c'est même le mieux, dans bien des circonstances, de préférer, pour exercer la bienfaisance, ceux qui réunissent le double titre du malheur et de la vertu ; l'espoir d'être assistés de leur crédit auprès de Dieu est un motif de préférence ; mais ce ne peut jamais être une raison d'exclusion. Le bien qu'on fait n'est pas perdu, parce qu'il tombe sur des indignes. La raison de ce principe est dans la nature de la charité. C'est en vue de Jésus-Christ qu'elle agit : que lui importe la reconnaissance des hommes ? Ce que vous faites à l'un de mes frères les plus petits, c'est à moi que vous le faites, a dit Jésus-Christ avec affirmative (1). Craindrions-nous qu'il ne fût ingrat ? Ne redoutons jamais de perdre un bienfait, en quelque lieu qu'il soit placé. L'infortuné qui le reçoit, l'ignore ; mais Jésus-Christ qui en est le véritable objet, le connaît. L'homme que vous obligez ne vous en sait point gré ; mais Jésus-Christ qui se tient pour obligé, vous en promet la récompense. Le service qui ne laisse espérer aucun retour de la part des hommes, acquiert par là même plus de mérite devant Dieu. Les plus agréables à ses yeux sont ceux que nous rendons à nos ennemis, et qui ne doivent être payés sur la terre que par des outrages et des persécutions.

Plusieurs saints Pères on vu dans ces amis, que doivent nous acquérir les richesses d'iniquité, les âmes vertueuses et infortunées qui, dans les flammes du purgatoire, achèvent de s'épurer, et de se rendre dignes du séjour céleste. Les aumônes que nous faisons en leur considération, les bonnes œuvres que nous pratiquons à leur intention, les vœux que nous adressons en leur faveur, les indulgences que nous leur appliquons, peuvent abréger le temps de leurs douloureuses épreuves, et les mettre plus tôt en possession de leur gloire. Il est bien consolant et bien avantageux pour nous, ce dogme enseigné par l'Église catholique, que nous pouvons encore servir, après leur mort, ceux à qui nous fûmes attachés pendant la vie ; et qu'il est en notre pouvoir de nous procurer des amis plus utiles, des protecteurs plus puissants qu'il n'en existe sur la terre. Aujourd'hui, la piété nous aura rendus

(1) Amen, dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *Matth.*, XXV, 40.

leurs intercesseurs ; demain, la reconnaissance en fera les nôtres. Les prières que nous faisons pour eux, ils les adresseront pour nous à leur tour. Nous les aurons fait admettre dans les tabernacles éternels ; ils nous y attireront à leur suite. Si la pitié de leur malheureux sort n'est pas assez forte pour nous émouvoir, que notre propre intérêt nous touche et nous excite. Considérons qu'un jour, peut-être, réduits au même état, nous aurons besoin des mêmes prières ; et, en réfléchissant à nos péchés, nous devons sentir que se sera encore un bienfait insigne de la divine miséricorde. Si ces âmes saintes souffrent pour quelques fautes légères, pour des restes d'offenses qu'elles n'ont pas suffisamment expiées sur la terre, combien de péchés plus graves, plus multipliés, nous reproche notre conscience ! Et qu'avons-nous fait pour satisfaire à la justice divine ? Unissons donc nos vives supplications à celles que toute l'église militante offre pour l'église souffrante. Méritons par nos prières ardentes pour ces âmes malheureuses, qu'un jour on élève pour nous de semblables prières, qui nous seront devenues si nécessaires ; et selon le précepte du divin Maître, pour être reçus dans les tabernacles éternels, acquérons-y des amis qui nous en ouvrent l'entrée.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur les avantages de la Pauvreté.

PAR M. BORDERIES.

Mendicare erubesco. (Luc., *XVI*, 3.)
J'ai honte de mendier.

Si l'économe de l'Évangile est frappé de consternation et d'effroi, s'il est agité par les plus vives inquiétudes, ce n'est point parce qu'il a trompé la confiance d'un bon maître, et qu'il commence à expier son injustice par ses remords et son repentir ; mais c'est qu'il pressent les tristes suites de sa disgrâce, et qu'il prévoit l'indigence qui va bientôt le punir de son infidélité ; c'est la pauvreté, dont les approches le glacent d'épouvante, et assiégent son esprit par les plus sinis-

trés images. Du moins, si, pour réparer son malheur et fournir à son existence, il pouvait, courbé sous de pénibles travaux, porter le poids du jour et de la chaleur, il s'y résoudrait avec courage ; mais il accuse sa faiblesse qui ne lui permet pas d'acheter, par des fatigues journalières, un pain arrosé de ses sueurs : *Fodere non valeo*. D'ailleurs, consentir à se revêtir des haillons de l'indigence et à tendre une main suppliante pour essuyer les rebuts de la richesse orgueilleuse, ou pour obtenir quelques légers secours d'une dédaigneuse pitié, c'est un sacrifice auquel sa fierté ne saurait se résoudre : *Mendicare erubesco*. Ce sentiment est celui de la plupart des hommes ; ils regardent la pauvreté comme le plus redoutable des fléaux. La philosophie ne sait fournir contre la pauvreté que des armes impuissantes, et le cœur le plus intrépide à braver les dangers et la mort elle-même ne sait plus retrouver son courage, s'il faut affronter ce formidable ennemi ; pour l'écarter, l'artisan devance le jour, et prolonge ses travaux bien avant dans la nuit ; pour s'y soustraire, le commerçant traverse les mers ; l'avare amoncelle les trésors autour de lui, comme un rempart pour s'en défendre ; l'enfance elle-même apprend à appeler l'indigence le plus grand des malheurs, et le vieillard près de sa tombe en redoute encore les atteintes. En un mot, la pauvreté est l'objet de toutes les alarmes, et tous les efforts se réunissent pour la repousser ; mais si ces préventions conviennent aux enfants du siècle, qui bornent ici-bas tous leurs désirs, les enfants de lumière, et ceux qui portent plus haut leurs espérances, ne sauraient les partager ; ils savent que ce qui affaiblit ou éteint en nous la charité mérite seul le nom de mal, et que, si la pauvreté est funeste à celui qui résiste à Dieu et murmure contre sa providence, elle est une source de biens pour le chrétien soumis. Cette dernière vérité est si consolante, et d'une utilité si générale, que j'ai cru devoir m'y attacher, et vous montrer avec quelques détails quels sont les avantages de la pauvreté : ce sera le sujet de cet entretien.

Si l'on mesure le bonheur d'un courtisan, ou la considération et l'estime qu'il obtient de son prince, sur le crédit dont il jouit auprès de lui, et sur les faveurs dont il est honoré, quelle idée ne doit-on pas se former de le pauvreté, puis-

qu'il n'est point d'état plus relevé aux yeux de notre souverain Roi, honoré de plus glorieux priviléges, prévenu de plus douces consolations ?

Les hommes méprisent la pauvreté ; indulgents pour les vices les plus honteux, c'est le seul tort qu'ils ne savent point pardonner ; sa vue seule les fatigue et les importune, et il suffit de se présenter devant eux, sous ses livrées pour en éprouver les plus humiliants affronts ; mais il n'en est point ainsi de notre Dieu ; il ne juge pas de la pauvreté à la manière des hommes, et ses pensées sont bien loin de leurs pensées. Attentif à veiller sur tous ses enfants, les pauvres cependant sont l'objet spécial de sa prédilection et de son estime, et c'est sur eux qu'il laisse tomber des regards d'affection et de complaisance. *Honorabile nomen eorum coram illo.* (*Psal.*, LXXIV, 14.) Toutes les créatures lui appartiennent, puisqu'il les a formées toutes, et qu'il les conserve toutes avec un soin paternel ; mais les pauvres ont, dans leur pauvreté même, un titre de plus pour être à lui ; il les appelle ses pauvres : *Pauperum suorum miserebitur.* (*Isa.*, XLIX, 13), comme s'il voulait les dédommager par sa tendresse des biens qu'il leur a refusés. Mais qui peut mieux nous faire comprendre en quel honneur la pauvreté est auprès de Dieu que la conduite de Dieu lui-même ? Jésus-Christ, en se faisant homme, a voulu que la pauvreté fût près de lui dès le berceau, l'accompagnât durant sa vie mortelle et ne le quittât qu'à sa dernière heure ; et tandis que, pour annoncer à la terre ses divines leçons, il attend que l'heure de sa mission soit arrivée, pour nous apprendre à estimer la pauvreté, il ne peut souffrir de retardement, et, dans sa naissance, il s'empresse de nous en faire connaître le prix. Étable de Bethléem, pauvres langes qui enveloppez le corps de mon Sauveur, paille chétive sur laquelle il repose, que vous nous prêchez éloquemment le prix de la pauvreté ! Si, pour accomplir les prophéties, la Vierge qui lui donne le jour doit descendre du sang royal, il faut qu'elle soit pauvre, et que sa pauvreté rehausse encore l'éclat de sa naissance. Si des anges annoncent sa venue, de pauvres bergers entendent les premiers leurs cantiques d'allégresse. Bien plus, c'est surtout en faveur des pauvres qu'il a entrepris le pénible et douloureux ouvrage de notre rédemption ; c'est surtout sa tendre com-

misération pour les pauvres qui l'a déterminé à quitter le trône de sa gloire et à s'abaisser jusqu'à nous. Isaïe l'avait annoncé, et Jésus se plaît à nous le redire : *L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré, par son onction divine, pour prêcher l'Évangile aux pauvres, et pour guérir ceux qui ont le cœur brisé par la tribulation :* « *Evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde.* » (*Luc.*, IV, 18.) Aussi, lorsqu'en présence d'une foule immense, il fait sur la montagne le promulgation solennelle de la loi nouvelle qu'il venait apporter à la terre, lorsqu'il apprend aux hommes quels sont ceux qu'attend le véritable et solide bonheur, les pauvres sont les premiers à qui il adresse ses touchantes révélations ; c'est aux pauvres qu'il fait connaître avant tout la dignité de leur condition et la grandeur de leur destinée ; et commençant ses leçons, dit saint Mathieu, il les instruisait par ces paroles : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux :* « *Et aperiens os suum, docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* » (*Matth.*, V, 3.) C'est encore peu de ces éloges divins pour celui qui sait que la pauvreté recèle Jésus-Christ lui-même, et qu'un Dieu se plaît à se cacher sous ses lambeaux. O vous qui vous plaignez de n'avoir pas vécu dans le temps où Jésus honora la terre de sa présence, de n'avoir pu lui prouver, par vos soins empressés, votre reconnaissance et votre amour, cessez vos plaintes : Jésus-Christ est encore au milieu de vous, il est dans ces pauvres dont l'indigence sollicite votre pitié, et réclame votre assistance ; il est dans ce malade que vous délaissez sur le lit de la souffrance ; il est dans ce captif dont votre humanité peut briser ou alléger les chaînes. Vous le savez, dites-vous, et dès votre enfance on vous apprit que les pauvres étaient les membres de Jésus-Christ ; mais, si vous le savez, d'où donc peut venir cet étrange contraste entre vos œuvres et votre foi ? Si vous connaissez toute la dignité du pauvre, pourquoi ne lui réservez-vous que les affronts ou le mépris ? pourquoi cet accueil plein de bienveillance pour la richesse, et pour l'indigence cet air contraint et glacé, ou même fier et plein d'arrogance ? *Mes frères*, dit l'apôtre saint Jacques, *ne faites acception de personne, vous qui avez la foi de Notre-Seigneur*

Jésus-Christ. (*Jac.*, II, 1) ; car, lorsqu'il entre dans votre assemblée un homme qui a un anneau d'or et un habit magnifique, et lorsqu'il y entre aussi quelque pauvre avec un méchant habit, si, arrêtant votre vue sur le premier, vous lui dites : Asseyez-vous ici, et que vous disiez au pauvre : Tenez-vous là debout ou asseyez-vous à mes pieds, n'est-ce pas établir une différence entre l'un et l'autre, et suivre des pensées injustes dans le jugement que vous en portez ? *Nonne facti estis judices cogitationum iniquarum ?* (*Jac.*, II, 4.) Injustice bien manifeste, puisque vous regardez comme la plus vile des conditions celle dont Dieu s'est plu à nous faire connaître l'excellence et la dignité, et que vous accablez de dédain ce pauvre que Dieu se plaît à combler des plus heureux priviléges.

Parler des priviléges de la pauvreté à des hommes charnels qui, remplis de préjugés, ne considèreraient que l'abjection du pauvre et son apparente faiblesse, ce serait leur tenir un langage bien étrange sans doute. En effet, quels peuvent être les priviléges de celui qui, dépouillé de tout et plongé dans le plus entier dénûment, bien loin de jouir de quelque indépendance, dépend au contraire de tous, et à qui il ne reste d'autre pouvoir que celui de faire parler en sa faveur l'excès de ses calamités et son impuissance pour y porter remède? De quels priviléges le pauvre peut-il donc se glorifier ? Des priviléges les plus admirables, mes frères, et préférables mille fois à ceux dont notre orgueil aime tant à se nourrir : priviléges sur ses semblables et priviléges fondés sur des titres incontestables, dont tous nos sophismes ne sauraient infirmer la validité ; car en établissant des conditions si diverses parmi les hommes et en peuplant cet univers de pauvres et de riches, Dieu n'a pas eu, sans doute, pour but d'affliger les premiers par une excessive rigueur, ni d'honorer les seconds par une prédilection injuste, mais il a voulu fournir à ceux-ci un moyen d'exercer leur charité, et à ceux-là des occasions de montrer leur résignation et leur patience ; ou plutôt, il a chargé les riches d'avoir les yeux ouverts sur les pauvres, de pourvoir à leurs besoins, et il a voulu affranchir les pauvres de ces soins et leur en épargner les embarras et les sollicitudes. Ainsi le riche n'est donc plus, quoi qu'en puisse puisse dire l'orgueil, que l'administra-

teur des biens du pauvre, et toutes les fois que, pour pourvoir à son luxe ou satisfaire à ses passions, il ferme l'oreille aux cris de l'indigence, ce n'est point seulement la voix de l'humanité qu'il étouffe, c'est l'injustice la plus criante dont il se rend coupable, c'est un débiteur qui repousse les réclamations de son créancier ou qui méconnaît les titres qui en constataient la légitimité ; mais il a beau se soustraire à ses poursuites, le pauvre saura bien le retrouver. Enfin un jour ils comparaîtront l'un et l'autre au tribunal du souverain juge : c'est là que Dieu vengera la cause du pauvre, et punira le riche d'en avoir trop longtemps méconnu les priviléges. C'est la pensée de saint Pierre Chrysologue : la main du pauvre, dit-il, est le coffre-fort de Jésus-Christ : *Manus pauperis est gazophylacium Christi.*

Entendez-le, riches du siècle : le Père de la grande famille vous a établis ses économes. Satisfaites à vos besoins, il le permet avec libéralité ; mais versez fidèlement dans les coffres qu'il vous a désignés le reste des biens que vous recevez de ses domaines : *Manus pauperis est gazophylacium Christi.* Entendez-le, vous qui, tourmentés par la soif de l'or, accumulez trésor sur trésor, sans pouvoir rassasier votre cupidité ; cet or et cet argent que vous entassez trompent leur destination : c'est la main du pauvre qui doit les recueillir : *Manus pauperis est gazophylacium Christi.* Entendez-le, vous qui êtes accoutumés à appeler bienséance l'assujettissement aux lois frivoles de la mode, les haillons de l'indigence réclament contre les sacrifices que vous faites chaque jour à ces caprices insensés : *Manus pauperis est gazophylacium Christi ;* et vous qui, dans des jours de tribulations et de détresse, allez grossir la foule de ces voluptueux insensibles aux maux de leur pays et aux misères de leurs frères, les angoisses et les soupirs de la vertu indigente, accusent les prodigalités par lesquelles vous achetez vos scandaleux passe-temps : *Manus pauperis est gazophylacium Christi.* Priviléges du pauvre, priviléges qui lui donnent auprès de Dieu le plus puissant crédit, ou plutôt, qui l'établissent comme le dépositaire de toute son autorité ; il semble que c'est au pauvre qu'il dit comme autrefois à Jérémie : Voilà que je vous établis pour arracher, détruire, perdre et dissiper, édifier et planter ; c'est à lui qu'il confie la

disposition des dons de la nature et de ceux de la grâce, des biens du temps et de ceux de l'éternité : ce n'est pas moi, c'est l'Écriture sainte qui leur attribue cette merveilleuse puissance, et qui l'établit par des passages les plus formels ou les traits les plus éclatants. Si Corneille est appelé des ténèbres du paganisme à la lumière de l'Évangile ; si, le premier des gentils, il reçoit, dans le baptême, le titre d'enfant de Dieu ; ce sont les pauvres, dont la voix est montée jusqu'au trône de la miséricorde, et en a fait descendre sur lui le plus précieux de tous les dons : *Eleemosynæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei* (*Act.*, X, 4). Si la mort vient enlever Tabithe, ce ne sont point, dit saint Chrysostôme, les esclaves dont elle était entourée qui rappelleront cette femme de la nuit du tombeau ; ce sont les pauvres qui redemanderont au ciel et obtiendront de lui une mère tendre qui vient de leur être ravie : *Quando mortua est Tabitha, quis eam suscitavit, servi circumstantes an mendici ?* Si vous avez des péchés à déplorer, les pauvres vous en achèteront la rémission. *Eleemosynis redime peccata tua* (*Dan.*, IV, 24). Si vous êtes en butte aux attaques du démon, les pauvres vous sauveront de ses mortelles atteintes. Les pauvres sont, au rapport de saint Chrysostôme, des soldats qui font la guerre pour vous ; l'aumône qu'ils reçoivent est leur solde, et, à ce prix, ils consentent à combattre l'ennemi de votre salut, et à vous défendre de sa fureur. *Cum enim stipendium acceperint, ipsius solvunt potentiam.*

Mais, outre ces glorieux priviléges, la pauvreté apporte encore avec elle les plus solides et les plus abondantes consolations. A ne considérer d'un côté que l'éclat extérieur qui accompagne la richesse, la magnificence de ses palais, la somptuosité de ses festins, la joie bruyante de ses fêtes, et de l'autre, l'abjection de la pauvreté, son délaissement, ses travaux pour acheter le pain de chaque jour, et l'humilité des réduits qui lui servent de demeure, qui ne croirait que Dieu a versé sur le riche ses dons les plus précieux, tandis qu'il n'a laissé au pauvre d'autre partage que les soupirs et que les larmes ? Cependant, au rapport des Pères, ou plutôt, d'après les paroles de Jésus-Christ lui-même, les richesses sont hérissées d'épines qui tourmentent et déchirent le cœur de celui qui les possède, tandis que la pauvreté

nous présente un asile assuré, un port tranquille, des plaisirs exempts de sollicitude : *Paupertas est tutum asylum portus tranquillus, deliciæ periculum expertes.* Heureux, s'écrie saint Ambroise, heureux le pauvre s'il connaît son bonheur, et s'il sait apprécier des biens préférables à tous les trésors ! *Beata est si bona sua noverit cum veritate paupertas.* Le luxe, il est vrai, n'amollit point son corps par les recherches de la délicatesse, mais l'adversité fortifie son âme par ses épreuves et ses combats ; Dieu lui a refusé des biens terrestres, il lui prodigue ses grâces, et s'il permet que l'indigence le rende un objet de mépris, il l'en dédommage par sa tendresse et par de secrets et ineffables adoucissements. Et que pourrait envier au riche le pauvre qui connaît les avantages de sa condition ? ses plaisirs ? mais le chagrin ou le dégoût les empoisonne ; son indépendance ? mais il dépend de la fraude qui dresse sans relâche des embûches à son bonheur, de l'envie qui médite sa ruine, des éléments dont la fureur menace sans cesse de renverser ses palais et de ravager ses moissons ; son luxe et l'étendue de ses possessions ? mais que sont les possessions les plus vastes auprès de cette terre dont, aussi bien que le riche, le pauvre a le domaine ? et les lambris dorés peuvent-ils le disputer en magnificence à la voûte brillante des cieux ? *Nunquid pulchriora spatiosissimarum domorum aurata laquearia quam cœli facies stellis insignita fulgentibus ?*

Mais c'est surtout lorsqu'il tourne ses regards sur son divin Maître, que le pauvre se félicite de sa condition ; c'est en voyant celui qui, étant riche, s'est rendu pauvre pour l'amour de nous, afin que nous devinssions riches par sa pauvreté, qu'il goûte de la joie à pouvoir être appelé pauvre comme son adorable Maître ; à l'exemple de l'Apôtre, c'est dans la détresse et les tribulations qu'il tressaille d'allégresse, et qu'il défie la faim, la soif, la nudité, de le séparer de la charité de Jésus-Christ. Ah ! ce ne sera point le pauvre qui écartera de sa demeure le signe adorable de notre rédemption ! la vue de son Dieu expirant sur une croix le remplit des plus abondantes consolations ; chaque jour la pauvreté vient lui donner avec Jésus crucifié quelque nouveau trait de ressemblance ; si la maladie l'étend sur un lit de douleur, et que nul ne prenne soin de soulager ses maux, ou de le con-

soler dans ses souffrances, il pense à Jésus attaché sur la croix, souffrant comme lui, délaissé comme lui : *Christo confixus sum cruci* (*Galat.*, II, 19) ; si ses prières ne peuvent obtenir de la dureté du riche quelques légers secours, et qu'à l'exemple du Prophète il mange la cendre comme le pain, et mêle ses larmes à son breuvage, il pense au fiel et au vinaigre que les ennemis de Jésus lui présentèrent pour le désaltérer : *In siti mea potaverunt me aceto* (*Psal.* LXVIII, 22). Si, tandis qu'il trouve à peine de quoi se défendre contre l'intempérie des saisons, l'opulence insulte à sa détresse par une barbare magnificence, il sait que Dieu lui a donné des droits sur le superflu que le riche consacre à satisfaire un luxe homicide, et il se console, en retrouvant, dans cette insensibilité, l'injustice des soldats qui se partagèrent les vêtements de Jésus : *Diviserunt sibi vestimenta mea* (*Psal.*, XXI, 19) ; et c'est ainsi qu'il trouve, dans la pauvreté même, des consolations préférables à tous les plaisirs si vantés de l'opulence.

O vous, dit saint Augustin, qui gémissez dans la détresse et l'abandon, séchez enfin larmes, consolez-vous : *Vobis dico, pauperes, consolamini, consolamini !* Vous qui, tombés tout à coup du faîte de l'opulence dans l'extrême pauvreté, venez de donner à la terre un si mémorable exemple de la vanité des choses humaines, consolez-vous, *consolamini, consolamini ;* vous aviez fait consister votre dignité dans cette pompe, et cet éclat extérieur qui vous environnaient ; Dieu, en vous enlevant vos richesses, a dissipé votre erreur, et en vous rendant pauvres, il vous a élevés à une dignité véritable que l'injustice des hommes ou les épreuves de la fortune ne sauraient vous ravir. Vous, qui déchus d'un état moins élevé, êtes obligés peut-être de solliciter aujourd'hui une charité dont vous donniez autrefois l'exemple, consolez-vous, *consolamini, consolamini ;* vous comptiez comme un glorieux privilége de pouvoir adoucir les peines des malheureux ; Dieu vous l'a enlevé, mais il vous a donné en échange les plus nobles prérogatives sur vos semblables, le plus puissant crédit auprès de lui. Vous tous, pauvres de toutes les classes et de tous les rangs, nombreuses victimes de l'infortune, consolez-vous, *consolamini, consolamini ;* consolez-vous aux pieds de Jésus-Christ, conso-

lez-vous à l'école de sa religion sainte ; elle vous fera connaître tout le prix de cette pauvreté si rebutante pour la nature ; elle vous apprendra que si vos épreuves sont pénibles, elles ne seront pas éternelles, et que le jour n'est pas loin où le Seigneur prendra soin d'essuyer vos pleurs, et de vous dédommager de quelques adversités passagères par un bonheur qui n'aura point de terme. Ainsi soit-il.

IXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. XIX, v. 41-47.

En ce temps-là, comme Jésus approchait de Jérusalem, voyant la ville, il pleura sur elle, disant : Si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui importe à ta paix ! mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront, te serreront de toutes parts, et te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. Et étant entré dans le temple, il commença à chasser ceux qui y vendaient et y achetaient, leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de prière ; mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le Temple.

HOMÉLIE

Sur les péchés des chrétiens.

PAR M. RICAUD.

Ut appropinquavit, videns civitatem flevit super illam.

Comme Jésus-Christ approchait de Jérusalem, en voyant la ville il pleura sur elle. *Luc.* c. XIX. v. 41.

Cette ville sur le sort de laquelle Jésus-Christ verse aujourd'hui des larmes, chrétiens auditeurs, c'est, dans le sens littéral, la ville de Jérusalem, comblée des faveurs les plus distinguées, coupable des plus grands crimes, et menacée des plus grands malheurs ; mais, dans le sens spirituel, c'est notre âme, non moins favorisée et non moins coupable que cette ville infortunée, et destinée, si elle ne se convertit pas, à une punition plus terrible encore. Voilà, mes frères, le grand objet que nous présente aujourd'hui notre évangile : un Dieu qui menace, un Dieu qui pleure ; et pourquoi ? Pour

engager les pécheurs à faire une sincère pénitence. Et quand je dis les pécheurs, ne croyez pas, mes frères, que je parle seulement de ceux qui vivent dans l'habitude des plus grands crimes; je parle de tous, tant que nous sommes : car, nous sommes tous pécheurs ; et quand même nous serions assurés que nos péchés nous ont été remis, certitude que nous ne pouvons jamais avoir dans ce monde, parce que nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; quand même, dis-je, nous aurions cette assurance, nous ne devrions pas pour cela être parfaitement tranquilles, puisque l'Esprit-Saint nous assure que nous ne devons pas être sans inquiétude sur les péchés mêmes qui nous ont été remis. Hélas ! mes frères, nous sommes accoutumés à regarder les Juifs avec horreur, comme un peuple déicide et livré en conséquence aux plus affreux malheurs. Apprenons aujourd'hui deux grandes vérités : savoir, qu'un chrétien qui commet un seul péché mortel, est plus coupable que les Juifs, et qu'il sera puni plus sévèrement. Ah ! mes frères, si ces deux grandes vérités ne font aucune impression sur vous, c'est sur vous que Jésus-Christ pleure. *Videns civitatem flevit super illam.* J'entre en matière ; favorisez-moi de votre attention.

PREMIER POINT.

Énormité du péché dans un chrétien.

Le péché des Juifs renferme trois caractères qui le rendent souverainement horrible, savoir : un caractère de perfidie, un caractère d'ingratitude et un caractère de cruauté. Caractère de perfidie, parce qu'ils étaient le peuple de Dieu, et qu'ils ne se sont servis de ce titre que pour se révolter contre lui. Caractère d'ingratitude, parce qu'ils avaient été comblés de mille bienfaits de sa main paternelle, et que, bien loin que ces bienfaits aient pu les retenir dans le devoir, ils s'en sont servis même pour le méconnaître et pour l'outrager. Caractère de cruauté enfin, puisque ce Dieu s'étant fait homme pour leur salut, ils l'ont abreuvé de fiel et d'amertume, et l'ont fait mourir sur une croix, au milieu des douleurs et des ignominies. Or, je dis qu'un chrétion qui commet un seul péché mortel, se rend par cela seul coupable d'une perfidie plus noire, d'une ingratitude plus atroce, d'une cruauté plus inouie. D'où je conclus qu'un chrétien qui péche mortelle-

ment, est encore plus coupable que les Juifs. Faites attention, je vous prie, mes frères, au développement que je vais faire de ces trois grandes vérités.

Et d'abord caractère de perfidie. Les Juifs étaient le peuple de Dieu. Il les avait choisis préférablement à tous les autres peuples ; il avait fait alliance avec leur père Abraham, à qui il avait ordonné la circoncision, comme un signe de cette alliance ; il les avait retirés miraculeusement de la servitude d'Égypte, où les retenait le roi Pharaon ; il les avait fait passer au travers des flots de la mer rouge, où il avait englouti tous leurs ennemis ; il les avait conduits dans le désert, où il leur avait donné une loi sainte et une nourriture céleste ; il les avait établis dans la terre promise, par des miracles aussi nombreux qu'éclatants ; il avait suscité parmi eux des prophètes et de grands personnages pour les éclairer, les diriger et les défendre. Les Juifs étaient donc le peuple de Dieu par excellence, et cela, tandis que toutes les autres nations étaient plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie. Aussi s'en glorifiaient-ils eux-mêmes : nous sommes votre peuple, ô mon Dieu, disaient-ils, et les brebis de votre bergerie. *Nos autem populus tuus, et oves pascuæ tuæ.* Et cependant ils se sont révoltés contre lui ; ils ont enfreint sa loi ; ils ont violé l'alliance qu'il avait faite avec leurs pères ; ils ont fermé leurs oreilles à la voix de tous les prophètes, leurs yeux à la lumière des Écritures ; ils n'ont pas voulu reconnaître celui que toute leur religion leur annonçait ; ils l'ont outragé, ils l'ont persécuté. Peut-on concevoir une perfidie plus noire ? Et voilà pourquoi les livres saints appellent les Juifs, un peuple ingrat, des brebis égarées, une nation adultère. *Ingratus populus, gens adultera, oves errantes.*

Or, je dis que la perfidie d'un chrétien qui offense Dieu, est encore plus noire. En effet, nous avons une loi bien plus sainte que celle des Juifs, une alliance avec le Seigneur notre Dieu bien plus étroite. Le baptême est bien au-dessus de la circoncision : non-seulement il nous distingue des nations infidèles, mais encore il nous fait contracter avec Dieu l'union la plus intime ; il nous délivre de la servitude du démon ; il nous donne droit au ciel, qui devient notre héritage ; il nous fait entrer dans le sein de l'Église, où se trouve la véritable religion, le véritable sacrifice, la véritable manne, toutes cho-

ses dont l'ancienne loi n'offrait que la figure. Nous sommes donc le peuple de Dieu, d'une manière plus spéciale encore que ne l'était le peuple Juif. Nous avons donc droit de dire, comme lui et à plus forte raison que lui : Nous sommes, Seigneur, votre peuple et les brebis de votre bercail. *Nos autem populus tuus, et oves pascuæ tuæ.* Et cependant nous nous révoltons contre ce Dieu qui est le nôtre par excellence ; nous méprisons sa loi, nous violons ses commandements, nous nous rendons, par nos mœurs, semblables aux païens, dont le baptême nous avait séparés ; nous retombons par le péché dans l'esclavage du démon, dont le baptême nous avait tirés ; comme cet esprit de ténèbres, nous disons à Dieu, sinon par nos paroles, du moins par notre conduite : je ne veux pas vous obéir. *Non serviam.* Nous démentons notre foi par nos œuvres ; nous foulons aux pieds le sang de la nouvelle alliance ; nous faisons blasphémer le nom de Dieu parmi les infidèles, nous qui nous disons à tant de titres le peuple de Dieu. Peut-on concevoir une perfidie plus noire ? Celle des Juifs lui est-elle comparable ? Et n'est-ce pas à nous plutôt qu'à eux, qu'on doit donner le titre de peuple ingrat, de nation adultère, de brebis errantes ? *Ingratus populus, gens adultera, oves errantes.*

En second lieu, le péché des Juifs renferme un caractère d'ingratitude. En effet, que de bienfaits n'avaient-ils pas reçus de Jésus-Christ ? Il avait guéri leurs malades, ressuscité leurs morts ; il les avait instruits des vérités du salut ; il avait passé au milieu d'eux en faisant du bien. *Pertransiit benefaciendo.* Eux-mêmes avaient été si touchés des preuves de bonté qu'il leur avait données, qu'ils avaient voulu le faire roi. Ils les avait favorisés de toutes ses grâces préférablement à tous les autres peuples, disant qu'il n'était envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël. Et cependant malgré tous ces bienfaits dont il les avait comblés, ils n'ont pas voulu le reconnaître ; que dis-je ? ils l'ont renié pour leur roi devant Pilate ; ils lui ont préféré Barrabas. Jésus-Christ et Barrabas, quel parrallèle ! peut-on concevoir une ingratitude plus monstrueuse ? Et puisque l'ingratitude est la preuve d'une âme basse, vile et insensible, n'avons-nous pas droit d'appeler les Juifs un peuple ingrat, des brebis éga-

rées, une nation adultère? *Ingratus populus, gens adultera, oves errantes.*

Mais, mes frères, ces titres, quelque odieux qu'ils soient, nous conviennent à nous-mêmes, et encore mieux qu'aux Juifs, quand nous avons le malheur de livrer notre âme au péché. Un chrétien qui pèche, est encore plus ingrat que les Juifs. En effet, puisque l'ingratitude est proportionnée aux bienfaits qu'on a reçus, Jésus-Christ nous ayant bien plus favorisés que les Juifs, nous sommes donc bien plus coupables, lorsque nous l'offensons. Les péchés d'un chrétien attaquent Jésus-Christ d'une manière toute particulière. Il est notre chef, et nous sommes ses membres. De là vient que saint Pierre nous appelle une nation sainte, un sacerdoce royal, un peuple que Jésus-Christ a acquis et racheté au prix de son sang. *Gens sancta, regale sacerdotium, populus acquisitionis.* Quand nous péchons, nous renions Jésus-Christ, nous l'abandonnons, nous lui préférons le démon, le monde, le péché, auxquels nous avons renoncé dans notre baptême, et qui sont ses ennemis irréconciliables. La préférence de Barrabas est donc moins odieuse encore. Un chrétien qui pèche, est donc un monstre aux yeux de la religion, un prodige d'ingratitude, et qui mérite encore mieux que les Juifs, le titre odieux de peuple ingrat, de brebis infidèles, de nation adultère. *Ingratus populus, gens adultera, oves errantes.*

Enfin le péché des Juifs renferme un caractère de cruauté qui le rend souverainement horrible. On est surpris et indigné quand on lit dans l'Évangile l'histoire des excès auxquels ils se portèrent contre ce Sauveur tout aimable, qui ne leur avait fait que du bien. Ils le couronnèrent d'épines, ils l'abreuvèrent de fiel, ils le couvrirent de plaies, depuis la tête jusqu'aux pieds ; ils le firent enfin mourir sur une croix entre deux infâmes voleurs, insultant encore à son supplice. On ne peut excuser une paraille cruauté : elle a rendu les Juifs exécrables dans tous les siècles. Le sang de cet innocent Abel crie vengeance contre eux ; ils errent comme Caïn, vagabonds par toute la terre, portant sur leur front l'empreinte d'un peuple déicide. *Ingratus populus, gens adultera, oves errantes.*

Mais, quoiqu'on ne puisse pas excuser le crime des Juifs, ne peut-on pas dire cependant qu'ils ne connaissaient pas

Jésus-Christ ; qu'ils le prenaient pour un homme ordinaire. Ils étaient coupables sans doute de ne pas reconnaître celui après lequel Abraham, leur père avait soupiré, que toutes leurs Écritures leur promettaient, que toutes leurs cérémonies figuraient, que toutes leurs prophéties leur annonçaient; mais enfin, ils ne le connaissaient pas. S'ils l'eussent connu, nous dit saint Paul, ils ne l'auraient pas crucifié. Il faut donc dire, comme saint Pierre, qu'ils ont péché par ignorance. *Ignorantes fecerunt*. Mais vous, chrétiens, vous le connaissez. Vous avez horreur du péché des Juifs, et cependant vous l'imitez ; car vous n'ignorez pas ce que la foi vous enseigne, qu'un chrétien qui pèche, crucifie de nouveau en lui-même Jésus-Christ. *Rursum sibimetipsis crucifigentes*. Il le crucifie en lui-même, en rendant inutile pour lui la passion de Jésus-Christ, comme les Juifs la rendirent inutile pour eux, en faisant servir à leur réprobation ce qui devait être le salut du genre humrin. Vous n'avez dont point d'excuse ; votre foi, qui devait vous justifier, vous condamne ; et vous êtes, bien mieux encore que les Juifs, un peuple déicide, un peuple ingrat, un peuple perfide. *Ingratus populus, gens adultera, oves errantes*.

Ah ! chrétiens, je le dis avec assurance, il ne faudrait que ces réflexions bien méditées, pour nous inspirer une horreur extrême du péché. Un chrétien qui s'en souille, se rend plus coupable que les Juifs. Aussi mérite-t-il tous les anathèmes qui sont renfermés dans les livres saints, contre ce peuple infidèle. Écoutez comment Jésus-Christ s'exprime par la bouche d'un de ses prophètes : Si c'était un étranger, dit-il, qui m'eût traité de la sorte, je l'aurais souffert avec patience; si c'était un infidèle qui se fût porté contre moi à de tels excès, je ne m'en serais pas plaint. Mais vous, mon peuple, mon enfant, la portion de mon héritage, vous que j'avais préféré à tant d'autres, que j'avais placé dans ma maison, que j'avais honoré de ma confiance, que j'avais admis à ma table, comment avez-vous pu oublier ainsi tous mes bienfaits, et vous rendre coupable envers moi de tant d'ingratitude, de cruauté et de perfidie ? Ah ! Seigneur, continue le prophète, frappez-les de mort. *Veniat mors super illos*. Qu'ils descendent tout vivants dans les enfers. *Descendant in infernum viventes*. Le péché est la mort de l'âme, mille fois plus funeste que la mort du corps ; c'est l'enfer de ce monde, où une âme est livrée

aux remords de ses crimes, au feu de ses passions, aux ténèbres et au désespoir. Ayons donc horreur du péché, mes frères. Un chrétien qui pèche, se rend plus coupable que les juifs ; vous l'avez vu : un chrétien qui pêche, sera plus sévèrement puni ; vous le verrez dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Punition du péché dans un chrétien.

Jésus-Christ déplore aujourd'hui, dans notre évangile, les malheurs des Juifs et ceux des chrétiens qui les imitent dans leur conduite. Or, ces malheurs consistent en trois choses : un aveuglement profond, un endurcissement déplorable, et une impénitence funeste. Tels sont les malheurs qui ont frappé les Juifs infidèles, qui menacent les mauvais chrétiens, et qui sont le sujet des larmes de notre divin maître. *Videns Jesus civitatem flevit super illam.*

Et d'abord aveuglement profond. Jésus-Christ le leur annonce aujourd'hui dans notre évangile. Ce fut peu de temps avant sa mort, le jour même de son triomphe, qui fut bientôt suivi de sa passion douloureuse. En descendant de la montagne des oliviers, sur son humble monture, d'un lieu d'où l'on découvrait toute la ville, il s'écria : O ville infidèle, si tu connaissais la paix et le salut que je t'apporte, dans ce jour de ma visite, que tu serais heureuse ! Mais non, ces vérités te sont cachées, et tu ne les connaîtras pas. Il se tut après ces paroles, et ses pleurs ne lui permirent pas d'en dire davantage. Les Juifs ont bien vérifié par toute leur conduite cet oracle de Jésus-Christ ; leur aveuglement inspire tout à la fois la pitié et l'horreur. Ils possèdent les livres saints, nous dit le grand Évêque d'Hippone, et ils ne les comprennent pas; semblables à des aveugles qui porteraient un miroir, où chacun les verrait, et où ils ne se verraient pas eux-mêmes. Ils ont sous leurs yeux, nous dit saint Paul, un voile d'iniquité. *Velamen iniquitatis.* Tant que ce voile subsistera, ils ne verront rien ; ce ne sera qu'à la fin des temps, lorsque ce voile leur sera ôté, qu'ils reconnaîtront celui qu'ils ont mis à mort. C'est cet aveuglement profond qui fait le premier caractère des Juifs, la première punition de leur crime, et que Jésus-Christ leur a annoncé. *Si cognovisses.*

Or, de combien de chrétiens cet aveuglement funeste n'est-il pas le partage? Il me semble voir ici une de ces âmes mon-

daines qui s'approchent de notre divin Maître un fois l'an, moins par dévotion que par coutume ; qui après une confession très-imparfaite, et surtout dépourvue de contrition, sans la ferme résolution de quitter tant de mauvaises habitudes sur lesquelles elles se font illusion, et qui sont toujours les mêmes, viennent recevoir Jésus-Christ dans un cœur qui n'est pas changé, et faire pour lui d'un jour de triomphe, un jour de deuil et de larmes. Je crois voir alors ce divin Sauveur, entrant dens cette âme, verser des pleurs, comme il fit sur Jérusalem, et lui dire, comme autrefois aux Juifs : O âme infidèle, que tu serais heureuse, si tu connaissais bien celui qui vient à toi, et si tu pratiquais fidèlement ce qu'il te demande pour ta paix et pour ton salut ! *Ad pacem tibi.* Mais non, toutes ces choses te sont cachées, parce que tu n'a pas connu le temps de ma visite. *Eo quod non cognoveris tempus visitationis meæ.* En effet, quoi de plus aveugle qu'un chrétien de ce caractère? Semblable aux Juifs, en portant l'Évangile, il porte sa condamnation ; il prononce son arrêt par la foi même qu'il professe. Comme eux, il a un voile d'iniquité sur les yeux. *Velamen iniquitatis.* Ce voile l'empêche de voir les choses les plus évidentes, que le monde aperçoit, le tort qu'il se fait par sa conduite, la contracdition évidente qui se trouve entre sa foi et ses mœurs. Tant que ce voile d'iniquité est sur sa tête, il a des yeux sans voir, des oreilles sans entendre. Heureux encore, si ce voile qui couvre son âme lui est ôté avant la mort, et s'il ne passe pas des ténèbres du péché aux ténèbres éternelles, après avoir entendu ce terrible reproche : Que n'as-tu mieux connu ton Seigneur et ton maître ! *Si cognovisses.*

En second lieu, endurcissement déplorable. Quoi de plus déplorable en effet, mes très-chers frères, que l'endurcissement des Juifs ? L'Écriture les appelle des cœurs de pierre. *Cor lapideum.* Dieu leur avait d'abord envoyé ses prophètes pour leur annoncer sa loi. Ensuite Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, vint la leur annoncer lui-même. Enfin, les apôtres, après Jésus-Christ, vinrent leur prêcher l'Évangile. Ils furent sourds à toutes ces voix, rebelles à toutes ces grâces. Ils persécutèrent les Prophètes, crucifièrent Jésus-Christ, forcèrent les Apôtres à porter aux Gentils l'Évangile qu'ils ne voulaient plus entendre. Aussi, écoutez comment

notre divin Sauveur s'en plaint à eux d'une manière tendre et amoureuse. O Jérusalem, Jérusalem, s'écrie-t-il, qui fais mourir tes prophètes, et lapides ceux que j'envoie vers toi ! Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! *Quoties volui... et noluisti.*

Or, combien y en a-t-il encore parmi les chrétiens de ces cœurs de pierre, semblables par leur dureté à ceux des Juifs? *Cor lapideum.* Jésus-Christ nous envoie ses ministres, pour nous annoncer sa parole ; et comment la recevons-nous ? Comme une parole profane : nous l'entendons avec indifférence, comme si les vérités qu'on nous annonce ne nous regardaient pas ; comme si c'étaient des vérités frivoles et sans importance. Ainsi que les Juifs, nous persécutons ceux qui nous l'annoncent, et comment ? Par le glaive de la langue. *Gladio linguæ.* Nous leur reprochons de ne pas pratiquer ce qu'ils nous enseignent ; comme si leur infidélité pouvait excuser la nôtre. Nous les lapidons, en les accusant d'exagérer les devoirs de la religion qu'ils nous prêchent ; comme si cette religion était l'ouvrage des hommes, et qu'il dépendît de ses ministres d'y ajouter ou d'en retrancher quelque chose. C'est ainsi que de cette parole de vie, nous faisons une parole de mort, et que Jésus-Christ nous reprochera un jour d'avoir endurci nos cœurs à sa vérité qu'il voulait nous faire entendre. *Quoties volui... et noluisti.*

Enfin, impénitence funeste, suite de cet aveuglement et de cet endurcissement. Jésus-Christ le prédit encore aux Juifs dans notre évangile : Jérusalem, s'écrie-t-il, il viendra un temps, et ce temps n'est pas éloigné, que tes ennemis t'environneront de tranchées ; qu'ils t'assiégeront et te serreront de toutes parts ; qu'ils te raseront ; qu'ils extermineront tes enfants qui sont dans tes murs, et qu'ils ne te laisseront pas pierre sur pierre. Remarquez, mes frères, que Jérusalem était une grande ville, d'une population immense, et qu'embellissaient de superbes édifices et de magnifiques monuments. Forte par elle-même, elle l'était plus encore par la protection des Romains qui étaient les maîtres du monde. Jérusalem, en un mot, jouissant d'une paix profonde, était plus florissante que jamais. Cependant Jésus-Christ prédit qu'elle sera bientôt détruite ; il le prédit trente-huit ans avant

l'événement ; il le prédit au même lieu, et dans la même saison où les Romains l'assiégèrent depuis. Il prédit que ses ennemis l'environneront de tranchées : c'est cette ligne de circonvallation que Titus fit tirer d'abord à un quart de lieue autour de la ville, et qui passait par le mont des oliviers. Il prédit qu'ils l'enfermeront et la serreront de tous côtés : c'est ce mur que dans l'espace de trois jours ce prince fit construire par toute son armée, pour empêcher que rien n'entrât ni ne sortît de la ville, et la réduire ainsi par la famine. Il prédit qu'ils la détruiront entièrement elle et ses enfants, jusqu'à ne laisser pas pierre sur pierre : Jérusalem, en effet, fut tellement ruinée de fond en comble, qu'au rapport de l'historien Josèphe, témoin oculaire, il y périt onze cent mille Juifs, et qu'on fit passer la charrue sur la place qu'elle avait occupée. En vain plusieurs siècles après, un empereur infidèle, Julien l'apostat, ayant déclaré la guerre à la religion de Jésus-Christ, conçoit-il le projet insensé de donner un démenti à sa prédiction, en relevant le temple de cette ville coupable ; en vain pour exécuter son audacieux dessein, prêt à employer, s'il le faut, toutes les forces de son empire, a-t-il recours aux Juifs, qui étaient dispersés dans tout le monde, les excitant à rebâtir leur temple, et leur donnant des sommes immenses, pour les aider et les soutenir. Il est écrit que le ciel et la terre passeront, et que les paroles de Jésus-Christ ne passeront point. Qu'arrive-t-il ? le miracle le plus frappant et le plus authentique, puisqu'il nous est attesté par un païen même. Ammien Marcellin, zélé défenseur de Julien, le rapporte en ces termes : Pendant qu'Alipius, aidé du gouverneur de la province, avançait l'ouvrage autant qu'il le pouvait, des globes de feu sortant des fondements, le lieu devint tellement inaccessible, que les ouvriers qui s'opiniâtraient à continuer le travail, furent consumés par les flammes, et les Juifs contraints d'abandonner leur entreprise, en sorte que, suivant la parole de Jésus-Christ, il ne resta pas pierre sur pierre.

Et voilà, mes frères, une image de ce qui arrive à bien des pécheurs au moment de la mort. Les démons, leurs ennemis, les entourent alors de tranchées, comme firent les Romains à Jérusalem. *Circumdabunt te inimici tui vallo.* Ces tranchées sont les parents qui les flattent, les médecins qui les trom-

pent, les amis qui les tranquillisent. On a négligé de recourir à Dieu pendant toute sa vie ; on le néglige encore à la mort. Cependant le mal presse. *Coangustabunt te undique.* La tête se prend, les sens se perdent, la raison s'enfuit, il ne reste plus qu'un corps privé de sentiment, et qui va bientôt tomber en poussière. *Ad terram prosternent te.* Et cette pauvre âme privée de tout mérite, et chargée de péchés, va paraître devant Dieu pour y recevoir l'arrêt de sa damnation éternelle. *Et non relinquent in te lapidem super lapidem.* C'est ainsi que l'impénitence de la vie dispose et conduit peu à peu à l'impénitence de la mort.

Nous lisons dans les livres saints qu'après la première destruction de Jérusalem, qui eut lieu sous le roi Nabuchodonosor, et qui fut suivie de la captivité de Babylone, le prophète Jérémie, qui l'avait prédite aux Juifs longtemps auparavant, s'assit sur les ruines de cette ville infortunée, et que, fondant en larmes, il s'écria : O Jérusalem, ville autrefois si belle, comment as-tu perdu tout ton éclat ? Toi qui brillais naguère comme la reine des cités, tu es devenue semblable à une veuve couverte d'habits de deuil, qui pleure la mort de son époux et de ses enfants. Ton or s'est obscurci, et ta gloire s'est éclipsée. Tes rues autrefois si fréquentées sont désertes, et tes places superbes sont la demeure des bêtes féroces et des serpents. Ton temple si magnifique, qui brillait d'or et d'argent, n'est plus qu'un amas de ruines, et personne ne vient plus à tes solennités. Tes fils et tes filles ont été traînés en servitude. Ton ennemi t'a assujettie, et il a dit en secouant la tête : Est-ce là cette ville si puissante et si belle, qui faisait la joie de toute la terre ? Jérusalem a péché : voilà pourquoi elle a été si affligée. Jérusalem, convertis-toi au Seigneur, ton Dieu qui te rappelle. *Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum.*

Tel est, mes frères, le malheur d'une âme qui perd la vie de la grâce, en s'abandonnant au péché. Toute sa beauté est flétrie ; tout le trésor des mérites qu'elle avait acquis est perdu. Dieu n'est plus son père, et elle n'est plus son enfant. Son cœur, autrefois le temple de la divinité, devient le séjour du crime. Elle perd tout droit au ciel qui était son héritage, et esclave du prince des ténèbres elle se rend la proie de l'enfer. Les anges de paix pleurent sur son malheur et

s'écrient : Est-ce là cette âme si belle, qui faisait la joie de l'Église du ciel et de la terre ? C'est le péché qui l'a réduite dans ce funeste état. O âme infidèle, retourne donc à la vertu que tu as malheureusement abandonnée. *Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum.*

Puissent ces simples réflexions faire sur vous une impression salutaire, chrétiens auditeurs ! C'est ainsi que les larmes de Jésus-Christ ne vous seront point inutiles ; c'est ainsi que l'exemple de Jérusalem ne sera pas perdu pour vous. Comme cette ville infortunée, vous vous êtes rendus coupables, en péchant, de l'ingratitude la plus noire, de la perfidie la plus atroce, de la cruauté la plus inouie. Comme elle, vous vous exposez, en persévérant dans le péché, à l'aveuglement le plus profond, à l'endurcissement le plus déplorable, à l'impénitence la plus funeste. Faites donc pénitence, vous dirai-je comme autrefois saint Pierre dans le premier discours qu'il fit aux Juifs, au sortir du cénacle, dans la ville de Jérusalem. *Agite pœnitentiam.* La pénitence réparera tous vos péchés passés, et elle vous préservera de nouvelles chutes. Elle vous rétablira dans l'amitié de Dieu, et vous rendra votre innocence. La pénitence de la vie vous préparera à celle de la mort ; et la pénitence de la mort vous conduira à la Jérusalem céleste, d'où tous les pleurs sont bannis, et où il ne reste plus qu'une joie parfaite et éternelle. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ pleure sur Jérusalem, et chasse les vendeurs du Temple.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Comme Jésus s'approchait de Jérusalem, considérant cette ville, il pleura sur elle, et dit : Oh ! si du moins dans ce jour qui t'est donné, tu connaissais ce qui peut te procurer la paix ! mais maintenant tout cela est caché à tes yeux.

Le moment où l'écrivain sacré nous représente Jésus-Christ affligé et pleurant, est celui où il était reçu en triom-

phe à Jérusalem. Ce qui exciterait la joie de tout autre homme, paraît causer sa douleur. Un sentiment profond l'affecte. Connaissant avec certitude l'avenir, il porte ses regards sur ce qui doit suivre ce jour de gloire. Il voit ce même peuple, qui maintenant l'environne avec transport, dans peu de jours l'entourer avec fureur ; passer de l'enthousiasme de la reconnaissance à celui de la haine ; changer ses bénédictions en imprécations, ses chants de joie en cris de rage ; demander à haute voix la mort de celui pour qui il fait à présent les vœux les plus ardents. Sa prescience le transporte encore plus loin. A la suite du crime que va commettre cette malheureuse nation, il voit le terrible châtiment, dont quelques années après il sera suivi, qui n'est encore que le prélude de châtiments bien plus épouvantables. C'est la comparaison du moment actuel si brillant, avec les jours affreux qui le suivront, qui émeut les entrailles sensibles du Sauveur.

N'ayant pas, comme Jésus-Christ, la science de l'avenir, nous ne pouvons pas dans les événements heureux, prédire de quoi ils seront suivis. Mais il ne faut qu'un peu d'expérience pour savoir que la vie est un mélange et une succession continuelle de biens et de maux. Les plaisirs les plus vifs sont ceux qui causent le plus de chagrin ; les bonheurs passagers sont des semences de peines et de misères. Quand avons-nous éprouvé une félicité durable ? Qui avons-nous vu en jouir? Si dans le moment où quelque bien nous survient, nous faisions cette réflexion que la sagesse humaine seule devrait nous inspirer, nous ne nous livrerions pas dans les succès à des transports de joie immodérés. Les éloges nous enivrent ; les prospérités nous enthousiasment. Et quand les revers viennent fondre sur nous, ne nous trouvant pas préparés à les recevoir, ils en sont bien plus amers. Écoutons ce que nous recommande le Sage : Dans les jours heureux, jouis du bien ; mais en même temps, prévois le jour mauvais (1) ; car Dieu a fait l'un comme l'autre. Sa sagesse les a entremêlés, pour qu'ils se servissent de contrepoids et de correctif. Des bonheurs continuels nous enfleraient ; une

(1) In die bona fruere bonis, et malam diem præcave. Sicut enim hanc sic et illam fecit Deus. *Eccl. VII.* 15.

chaîne non interrompue de malheurs nous abattrait : mais il tempère le mal que les uns pourraient nous faire, par la considération des autres. Dans ceux-ci, comme dans ceux-là, songeons à la main qui nous les envoie. Respectons ses vues pleines de sagesse, et bénissons sa bonté qui fait toujours ce qui nous est le plus avantageux.

En se revêtant de l'humanité, Jésus-Christ avait pris les diverses affections auxquelles elle est sujette. Mais tous les sentiments dont il a jamais été ému, ont eu pour objet le ministère auquel il s'était dévoué. Il n'en a pas éprouvé un qui eût pour but son intérêt personnel. Ici nous le voyons se livrer à une profonde affliction. Mais quelle en est la cause ? Est-ce la vue des tourments douloureux qu'il va souffrir ? Non, ce n'est pas sur lui-même, c'est sur Jérusalem, coupable et malheureuse, qu'il verse des larmes. C'est le crime atroce et le terrible châtiment de cette ville ingrate qui l'affectent. Il semble qu'il soit étranger au forfait qu'elle va commettre.

Ce serait se former de la piété une idée fausse, de la croire incompatible avec les divers mouvements de joie, de tristesse, d'aversion, de crainte, de désir, d'indignation, que nous éprouvons naturellement. La vertu n'est pas l'apathie. La Religion n'anéantit pas la nature ; elle la perfectionne : elle ne détruit pas les sentiments naturels ; elle les modère et les règle : elle ne nous empêche pas de nous réjouir ou de nous affliger ; elle nous fait connaître les vrais objets de notre joie et de notre affliction. Si nous considérions les choses humaines des yeux de la foi, nous serions affectés tout autrement que nous ne le sommes. Nous ne serions pas aussi douloureusement touchés des maux temporels ; et, au contraire les maux les plus graves, les maux essentiels, les péchés et leurs terribles suites, auxquels nous sommes presque indifférents, seraient le sujet de notre profonde douleur. Nous ne pouvons pas, il est vrai, être, comme le divin Sauveur; si exclusivement occupés des choses du ciel, que nous devenions absolument insensibles à celles de la terre. C'est un degré de perfection que la faible humanité est incapable d'atteindre. Ce que nous pouvons, ce que nous devons, c'est d'estimer ces biens célestes plus que les biens terrestres ; de les désirer davantage ; de craindre plus d'en être privés ;

d'être plus peinés de les perdre. Si nos affections sont nécessairement partagées, qu'ils en aient la principale part ; et ne pouvant tout leur donner, donnons-leur au moins la préférence dans notre volonté ; c'est tout ce que Dieu exige de nous. Que notre volonté, se mettant au-dessus des mouvements de sensibilité qu'élève dans nos cœurs la nature corrompue, préfère décidément souffrir tous les autres maux à se laisser souiller d'un péché : notre devoir est accompli et Dieu est satisfait.

Le principal objet de notre affliction doit être le péché. Nous devons avoir, d'abord un regret profond des nôtres, et ensuite une sincère compassion pour ceux de nos frères. En blâmant les pécheurs, le juste les plaint encore davantage. Obligé de prononcer à Saül la sentence de sa réprobation, Samuel le pleure tous les jours de sa vie (1). Jésus-Christ connaît toute l'énormité du crime que va commettre Jérusalem ; il sent toute la justice du châtiment : mais sa compassion, loin d'en être étouffée, n'en est que plus émue. L'équité demande la punition des coupables : mais la charité défend de s'en réjouir. Plus leurs péchés sont graves, et les châtiments auxquels ils se dévouent, terribles, plus ils doivent exciter notre douleur. Et en retournant sur nous-mêmes nos regards, leur sort ne doit-il pas nous faire trembler ? Sommes-nous exempts de péché ? l'avons-nous toujours été ? Si nous nous flattons de posséder l'amitié de Dieu, combien peu s'en est-il fallu que nous ne la perdissions ? Ne nous sentons-nous pas continuellement près de la perdre ? Songeons à la fragilité humaine ; réfléchissons surtout à la nôtre. Ne confondons jamais le vice avec les vicieux ; et conservant pour l'un notre juste sévérité, ayons toujours pour les autres la plus tendre compassion.

Le premier objet de la douleur dont Jésus-Christ est oppressé pour Jérusalem, est que cette ville a négligé les grâces dont Dieu la comblait. En ce moment même elle méconnaît la faveur qu'il lui fait, en venant la visiter. Ce jour, et un petit nombre de ceux qui doivent le suivre, sont les derniers que la miséricorde suprême lui accorde, pour reconnaître ses

(1) Verumtamen lugebat Samuel Saulem, quoniam Dominum pœnitebat quod constituisset eum regem super Israel. I. *Reg.* XV. 35.

erreurs et ses crimes. Encore quelques jours, et si, dans cet intervalle, elle ne s'en est pas repentie, elle y mettra le comble par un forfait inouï dans l'histoire des siècles. C'est donc une vérité aussi certaine qu'elle est terrible, qu'il est un nombre déterminé de jours accordé au pécheur, passé lequel il n'y a plus pour lui de repentir ; que la mesure des grâces est fixée dans les décrets éternels ; et que, lorsqu'elle est remplie, les grâces cessent de couler. O vous qui languissez sous le poids honteux du péché, le plus grand de vos malheurs n'est pas encore la redoutable inimitié de Dieu, qu'ils vous ont attirée ; c'est le mépris que vous avez fait de ses instances pour vous rendre son amitié. Ce qui rend un malade incurable, c'est le refus qu'il fait des remèdes. Contraste étonnant ! C'est l'offensé qui fait les avances, et l'offenseur qui les repousse. C'est le Créateur tout-puissant, qui, ayant dans sa main le moyen facile de se venger, presse sa créature d'accepter le pardon ; et c'est la vile et faible créature qui, sous le bras prêt à l'écraser, rejette insolemment l'indulgence qui lui est offerte. Il semblerait à la conduite de Dieu envers vous, et à la vôtre à son égard, que c'est à lui à vous demander grâce, et à vous à l'accorder. Malheureux ! ce que vous refusez aujourd'hui, vous sera peut-être refusé un jour. Les fruits de pénitence ne sont pas de toutes les saisons. Comme à Jérusalem, ce jour vous est donné : craignez qu'il ne revienne pas.

Car il viendra des jours désastreux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts ; et ils te renverseront par terre, toi et les enfants qui sont dans ton enceinte ; et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.

Voici une prophétie bien positive et bien claire. Jésus-Christ prédit en termes formels à Jérusalem, sa destruction. Lorsqu'il prononçait cet oracle, lorsque peu d'années après, son évangéliste l'écrivait, rien n'en annonçait l'accomplissement. Tranquilles sous le joug des Romains, ne faisant aucun effort pour s'y soustraire, les Juifs jouissaient, dans une paix profonde, de leurs lois, de leur temple, de leur religion. Il n'était ni dans la politique romaine de les y troubler, ni de leur intérêt de se révolter. Qui est-ce qui pouvait à cette épo-

que, à moins d'être dans le secret de la Providence, prévoir que ces redoutables conquérants, après avoir été les ministres de la justice de Dieu contre les monarchies prédites par Daniel, deviendraient les instruments de sa vengeance contre son propre peuple ? Cette prédiction de Jésus-Christ était tellement constante parmi ses disciples, que lorsqu'éclatèrent les divisions entre les Juifs et les Romains, saint Siméon, alors évêque de Jérusalem, en sortit, et se retira avec tous les chrétiens hors du théâtre des combats. Que peuvent opposer les incrédules à une preuve aussi évidente de la mission de Jésus-Christ ? Nieront-ils la prophétie ? Mais elle était connue, publique, consignée par écrit, dans un temps où l'événement n'avait aucune vraisemblance. Diront-ils que la ruine de Jérusalem n'en est pas l'exécution ; qu'elle n'y a aucun rapport ? Mais qu'ils rapprochent des faits constants et rapportés par tous les historiens, les expressions de Notre-Seigneur : ils verront annoncés la venue des ennemis, les tranchées dont ils environnèrent la ville, l'extrémité où ils la réduisirent en la resserrant, sa destruction qui ne laissa pas une pierre sur une autre, le meurtre de tous ses défenseurs et de ses citoyens. Le hasard fait-il cadrer ainsi l'événement avec la prédiction ? forme-t-il dans l'un et dans l'autre, un rapport aussi parfait de circonstances ? Toute la sagacité humaine ne pouvait pas imaginer une révolution aussi imprévoyable, aussi éloignée de toutes les apparences. Pour la prédire, il fallait la puissance de l'opérer.

En versant des larmes sur le désastre de son pays, Jésus-Christ nous apprend à nous intéresser à la prospérité de la patrie qui nous a donné naissance. La religion qui étend notre charité à tous les hommes, ne nous rend pas pour cela cosmopolites ; elle resserre au contraire les liens qui nous attachent au sol où la Providence nous a placés. Les supplications pour la splendeur des empires, pour la paix des États, pour la conservation de leurs souverains, pour la salubrité de l'air, pour la fertilité de la terre, pour la régularité des saisons, font partie des prières ordinaires des fidèles. Si la Providence afflige de quelque calamité une région particulière, l'Église appelle ses enfants dans les temples, pour désarmer par leurs vœux réunis la colère céleste. Ils sont bien injustes, ceux qui accusent le christianisme de rendre l'homme

indifférent au bien de la société. Un pareil reproche leur sied bien mal, à eux, dont les principes tendent à la subversion de toute société. Comparez le patriotisme du chrétien à celui de l'incrédule. Le premier reconnaît pour principe de l'ordre social, la volonté de Dieu qui l'y soumet ; le second le fonde sur un contrat dont la réalité incertaine, dont les clauses équivoques, sont presque partout des sujets de contestations et de troubles, des prétextes de révolte ou d'oppression. L'un tient à sa patrie par devoir ; l'autre par intérêt. Celui-là est par religion tout occupé du bien public ; celui-ci par principe pense uniquement au sien. On sert sa patrie d'un côté avec désintéressement, de l'autre par ambition. On travaille là pour supporter les charges qu'elle impose ; ici pour retirer les avantages qu'elle procure. Placez ces deux hommes dans les circonstances délicates, et qui ne sont pas rares, où l'intérêt public demande qu'on lui immole quelque intérêt particulier. Lequel des deux s'y portera le plus franchement, de celui qui attend dans l'autre vie un immense dédommagement de ses sacrifices, ou de celui qui, bornant tous ses désirs à la vie présente, perd à la fois, et son bien, et ses espérances ? Demandez pour le salut de l'État, à l'avare, d'y contribuer de ses richesses ; à l'ambitieux, de consentir à perdre ses honneurs ; au voluptueux, de renoncer à ses plaisirs ; à l'orgueilleux, de souffrir que sa réputation soit altérée : et voyez s'ils y consentiront. Demandez ensuite à l'homme religieux tous ces sacrifices réunis ; et voyez s'il hésitera à les faire. Il n'y a de véritable patriotisme que celui qu'inspire la religion ; parce qu'il est le seul pur dans son principe, assuré dans ses effets, constant dans sa durée, inébranlable dans toutes les circonstances.

En témoignant sa douleur des maux qui vont accabler Jérusalem, Jésus-Christ indique leur cause : c'est qu'elle n'a pas connu le temps où elle a été visitée. Ils sont presque toujours des châtiments de la justice divine, les fléaux qu'elle laisse tomber sur les nations. La loi du peuple juif nous présente les promesses et les menaces divines : et son histoire nous en a fait voir l'exécution constante. Lisez dans les prophètes les malheurs prédits à Damas, à Tyr, à Ninive, à Babylone, à l'Égypte, à cause de leurs crimes, et voyez ces prédictions toujours suivies de leur accomplissement. Suivez,

les prophéties à la main, les vengeances du Seigneur sur les empires qui avaient successivement provoqué sa colère. Considérez l'Éternel transportant, comme il le dit, les royaumes de nation à nation, à cause des iniquités (1) ; châtiant l'Assyrie par la Chaldée ; la Chaldée par la Perse ; la Perse par la Grèce ; la Grèce par Rome ; Rome par les Barbares. Voyez toutes les nations les plus florissantes, perdre leur gloire avec leurs mœurs. Aveugles que nous sommes ! nous imaginons voir les principes de ces révolutions qui nous frappent et nous effraient, dans des causes naturelles ; et nous ne sentons pas que ces causes, secondes elles-mêmes, ne sont que les moyens par lesquels la cause première exerce sa terrible justice. Quand les iniquités des peuples amoncelées sur leurs têtes, se sont élevées jusqu'au ciel (2), alors cesse la patience de Dieu, arrivée à son terme, et commence sa vengeance. Il ne fait que les livrer à leurs crimes, qui deviennent leur première punition.

Hélas ! pour prouver cette grande vérité, est-il nécessaire de recourir à des exemples étrangers ? N'en sommes-nous pas nous-mêmes un exemple bien authentique et bien déplorable ? Rappelons-nous ce que nous étions, et voyons ce que nous sommes. De combien de crimes étions-nous coupables, ou plutôt de quels crimes étions-nous exempts ? A tous les désordres dont avaient gémi les siècles précédents, notre malheureux siècle en avait ajouté un autre plus funeste. Le libertinage de l'esprit était venu augmenter, affermir, rendre irréparable le libertinage du cœur. Les erreurs qui avaient affecté les générations passées, laissaient au moins dans les esprits des idées de Religion, des principes de morale ; en attaquant les dogmes de l'Évangile, elles ne portaient aucune atteinte à ses règles ; mais l'incrédulité, ce monstre de nos jours, est venu ôter au genre humain, tout principe, tout joug, toute vertu, tout Dieu. Quelle était la passion dont on rougissait ? Quelle était l'autorité que l'on respectait ? Quand nous considérons d'une part, les désordres où le défaut de religion avait plongé notre nation, et de l'autre l'état affreux

(1) Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias, et injurias, et contumelias, et diversos dolos. *Eccli.*, X, 8.

(2) Iniquitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum, et dilicta nostra creverunt usque ad cœlum. *I. Esdr.*, IX. 6.

où elle est réduite, pouvons-nous ne pas reconnaître la cause et l'effet, le crime et la punition ? La France s'était livrée à l'incrédulité : Dieu lui a infligé le plus juste et le plus terrible châtiment ; il l'y a abandonnée. Il a accordé à l'incrédulité d'usurper la puissance ; et la prédiction du Sage a été accomplie (1) ; et tout a été détruit. Finances, commerce, justice, police, mœurs, vertus, royauté, religion, tout a disparu sous ses mains meurtrières. Il n'est resté qu'une force aveugle et atroce, qui déploie sa rage de tous côtés sans pouvoir s'arrêter, et que le besoin de s'assouvir pousse sans cesse de violences en violences, d'injustices en injustices, de guerres en guerres. La France, ce royaume il y a peu d'années si florissant, l'objet de l'admiration et de la jalousie de tant de peuples, présente maintenant à l'Europe épouvantée, l'affreux spectacle d'une caverne de brigands, qui, tout dégoûtants du sang de leurs victimes, s'assassinent les uns les autres pour s'arracher leurs dépouilles. Nations, qui nous contemplez avec horreur et avec effroi, ah ! que nos crimes et nos malheurs puissent au moins vous servir de leçon ! Regardez-nous, et voyez l'effet naturel de l'incrédulité : elle frémit maintenant, et s'agite autour de vous ; elle s'efforce de vous envelopper dans les filets où elle nous a enlevés ; elle lâche dans vos cercles ses perfides émissaires ; elle répand parmi vous le poison pestilentiel de ses livres. Pour vous défendre toujours de ses dangereuses suggestions, regardez-nous, et voyez où elles conduisent le peuple qui s'y livre. Conservez précieusement cette foi, votre amour pour la Religion, votre attachements aux anciennes et saintes maximes. Regardez-nous et voyez ce que devient le peuple qui les abandonne. Les vertus maintiendront l'heureuse simplicité de vos mœurs, entretiendront votre précieuse union, soutiendront votre soumission à l'autorité qui vous gouverne, et étant constamment les principes de votre conduite, seront en même temps le gage de votre félicité.

Étant entré ensuite dans le temple, il en chassa tous ceux qui y vendaient et qui y achetaient, en leur disant : Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs.

(1) Cum impii sumpserint principatum, gemet populus. *Prov.*, XXIX. 2.

Quest-ce donc qui a pu changer ainsi ce Sauveur, jusque-là si doux et si miséricordieux? Nous l'avons vu, il n'y a qu'un moment pleurant sur Jérusalem ; douloureusement affecté des peines que les crimes de cette ville devaient arracher à sa justice. Et tout à coup le voilà, paraissant oublier son caractère de douleur et de patience, armé de toute sa sévérité, et s'abandonnant à toute l'indignation de son zèle. Beaucoup d'autres péchés se commettaient sans doute dans Jérusalem; beaucoup d'autres scandales provoquaient sa colère; mais il s'abstient de tonner contre eux. C'est par les exhortations, par la douceur, qu'il tâche de les réformer. Est-ce donc ici une offense plus grave que les autres; un forfait qui mérite de plus grands châtiments ? Il s'agit de l'honneur de son temple ; la maison de son Père est profanée : son zèle ne souffre point de retardement. A la seule vue de ce scandale sa vengeance éclate. Il se hâte de chasser du saint lieu, ceux qui en déshonorent la majesté. Apprenons de là combien sont criminelles les irrévérences multipliées, dont à la honte de la Religion, nos églises sont devenues le théâtre. Les temples, tantôt vides et sans adorateurs, tantôt remplis de profanateurs; Dieu délaissé par les uns, outragé par les autres ; des hommes qui se prétendent disciples de Jésus-Christ, ou l'abandonnant sur ses autels, ou venant le rendre témoin de leurs indécences : voilà le déplorable spectacle que présentent nos églises. Elle ne sont plus ni fréquentées, ni respectées.

Le temple est, dans le sens le plus strict, la demeure de Dieu. C'est là que, dans Jésus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre, habite corporellement la plénitude de la Divinité (1). Le temple est parmi nous l'image du ciel. Dans l'un et dans l'autre, c'est le même Dieu adoré, le même Agneau sans tache placé sur l'autel, les mêmes cantiques répétés. Les élus de la terre y représentent les saints du ciel, en attendant qu'ils se réunissent à eux. Ils se confondent comme eux devant cette Majesté suprême, que leur foi découvre à travers les voiles qui la cachent : et Dieu reçoit ici-bas les hommages qui lui sont rendus au sein de sa gloire. Que vos tabernacles me sont chers, Dieu des vertus ! disait David ; mon

(1) In ipso (Christo) habitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter. *Coloss.*, II, 9.

âme languit et se consume du désir d'être dans la maison du Seigneur (1). Est-ce des tabernacles célestes, est-ce de ceux de la terre que parle le saint prophète ? Nous pouvons croire qu'il comprend les uns et les autres dans l'ardeur de ses vœux, puisque dans tous il doit jouir de la présence du Seigneur et qu'il soupire après les grâces que Dieu distribue dans son temple, comme après la gloire qu'il accorde dans le ciel.

Quel est donc, dirons-nous l'insensé, dirons-nous le déplorable aveuglement de tant d'hommes que les dissipations, les occupations, les voluptés, les passions mondaines, en un mot tout ce que le Sage appelle la fascination de la bagatelle (2), tient constamment éloignés du sanctuaire ! L'abandon des temples, à force d'être universel, surtout dans la classe la plus considérable, a cessé d'être un scandale. Ces saints édifices ne servent plus que d'une vaine décoration à nos villes. Si l'on y vient, c'est pour en admirer la beauté, la grandeur, les proportions, les richesses, les ornements, la pompe. On ne s'occupe pas du Dieu qui y réside. On pourrait graver sur nos autels l'inscription que saint Paul trouva sur celui d'Athènes : *Au Dieu inconnu*. Les assemblées profanes, les spectables criminels, sont tous les jours remplis d'une affluence nombreuse, et les églises restent désertes. Du fond de son tabernacle, Jésus-Christ nous appelle sans cesse, nous invite, nous presse de nous approcher de lui, et c'est nous qui nous refusons à ses avances. Il demande à s'entretenir avec nous, et nous, fuyons son entretien. Il désire s'environner de nous, et il ne voit autour de lui qu'une profonde solitude. La plupart des hommes oublient absolument qu'il y a sur la terre des tabernacles où Dieu réside ; ou si quelquefois, après avoir passé une semaine entière sans s'occuper de lui, dans le sein des plaisirs et des dissolutions, ils se ressouviennent le dernier jour qu'il y a un précepte positif de se rendre à l'église, ils s'y traînent avec peine ; et ils vont par contrainte, par égard, par respect humain, y passer quelques moments, qu'ils regardent comme les plus pénibles et les plus ennuyeux de leur vie.

(1) Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini. *Psalm.*, LXXXIII. 2 et 3.

(2) Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona. *Sap.*, IV. 12.

Il ne faut pas croire que l'adoration fréquente dans les temples, soit une pratique indifférente qu'on puisse négliger ou omettre sans déplaire à Dieu. C'est mépriser ses grâces, que de refuser d'aller les chercher dans le lieu où il les distribue. Mais ce sont ceux à qui la fréquentation des temples serait le plus nécessaire, qui s'en tiennent le plus éloignés. O vous, qui avez eu le malheur de tomber dans la disgrâce de Dieu, c'est vous surtout qui devriez venir vous réfugier au pied de son autel, et implorer auprès de ce trône de sa miséricorde, un asile contre sa justice ! Je donnerai la paix en ce lieu (1), nous dit-il par son prophète. C'est donc vous qui ne voulez pas la recevoir. C'est vous qui, vous absentant obstinément du lieu où il vous attend pour traiter de votre réconciliation, lui déclarez une guerre opiniâtre. Quand vous avez offensé un homme puissant et dangereux, la crainte de sa vengeance vous rapproche bientôt de lui. N'y a-t-il donc que Dieu que vous ne craigniez pas ? ou, semblable à Adam après son péché, pensez-vous, en le fuyant, éviter ses regards ? Si la Providence vous avait placés sur cette terre qui fut autrefois honorée de sa présence ; si elle vous avait fait vivre dans la région illustrée par les mystères de sa vie et de sa mort, ne vous empresseriez-vous pas d'aller visiter ces lieux célèbres ? ne regarderiez-vous pas comme un devoir de lui rendre vos hommages dans cette étable où il naquit, sur ce Calvaire où il expira ? ne rechercheriez-vous pas sur cette terre consacrée par lui, la trace de tous ses pas ? Mais qu'iriez-vous y chercher, que vous ne retrouviez sur ses autels ? Là s'opèrent au même instant tous les mystères qui ne s'accomplirent que successivement dans le cours de sa vie mortelle. Là il naît, à la parole du prêtre, comme à Bethléem. Là il est offert par la main de son ministre, comme il le fut dans le temple par sa Mère. Là il répand ses grâces sur le peuple chrétien, comme, dans le cours de sa mission il versait ses bienfaits sur la nation juive. Là il est immolé comme sur la croix. Hélas ! là il reçoit, des impies et des libertins, des outrages aussi douloureux que dans la maison du grand-prêtre, à la cour d'Hérode, dans le prétoire de Pilate. En lui offrant vos respects dans son temple, vous l'adorez en même

(1) In loco isto dabo pacem, dicit Dominus exercituum. *Agg.*, II. 10.

temps dans tous les divers états où il a passé pendant son son séjour sur la terre.

Nous déplorons l'abandon où un grand nombre de chrétiens laissent le temple du Seigneur. Mais, parmi ceux qui viennent quelquefois s'y présenter, combien en est-il qu'on devrait, à ce qu'il semble, exhorter plutôt à s'en bannir ! Le délaissement des églises n'est encore que le moindre scandale. Ne vaudrait-il pas mieux qu'elles restassent sans adorateurs, que d'être, comme nous les voyons, en proie aux profanateurs ? Quand, dans les jours de solennité, aux heures consacrées au service divin, nous voyons une affluence nombreuse se porter vers le lieu saint, nous éprouvons un sentiment de joie et d'édification, en pensant que le Seigneur va recevoir des hommages multipliés et sincères. Mais en entrant à la suite de cette foule dans la maison sainte, ah ! que nous sommes promptement détrompés ! un sentiment bien différent vient nous saisir, quand nous découvrons ce qui s'y passe. On vient au temple : et pourquoi y vient-on ? Est-ce pour Dieu ? est-ce pour lui rendre ses adorations ? Non : c'est uniquement pour le monde, pour éviter sa censure, pour conserver à ses yeux quelque dehors de religion. On y vient, entraîné par la coutume, conduit par la bienséance, poussé par le respect humain. On y vient par des motifs plus criminels encore, pour voir, ou pour être vu ; pour exciter des désirs coupables, ou pour entretenir les siens. On vient au temple : et dans quel esprit y vient-on ? On y apporte ses passions, on s'en occupe, on s'en entretient; on y cherche de la pâture à sa curiosité, de l'amusement à son loisir. On vient au temple : et comment y est-on ? C'est là le comble du désordre. Fils de l'homme, disait le Seigneur à son prophète, perce le mur, et vois les abominations qui se commettent dens ma maison (1). Alors au moins on cachait ses irrévérences aux regards publics ; on s'enfermait dans le temple pour le profaner. Maintenant l'impiété marche dans le sanctuaire, le front levé ; et ce qu'elle semble craindre, c'est de n'être pas aperçue. L'indécence des situations, la né-

(1) Et dixit ad me : Fili hominis, fode parietem. Et cum fodissem parietem, apparuit ostium unum. Et dixit ad me : Ingredere, et vide abominationes pessimas, quas isti faciunt hic. *Ezech.*, VIII. 8 et 9.

gligence des postures, la liberté des mouvements, l'audace des regards, semblent pratiquées exprès pour braver la Divinité. Le bruit confus des conversations particulières, toujours profanes, souvent criminelles, s'élève quelquefois jusqu'à troubler les chants sacrés. Si dans le moment auguste où Jésus-Christ descend sur son autel, est élevé et présenté aux regards et aux adorations, on daigne par un reste d'égard, ou plutôt de respect humain, fléchir le genou, on s'en dédommage aussitôt. Averti qu'on l'a devant les yeux, qu'on est sous les siens, on se livre sans honte et sans crainte à de nouvelles insolences. Des femmes mondaines viennent y étaler, les unes le faste de leurs parures, les autres l'immodestie de leurs ajustemets. Elles viennent, idoles superbes, disputer au vrai Dieu ses adorateurs, et lui arracher les âmes qu'il a rachetées de son sang. Les temples du Seigneur, ces écoles sacrées de la piété, ces asiles de l'innocence, sont devenus eux-mêmes dangereux pour la vertu. C'est là, c'est dans le sanctuaire, c'est en présence de la Majesté divine, que commencent quelquefois, et que s'entretiennent les criminelles intrigues, qui font le scandale de la religion et la honte des familles. Grand Dieu ! où donc pourra se réfugier la pudeur si, jusqu'au pied des autels, elle trouve des piéges ? Où sera-t-elle en rûreté, si, sous les yeux, et presque dans les bras de Jésus-Christ, elle est attaquée ? Serait-il enfin près d'arriver, ce jour redoutable, dont l'abomination de la désolation placée dans le lieu saint, doit être l'annonce (1) ? Les scandales multipliés qui souillent la maison du Seigneur sont-ils le commencement de l'accomplissement de son oracle ? en provoquant son terrible jugement, en sont-ils les avant-coureurs ?

Pour nous former une juste idée du péché de la profanation, pour sentir combien il est odieux au Seigneur, considérons les caractères particuliers qu'il réunit, et qui le rendent plus criminel.

D'abord il ne peut pas, comme beaucoup d'autres offenses, être excusé, ou même atténué par la vivacité des passions.

(1) Cum ergo videritis abominationem desolationis, quæ dicta est à Daniele propheta, stantem in loco sancto, qui legit, intelligat. *Matth.*, XXIV. 15.

Sans doute, l'emportement de la cupidité, en causant nos péchés, ne les justifie pas, mais il en diminue la malice. L'Auteur de notre nature en connaît toute l'imperfection. Il se ressouvient que nous sommes un composé fragile d'une chair faible, et d'un esprit prompt à s'en aller, lent à revenir (1). Son cœur paternel est touché des fautes où entraîne l'ardeur de la concupiscence. L'effervescence qui les fait commettre émeut sa pitié en même temps que sa colère, et en attirant sa sévérité, excite cependant son indulgence. Mais l'irrévérence dans le lieu saint, n'est pas l'effet d'une passion. Ce n'est pas dans le trouble, c'est de sang-froid qu'on la commet. C'est moins la faiblesse qui y est entraînée que la volonté qui s'y porte. Ce déplorable péché ne procure aucune jouissance, ne satisfait aucun goût. Il n'a d'autre attrait que le plaisir de faire parade de l'impiété qu'on a, ou peut-être de celle qu'on n'a pas.

Ensuite la profanation du lieu saint, au vice du péché, ajoute l'audace de n'en pas rougir. Non contente d'offenser Dieu, elle l'outrage ; en même temps qu'elle l'irrite, elle le brave. Elle va jusque sur son autel le chercher, et défier son tonnerre. Ce n'est pas seulement, comme dans les autres péchés, la loi qui est méprisée, c'est l'Auteur même de la loi qui est insulté. Le Roi des rois est attaqué dans son palais, et jusque sur le trône de sa miséricorde, et unissant l'ingratitude à l'insolence, on choisit, pour l'offenser, le lieu, le moment, où il offre et où il répand ses bienfaits. La présence du profanateur dans le temple, est, par une inconséquence bizarre et criminelle tout à la fois, une profession et un reniement du christianisme. C'est reconnaître la religion, que de venir s'unir à son culte ; c'est la désavouer, que d'insulter son culte. On se rend au temple, pour n'être pas cru impie ; on s'y tient indécemment pour ne pas paraître chrétien. Les fureurs de l'hérésie, les faiblesses de l'apostasie, sont-elles donc plus criminelles que la démence profanatrice ? Lequel, à votre avis, est le plus coupable, du calviniste qui blasphème la présence de Dieu à laquelle il ne croit pas ; ou de

(1) Spiritus quidem promptus est, caro vero infirma. *Marc.*, XIV, 38. Recordatus est quia caro sunt; spiritus vadens, et non rediens. *Psalm.*, LXXVII, 39.

celui qui se disant catholique, outrage un Dieu qu'il fait profession de reconnaître ? Comparerez-vous l'apostasie de ces malheureux, qui, vaincus par les supplices, renonçaient Jésus-Christ qu'ils honoraient toujours au fond de leur cœur par leur douleur et par leurs remords, à celle des profanateurs rendus impies, non par crainte, mais par audace, et qui, loin de s'affliger de leur crime, ont encore l'effronterie de s'en glorifier ?

Enfin un autre vice qui caractérise, et qui rend plus criminel que tout le reste, le profanateur, c'est qu'il est nécessairement scandaleux. Non-seulement il refuse à Dieu ses adorations, il lui enlève celles des autres ; non-seulement il trouble le culte, il travaille à le détruire ; non-seulement il étouffe dans lui-même la religion, il s'efforce de l'anéantir dans tous les cœurs ; non-seulement il est le disciple du démon, il se fait son apôtre. Un des motifs pour lesquels l'Église rassemble ses enfants dans les temples, est pour que la piété des uns ranime celle des autres. Quoi de plus touchant en effet, quoi de plus propre à exciter la ferveur, que la vue d'une multitude nombreuse, prosternée, attentive, recueillie devant les saints autels, comme le sont les esprits bienheureux devant l'autel céleste, et se servant réciproquement de modèle et d'encouragement ? Mais par la raison contraire, les irrévérences commises dans les temples deviennent des leçons d'irréligion. Elles apprennent, autorisent, encouragent, accoutument à mépriser ce qu'il y a de plus sacré. Hommes élevés en dignité, pères de famille, vous tous enfin qui, à quelque titre que ce soit, jouissez dans le monde de quelque autorité, ce sont principalement vos dangereux exemples qui engagent une jeunesse facile à séduire, à vous imiter, et à prétendre se signaler comme vous, par son impiété.

Parcourez les Livres saints, et voyez les terribles vengeances que Dieu a constamment tirées des profanateurs. Voyez, frappés d'une mort subite, les fils d'Aaron, pour avoir allumé sur l'autel un feu étranger ; Oza, pour avoir voulu soutenir de sa main l'arche chancelante ; cinquante mille Bethsamites, pour y avoir porté un regard peu respectueux. Voyez Ozias, couvert de lèpre, parce qu'il avait osé pénétrer dans le sanctuaire. Comparez ensuite ces irrévérences qui

semblent si légères, aux affreux scandales dont nous sommes tous les jours témoins. Comparez ce temple, cet autel, cette arche, à nos sanctuaires, où Dieu fait personnellement et corporellement sa résidence. Tremblez devant mon sanctuaire, disait-il aux Juifs : je suis le Seigneur (1). Le tabernacle dont il parlait ainsi, n'était qu'une vaine ombre, qu'une figure vide de celui devant qui vous comparaissez ; et vous pourriez penser qu'il exigerait moins de respect, qu'il vous permettrait de vous présenter avec moins de frayeur devant le tabernacle, qu'il remplit de sa majesté !

Mais l'aspect seul du lieu saint ne devrait-il pas vous inspirer cette profonde vénération ? Où vos regards peuvent-ils se porter, sans vous rappeler la présence de Dieu et ses bienfaits ? En entrant dans le temple, le premier objet qui se présente à vous, ce sont les fonts sacrés où Jésus-Christ vous adopta pour ses enfants ; où vous promîtes de le reconnaître, de le révérer, de le chérir comme votre père. Ces fonts témoins de vos serments, vont-ils l'être de votre parjure ? Un peu plus avant vous découvrez les tribunaux, où le regret de vos fautes et la promesse de les éviter vous en obtinrent le pardon. Ce pacte de votre réconciliation, voulez-vous le violer au lieu même où vous l'avez contracté ? Avancez, et vous vous trouverez sous cette chaire, d'où tant de fois se répandirent sur vous les salutaires vérités de la foi. Là vous fûtes instruit du respect que vous devez à la religion et à ses temples ; et ce serait là que vous formeriez le projet de les profaner ! Encore un pas, et vous voilà au pied de la table sainte, où Jésus-Christ vous a nourri de sa propre chair ; et vous en feriez le théâtre de vos outrages ! Et, comme son perfide apôtre, vous ne l'auriez reçu que pour le trahir, et le livrer à son ennemi ! De là levez les yeux, et vous verrez en face de vous l'autel, le tabernacle, d'où Jésus-Christ vous contemple ; d'où il voit, non-seulement ce que vous faites, mais ce que vous méditez au fond de votre cœur ; et ce serait sous son regard perçant que vous oseriez concevoir la pensée de l'insulter ! Ce serait environné de tous ces objets, dont un seul devrait suffire pour ramener dans votre cœur le respect et la sainte frayeur du lieu saint, que vous vous laisse-

(1) Pavete ad sanctuarium meum ; ego Dominus. *Levit.*, XXVI, 2.

riez aller à l'emportement de l'irréligion et au scandale de l'impiété !

Mais ce ne sont pas seulement la gravité du maintien, l'humiliation de la posture, la décence de l'extérieur, qui honorent convenablement la maison de Dieu. Dieu est esprit et vérité, et c'est principalement en esprit et en vérité qu'il veut être adoré. Nous devons à sa présence dans le temple le double culte de notre corps et de notre âme. Nous devons devant Celui que les esprits célestes proclament continuellement le seul grand, le seul puissant, sentir tout le poids de sa gloire, ne voir que lui, n'être occupés que de lui, recueillr toutes nos pensées, pour les remettre à ses pieds ; tous nos désirs, pour les réunir en lui ; toutes nos facultés, pour lui en offrir le tribut. Nous devons, dans une attitude suppliante, dans l'immobilité d'un corps humilié, lui offrir le sacrifice de louange, lui adresser nos sollicitations, lui présenter nos actions de grâces. Nous devons en un mot lui porter dans son temple des hommages extérieurs, qui procèdent d'une piété sincère, et une piété ardente, qui se manifeste par des hommages extérieurs.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur les larmes de Jésus-Christ.

PAR M. ROBINOT.

Videns civitatem, flevit super illam.
Considérant la ville, il pleura sur elle.
(Luc., XIX. 41.)

Est-ce bien la ruine de Jérusalem qui fait couler aujourd'hui les larmes du Sauveur? Véritablement il n'y eut jamais désolation pareille à celle-là ; et l'on ne peut, sans frémir, lire ou entendre ce qu'en racontent des témoins oculaires et dignes de foi. La guerre, la peste, des tremblements de terre, des signes effrayants, des voix menaçantes, des armées qui semblaient s'entre-choquer dans les airs, des feux étincelants en forme d'épées suspendues sur Jérusalem, furent comme les hérauts de la divine justice, envoyés pour annon-

cer à cette ville infortunée que le jour des vengeances approchait. Avant même que les Romains eussent commencé à accomplir la prédiction de Jésus-Christ, en l'environnant de tranchées, en l'enfermant, en la serrant de toutes parts, des factieux avaient allumé dans ses murs les feux d'une guerre civile, et la remplissaient de tumulte, de meurtres et de sacriléges. Ces maux, qui durèrent aussi longtemps que le siége, furent encore aggravés par les horreurs de la plus cruelle famine. Le boisseau de blé se vendait six cents écus. Les Juifs furent réduits à fouiller jusque dans les plus sales égouts pour y ramasser des ordures dont la vue fait horreur, et s'en nourrir. Le cuir de leurs ceintures et de leurs souliers, des restes de vieux foins, des herbes pourries, tout leur servait d'aliment. Les meilleurs amis, les plus proches parents se jetaient les uns sur les autres, pour s'arracher leur nourriture, quelle qu'elle fût. On vit une femme riche et de condition, qui, dépouillée de tout par les factieux, en vint à cet excès de fureur qu'elle égorgea son fils unique et en fit cuire la chair pour la manger. La famine consumait chaque jour des familles entières, et remplissait les maisons et les rues de cadavres et d'infection. Quelques-uns tentaient-ils d'échapper à tant de calamités en sortant de la ville, ils tombaient au pouvoir de l'ennemi, qui les fouettait cruellement, les mettait en croix, ou les renvoyait après leur avoir coupé les mains. Il y en eut même quelques milliers à qui on ouvrit le ventre, pour y chercher les pièces d'or qu'on les soupçonnait d'avoir avalées, dans l'intention de les cacher plus sûrement. Enfin, la ville ayant été prise, le vainqueur la livra au pillage : et ses habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, furent abandonnés au tranchant de l'épée. Le temple devint la proie des flammes. Les tours et les murailles furent renversées. On rasa les édifices ; on y fit passer la charrue. Onze cent mille personnes perdirent la vie dans ce désastre, et quatre-vingt-dix-sept mille furent emmenées captives. Jérusalem est encore aujourd'hui ensevelie sous ses ruines ; ses enfants, esclaves, bannis, dispersés par toute la terre, au lieu d'inspirer cette pitié qu'excitent les malheureux, sont devenus l'objet du mépris et de la haine de l'univers.

Que de maux ! en imaginez-vous de plus affreux ? Cependant, et concevez-le bien, ce n'est pas là ce que pleure Jésus-

Christ, encore qu'il aimât sa nation, qu'il prévît ses désastres, qu'il les lui eût prédits dans le plus grand détail. Non, dit saint Augustin, que des pierres tombent sur des pierres, que des bois, même artistement travaillés, soient réduits en cendres, que des richesses périssables passent des vaincus aux vainqueurs ; que des hommes, qui n'ont point ici-bas de demeure fixe et permanente, soient chassés d'un pays pour en habiter un autre ; que, destinés à une mort inévitable, ils meurent un peu plus tôt ; ce n'est pas un objet digne des larmes de celui qui juge de tout par des vues supérieures et divines, et selon les règles de son éternelle sagesse. Jésus-Christ pleure moins les malheurs temporels de son peuple que la cause qui les lui a attirés. Il pleure ses infidélités, ses ingratitudes, ses résistances, son endurcissement, son obstination à méconnaître, à rejeter le don inestimable que le Père éternel lui faisait de son Fils. Il pleure, parce que sous l'écorce de la punition sensible qui va tomber sur les Juifs pour avoir méprisé le salut qui leur était offert, il découvre le carnage que les démons doivent faire de tant de réprouvés ; et il pleure non-seulement sur le malheur des Juifs, ajoute saint Grégoire, mais encore sur l'abus étrange que tant de chrétiens feraient un jour de ses grâces, de ses miracles, de sa parole, de ses travaux, de sa mort et de son sang. Jésus-Christ, en un mot, pleure sur nous, quoique nous n'y pensions pas, quoique nous ne soupçonnions pas que notre sort soit digne de larmes : *Plangit eos qui nesciunt cur plangantur.* Il pleure sur nos péchés ; il pleure plus encore sur notre impénitence ; parce que l'impénitence après le péché nous expose à une réprobation certaine. Vérité terrible, s'il en est ; vérité que, dans les circonstances présentes, et eu égard aux dispositions d'un trop grand nombre, je n'ai pu méditer sans éprouver une sorte d'horreur ; vérité pourtant qu'il faut que je vous prêche ; car vous dormez la plupart sur le bord d'un abîme ; et si je me tais à la vue du danger, qui prendra soin de vous en avertir ?

Mon peuple, disait le Seigneur par la bouche du prophète Jérémie, *mon peuple a fait deux grands maux : ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive ; et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes, des citernes qui ne peuvent retenir l'eau* (*Jerem.*, II, 13). Ni ce qu'ils me devaient de res-

pect, de reconnaissance et d'amour ; ni ce qu'ils se doivent à eux-mêmes pour mériter mes récompenses et prévenir l'effet de mes menaces, rien n'a pu les retenir « dans l'alliance que j'avais faite avec leurs pères. Ils ont brisé mon joug, rompu mes liens ; ils ont dit avec insolence : Nous ne servirons point. » Je les ai soufferts, parce que je suis bon : ma patience a enhardi leur audace ; ils m'ont cru semblable à eux ; ils ont compté sur l'impunité. Je les ai rappelés, parce que loin de moi ils ne pouvaient que périr ; « ils ont méprisé mes conseils et négligé mes remontrances pour suivre leurs désirs et la dépravation de leur cœur. » Ils ont agi d'une manière encore plus criminelle : « ils ont fait des choses abominables et propres à les couvrir de honte ; la confusion même n'a pu les confondre, et ils n'ont su ce que c'était que de rougir. » Je les ai frappés, parce que je voulais qu'ils vécussent ; et au lieu de profiter du châtiment, ils se sont endurcis sous les coups. « Ils volent, ils tuent, ils commettent l'adultère, ils jurent faussement, ils sacrifient à Baal, les enfants amassent le bois, les pères allument le feu, les femmes font des gâteaux pour sacrifier à des dieux étrangers. Tous provoquent sans cesse ma colère ; tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, ne s'étudient qu'à satisfaire leur avarice. Tous courent où leur passion les emporte, comme un cheval belliqueux qui, entendant le son de la trompette, court au lieu du combat. » Cependant, à les entendre, c'est un peuple « qui a toujours pratiqué la justice ; ils n'ont point péché ; » ils sont innocents. « Mais quoi ! quand on est tombé, ne se relève-t-on pas ? et quand on s'est détourné du droit chemin, n'y revient-on plus ? Pourquoi donc ce peuple s'est-il détourné de moi avec une aversion si opiniâtre ? Je les ai considérés, je les ai observés ; il n'y en a pas un qui parle selon la justice, pas un qui fasse pénitence de son péché en disant : Qu'ai-je fait ? » Eh bien, dites-leur donc que j'aurai mon tour ; « et malheur à eux quand je les aurai abandonnés ? » Dites-leur que je leur insulterai quand ce qu'ils craignent arrivera ; qu'ils m'invoqueront alors, et que je ne les écouterai point : qu'ils tomberont dans la foule des mourants, qu'ils seront tous enveloppés dans une même ruine au temps de leur punition : *Dereliquerunt me* (*Jer.*. I, 16). *Idcirco cadent inter corruentes ; in die visitationis suæ corruent* (*Jer.*, VIII, 12).

Pouvons-nous, mes frères, nous méconnaître à ce tableau N'est-ce pas, tout à la fois, et l'histoire trop fidèle de nos mœurs, et la prédiction infaillible du sort qui nous menace? Est-il un de ces traits qu'on ne puisse nous appliquer avec justice? Nous avons péché, nous péchons encore, nous ne faisons point de pénitence, nous devons périr.

Nous avons péché : hé! qui pourrait dire avec quel excès? Le libertinage avait introduit parmi nous l'impiété ; et dès que l'impiété a pu agir en liberté, nous en avons écouté la doctrine, suivi l'esprit, secondé les fureurs. Au mépris de la foi de nos pères et des engagements de notre baptême, Dieu et son Christ, l'Évangile et ses maximes, le culte et ses pratiques, l'Église et ses ministres, le temple et ses autels, nous avons tout attaqué. Ceux mêmes qui se défendent d'avoir partagé ces attentats, ont dans cent et cent rencontres, fait rougir la religion en rougissant d'elle devant ses ennemis. D'un autre côté, l'impiété favorisant et consommant le libertinage, brisant tous les freins, rompant toutes les digues, quel crime avons-nous laissé à commettre? N'est-ce pas de nos jours qu'on a mis la licence à la place de toutes les lois? qu'on s'est réjoui en faisant couler des larmes? qu'on s'est fait un jeu de corrompre l'innocence? Qu'on a bafoué la sainteté du mariage? qu'on a invité publiquement les personnes du sexe à la prostitution? qu'ou a outragé la nature par de monstrueuses infamies? qu'on a tiré vanité des plus sales débauches?

Tous ces désordres, nous n'aimons pas qu'on nous en parle, et nous accusons d'avoir une mémoire implacable ceux qui nous les rappellent. Mais craindrions-nous tant qu'on nous les reprochât, si nous nous les reprochions bien amèrement à nous-mêmes? Nous ne gagnons rien à ce qu'on nous les taise; notre péché, comme celui de Juda, « est écrit avec une plume de fer et une pointe de diamant. Il est gravé sur la table de notre cœur et sur les coins de nos autels. » Les enfants ont imprimé dans leur souvenir nos blasphèmes, nos sacriléges, nos discours licencieux, nos scandales; et quand, pour parler le langage d'un prophète, « nous nous laverions avec du nitre, et que nous nous purifierons avec une grande abondance d'herbe de borith; » c'est-à-dire, quand nous emploirions à nous excuser, à nous justifier, les dénégations

les plus formelles, les prétextes les plus spécieux, nous demeurerons toujours souillés devant le Seigneur. Aussi quels fléaux sont tombés sur nous ! Quels dangers nous avons courus ! Quelle plaie profonde faite à la religion et aux mœurs ! Elle saigne encore, cette plaie ; et malgré les soins assidus de notre pieux monarque, qui compte parmi ses plus beaux titres celui de fils aîné de l'Église et de restaurateur de la religion, elle saignera longtemps. C'est nous qui l'avons faite. Nous pourrions et nous devrions la guérir par une conduite édifiante. Nous l'envenimons, au contraire ; peut-être la rendrons-nous incurable ; car, après avoir souvent péché, longtemps péché, énormément péché, nous péchons encore, et nous raillons quand on nous parle de pénitence.

Non, mes frères, nous n'avons su profiter ni de la colère, ni de la clémence de Dieu. Ses châtiments et ses bienfaits n'ont pas suffi pour nous ramener pleinement à lui. Ah ! qui n'eût cru qu'instruits par l'expérience, nous comprendrions une fois, « quel mal c'est, et combien il est amer d'abandonner le Seigneur, et de n'avoir plus sa crainte devant les yeux ? » Qui n'eût cru que, la religion rétablie par un miracle que nous ne méritons pas, tous s'empresseraient de lui rendre hommage, abjureraient leurs erreurs, recourraient aux remèdes qu'elle présente, régleraient leur vie sur ses maximes, et s'y attacheraient d'autant plus fortement, qu'ils avaient couru un plus grand risque de la perdre ? Cela devait être, nous l'avions ainsi espéré ; vous savez pourtant ce qui en est.

Non que je veuille dire que le retour de la religion n'a opéré aucun bien ; le grand nombre, je le vois avec consolation, l'aime sincèrement, sent le besoin qu'il en a, y recourt avec confiance, et en pleurerait inconsolablement la ruine. Les mœurs publiques y ont infiniment gagné. Le nom de Dieu n'est plus si souvent ni si audacieusement blasphémé ; le vice est devenu moins impudent, les scandales sont moins nombreux, la jeunesse a un préservatif contre les discours empoisonnés et les exemples pernicieux du libertinage : les ignorants peuvent s'instruire, la faiblesse trouve des secours, et la piété des sujets d'édification.

Mais tous ces avantages, pour précieux qu'ils soient, peuvent-ils faire que je ne voie pas les désordres qui se commettent? Puis-je me dissimuler que ministère n'a jamais été plus stérile que le mien? Puis-je ignorer, moi à qui il est prescrit de considérer sans cesse, et avec la plus scrupuleuse attention, quel est l'état de mon troupeau ; puis-je ignorer qu'on y compte plusieurs centaines de brebis mortellemet blessées, et pourtant sourdes, indociles, rebelles à la voix du pasteur, méprisant ses conseils, rejetant tous les soins de sa charité? Puis-je ignorer qu'il en reste à qui la religion est toujours odieuse, et qui, devenus plus chrétiens, au lieu de blasphémer hautement, dressent dans l'ombre des piéges aux plus simples comme on en dresse aux oiseaux, et tendent des filets pour y prendre des hommes? qu'il en reste dans l'estime de qui la religion passe pour la chose du monde la plus indifférente? qui n'y tiennent que par bienséance, n'en remplissent quelques pratiques que par respect humain ou par désœuvrement? qui en négligent les plus essentiels devoirs, en contredisent les plus saintes maximes, en violent les plus importants préceptes, et ne feraient pas le plus léger sacrifice à leur salut? Puis-je ignorer que par l'insouciance stupide et la criminelle négligence de leurs parents, bien des enfants perdent l'innocence, et se corrompent dans un âge où on ne les soupçonnerait pas capables de malice? que, sur l'exemple de leurs pères, bien des jeunes gens sont indévots, irréligieux, jureurs, déréglés? que, sur l'exemple de leurs mères, bien des jeunes filles sont orgueilleuses, colères, médisantes, immodestes? que, sur l'exemple de leurs maîtres, bien des serviteurs sont injustes, intempérants, dissolus? Puis-je ignorer que la discorde est dans plus d'une famille, la désunion dans plus d'un ménage? que la mauvaise foi continue d'exercer ses fraudes et ses rapines? que l'impudicité souille encore cette terre de ses prostitutions, et que l'ivrognerie règne dans les tavernes? Puis-je ignorer que la parole sainte n'est point écoutée? que les jours du Seigneur ne sont pas religieusement gardés? que son temple est souvent profané? que les sacrements sont presque universellement abandonnés? que les lois de l'Église sur l'assistance à la messe, sur la confession, sur la communion, sur le jeûne et l'abstinence, sont

violées sous le plus léger prétexte, quelquefois même sans l'ombre d'un prétexte ?

Dans cet état de choses si affligant pour la religion ; dans cette foule de violateurs de la loi si ennemis de leur salut, cherchez-en qui reviennent à leur propre cœur, qui se reprochent leurs prévarications, qui en craignent les suites, qui en fassent pénitence. A une époque qui n'est pas fort éloignée, nous avions pu concevoir des espérances flatteuses. Bon nombre semblaient avoir ouvert les yeux, s'être reconnus, revenir à Dieu de bonne foi, et annonçaient pour l'avenir les meilleures dispositions. Tout cela s'est-il soutenu ? Ah ! qu'il s'en faut ! Nous serions tentés de croire que la plupart se sont repentis d'avoir paru se repentir ; et vous dire combien cette année la piété a déchu, ce serait peut-être vous scandaliser. J'en cherche la cause, et je ne la trouve pas ; à moins que l'accueil qu'on leur a fait, que la douceur avec laquelle on les a traités, que l'excessive indulgence dont on a usé à leur égard, ne les aient portés à croire qu'il n'y avait pas si grand mal à croupir de longues années dans le désordre, et qu'on était toujours à temps d'en demander pardon, puisque pour l'obtenir, il suffisait de le demander. Quoi qu'il en soit, j'ai vu, cette année, ce que je n'aurais pas soupçonné devoir arriver, même dans les temps les plus malheureux, à peu près la moitié de la paroisse manquer au devoir pascal.

Vous en êtes à rire et à plaisanter quand on vous parle de pénitence et de conversion. Le jeune homme pressé là-dessus répond qu'il n'en sent pas le besoin, et qu'il ne fait point de mal. Aussi téméraire et moins excusable, l'homme fait en dit tout autant ; la femme applaudit, s'autorise de ces exemples, et Dieu sait ce qui en arrive.

Jeune homme, tu ne sens pas le besoin de faire pénitence ! Déjà donc tu as perdu tout sentiment de religion ? Déjà tu as étouffé tous les remords ; déjà tu es arrivé à ce degré de perversité profonde où l'on méprise tout ? Tu n'as point fait de mal ! Prends garde, mon fils, tu parles comme l'adultère : « Elle mange tranquillement le prix de sa prostitution, s'es-« suie la bouche, et dit : je n'ai point fait de mal. » Si tu l'imites dans son langage, ne l'aurais-tu pas imitée dans ses œuvres ?

Et vous que l'âge a dû mûrir, et que la mort menace de plus près, vous ne sentez pas le besoin de faire pénitence! vous n'avez point fait de mal! Oh! ce qui n'est peut-être qu'étourderie dans la bouche d'un jeune homme, je dois le regarder dans la vôtre comme une saillie d'impiété, comme une dérision sacrilége. Vous ne sentez pas le besoin de faire pénitence! vous n'avez point fait de mal! Eh bien! voulez-vous entrer en jugement avec moi? voulez-vous que nous examinions ensemble l'état de votre conscience? Voulez-vous que je vous « conduise au temple et à la vallée de Baal? que je vous y montre la trace de vos pas? » que je rappelle ce que vous avez fait? que je... Hé! vous rougissez! ne craignez pas, cependant; mon ministère que vous ridiculisez quand vous ne pouvez le rendre odieux, ne sera jamais, même à votre égard, qu'un ministère de discrétion et de charité. J'ai dû vous porter à la pénitence; vous ne voulez pas qu'on vous en parle: soit; votre sang retombera sur votre tête; mais je ne souffrirai pas que vous détourniez de faire pénitence ceux qui, plus sincères que vous, confessent le besoin qu'ils en ont, quoique peut-être ils n'aient pas encore le courage de l'entreprendre.

Faisons-la tous, mes frères, faisons-la tous, cette pénitence que nos péchés ont rendue nécessaire, indispensable. Saisissons cette planche unique qui nous reste après le naufrage, et qui seule peut nous conduire au port; puisqu'il est écrit qu'à défaut de pénitence, nous périrons tous. Dieu ne s'est pas encore éloigné, puisqu'il nous fait entendre sa voix; il ne nous a pas encore abandonnés, puisqu'il nous invite, qu'il nous presse de revenir à lui. Or, c'est quand « il est près de nous, qu'il faut l'invoquer. Il faut le chercher dans le temps où on peut le trouver. » Jérusalem, pour ne l'avoir pas reçu « au jour de sa visite, pour n'avoir pas profité du jour qu'il lui donnait, » a été détruite, et reste ensevelie sous ses ruines. Que ce terrible exemple nous instruise. Craignons les châtiments qu'il annonce; la miséricorde nous prévient, n'attendons pas qu'elle fasse place à la justice. Nous serions livrés alors à des ennemis cruels qui nous environneraient, qui nous serreraient de toutes parts. Pénitence; et dès aujourd'hui, si nous la faisons sincère, Dieu changera en bénédictions les malédictions que méritent nos péchés. Ainsi soit-il.

X^E DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. XVIII, v. 9-14.*)

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole pour quelques-uns qui se confiaient en eux-mêmes comme étant justes, et méprisaient les autres : Deux hommes montèrent au temple pour prier ; un pharisien et un publicain. Le pharisien se tenant *en avant*, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères ; ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je paye la dîme de tout ce que je possède. Et le publicain, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel ; mais il frappait sa poitrine, disant : O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Je vous le dis, celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, et non pas l'autre : car quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté.

HOMÉLIE

Sur l'orgueil et l'humilité.

PAR M. RICAUD.

Duo homines ascenderunt in templum, ut orarent : unus pharisæus et alter publicanus.

Deux hommes montèrent au temple pour prier : l'un était pharisien, et l'autre publicain. *Luc.* XVIII. v. 10.

Jésus-Christ nous montre aujourd'hui dans une parabole, ce qui, dans la conduite de la Providence, arrive tous les jours pour la justification ou la réprobation des âmes. Deux hommes montent au temple : l'un est pharisien, et l'autre publicain, c'est-à-dire, l'un est juste, mais juste orgueilleux ; l'autre est pécheur, mais pécheur humble. Qu'arrive-t-il ? Tous deux prient : tous deux sortent ; mais bien différents aux

yeux de Dieu. Le pécheur retourne chez lui justifié, et le faux juste chargé d'un nouvel anathème.

Voilà ce que je me propose, mes frères, de vous expliquer ici ; et pour cela j'avance deux propositions qui vont faire tout le partage de ce discours. Je dis d'abord qu'il n'y a rien de plus propre que l'orgueil à faire passer une âme de l'état de justice à l'état de péché : vous le verrez dans l'exemple du pharisien, et dans mon premier point. Je dis ensuite qu'il n'y a rien de mieux que l'humilité pour faire passer une âme de l'état de péché à celui de la justice : vous le verrez dans l'exemple du publicain, et dans mon second point.

Ces vérités sont importantes, mes frères, et méritent votre attention. Si vous êtes justes, apprenez ce que vous devez éviter avec soin pour conserver le fruit de vos bonnes œuvres. Si vous êtes pécheurs, apprenez ce que vous devez embrasser avec empressement pour rompre la chaîne de vos iniquités. Qui que vous soyez, concevez aujourd'hui tout le danger de l'orgueil, et tout le prix de l'humilité chrétienne. C'est ce que je vais tâcher de vous faire voir dans l'explication de notre évangile.

PREMIER POINT.

Le Pharisien.

Le premier personnage que Jésus-Christ nous met aujourd'hui sous les yeux dans notre parabole, c'est un pharisien, c'est-à-dire un homme souverainement respecté parmi les juifs, un homme édifiant et de bonnes œuvres, en un mot, un saint suivant la commune opinion du monde ; mais avec tout cela, un orgueilleux, et par-là même, un pécheur et un réprouvé devant Dieu.

Le théâtre qu'il choisit pour faire éclater son insolence, c'est un temple, lieu consacré à l'adoration et à la prière, c'est-à-dire à l'humilité ; et c'est en cela même que son orgueil paraît davantage.

Voyez-le comme il s'avance avec témérité et avec faste ; comme il laisse derrière lui le publicain et tout le reste de l'assemblée ; comme il prend sa place dans le sanctuaire et au pied même de l'autel ; comme il s'y tient debout avec assurance ; comme il y prie, non en suppliant qui gémit, qui

s'humilie, qui tremble, mais en présomptueux qui vient braver par son audace la religion des assistants, la sainteté du lieu et la majesté de Dieu même.

Image naturelle que Jésus-Christ nous trace aujourd'hui, des excès auxquels l'orgueil porte une ame qui veut allier ce vice avec la vertu. Car pourquoi croyez-vous qu'il nous le représente sous les traits d'un pharisien, sinon pour nous faire entendre que les gens de bien eux-mêmes en sont susceptibles ? Pourquoi le place-t-il dans un temple, sinon pour que nous sachions qu'il n'épargne pas même les moments les plus saints, les exercices les plus religieux, les endroits les plus respectables? Pourquoi nous peint-il si en détail toutes les démarches de l'orgueilleux dont il nous fait l'histoire, sinon afin que ses égarements et sa punition nous servent pareillement ou de préservatif ou de remède?

Oui, mes frères, l'orgueil est ce levain secret qui suffit seul pour corrompre souvent une vie d'ailleurs chrétienne et édifiante. Rien de plus dangereux que ce vice. Il sait se couvrir des plus belles apparences: c'est sous la forme du zèle, de la charité, de la modestie, de l'humilité même qu'il paraît quelquefois. Rien n'est sacré pour lui: le temple, l'autel, la table de Jésus-Christ, rien n'est à l'abri de ses poursuites. Tout sert à le cacher à l'âme qui en est atteinte ; tout le fait connaître aux autres. Un geste, un regard, une parole, une action, font souvent paraître au grand jour l'orgueil le plus insupportable, jusque-là caché sous le voile sacré de la vertu.

Mais enfin, écoutons ce que dit à Dieu dans sa prière prétendue le pharisien de notre évangile, et tâchons de démêler à travers ses paroles les sentiments de l'orgueil qui le domine et qui remplit son cœur. Seigneur, s'écrie-t-il, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont injustes, adultères, voleurs : moi, au contraire, je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tous mes biens. Voilà comment il parle. Admirons ici l'inconséquence de sa conduite. Il vient prier, et il sort sans avoir fait la moindre demande. Il vient rendre grâces, et il s'attribue toute la gloire. Lui seul est l'objet de sa prière, c'est de lui seul qu'il s'y occupe ; et le nom de Dieu qu'il met à la tête, n'y est, comme la suite le fait assez voir, que

pour servir de masque à son orgueil monstrueux, qu'il voudrait, s'il le pouvait, se dissimuler à lui-même.

Je ne suis pas comme les autres hommes, dit-il d'abord. *Non sum sicut cæteri hominum.* Le pharisien avoue ici que Dieu l'a distingué des autres hommes, qu'il l'a plus aimé, et plus favorisé que les autres hommes. S'il était animé de l'esprit de Dieu, cette vocation particulière, cet amour de prédilection le rempliraient de sentiments bien différents de ceux qu'il fait paraître. Je ne suis pas comme les autres hommes, dirait-il : gloire à jamais vous en soit rendue, bonté suprême, de qui je les tiens ; et malheur à moi si je m'en réserve la moindre partie ! Je ne suis pas comme les autres hommes : que vous ai-je fait, Seigneur, pour mériter de votre part cette insigne préférence ? et combien d'autres qui ne l'ont pas eue, y auraient mieux répondu que moi ! Je ne suis pas comme les autres hommes : mais quels effets ont produits dans moi ces trésors immenses de grâces et de faveurs dont il vous a plu de me combler, et comment soutiendrai-je un jour le compte rigoureux qu'il m'en faudra rendre ? Tels sont les sentiments que devait naturellement produire cette idée dans une âme humble ; tels sont aussi ceux qu'elle produisait dans le grand saint Paul. A la vue du rang sublime où Dieu l'avait élevé, bien loin de prendre occasion de s'enorgueillir et de se mettre au-dessus de ses frères, il trouvait dans son élévation même des motifs de confusion et de modestie. Si je suis quelque chose, disait-il, c'est la grâce qui l'a fait en moi. De moi-même je ne suis rien ; je suis le dernier de tous les apôtres, indigne même de ce nom, puisque j'ai persécuté l'Église de Dieu. Si je me glorifie donc de quelque chose c'est de mes infirmités et de mes misères. Oui, je porte les trésors qu'il a plu à la Providence de mettre en moi, dans un vase bien fragile. C'est pour cela que je châtie mon corps et que je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir contribué au salut des autres, je n'aie le malheur de me voir réprouver moi-même. Sentiments admirables de reconnaissance, d'humilité, de défiance et de crainte, qui ne servirent pas peu à élever l'apôtre des nations à ce degré sublime de gloire et de sainteté où la Providence sut le conduire.

Mais tels ne furent pas les sentiments et la conduite du pharisien de notre Evangile. En avouant que Dieu l'avait distingué des autres hommes, il croyait apercevoir dans son propre mérite de quoi justifier ce choix. En reconnaissant que le Seigneur avait fait pour lui plus que pour les autres hommes, il aimait à se persuader que les autres en étaient moins dignes Il n'est pas comme les autres hommes, dès lors, en tout et partout il affecte de se distinguer d'eux. Les autres s'éloignent par respect de l'autel et du sanctuaire ; lui seul s'en approche avec fierté. Les autres fléchissent humblement le genou devant la majesté du Dieu vivant qui habite d'une manière particulière dans son temple ; lui seul s'y tient debout avec assurance. Les autres viennent supplier, demander, invoquer ; lui seul n'a besoin de rien ; il n'est là que pour repaître son amour-propre du souvenir dangereux de ses vertus, sous prétexte d'en rendre grâces. En un mot, n'être pas comme le reste des hommes, voilà sa prétention, voilà la clef de tous ses sentiments et de toute sa conduite. *Non sum sicut cæteri hominum.*

C'est ainsi, mes frères, que le démon abuse souvent une âme vaine et orgueilleuse. Il fait avec succès à son égard, ce qu'il fit autrefois, mais inutilement, à l'égard de Jésus-Christ. Il la transporte sur le pinacle du temple ; c'est-à-dire, qu'il exagère à ses yeux l'état sublime et imaginaire de sainteté et de perfection où il lui persuade qu'elle se trouve. De ce point, comme d'une haute montagne, il lui montre tout le reste de la terre infiniment au-dessous d'elle, et rampant à ses pieds. Si cette âme, peu instruite des ruses de son adversaire, aime à considérer ce spectacle, et s'y arrête avec plaisir, qu'arrive-t-il ? Dans ce degré d'élévation, la tête quelquefois lui tourne ; et le démon, profitant alors de sa faiblesse, lui fait sentir par une chute terrible et souvent mortelle, qu'elle aurait dû moins compter sur elle-même, et se défier davantage de son ennemi.

Mais enfin, pourquoi le pharisien de notre évangile met-il ainsi tous les autres hommes au-dessous de lui ? Pourquoi se place-t-il ainsi lui seul au-dessus de tous les autres hommes? Voulez-vous le savoir, mes frères ? Suivez ce qu'il dit, et il vous l'apprendra lui-même. Les autres hommes, dit-il, et surtout le publicain, sont des injustes, des adultères, des

voleurs ; moi au contraire, je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tous mes biens. Voilà les deux principes de son orgueil : la vue des péchés d'autrui et le souvenir de ses vertus propres ; deux grands motifs qui font naître dans lui ce sentiment qui le porte à se préférer au reste des hommes. *Non sum sicut cæteri hominum.*

Si le pharisien eût été humble, la vue des péchés d'autrui n'aurait fait que le pénétrer de douleur de tant d'offenses faites à Dieu, de zèle pour réparer les outrages faits à sa gloire, de crainte et de tremblement, dans la sainte appréhension où il aurait été de faire lui-même quelques semblables chutes. Mais parce qu'il était superbe, cette vue produit en lui des sentiments bien différents. Il s'en réjouit, il en triomphe, il exagère le nombre et des péchés et des pécheurs ; il n'excepte personne autre que lui de la masse de perdition générale. Il s'établit le juge souverain des consciences. En vain le publicain donnera-t-il des marques évidentes de son changement et de son repentir : il les rejette, il les désapprouve, il le condamne de même que tous les autres. En un mot, on dirait à voir le plaisir qu'il a à raconter les fautes d'autrui, que l'opprobre du genre humain doit servir à relever sa gloire. *Non sum sicut cæteri hominum.*

Si le pharisien eût été humble, le souvenir de ses vertus n'aurait fait que lui inspirer de la reconnaissance envers ce Dieu de toute sainteté, de qui procède tout ce qui justifie, de l'ardeur pour ne pas rester en arrière après avoir si bien commencé, de la componction pour expier par les larmes et par les rigueurs de la pénitence ce qu'il avait pu mêler de vicieux et d'imparfait aux inspirations et aux opérations de la grâce. Que dis-je ? il aurait même rejeté avec soin ce souvenir comme dangereux ou inutile, et, sans tant se complaire dans les vertus qu'il avait déjà acquises, il n'eût songé qu'à acquérir celles qui lui manquaient. Mais parce qu'il était superbe, il agit tout différemment. Il rappelle avec plaisir ses bonnes œuvres passées ; il les repasse toutes en détail ; il s'y arrête longtemps avec complaisance, et montre assez par le récit qu'il en fait, qu'il s'en attribue à lui seul toute la gloire. *Non sum sicut cæteri hominum.*

Quel étrange aveuglement, mes frères, que de s'approprier ainsi les dons de Dieu, et de faire servir à sa perte et à sa

condamnation ce qui ne nous avait été donné que pour notre perfection et pour notre salut ! Un vase de terre a-t-il bonne grâce de se glorifier de la forme que l'ouvrier lui imprima, et doit-il mépriser celui qui n'en a pas reçu une aussi belle? Et puisque de nous-mêmes nous ne pouvons rien, pas même former une bonne pensée, puisque tout notre pouvoir vient de Dieu, puisque nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de sa main libérale ; pourquoi nous enorgueillir de ce que nous avons, comme si nous le tenions de nous-mêmes ? Et cependant, mes frères, cet aveuglement est parmi nous plus commun qu'on ne pense : je dis parmi nous, et c'est ici le souverain malheur, dans des gens qui se piquent d'ailleurs de religion et de piété. Orgueil monstrueux qui se manifeste en mille manières différentes. Ceux-ci racontent à tout propos les bonnes œuvres qu'ils ont faites, et font en sorte que personne ne les ignore. Ceux-là montrent un grand mépris pour les pécheurs, affectent de révéler leur turpitude, prennent un plaisir malin à tout censurer, à tout critiquer, et ne trouvent nulle part de la vertu et de l'innocence. Il en est qui percent dans le plus secret des cœurs, qui s'efforcent d'y démêler tous les ressorts de la conduite, qui racontent comme des réalités ce qui n'est que l'effet de leur imagination, et la suite des jugements précipités de leur amour-propre. Enfin, combien qui n'aiment, qui ne louent, qui n'admirent qu'eux-mêmes, et qui condamnent impitoyablement tout ce qui n'est pas conforme à leur manière de voir et d'agir, se piquant et s'applaudissant, comme le pharisien, de n'être pas comme le reste des hommes ! *Non sum sicut cæteri hominum.*

Or, mes frères, quelles étranges suites n'eut pas cet orgueil funeste dans la pharisien de notre évangile ! Apprenons-le, et instruisons-nous par ses malheurs et par son exemple.

Il se plaçait, dans son esprit, au-dessus de tous les autres hommes ; mais Dieu, par un juste jugement, le considérait bien différemment. Il nous proteste souvent dans l'Écriture que nous serons abaissés à proportion de ce que nous aurons voulu nous élever. Comme donc le pharisien était le plus orgueilleux des hommes, il était aussi, devant Dieu, le plus méprisable et le dernier de tous.

Il reprochait au reste des hommes d'être injustes, adultères, voleurs, vices énormes dont il se vantait d'être exempt. Mais aux yeux de Dieu, remarque saint Augustin, il en était atteint lui-même. Oui, il était injuste, adultère, voleur, d'une manière spirituelle, si vous voulez, mais non moins funeste. Il était injuste, puisqu'il refusait à Dieu l'honneur qui lui est dû ; il était voleur, puisqu'il lui dérobait sa gloire ; il était adultère, puisqu'il profanait, par son orgueil, l'union sainte de grâces et de bénédictions, que Dieu avait contractée avec son âme.

Enfin, il comptait ses vertus, mais c'étaient des vertus de pharisien, et Dieu ne les avait pas pour agréables. L'orgueil les produisait et non la grâce : dès lors elles étaient perdues pour le ciel. Il jeûnait sans fruit, il payait la dîme sans mérite, il priait même sans effet ; en un mot, il pratiquait extérieurement la vertu, sans être au fond ni plus vertueux, ni plus juste.

Et voilà, mes frères, le triste état où l'orgueil réduit une âme, lorsqu'il se glisse au milieu de la piété. Il commence par la rendre détestable aux yeux du Seigneur : car c'est un des principaux caractères qu'attribuent à Dieu les livres saints, de résister aux superbes. De là vient que dans l'ancienne loi, il voulait que l'on usât d'indulgence envers ceux qui avaient péché par ignorance ou par faiblesse ; mais que l'on condamnât à mort sans miséricorde ceux qui l'avaient fait par orgueil. Règle qu'il observa lui-même dans deux jugements bien différents, qu'il prononça contre deux fameux coupables, Lucifer et Adam. L'un fut condamné sans retour, l'autre fut puni avec miséricorde. D'où put venir la diversité de ces deux sentences ? Quoiqu'il n'appartienne pas à de faibles mortels de vouloir pénétrer dans les secrets du Tout-Puissant, cependant d'après le sentiment des Saints, nous osons dire que cette différence de jugement venait de la différence de leurs fautes, et que Dieu en déployant toute sa justice contre le superbe qui avait voulu s'égaler à lui, réserva sa bonté et sa miséricorde pour celui qui s'était montré plus ignorant et plus faible.

L'orgueil rend donc l'âme pharisaïque horrible aux yeux de son Dieu. Il fait plus encore : il lui ôte tout l'éclat de ses vertus, et ne lui en laisse que l'apparence et l'écorce. Car,

mes frères, un acte de vertu, pour avoir quelque mérite, doit venir de Dieu et tendre vers Dieu ; venir de Dieu comme de son principe, tendre vers Dieu comme vers sa fin ; venir de Dieu par la grâce, tendre vers Dieu par le désir de l'honorer et de lui plaire. Mais s'il arrive au contraire que l'orgueil soit le principe d'un acte d'ailleurs bon et louable ; que ce soit l'amour-propre, la recherche de soi-même, l'estime des hommes, l'ambition, les honneurs et la gloire, qui en soient les motifs et la fin, dès lors cet acte n'appartenant plus à la vertu qui paraît le produire, devient un acte tout humain et tout naturel. Vérité importante qui seule suffirait pour nous inspirer une grande horreur de l'orgueil pharisaïque, si nous savions bien l'approfondir. Une âme possédée de ce vice, perd le fruit de toutes ses peines. Elle mortifie sa chair, sans avoir la vertu de pénitence ; elle donne tout son bien aux pauvres, sans avoir la vertu de charité ; elle observe régulièrement ses pratiques de piété, sans avoir la vertu de religion ; elle se fatigue pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, sans avoir la vertu du zèle ; en un mot, elle est ardente, exemplaire, édifiante, sans avoir la grâce et l'amour ; que dis-je ? Non-seulement ces œuvres lui sont inutiles, mais elles sont encore pour elle autant de crimes ; car, prenant leur source dans l'orgueil, elles participent à la corruption et à la malignité de ce vice. Or, quel malheur pour une âme de trouver un titre de réprobation dans ses vertus mêmes ! David menaçant autrefois, par un esprit prophétique, des plus terribles malédictions, ceux qui dans la suite des temps devaient persécuter Jésus-Christ, croyait ne pouvoir rien leur souhaiter de plus affreux que de voir la prière, qui entre tous les moyens de conversion, est le seul quelquefois qui reste aux pécheurs, devenir pour eux un nouveau péché. *Oratio ejus fiat in peccatum.* Anathème qui tomba sur le pharisien de notre évangile ; sa prière, qui devait le sauver, le perdit, parce que ce fut l'orgueil qui la lui inspira. Anathème qui se renouvelle encore aujourd'hui dans tous ceux qui veulent allier l'orgueil avec la vertu ; non-seulement leurs prières, mais encore leurs aumônes, leurs pénitences, leurs communions même et toutes leurs bonnes œuvres, sont pour eux devant Dieu autant de péchés et de crimes. *Oratio ejus fiat in peccatum.*

Après avoir enlevé à une âme toutes ses vertus, l'orgueil pharisaïque la rend encore capable de toute sorte de vices. Je dis capable de toute sorte de vices ; et comment ? en trois manières différentes : par voie de disposition, par voie de punition, par voie même de correction. Par voie de disposition, c'est-à-dire qu'une âme qui abandonne Dieu pour se confier en elle-même, ne trouvant dans son propre fond que corruption et que ténèbres, est exposée aux plus grands égarements du cœur et de l'esprit, et met ses mœurs et sa foi dans un danger évident de faire un triste naufrage : ce que l'expérience de tous les siècles n'a prouvé, et ne prouve que trop encore. Par voie de punition, parce que Dieu se plaît quelquefois à confondre par les plus tristes chutes, ces âmes présomptueuses qui comptent plus sur elles que sur lui. Enfin, par voie de correction, et c'est ici, mes frères, que vous devez concevoir, s'il est possible, toute l'horreur de ce vice. Il est si dangereux et terrible, qu'il arrive quelquefois qu'une âme s'y étant abandonnée tout-à-fait, il n'y a qu'un péché considérable qui puisse la rappeler à son néant, et lui faire sentir toute sa faiblesse ; de sorte que le péché lui-même, ce monstre affreux, qui donne la mort à l'âme et qui l'éloigne de son Dieu, est alors le remède que la Providence emploie pour guérir une âme que l'orgueil possède.

O orgueil, vice détestable, que tu es affreux ! que tu es funeste ! Tu as fait au commencement du monde, du plus beau des anges, le plus horrible des démons ; et tous les jours tu rends des âmes vertueuses et innocentes, criminelles aux yeux de Dieu et réprouvées. C'est toi qui a inspiré les hérésies ; c'est toi qui a suscité les schismes ; c'est toi qui encore aujourd'hui déchires le sein de l'Église par l'erreur et l'incrédulité. Quel ravage ne fais-tu pas dans l'âme infortunée que tu possèdes ! Hélas ! comme le pharisien de notre évangile, au sortir du temple où il était venu prier, elle devient l'objet de la haine de Dieu, de l'indignation du ciel, le jouet de l'enfer, et la complice des anges de ténèbres.

O vous donc que Dieu a choisis d'une manière particulière, qu'il a séparés et distingués des autres, qu'il a comblés de bienfaits plus signalés, de faveurs plus grandes, justes qui m'écoutez, à la vue de l'état sublime où il lui a plu de vous placer, prenez bien garde de rien vous attribuer à vous-mê-

mes, et de vous en servir pour vous élever au-dessus de vos frères : vous vous perdriez infailliblement. Que cette considération ne produise d'autre effet sur vous, mon cher auditeur, que de redoubler votre reconnaissance, et de vous porter à venir vous abaisser dans son temple aux pieds de Jésus-Christ, pour lui dire, mais avec des sentiments bien différents de ceux du pharisien de notre évangile : Seigneur, je vous rends grâces de m'avoir préféré à tant d'autres qui vous auraient plus aimé et mieux servi que moi, et qui n'ont pas eu le bonheur inestimable de vous connaître. Je confesse que toute la gloire en est due à vous seul, et je renonce sincèrement à toute la part que mon amour-propre a voulu ou voudrait jamais s'en attribuer. J'avoue que j'ai jusqu'ici bien mal répondu à toutes vos grâces, et que j'ai bien sujet de redouter le compte rigoureux que vous m'en ferez rendre un jour. Je vous prie de ne pas m'abandonner à moi-même, et malgré mes infidélités, de me combler toujours de nouvelles faveurs ; et je vous promets fermement, moyennant cette même grâce, sans laquelle je ne puis rien, d'y être plus fidèle que je ne l'ai été jusqu'ici, et d'en faire un meilleur usage.

Achevons, mes frères, et, après avoir vu dans le pharisien, l'image d'un juste perdu par l'orgueil, voyons dans le publicain, l'image d'un pécheur que l'humilité justifie. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Le Publicain.

Voici un spectacle bien différent, mes frères, que nous offre la suite de notre parabole : c'est un publicain, c'est-à-dire, un homme réputé pour infâme parmi les Juifs, noté et décrié par ses injustices, le fléau de la veuve et de l'orphelin, le scandale de tout le pays, en un mot, un grand pécheur ; mais avec cela un pécheur humble, et par-là même, un pécheur pénitent et converti.

Voyez de quel air il entre dans le temple, et comment il s'y comporte. Pénétré de son indignité, il se tient éloigné par respect de l'autel et du sanctuaire ; se jugeant le dernier de tous, il choisit la dernière place. Là, n'osant lever les yeux vers le ciel, où réside le Dieu saint, témoin et vengeur de ses crimes, il s'abaisse jusqu'à terre, et frappe publiquement sa

poitrine, pour donner des marques authentiques de sa pénitence et de son repentir. Ah ! mes frères, ce n'est pas seulement un publicain humble, que Jésus-Christ nous montre aujourd'hui ; c'est, sous les traits d'un publicain, l'humilité elle-même.

O humilité, vertu divine, comment peindre ici le bonheur d'une âme qui te possède ! Nos paroles suffiront-elles pour rendre ce que le cœur suffit à peine à sentir : ce plaisir qu'il y a à s'humilier et à s'anéantir devant la majesté suprême ; ce charme qu'on trouve à se placer sous les pieds des hommes, abandonné de tout le reste pour être mieux uni à son Dieu ; cette douceur qu'on ressent à se mépriser soi-même, et à se voir mépriser des autres ! Ce que nous disons là, mes frères, paraît un étrange paradoxe ; mais combien de saints l'on éprouvé dans tous les siècles, et combien l'éprouvent encore ! Rien de plus beau qu'une âme humble ; rien de plus tranquille. La paix, la douce paix, habite dans elle, elle est peinte sur son visage ; elle se montre dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions ; soit au dehors, soit au dedans, rien ne la trouble. Aussi insensible aux opprobres qu'aux honneurs, aux mépris qu'aux louanges, elle rend à Dieu tout ce qu'il y a de bon en elle, et s'attribue seulement tout ce qu'elle y voit de mauvais. Si elle sort quelquefois de l'abîme de son néant, c'est pour se jeter entre les bras du Tout-Puissant en qui seul elle se confie. Là, se reposant dans son sein, elle apprend à oublier le monde entier, et à s'oublier elle-même. Disons tout en deux mots, mes frères : une âme véritablement humble, est une âme qui jouit ici-bas par avance du bonheur des saints dans le ciel.

Dans cet état, que dit à Dieu le publicain de notre évangile ? Il profère peu de paroles ; mais il dit beaucoup de choses en peu de mots. Seigneur, s'écrie-t-il, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. *Propitius esto mihi peccatori.*

D'abord, pénétré de la multitude et de l'énormité de ses offenses, il ne sait par où commencer la prière qu'il adresse à son Dieu. Il ne lui demande rien en particulier ; il aurait trop à demander : il le prie seulement en général de lui être propice. Il se contente de lui présenter son âme interdite et muette, afin que, parmi tant et de si grands besoins, il choi-

sisse lui-même, le premier qu'il voudra satisfaire. *Propitius esto.*

Les deux motifs qu'il présente à Dieu pour le porter à lui être favorable, sont bien dignes de l'humilité qui fait son caractère. Il veut l'engager à le secourir en lui exposant son état : Seigneur, lui dit-il, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. *Propitius esto mihi peccatori.* C'est comme s'il lui disait: Grand Dieu, j'ai besoin de votre miséricorde dans l'état déplorable où je me vois réduit. Je suis couvert de crimes ; mais j'espère que vous en effacerez la noirceur et la multitude. Les deux motifs que j'ose vous présenter pour vous déterminer à me secourir, sont bien propres à attendrir votre cœur, ils sont tirés de ma nature même. Je suis homme, je suis pécheur : voilà deux titres de pardon que j'ose opposer à vos coups. *Propitius esto mihi peccatori.* Je suis homme, et à cet égard je suis bien faible ; faible dans toutes mes puissances : faible dans mon corps, qui de lui-même tend à la terre ; faible dans mon esprit, qui est si sujet à l'erreur ; faible dans mon cœur, qu'un rien suffit pour égarer et pour séduire. *Propitius esto mihi.* Mais à ces misères générales que la nature m'avait données, le péché en a ajouté de plus grandes encore. Je suis pécheur, et en cette qualité même, j'ose dire que j'ai droit à votre compassion et à votre indulgence. Pécheur dans mon corps, qu'une malheureuse concupiscence entraîne à vous offenser ; pécheur dans mon esprit qui est tout rempli des ténèbres de l'aveuglement et de l'ignorance ; pécheur dans mon cœur, au milieu duquel les plus honteuses passions exercent leur cruel empire !... Voilà le tableau de mes misères, ô mon Dieu ; voyez vous-même par où vous voulez commencer ma guérison que je demande et que je sollicite. *Propitius esto mihi peccatori.*

Oui, mes frères, voilà les deux fondements de l'humilité chrétienne : la connaissance de notre néant dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Dans l'ordre de la nature, que sommes-nous ? un peu de terre animée, sujette à la corruption, à la maladie, à la mort ; un corps semblable en tout à celui des bêtes. Il est vrai, nous avons une âme spirituelle, capable d'idées, de connaissances, de sentiments. C'est la plus belle portion de nous-mêmes ; celle qui nous

rapproche des purs esprits, et qui nous met en état de rendre des hommages libres et intelligents à l'Être suprême. Mais cette âme elle-même, si belle, si noble, si parfaite, à combien de faiblesses n'est-elle pas assujettie ? Que d'ignorance ! que de malice ! que de ténèbres ! que de corruption ! Notre intelligence est si bornée, que nous ne comprenons presque rien de ce qui existe, et notre volonté est si dépravée qu'elle ne se porte le plus souvent que vers des objets défendus. Notre âme abrutie, si on ose le dire, par le corps auquel elle est entraînée, ne voit, ne pense, ne sent, n'agit et ne vit que pour la terre. Ah ! que nous sommes bien au-dessous de ces esprits sublimes qui, dégagés de la matière, n'ont rien qui les gêne dans leurs opérations, rien qui borne l'étendue de leurs connaissances ! Mais si de ce que nous sommes dans l'ordre de la nature, nous passons à notre état dans celui de la grâce, quel nouveau chaos ! quel nouveau néant ! Le péché a laissé partout dans nous les traces honteuses de la corruption et de la malice. Notre corps, notre esprit, notre cœur, tout en a ressenti les funestes atteintes. Nous nous sommes révoltés contre Dieu, et tout dans nous s'est révolté contre nous-mêmes. Nos sens intérieurs et extérieurs nous ont déclaré la guerre ; tous les objets qui se présentent à nous, travaillent à nous perdre. Le péché cherche de tous côtés à entrer dans notre cœur ; nos passions effrénées sont avec lui d'intelligence, et le démon, profitant de ce trouble, de cette confusion, de ce désordre, nous asservit à ses lois, et nous fait porter ses chaînes. Voilà l'homme, mes frères, voilà l'homme pécheur. Est-il besoin de nous dire après cela, qu'il faut nous humilier devant la majesté suprême ? Nos misères ne nous le disent-elles pas assez, et pouvons-nous faire autrement que de nous jeter comme le publicain aux pieds de notre Dieu, hommes faibles et misérables pécheurs que nous sommes, pour lui demander humblement pardon et miséricorde ? *Propitius esto mihi peccatori.*

Tels sont les sentiments d'une âme humble, mes frères ; tels étaient ceux du grand saint Pierre, lorsqu'étonné du nombre prodigieux de poissons qu'il avait pris en jetant son filet sur la parole de son divin Maître, il se prosterna contre terre, également interdit, et par la grandeur de Jésus-Christ, et par sa propre bassesse. Éloignez-vous de moi, lui

dit-il, Seigneur, dans les sentiments de son humilité profonde, parce que je suis homme et pécheur. *Exi a me, quia homo peccator sum.* Non, je ne suis pas digne que vous restiez auprès de moi. Vous êtes un Dieu de grandeur et de gloire, et je suis un homme impuissant et borné. Vous êtes la sainteté même, exempte de taches et de souillures, et je suis un pécheur couvert d'ordures et de confusion. Quel rapport y a-t-il entre le fini et l'infini, entre le néant et l'être, entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, entre la puissance et la faiblesse, entre la vie et la mort, en un mot, entre un Dieu et un homme pécheur? *Exi a me, quia homo peccator sum.*

C'est ainsi que pensait et que parlait le chef des apôtres; et c'est ainsi que nous penserions et que nous parlerions nous-mêmes, si nous nous considérions attentivement. Car, croyez-vous, mes frères, qu'il faille avoir recours à de longs raisonnements pour apprendre à s'humilier? Il ne faut pour cela que jeter un coup d'œil impartial sur soi-même : l'humilité est au milieu de nous. *Humiliatio tua in medio tui.* Oui, mes frères, l'humilité naît avec nous, et nous accompagne jusqu'au tombeau. Elle se manifeste par les pleurs de l'enfance, par les inconséquences de la jeunesse, par les soucis de l'âge mûr, et par les infirmités de la vieillesse. La nourriture que nous prenons, le sommeil auquel nous nous livrons, nous la retracent sans cesse. Les habits dont nous nous couvrons, les maisons que nous habitons, la terre sur laquelle nous marchons, tout nous la rappelle. Les maladies de notre corps se joignent à celles de notre âme, pour nous l'enseigner. La poussière, les vers, la corruption, fruits et peines de nos péchés, nous la prêchent si énergiquement! Comment peut-il se faire que l'orgueil se glisse dans notre âme, au milieu de tant de leçons d'humilité? O homme orgueilleux dans l'humiliation même, quelle est ta folie! quel est ton aveuglement! A quoi penses-tu, vil insecte, de vouloir t'élever du sein de la corruption qui t'environne? *Humiliatio tua in medio tui.*

Voilà, mes frères, les sentiments qui pénètrent le publicain de notre évangile, et qui le conduisent au temple. Voilà pourquoi il s'y tient caché, y prend la dernière place, s'y prosterne contre terre, n'ose lever les yeux vers le ciel, se

frappe humblement la poitrine et s'avoue un pécheur indigne des miséricordes divines. Mais combien se vérifièrent alors ces paroles de l'Ecclésiastique, que la prière de celui qui s'humilie pénètre les nues, et ces autres du Prophète-roi, que Dieu ne méprise jamais un cœur contrit et humilié ! Tandis que le publicain se cachait aux yeux des hommes, Dieu l'avait présent à sa pensée. Tandis qu'il se mettait au-dessous de tous le autres, Dieu lui donnait dans son cœur la première place. Tandis qu'il n'osait lever les yeux vers le ciel, le ciel jetait sur lui des regards de miséricorde. Tandis qu'il se frappait humblement la poitrine, son âme recouvrait sa pureté et son innocence. En un mot, tandis qu'il était venu pour se condamner lui-même, Dieu le renvoyait chez lui absous et justifié. *Descendit hic justificatus in domum suam.* Apprenons de là, mes frères, la force de l'humilité chrétienne : c'est sur elle qu'est fondée la justification ; c'est par elle qu'elle commence, qu'elle avance, qu'elle s'achève. *Descendit hic justificatus.*

Je dis en premier lieu que c'est sur l'humilité qu'est fondée notre justification. L'orgueil nous perdit d'abord, l'humilité nour racheta ensuite. Un Dieu fait homme ! voilà le fondement de toute justification. Mais un Dieu fait homme, quel mystère d'humilité ! Un Dieu fait homme ! c'est-à-dire, la grandeur qui devient petitesse, la force qui devient faiblesse, la lumière qui devient ténèbres, la majesté qui devient esclave, la sainteté qui devient pécheur. Un Dieu fait homme ! Saint Paul ne pouvait se l'imaginer, et dans l'excès de son étonnement, il s'écriait : Jésus-Christ s'est humilié, que dis-je ? il s'est anéanti en prenant notre nature. *Exinanivit semetipsum.* Mais ce Dieu, après s'être fait homme, ne s'en tient pas encore là : toute sa vie n'est plus qu'une chaîne d'humilité. Il naît dans une étable, il a des parents obscurs, il mène une vie longtemps ignorée, il choisit des disciples pauvres, il vit dans l'indigence, il meurt sur une croix. Disons tout, après sa mort même l'humilité ne le quitte pas, et, s'il reste au milieu de nous sur nos autels, c'est dans un état d'humilité extrême. *Exinanivit semetipsum.* Or, partez de ce principe, mes frères, et vous reconnaîtrez aisément que c'est sur l'humilité que roule toute la justification chrétienne. Les sacrements, qui en sont les canaux, que nous annon-

cent-ils autre chose ? C'est de viles espèces que la grâce s'abaisse dans eux pour venir à nous, afin de nous apprendre à nous abaisser nous-mêmes. Le sacrement de pénitence n'est-il pas à proprement parler, le sacrement par excellence de l'humilité ? Malheur à nous, mes frères, si ce n'est pas cette vertu qui nous y accompagne ! Ah ! c'est bien là surtout que nous devons entrer dans les sentiments du publicain de notre évangile ; là que nous devons nous prosterner contre terre, frapper notre poitrine, n'oser pas lever les yeux vers le ciel, avouer notre indignité et nos misères. Humilité qui doit chasser de nous toute honte, et nous porter à faire l'aveu exact de toutes nos faiblesses ; humilité qui doit nous soumettre à toutes les réparations, à toutes les précautions, à toutes les privations qu'un confesseur sage et prudent ordonne ; humilité qui doit entrer dans toutes les parties de la pénitence : dans la contrition, pour briser notre cœur de douleur ; dans la confession, pour nous faire faire humblement l'aveu de nos fautes ; dans la satisfaction, pour nous animer à apaiser la justice divine. Humilité enfin qui nous attirera l'absolution de Dieu même, au moment même que nous recevrons celle du prêtre. *Descendit hic justificatus.*

Mais cette vertu, mes frères, ne se borne pas à nous faire sortir de l'état du péché ; elle élève encore l'homme jusqu'aux plus hauts degrés de la perfection évangélique. La sainteté est un édifice de salut qui doit parvenir jusqu'à la vie éternelle. Or, remarque saint Augustin, plus un édifice doit être élevé, plus les fondements doivent en être profonds, pour qu'il soit solide. Comme donc il n'y a rien de plus sublime que la sainteté, il ne doit rien y avoir aussi de plus profond que l'humilité d'une âme qui y aspire. Voici donc ce que fait Dieu lorsqu'il prédestine une âme, et ce que fait une âme qui répond à la prédestination de son Dieu. Dieu élève cette âme, et cette âme s'abaisse devant son Dieu. Dieu hausse les murs de cet édifice spirituel par des grâces de choix, et l'âme en creuse les fondements par une humilité d'autant plus profonde, que les bienfaits que Dieu accorde sont plus grands et plus signalés. C'est ainsi, mes frères, que s'opère la justification ; c'est ainsi que l'humilité la commence et l'achève, et qu'après nous avoir fait sortir de l'état du péché par une grâce de conversion, elle nous conduit par des mo-

yens de persévérance jusqu'au degré de perfection que Dieu nous destine. *Descendit hic justificatus in domum suam.*

Entrons donc tous aujourd'hui dans ces sentiments, mes très-chers frères ; et quels effet salutaires ne produiront-ils point dans nous ! Si nous sommes pécheurs, ils nous ressusciteront à la vie de la grâce. Si nous sommes justes, ils nous y soutiendront. Si nous sommes nouvellement entrés dans la voie du salut, ils y affermiront nos pas. Si nous y sommes depuis longtemps, ils nous préserveront de la chute. Qui que nous soyons, ils nous justifieront, il nous sanctifieront. *Descendit hic justificatus in domum suam.* Disons-le donc tous comme le publicain de l'évangile, et s'il nous est possible, avec autant d'humilité que lui : Seigneur soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. *Propitius esto mihi peccatori.* Je dis tous ; car qui de nous, mes frères, ne peut pas le dire ? qui de nous ne doit pas le dire? qui de nous, s'il rentre un moment dans lui-même, ne se sentira pas porté à le dire ? Oui, nous sommes tous pécheurs, et les plus justes ont leurs péchés aussi bien que les autres : péchés de pensées, de paroles, d'actions et et d'omissions ; péchés de l'enfance et de la jeunesse, de l'âge mûr et de la vieillesse ; péchés contre Dieu, contre le prochain, contre nous-mêmes ; péchés de scandale, ou péchés cachés ; péchés mal confessés, ou mal réparés ; péchés de toute nature et de tout genre, de toute malice et de toute grièveté. Du fond de cet abîme d'iniquités et de misères, que devons-nous dire à Dieu ? Pas autre chose que ces paroles de notre évangile : Grand Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. *Propitius esto mihi peccatori.* Disons-le le matin en nous levant, et le soir en nous couchant. Disons-le, lorsque nous entrons dans les églises, et lorsque nous en sortons. Disons-le, en approchant du tribunal de la pénitence et en le quittant. Disons-le, dans tous les moments de la journée, dans nos travaux, dans nos soucis, dans nos affaires. Disons-le, lorsque nous sommes attaqués de scrupules, de dégoût, de découragement. Disons-le surtout, lorsque le démon nous tente d'orgueil, et qu'on nous applaudit ou qu'on nous loue. Dans toutes ces circonstances, et dans bien d'autres encore, disons d'esprit, de cœur et de bouche : Mon Dieu, soyez-moi propice à moi qui suis un pécheur. *Propitius esto mihi peccatori.* Cette pensée nous convertira, nous soutiendra, nous consolera, nous ani-

mera et nous sanctifiera. *Descendit hic justificatus in domum suam.*

Concluons, mes frères, tout ce que nous avons dit jusqu'ici, par ces paroles qui terminent notre évangile, et qui renferment tout le précis de ce discours. Celui qui s'élève, sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. *Qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur.* Celui qui s'élève, c'est-à-dire, celui qui s'attribue à lui-même ce que la grâce a fait en lui, et qui en tire gloire, sera abaissé, c'est-à-dire, que Dieu le dépouillera de tout l'éclat de ses vertus, qu'il le laissera tomber dans les plus grands crimes, qu'il le confondra, qu'il le perdra. *Qui se exaltat, humiliabitur.* Celui qui s'abaisse, au contraire, c'est-à-dire, celui qui, pénétré de la vue de son néant et de ses péchés, croit n'être rien, ni devant Dieu, ni devant les hommes, sera élevé, c'est-à-dire, que Dieu le retirera des voies de l'iniquité, qu'il le conduira par la main dans celles de la justice, qu'il le sauvera, qu'il le couronnera, parce qu'il aura été conforme à Jésus-Christ humilié. *Qui se humiliat, exaltabitur.* C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Parabole du Pharisien et du Publicain.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus adressa cette parabole à certaines personnes qui mettaient leur confiance en elles-mêmes et dans leur propre justice, et qui méprisaient les autres.

Nous voyons ici exprimé l'objet de la parabole adressée par Jésus-Christ à ses auditeurs. Le but de ce divin Sauveur est de combattre l'orgueil. Dans le monde, sortant pur et exempt de défauts des mains du Créateur, l'orgueil fit pénétrer pour la première fois le péché (1). Il souilla le ciel, en fit

(1) Initium omnis peccati est superbia. *Eccl.*, X. 15.
Superbiam nunquam in tuo sensu, aut in tuo verbo, dominari permittas ; in ipsa enim initium sumpsit omnis perditio. *Tob.*, IV. 14.

précipiter les anges (1). Il infecta la terre, et fit chasser l'homme du paradis terrestre (2). Cause primitive de tous les maux qui nous affligent, il ne cesse encore de multiplier parmi nous les désordres et les malheurs. Sans parler de tous les vices qu'il traîne à sa suite, de tous les crimes qu'il ne cesse d'engendrer, de tous les troubles dont il agite continuellement la société humaine, ce fut lui qui commit ce détestable forfait qui effraie notre imagination, et surpasse notre intelligence. Ce fut l'orgueil pharisaïque, qui, poursuivant sans relâche Jésus-Christ dans tout le cours de sa carrière évangélique, parvint enfin à force de calomnies, de séductions, d'intrigues, à consommer le déicide.

Un caractère particulier de cette funeste passion, est son injustice. L'orgueilleux est presque toujours celui qui a le moins de titres pour l'être. Voyez l'homme solidement juste, jeter sur ses vertus le voile de la modestie qui les pare, quoique son but soit de les cacher ; qui n'efface pas leur lustre, mais qui tempère leur éclat, dont seraient blessés les yeux délicats de l'envie. L'arrogant au contraire est pour l'ordinaire un homme vicieux. Il n'exige les égards, que parce qu'il sait qu'on ne lui en rendrait pas volontairement. Il semble vouloir conquérir les hommages qu'il sent bien ne pas mériter. Il ne voit pas qu'il ne fait que se donner un vice de plus, qui sert encore à faire remarquer tous les autres. Observez l'homme qui se vante de quelque qualité. Vous pouvez presque à coup sûr répondre qu'il a le défaut contraire. La jactance a presque toujours pour principe, ou l'envie d'en imposer aux autres, ou le désir de se faire illusion à soi-même.

Les premières paroles de notre évangile nous présentent deux espèces d'orgueil, qui sont comme deux branches du même vice. L'une est la présomption de soi-même, l'opinion de son mérite, la confiance dans sa propre vertu ; l'autre, qui est la suite assez ordinaire de la première, est la comparaison que l'on fait de soi-même au prochain, la préférence qu'on se donne, le mépris qu'on a pour lui. L'idée de sa propre

(1) Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer... ? qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum... ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo. Verumtamen ad infernum detraheris in profundum laci. *Isa.*, XIV. 12, 13, 14 et 15.

(2) Et eritis sicut Dii. *Gen.*, III. 5.

excellence, celle de sa supériorité sur les autres, voilà, non pas deux vices différents, mais deux espèces, ou même, pour parler plus exactement, deux formes distinctes du même vice. L'une offense directement Dieu, en ce que l'on s'arroge à soi-même ce qui ne peut être qu'un don de l'infinie miséricorde; l'autre attaque le prochain par l'endroit le plus sensible. Ainsi, l'orgueil est dans ses différentes parties diamétralement opposé aux différents devoirs de la charité. Il est également contraire à ce que prescrit la justice et envers Dieu, et envers le prochain ; puisqu'il conteste à l'un son domaine suprême, et qu'il s'efforce de dégrader l'autre de son mérite. Nous allons voir Jésus-Christ condamner dans sa parabole l'une et l'autre espèce d'orgueil.

Deux hommes montèrent au temple pour faire leur prière, l'un pharisien, et l'autre publicain.

Voici deux hommes de professions bien différentes, qui vont dans le même moment adresser à Dieu leurs prières dans son temple. L'un est pharisien, classe d'hommes infiniment considérée dans le peuple juif, par la régularité de ses mœurs, par la sévérité de sa conduite, par sa scrupuleuse exactitude à remplir tous les préceptes de la loi, par la multiplicité de ses jeûnes, par l'abondance de ses aumônes. L'autre est un publicain, c'est-à-dire un receveur des deniers publics, profession en général mal vue du public, soit à raison de ses fonctions qui sont à charge, soit à cause de ses richesses qui excitent l'envie, mais profession spécialement décriée alors dans la Judée, par les vexations et les usures dont on l'accusait. Et il paraît que ce n'était pas sans raison ; puisque dans plusieurs endroits de l'Évangile nous voyons le titre de publicain et celui de pécheur donnés indifféremment aux mêmes personnes. Ces deux hommes doivent nous présenter deux exemples de prières absolument différentes ; et c'est en effet ce qui arrive, mais dans un sens tout opposé à celui que l'on devrait imaginer. C'est celui qui a toutes les apparences de la vertu et de la sainteté qui fait une prière criminelle et réprouvée, tandis que celui qui paraît à tous les yeux un grand pécheur adresse une prière qui est agréable à Dieu, et qui opère sa justification. Qu'est-ce donc qui vicie l'une, et qui épure l'autre ? C'est l'orgueil dont est

accompagnée la première, et l'humilité qui offre la seconde.

Le pharisien se tenant debout priait ainsi en lui-même.

Jésus-Christ nous fait remarquer d'abord la posture orgueilleuse du pharisien. Cet homme fier de ses prétendus mérites, et de la considération qu'ils lui avaient attirée, ne daigne pas s'humilier devant cette Majesté suprême, que les anges eux-mêmes ne contemplent qu'avec tremblement. Il s'avance dans le temple, le front levé, comme s'il faisait grâce à Dieu de venir l'invoquer. Le même scandale ne se renouvelle-t-il pas tous les jours dans les églises ? Combien de chrétiens, à l'irrévérence de leur attitude, à l'indécence de leur maintien, à la familiarité de leurs conversations, quelquefois même à la malhonnêteté de leurs propos, semblent venir dans les temples, plutôt pour insulter la Divinité, que pour l'adorer !

Outre le sentiment d'arrogance qui tient le pharisien dans cette posture hautaine, un autre motif l'engage à y rester. Comme c'est pour les hommes plus que pour Dieu, qu'il a fait la démarche de venir au temple ; comme son but principal est de maintenir et d'augmenter l'opinion qu'on a de sa piété, et l'estime qu'elle lui concilie, il est surtout jaloux d'être remarqué; et il choisit l'attitude qui y est la plus propre. Cette hypocrisie nous indigne. Mais si nous faisons un retour sur nous-mêmes, combien d'entre nous s'en reconnaîtront coupables ! Combien d'actions, dignes d'un meilleur motif, n'ont été faites que dans la vue d'attirer les regards des hommes, de se procurer de la considération et des égards ! Que d'œuvres auxquelles, pour être méritoires, il n'a manqué qu'une intention pure, que d'être faites pour Dieu, que d'avoir le bien pour objet, ont été viciées et rendues mauvaises, par le sentiment de vaine gloire qui en a été le principe, par le désir des suffrages humains qui en ont été le vrai but !

Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères ; ni tel aussi que ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dime de tout ce que je possède.

Cette prière du pharisien mérite-t-elle d'être exaucée ? On y voit étalées les deux espèces d'orgueil dont nous avons parlé. Il commence par se comparer aux autres, et par se féliciter de n'avoir pas leurs défauts ; il finit par s'exalter

lui-même en considération des bonnes œuvres qu'il s'attribue. Pour connaître les vices de cette prière, et peut-être d'un grand nombre des nôtres, il est nécessaire d'entrer dans quelque détail.

Le pharisien commence par rendre grâces à Dieu. Ce sentiment est sans doute très-louable en soi. La reconnaissance envers Dieu est tout à la fois une vertu et un devoir. Son expression est une partie essentielle de notre hommage; mais pour que l'action de grâces soit agréable à Dieu, et méritoire à ses yeux, elle doit réunir trois qualités. 1° Elle doit avoir pour principes, d'une part, la conviction du besoin que nous avons des grâces divines, et de l'autre la contemplation de la bonté infinie, qui a daigné nous combler de ses dons, tandis que nous n'avions mérité que ses châtiments. 2° Elle doit être accompagnée de deux autres sentiments: de la douleur d'avoir si mal répondu aux bienfaits du Seigneur, et de la crainte du compte qu'il nous en faudra rendre un jour. 3° Elle doit avoir pour terme, non notre propre louange, mais la louange de ce Maître si bon, qui ne cesse de nous prodiguer ses faveurs. Le pécheur se glorifie ; le juste rend gloire à Dieu. D'après ces principes, il est facile d'apprécier l'action de grâces du pharisien, et un grand nombre des nôtres. Il n'y a qu'à considérer d'où elles procèdent, et ce qu'elles produisent ; si leur principe et leur effet sont, ou l'orgueil, ou l'humilité.

De quoi le pharisien remercie-t-il le Seigneur? de n'être pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères. Il est assez commun de déclamer contre les hommes, contre leurs désordres, contre leurs vices ; mais ce n'est pas le véritable zèle qui se livre à ces satires amères et violentes. Quand les justes pensent aux péchés qui se commettent si fréquemment dans le monde, c'est pour s'en affliger, pour les déplorer devant Dieu, pour le conjurer de les faire cesser, pour en faire eux-mêmes pénitence. Que ceux qui sont chargés de la conduite des autres, que les prédicateurs, dans la chaire évangélique, tonnent contre le péché ; qu'ils s'élèvent avec force contre la funeste multiplication des pécheurs; c'est dans eux un zèle louable, juste, utile : mais ces diatribes véhémentes, que l'on entend souvent sortir de la bouche de particuliers sans autorité, sans mission,

pèchent presque toujours par deux vices essentiels, l'orgueil et l'injustice. C'est contre les vices dont on est, ou dont on se croit, ou dont on veut paraître exempt, que l'on s'emporte. Il entre dans ces déclamations une comparaison tantôt secrète, tantôt formelle de soi-même avec ceux que l'on censure. On ne parle des défauts des autres, que pour faire ressortir ses bonnes qualités. Le zèle dont on se pare n'est qu'un masque dont on couvre sa vanité. Comme le pharisien, on parle des vices du prochain, tandis qu'on devrait s'occuper des siens. C'est que les vices du prochain sont une pâture à l'orgueil, et que les vices personnels sont un sujet d'humiliation.

Ces satires des désordres du monde sont aussi souvent infectées d'injustice. D'abord parce qu'elles sont presque toujours exagérées. Elles sont sans mesure, comme la passion qui les engendre. Ensuite, de générales qu'elles étaient dans le principe, elles dégénèrent presque toujours en des applications personnelles, contraires non-seulement à la charité, mais aussi à la justice. Et c'est ce que l'on voit encore dans la prière du pharisien. Le publicain qu'il outrage par ses mépris, a-t-il mérité le reproche qu'il lui fait? Tout doit, au contraire, lui faire juger favorablement de cet homme. Il le rencontre dans le temple, il le voit prier avec modestie, avec recueillement, avec ferveur. C'est uniquement sur le titre de sa profession, qu'il le met au rang des grands pécheurs. Comme si les professions les plus exposées au péché, ne pouvaient pas produire des saints. Le jugement qu'il porte de lui, est d'abord téméraire en soi, et ensuite, dans le fait, absolument injuste. Ainsi, son orgueil qui lui a fait d'abord violer la charité, lui fait encore manquer à la justice. Il n'est pas de désordre auquel ne conduise cette détestable passion.

Non-seulement le pharisien affecte un mépris répréhensible pour tous les hommes, et spécialement pour le publicain, mais il fait entre eux et lui-même une comparaison plus insultante encore. Telle est la marche ordinaire de l'orgueil. Vous pouvez le remarquer dans tous ceux qui en sont atteints ; et en vous examinant avec attention, vous trouverez peut-être ce penchant dans vous-même. On se compare avec complaisance à ceux qui sont au-dessous de soi, parce qu'on y aperçoit un prétexte à se glorifier ; mais on évite de se met-

tre en parallèle avec ceux qui sont au-dessus, parce qu'on y découvrirait des motifs trop fondés de s'humilier. Ah ! si nous avons à nous comparer à quelqu'un, que ce soit aux saints que l'Église présente à nos hommages et à notre imitation ; c'est là le rapprochement qui nous sera utile. Leurs exemples donneront des instructions à notre ignorance, des remèdes à notre imperfection, des soutiens à notre faiblesse, des encouragements à notre lâcheté, des réponses aux vaines excuses de notre tiédeur. En les contemplant, nous verrons ce que nous devons être. En considérant l'intervalle qui nous sépare d'eux, nous nous exciterons à le franchir. Ayons la noble émulation d'être égaux aux grands saints, et non la basse et sotte vanité d'être supérieurs aux grands pécheurs (1).

Le pharisien se glorifie de n'être pas au nombre des criminels ; de n'être pas voleur, injuste, adultère. Beau sujet de gloire, sans doute, de ne s'être pas souillé de quelques crimes énormes. Que dirions-nous d'un voleur qui se vanterait d'être vertueux, parce qu'il n'aurait jamais assassiné ? Mais c'est la suite naturelle et ordinaire de la comparaison que nous faisons fréquemment de nous-mêmes aux autres. Nous cherchons ceux qui sont encore plus vicieux que nous, pour nous autoriser à l'être un peu moins qu'eux. Nous jouissons avec une joie maligne de leurs défauts, croyant qu'ils justifient les nôtres. Nous jugeons avec une grande sévérité les passions dont nous nous croyons exempts, et avec une extrême indulgence celles que nous sommes forcés de reconnaître en nous. Le libertin craindrait de paraître ambitieux, et l'ambitieux rougirait de donner dans le libertinage. L'avare déteste l'orgueilleux, qui à son tour méprise l'avare. Il semblerait que nos vices réciproques dussent nous donner de l'indulgence les uns pour les autres ; qu'ils dussent établir dans la société un traité de tolérance mutuelle. Pourquoi donc sont-ils entre nous un sujet continuel d'opposition, de médisance, et de querelle ? C'est l'effet de la vanité, dont ils sont accompagnés (2). Le discours du Pharisien est dans tous les cœurs. Chacun s'applaudit de découvrir dans les autres des défauts dont il se croit exempt, et qu'il juge en consé-

(1) Inter superbos semper jurgia sunt. *Proverb.*, XIII, 10.
(2) Qui se jactat, et dilatat, jurgia concitat. *Ibid.*, XXVIII, 25.

quence infiniment plus graves que les siens. Et comme ce pharisien, qui ne pense ni à son orgueil, ni à son hypocrisie, ni à tous ses autres vices, nous détournons nos yeux des défauts graves et nombreux qui sont en nous, pour ne voir que ceux de notre prochain. Nous apercevons jusqu'au moindre fétu qui altére son œil ; nous ne voyons pas la poutre qui offusque le nôtre (1).

Le pharisien se glorifie de ne pas avoir les vices qu'il reproche aux autres. Est-il bien certain de ne pas en être atteint ? Il peut seulement s'assurer de n'en avoir pas commis les actes extérieurs ; mais il ignore que c'est dans la volonté que réside principalement le péché, et qu'un consentement formel donné à une pensée illicite suffit pour rendre coupable aux yeux de celui qui sonde les cœurs. Je ne suis pas voleur, dit-il, c'est-à-dire, je n'ai jamais emporté par ruse ou par violence le bien d'autrui. Mais n'a-t-il jamais regardé avec des yeux d'envie le bien de son prochain? Mais ne lui a-t-il pas ravi par ses médisances un bien plus précieux encore que sa fortune ? Je ne suis pas injuste, c'est-à-dire, je n'ai pas prononcé sur les tribunaux des arrêts iniques. Mais oublie-t-il donc ces jugements, non-seulement téméraires, mais faux, et par conséquent injustes, que son amour-propre lui fait continuellement porter contre son prochain, et dont le publicain devient dans le moment même une victime? Je ne suis pas adultère, c'est-à-dire, je n'ai point souillé, par mes débordements, la sainteté du lit nuptial. Mais ses regards avides, mais ses désirs impurs n'ont-ils pas placé ce crime dans son cœur ? C'est ici une suite des maximes de la secte pharisaïque. Comme ces hommes, ainsi que Jésus-Christ le leur reproche, ne faisaient de bonnes œuvres que pour être remarqués par les hommes (2), ils faisaient consister toute leur vertu dans les actions extérieures. Ils nettoyaient avec une attention scrupuleuse le dehors du vase, et le laissaient rempli de saletés et de souillures (3). Et pourvu qu'ils parussent aux yeux du public com-

(1) Quid autem vides festucam in oculo fratris tui, et trabem in oculo tuo non vides ? *Matth.*, VII, 3.

(2) Omnia vero opera sua faciunt ut videantur ab hominibus. *Matth. XXIII.* 5.

(3) Væ vobis, scribæ et pharisæi hypocritæ, quia mundatis quod defo-

me ces superbes mausolées qui attirent les regards, ils s'embarrassaient peu que leur intérieur ne fût que pourriture et infection (1). Ce renversement d'idées, trop commun, même dans le christianisme, est diamétralement opposé aux principes de la religion, dont le but est de former les adorateurs en esprit et en vérité (2). La loi divine commande à l'esprit, assujettit la volonté, captive le cœur, enchaîne les désirs. Aux yeux de Dieu, le culte extérieur n'a de prix que celui qu'il tire du culte intérieur. Les œuvres les plus admirables ne deviennent méritoires que par le sentiment qui les produit.

Et c'est encore un point par lequel pèche la jactance du pharisien. Il se loue de n'avoir point commis de grands crimes. Mais quel est le motif qui l'en a préservé ? Est-ce le désir d'être juste devant Dieu? non ; c'est la prétention de paraître tel aux yeux des hommes. Et combien de nos actions sont infectées de ce malheureux vice ! Il n'est pas défendu, sans doute, il est même ordonné de paraître vertueux ; mais un précepte antérieur à celui-là, plus positif et plus strict, c'est de l'être. L'édification du prochain est un devoir, mais l'ostentation est un péché. La différence entre l'une et l'autre, est dans l'intention qui les produit. L'une laisse voir les bonnes œuvres pour procurer le salut des hommes ; l'autre les étale pour s'attirer leur estime. L'une ne recherche que la gloire de Dieu ; l'autre court uniquement après la sienne propre. Il y a entre elles toute la distance qui est entre la charité et la vérité dont elles émanent.

De sa comparaison insultante avec les autres hommes, le pharisien passe à l'éloge direct des bonnes actions. *Je jeûne deux fois par semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède.* Observons d'abord quel est l'objet sur lequel portent les louanges qu'il se prodigue. Ce n'est pas ce qu'il est, c'est

is est calicis, et paropsidis ; intus autem pleni estis rapina, et immunditia. *Ibid.* 25.

(1) Væ vobis, scribæ et pharisæi hypocritæ, quia similes estis sepulcris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa ; intus vero plena sunt ossibus mortuorum, et omni spurcitia. *Ibid.* 27.

(2) Sed venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum. Spiritus est Deus, et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. *Joan. IV.* 23 *et* 24.

ce qu'il fait. Il vante, non ses vertus intérieures, mais ses actions extérieures. C'est toujours le même principe qui l'anime. Il ne veut qu'attirer les regards du public ; il ne fait cas que de ce qui les attire. C'est le seul objet de ses louanges, parce que c'est le seul but de ses désirs. Il fait consister l'essentiel de la religion dans des pratiques ostensibles, dans un jeûne qui n'est pas prescrit, dans l'acquittement de la dîme, au-delà même de ce que la loi ordonne. Ce malheureux défaut pharisaïque ne se retrouve-t-il pas encore quelquefois au sein du christianisme? Et ce qui est de plus douloureux encore, c'est de voir des personnes, vivant d'ailleurs avec une sorte de régularité, et jouissant d'une réputation de piété, en être atteintes. A l'exercice des vertus strictement commandées par l'Évangile, on substitue des pratiques pieuses, mais non nécessaires. On néglige les devoirs essentiels de son état, pour des observances minutieuses. Ainsi l'homme est venu à bout d'abuser de tout, même de la piété. Ainsi, par une fausse idée de sainteté, on donne aux libertins et aux incrédules un prétexte pour calomnier la sainteté elle-même. Les œuvres de surérogation peuvent être le supplément des devoirs ; jamais elle ne peuvent parvenir à en être le remplacement. Utiles, si elles y sont ajoutées, elles deviennent répréhensibles lorsqu'elles y sont substituées. Ce renversement de la morale évangélique tient à deux causes différentes. Dans les personnes simples, c'est ignorance, défaut de lumières, faux zèle. Dans les personnes instruites, comme dans le pharisien, c'est hypocrisie, c'est désir de surprendre les hommages dus à la piété, aux dépens de la piété même, et de les acquérir au meilleur marché possible. Car la pratique de quelques œuvres religieuses est bien plus facile que l'accomplissement exact et soutenu de tous les devoirs.

Non seulement les louanges que se prodigue le pharisien sont vicieuses dans leur objet, elles sont aussi coupables en elles-mêmes (1) Le chrétien instruit par la Sagesse divine, les mérite et ne se les donne pas. Il laisse aux autres le soin de faire son éloge, mais il ne s'en charge pas (2). Le Seigneur lui

(1) Væ qui sapientes estis in oculis vestris, et coram vobismetipsis prudentes. *Isa.*, V. 21.

(2) Laudet te alienus, et non os tuum : extraneus, et non labia tua. *Prov.*, XXVII. 2.

a dit que tout arrogant est en abomination devant lui (1), et que l'orgueil est odieux à Dieu et aux hommes (2). Et jugeons-en par l'effet que produisent sur nous-mêmes, ces hommes que nous rencontrons trop souvent dans la société, remplis de leur propre mérite, voulant en occuper tous les autres, et fatiguant nos oreilles de l'étalage fastidieux de leur talents, de leurs connaissances, de leurs vertus, de tous les genres de leur prétendue supériorité. Ils imaginent se concilier notre considération et nos égards ; et par une juste punition de leur sotte vanité, ils ne s'attirent que nos mépris. Mais quoi ! n'est-il donc jamais permis au juste de se donner les éloges qu'il mérite, et de faire connaître les bonnes œuvres dont il a rempli sa vie ? N'exagérons pas les devoirs ; et à côté des préceptes de notre sainte loi, plaçons les exceptions qu'elle-même y appose. Le chrétien attaqué par la calomnie, a droit, sans doute, de se disculper. C'est même une obligation dans celui dont le ministère exige une réputation intacte. Il doit aux fonctions dont il est chargé, de ne pas les laisser avilir par d'injustes accusations. Saint Paul remplissait ce devoir, lorsque, pour se laver des reproches qui lui étaient intentés, il détaillait aux Corinthiens, et les pénibles souffrances qu'il avait endurées pour le Seigneur, et les grâces signalées qu'il en avaient reçues. Job ne péchait pas non plus, lorsqu'aux détractions de ses cruels amis, il opposait le détail de ses vertus et de ses bonnes œuvres. Distinguons l'apologie du panégyrique. Ne confondons pas la justification et la jactance. Il est tout différent de ne pas se laisser opprimer par la calomnie, ou de prétendre écraser les autres de sa supériorité. Une juste défense n'est pas l'orgueil.

Enfin un dernier vice de la prière du pharisien, c'est que tout occupé de lui-même et de ses prétendus mérites, il n'imagine pas de rien demander à Dieu. Il n'implore ni la rémission de ses péchés; il croirait faire injure à son innocence: ni la réformation de ses défauts; il ne s'en connaît aucun: ni ni l'augmentation de ces vertus; il les croit au plus haut degré : ni la grâce de persévérance; ils se garde bien de douter de ses forces. Tandis que les plus grands saints n'opèrent leur

(1) Abominatio Domini est omnis arrogans. *Prov.*, XVI. 5.
(2) Odibilis coram Deo est et hominibus superbia. *Eccl.*, X. 7.

salut qu'avec crainte et tremblement, (1) ; qu'ils ne sont pas même sans frayeur sur les péchés qui leur ont été pardonnés (2) ; qu'ils ne cessent de demander pardon, et de leurs fautes qu'ils ignorent, et de celles d'autrui auxquelles ils ont pu participer (3) : tandis que ces modèles de perfection ne sont pas assurés de leur persévérance, et que jusque dans les purs esprits qui environnent son trône, Dieu aperçoit des imperfections (4) ; cet homme gonflé d'orgueil, et grangrené d'hypocrisie, ose se croire sans tache ! Son insolente présomption le place à un point de perfection, où il n'a plus, ni le moyen de s'élever, ni le risque de déchoir. Aveuglement funeste, qui est tout à la fois, et l'effet, et la première peine de sa détestable passion. Jugement juste, qui punit l'orgueilleux par la vanité même de ses pensées. Jugement terrible, qui le dépouille de sa dernière ressource. Dieu permet que se méconnaissant lui-même, il perde jusqu'à l'idée de se convertir. Il le laisse tomber dans l'état de ces malades, à qui il ne reste plus, ni la connaissance de leur mal, ni le sentiment de leurs besoins, ni le désir de leur guérison.

A l'orgueil du pharisien, Jésus-Christ oppose l'humilité du publicain. Nous ne nous étendrons pas autant sur cette partie de notre évangile, parce que nous aurons occasion de parler en d'autres endroits, de l'humilité. Contentons-nous de remarquer le contraste entre l'homme qui passe pour pécheur, et celui qui a usurpé la réputation de piété.

Le publicain, au contraire, se tenant éloigné, ne voulait pas même lever les yeux vers le ciel, mais il frappait sa poitrine, en disant : O Dieu ! ayez pitié de moi qui suis un pécheur.

Quelle différence entre ce modèle d'humilité et de pénitence, et l'exemple d'orgueil que nous venons de voir ! Tandis que le superbe pharisien, par l'arrogance de son attitude, insulte les hommes et brave Dieu, le vertueux publicain évite les regards de la terre, et redoute ceux du ciel. Il se place

(1) Cum metu et tremore vestram salutem operamini. *Philipp.*, II. 12.
(2) De propitiato peccato noli esse sine metu. *Eccl.*, V. 5.
(3) Ab occultis meis munda me ; et ab alienis parce servo tuo *Psalm.*, XVIII. 13.
(4) Ecce qui serviunt ei, non sunt stabiles, et in angelis suis reperit pravitatem. *Job.*, IV. 18.

loin de l'autel, dans la partie du temple la moins remarquable. C'est de Dieu seul qu'il veut être aperçu. Il ne se juge pas cependant digne d'approcher de lui ; il choisit la dernière place. Si la contemplation de la divine miséricorde, lui inspire la confiance de venir l'implorer dans son temple, le sentiment de sa propre indignité, lui fait regarder comme une faveur d'être admis au rang le plus bas. Il n'ose pas même lever les yeux vers le Juge qu'il invoque ; la honte les tient baissés vers la terre. Il ne se contente pas de rougir de ses péchés; il veut les expier par sa mortification. Il frappe avec force sa poitrine, comme pour se punir lui-même de ses offenses. Sa prière est aussi humble, que celle du pharisien est arrogante. Elle renferme, et l'aveu modeste de ses fautes, et la supplication soumise du pardon. Voilà le modèle de notre pénitence et de nos prières. Qui de nous osera se dire exempt de péché? Il ressemblerait à l'orgueilleux pharisien. Nous avons tous offensé Dieu; et peut-être beaucoup plus grièvement que le publicain de notre évangile. Nous n'avons qu'un asile contre la justice suprême qui nous menace : c'est la miséricorde qui daigne encore nous recevoir. Jetons-nous dans ses bras qu'elle nous tend. Jetons-nous-y avec confiance : non avec la confiance présomptueuse du pharisien ; mais avec la confiance humble et timide du publicain, fondée uniquement sur cette bonté indulgente, qui désire plus que nous-mêmes notre conversion. Portons à ses pieds, comme le publicain, une confession sincère, une douleur vive, une satisfaction abondante ; et ensuite attendons tout d'elle, et rien de nous.

Je vous déclare que celui-ci s'en retourna, justifié, et non pas l'autre ; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

Les sentiments différents de ces deux hommes, font prononcer sur eux deux arrêts contraires. Ils s'en retournent tous deux, l'un délivré du fardeau de ses péchés, l'autre chargé d'un péché de plus. Tels sont, et Jésus-Christ le déclare, les effets opposés de l'humilité et de l'orgueil. Nous sommes nés pour la grandeur; nous le sentons à l'élévation de notre cœur, et la foi nous l'apprend. Mais c'est par l'humilité que nous devons y parvenir. Jésus-Christ répète souvent dans son évangile, afin de mieux nous l'inculquer, cette maxime

fondamentale de sa religion : que l'élévation conduit à l'abaissement, et l'abaissement à l'élévation. Il n'est pas en notre pouvoir de faire révoquer cette sentence. Nous devons tous éprouver, dans le présent et dans l'avenir, une alternative d'humiliations et de grandeurs. Notre humilité sera récompensée par la gloire, ou notre orgueil puni par l'opprobre. C'est à nous de choisir entre la gloire de la vie présente et celle de la vie future ; entre une gloire passagère et une gloire éternelle ; entre la gloire frivole que dispensent les hommes, et ce poids immense de gloire dont Dieu couvrira ses élus.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur le Pharisien et le Publicain.

PAR LE CARDINAL GIRAUD

Archevêque de Cambrai.

L'intention de Jésus-Christ, en proposant la parabole du Pharisien et du Publicain au peuple qui l'écoutait, est assez clairement marquée dans l'Évangile. Jésus, dit l'historien sacré, proposa cette parabole au sujet de certaines gens, qui se confiaient en eux-mêmes comme s'ils avaient été des saints, et qui ne regardaient les autres qu'avec mépris. *Dixit ad quosdam qui in se confidebant tanquam justi et aspernabantur cæteros.* Il avait donc particulièrement en vue cette espèce de faux dévots, aussi pleins d'admiration pour eux-mêmes que de mépris pour le reste des hommes, s'estimant les seuls réguliers, les seuls justes, les seuls dépositaires de la loi, et damnant sans miséricorde tous ceux qui ne se déclaraient pas en leur faveur et n'adhéraient pas à leurs sentiments. Quoiqu'il y ait toujours eu dans l'Église des hommes de ce caractère, on peut dire que le nombre en est plus rare aujourd'hui. Nous ne sommes plus au temps où l'orgueil pouvait trouver sa place dans les pratiques de la piété ; il affecterait plutôt des sentiments opposés. Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner si nous devons nous en affliger ou nous

en réjouir ; mais l'orgueil n'a rien perdu à ce changement de nos mœurs ; et si nous n'avons plus des hypocrites de piété et des pharisiens de religion, nous avons en revanche des hypocrites d'une autre sorte et des pharisiens d'une autre nature. C'est donc en général aux âmes vaines et orgueilleuses que nous appliquerons les circonstances de notre évangile, circonstances dont le développement nous montrera les caractères et les effets de l'orgueil, les caractères et les effets de l'humilité.

PREMIÈRE PARTIE.

Deux hommes montèrent au temple pour prier : l'un était Pharisien, et l'autre Publicain. *Duo homines ascenderunt ad templum ut orarent, unus Pharisœus et alter Publicanus.* C'est au même temple qu'ils se rendent l'un et l'autre ; ils y vont à la même heure, et dans le même dessein d'offrir à Dieu leurs adorations et leurs prières. Jusqu'ici tout est semblable, même motif, même démarche ; et si leur prière n'obtient pas un même succès, cela ne peut tenir qu'à la différence de leurs dispositions intérieures. Or, lequel de ces de ces deux adorateurs est convenablement disposé pour prier ? A en juger par les apparences, il semble qu'il n'y a pas de comparaison à établir. Un Pharisien d'une part, et de l'autre un Publicain : un Pharisien, un homme exemplaire, fidèle dans les moindres observances, que l'austérité de ses mœurs, la sévérité de ses principes, la gravité de tout son extérieur et le sérieux de sa vie recommandaient à la vénération de tout le peuple ; un Publicain, un pécheur, et un pécheur par état, selon l'opinion commune, le scandale de Jérusalem, un homme soupçonné de détourner à son profit les deniers dont il a le maniement, décrié pour ses usures, ses rapines, ses violences, et peut-être aussi pour bien d'autres désordres que l'envie ne manque pas de supposer à un homme nouveau possesseur d'une grande fortune et d'une fortune mal acquise: qui ne voit, au premier aperçu, que le parallèle est tout à l'avantage du Pharisien ? Mais les pensées du Seigneur ne sont pas nos pensées, et ses jugements sont bien élevés au-dessus des nôtres. Le Pharisien est condamné, et le Publicain est justifié ! Pourquoi ? Parce que le premier se glorifie de sa prétendue justice, et que le second

s'humilie dans sa pénitence. L'Évangile marque d'abord l'opposition de l'orgueilleux Pharisien et de l'humble Publicain par la circonstance de leur maintien et de leur posture. Le Pharisien se tenait debout, *Pharisæus autem stans ;* tandis que le Publicain se prosterne à la porte du temple, il entre, il avance d'un pas ferme, pousse jusqu'à l'autel, écarte la foule qu'il laisse bien loin derrière lui, s'adjuge la première place, et là, sans plier un moment le genou, la tête haute, le regard fixe, le visage assuré, l'air content de lui-même, il porte les yeux au ciel, et semble moins adorer la Majesté divine que s'offrir lui-même aux hommages et à l'admiration du ciel et de la terre. L'orgueil est en effet celui de tous les vices qui se produit le plus ouvertement, bien qu'il ait le plus d'intérêt à se déguiser ; aussi est-il le compagnon le plus ordinaire de la médiocrité. L'homme vain n'a qu'à se montrer, il est bientôt apprécié : l'air, le ton, le mouvement des yeux, le geste, le langage, le silence même, tout le trahit infailliblement. Dans les assemblées, il n'attend pas qu'on lui offre la première place, il la prend de lui-même. Dans les conversations, son avis est toujours le plus sage, son goût le plus sûr, son tact le plus fin, son jugement le plus exercé ; c'est un maître qui ordonne, c'est un juge qui décide, c'est un docteur qui enseigne, c'est un oracle qui prononce. Le *moi* revient incessamment dans ses récits avec une merveilleuse complaisance ; il est toujours le héros obligé de toutes les aventures qu'il raconte ; il sait déjà l'événement qui n'est pas encore ; la nouvelle la plus récente est pour lui comme de l'histoire ; il est dans la confidence des grands ; il a le secret de toutes les affaires ; vous diriez que le monde ne se meut que par lui. Si vous voulez placer un mot dans la conversation, il s'en empare, dément ou refait votre récit, et sait bien mieu que vous vos propres pensées et votre propre histoire. Gardez-vous surtout de le contredire ; son orgueil se révolte, il éclate ; vous ne pouvez toucher à cette partie délicate sans lui faire jeter les hauts cris. En un mot, il est debout ; il faut qu'il domine et que tout se prosterne devant lui. *Pharisæus stans.*

Le Pharisien faisait en lui-même cette prière : *hæc apud se orabat.* Remarquez cette expression ; il priait en lui-même, soit qu'il ne daignât pas s'unir au commun des fidèles,

ou se conformer aux usages reçus, ou s'assujettir aux formules ordinaires de la piété, soit plutôt que dans sa prière il ne fût occupé que de lui-même et de ses prétendues perfections dont il venait se glorifier : Mon Dieu, dit-il, je vous rends grâces : *Deus, gratias ago tibi.* L'action de grâces est un des premiers devoirs de l'homme envers son Créateur. On ne saurait trop le remercier de ses grâces, reconnaître ses bienfaits ; mais cette reconnaissance, pour lui être agréable, doit être humble et religieuse. Sont-ce là les dispositions du Pharisien ? S'il remercie Dieu, est-ce pour lui rapporter la gloire de ses dons, et non pas plutôt pour se les raconter à lui-même, pour en repaître son orgueil et se préférer à ses semblables. Il remercie Dieu de ses grâces ; mais tremble-t-il à la pensée du compte rigoureux qu'il en doit rendre ? s'humilie-t-il de l'abus qu'il en a fait ? promet-il d'y être plus fidèle ? en implore-t-il de nouvelles pour assurer cette fidélité ? Chose remarquable, dit saint Augustin, il est venu dans le temple pour prier, c'est-à-dire pour demander, *ascendit in templum ut oraret ;* et il ne demande rien ; il a de la vertu de reste, et il n'a besoin de Dieu que pour se vanter devant lui de sa justice.

Je vous rends grâces, ô mon Dieu, parce que je ne suis pas comme le reste des hommes : *quia non sum sicut cæteri hominum.* Le Pharisien ne se regarde pas comme un homme ordinaire ; il commence par se séparer de tout le genre humain. La manie de se singulariser, de se donner pour un esprit original, de se faire considérer comme un être à part, a toujours été le caractère distinctif de l'orgueil : Je ne suis pas comme le reste des hommes. Ne croyez-vous pas entendre le cri de tous les philosophes anciens et modernes, de tous les réformateurs nés ou à naître, qui n'ont rédigé tant de constitutions, écrit tant de libelles ou impies ou scandaleux, que pour n'être pas comme le reste des hommes ? Prétendait-il autre chose, ce sophiste fameux qui disait que Dieu avait brisé le moule dans lequel il avait été jeté ? Le moyen, en effet, de croire comme le simple peuple, de marcher par des routes déjà battues ? On veut se distinguer, sortir de la foule, n'importe à quel prix ; on insultera les croyances les plus saintes ; on frondera les maximes, les coutumes établies ; il en coûtera des torrents de sang et de larmes, des

malheurs qu'un siècle ne verra pas finir ; mais l'orgueil sera satisfait. Ah ! ne leur refusons pas cette triste gloire : non, ils ne sont pas comme le reste des hommes, ou plutôt le reste des hommes n'est pas comme eux, et c'est un bonheur pour l'humanité.

Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères, ni même tel que ce Publicain : *raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic Publicanus.* Voilà une accusation bien grave, mais bien générale. Quoi ! tous les hommes, un seul excepté, sont coupables de si grands crimes ! Encore s'il disait : Je ne suis pas comme quelques-uns, comme plusieurs, comme le plus grand nombre. Mais ce ne serait pas assez pour son orgueil ; ce qui le flatte, dit saint Bernard, ce n'est pas d'être homme de bien, mais de l'être seul dans l'univers. Il ne fait donc grâce à qui que ce soit, et ne reconnaît de justice, de probité, de vertu que dans sa personne. Mais remarquez, je vous prie, M. F., combien l'homme vain, en voulant s'élever, se déprime lui-même. De quoi se glorifie le Pharisien? de n'être pas voleur, injuste, adultère. Le beau sujet de triomphe que de n'être pas un scélérat ? y a-t-il là de quoi s'enorgueillir ? est-on juste parce que l'on est exempt de grands crimes ? est-on innocent parce que l'on n'est pas un monstre ? Fallait-il se redresser avec tant d'arrogance et le prendre sur un ton si haut, pour faire de soi-même une si triste apologie ? Cette affectation même qu'il met à désavouer ses crimes, prouverait peut-être à des yeux exercés qu'il en est coupable. Un honnête homme, d'un caractère connu, que nul soupçon injurieux ne saurait atteindre, à qui sa conscience ne ferait aucun reproche, ne prendrait pas le soin de se justifier de pareilles infamies. Mais, sans rechercher davantage si réellement et dans le sens littéral il était tout cela, on peut toujours dire avec saint Augustin, qu'il l'était dans un sens plus spirituel et plus mauvais : il était voleur, puisqu'il dérobait à Dieu sa gloire ; il était injuste, puisqu'en se glorifiant lui-même au préjudice de Dieu, il usurpait un bien qui ne lui appartenait pas ; il était adultère, puisqu'il abusait des dons de Dieu et qu'il les profanait en les faisant servir à sa vanité. Il était donc comme les autres hommes, et pire même que les autres hommes, puisqu'à

lui seul il réunissait tous les vices et qu'il y ajoutait encore l'impudence de les nier.

Le monde est plein de ces hommes que l'orgueil aveugle sur l'état de leur âme, qui croient avoir accompli toute justice parce qu'ils n'ont ni tué ni volé, gens qui depuis dix, quinze, vingt ans, n'ont pas observé peut-être un seul des devoirs que prescrit la religion, mais du reste, à les en croire, gens édifiants et réguliers, qui n'ont point fait de mal, qui au tribunal de la pénitence, et jusqu'au lit de la mort, non-seulement n'ont rien de grave à se reprocher, mais ne trouvent qu'un sujet d'éloges dans toute la suite de leur vie. N'auriez-vous point médit, calomnié? Je ne suis point de ces hommes qui prennent plaisir à mal parler du prochain. N'auriez-vous pas usé de fraude dans les contrats et les affaires? Grâce à Dieu, ce n'est point là mon défaut; j'ai été souvent victime de la bonne foi, mais on n'a jamais suspecté ma délicatesse. Et cependant, si vous interrogez plus soigneusement leur conscience, vous reconnaissez qu'ils sont coupables de tous ces désordres et de bien d'autres qu'ils se dissimulent à eux-mêmes par un effet de leur amour-propre ou de leur ignorance.

Le Pharisien n'est donc pas comme le reste des hommes, ni même, ajoute-t-il, tel que ce Publicain, *velut etiam hic Publicanus.* Qu'avait-il besoin de mêler le Publicain dans son orgueilleuse prière? ne lui suffisait-il pas de s'être préféré à tout le genre humain? fallait-il encore faire au Publicain une application plus immédiate et plus humiliante de cette préférence injurieuse? Oui, M. F., tel est l'homme orgueilleux: c'est peu pour lui de se juger favorablement, s'il ne joint le mépris d'autrui à l'admiration de lui-même; il jouit de ce contraste et se persuade qu'il grandit par l'abaissement des autres: Je ne suis pas tel que ce Publicain. Injuste présomption! et qui t'a dit que ce Publicain ne valait pas mieux que toi? Il était pécheur, mais il est pénitent; il s'humilie, il s'accuse, il se frappe la poitrine. Si tu étais animé d'une charité véritable, tu n'accablerais pas un malheureux qui te demande des encouragements, des consolations, et non des invectives. Et c'est ainsi que nous éloignons souvent par nos dédains et nos défiances des hommes qui ne demanderaient pas mieux que de revenir aux bons principes, si notre inexo-

rable fidélité et notre impitoyable justice ne leur fermaient les voies du repentir.

Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède : *Jejuno bis sabbato, decimas do omnium quæ possideo.* Le jeûne est bon, et l'aumône a son mérite ; mais il ne faut pas les publier au son de la trompette. Qu'il châtie son corps par le jeûne, mais qu'il fasse aussi jeûner son orgueil ; que ses charités et ses largesses soient un tribut qu'il paie à Dieu et à la Religion, et non pas à son amour-propre. Ces sortes d'œuvres extérieures ne sont méritoires qu'autant qu'elles procèdent de Dieu et qu'elles tendent à Dieu ; si c'est l'orgueil qui les inspire, elles ne gardent plus que l'ombre et les apparences de la vertu. Prier, jeûner, soulager les pauvres, soigner les malades, visiter les prisonniers, instruire les ignorants, ce sont de bonnes et belles œuvres, si l'on n'en considère que la substance ; mais dès que la vanité s'y glisse, et que l'amour-propre y mêle son poison, ce sont des œuvres réprouvées, sans prix devant Dieu et stériles pour le ciel. Le remède à ce malheur est une profonde et sincère humilité, et c'est aussi celui que l'Évangile nous propose dans la pénitence du Publicain.

DEUXIÈME PARTIE

Voici, M. F., une image bien différente de l'autre : *Et Publicanus a longe stans ;* le publicain, au contraire, se tenant éloigné. Ce pécheur pénitent s'humilie d'abord par la place qu'il choisit ; c'est la dernière, parce qu'il s'estime le dernier de tous. Le pharisien s'était avancé hardiment jusqu'à l'autel. Le peuple occupait l'enceinte du temple ; lui s'arrête à la porte, dans une posture humiliée ; il se connaît lui-même, et le sentiment de son indignité le porte à se mettre au dernier rang ; mais pour se tenir éloigné de l'autel, il n'en est que plus près de Dieu. Non content de se mépriser lui-même, il consent qu'on le méprise. Le pharisien venait de l'insulter ; il pouvait opposer des raisons aux injures, il aime mieux se taire et recevoir des humiliations qu'il se persuade n'avoir que trop méritées.

Ah ! M. F., si nous nous connaissions nous-mêmes, si nous nous rendions justice, comme ce publicain, nous serions moins vifs et moins difficiles sur l'article des préséances, des

procédés, des égards ; nous n'aurions qu'à jeter un regard sur nous-mêmes, sur notre misère, et nous trouverions dans cette boue la perle précieuse de l'humilité. Que sommes-nous, en effet, chrétiens ? Et sans parler des infirmités de ce corps périssable sorti de la poussière et destiné à y rentrer, quel est l'état de notre âme ? Que de ténèbres dans notre esprit, que de malice dans notre volonté ! Avec cette intime connaissance de sa faiblesse, de quoi peut-on se glorifier ? Ah ! loin de rechercher les distinctions et les regards des hommes, on est heureux de se tenir à l'écart, de s'effacer, de disparaître ; et voilà pourquoi saint Augustin disait : Faites, Seigneur, que je vous connaisse, parce que plus je vous connaîtrai, plus je vous aimerai ; mais faites aussi que je me connaisse moi-même, parce que plus je me connaîtrai, plus je me mépriserai.

Le publicain, ainsi prosterné, n'osait pas même lever vers le ciel ses yeux baignés de larmes : *Nolebat nec oculos ad cœlum levare.* Tandis que le pharisien promène ses regards hardis dans toute l'étendue du temple, il tient les siens attachés à la terre ; il n'ose regarder ni le ciel qu'il a tant de fois outragé, ni l'autel où réside le Dieu vengeur de ses crimes, ni le peuple fidèle qu'il a scandalisé. Quand l'humilité est dans le cœur, elle se peint sur le visage. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, qu'elle cherche à se montrer, ce qui serait hypocrisie et raffinement d'orgueil ; l'âme vraiment humble n'est pas moins jalouse de cacher son humilité que ses autres vertus ; mais de même que la gloire suit la vertu, dit un saint Père, de même aussi un maintien modeste accompagne naturellement l'humilité ; il l'accompagne surtout dans le saint temple, en présence de la Majesté divine, parmi les exercices de la religion et les pratiques de la pénitence. C'est là que le véritable pénitent sait s'humilier, se confondre, s'anéantir ; il se présente à la prière, comme un pauvre qui implore la pitié d'un riche ; à l'adorable sacrifice, comme une victime ; au tribunal de la réconciliation, comme un pécheur chargé d'iniquités, qu'il ne prétend pas dissimuler, excuser, justifier, mais qu'il reconnaît et confesse avec candeur, en se frappant la poitrine, et en adressant à Dieu cette prière : Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. *Sed percu-*

ticbat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori.

La belle prière, M. F. ! elle est courte, mais pleine de foi et animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Le publicain sait qu'il est pécheur ; mais il sait aussi que Dieu est plein de miséricorde et qu'il peut faire abonder la grâce là où abondait l'iniquité.

Et nous aussi, M. F., nous nous sommes éloignés de Dieu, nous avons résisté à ses inspirations ; qu'avons-nous à faire? Aller à Dieu, et lui dire avec la même confiance que le publicain, avec la même contrition et la même humilité : Seigneur, soyez-moi propice : *Deus, propitius esto mihi ;* je me suis égaré, j'ai quitté vos voies ; le poids de mes péchés m'accable, la multitude de mes offenses m'effraie ; mais c'est pour cela même que j'ai recours à vous, et que je vous conjure de m'être propice, à moi qui suis un pécheur, *mihi peccatori*, à moi qui suis pécheur, mais qui ne veux plus l'être, qui gémis de l'avoir été, qui ne le serai plus, qui déjà ai cessé de l'être par l'humble aveu que je vous en fais. Oui, disons-le tous, les prêtres comme les fidèles, les pères comme les enfants, les justes comme les pécheurs, parce que tous nous avons offensé le Seigneur ; disons-le le matin et le soir, la nuit et le jour, dans nos consolations comme dans nos épreuves, dans nos combats comme dans nos victoires : *Deus, propitius esto mihi peccatori.* C'est par là que nous obtiendrons grâce, comme ce publicain, qui s'en va justifié, et non pas l'autre : *Descendit hic justificatus in domum suam ab illo.* Et pourquoi ? Parce que, encore une fois, un pécheur humble vaut mieux qu'un juste orgueilleux qui se complaît dans sa justice, parce que tout ce qui s'élève sera abaissé, et tout ce qui s'abaisse sera élevé : *Quia omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.* Cette parole de l'Évangile est l'histoire de tous les siècles. Dieu veut régner seul sur toute créature, et ne souffre pas que l'homme ose impunément lever la tête en sa présence. Tout ce qui a voulu s'élever devant lui, semble n'être monté plus haut que pour tomber d'une chute plus éclatante, et la mesure de l'élévation a toujours été celle du précipice ; tout ce qui s'est abaissé, au contraire, a été élevé devant Dieu et devant les hommes : telle est la force toute-puissante de cette humilité évangélique que la

fausse sagesse du monde ne connaît pas. Si donc vous aimez la gloire, je dis même la gloire humaine, allez-y par le chemin de l'humilité ; vous arriverez moins vite, mais enfin vous y arriver pour n'en plus descendre ; mais surtout, si vous aspirez à une gloire plus belle et plus solide, n'oubliez pas que ce n'est qu'aux petits et aux humbles de cœur qu'est promise la couronne immortelle. Ainsi soit-il.

XI[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Marc, ch. VII, v. 31-37.

En ce temps-là, Jésus quittant de nouveau les confins de Tyr, il vint par Sidon à la mer de Galilée, à travers le pays de la Décapole. Or on lui amena un sourd-muet, et on le suppliait de lui imposer les mains. Le tirant de la foule à l'écart, il lui mit les doigts dans les oreilles, et toucha sa langue avec de la salive ; puis levant les yeux au ciel, il soupira et dit : Ephpheta, c'est-à-dire, ouvre-toi. Et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, et le lien de sa langue se rompit, et il parlait distinctement. Cependant il leur défendit de le dire à personne. Mais plus il leur défendait, plus ils le publiaient, et plus ils étaient dans l'admiration, disant : Il a bien fait toutes choses il a fait entendre les sourds et parler les muets.

HOMÉLIE

Sur la Guérison du Sourd-Muet.

PAR M. RICAUD.

Bene omnia fecit, et surdos fecit audire, et mutos loqui.
Il a bien fait toute chose : il a fait entendre les sourds et parler les muets. *Marc.* VII. v. 37.

Les miracles de Jésus-Christ, chrétiens auditeurs, peuvent être considérés suivant la lettre ou suivant l'esprit. Selon la lettre, ils sont le fondement de notre foi ; selon l'esprit, ils sont la règle de nos mœurs. Notre divin Sauveur guérit aujourd'hui un homme sourd et muet : ce miracle, joint à tant d'autres, prouve sa divinité, et force l'incrédulité au silence. Mais en guérissant cet homme, il emploie certaines cérémonies toutes mystérieuses : il nous apprend par là à nous guérir nous-mêmes d'une surdité et d'un mutisme spirituels, mille fois plus affreux et dont les suites sont bien plus funestes. C'est ainsi que la lettre nous conduit à

l'esprit, la figure à la réalité, que Jésus-Christ guérit en même temps les âmes et les corps, et prouve d'un seul coup qu'il est le maître absolu des uns comme des autres. *Bene omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui.*

Entrons donc dans l'esprit de notre évangile, chrétiens auditeurs ; et pour cela, voyons d'abord dans l'état de cet homme sourd et muet, la figure du vôtre, pécheurs qui m'écoutez. Voyons ensuite, dans les moyens que Jésus-Christ emploie, l'image de ceux que vous devez employer vous-mêmes. Ne faire que montrer la plaie, sans la guérir, serait une œuvre bien imparfaite : joignons donc le mal avec le remède. Nous trouverons l'un et l'autre réunis dans l'explication de notre Évangile. Mais puisqu'il s'agit aujourd'hui de la guérison d'un homme sourd et muet, j'ai besoin que Dieu ouvre en même temps, et ma bouche pour vous parler, et vos oreilles pour m'entendre. Je vais remplir mon ministère ; accordez-moi votre attention.

PREMIER POINT.

Le mal.

Toute la vie spirituelle, chrétiens auditeurs, consiste à écouter la voix de Jésus-Christ, et à lui répondre. C'est ce qui fait le bonheur des saints dans le ciel ; c'est ce qui doit faire aussi la plus douce occupation des âmes fidèles sur la terre. Mais le péché, en ôtant à une âme la vie de la grâce, lui ôte aussi tout attrait et tout penchant pour converser avec son Dieu. C'est là un de ses effets les plus funestes. Et de même qu'un mort, dans la nature, n'est plus capable d'écouter ni de répondre, de même un pécheur abruti par le désordre de ses sens, perd insensiblement et peu à peu tout le goût de la parole de Dieu et de la prière, de sorte qu'il éprouve spirituellement ce qu'éprouva réellement en punition de son incrédulité le père de Jean-Baptiste, et qu'il devient lui-même véritablement sourd et muet, comme cet homme qu'on présente aujourd'hui à Jésus-Christ dans notre évangile. *Adducunt ei surdum et mutum.*

Je dis d'abord que le pécheur n'entend pas la voix de son Dieu, et qu'il est coupable de ne pas l'entendre. De combien de manières différentes Dieu ne nous parle-t-il pas ? Premièrement, il nous parle par la voix de la nature ; tous les êtres

nous rappellent à leur auteur; les cieux, la terre, les mers publient à l'envi sa gloire, sa puissance, sa bonté ; sa providence et sa sagesse éclatent tour à tour dans cet univers. Ce n'est pas, nous dit le Prophète, un langage inintelligible; il retentit de tous les côtés; il ne faut que des oreilles pour l'entendre. Mais le pécheur est sourd à cette voix : comme un vil animal, il jouit de la créature, sans s'élever jusqu'au créateur. *Surdum.*

Secondement, au langage de la nature, trop faible pour un cœur déjà corrompu, Dieu a joint le langage plus expressif de sa loi. Il la fit publier avec beaucoup de solennité devant l'ancien peuple. Il nous a tracé lui-même dans les livres saints l'histoire des punitions dont il accable les prévaricateurs de cette loi sainte, et des récompenses qu'il destine à ceux qui en seront les observateurs fidèles. Dans tous les siècles il a suscité divers prophètes pour rappeler les hommes à sa pratique. Enfin, après nous avoir parlé autrefois par la bouche de ses prophètes, il a voulu dans ces derniers temps nous parler par son propre Fils. Or, si les Juifs étaient si coupables de résister à la voix des prophètes, combien le sera davantage, au milieu du christianisme, un pécheur qui est sourd à la voix même de Jésus-Christ? *Surdum.*

Troisièmement, prêt à quitter la terre, Jésus-Christ y a établi un tribunal toujours subsistant, où son esprit réside, et qui doit nous expliquer sa loi. Sans cesse, de sa part, nos pasteurs nous instruisent, en public ou en particulier, dans les tribunaux ou dans les chaires. Mais qu'arrive-t-il ? Le pécheur fait encore la sourde oreille à cette voix. Il fuit ces tribunaux sacrés ; il s'éloigne de ces chaires évangéliques, ou, s'il s'en approche quelquefois, c'est avec un cœur mal disposé, et des oreilles prévenues ; il n'entend pas la parole de Dieu, ou il l'entend mal. *Surdum.*

Quatrièmement, du sein de la religion, passons sur le théâtre du monde. Partout le Seigneur nous parle ; son doigt est empreint dans tous les événements. Les différentes scènes de prospérité et d'adversité, nous rappellent à Dieu qui seul est permanent et immuable. Le triomphe du vice et l'oppression de la vertu nous convainquent de la nécessité d'une autre vie, où ce désordre sera entièrement réparé. Une infidélité nous détache du monde, une affliction nous

conduit à Dieu, une mort imprévue nous fait songer à la nôtre. Tout nous sert jusqu'au péché : nous pouvons profiter de nos fautes et nous animer à désirer Jérusalem, en contemplant la corruption de Babylone. Mais pour un pécheur, tout cela n'est qu'un spectacle oisif et inutile, dont il amuse sa curiosité, où il ne voit le plus souvent qu'un jeu aveugle du hasard, et où il trouve même quelquefois un sujet de chute et de scandale. *Surdum.*

Enfin, tous ces moyens extérieurs ne suffisant pas, Dieu en emploie de plus intérieurs et de plus pressants. Il nous poursuit jusques dans le fond de notre conscience : c'est dans ce dernier retranchement qu'il nous attaque. Pour cela, depuis le moment funeste où une âme s'éloigne de lui, il ne cesse pas d'exciter dans elle de pieux mouvements, de vives frayeurs, de secrètes inspirations, des remords salutaires. Il nous assure lui-même qu'il se tient sans cesse debout à la porte de notre cœur, qu'il y frappe constamment, et qu'il attend avec patience que nous lui en ouvrions l'entrée. Mais hélas ! le pécheur insensible s'obstine encore à résister à cette voix : il se distrait pour ne pas l'entendre, et à force de lui résister, insensiblement il l'anéantit et il l'étouffe. *Surdum.*

Telle est, chrétiens auditeurs, la surdité spirituelle d'une âme endurcie dans le péché ; telles sont ses causes, ses progrès et ses suites funestes. État plus commun dans le monde qu'on ne le croit : vous pouvez en juger par tout ce que j'ai dit, et par votre propre expérience. On s'accoutume à la voix de la nature, on néglige l'étude de la loi de Dieu, on méprise les pasteurs qui nous l'annoncent. Dieu frappe à nos côtés, sans nous émouvoir ; il heurte à la porte de notre cœur, sans le trouver sensible ; il tonnerait même aux oreilles de bien des pécheurs, qu'il ne les convertirait pas. C'est ainsi que, n'écoutant plus la voix de son Dieu, l'on marche à grands pas dans le chemin de la perdition, et qu'on se précipite enfin sans ressource dans l'abîme éternel de l'impénitence finale. Or, je vous le demande, cet homme sourd qu'on présente aujourd'hui à Jésus-Christ dans notre évangile, l'était-il plus qu'un pécheur ainsi endurci ? *Adducunt ei surdum.*

Mais il était encore muet, et c'est la seconde chose que nous apprend de lui notre évangile ; c'est-à-dire, que le pé-

cheur endurci, non content de résister à la voix de Dieu, néglige encore l'exercice de la prière : seconde circonstance de son malheur, aussi déplorable que la première. *Adducunt ei surdum et mutum.*

La prière est une élévation de l'âme à Dieu. Il ne suffit pas que le Seigneur s'abaisse jusqu'à nous pour nous parler, il faut encore que nous nous élevions jusqu'à lui pour lui répondre. L'une et l'autre de ces deux choses sont également nécessaires pour les communications divines, et sans elles il est impossible qu'un pécheur parvienne jamais à une véritable pénitence. Cependant combien de gens dans le monde, qui passent toute leur vie sans faire aucun usage de la prière ! Les journées commencent et finissent, sans qu'ils songent au Dieu qui les leur donne. Ils reçoivent toutes sortes de biens de sa main libérale, sans jamais lui en rendre grâces. Les jours consacrés à la prière, sont pour eux des jours de dissipation. Les lieux respectables où l'on s'assemble pour prier, sont les théâtres de leur indévotion et de leurs scandales, ou bien, s'ils prient quelquefois, semblables aux Israélites, ils honorent Dieu du bout des lèvres, mais leur cœur est éloigné de lui. Voilà les véritables muets du christianisme : état affreux, quoique commun, et dont les suites sont les plus funestes. Cependant on n'y prend pas garde ; on vit tranquille dans cet état ; et, dans l'accusation de ses fautes, on oublie presque toujours celle-là, qui est néanmoins la source de toutes les autres. C'est de ce silence que j'ai à vous parler maintenant, et dont je voudrais pouvoir ici vous faire sentir toute l'horreur.

Premièrement, en ne priant pas vous enlevez à Dieu un hommage qui lui est dû. Tous les êtres le prient à leur manière, en respectant ses volontés et en manifestant sa gloire. Mais cet hommage forcé ne lui suffisait pas ; il en voulait un intelligent et libre. Il a choisi l'homme pour cela : il l'a établi l'interprète du monde entier et l'organe de toute la nature. D'après tous ces principes, qu'est-ce donc qu'un homme qui ne prie pas ? C'est un monstre qui se sépare du reste de l'univers ; c'est un rebelle qui secoue le joug de la dépendance divine ; c'est un muet volontaire qui refuse de s'unir au langage de toutes les autres créatures. *Mutum.*

Secondement, en ne priant pas, vous méconnaissez les bienfaits innombrables que vous avez reçus de Dieu. Eh ! qui en a plus reçu que vous ? Vous avez le bonheur d'être chrétien. Ne parlons donc pas des biens temporels : mais que de biens spirituels ! que de grâces ! Disons tout dans un seul mot : Dieu vous a donné son propre Fils, et par ce seul don, il vous a accordé tous les autres. Comblé de faveurs si précieuses, qu'est-ce donc qu'un chrétien qui ne prie pas ? C'est un ingrat qui ne répond à l'amour le plus ardent que par la plus criminelle indifférence ; c'est un apostat qui renonce à sa religion et à son Dieu ; c'est, au milieu du christianisme, ce qu'est un muet dans la société, une espèce d'excommunié qui n'est plus uni par aucun lien intérieur, ni à Jésus-Christ, qui en est le chef, ni aux fidèles, qui en sont les membres. *Mutum.*

Troisièmement, en ne priant pas, vous irritez toujours plus la colère divine, prête à éclater sur vos crime. Eh ! qui doit plus la craindre cette divine colère, qu'un pécheur comme vous, coupable de tant d'excès? dans votre esprit, par mille mauvaises pensées ; dans votre cœur, par mille désirs déréglés ; dans votre corps, par toute sorte d'infamies ; coupable envers la société que vous scandalisez, envers Dieu lui-même que vous déshonorez. Chargé de tous ces crimes, qu'est-ce donc qu'un pécheur qui ne prie pas ? C'est un désespéré qui ne connaît pas ses maux, ou qui ne veut pas les guérir, et qui met le comble à ses forfaits, en refusant d'en demander pardon à son juge. *Mutum.*

Enfin, en ne priant pas, vous tarissez pour vous la source précieuse des miséricordes divines. Eh ! quel besoin n'en avez-vous pas, soit pour l'âme, soit pour le corps ; soit pour la vie, soit pour la mort ; soit pour le temps, soit pour l'éternité ! Et avec tant de raisons de prier, qu'est-ce donc encore une fois qu'un homme qui ne prie pas ? C'est un de ces pauvres orgueilleux, que Dieu nous assure qu'il déteste, qui a besoin de tout et qui ne demande rien, ou parce qu'il ignore ses besoins, ou parce qu'il s'imagine follement pouvoir se suffire à lui-même. *Mutum.*

Voilà, mes frères, ce que nous apprend l'état de cet homme sourd et muet : il est la figure de bien des chrétiens et la vôtre, peut-être, mon très-cher frère. Si donc, jusqu'à pré-

sent, vivant dans le crime, vous avez résisté à la voix de Dieu qui vous parlait en tant de manières ; si vous avez négligé l'exercice de de la prière qui vous était nécessaire à tant de titres, vous êtes véritablement sourd et muet aux yeux de Dieu, comme cet infortuné l'était aux yeux des hommes. Mais ne vous découragez pas ; jetez-vous comme lui, aux pieds de Jésus-Christ, et dites avec le Prophète-roi : Seigneur, je suis devenu devant vous semblable à un sourd qui n'entend rien, et à un muet qui n'ouvre jamais la bouche. Ayez pitié de mon âme et guérissez-moi. Si vous le priez de la sorte, le Seigneur vous exaucera et renouvellera en votre faveur le même miracle qu'il opéra en sa faveur du sourd et muet de notre évangile : c'est ce que nous allons voir dans le second point.

SECOND POINT.

Le Remède.

Qu'il y a loin, chrétiens auditeurs, de la vie dissipée du monde à la vie intérieure de l'Évangile ! Aussi, Jésus-Christ pour guérir notre malade, ne se contente-t-il pas de dire un seul mot, comme il avait fait tant d'autres fois, mais il emploie plusieurs cérémonies, toutes mystérieuses, pour nous apprendre à nous-mêmes par quels degrés nous devons passer, si nous voulons parvenir à une sincère pénitence.

D'abord, il prit ce sourd-muet par la main, le tira du milieu de la foule qui le pressait de toutes parts, et le plaça à côté de lui dans une situation plus commode et plus tranquille. *Apprehendens eum de turba seorsum.* Jésus-Christ pouvait bien le guérir au milieu de tout ce peuple ; mais il ne le voulut pas, pour nous apprendre qu'il n'habite point dans le trouble ; qu'une âme, qui, lasse du monde, veut revenir à lui par la pénitence, doit le chercher dans la solitude ; que c'est là qu'il conduit l'Épouse des Cantiques, quand il veut lui parler au cœur. Dans le monde, en effet, l'on n'entend pas la voix de Dieu, parce que le tumulte des passions s'y oppose, et, ne l'entendant pas, le moyen qu'on puisse lui répondre ? C'est donc dans la retraite qu'il faut venir pour converser avec son Dieu. C'est là que Moïse reçut sa loi sainte ; c'est là qu'Élie se forma aux lumières et aux vertus prophétiques. Jésus-Christ lui-même voulut commencer par là son ministère ; à son

exemple, tous les saints chérirent toujours ce salutaire exercice. Et pour ne parler ici que des pécheurs comme vous, mon très-cher frère, n'est-ce pas dans cette solitude forcée où ses désordres l'avaient conduit, que l'enfant prodigue connut l'horreur de son état, et forma le généreux projet de retourner vers son père ? C'est sur le chemin de Damas que Saul vit l'éclat de la lumière céleste. C'est dans un jardin solitaire qu'Augustin entendit la voix de son Dieu. Allez donc à la retraite. C'est par là que vous devez commencer. Séparez-vous pour quelque temps de ce monde tumultueux qui vous séduit et qui vous perd. Que si vous ne le pouvez pas encore, quittez du moins dès à présent, ces occasions qui vous ont trouvé si facile, ces amitiés qui vous ont été si dangereuses, ces lieux qui vous ont rendu si coupable. Ah ! si vous étiez véritablement converti, faudrait-il vous dire de fuir le monde ? Sa corruption toute seule vous le rendrait odieux, et à l'exemple du saint roi David, vous vous écrieriez : Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je prendrai mon vol ; je sortirai du sein des villes où tout n'est qu'iniquité, et j'irai chercher mon repos dans la solitude. Beaux sentiments ! Qu'ils soient les vôtres, mon cher auditeur : ce sont ceux du christianisme, Sans eux, vous ne serez jamais ni pénitent, ni chrétien. Faites-vous donc, au milieu du monde, une solitude dans le fond de votre cœur : recueillez-vous souvent avec vous-même, seul devant Dieu. C'est ainsi que vous acquerrez la première disposition à la vie intérieure, qui est une disposition de recueillement et de retraite. *Apprehendens eum de turba seorsum.*

Jésus-Christ, après avoir pris cet homme à part, leva les yeux au ciel, et c'est la seconde chose que remarque de lui notre évangile. *Suspiciens in cœlum.* Ne croyons pas que cette remarque soit indifférente. Si Jésus-Christ regarde le ciel. c'est pour nous porter à le regarder nous-mêmes ; c'est pour nous apprendre que nos prières doivent monter vers le ciel, et que c'est du ciel que doivent descendre sur nous toutes les grâces de conversion et de pénitence. En effet, lorsque vous viviez dans le crime, d'où venait votre malheur ? C'était d'avoir détourné vos regards de la céleste patrie, et de les tenir fixés sur la terre. Vous ne faisiez attention qu'aux biens, qu'aux plaisirs, qu'aux honneur de ce monde. Voilà ce qui vous a perdu. Voulez-vous donc revenir à Dieu par un change-

ment véritable ? Du sein de la retraite élevez vos yeux vers le ciel. Méditez avec soin les vérités éternelles. Contemplez d'abord la grandeur de Dieu, les richesses de sa miséricorde, sa présence en tous lieux, les merveilles de sa providence. Considérez ensuite l'incertitude de votre dernière heure, la rigueur du jugement qui vous attend, les supplices préparés aux pécheurs et les récompenses destinées aux justes. A la vue de ces grandes vérités, il est impossible que votre âme ne se détache pas de la terre, qu'elle ne méprise point tout ce qui passe ici-bas, et qu'elle ne soupire pas uniquement vers les biens éternels et célestes. Et ne croyez point cet exercice trop pénible pour vous : Dieu vous y fera trouver mille douceurs. Témoin le prophète David, qui, au milieu de sa cour, n'avait pas de plus grand plaisir que de méditer la loi du Seigneur, et de tenir toujours les yeux fixés vers les montagnes éternelles, d'où lui venait son secours et sa force. Seconde disposition à la vie intérieure : joindre l'usage de la méditation à la pratique de la retraite. *Suspiciens in cœlum.*

La troisième chose que l'Évangile remarque de Jésus-Christ, c'est qu'à la vue de cet homme sourd et muet, il ne put retenir ses gémissements et ses larmes. *Ingemuit.* Tels furent autrefois les sentiments de notre divin Maître, à la vue de Lazare mort depuis quatre jours. Et ne pensez pas que ce soit sur la maladie, ou sur la mort qu'il pleure de la sorte : c'est sur le péché, qui était figuré par l'une et par l'autre. S'il gémit, c'est sur vous, mon cher auditeur ; c'est pour vous apprendre à gémir vous-même. Il pleure parce que vous ne pleurez pas. Est-il juste, en effet que, tandis que l'offensé verse des larmes, le coupable refuse de le faire ? Lavons donc nos crimes dans nos pleurs, mes frères. Les gémissements doivent précéder la vie intérieure, de même que les douleurs précèdent l'enfantement, puisque la conversion nous donne naissance à une vie nouvelle. Nouveaux enfants prodigues, enfoncés dans la solitude, levons nos yeux vers le ciel, et laissons-les ensuite retomber sur nous-mêmes. En voyant notre corruption et nos misères, nous ne pourrons nous empêcher de gémir. Eh ! que ce gémissement va nous être salutaire, puisque c'est lui qui purifiera notre âme ! Mais que notre douleur soit marquée de certains caractères, pour qu'elle puisse être efficace. Qu'elle soit intérieure, c'est-à-dire, qu'elle parte

du cœur et non des lèvres. Qu'elle soit surnaturelle, c'est-à-dire, que Dieu en soit le motif, comme il doit en être le principe. Qu'elle soit universelle, c'est-à-dire, qu'elle s'étende sur tous nos péchés, puisque tous ont donné la mort à notre âme. Qu'elle soit souveraine, c'est-à-dire, qu'aucune autre douleur ne lui soit comparable, puisqu'aucune autre perte ne lui est égale. En un mot, qu'elle soit aussi pure, aussi ardente, aussi étendue que celle dont Jésus-Christ nous donne aujourd'hui l'exemple. Troisième disposition à la vie intérieure : un vif sentiment de contrition à la vue de se fautes. *Ingemuit.*

Enfin, Jésus-Christ procède à la guérison de cet homme, en lui imposant les mains, comme on le lui avait demandé ; mais il le fait avec certaines cérémonies. Il commence d'abord par lui mettre ses doigts dans les oreilles. *Misit digitos suos in auriculas ejus.* Il lui touche ensuite la langue avec sa salive. *Expuens tetigit linguam ejus.* Enfin il lui dit d'une voix claire et intelligible : *Ephpheta,* c'est-à-dire, ouvrez-vous. *Et ait illi : Ephpheta, quod est adaperire.* Toutes ces cérémonies sont mystérieuses. Elles servent d'abord à confondre les hérétiques qui ont osé nier que Jésus-Christ ait pu attacher à certains signes extérieurs la promesse de la grâce. Car, étant maître des âmes comme des corps, pourquoi ne le pourra-t-il pas dans les maladies spirituelles, comme il l'a fait dans des corporelles ? Elles renferment aussi pour nous de grandes instructions. Jésus-Christ touche de son doigt empreint de salive les oreilles et la langue de cet homme. Le doigt de Dieu nous représente la force de l'Esprit-Saint. La salive est le symbole de la sagesse. Il nous enseignait par là qu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse convertir parfaitement une âme et lui communiquer une véritable sagesse, afin que, lorsque dans la suite des temps nous serions témoins de quelque conversion éclatante, bien loin de l'attribuer, ainsi qu'on fait dans le monde, à des événements humains, qui ne sont que les instruments de sa grâce, nous nous écriassions, comme autrefois les magiciens de Pharaon à la vue des prodiges de Moïse : le doigt de Dieu est là. *Digitus Dei est hic.* Aussi l'Église, toujours sage, a-t-elle imité ces mêmes cérémonies dans l'administration du sacrement de Baptême. Alors, comme on lui apporte un homme véritablement sourd et muet, puisqu'il est incapable de toute commu-

nication avec Dieu, éloigné de son sein, et sous la puissance du prince des ténèbres, que fait cette bonne mère ? Par la main du prêtre qui est son député et son ministre, elle touche les oreilles et les narines de cet homme avec de la salive, pour nous apprendre que la véritable sagesse consiste à converser avec Dieu et à pratiquer de bonnes œuvres, qui sont la bonne odeur du christianisme. Elle lui dit en même temps : *Ephpheta*, ce qui signifie, ouvrez-vous, parce que c'est dans ce sacrement que notre âme s'ouvre pour la première fois à l'amitié de Dieu et aux grâces célestes. Heureux si nous avions su conserver cette première grâce ! Mais après que nous l'avons une fois perdue, n'y a-t-il plus pour nous de ressource ? Jésus-Christ nous en présente une dans le sacrement de Pénitence, qui est un baptême laborieux, et la seconde planche après le naufrage. C'est dans ce sacrement que s'opère le renouvellement intérieur du chrétien et la rémission des péchés commis après le baptême. C'est là que, par l'imposition des mains et à la parole du prêtre qui tient la place de Jésus-Christ, notre âme s'ouvre de nouveau à la grâce qu'elle avait perdue, et obtient des secours pour ne plus la perdre. *Et ait illi : Ephpheta, quod est adaperire.*

Paroles puissantes ! mes très-chers frères ; quel changement merveilleux n'opérèrent-elles pas sur le malade de notre évangile ! A peine Jésus-Christ les eut-il prononcées, que les oreilles de cet homme s'ouvrirent, sa langue se délia, et il commença à parler bien. *Et loquebatur recte.* Parler bien ! que c'est une vertu rare parmi les hommes ! qu'elle est rare parmi les chrétiens ! qu'elle est rare même parmi les personnes dévotes ! Celui qui ne pèche pas par la langue, nous dit le Sage, est parfait. Quand est-ce que cette maxime s'est plus vérifiée que dans notre siècle ? Qu'entendez-vous partout dans le monde ? Les discours les plus coupables et les plus affreux. Discours contre les mœurs, équivoques sales et grossières, obscénités révoltantes ; discours contre le prochain, railleries sanglantes, cruelles médisances, calomnies atroces ; discours contre Dieu lui-même, plaisanteries détestables, horribles impiétés, blasphèmes abominables. Au milieu de tous ces désordres, êtes-vous véritablement converti ? Que vos discours d'abord le fassent paraître. En conversant avec Dieu, vous apprendrez à converser avec les hom-

mes. La bouche parle de l'abondance du cœur, et si votre trésor est dans le ciel, vous y penserez, et vous en parlerez sans cesse. Si au contraire vos discours sont toujours à peu près les mêmes, c'est une preuve que votre cœur n'est pas changé. Je ne vous tiendrai jamais pour sincèrement converti, à moins que votre langage ne me l'annonce. *Et loquebatur recte.*

Mais il ne suffit pas de montrer sa conversion par ses discours, il faut surtout la prouver par ses œuvres. Si vous êtes véritablement converti, qu'on puisse donc dire de vous par proportion ce qu'on disait autrefois de Jésus-Christ: il a bien fait toute chose. *Bene omnia fecit.* Loin d'ici ces prétendus dévots qui ne font consister leur vertu que dans certaines pratiques de religion et dans certaines prières ! La piété, nous dit saint Paul, est utile à tout. Celui qui la possède est aussi bon citoyen que bon chrétien ; il remplit également tous ses devoirs envers Dieu, et envers les hommes. Mettez-le dans quelque état que vous voudrez, il sera toujours bien, parce qu'il sera toujours avec son Dieu. Fidèle à sa voix, exact à lui demander ses grâces, que ne peut-il pas, aidé de celui qui le fortifie ? Dans le sein de sa famille, comme au milieu des emplois publics, dans les exercices de la religion comme dans les devoirs du monde, au comble de la prospérité comme dans la plus grande infortune, partout sa vertu le suivra et lui rendra tout méritoire et tout facile. En un mot, une telle âme reçoit de la grâce le don de faire tout bien, que Jésus-Christ tenait de sa nature. *Bene omnia fecit.*

Voilà, chrétiens auditeurs, les grandes vérités que renferme notre évangile. Souffrez que je vous les rappelle en peu de mots. Jusqu'à présent vous avez cherché votre bonheur dans le crime; mais vous ne l'y avez pas trouvé. Cherchez-le donc dans la vertu, où seulement il peut être. Rendez-vous enfin à la voix de votre Dieu qui vous appelle depuis si longtemps, et ne lui soyez plus rebelles. Ne croyez pas votre retour impossible : la prière vous le rendra aisé : tout est possible à celui qui prie. Aimez le recueillement et la retraite ; méditez souvent sur les vérités du salut; gémissez des fautes qui vous échappent ; recourez aux sacrements pour les effacer ; veillez continuellement sur vos discours et sur toute votre conduite. Telles sont les résolutions que vous devez prendre

à la fin de ce discours. Heureux si, après avoir aimé à converser avec votre Dieu sur la terre, vous méritez un jour de jouir dans le ciel, avec les anges et les saints, de ses communications éternelles ! Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus guérit un Sourd-Muet

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus quittant le pays de Tyr, vint par Sidon vers la mer de Galilée, en traversant le pays de la Décapole. Alors on lui amena un sourd-muet, et on le supplia de lui imposer les mains.

Nous voyons assez souvent les évangélistes, en rapportant les miracles du Sauveur, marquer les lieux où il les avait opérés. Cette attention de leur part est un des garants de leur sincérité. Ces écrivains sacrés, excepté saint Jean, publiaient la vie de leur Maître très-peu d'années après qu'elle eut été terminée ; un grand nombre de témoins oculaires existaient ; et la vérification des faits était alors très-facile. Au bout de dix ou douze ans, les habitants de la Décapole pouvaient très-bien se ressouvenir, s'il était vrai qu'à cette époque Jésus-Christ eût guéri parmi eux un sourd-muet ; ceux des autres pays pouvaient aisément y aller s'en assurer. En indiquant le lieu du miracle, saint Marc facilitait les informations, et les provoquait ; il donnait aux ennemis du christianisme si nombreux et si acharnés, une arme victorieuse, si son récit n'était pas trouvé véritable. Lui et ses confrères auraient-ils osé s'exposer à un démenti, dont la preuve eût été si facile, et les suites si terribles pour eux ? En les supposant assez insensés pour en courir les risques, croira-t-on aussi leurs adversaires assez ineptes, pour ne pas profiter de leur extravagance. L'Évangile aurait-il trouvé la moindre créance, si un seul des faits évangéliques eût pu être démontré faux ? C'est dans le temps où Jésus-Christ venait de faire ses miracles dans la contrée où il les avait opérés, que le christia-

nisme a pris naissance. Veut-on que les premiers chrétiens le soient devenus au péril de leur vie, sans croire les miracles ? Veut-on qu'ils les aient crus sans en avoir vérifié la réalité ? Veut-on qu'ils n'aient pas eu de moyens pour s'en assurer ? Entre ces absurdités, nous laissons le choix à l'incrédulité.

Dans les miracles dont il s'agit ici, les saints Pères ont vu comme dans beaucoup d'autres, deux objets bien distincts : un but direct et principal, un but allégorique et secondaire. Le premier est de prouver par des faits éclatants la divine mission de Jésus-Christ ; le second, de présenter sous des emblèmes ingénieux et faciles à pénétrer, les vérités morales. Les Juifs de ce temps-là ne saisissaient pas ce double sens des prodiges qui frappaient leurs regards. Mais l'économie de la religion étant maintenant pleinement développée, nous voyons dans les faits évangéliques, tout ce qu'il a plu à la Providence d'y placer pour notre instruction.

Le sourd-muet, présenté à Jésus-Christ pour qu'il le guérisse, est le symbole des sourds-muets spirituels, qui sont malheureusement en grand nombre, et qui ne peuvent de même être guéris que par la bonté et la puissance du divin Rédempteur. De même que les sourds de l'ordre physique, n'entendent aucun des sons qui retentissent autour d'eux; de même l'âme frappée de surdité, est devenue absolument insensible à tout ce que Dieu lui dit, ou lui fait dire. Elle est comme ces idoles de bois ou de métal, qui ont des oreilles, et n'entendent pas. C'est l'état où, à son avénement, Jésus-Christ a trouvé le genre humain presque entier. La loi que Dieu avait publiée sur le mont Sinaï, reçue par un seul peuple, était ignorée ou méconnue de tous les autres. Le concert des cieux qui célèbrent la gloire de leur Créateur, n'était entendu de nulle part ; et les hommes semblaient s'être accordés pour fermer l'oreille à cette proclamation solennelle d'un seul Dieu, auteur et maître souverain de tout ce qui existe. Cette voix que le Maître de la nature a placée dans nos cœurs, pour y publier son existence et ses principaux attributs, nos relations avec lui et avec nos semblables, était étouffée dans tous; et personne n'écoutait plus son cri salutaire. Jésus-Christ est venu sur la terre guérir cette surdité universelle. A sa voix tonnante, toutes les oreilles se sont ouvertes, et le

monde s'est étonné d'entendre enfin ce qui depuis tant de siècles avait cessé de le frapper.

Hélas ! si ce divin Sauveur reparaissait dans le monde, n'y trouverait-il pas encore, comme au temps de son avénement, une multitude de sourds spirituels ? Ne serait-il pas nécessaire qu'il revînt opérer une nouvelle conversion du genre humain ? Mais pourquoi le désirer ? N'est-il pas toujours présent au milieu de nous, par le ministère qu'il a laissé après lui pour le remplacer ? L'enseignement qu'il est venu apporter se perpétue, et ses instructions prolongées de siècle en siècle par une succession de pasteurs, n'ont jamais cessé de résonner dans son Église. Ce n'est pas l'enseignement qui manque ; ce sont les auditeurs. Combien sont rares ceux qui entendent véritablement la parole divine ! Les uns s'en absentent entièrement ; les autres y vont, mais ne l'entendent point. Ils ne l'entendent point. Ce n'est pas qu'elle ne frappe leurs oreilles ; mais elle ne pénètre pas jusqu'à leurs âmes : ils entendent le son ; mais ils n'entendent pas le sens : elle n'est pour eux qu'un bruit léger, auquel ils s'endorment. Le reproche que le Seigneur faisait aux Juifs par le prophète Zacharie, il l'adresse encore aux chrétiens de ce siècle. Ils n'ont pas voulu faire attention, et ils ont tourné l'épaule, et se sont retirés, et ils ont bouché leurs oreilles pour ne pas écouter. Ils ont endurci leurs cœurs comme le diamant, pour ne pas entendre la loi et les paroles que Dieu dans son Esprit leur a envoyées par ses ministres (1).

Ce n'est pas seulement à la prédication de l'Évangile, que les sourds spirituels ferment l'oreille de leurs cœurs ; de quelque manière que Dieu leur parle, ils refusent de l'écouter. Les inspirations qu'il leur suggère, ils les rejettent ; les remords qu'il leur inspire, ils les étouffent ; les exemples de vertu qu'il leur présente, ils les raillent ; les spectacles de châtiments qu'il leur montre, ils les dédaignent ; les maladies dont il les afflige, ils en murmurent ; les adversités dont il les frappe, ils s'en offensent. Ils ferment toutes les entrées de leurs cœurs, pour que la voix de Dieu n'y pénètre pas. Ils veulent mal entendre, dit le prophète, parce qu'ils

(1) Noluerunt attendere, et averterunt scapulam recedentem, et aures suas aggravaverunt, ne audirent. Et cor suum posuerunt ut adamantem,

veulent mal faire (1). Le sourd de l'ordre physique connaît du moins son infirmité, en est peiné, désire d'en être guéri, en recherche le remède; mais le sourd spirituel ne sent pas le mal dont il est affecté : loin de gémir de son état, il s'y complaît ; loin de souhaiter sa guérison, il la redoute; loin de chercher les remèdes, il les fuit. C'est un malade, à qui l'excès de sa maladie en ôte le sentiment ; qui prend ses convulsions pour de la force, sa léthargie pour du sommeil, son affaiblissement pour du calme ; et qui n'est désabusé de sa déplorable erreur, que par les angoisses du dernier moment.

Si nous recherchons les causes de la surdité spirituelle, nous en trouverons deux principales. En premier lieu, nos oreilles sont fermées à la voix de Dieu, parce qu'elles sont ouvertes à des voix étrangères. Il est impossible d'écouter avec attention, en même temps, deux discours différents, de donner la même complaisance à deux langages opposés ; d'entendre à la fois les exhortations de Dieu et les instigations du monde. Dieu nous défend d'écouter le monde et ses séductions ; le monde nous suggère de ne point écouter Dieu et ses préceptes ; et pour notre malheur, c'est lui dont la voix prévaut. En vain Dieu nous commande l'abnégation, tandis que le monde nous prêche l'amour des richesses ; en vain il nous ordonne la mortification, tandis que le monde nous invite aux voluptés ; en vain il nous enjoint l'humilité, tandis que le monde nous inspire la vanité ; en vain il nous prescrit l'amour des ennemis, tandis que le monde nous excite à la vengeance. Nous préférons le langage agréable, au langage utile ; les erreurs flatteuses, à la vérité sévère ; le plaisir momentané, mais présent, au bonheur éternel, mais futur. Nous disons à notre conscience, ce que disaient les Juifs à leurs prophètes : Ne nous parlez pas de ce qui est droit et juste ; ne nous dites que ce qui nous plaît (1).

ne audirent legem et verba quæ misit Dominus exercituum in Spiritu suo per manum prophetarum priorum. *Zachar.*, VII, 11 et 12.

(1) Noluit intelligere ut bene ageret. *Psalm.*, XXXV, 4.

(2) Qui dicunt videntibus : Nolite videre ; et aspicientibus : Nolite aspicere nobis ea, quæ recta sunt. Loquimini nobis placentia, videte nobis errores. *Isaie. XXX.* 10.

En second lieu, une autre cause plus funeste encore, et qui est la suite de la précédente, c'est que Dieu, en punition de ce que nous avons refusé de l'entendre, cesse à son tour de se faire entendre à nous. Vous avez fermé vos oreille sà la voix divine ; ce qui a fait votre crime en sera la première peine ; elles y resteront fermées à jamais. Je vous ai parlé, nous dit le Seigneur, et vous ne m'avez pas écouté ; je vous ai appelés, et vous ne m'avez pas répondu. Je vous rejetterai de devant ma face (1). Sollicitations et reproches, promesses et menaces, inspirations salutaires et occasions favorables, grâces intérieures et extérieures, vous avez tout négligé, tout rejeté, tout méprisé ; tout cela vous sera enlevé ; et Dieu punira votre persévérante obstination, en vous y abandonnant.

Nous lisons dans cet évangile, que le sourd présenté à Jésus-Christ, était en même temps muet. C'est l'effet naturel et ordinaire de la surdité primitive et de naissance, de priver de l'usage de la parole ; c'est aussi l'effet constant de la surdité spirituelle, de rendre muet spirituellement celui qui en est affecté. De même que la voix de Dieu est nulle pour lui, de même les paroles que sa bouche prononce, ne sont devant Dieu qu'un vain son qui se dissipe dans l'air ; sa langue est liée pour le bien, comme ses oreilles y sont fermées. Il y a plus : ses oreilles reçoivent avec plaisir les impressions du vice, ce qui blesse la charité, ce qui offense la pudeur, ce qui attaque la religion, ce qui flatte les passions ; pareillement sa langue le répète avec satisfaction ; et il se rend coupable par les organes mêmes qui lui avaient été donnés pour produire des actes de vertu.

Jésus le tirant hors de la foule, mit les doigts dans ses oreilles et de la salive sur sa langue ; puis levant les yeux au ciel : il jeta un soupir, et lui dit : Ephpheta, *c'est-à-dire, ouvrez-vous. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parlait librement.*

Il était sans doute également facile à la Tonte-Puissance de guérir ce sourd-muet, d'un mot, ou même d'un seul acte

(1) Locutus sum ad vos mane consurgens, et loquens, et non audistis ; et vocavi vos, et non respondistis... Projiciam vos a facie mea. *Jerem. VII.* 13 *et* 15.

de volonté, ou d'employer à sa guérison des moyens particuliers. Si elle a voulu accompagner cette guérison de circonstances extérieures, ce n'a pas été sans une raison profonde. Son intention a été de nous faire connaître par l'emblème de son action, la manière de procéder à la guérison de la surdité spirituelle.

La première chose que fait Jésus-Christ pour effectuer la guérison de cet homme, est de le retirer de la foule. Il nous apprend par là que le premier remède à la surdité spirituelle est de s'éloigner du monde. Le tumulte du monde, en nous étourdissant, nous empêche d'entendre la voix de Dieu ; ses plaisirs, en nous distrayant, nous empêchent de l'écouter. Tant que le monde nous entraîne dans son tourbillon, les sens sont trop émus, l'imagination trop agitée, pour que nous puissions distinguer la voix divine parmi les diverses voix qui se font entendre en même temps. Au dehors les voix séductrices des insinuations, des conseils, des railleries, des exemples ; au dedans les voix plus dangereuses encore des préjugés, des passions, du respect humain, crient toutes à la fois, et étouffent la voix de Dieu. Toute forte, toute puissante qu'est cette voix céleste, elle est douce et souvent peu sensible. Pour produire de grands effets, elle n'a pas besoin de faire un grand bruit, c'est un souffle léger du Seigneur, qui brise les cèdres du Liban. Pour être entendu, il veut être écouté avec une singulière attention. C'est dans la solitude, nous dit-il, que je conduis l'âme avec qui je veux m'entretenir ; c'est là que je parlerai à son cœur (1). Là ne pénètrent pas les bruyants éclats de la joie mondaine ; là tout est calme et paisible ; là un silence profond favorise les méditations, invite à la réflexion, provoque l'attention. Pécheur, qui, languissant dans l'inimitié de Dieu, reconnaissez le besoin de la faire cesser, mais en éprouvez en même temps l'impuissance ; qui voudriez aller à lui, mais qui vous sentez retenu ; que vos vœux poussent, mais que vos habitudes arrêtent ; qui gémissez de la stérilité de vos désirs, de la faiblesse de vos efforts ; séparez-vous de ces objets dangereux, dont la présence alimente et ranime sans cesse vos coupables affections. Pour sortir de votre funeste état, com-

(1) Ducam eum in solitudinem ; et loquar ad cor eius. *Osée.*, II. 14.

mencez par rompre les liens qui vous y retiennent enchaînés ; enfoncez-vous pour quelque temps dans la retraite ; allez y écouter, comme le prophète, ce que Dieu daignera dire au dedans de vous (1). Quand vous aurez éloigné les obstacles qui empêchent sa parole de parvenir jusqu'à vous, vous l'entendrez sans difficulté, vous la recevrez avec joie. Guéri de votre surdité spirituelle, vous le serez bientôt de tous vos autres maux qu'elle entretenait, et qu'elle perpétuait.

Après avoir fait sortir de la foule le sourd-muet, Jésus-Christ met les doigts dans ses oreilles. Par cette action, il nous montre que pour lever l'obstacle qui empêche la voix divine de se faire entendre, il faut le doigt de Dieu. Le doigt de Dieu est ici, disaient les magiciens de Pharaon, émerveillés des prodiges qu'opérait Moïse, et confondus de leur impuissance à les imiter (2). Nous devons dire de même, quand nous voyons des pécheurs obstinés revenir de leurs égarements. Les miracles de la grâce n'exigent pas moins la toute-puissance, que ceux de la nature. Pasteurs évangéliques, dont le Maître que vous servez daigne faire les ministres de sa miséricorde, et à qui il confie l'importante fonction de faire entendre sa parole aux cœurs qui y sont fermés, pénétrez-vous de cette essentielle vérité, que vous n'êtes que les instruments dont sa main se sert. Tous vos travaux resteront stériles, si sa grâce ne les féconde pas. Rien ne serait plus propre à empêcher leur effet, que d'y placer votre confiance. Implorez donc de tous vos vœux cette vertu céleste qui pourrait tout sans vous, sans laquelle vous ne pouvez rien. Vous ferez plus de conversions par vos prières, que par vos exhortations. Et, s'il vous arrive enfin d'avoir le bonheur de faire goûter la parole divine à des cœurs qui avaient refusé de l'entendre, gardez-vous d'attribuer ce succès à vos soins, à vos talents, à votre éloquence, à votre zèle. Rendez-en hommage à celui à qui il appartient véritablement ; rendez-lui grâces de ce qu'il a bien voulu se servir de vous pour opérer ses merveilles, et reconnaissez avec le grand Apôtre, qui avait fait recevoir la parole sainte à tant d'âmes à qui

(1) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. *Psalm.*, LXXXIV. 9.
(2) Dixerunt malefici ad Pharaonem : Digitus Dei est hic. *Exod.*, VIII. 19.

elle était inconnue, qu'en vain vous eussiez planté, en vain vous eussiez arrosé, s'il n'eût pas plu à Dieu de donner l'accroissement (1).

Nous étions nés, affligés de la double infirmité du sourd-muet de cet évangile. Le péché de notre origine, en fermant nos oreilles et notre bouche aux vérités saintes, nous avait rendus incapables de les recevoir, et de les professer. Le miracle que nous lisons ici, a été opéré dans nous, et de la même manière, à notre baptême ; le ministre de Jésus-Christ a fait en son nom sur nous, les mêmes choses qu'avait faites Jésus-Christ ; il a pareillement touché et oint de sa salive nos oreilles, et il a employé le même terme syriaque dont le Sauveur s'était servi. Hélas ! comment s'est dissipée la grâce précieuse que nous avions reçue? Pourquoi, ayant eu le bonheur d'être délivrés de ces déplorables infirmités, nous y sommes-nous laissés retomber ?

Prêt à consommer cet éclatant miracle, Jésus-Christ lève les yeux au ciel, et pousse un soupir. Ce n'est pas que ces infirmités soient plus incurables pour lui, que tant d'autres qu'il a fait cesser ; tout est également aisé à la Toute-Puissance ; mais c'est pour nous, pour notre instruction, qu'il s'affecte aussi vivement. Il gémit sur le sourd-muet ; il lève les yeux au ciel, comme pour y demander un renfort, afin de nous montrer combien est difficile à guérir cette double maladie ; il nous instruit à gémir sur ceux que nous en voyons attaqués, à déplorer leur triste sort, à implorer leur guérison, à y contribuer au moins de nos vœux, si nous ne le pouvons pas par nos travaux. Mais en plaignant les autres, c'est surtout sur nous-mêmes que nous devons soupirer. Commençons par connaître notre mal ; examinons jusqu'à quel point nous en sommes attaqués ; car la surdité spirituelle a ses degrés, et il est extrêmement facile de s'y faire illusion. Souvent nous nous persuadons que nous entendons distinctement la voix de Dieu ; et nous ne l'entendons que faiblement, comme un son qui vient de loin, comme une voix éteinte dont le bruit arrive à peine jusqu'à nous, sans que

(1) Ego plantavi, Apollo rigavit ; sed Deus incrementum dedit. Itaque neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat; sed, qui incrementum dat, Deus. I *Cor.*, III. 6 et 7.

nous puissions distinguer ce qu'elle articule. Le principe de cette demi-surdité, est notre peu d'attention. Le remède est d'abord de nous recueillir davantage, ensuite de demander à Dieu la grâce d'être plus attentifs à sa voix, plus sensibles à ses impressions. Jésus-Christ levant les yeux au ciel, et gémissant pour guérir le sourd-muet, nous montre ce que nous devons faire pour obtenir d'entendre sa parole aussi parfaitement que nous le devons.

Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parlait distinctement.

Le langage du sourd-muet fut le symptôme de sa guérison. La multitude qui l'avait vu dans l'impossibilité d'entendre et de parler, reconnut que tous ses maux étaient dissipés, parce qu'elle le vit revenir parlant distinctement. Qu'il en soit ainsi de nous. Que notre nouveau langage apprenne au monde que nous sommes enfin guéris. Trop longtemps nous le rendîmes témoin de nos scandales ; qu'il le soit de notre édification. Mais si l'on nous voit revenir du sacré tribunal, d'une prédication, d'une retraite, d'une mission, sans qu'il y ait aucun changement dans nos discours ; si notre langage est toujours celui de l'irréligion, ou de la licence, ou de la frivolité, ou de la médisance, ou de la duplicité ; s'il n'est jamais celui de la piété et de l'édification, n'en conclura-t-on pas avec raison que nous ne sommes nullement guéris, que nous sommes aussi sourds, aussi muets que nous l'ayons jamais été ? Et l'inefficacité des remèdes qui auraient dû nous rétablir, ne donnera-t-elle pas lieu de craindre que nos maux ne soient jamais dissipés ?

Jésus leur défendit d'en parler à personne. Mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient.

Jésus-Christ défend aux assistants de parler de son miracle, quoiqu'il sache positivement qu'il ne sera pas obéi, quoiqu'il sente même que l'obéissance aurait l'inconvénient de priver ces prodiges d'une publicité nécessaire à leur effet. Mais c'est pour notre instruction qu'il donne cet ordre : il veut nous apprendre à ne pas faire le bien pour la gloire qui en résulte ; et à rendre nos bonnes œuvres plus méritoires aux yeux de Dieu, en les cachant à ceux des hommes. Entre toutes les vertus, la modestie a cela de particulier, qu'elle ajoute à toutes les autres un nouveau prix : elle répand sur elle son

lustre, leur prête ses charmes, et au respect qu'elles se concilient, joint sa propre amabilité. Le voile dont elle les couvre, en tempérant leur éclat, les embellit encore. La vanité qui fait parade de ses avantages, en même temps qu'elle est un vice, et presque toujours un faux calcul. En croyant se donner du relief, on se ravale ; on imagine s'attirer des égards, on ne fait qu'éveiller la contradiction. Tout est refusé au superbe, tout est déféré sans peine au modeste. Aussi l'amour-propre habile à saisir toutes les formes, prend quelquefois jusqu'à celles de la modestie. Il est une modestie fausse et insidieuse qui capte, et souvent surprend les hommages dus à la véritable; qui paraît craindre ce qu'elle désire, fuir ce qu'elle recherche, et qui a l'air de ne rien demander, afin d'obtenir plus sûrement et plus abondamment. On se rend modeste par orgueil. Mais quel fruit retire-t-on de cette affectation mensongère? On ne trompe jamais Dieu, et il est rare qu'on en impose longtemps aux hommes. Le sentiment de vanité qui produit la modestie hypocrite, perce presque toujours à travers le voile dont on le recouvre. La modestie du chrétien, bien différente de celle-là, est simple comme ses autres vertus : elle ne se produit dans les manières, que parce qu'elle est dans le cœur ; ne trompant point, elle ne se dément jamais; n'aspirant qu'à plaire à Dieu, elle ne recherche point les éloges des hommes; et elle les obtient précisément, parce qu'elle ne les ambitionne pas. C'est à cette modestie que l'exemple de Jésus-Christ nous invite. Dans tout le cours d'une vie aussi admirable que la sienne, on ne découvre pas la plus légère trace d'ostentation. Obligé souvent par la rage de ses ennemis de se justifier, il fait alors son apologie, mais jamais son éloge ; il se défend, et ne se vante pas ; il repousse le blâme, et n'attire pas la louange ; il dit ce qui est nécessaire pour confondre la calomnie, et là il s'arrête, et il tait ce qu'il pourrait dire si justement pour s'exalter. Combien nous sommes différents de cet admirable Modèle? Nous ne nous occupons pour l'ordinaire que de plaire aux hommes ; nous rampons en esclaves devant leur opinion ; c'est presque toujours pour obtenir leur approbation, que nous faisons le bien; quelquefois même pour éviter leur critique, nous faisons le mal : nous faisons comme les bons pour qu'ils nous louent, et comme les méchants pour qu'ils ne nous raillent pas. Le désir des élo-

ges nous rend hypocrites, et la crainte des censures, vicieux. Il ne faut pas cependant tomber dans l'excès de mépriser l'opinion publique. Le soin de sa réputation est un devoir (1), et l'insensibilité à l'estime provient ordinairement de l'indifférence pour les vertus qui la procurent. Le juste respecte l'opinion, mais n'en fait pas son idole ; il ne la heurte, ni ne l'encense : il la ménage sans s'y asservir ; il n'agit, ni contre elle, ni en vue d'elle ; il fait le bien devant les hommes, non pour son avantage, mais pour le leur ; non pour leur éloge, mais pour leur édification ; non pour leur être agréable, mais pour les porter à la piété par son exemple. Et c'est la différence entre la vraie vertu, et l'hypocrisie, son simulacre : l'une ne veut que mériter l'estime, l'autre que l'obtenir ; l'une ne désire que d'être vue de Dieu, l'autre ne cherche qu'à s'attirer les regards des hommes.

Les peuples témoins des miracles du Sauveur, au lieu d'observer le précepte qu'il leur donnait de taire ses merveilles, n'en devenaient que plus ardents à les publier, et nous ne voyons pas que cette désobéissance leur soit reprochée. C'est qu'en effet elle n'était nullement répréhensible. Il n'en est pas des injonctions de la modestie comme des commandements de l'autorité ; elles n'imposent pas de même l'obligation d'obéir. Loin que ce soit une faute de les enfreindre, ce serait un tort d'y obtempérer. Plus le mérite se dérobe aux éloges, plus il lui en est dû ; plus la lumière propre à éclairer se retire sous le boisseau, plus il faut l'élever sur le chandelier. La justice le prescrit, l'intérêt public l'exige. C'est un devoir pour celui qui connaît un talent enfoui, de le déterrer pour le bien général, et de tirer le mérite de l'obscurité où il s'enfonce, pour le remettre à sa place. Si l'humble opinion que la vraie vertu a toujours d'elle-même, l'exclut des distinctions, elles seront nécessairement le partage du vice, qui se croit capable de tout. Et que deviendra la société, quand ses honneurs décoreront, non celui qui en est digne, mais celui qui y aspire ; quand ses dignités et ses emplois seront, non le prix du mérite, mais la proie de la présomption ? Ne nous arrive-t-il pas souvent de croire trop légèrement sur leur parole, et les bons, et les mauvais ? de les ju-

(1) Curam habe de bono nomine. *Eccl.* XLI. 15.

ger, non d'après ce qu'ils sont, mais d'après ce qu'ils croient être ; de partager l'opinion médiocre que les uns ont d'eux-mêmes, et d'ajouter une foi aveugle aux éloges que les autres se donnent ? Nous possédons des trésors, dont nous ignorons le prix ; nous avons autour de nous des saints que nous méconnaissons ; et nous prodiguons nos égards à des hommes qui de tout point en sont indignes. Si l'Église dans son bel âge, eût partagé le mépris que les hommes vertueux ont d'eux-mêmes, si elle eût déféré, comme nous le faisons trop souvent, à leur humilité, elle ne compterait pas parmi ses pontifes, les Ambroise, les Augustins, les Grégoire, les Chrysostome, les Athanase, et tant d'autres d'immortelle mémoire, qui firent l'ornement de leurs siècles, et qui seront la gloire et la lumière de tous les siècles chrétiens ; qui avaient de leur indignité un sentiment aussi peu fondé, que tant d'autres l'ont de leur capacité ; qui mettaient à fuir les emplois élevés, autant d'ardeur qu'on en met à les poursuivre ; et qu'il fallait contraindre à les recevoir, tandis qu'actuellement on emploierait volontiers jusqu'à la contrainte pour les acquérir.

Dans l'admiration où ils étaient, ils disaient : Il a bien fait toutes choses ; il a fait entendre les sourds, et parler les muets.

Les Juifs ne pouvaient, ni révoquer en doute les merveilles qui frappaient leurs yeux, ni méconnaître la puissance surnaturelle dont elles émanaient. Le texte sacré nous montre, dans beaucoup d'occasions, la multitude empressée sur les pas du Sauveur, lui prodiguant ses acclamations, et bénissant à haute voix celui qui venait au nom du Seigneur. Dans cette circonstance, elle semble plus spécialement encore que dans les autres, reconnaître en lui le Messie, objet de ses désirs. La guérison des muets et des sourds était un des caractères, qui, selon les prophètes, devaient signaler l'Envoyé céleste. En relevant ce prodige, le peuple paraissait faire allusion aux oracles qui l'avaient annoncé, et faire l'application de ces prophéties à celui qui les réalisait. Nous connaissons aussi bien que les Juifs qui les voyaient les miracles de notre divin Maître ; nous ne pouvons pas plus qu'eux, douter, et de leur réalité, et du pouvoir suprême qui les opérait. Mais ce que nous pensons, le sentons-nous comme nous le devrions ? Entre reconnaître une vérité, et en être vivement pénétré, il y a une grande distance : une croyance stérile

n'est pas la foi. Nous convenons que les miracles prouvent la vérité de la religion ; nous ne nions pas l'obligation qui en résulte, de conformer notre conduite aux préceptes de l'Évangile : et tout ce que nous reconnaissons dans la spéculation, nous le démentons dans la pratique. Entre nous et la multitude qui suivait Jésus-Christ, il y a une déplorable conformité. Nous voyons ce peuple, à la vue des miracles qu'opérait le divin Sauveur, s'extasier d'admiration, célébrer le Fils de David, l'envoyé de Dieu, le prophète donné à Israël ; et peu après, oubliant ce qu'il avait vu, ce qu'il avait pensé, ce qu'il avait dit, le charger d'outrages, le poursuivre de ses calomnies, demander à grands cris sa mort ignominieuse. Et nous aussi, quand nous considérons les merveilles dont Jésus-Christ a rempli sa carrière, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître et d'adorer en lui le Fils de Dieu ; et aussitôt, par une légèreté et une contradiction inconcevables, nous courons, selon l'expression de saint Paul, le crucifier de nouveau au dedans de nous par nos péchés (1).

L'incrédulité, ardente à profiter de tout ce dont elle espère tirer le plus léger avantage, a imaginé de présenter cette inconséquence des Juifs, comme une preuve que les miracles de Jésus-Christ, rapportés par les évangélistes, n'ont pas été véritables. Serait-il possible, dit-elle, que des miracles aussi nombreux, aussi éclatants, eussent fait si peu d'impression, s'ils eussent été réels ? Quelle sensation n'exciterait pas parmi nous, l'annonce publique de la résurrection d'un mort ? Combien de personnes voudraient s'en assurer ! Combien peu, après en avoir reconnu la vérité, resteraient dans l'incrédulité ! A plus forte raison, quel effet ne devait pas produire une suite de prodiges aussi longue, aussi continue, que celle qu'on attribue à Jésus-Christ ? Au contraire, nous voyons le grand nombre des Juifs, l'universalité de la nation, au moment où on nous dit que ces merveilles s'opéraient sous ses yeux, le traiter d'imposteur, et le punir comme tel du dernier supplice. S'il avait réellement opéré ces miracles, les Juifs les auraient vus ; s'ils les avaient vus, ils y auraient cru ; s'ils y avaient cru, ils auraient reconnu en lui leur Messie. Mais on faisait si peu de cas de ces prétendus

(1) Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei. *Hebr.*, VI, 6.

prodiges, que dans le temps où il était si facile de les vérifier, on n'a pas même daigné faire, ni chez les Juifs, ni chez les païens, aucune information. Ainsi, d'une part, leur réalité n'est pas prouvée comme elle devrait l'être; et de l'autre, leur fausseté est démontrée par l'incrédulité des contemporains.

Un seul fait bien constant, et complètement démontré, renverse toute cette difficulté. Ceux mêmes qui, du temps de Jésus-Christ, ont refusé de croire en lui, sont cependant convenus de la réalité de ses miracles. Nous voyonsdans le texte sacré ses ennemis tantôt délibérer sur ce qu'ils feront, parce qu'il opère une multitude de prodiges (1), tantôt dire que c'est au nom de Béelzébuth qu'il chasse les démons (2). L'incrédule révoquera-t-il en doute ces aveux formels, sur le fondement que ce sont les apôtres de Jésus-Christ qui les rapportent? Les apôtres auraient-ils osé prêter faussement des discours ridicules et iniques aux chefs de la Synagogue, alors vivants, revêtus de la puissance, animés contre eux de la haine la plus violente, et ne cherchant que des prétextes pour les perdre? S'ils avaient eu cette audace insensée, n'aurait-elle pas été aussitôt confondue, réprimée, punie par ceux qui réunissaient l'intérêt et le pouvoir? D'ailleurs ce ne sont pas là les seuls ennemis de Jésus-Christ qui aient rendu hommage à la vérité de ses miracles. Celse prétendait qu'ils étaient produits par de secrètes opérations que Jésus avait apprises en Égypte; Porphyre, et après lui Julien, renouvelaient l'absurde imputation de magie; Hiéroclès opposait aux prodiges de Jésus-Christ ceux d'Apollonius; les talmudistes les attribuaient au mot *Jehovah*, prononcé d'une certaine manière. Tous ces hommes, que les incrédules ne soupçonneront pas de collusion avec les chrétiens, qui avaient étudié la religion pour la combattre, examiné ses miracles pour les décrier, reconnaissent évidemment la réalité de ceux de Jésus-Christ. S'ils eussent pu la contester, croit-on qu'ils eussent eu la complaisance de l'avouer? Ils n'ont pas nié que Jésus-Christ eût fait des miracles; donc ils l'ont cru. On ne

(1) Collegerunt ergo pontifices et pharisæi consilium, et dicebant: Quid facimus, quia hic homo multa signa facit? *Joan.*, XI, 47.

(2) Quidam autem ex eis dixerunt: In Beelzebub principe dæmoniorum ejicit dæmonia. *Luc.*, XI, 15.

dispute pas sur la cause d'un fait que l'on croit faux. L'incrédulité nous dit que les miracles de Jésus-Christ n'ont pas été crus dans leur temps. Qu'elle nous cite donc un seul homme qui, dans les premiers siècles, ait nié quelqu'un des faits miraculeux rapportés dans les évangiles, excepté la résurrection, qui ayant été moins publique, est restée un objet de controverse. Dans les temps voisins de ces prodiges, leur notoriété était si publique, leur certitude si démontrée, que personne ne s'avisait de les révoquer en doute. Les Juifs et les païens, tous en convenaient sans difficulté. La question entre les apologistes du christianisme et leurs adversaires était de savoir, non si Jésus-Christ avait fait des miracles, mais par quelle vertu il les avait faits; non si les prodiges étaient prouvés, mais ce qu'ils prouvaient. On ne contestait pas le fait, on en niait les conséquences; on prétendait que de faux prophètes pouvant faire des miracles, ceux de Jésus-Christ ne démontraient pas qu'il en fût un véritable.

Dès qu'il est aussi certain, aussi démontré que les miracles de Jésus-Christ ont été crus universellement du siècle où ils ont été opérés, que devient la difficulté élevée par les incrédules sur leur réalité? Il était donc possible de croire les prodiges du Sauveur, et de ne pas croire sa mission. L'incrédulité où est restée la nation juive sur l'une ne prouve nullement son incrédulité sur les autres ; et les miracles ne sont pas moins constants, parce qu'ils n'ont pas converti leurs contemporains.

L'obstination des Juifs, qui, en reconnaissant la vérité des miracles de Jésus-Christ, refusaient de le reconnaître pour le messie, est étonnante sans doute, mais en y réfléchissant, on en découvre plusieurs causes très-puissantes.

En premier lieu, leurs préjugés. Ils attendaient un Messie qui confirmerait toute la loi de Moïse, et Jésus-Christ en abolissait la partie cérémonielle; qui paraîtrait dans la splendeur, et Jésus-Christ se présentait dans la condition la plus basse ; qui fonderait sur la terre un royaume étendu; et Jésus-Christ prêchait le détachement de toutes les grandeurs ; qui les délivrerait du joug romain, et Jésus-Christ enseignait à se soumettre et à payer le tribut à César.

En second lieu, l'autorité à laquelle ils déféraient. Ils avaient une estime profonde pour les pharisiens, une con-

fiance entière dans leurs docteurs, une pleine soumission à leurs prêtres. Tous ces hommes, ennemis déclarés de Jésus-Christ, qui démasquait leur hypocrisie, abaissait leur orgueil, détruisait leur puissance, le poursuivaient sans relâche de leurs intrigues et de leurs calomnies.

En troisième lieu, leur frayeur. Nous voyons dès le temps de Jésus-Christ un grand nombre de personnes, même des plus considérables, croire en lui dans le fond de leur cœur et n'oser le manifester, dans la crainte d'être chassés de la synagogue par les pharisiens (1). La terreur dut être bien plus vive, quand la rage qui avait crucifié le Maître, se tourna avec la même violence contre les disciples.

En quatrième lieu, leurs passions. Et cette dernière cause ajoutait encore aux autres une grande force. On sait combien les passions sont ingénieuses à se forger des prétextes, quel poids elles donnent aux motifs les plus misérables. Embrasser le christianisme, était leur renoncer entièrement, se détacher de toutes ses inclinations, rompre toutes ses liaisons, réformer toutes ses habitudes, et remplacer toutes les douceurs auxquelles on s'était accoutumé, par des vertus austères et des devoirs pénibles.

Mais, malgré tous ces obstacles, il ne faut pas croire que les miracles de Jésus-Christ ne lui aient pas attiré beaucoup de disciples. Après sa résurrection, il apparaît à plus de cinq cents d'entre eux réunis, et de ce nombre n'était pas la multitude que la crainte du sanhédrin empêchait de se déclarer tels. C'est en annonçant les miracles de son Maître, en invoquant sur leur réalité le témoignage des Juifs eux-mêmes, en leur rappelant ce qu'ils avaient vu tout récemment, que saint Pierre, dans ses deux premières prédications, en convertit huit mille. C'est la persuasion des miracles qui a répandu en si peu d'années la foi de l'Évangile, d'abord dans la Judée, ensuite dans tout le monde ; c'est la conviction des miracles, qui a fini par rendre l'univers chrétien. Supposons pour un moment, contre l'évidence, que tous ceux qui ont refusé de croire à la loi de Jésus-Christ, ne croyaient pas à ses miracles; comparons ceux qui n'ont pas voulu croire à

(1) Ex principibus multi crediderunt in eum ; sed propter pharisæos non confitebantur, ut e synagoga non ejicerentur. *Joan*, *XII*, 42.

ceux qui ont cru ; jugeons de quel côté est la plus grande autorité. Quand on considère les terribles suites qu'entraînait la profession du christianisme, les sacrifices de tout genre qu'elle exigeait, les périls nombreux auxquels elle exposait, les maux affreux auxquels elle livrait, on sent qu'il fallait pour s'y dévouer une persuation intime, qui ne pouvait être que le résultat d'un examen bien approfondi. Des miracles pour lesquels il faut mourir, ne sont pas crus sans les plus puissants motifs ; mais pour rester dans sa vieille croyance il n'était pas besoin de si profondes réflexions. La légèreté des uns, l'insouciance des autres ; dans ceux-ci l'apathie, dans ceux-là l'habitude ; dans tous l'attachement aux anciennes idées, l'amour de l'aisance, la crainte de la persécution, l'exemple commun, étaient des causes suffisantes pour demeurer dans sa religion, et pour rejeter sans examen tout ce qui pourrait en retirer. On ne change point d'état, de situation, sans de fortes raisons : pour rester comme on est, il suffit de se trouver bien. Pour déposer la religion dans laquelle on est né, et à laquelle on est attaché par une multitude de liens, il faut des motifs bien autrement convaincants que pour y persévérer. Combien d'hommes forment leurs opinions sur leurs désirs ! et combien de raisons faisaient désirer de n'être pas obligé à devenir chrétien ! Un seul Juif, un seul païen converti, donnent plus de poids à la foi des miracles, que la résistance d'un grand nombre ne la discrédite. Quelle conviction ne doit donc pas opérer la multitude de conversions faites dès le temps où les miracles encore récents pouvaient aisément être vérifiés !

Ainsi, 1° il est de fait que beaucoup de personnes ont cru les miracles de Jésus-Christ, sans croire la divinité de sa mission. 2° Beaucoup de considérations mal fondées, il est vrai, mais puissantes sur des hommes préoccupés, passionnés et timides, pouvaient détourner les Juifs de s'attacher à Jésus-Christ malgré ses miracles. 3° Il n'est pas vrai que le nombre des Juifs convertis par les miracles du Sauveur fût aussi petit qu'on le prétend. 4° Ceux qui ont cru d'après les miracles ont bien plus d'autorité pour nous persuader, que ceux qui ont refusé de croire. Que peut-on, après cela, conclure de ce qu'un grand nombre de Juifs ne se sont pas convertis à la vue des miracles ?

Il faut que l'incrédulité sente elle-même la faiblesse de sa cause, pour recourir à la pitoyable et ridicule défaite d'exiger, pour croire aux prodiges de Jésus-Christ, des informations juridiques. Etait-il d'usage chez les Juifs, comme il l'est parmi nous, de constater les faits extraordinaires par des procès-verbaux ? En ordonne-t-on sur les faits publics passés sous les yeux mêmes des juges ? En fait-on, quand on est persuadé, ou quand on affecte de l'être, que le fait est sans conséquence et ne décide pas la question ? Et comment, en faisant cette demande déraisonnable, l'incrédule ne sent-il pas qu'il se trahit lui-même ? A qui appartenait-il de faire les informations qu'il demande ? Qui était revêtu de la puissance, pour l'ordonner ? Étaient-ce les chefs des Juifs ? Étaient-ce les apôtres ? Les apôtres ont provoqué cette information autant qu'ils le pouvaient, en publiant à haute voix les miracles de leur Maître, et en accusant solennellement le sanhédrin de déicide. Si le sanhédrin eût pensé qu'une information pût lui réussir, ne se serait-il pas empressé de la faire ? Il le pouvait, l'autorité était entre ses mains ; il le devait, son honneur était attaqué, sa réputation compromise. Quelle raison a donc pu l'en empêcher ? Que l'on cherche où l'on voudra, que l'on se retourne de tous côtés, on n'en pourra jamais trouver qu'une. Il ne l'a pas faite, parce qu'il n'a pas osé la faire. Il a senti que ce nombre immense de témoins qui venaient de voir récemment les miracles de Jésus-Christ, et dont les apôtres invoquaient hardiment le suffrage, le confondraient par leurs dépositions. Ce sont les ennemis de Jésus-Christ qui se sont refusés à constater ses miracles par des informations ; de quel front prétendent-ils aujourd'hui nous opposer le défaut d'information ? Tel est le sort ordinaire de l'erreur ; presque toujours elle se perce de ses propres armes, et pour la réfuter, il suffit de retourner contre elle ses raisonnements.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la perfection dans les actions ordinaires

PAR M. BORDERIES.

Il a bien fait toutes choses.
Bene omnia fecit (Marc. VII, 37.)

Le prodige que Jésus-Christ venait d'opérer en donnant une double preuve de sa puissance en faveur de cet homme sourd et muet, n'était pas son seul titre pour mériter le glorieux témoignage que lui rendait un peuple transporté de joie et d'admiration. Oui, il faisait bien toutes choses, celui dont une sagesse divine réglait toutes les pensées, dirigeait toutes les démarches, animait toutes les affections : *Bene omnia fecit.* Attentif à consulter la volonté de son Père céleste, il s'appliquait sans relâche à suivre ses ordres avec la plus inviolable fidélité, et soit qu'il se tînt caché dans l'obscurité d'une vie inconnue ou qu'il prît plaisir à manifester sa gloire, il imprimait aux actions les plus ordinaires de sa vie, comme à celles qu'il croyait devoir environner d'un plus brillant éclat, le sceau d'une perfection digne d'un Sauveur et d'un Dieu : *Bene omnia fecit.* Toutefois, le peuple uniquement frappé des merveilles qui venaient soudainement étonner ses regards, aimait à célébrer dans Jésus le bienfaiteur des hommes et l'arbitre souverain de la nature, et ne réservant ses transports que pour les occasions où Jésus déployait des prodiges à ses yeux, il ne lui tenait aucun compte de ces vertus communes et journalières qui remplissaient tous ses moments et n'étaient pas moins dignes d'admiration et d'éloges. Si l'erreur de ce peuple n'est point la nôtre à l'égard de notre divin Sauveur, parce que sachant qu'il était Dieu, nous savons aussi que les actions les plus communes de sa vie privée, comme les actions les plus extraordinaires de sa vie publique, étaient relevées par un mérite infini ; nous ne sommes pas exempts de semblables préjugés, lorsqu'il s'agit de juger les saints et d'apprécier leur sainteté. Nous admirons leur pauvreté volontaire, leurs rigoureuses mortifications, leur constance au milieu des tourments,

leur sérénité aux approches de la mort, et nous comptons pour rien leurs vertus de tous les jours, et, dans les devoirs les plus communs de leur état, leur assidue et constante sollicitude. On dirait que la sainteté ne peut espérer nos suffrages que lorsqu'elle offre à nos regards des prodiges de courage et de résignation, et qu'elle doit s'attendre à nos dédains lorsqu'elle s'exerce dans le secret et sans éclat à des vertus communes; préjugé dangereux, et qu'il est important de détruire, en vous montrant combien est digne d'estime cette fidélité qui sanctifie par une perfection chrétienne les plus simples obligations ; ce sera le sujet de cet entretien.

Connaître ses devoirs et n'en omettre aucun, les remplir avec un paisible empressement, sans écouter ni répugnances, ni dégoût, soutenir sa première activité par une constance généreuse qui ne se dément et ne se relâche jamais ; ne se laisser conduire ni par l'humeur, ni par la coutume, ni par l'intérêt, mais par le seul désir de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté sainte, c'est ce que j'appelle sanctifier par une perfection chrétienne les actions les plus ordinaires. Or, je dis que, bien loin qu'une telle perfection soit peu digne de considération et d'estime, nous devons, au contraire, travailler à l'acquérir avec le zèle le plus ardent ; parce que c'est le moyen de nous sanctifier le plus agréable à Dieu, le plus sûr pour nous-mêmes et le plus utile à nos frères.

Saint Thomas, examinant quel est, parmi les biens auxquels l'homme peut renoncer par amour pour Dieu, le sacrifice le plus agréable à cette majesté suprême, ne balance point d'assurer que c'est le sacrifice de la volonté, parce que, dit ce docteur, l'homme n'usant des biens de la nature que par sa volonté, ce sacrifice seul semble renfermer tous les autres. Or, s'il en est ainsi, quels trésors de mérites ne doit point acquérir celui qui ne se conforme pas seulement aux ordres de Dieu dans quelques circonstances passagères, et par un effort extraordinaire de courage et de générosité, mais qui, par une résolution libre et déterminée, a mis son âme dans un état habituel d'une parfaite obéissance, et, dans tous les instants de sa vie, garde présente à son esprit la volonté de son Dieu, pour y conformer ses actions ; il laisse les hommes du siècle qui ne connaissent pas la piété, et les chré-

tiens que n'éclaire pas une piété solide, il les laisse établir une distinction vaine et fastueuse d'actions communes et d'actions extraordinaires; il sait que, par elles-mêmes, elles sont toutes indifférentes aux yeux de Dieu, et que l'intention seule peut provoquer contre elles son indignation ou leur mériter les regards de sa bienveillance, et qu'enfin, l'homme n'étant sur la terre que pour accomplir la volonté de Dieu, il n'est d'actions véritablement belles que celles qu'anime ce sublime motif, comme aussi celles qui sont contraires à l'ordre de Dieu sont les seules méprisables et communes.

Que lui importent donc ou le rang qu'il occupe, ou les emplois dont il est chargé ? Il sait que c'est son Dieu qui lui assigne sa place, qui lui trace ses devoirs ; c'est assez ; il n'est plus qu'un serviteur fidèle, dont l'œil est toujours fixé sur le Maître souverain qui lui donne des lois. *Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum* (*Psal.* CXXII, 2) ; ou plutôt, c'est un fils plein de soumission pour un père dont il interroge les regards et prévient les désirs : *Pater, fiat voluntas tua* (*Matth.*, XXVI, 42).

Et comment la conduite du chrétien fidèle à suivre les obligations ordinaires de son état ne sera-t-elle pas agréable aux yeux du Seigneur, quand elle renferme la pratique des conseils les plus relevés du christianisme ? Qu'est-ce en effet que sa vie ? C'est une vie de mortification et d'une mortification rigoureuse. On voudrait se dispenser de certains devoirs qui ne sont pas prescrits par une impérieuse nécessité, et on s'y soumet avec l'exactitude la plus scrupuleuse ; la paresse sollicite des délais, et on est sourd à sa voix ; la nature demande du relâche, et on triomphe de ses faiblesses ; le caprice voudrait des changements, et on est constant dans ses résolutions ?

Qu'est-ce encore que sa vie? C'est une vie de prière, d'une prière continuelle. C'est peu pour lui, dès l'aube matinale, d'offrir à Dieu une journée dont tous les instants vont être consacrés à remplir sa volonté sainte ; il aime encore à élever souvent ses affections vers celui qui, après l'avoir placé dans l'emploi qui l'occupe, ne lui refusera point ses grâces pour en accomplir les devoirs ; il conjure Dieu, dans ses périls, de lui prêter un appui ; dans ses épreuves, d'encourager

sa constance; il le consulte dans ses doutes, il lui rend grâces de ses succès. Qu'est-ce encore que sa vie? C'est une vie d'amour pour Dieu, et de l'amour le plus solide. Il est vrai, ses nombreux devoirs lui laissent, hélas ! trop rarement à son gré, le loisir de méditer sur l'infinie bonté de son Dieu, et de lui parler de son amour ; mais cet amour est vivant dans son cœur, et ses travaux, bien loin de l'affaiblir, ne font que lui donner une activité nouvelle. Dans ses sollicitudes, cet amour le soutient ; dans ses dégoûts, cet amour le ranime; dans ses fatigues, cet amour le délasse. Si les hommes exigent de lui plus que ne lui permet sa faiblesse, cet amour le fortifie contre leur rigueur ; s'ils comptent pour rien ses peines et ses sueurs, cet amour le dédommage de leur ingratitude ; s'ils dédaignent l'éclat obscur où la Providence l'a placé, cet amour le console de leurs mépris.

Je dis secondement que la perfection dans nos actions ordinaires est un moyen sûr de nous sanctifier. Les maîtres de la vie spirituelle n'ont rien tant à cœur que de nous prémunir contre les illusions qui peuvent nous égarer dans l'affaire importante de notre sanctification ; ils veulent que nous examinions avec soin si l'esprit qui nous fait agir est de Dieu, afin que, suivant le conseil de l'Apôtre, nous puissions discerner ce qui est bon, ce qui lui est agréable, et ce qui est parfait. *Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et bene placens et perfecta.* (*Rom.*, XII, 2). Ils nous exhortent à nous mettre en garde contre les séductions de l'ennemi de notre salut, qui, ne pouvant nous engager dans le mal par des artifices grossiers, se sert quelquefois de notre piété même pour nous attirer dans ses piéges. Souvent, pour nous séduire plus sûrement, cet ange de ténèbres se transforme en ange de lumière ; il nous présente les exemples des saints, leurs mortifications, leurs sacrifices, et, excitant ainsi en nous un désir de perfection, que devrait modérer le souvenir de notre faiblesse, il nous pousse à une ferveur indiscrète et précipitée, que suivent bientôt des chutes déplorables, et quelquefois les plus honteux égarements. Mais de telles illusions ne sauraient égarer celui qui, réglé par une sage défiance, borne sa piété à porter dans ses actions ordinaires une prudente et modeste perfection ; il n'a pas à craindre, en remplissant avec fidélité ses devoirs, de suivre les insinuations secrètes

du tentateur ; car le démon peut bien quelquefois le tromper par l'enthousiasme d'une perfection périlleuse, et le porter à s'élever à la sainteté la plus sublime, pour que sa chute ensuite n'en soit que plus funeste, mais jamais il ne lui suggère cette généreuse constance à s'acquitter de ses devoirs, et cette soumission pleine de simplicité à la volonté de Dieu, qui seule peut nous obtenir les biens promis : *Ut voluntatem Dei facientes reportetis promissiones.* (*Hebr.*, X, 36). Sans doute il admire les grands exemples que lui ont laissés ceux qui l'ont précédé dans la carrière de la sainteté, leurs pénitences, leurs renoncements, leurs martyres ; mais, s'il n'est point appelé à donner à son Dieu des preuves aussi héroïques de son amour, il sait cependant que sa fidélité dans les petites choses ne restera point sans récompense, puisqu'elle est fondée sur un motif qui seul a donné du prix aux vertus les plus éclatantes : le désir d'accomplir la volonté de Dieu. En effet, dit un saint docteur, quand même quelqu'un donnerait tous ses biens aux pauvres, ou qu'il souffrirait même le martyre, ses sacrifices seraient sans mérite pour le ciel, s'ils n'avaient pour objet l'accomplissement de la volonté divine, puisqu'ils seraient privés du principe de vie qui doit les animer, et de la charité qui ne saurait habiter un cœur où ne se trouve point l'obéissance.

Il ne craint point d'écouter une présomption téméraire : ce n'est point par humeur, par caprice, par une inclination humaine, qu'il s'est trouvé dans la condition où il est placé ; c'est la Providence elle-même qui l'a appelé à son poste ; ce n'est point par son choix, mais par l'ordre de Dieu que se succèdent les occupations qui remplissent ses journées et sa vie tout entière : il a donc le droit d'attendre de son infinie miséricorde qu'elle daignera lui fournir les grâces nécessaires pour se sanctifier en s'acquittant des devoirs qu'elle lui prescrit elle-même ? Que peut-il craindre enfin ? craindra-t-il que cet ancien ennemi de notre salut, dont le souffle empoisonné ne ternit que trop souvent les actions les plus saintes, le démon de l'orgueil, ne vienne lui ravir le prix de sa fidélité ? Non, la simplicité et l'obscurité de ses vertus le défendent de ses atteintes ; il ne peut lui fournir d'aliments ni dans l'espoir de l'estime et des louanges des hommes, puisque les hommes, amis de tout ce qui est éclatant et extraordinaire

ne connaissent pas même les vertus communes qu'il pratique dans le silence, ou ne leur réservent qu'indifférence et que mépris ; ni dans les retours d'une coupable et subtile complaisance : serviteur inutile, qu'a-t-il droit de prétendre, quand il ne fait que remplir la tâche imposée par son Maître souverain, sous la main duquel il doit humblement se courber ? *Servi inutiles sumus, quod debuimus facere fecimus* (*Luc.*, XVII, 10) ; et c'est ainsi que le chrétien, occupé d'une perfection si commune en apparence, évite les périls que la piété présente quelquefois aux âmes présomptueuses, et travaille, dans le secret, mais avec sûreté, à l'ouvrage de sa sanctification.

Enfin, cette fidélité aux devoirs les plus ordinaires, procure à notre prochain les plus solides avantages. Je ne veux point parler ici des avantages que garantiraient à la société des hommes soigneux de répondre à toutes leurs obligations, et qui n'en rejetteraient aucune, parce qu'ils les croiraient toutes dans l'ordre de la Providence ; je ne vous dis pas que la société a bien plus besoin de vertus obscures, mais constantes, que d'actions héroïques qui ne jettent qu'un éclat passager ; je ne parle pas, en un mot, des biens temporels dont cette exacte fidélité serait la source pour un état dont tous les habitants en connaîtraient le prix ; mais je parle des biens spirituels qu'elle ménage à ceux qui en sont les témoins et qui en éprouvent les heureux effets. Elle leur apprend à établir une juste différence entre celui que conduit l'esprit de Dieu, et celui qu'anime l'esprit du monde ; elle dissipe les préjugés qu'ils avaient conçus contre la véritable piété, elle leur en inspire l'estime et l'amour. Et comment un maître n'estimerait-il pas la piété d'un serviteur constamment exact à exécuter ses ordres, veillant aux intérêts qui lui sont confiés avec plus de zèle qu'à ses intérêts propres, et comptant pour rien son repos et sa santé, quand le soin de ses devoirs en exige le sacrifice ? Comment un époux ne respecterait-il pas la piété d'une épouse dont l'œil est toujours ouvert sur tout ce qui l'environne ; qui, suivant l'expression du Sage, bien loin de manger son pain dans l'oisiveté, observe attentivement tous les sentiers de sa maison, et dont la vigilance est comme une lampe qui ne s'éteint jamais durant la nuit ? *Non exstinguetur in nocte lucerna ejus* (*Prov.*, XXXI, 18). Com-

ment un père ne chérirait-il pas la piété d'un fils, qui non-seulement obéit sans murmure, mais qui, prompt à prévenir les volontés de celui qu'il respecte à l'égal de Dieu même, en devine les signes, en interprète les regards, et, comme Samuel, est toujours prêt à voler où ses ordres l'appellent. *Ecce ego : vocasti enim me* (*I Reg.*, III, 5).

Ah ! malheur à ceux qui, fermant les yeux sur les heureux fruits de la piété, osent la calomnier et en méconnaître le prix ! Mais aussi malheur à nous, si, par une conduite peu sage et une conduite inconsidérée, nous fournissons des prétextes à leurs odieuses imputations ! Gardons-nous de nous laisser séduire par des désirs de perfection qui, en nous portant à des actions extraordinaires et sublimes, nous feraient négliger des vertus plus solides et plus près de nous : commençons par mettre la perfection dans les actions ordinaires de la vie, établissons notre piété sur ce fondement, et nous songerons ensuite à élever plus haut l'œuvre de notre sanctification. Enfin, édifions nos frères, en suivant un sentier que Dieu nous trace lui-même, et qui nous conduit avec sûreté à notre but : l'éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

XII[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. X, v. 23-37).

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu. Et voilà qu'un docteur de la loi, se levant pour le tenter, dit : Maître, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui dit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? Qu'y lis-tu ? Celui-ci répondant, dit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même. Jésus lui dit : Tu as bien répondu ; fais cela, et tu vivras. Mais lui, voulant se justifier lui-même, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? Jésus reprenant, dit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains de voleurs qui, l'ayant dépouillé et couvert de plaies, s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Or il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin : et l'ayant vu, passa outre. Pareillement un lévite, se trouvant près de là, le vit, et passa outre aussi. Mais un Samaritain, qui était en voyage, vint près de lui, et, le voyant, fut touché de compassion. Et, s'approchant, il banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin ; et, le mettant sur sa monture, il le conduisit en une hôtellerie, et prit soin de lui. Et le jour suivant, il tira deux deniers, et les donnant à l'hôte, dit : Aie soin de lui, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? Le docteur répondit : Celui qui a été compatissant pour lui. Et Jésus lui dit : Va, et fais de même.

HOMÉLIE

Sur le Samaritain

PAR M. RICAUD.

Quis est meus proximus?
Qui est mon prochain ? *Luc.* X. 29.

Question artificieuse qu'un docteur de la loi fait aujourd'hui à Jésus-Christ pour le tenter, suivant l'usage ; mais question qui ne sert, comme tant d'autres, qu'à faire éclater encore plus la sagesse de notre divin Sauveur par l'admirable solution qu'il en donne. Pour en sentir toute la convenance, il faut savoir que les pharisiens avaient corrompu par leurs fausses traditions, beaucoup de préceptes, et entre autres, celui de la charité envers le prochain. Abusant de quelques paroles de l'Écriture, qu'ils prenaient dans un mauvais sens, ils ne reconnaissaient pour prochains que les parents, les bienfaiteurs et les amis. Voilà pourquoi le docteur de notre évangile propose cette question à Jésus-Christ. Voici quelle fut la réponse du divin Maître.

Un homme, lui dit-il, inconnu et apparemment juif, allant de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et le laissèrent sur le chemin, étendu et à moitié mort. Quelle situation plus triste ! Peu de temps après passèrent successivement au même endroit, d'abord un prêtre, ensuite un lévite, qui tous deux, ministres de charité, voyant leur frère, leur compatriote, leur enfant, dans un état si déplorable, ne daignèrent pas même s'arrêter un moment pour le secourir. Peinture bien naturelle de l'orgueil et de l'indifférence pharisaïque. Après eux vint un Samaritain qui, bien loin de regarder cet homme comme un étranger, comme un inconnu, comme un ennemi même de sa religion et de sa nation, se laisse toucher de compassion à sa vue, s'approche de lui, verse de l'huile et du vin sur ses plaies, le met sur son cheval, le conduit à l'auberge, prend soin de lui tout le reste du jour, et le lendemain, étant obligé de continuer sa route, sort deux pièces d'argent qu'il donne au maître de l'hôtellerie, en lui

recommandant cet homme, et en l'assurant qu'à son retour, il payerait exactement tout ce qu'il aurait dépensé pour sa guérison. Portrait vif et touchant d'une charité héroïque et chrétienne. Après ce récit, Jésus-Christ se tourne vers le docteur, et lui demande qui des trois a été le prochain de cet homme, c'est-à-dire, qui des trois s'est comporté comme le prochain de cet homme. Le docteur lui répond, sans hésiter, que c'est le dernier de tous, qui a eu pour lui tant de miséricorde. Eh ! bien, lui dit Jésus-Christ, allez, et sans plus raisonner, faites de même ; c'est-à-dire, n'imitez pas la charité basse, partielle, intéressée des pharisiens, que je condamne, et que vous condamnez vous-même ; mais prenez pour modèle la charité de ce Samaritain, pure, libre de préjugés et universelle, que vous louez, et que je vous prêche. *Vade, et tu fac similiter.*

Parabole admirable, mes frères, par le sens littéral qu'elle nous présente d'abord, mais encore plus par le sens spirituel qu'elle nous cache. Car, outre cet exemple frappant de charité qu'on y découvre au premier coup-d'œil, tous les saints Pères en ont aperçu un un bien plus grand qui y est enveloppé. Quel est ce mystère ? Je vais m'efforcer, après eux, de vous l'expliquer, en vous montrant successivement, qui est cet homme blessé, et qui est ce Samaritain charitable. C'est ce qui va faire le sujet des deux parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Quel est cet homme blessé ?

Jésus-Christ, voulant nous engager à la pratique d'une charité parfaite, avant de nous offrir des motifs surnaturels, nous en présente de naturels, en nous montrant tout le genre humain figuré par cet homme qui voyage, qui tombe entre les mains des voleurs, qui est dépouillé de tout, qui est couvert de plaies, et qui est laissé à moitié mort. Reprenons tous les traits de cette histoire, et nous verrons combien il nous conviennent.

D'abord, Jésus-Christ ne nomme pas cet homme ; il ne dit pas de quelle nation, de quelle religion il était : il se contente de le désigner par un terme générique, parce qu'il est destiné à représenter toute l'espèce. La seule chose qu'il nous apprend de lui, c'est qu'il était voyageur ; et c'est là en effet

le caractère propre et particulier de l'homme. Tous les autres êtres animés et inanimés qui peuplent la terre, sont faits pour elle ; l'homme seul n'est fait que pour le ciel, qui est sa patrie. C'est là qu'il doit tendre sans cesse, non par les mouvements de son corps, mais par les pensées de son esprit, par les affections de son cœur, et surtout par l'obéissance aux volontés de son Dieu, qui seules peuvent diriger son âme. *Homo quidam descendebat.*

Mais hélas ! l'homme ne fut pas fidèle à suivre la route qui lui avait été tracée. Au lieu de se servir, comme Dieu l'entendait, des choses matérielles, pour s'élever aux spirituelles, et des temporelles pour parvenir aux éternelles, il renversa l'ordre ; et, abusant de la liberté qui lui avait été donnée pour son mérite, il s'abaissa vers les biens terrestres, il s'y complut, il s'y rechercha lui-même, il ne les rapporta pas à Dieu, et dès lors il commença à descendre de cet état de sainteté et d'innocence où il avait été créé, et qui est figuré par Jérusalem, la sainte, à un état de désordre et de vice où le conduisait peu à peu son péché, et qui est représenté par Jéricho, la criminelle. *Descendebat ab Jerusalem in Jericho.*

Ce qui précipita sa ruine, ce fut une troupe de voleurs qu'il rencontra en son chemin. Voleurs audacieux qui, après avoir tenté d'enlever à Dieu sa gloire, résolurent de lui enlever des âmes créées à son image et qui lui appartenaient à tant de titres. Meurtriers de ces âmes qu'ils arrachent à la loi de Dieu, qui est leur salut et leur vie. Esprits malins qui, étant d'une nature supérieure à la nôtre, et s'étant perdus par leur orgueil, conçurent une affreuse jalousie contre l'homme destiné à occuper leur place, et entreprirent de l'envelopper dans leur malheur et dans leur révolte. Que ne firent-ils pas pour cela ? Semblables à des brigands qui se cachent le long des chemins pour surprendre les passants et leur enlever leurs richesses et leur vie, ces esprits infernaux mirent tout en œuvre, détours, artifices, finesses pour nous porter à désobéir à Dieu et à nous perdre, et n'y réussirent malheureusement que trop. Mais si l'homme se perdit, ce ne fut que par sa faute. Aussi n'est-il pas dit dans notre évangile que les voleurs fondirent sur ce voyageur, ce qui marquerait la violence ; mais seulement qu'il tomba entre leurs mains, c'est-

à-dire, que, par son imprudence et par sa curiosité, il alla s'y jeter lui-même. *Incidit in latrones.*

Les démons, ces voleurs impitoyables, tenant une fois l'homme infortuné en leur puissance, quels outrages ne lui firent-ils pas? Ils commencèrent d'abord, suivant l'usage de telles gens, par le dépouiller de tout ce qu'il avait. *Despoliaverunt eum.* Ils lui ôtèrent tout ce qu'il possédait de précieux dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce. Ils lui enlevèrent l'amitié de son Dieu, le droit à son royaume, trésors inestimables et supérieurs à tout l'or du monde. Non contents de lui avoir pris ses richesses, ils lui arrachèrent encore ses habits. Et peut-il y en avoir de plus beaux que ceux qu'ils lui ôtèrent ? L'habit de son innocence, le vêtement de son immortalité, la robe nuptiale sans laquelle il ne peut être admis au festin du père de famille, c'est-à-dire, au royaume du ciel. Revêtu de cette robe spirituelle, il ne rougissait point, il ne s'apercevait même pas de la nudité de son corps. Mais du moment qu'il en fut dépouillé, il se vit obligé, pour se dérober à sa honte, de chercher de tous côtés, ou une solitude obscure ou des habits grossiers, faibles ressources, qui ne lui rendent jamais ce qu'il a perdu, mais qui montreront seulement combien sa perte est irréparable. *Despoliaverunt eum.*

Ils firent plus; et pour satisfaire leur haine et leur fureur, après l'avoir dépouillé, ils le frappèrent de plusieurs coups, et le couvrirent de plaies. *Plagis impositis.* Ces plaies, c'est nous qui les avons reçues, mes frères ; ce sont celles de notre nature. Examinons-les en détail ; et apprenons une bonne fois à connaître notre ennemi, et à nous connaître nous-mêmes.

Plaies dans l'entendement. Qu'il était beau l'entendement de l'homme avant sa chute ! c'était une communication de la lumière de Dieu même. Mais à peine a-t-il péché, que son intelligence est tout-à-coup frappée des plus obscures ténèbres. Il perd la vue de Dieu, et n'est plus que légèrement touché de sa présence. Il oublie sa destination, les écueils qui l'en détournent, et les voies qui l'y conduisent. Il ignore ce qu'il est, et ce qui l'entoure, la structure admirable de son corps, et les propriétés encore plus admirables de la substance qui l'anime. Si, au milieu de toutes ces ténèbres, il lui reste encore quelques connaissances, ce sont plutôt de vagues

lueurs qu'une véritable lumière. Il ne les acquiert qu'avec travail, et ne les conserve qu'avec peine. La plupart des hommes n'y parviennent jamais, et ceux qui y arrivent, comparant ce qu'ils ignorent à ce qu'ils connaissent, sont toujours forcés d'avouer qu'ils ne savent rien. Dépravation sensible de notre entendement, qui ne peut provenir que de la plaie d'ignorance dont il a été frappé. *Plagis impositis.*

Plaies dans la volonté. L'entendement découvrant le bien sans nuage, la volonté s'y portait aussi sans obstacle. Mais le même coup qui blessa l'entendement, blessa la volonté elle-même, et encore plus, puisqu'elle était plus coupable. De là ces inconséquences, ces variations, qui font que nous ne faisons pas même le bien que nous connaissons ; que nous voulons aujourd'hui, ce que nous ne voulons plus demain ; tantôt tout de feu pour Dieu, et tantôt tout de glace, quoique nous sentions bien intérieurement qu'il ne change pas, et qu'il est toujours le même. Inconséquences que nous éprouvons tous, que tous les philosophes ont reconnues, et que l'apôtre saint Paul a si bien dépeintes, lorsqu'il nous dit qu'il ne faisait pas le bien qu'il voulait, et qu'il faisait le mal qu'il ne voulait pas. Agitations qui prouvent la plaie d'inconstance dont notre volonté a été atteinte. *Plagis impositis.*

Plaies dans le cœur. Le cœur, principe et symbole de l'amour, ce sentiment le plus beau dont l'homme soit capable, et dont Dieu lui-même est jaloux ; le cœur, ayant dénaturé son amour en le prodiguant à la créature, a été puni par son amour même. De là le poids fatal de la concupiscence qui nous entraîne sans cesse vers les objets sensibles et créés. Funeste concupiscence qui obscurcit toutes les lumières de notre esprit, et qui diminue si fort la liberté de notre âme. Levain de péché que chacun trouve, réponse de mort que chacun entend dans soi. Plaie de la concupiscence, qui faisait gémir les saints, et qui les portait à soupirer sans relâche après la ruine de ce tabernacle d'iniquité, où leur âme était détenue captive. *Plagis impositis.*.

Plaies dans l'esprit. Le croiriez-vous, mes frères, au milieu de toutes ces misères, l'homme ne se hait pas, ne se méprise pas ; que dis-je ? il est rempli d'un certain amour-propre, qui lui ôte la connaissance de ses défauts, qui le rend intéressant, aimable, parfait même à ses propres yeux ; qui le porte à s'élever au-dessus de tout ce qui l'entoure, à tout rapporter

à lui ; qui fait qu'il se glorifie, non-seulement de ses vertus, mais même de ses vices. Plaie honteuse, qui seule suffirait pour pouvoir distinguer celui qui l'a faite ; plaie aussi la plus funeste dont le démon ait frappé notre nature. *Plagis impositis.*

Enfin plaies dans tout l'homme intérieur et extérieur. Son corps a été l'instrument du péché, il en est aussi la victime. Il est condamné au travail, à la maladie et à la mort ; la mort, terrible peine, qui n'est entrée dans le monde que par le péché. Toutes les créatures se révoltent contre l'homme, dès que l'homme se révolte contre Dieu. La terre et l'air, l'eau et le feu l'attaquent ; les êtres animés et inanimés lui nuisent ; l'univers change de face, et tout conspire à le détruire et à l'anéantir. C'est ainsi qu'arriva cette dégradation fameuse ; telles en furent les causes, et tels les effets. C'est ainsi que l'homme fut couvert de plaies, ou pour mieux dire, qu'il devint une seule plaie, puisque depuis la plante des pieds, jusqu'au sommet de la tête, il ne reste plus rien en lui de sain. Plaies si sensibles, qu'elles n'ont pas échappé à la connaissance des philosophes païens, et qu'ils en ont soupçonné la cause ; mais plaies qu'il n'appartient qu'à la religion de Jésus-Christ de bien expliquer et de bien connaître. *Plagis impositis.*

Ils le laissèrent à demi mort, continue notre évangile. *Semivivo relicto.* Mais quoi ! le péché n'est-il pas une vraie mort? oui, mes frères. Mais pourtant cette mort spirituelle, comparée à la mort éternelle qui en est une suite, n'est à proprement parler, qu'une demi-mort, puisqu'on peut revenir de l'une et jamais de l'autre. L'homme, par un effet de la miséricorde infinie de notre Dieu, ne fut pas précipité dans l'enfer aussitôt après son péché, comme il le méritait. Il conserva donc au milieu de son malheur même, quelque espoir de pardon, et c'est dans ce sens qu'on peut dire qu'il resta à demi-mort. Oh ! que ces paroles représentent bien l'état de l'homme après sa chute. Les philosophes qui, sans aider la faiblesse de leur raison des lumières de la révélation, ont traité de la nature de l'homme, ont tous donné dans l'un ou dans l'autre de ces deux écueils opposés. Les uns l'ont fait trop grand, et les autres trop petit ; ceux-ci l'ont représenté tout à fait vivant, et ceux-là tout à fait mort. Voilà l'origine de toutes les erreurs sur la grâce et sur la liberté. Les premiers ont avancé

que l'homme, même après sa chute, pouvait par les seules forces de la nature, faire des œuvres méritoires pour le salut, et parvenir à la grâce de la justification : première erreur, qui tend à faire l'homme trop grand, et à le représenter tout à fait vivant. Les seconds, plus humbles en apparence, mais non moins dangereux dans le fond, nous montrent l'homme comme un esclave incapable par lui-même d'aucun mouvement qui ne soit péché, et toujours déterminé au mal ou au bien efficacement par l'impulsion prédominante de la nature ou de la grâce : seconde erreur, qui tend à faire l'homme trop petit, et à le représenter tout à fait mort. Les premiers ôtent tout à la grâce, détruisent l'humilité et conduisent à la présomption. Les seconds ôtent tout à la liberté, détruisent le mérite et conduisent au désespoir. Les uns et les autres donnent dans l'erreur, parce qu'ils donnent dans l'excès. Il n'appartient qu'à l'Église, après Jésus-Christ, de se tenir dans le juste milieu où résident la vérité et la vertu. Elle le fait en nous enseignant que l'homme ne peut rien de lui-même, mais qu'il peut tout avec Dieu. La grâce de Dieu et la liberté de l'homme, voilà l'économie de la justification : la grâce qui prévient, et la liberté qui choisit ; la grâce qui appelle, et la liberté qui suit. Par là tout est sauvé : la dignité de Dieu est sauvée, puisque tout vient de lui ; la liberté de l'homme est sauvée, puisqu'il ne peut malheureusement que trop refuser d'obéir. Le mérite est établi, l'humilité fortifiée, la présomption bannie comme le désespoir. Dans cette doctrine, l'homme est assez petit pour se mépriser, puisqu'il ne peut rien sans Dieu ; il est assez grand pour s'estimer, puisqu'il peut tout avec Dieu. Il n'est pas tout à fait vivant, puisqu'il a besoin d'une impulsion étrangère pour agir ; il n'est pas tout à fait mort, puisqu'il peut correspondre à cette impulsion. Dans cet état les bonnes œuvres qu'il fait ne sont pas tout à fait vivantes, puisqu'elles ne sont pas méritoires pour le ciel : elles ne sont pas tout à fait mortes, puisque ce ne sont pas de nouveaux péchés; mais elles sont, comme lui, moitié vivantes, et moitié mortes, naturellement et non surnaturellement bonnes; sans mériter une récompense éternelle, elles en méritent pourtant une temporelle, et sans conduire directement à la justification, elles y disposent indirectement, en touchant le cœur de Dieu, et en l'engageant à nous devenir propice. Voilà les grandes

vérités qui sont renfermées dans ces courtes paroles : Ils le laissèrent à moitié mort. *Semivivo relicto.*

Cela fait, ils s'en allèrent. *Abierunt.* Mais, mon cher auditeur, gardons-nous de conclure de là que le démon, après avoir séduit le premier homme, ne travaille plus à séduire sa postérité : ce serait une erreur très-dangereuse, contraire à la doctrine des livres saints, et notamment à celle de saint Pierre, qui nous enseigne que le démon tourne sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant, pour nous dévorer. Cela signifie simplement que les démons, étant venu à bout de faire tomber notre premier père, ont eu bien plus de facilité à nous faire tomber nous-mêmes ; que leur présence n'était plus, en quelque manière, nécessaire pour cela ; qu'ils n'avaient qu'à laisser agir les impressions vicieuses qu'ils avaient glissées dans notre nature, et que les plaies seules qu'ils nous avaient faites, devaient en s'envenimant nous conduire à la mort. Aussi la plaie d'ignorance produisit dans l'homme cet aveuglement déplorable qui le porta jusqu'à dénaturer la divinité, jusqu'à la multiplier, jusqu'à la méconnaître. La plaie de concupiscence le poussa jusqu'à ces infamies, ces abominations, que des déluges d'eau et de feu arrêtèrent à peine. L'univers allait se dégradant, se corrompant de plus en plus, et le démon triomphait sans peine d'une nature si viciée dès son principe. *Abierunt.*

Grand Dieu, reconnaissez-vous à ces traits votre ouvrage? Est-ce là cet homme si beau, tel qu'il sortit de vos mains divines? Est-ce vous qui lui avez donné cet esprit si orgueilleux, ce cœur si méchant, cet entendement si obscur, cette volonté si faible, cette vie si courte, et qui va toujours s'accourcissant de plus en plus, ce corps qui à tous les moments tombe en ruine ? Est-ce vous qui l'avez placé dans ce séjour du péché et de la mort ? Non, mon Dieu, nous n'en doutons pas, celui qui nous a fait tous ces maux, c'est votre ennemi, c'est le nôtre. Mais n'aurez-vous pas dans les trésors de votre miséricorde quelque remède à un si grand mal ? Du haut de votre trône, jetez un regard de compassion sur cet infortuné, étendu à moitié mort, le long du chemin, dépouillé de tout et couvert de plaies. Laissez-vous toucher aux cris qu'il pousse vers vous du fond de sa douleur. Y serez-vous toujours insensible ? Non, mes frères, les temps de

la miséricorde sont marqués dans Dieu, comme ceux de la justice. L'homme est laissé quatre mille ans entiers dans cet état déplorable, pour qu'il connaisse sa misère, qu'il en demande la cessation, qu'il sente le prix du bienfait. Mais enfin le mal va finir, le remède préparé de toute éternité ne tardera pas d'y être appliqué. Le mal, vous l'avez vu dans l'histoire du voyageur infortuné; le remède, vous l'allez voir dans l'histoire du Samaritain charitable : nouveau motif d'union et de charité, et sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Quel est ce Samaritain charitable ?

Jésus-Christ, après nous avoir donné des motifs de charité, tirés de la nature, nous en offre maintenant d'autres plus pressants, tirés de la grâce, en nous montrant tous réunis dans ce Samaritain charitable qui s'approche de l'homme blessé, verse de l'huile et du vin sur ses plaies, le met sur son cheval, le conduit à l'auberge, prend soin de lui tout le reste du jour, donne le lendemain deux pièces d'argent au maître de l'hôtellerie, lui recommande cet homme, et l'assure qu'il lui rendra, à son retour, tout ce qu'il aura dépensé pour le soigner. Parcourons encore toutes ces circonstances, et achevons de tracer par là tout ce qui reste de notre propre histoire.

Laissons d'abord passer ce prêtre, qui regarde cet homme sans s'arrêter : c'est l'état de nature, qui suivit la chute du premier homme. Dans cet état, la religion naturelle suffisait pour nous conduire. C'est ainsi qu'ont vécu tous les patriarches : ces grands hommes étaient tous prêtres; tous ils offraient à Dieu des sacrifices; tous ils lui étaient consacrés d'une manière spéciale; tous ils le faisaient connaître dans leur famille; tous ils apprenaient de sa bouche même ses volontés. Ils marchaient sur les pas de cet homme arrêté par les voleurs; ils voyageaient dans la même route. Ils connurent donc ses malheurs : ils étaient trop près de la source, trop pénétrants, trop amis de Dieu, pour les ignorer. Mais à quoi leur servit cette connaissance ? Ils voyaient le mal sans pouvoir y appliquer le remède. Qu'était leur sacerdoce? qu'étaient leurs sacrifices ? quel rapport entre le sang des boucs et des taureaux qu'ils répandaient, et l'injure infinie faite à Dieu

par le péché ? Leur propre sang, s'ils l'avaient versé, était incapable de la réparer. S'ils multipliaient tant leurs oblations, c'est qu'ils en sentaient l'insuffisance. Tout leur mérite étoit d'en figurer, et d'en promettre une d'un tout autre prix. C'était la foi à ces promesses qui les sanctifiait. Du reste, ils vivaient et ils mouraient tous dans ces désirs et dans cette impuissance. *Sacerdos quidam,..... viso illo prætierivit.*

Laissons ensuite passer ce lévite, qui considère de même ce malheureux sans le soulager davantage : c'est l'ancienne loi donnée par Dieu à Moïse, et conservée parmi le peuple juif. Cette loi servait à rappeler la loi naturelle qui commençait à s'effacer. Elle était remplie de cérémonies infiniment respectables, soit à cause de leur origine, puisqu'elles venaient de Dieu-même ; soit à cause de leur utilité, puisqu'elles servaient à retenir un peuple inconstant et volage ; soit à cause de ce qu'elles représentaient, puisqu'elles étaient tout autant de signes sacrés, et de figures prophétiques. Mais du reste, quelque respectables que fussent ces cérémonies, elles n'avaient par elles-mêmes aucune vertu. Elles découvraient la lèpre, sans la guérir ; elles promettaient plus qu'elles ne donnaient ; elles tiraient toute leur efficacité de la foi de celui qui les pratiquait. C'est cette foi qui sanctifiait les justes de la loi. Ils étaient des enfants de promesses : tout leur en retraçait l'espoir, tout leur en confirmait l'assurance ; mais en attendant, ils étaient contraints de passer leur vie à espérer, et de la finir de même. Aussi une loi si bornée ne devait pas durer toujours : elle ne faisait que passer, en découvrant le mal, et en promettant le remède. *Similiter et levita, cum... videret eum, pertransivit.*

Arrêtons-nous seulement au temps de la grâce, temps promis et attendu depuis tant de siècles, et que nous amène Jésus-Christ, figuré par ce Samaritain. Mais la première question qui se présente d'abord, est celle-ci : Pourquoi notre divin Maître a-t-il voulu se donner un nom aussi exécrable aux Juifs que celui de Samaritain ? Les saints Pères en ont apporté plusieurs raisons ; il suffira de dire qu'il voulait nous apprendre par là qu'il était venu dissiper toutes les haines, toutes les divisions, en établissant une religion fondée sur la paix la plus générale, et sur l'amour le plus universel.

Voilà pourquoi il s'appelle le Samaritain. Aussi ce titre lui est si cher, qu'il ne peut pas souffrir qu'on y attache quelque chose d'odieux. Que ne fait-il pas pour la conversion de la Samaritaine et de ses concitoyens? Quels éloges ne donne-t-il point à la reconnaissance de ce lépreux Samaritain qui seul vint le remercier de sa guérison? Comment ne reprend-il pas ses disciples, lorsqu'ils veulent faire tomber le feu du ciel sur une ville ingrate de Samarie? Aussi, lorsque les Juifs aveuglés par la haine et par la fureur, lui reprochent d'être un Samaritain et d'être possédé du démon, il se contente de dire qu'il n'est pas possédé du démon, montrant assez par son silence, que l'autre titre ne lui déplaît point. Donnons-le lui donc, avec assurance; mais faisons voir surtout qu'il en possède parfaitement toutes les précieuses qualités. *Samaritanus autem quidam.*

Le Samaritain voit cet homme blessé, et bien loin d'en avoir horreur, il se laisse toucher de compassion, il descend de son cheval, et il s'en approche. *Appropinquans.* N'est-ce pas là une image frappante de ce qu'a fait Jésus-Christ pour nous? Bien différent de ces faux justes qui disent aux pécheurs : Je suis saint, ne me touchez pas, Jésus-Christ, la sainteté même, n'a pas horreur de notre misère. Tout élevé qu'il est dans le ciel par sa nature divine, il vient se rendre semblable à nous par sa nature humaine. Il est faible comme nous, tenté comme nous, homme, en un mot, comme nous. S'il est incapable du péché, du moins il en prend les apparences. Pouvait-il descendre de plus haut? Pouvait-il se rapprocher davantage de nous? Le fils de Dieu devenir fils de l'homme! aurions-nous jamais osé le demander et l'attendre? Eh ! bien, il l'a fait. Et c'est ce mystère qui inspirait à l'apôtre saint Paul les transports extatiques du plus sublime enthousiasme. Mystère de l'incarnation, qui a plus servi à ennoblir notre nature, que toute la malice des démons n'avait servi qu'à la dégrader ; mystère qui nous donne lieu de nous flatter à juste titre d'avoir un Dieu près de nous, un Dieu avec nous, un Dieu comme nous, un Dieu qui vient partager nos maux apparents, pour guérir nos maux véritables. *Appropinquans.*

Mais le Samaritain ne s'approche-t-il de cet homme que pour lui donner des marques d'une stérile compassion? Non,

mes frères : la véritable charité est toujours plus efficace. Il verse de l'huile et du vin sur ses plaies. *Infundens oleum et vinum :* composé admirable, qui nous représente celui de l'Évangile, dont Jésus-Christ est venu appliquer la morale comme un remède salutaire à nos plaies. La force et la douceur, qui sont les deux caractères de la sagesse, sont aussi ceux de ce livre divin. Prenez pour exemple les premières paroles du premier discours que Jésus-Christ y fait au peuple. Ce discours est le précis de toute sa doctrine, comme ces paroles sont le précis de tout ce discours. *Beati pauperes : Heureux les pauvres !* Voilà l'huile et le vin du Samaritain, c'est-à-dire, la force et la douceur de l'Évangile. *Beati*, heureux ! Quoi de plus doux ? que recherche l'homme, sinon le bonheur ? Mais il ne le trouvait pas, parce qu'il le cherchait mal ; Jésus-Christ vient le lui montrer, et le lui promettre. Il lui annonce un bonheur général qui s'étendra sur tout son être : sur son esprit, sur son cœur, sur son corps même ; un bonheur intérieur et réel, éternel et solide ; un bonheur à l'abri de tous les événements de la vie, à l'abri même de toutes les atteintes de la mort. *Beati !* voilà la douceur de l'Évangile. Mais que faut-il faire pour parvenir à ce bonheur infini ? il faut être pauvres. *Pauperes !* voilà la force de l'Évangile. Il faut nous détacher, sinon extérieurement, du moins de cœur et d'esprit, de tous les objets créés et de nous-mêmes, faux biens qui nous avaient perdus, pour nous attacher uniquement, ou du moins préférablement à tout le reste, à notre Dieu, qui est le seul bien véritable. Heureux les pauvres ! *Beati pauperes.* Ces deux mots contiennent tout l'Évangile. *Heureux*, renferme toutes les promesses ; les *pauvres*, renferme tous les préceptes. L'un et l'autre sont cette huile et ce vin que le charitable Samaritain est venu verser sur nos plaies. *Infundens oleum et vinum.*

Ce n'est pas tout, mes très-chers frères ; pour conserver l'effet de son remède, le Samaritain bande avec soin les plaies du malade. *Alligavit vulnera ejus.* Liens heureux, qui nous représentent ceux de la charité et de la grâce avec lesquels Jésus-Christ nous attire à lui, suivant l'expression de l'Épouse des Cantiques. Liens admirables, qui, sans gêner notre liberté, attirent notre volonté, et qui, attachant nos esprits et nos cœurs à la pratique de l'Évangile, tirent de nos

plaies tout leur venin, et n'en conservent plus que la cicatrice qui peut encore nous devenir méritoire. *Alligavit vulnera ejus.*

Le Samaritain fait quelque chose de plus encore. Non-content d'avoir pansé les plaies de cet homme, il songe à empêcher qu'on ne lui en fasse de nouvelles. Pour cela il l'enlève du grand chemin, où il était exposé à tomber de nouveau entre les mains des voleurs, et, comme il ne pouvait marcher, tant il était faible, il le prend entre ses bras, le charge sur ses épaules, et le met sur son cheval. *Imponens in jumentum suum.* Ainsi, mes frères, Jésus-Christ n'était pas venu seulement pour nous apprendre le remède de nos plaies, mais surtout pour nous soustraire à la puissance du démon qui nous les avait faites, et pour nous rétablir dans l'amitié de Dieu dont elles nous avaient éloignés. Pour cela, il était résolu dans les décrets de la sagesse éternelle, que Jésus-Christ lui-même se chargerait du poids de nos fautes, et, c'est ce qu'annonçait le prophète Isaïe, lorsqu'il disait : Véritablement il a porté nos péchés, et il s'est chargé de nos plaies. C'est ainsi que dans l'ancienne loi, quand on immolait une victime, on la chargeait auparavant des péchés du peuple ; victimes grossières et imparfaites, incapables de satisfaire jamais à la justice divine. Jésus-Christ vient se mettre à leur place : il entre dans le monde, et le prophète lui met à la bouche ces belles paroles : Mon père, tous les anciens sacrifices ne vous ont pas plu, parce qu'ils étaient indignes de vous ; mais en voici un qui mérite de vous être offert. Vous m'avez donné un corps ; je vous l'offre comme un holocauste capable d'apaiser votre colère. Dès lors il se charge du poids de nos crimes ; et c'est ce poids qu'il porte depuis la crèche jusqu'au Calvaire ; et c'est ce poids qui l'accable au jardin des olives, qui le tient prosterné contre terre, qui le remplit de douleur, de tristesse et de crainte, qui le couvre d'une sueur de sang, et qui le rend en quelque manière horrible aux yeux de Dieu, et insupportable aux siens propres. O amour de Jésus, que vous êtes grand, puisque vous voulez bien ainsi vous charger du poids de mes crimes ! Mais, ô péché ! que tu es terrible, puisque tu causes tant de peines à l'humanité sainte de Jésus souffrant ! *Imponens in jumentum suum.*

Notre généreux Samaritain, pour mettre cet homme en sûreté, le conduit dans une hôtellerie, *Duxit in stabulum.* Le chrétien, comme voyageur, ne peut avoir ici-bas ni une demeure fixe, ni une cité permanente ; mais il peut, et doit même avoir en cette qualité une hôtellerie, pour s'y reposer dans sa route, pour s'y rafraîchir, pour s'y guérir surtout, lorsqu'il est malade ou blessé. Or, cette hôtellerie, où Jésus-Christ conduit l'homme, c'est l'Église qu'il forme et acquiert par son sang, et qu'il institue pour tenir sa place. Dans la personne de Pierre et de ses successeurs, il lui donne un premier chef ; dans la personne des Apôtres, d'autres chefs subordonnés, et dans la personne des disciples, des ministres subalternes. Il institue pour elle ses sacrements, il lui confie le ministère de la parole, il lui donne toutes les nations de la terre pour l'exercer. Il lui promet de résider toujours au milieu d'elle par sa vertu et par sa grâce. Au reste, Église de la terre, qui, toute belle qu'elle est, n'est pourtant que notre hôtellerie d'où nous devons sortir un jour, qui nous met à l'abri des embûches de l'ennemi, et d'où nous devons tendre sans cesse vers l'Église du ciel, qui est éternelle et qui est notre patrie. *Duxit in stabulum.*

Arrivé dans l'hôtellerie, le Samaritain ne se contente pas de confier cet homme à d'autres, il en prend soin lui-même tout le reste du jour. *Curam ejus egit.* De même Jésus-Christ, le premier pasteur, ne se contente pas d'en établir d'autres pour tenir après lui sa place ; mais il commence par leur donner lui-même l'exemple. Que n'a-t-il pas fait pour les âmes, tout le temps qu'il a resté sur la terre ? Il a couru, prêché, pleuré ; il a tonné, prié, pressé, menacé. Il n'a rien épargné, pas même sa vie et son sang, nous montrant par là combien les âmes sont précieuses, et comment, à son exemple, nous devons avoir soin, tant de la nôtre, que de celles qui nous sont confiées. *Curam ejus egit.*

Obligé de partir le lendemain pour continuer sa route, le Samaritain appelle le maître de l'hôtellerie, et lui remet deux deniers, pièces de monnaie assez considérables alors. *Protulit duos denarios.* Ces deux deniers représentent en général tous les secours, tous les sacrements, toutes les grâces que Jésus-Christ a laissés à son Église, en se séparant d'elle ; ou bien, si vous vous voulez quelque chose de plus particu-

lier, transportez-vous au moment même de son départ. Voyez-le dans les diverses apparitions qu'il fait à ses apôtres, pendant le peu de temps qui s'écoule depuis sa résurrection glorieuse, jusqu'à son admirable ascension. De quoi leur parle-t-il? que leur laisse-t-il? Voici ses propres paroles : Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; les péchés que vous retiendrez, seront retenus, ceux que vous remettrez, seront remis ; et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Tels sont les derniers adieux de Jésus-Christ, et tels sont aussi les deux deniers qu'il remet à son Église pour en disposer avec son secours : le baptême, et l'instruction qui le précède ; la pénitence, et le pouvoir des clefs qui la suit : deux sacrements principaux, sinon par leur dignité, du moins par leur importance et qui tous deux sont destinés de leur nature à guérir les plaies de nos âmes. Le premier a pour objet celles que nous tirons de notre origine; le second, celles qui viennent ensuite, et qui sont causées par notre propre malice. L'un et l'autre sont ces deux deniers précieux, que Jésus-Christ, le véritable Samaritain a laissés, parmi tant d'autres, aux pasteurs de son Église immédiatement avant que de la quitter, pour retourner à son Père. *Protulit duos denarios.*

Ayez soin de cet homme, dit le Samaritain, en donnant cet argent au maître de l'hôtellerie. *Curam illius habe.* Pères et mères, maîtres et maîtresses, princes et magistrats, vous tous qui gouvernez dans le monde, ce ordre vous regarde ; mais il vous regarde aussi, vous tous qui êtes gouvernés. Il donne aux supérieurs une autorité dont la force doit être tempérée par la douceur ; mais il prescrit aussi aux inférieurs une soumission légitime. Cet ordre regarde plus particulièrement encore les pasteurs de l'Église ; c'est-à-dire, le pape qui en est le chef, les évêques qui gouvernent les églises particulières, et les curés qui sont députés par l'Église universelle pour annonce, dans chaque paroisse, la parole de Dieu et y administrer les sacrement. Votre curé, mes frères, est de tous vos pasteurs celui qui vous approche de plus près, et celui aussi à qui vous devez être lié davantage. Il vous doit tous les secours spirituels, et même temporels ; vous lui devez à votre tour votre docilité, vos prières, votre assiduité,

vos aumônes. Malheur à vous, si vous vous éloignez tout à fait de lui ! Toute dévotion qui tendrait à vous en séparer, serait désordonnée et par-là même dangereuse. L'église où il préside est la vôtre ; elle est même moins à lui qu'à vous-mêmes. C'est là qu'on vous porte lorsque vous entrez dans le monde, et, c'est là aussi qu'on vous portera quand vous en sortirez. L'Église et l'État se réunissent pour vous obliger à faire dans son sein les actes principaux dn christianisme. En un mot, c'est votre hôtellerie, où vous devez venir souvent, dans votre voyage, vous reposer de vos fatigues, vous mettre à couvert des embûches de l'ennemi, vous rafraîchir par les douceurs de la parole divine, vous nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ, guérir vos blessures dans le tribunal de la pénitence, vous fortifier, vous rassurer, vous consoler par la prière, profiter enfin de tous les trésors spirituels que Jésus-Christ a mis entre les mains de vos pasteurs, pour le salut de votre âme. *Curam illius habe.*

Lorsque je retournerai, ajoute le Samaritain, je vous rendrai tout ce que vous aurez dépensé pour cet homme. *Ego, cum rediero, reddam tibi.* Oui, mes frères, Jésus-Christ a quitté la terre ; mais il y reviendra un jour. Et quand? à la fin du monde. Et pourquoi faire? pour juger les vivants et les morts, c'est ce qu'il fit annoncer à ses apôtres, le jour même de son ascension. Comme ils le regardaient monter au ciel, et que, l'ayant déjà perdu de vue, ils tenaient toujours leurs yeux et leurs cœurs fixés vers le point de l'horizon d'où ils l'avaient vu disparaître, deux anges, vêtus de blanc, en signe de solennité, leur apparurent, et, s'approchant d'eux, leur dirent ces paroles : Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là si longtemps immobiles à regarder le ciel ? Ce Jésus, que vous y avez vu monter, en redescendra un jour de la même manière, comme il vous l'a assuré lui-même. Tel est le retour du Samaritain : retour terrible pour les pécheurs, mais consolant pour les justes. Songeons à nous y préparer sans cesse. Il viendra non-seulement pour voir si les pasteurs de l'Église ont accompli ses ordres, en appliquant à propos ses remèdes ; mais encore pour voir si les fidèles en ont profité, en les recevant avec ardeur et docilité; il viendra, en un mot, pour rendre à chacun selon ses œuvres. *Ego cum rediero, reddam tibi.*

Voilà, mes frères, comment Jésus-Christ nous prêche la charité, non-seulement par des préceptes, mais par des exemples. Il emploie pour cela une parabole simple, mais admirable. Il nous montre tous réunis dans le premier Adam comme dans le second, dans le mal comme dans le remède, dans la nature comme dans la grâce ; tous ayant la même origine, voyageant dans la même route, arrêtés par les mêmes voleurs, dépouillés des mêmes biens, couverts des mêmes plaies, laissés dans le même état ; et ensuite tous secourus par le même Dieu, instruits du même Évangile, attirés par la même grâce, soutenus par le même amour, conduits dans la même Église, nourris par les mêmes sacrements, favorisés de la même parole, participant à la même prière, ayant les mêmes pasteurs, attendant le même juge, et marchant vers la même patrie. Devant tous ces motifs de réunion, quels sont les sujets de division qui ne doivent pas disparaître ? Et après un exemple de charité aussi beau que le sien, et qui vous est aussi propre, Jésus-Christ notre bienfaiteur, n'a-t-il pas le droit de nous ordonne, en signe de reconnaissance, de nous aimer sans exception et efficacement les uns les autres ? *Vade et tu fac similiter.*

Seigneur, nous vous le disons aujourd'hui, mais avec bien d'autres sentiments que les Juifs infidèles, vous êtes le Samaritain. *Samaritanus es tu.* Oh ! que nous comprenons bien maintenant toute la vérité de ces paroles qui commencent notre évangile ! Heureux les yeux qui voient ce que nous voyons, et les oreilles qui entendent ce que nous entendons ! En vérité, plusieurs rois, plusieurs prophètes, plusieurs saints, ont désiré de voir ces choses, de les entendre, et ne les ont pourtant ni vues ni entendues. Mais, ô mon Dieu, mettez le comble à notre bonheur. Répandez parmi nous ce beau feu de la charité que vous êtes venu allumer sur la terre, afin que, vivant tous, comme membres d'un même corps, dans ce lieu de pèlerinage et d'exil, nous puissions tous nous réunir un jour à vous qui êtes notre chef, dans le ciel qui est notre patrie. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Parabole du Prêtre, du Lévite et du Samaritain.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus s'adressant à ses disciples, leur dit : Heureux ceux qui voient ce que vous voyez ; car je vous déclare qu'un grand nombre de prophètes et de rois ont souhaité de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu ; d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu.

C'était certainement un grand bonheur pour les disciples, d'avoir été réservés au temps de Jésus-Christ ; de le voir continuellement ; d'entendre ses instructions ; d'être témoins de ses miracles. Ce qui avait été l'objet des vœux des patriarches, des prophètes, de tous les justes de l'ancienne loi, ils en jouissaient. Ce qu'avaient désiré tous les siècles antérieurs, ils le possédaient. Leurs pères, éclairés des faibles lumières de la loi, n'avaient connu les vérités saintes qu'imparfaitement ; ils ne les avaient aperçues que confusément, et comme à travers un nuage qui leur en dérobait une partie, et qui obscurcissait encore ce qu'il leur en laissait découvrir. Mais alors la vérité elle-même descendue sur la terre se montre tout entière à ses fidèles disciples ; elle les investit, elle les pénètre de son éclat. La loi judaïque n'avait été que le crépuscule du grand jour, que Jésus-Christ donne enfin au monde. Ce soleil, qui jusque-là n'avait jeté que quelques rayons faibles et incertains, maintenant élevé dans la carrière, et brillant de toute sa splendeur, verse sur la terre les torrents de sa vive et pure lumière. Parlons sans figure : Jésus-Christ, Dieu et homme tout à la fois, découvre clairement aux hommes toutes les vérités jusque là ou confusément connues, ou constamment ignorées. Tout ce qu'il est utile de savoir, il le révèle. Il apporte des dogmes nouveaux, qui apprennent tout ce que nous avons besoin de connaître sur la nature de Dieu et sur la nôtre. Il épure la morale, et l'agrandit de préceptes inconnus jusqu'à lui. Il prescrit un culte

également éloigné de la superstition et de l'excessive simplicité; digne de Dieu par sa pureté, et convenable à l'homme par sa majesté. Heureux, disons-nous quelquefois d'après lui-même, ceux qui naquirent dans ces beaux jours; qui habitèrent les lieux honorés de sa présence ; qui furent admis à la faveur insigne de le voir et de l'entendre; qu'il daigna recevoir au nombre de ses disciples ! Pourquoi avons-nous été rejetés à des temps si éloignés ? Pourquoi cette grâce ne nous a-t-elle pas été faite comme à eux ?

Mais qu'avons-nous donc à leur envier ? Qu'a fait pour eux le divin Sauveur, qu'il ne fasse avec autant d'abondance pour nous ? Ne possédons-nous pas de même ses sublimes instructions ? Ne jouissons-nous pas également de ses grâces ? Leur vocation n'est-elle pas la nôtre ? Si nous nous plaignons de ne pas voir Jésus-Christ comme ils le voyaient, prenons-nous-en à notre peu de foi. N'est-il pas continuellement au milieu de nous, dans le sacrement où son amour multiplie sa présence ? Ce n'est pas la destinée de ceux qui vécurent avec lui sur la terre, que nous devons envier; c'est leur fidélité à remplir leur destinée, qui doit nous pénétrer d'une sainte émulation. Pour juger de notre bonheur, comparons notre sort, non pas à celui des contemporains et des compatriotes de Jésus-Christ ; mais au sort de cette multitude innombrable d'hommes qui l'ont précédé, et qui ont passé leur vie, ou dans les profondes ténèbres de la gentilité, ou tout au plus dans la faible lumière du judaïsme. Comparons-nous à tant de malheureux qui naissent et qui meurent dans les régions où l'Évangile est ignoré ; à tant d'autres qui passent leurs jours dans les pays qu'infecte l'hérésie, et où l'Église catholique n'est connue que par les calomnies dont la chargent ses ennemis ; et reconnaissants d'un si grand bienfait, rendons-nous-en dignes par notre fidélité à y répondre.

Et voilà qu'un docteur de la loi se lève, et lui dit pour le tenter : Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ?

Dans tout le cours de sa carrière, Jésus-Christ fut en butte à la haine des principaux personnages de sa nation. Et cette haine prenait, pour lui nuire, toutes sortes de formes. Tantôt elle se montrait violente et emportée, et éclatait en injures et en persécutions ; tantôt elle se répandait en calomnies se-

mées avec art et entretenues avec soin ; d'autres fois elle était insidieuse, et sous une apparence d'estime et de confiance, elle le consultait, pour trouver dans ses réponses des prétextes à l'inculper. Le docteur de la loi fait une question, à laquelle il ne paraît pas facile de donner une réponse entière à la fois, et précise. Il espérait qu'en développant longuement tout ce qui est nécessaire au salut, le Sauveur laisserait échapper quelque parole que l'on pourrait dans la suite tourner contre lui.

Au reste, l'interrogation de ce docteur, n'était répréhensible que dans son motif. Bien loin que ce soit un mal, il est au contraire utile, quelquefois même nécessaire de dire comme lui, mais avec des vues plus pures, et avec une intention ferme d'exécuter : *Que dois-je faire ?* Et dans les circonstances délicates, où le devoir ne paraît pas clairement marqué, où on se trouve placé entre des obligations qui semblent contraires, il faut demander à Dieu, et à ceux qui sont éclairés de son Esprit : *Que dois-je faire ?* Et dans les occasions beaucoup plus fréquentes, où assaillis de tentations vives, nous sentons nos résolutions s'ébranler, et nous nous croyons prêts à succomber, disons-nous à nous-mêmes avec force : *Que dois-je faire ?* Que cette idée du devoir nous suive partout ; qu'elle soit la règle de toutes nos démarches, le préservatif de toutes les fautes, l'encouragement à toutes les bonnes actions.

Jésus lui répondit : Qu'est-il écrit dans la loi ? Comment lisez-vous ?

Admirons la manière dont Jésus-Christ, environné d'ennemis, marche au milieu d'eux, sans jamais se ralentir dans l'exécution de son grand dessein : tantôt réprimant leurs violences par la fermeté de son courage ; tantôt déconcertant leurs embûches par son imperturbable prudence. Ici il retourne contre l'adversaire qui avait cherché à l'embarrasser, le piége qu'il lui avait tendu ; et renvoyant à la loi le docteur de la loi, il l'oblige, par l'interrogation qu'il lui fait à son tour, de répondre lui-même à son insidieuse question.

Tous les discours de Jésus-Christ ont un sens profond, et beaucoup plus étendu qu'il ne le semble au premier aspect. En paraissant dirigée vers les hommes de son temps, sa parole éternelle s'adresse à toutes les générations. Ce qu'il dit

ici au docteur qui vient le tenter, il le dit en même temps aux hommes de tous les siècles. Examinez la loi qui vous a été donnée ; sachez ce qui est écrit. L'étude de la loi est la première, la principale occupation de tout chrétien. La main divine qui l'a écrite, y a tracé tout ce qui est nécessaire pour le diriger et le soutenir dans sa carrière. Aux préceptes les plus sublimes, la loi chrétienne joint les motifs les plus efficaces. Elle frappe l'esprit, et touche le cœur ; et nous conduit à la fois par la raison et par le sentiment. Dictée pour l'universalité des hommes, elle s'adapte aux besoins particuliers de chacun d'eux. L'ignorance y trouve des leçons qui l'instruisent ; la faiblesse, des appuis qui la soutiennent ; la lâcheté, des encouragements qui l'excitent ; la pusillanimité, des exemples qui la raniment; la timidité, des espéranées qui l'élèvent ; la présomption, des craintes qui la rabattent. L'esprit humain ne peut rien imaginer, que la loi divine n'ait prévu ; rien désirer, qu'elle n'ait réglé. Qu'était cette loi de Moïse, si profondément respectée, si persévéramment étudiée, auprès de celle que Jésus-Christ nous a apportée? Et cependant combien de chrétiens qui ignorent cette loi si parfaite, et qui négligent de s'en instruire ! Combien qui refusent de la connaître, pour se faire de l'ignorance un prétexte à l'inobservation ! Combien qui ayant eu le bonheur d'en être instruits dans leurs premières années, en laissent effacer la trace par une déplorable insouciance ! Combien même dans ces malheureux temps, qui, non contents de la transgresser, la blasphèment, et qui imaginent autoriser leurs désordres, en calomniant la loi qui les réprime ! Examinons-nous nous-mêmes, et voyons que de reproches nous avons à nous faire à cet égard. Méditons-la désormais, cette loi si sainte et si utile ; méditons-la constamment ; méditons-la profondément. Plus nous l'étudierons, plus nous y découvrirons de beautés, plus nous en retirerons d'avantages. Elle éclaircira tous nos doutes, dissipera toutes nos difficultés, aplanira tous nos obstacles, nous consolera dans toutes nos peines, nous rassurera contre toutes nos craintes, nous fortifiera contre tous nos ennemis ; elle nous délivrera de tous nos maux, et nous apportera tous les genres de bien.

Il répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, de tout

votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit : Vous avez bien répondu ; observez cela, et vous vivrez.

Les hommes les plus corrompus conservent souvent dans leur dépravation, des lumières naturelles. Le cœur abandonne les principes longtemps avant que l'esprit les méconnaisse ; et on sent encore la justice de la loi, lors même qu'on la transgresse avec le plus d'audace. Cette connaissance des devoirs, qui reste à ceux qui les violent, est un trait de la bonté divine, qui leur laisse une ressource pour les ramener à elle. Au milieu de sa corruption, cet homme insidieux qui était venu tenter Jésus-Christ, répond à l'interrogation sur la loi d'une manière exacte, et qui mérite l'éloge du divin Sauveur. L'amour de Dieu et du prochain, voilà l'abrégé et la substance de toute la loi. Jésus-Christ lui-même l'a déclaré : dans l'amour de Dieu et du prochain consistent toute la loi et les prophètes (1) ; et il nous fait répéter par son grand Apôtre, que l'amour est la plénitude de la loi (2). Ce n'est pas que dans toute la religion il n'y ait aucun autre précepte, que celui de la charité. Ce serait une erreur dangereuse, formellement contraire à l'enseignement de l'Esprit-Saint et aux décisions de l'Église, de croire que la charité est la seule vertu. Elle est la première des vertus; mais elle n'est pas l'unique. Elle suppose toutes les autres; mais elle ne les remplace pas. Elle fait remplir tous les devoirs ; mais elle n'en dispense pas. Et voilà dans quel sens toute la loi est comprise dans la charité : c'est que l'effet de cette vertu, est de faire accomplir la totalité de la loi. Le caractère auquel on reconnaît la charité, est l'observation de tous les commandements. Celui qui connaît mes préceptes, et qui les observe, dit encore le Sauveur, c'est celui-là qui m'aime (3). La charité de Dieu, dit l'apôtre qui la connaissait si parfaitement, est que nous gardions ses commandements (4). Il est impos-

(1) Ait illi Jesus : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua. Hoc est maximum, et primum mandatum. Secundum autem simile est huic : diliges proximum tuum, sicut teipsum. In his duobus mandatis universa lex pendet, et prophetæ *Matth.*, XXII, 37 et 40.

(2) Plenitudo ergo legis est dilectio. *Rom.*, XIII, 10.

(3) Qui habet mandata mea, et servat ea, ille est qui diligit me. *Joan.*, XIV, 21.

(4) Hæc est enim caritas Dei, ut mandata ejus custodiamus. *I Joan.*, V, 3.

sible d'aimer Dieu, et de vouloir lui désobéir. Il est également impossible de remplir avec fidélité tous ses préceptes sans l'aimer. Arrêtons-nous, pour faire quelques réflexions sur cette vertu si sublime et si importante.

C'est du ciel que nous vient la charité. C'est dans le sein de Dieu qu'en est le principe et le foyer. Dieu est charité, nous dit saint Jean (1). Un amour éternel unit les trois personnes divines. La même charité qu'il reçoit de son Père, Jésus-Christ nous la rapporte. Il nous aime, et c'est lui qui nous le déclare, comme son Père l'a aimé (1). L'amour qu'il exige de nous, est aussi le même. Père juste, dit-il, je leur ai fait, je leur ferai connaître votre nom, afin que l'amour dont vous m'avez chéri soit dans eux (3). Mon précepte, avait-il dit auparavant à ses disciples, est que vous vous chérissiez entre vous de la même manière dont je vous ai chéris (4). Telle est donc cette aimable vertu. L'amour que le Père a pour son Fils, celui que le Fils porte aux hommes, celui que les hommes doivent ressentir, et pour Dieu, et entre eux, ne forment qu'un seul et unique amour. Il n'y a pas de différence dans le principe entre la charité de Dieu et celle de l'homme ; puisque c'est de Dieu qu'émanent l'une et l'autre. Il n'y en a pas non plus dans leur objet.

Dieu se chérit lui-même, et il nous aime. Ainsi, nous devons aimer Dieu et les hommes. Ce sont deux préceptes ; mais ce n'est qu'une seule vertu appliquée à deux objets différents : elle aime Dieu pour lui-même, et le prochain pour Dieu. L'amour du prochain a le même motif, le même but que l'amour de Dieu. Il est, si on peut s'exprimer ainsi, une surabondance de l'amour de Dieu, qui se répand sur l'humanité entière. Nous ne pourrions pas aimer, pour eux-mêmes, tous les hommes, connus ou inconnus, amis ou ennemis ; mais c'est Dieu que nous aimons en eux. C'est la ressemblance de Dieu, c'est l'adoption de Dieu que nous aimons en les aimant. Nous chérissons dans eux, les enfants de Dieu,

(1) Deus caritas est. *Joan.*, IV, 8.
(2) Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. *Joan.*, XV, 9.
(3) Pater juste... notum feci eis nomen tuum, et notum faciam, ut dilectio, qua dilexisti me, in ipsis sit. *Joan.*, XVII, 25 et 26.
(4) Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. *Ibid.*, XV, 12

nos frères en Jésus-Christ. Ainsi devient universel dans nous, comme il l'est dans Dieu, l'amour de charité. Nous aimons le genre humain entier, comme il l'a aimé. Nous pouvons aimer jusqu'à ceux qui nous haïssent, puisque c'est pour lui que nous les aimons.

La charité de l'homme est aussi la même que celle de Dieu, dans sa nature. Elle n'est pas dans Dieu une effervescence, une chaleur de sentiment. Impassible dans son amour, comme dans toutes ses affections, il n'en est point agité. Il aime, parce qu'il veut aimer. De même, la charité qui nous est prescrite, n'est pas cet amour sensible que nous éprouvons pour ceux à qui nous unit le sang ou l'amitié. Elles ne sont pas défendues, sans doute, ces effusions de cœur que nous ressentons pour les objets particuliers de notre tendresse ; elles nous sont même recommandées ; mais elles ne sont pas la charité. Nous devons la charité à tous nos frères ; nous ne pouvons pas leur devoir à tous des mouvements affectueux. La charité réside, non dans la sensibilité, mais dans la volonté. Elle n'est pas un mouvement de tendresse ; elle est un sentiment de bienveillance. Elle ne s'épanche pas en effusions de cœur; mais elle se répand en désirs sincères, et elle produit, non de simples tendresses de cœur, mais de solides effets.

Et c'est là encore un trait de conformité de la charité humaine avec la charité divine. Voyez tout ce qu'a opéré celle de Jésus-Christ. C'est elle, qui après l'avoir revêtu d'un corps mortel, le lui a fait immoler pour nous ; et c'est, dit l'apôtre de la charité, à ce caractère que nous la reconnaissons : d'où il conclut que nous devons aussi consumer notre vie pour le biens de nos frères (1). Tout ce qui peut être utile au prochain, est du ressort de la charité. Elle n'imagine aucun bien, qu'elle ne travaille à lui procurer ; aucun service, qu'elle ne s'efforce de lui rendre. Quand elle ne peut plus lui faire de bien par elle-même, elle ne s'arrête pas encore. Dans l'impossibilité de le servir par ses actions, elle continue de le servir par ses prières ; et invoquant pour les objets de son amour

(1) In hoc cognovimus caritatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit ; et nos debemus pro fratribus animas ponere *I Joan*, III, 16.

la puissance infinie, elle attire sur eux, par ses vœux, les bienfaits célestes.

Enfin la charité humaine est égale à la charité divine, dans sa durée. Cette sublime vertu descendit pour nous du ciel ; elle nous y reconduira, et après avoir fait dans le temps notre mérite, elle sera pendant toute l'éternité notre récompense. Les autres vertus passeront avec cette vie, pour laquelle elles nous ont été données. La foi n'aura plus lieu, quand nous verrons face à face ; l'espérance aura disparu, quand nous jouirons ; mais la charité, triomphatrice du temps, s'élèvera sur les ruines du monde ; et le coup qui écrasera l'univers, ne fera qu'augmenter sa pureté et son éclat.

C'est donc par la charité que nous nous rapprochons de Dieu, que nous devenons véritablement ses images. Nous étonnerons-nous après cela des magnifiques éloges que lui donne saint Paul ; de la nécessité dont il dit qu'il est ; des glorieuses prérogatives dont il la décore : des effets merveilleux qu'il en fait découler (1) La charité est le faîte de l'édifice de la morale, elle le couronne et le protége. Au dedans elle tient toutes ses parties fortement réunies ; au dehors elle le garantit des influences dangereuses.

Jésus-Christ ne se contente pas d'approuver la réponse du docteur ; il lui ordonne d'y conformer sa conduite. La charité n'est pas une simple spéculation. Il ne suffit pas de la connaître ; il faut la pratiquer. Ce n'est pas assez qu'elle soit l'objet de nos discours, de nos raisonnements, il est nécessaire qu'elle soit le principe de nos actions, la règle de notre vie. Ils sont malheureusement bien communs, ces vains docdocteurs dont parle l'Apôtre, qui enseignent les autres, et qui ne savent pas s'instruire eux-mêmes ; qui s'enorgueillissent de connaître à fond la loi, et qui, par leurs prévarications, la déshonorent (2). De quoi leur servent ces beaux discours, sans cesse en opposition avec leur conduite ? Leurs actions démentent leurs paroles, et leurs paroles condamnent leurs actions. Faites ce que vous enseignez, leur dit à tous Jésus-Christ, et vous vivrez. Mais enseigner le bien, en faisant le mal,

(1) Voyez la première épître aux Corintiens, chap. XIII.

(2) Qui ergo alium doces, teipsum non doces... qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras *Rom.* II. 21-23.

c'est s'avouer coupable ; c'est prononcer contre soi-même son arrêt.

Mais l'autre voulant montrer qu'il était juste, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ?

Rien de plus commun que ces hommes qui reconnaissent les maximes l'Évangile dans leur généralité, et qui en méconnaissent l'application ; qui dans la spéculation, leur rendent hommage, et qui, dans la pratique, multiplient les prétextes pour les éluder. Le précepte de l'amour du prochain en particulier, est universellement avoué, et communément enfreint. Qui ne sait que la loi d'aimer son prochain, est une loi principale et fondamentale du christianisme ? On n'oserait combattre une vérité aussi évidente; on rougirait de la contredire ; mais quand on vient à l'exécution, c'est alors que l'amour-propre se retourne et s'épuise en subtilité. En admettant le précepte, il veut en resserrer l'étendue. Nous apprenons de Jésus-Christ, qu'une tradition ancienne parmi les Juifs, en recommandant l'amour du plus prochain, permettait la haine des ennemis (1). Et c'était probablement sur cette opinion, qu'était fondée la demande du docteur de la loi. Il semble que de la Synagogue, cette funeste maxime ait passé dans l'Église. Malgré la condamnation formelle qu'en a faite Jésus-Christ, elle paraît être devenue l'Évangile d'un grand nombre de chrétiens. On se soumet au précepte de l'amour du prochain, mais en se réservant le droit d'y mettre des exceptions ; et on prétend aimer son prochain, parce qu'on ne reconnaît pour son prochain que ceux qu'on aime. Mais Jésus-Christ confond toutes ces définitions, toutes ces limitations, toutes ces exceptions. Il va nous développer l'étendue entière de son commandement, et relativement aux personnes qu'il comprend, et relativement aux devoirs qu'il impose.

Jésus prenant la parole dit : Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent le laissant à demi mort. Il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin ; il vit cet homme, et passa outre. Un lévite qui allait le long du chemin, l'ayant aperçu, passa de même.

(1) Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. *Matth.*, V., 43.

Avant de donner le modèle de la charité fraternelle, Jésus-Christ présente l'exemple contraire; et, pour relever le mérite de la bienfaisance, il commence par montrer le vice de l'insensibilité. Afin de le faire mieux sentir, il tire son exemple de la classe d'hommes dans laquelle l'inhumanité est plus criminelle et plus odieuse. C'est un prêtre, c'est un lévite, deux ministres de charité, obligés par état de la prêcher dans leurs discours de l'inculquer par leurs actions, qui se montrent insensibles à l'état déplorable de l'homme étendu sur le grand chemin. Et cependant c'est leur frère, descendu comme eux d'Abraham, de la même religion, de la même nation, peut-être de la même tribu. Que de liens l'unissent à eux ! que de motifs doivent exciter leur commisération ! Et rien ne peut les émouvoir; et ils passent rapidement, laissant ce malheureux en proie à ses souffrances et à la mort qui va le saisir.

Cette cruauté, dans des hommes faits pour donner l'exemple de l'humanité, nous indigne. Mais retournons nos pensées sur nous-mêmes. N'avons-nous pas eu souvent à nous reprocher une pareille insensibilité? Et ce sont même, il faut le dire, des hommes placés dans les classes les plus élevées, à qui la Providence, en accordant plus de moyens, a imposé de plus fortes obligations de soulager la misère, qui s'y montrent les plus insensibles. Parce qu'ils ne l'éprouvent pas, ils paraissent ne pas la connaître. C'est dans les classes pauvres que se trouve le plus de charité. Ceux qui ont senti le malheur, en sont bien plus vivement touchés. Quels sont donc les principes de cette indifférence de tant de riches, pour les maux de leurs frères? Examinons-les pour nous en préserver.

En premier lieu, c'est l'orgueil. Ce prêtre, ce lévite, qui sont d'une tribu honorée, d'un état distingué dans leur nation, qui jouissent de la considération, voient un homme du commun, inconnu, sans qualité; ils trouvent au-dessous de leur rang de s'arrêter à lui rendre des services : et sans autre réflexion, ils poursuivent leur chemin. Ainsi trop souvent le dédain ferme l'œil aux maux du pauvre; et du haut de son élévation, on ne daigne pas descendre pour lui aux soins de la charité. Qu'un homme considérable ait besoin d'assistance, on se fait honneur de le secourir, et on se glorifie encore de sa charité, quand on a satisfait sa vanité. Des hommes, qui se disent chrétiens, dédaignent un état dans lequel

Jésus-Christ a voulu naître, vivre, et mourir ; un état qu'il a constamment honoré de ses préférences.

En second lieu, c'est l'intérêt qui produit la dureté. Le malheureux étendu dans le chemin, avait été dépouillé de tout. Il fallait pour le soulager, dépenser quelque argent ; et cette pensée éloigne le prêtre et le lévite. On ne regrette par l'argent que l'on dissipe en superfluités, en plaisirs, peut-être en crimes ; on plaint celui qu'il faudrait employer en œuvres de miséricorde. Combien d'hommes obligeants, serviables, seulement jusqu'au moment où la bienfaisance exige des dépenses ! Combien d'autres se montrent libéraux envers ceux de qui ils espèrent du retour, de qui ils attendent des services ! On affecte la générosité, et on est guidé par l'intérêt. La charité n'attend que de Dieu le prix de ses bienfaits. En donnant gratuitement à l'homme, elle prête à Dieu, sûre de recevoir de lui, avec une usure abondante, tout ce qu'elle a déposé dans le sein du pauvre (1).

En troisième lieu, ce qui émousse souvent notre sensibilité, est ce qui devrait au contraire la ranimer. L'état affreux où le prêtre et le lévite voient l'homme étendu, sa nudité, les plaies dont il est couvert, le sang dont il est inondé, au lieu d'exciter leur commisération, ne font naître que leur dégoût. Il est pour eux un objet, non de piété, mais d'horreur; et ils détournent avec précipitation leurs yeux d'un spectacle qui répugne à leur fausse délicatesse. A combien de riches ce reproche ne peut-il pas être appliqué ! Combien de personnes, même du sexe dans lequel Dieu a placé une sensibilité plus vive, sont plus repoussées par la misère du pauvre, qu'elles n'en sont touchées ! Les vils haillons qui couvrent à peine sa nudité, la saleté répandue sur toute sa personne, les plaies hideuses et infectes qui le défigurent, offensent des regards accoutumés à se porter sur des objets agréables. Cette vue faite pour attendrir le cœur, le soulève; et une malheureuse répugnance, que le plus léger effort aurait vaincue, étouffe la charité. Et ce ne sont pas seulement les infirmités corporelles, qui repoussent la bienfaisance ; on se fait des défauts du pauvre un motif pour ne pas l'assister. Disons

(1) Fœneratur Domino qui miseretur pauperis; et vicisitudinem suam reddet ei. *Proverb.*, XIX. 17.

tout : quelquefois on lui cherche des vices pour se donner des prétextes, et on s'applaudit de lui en avoir trouvé. Ce pauvre a des vices, dites-vous ; je le veux croire : mais vous dispensent-ils du devoir de la charité ? Il a des vices ! et n'avez-vous donc pas les vôtres ? Il a des vices ! peut-être ne sont-ils que l'effet de la misère, et n'attendent-ils pour être corrigés, que vos bienfaits. Si l'opulence a des défauts qui lui sont propres, et qu'entretiennent ses jouissance continuelles, pourquoi l'indigence n'aurait-elle pas les siens fomentés par ses privations ? Riches qui vous autorisez des défauts, des vices du pauvre, pour lui refuser vos secours, supposez pour un moment que la Providence vous faisant naître à sa place, vous n'eussiez eu ni éducation ni usage du monde ; vous auriez peut-être plus que lui tout ce que vous lui reprochez : des manières plus grossières, des mœurs plus dures, une humeur plus sombre, des inclinations plus basses. Vous croyez qu'il sera ingrat ; mais craignez-vous aussi que Dieu le soit ? et n'est-ce pas Dieu qui doit-être le principe, le motif, l'objet de votre charité ?

Mais un Samaritain qui voyageait, vint à passer auprès de lui; et le voyant, il fut ému de compassion. S'étant approché, il versa de l'huile et du vin dans ses plaies, et les banda ; et l'ayant mis sur son cheval, il le conduisit à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain il tira deux deniers qu'il donna à l'hôte, en lui disant : Ayez soin de cet homme; et tout ce que vous dépenserez de plus pour lui, je vous le rendrai à mon retour.

A l'exemple d'inhumanité des deux hommes, que leur état astreignait spécialement aux offices de charité, JésusChrist oppose un exemple contraire ; et il va chercher son modèle de bienfaisance, dans un homme dont il semblait qu'on dût moins l'attendre. Recuillons les divers traits que le Sauveur paraît avoir pris plaisir à ramasser, et cherchons-y les caractères que doit avoir notre charité.

Le blessé était Juif, son bienfaiteur Samaritain. On sait quelle était la haine réciproque de ces deux peuples. A leur antipathie nationale, se joignaient leurs querelles religieuses. L'exemple du Samaritain, qui passant par-dessus tous les préjugés, oubliant toutes les inimitiés, ne voit dans le Juif qu'un homme qui a besoin de son secours, nous montre

que la charité embrasse dans son étendue jusqu'à ceux que des divisions, soit politiques, soit religieuses, mettent en opposition avec nous. Guerriers, à qui la patrie a confié sa défense, que le sentiment de la charité soit toujours dans vous, à côté de celui du devoir. Vous n'avez d'ennemis que dans les combats ; hors de là, vous ne devez voir que des frères. La main qui les frappa, doit ensuite s'étendre vers eux pour les soulager. La commisération sied surtout à la force; et la valeur que l'humanité accompagne en devient plus glorieuse. Et vous, ô nos frères égarés, apprenez à connaître les sentiments dont nous sommes pénétrés pour vous. Les maîtres de votre erreur, pour entretenir votre éloignement de l'Église catholique, ne cessent de la calomnier auprès de vous; ils vous la représentent animée d'un esprit de persécution, excitant contre vous les puissances de la terre, et s'efforçant d'attirer les peines sur vos têtes. Non, ce ne sont là ni les règles, ni l'esprit de l'Église. Elle condamne ceux de ses ministres que l'ignorance ou un zèle aveugle aurait pu emporter à ces excès. Elle célèbre la charité du grand saint Martin, qui refusait de communiquer avec eux. Si, pour conserver parmi ses enfants fidèles l'unité de la foi, elle fut forcée de vous exclure de ses assemblées, elle n'en a pas moins conservé pour vous les sentiments d'une tendre mère. Vous êtes des enfants que leur révolte a bannis de la maison paternelle, mais vous êtes toujours ses enfants. Vous l'avez obligée de vous punir, vous ne pouvez pas l'empêcher de vous aimer. Vous n'êtes plus dans son sein, mais elle n'a pas cessé de vous porter dans son cœur. En vous éloignant par ces censures, elle vous rappelle continuellement par ses vœux. Vous vous êtes privés de ses biens spirituels, mais elle nous recommande, elle nous ordonne de verser sur vous tous les biens de l'ordre temporel. Ah ! que ne peuvent nos services les plus abondants vous désabuser de vos fatales préventions, et vous prouver tout l'amour que l'Église nous inspire pour vous !

Le spectacle du Juif blessé et abandonné sur le chemin excite dans le vertueux Samaritain une tendre commisération. L'humanité suffit pour inspirer ce sentiment; la charité y ajoute un nouveau degré d'activité. Ce n'est plus seulement un homme comme moi que je vois dans la peine ; c'est un homme comme Jésus-Christ, devenu plus parfaitement l'i-

mage de ce divin bienfaiteur. Ses souffrances, en me rappelant celles que mon Dieu a endurées pour moi, me montrent dans ce malheureux un frère adopté comme moi sur la croix ; appelé à la même foi, invité aux mêmes sacrements, uni à moi sur la terre par tous les liens intérieurs et extérieurs de la religion, et destiné à y être réuni éternellement dans l'héritage céleste.

Cette commisération du Samaritain n'est pas un sentiment stérile. Il ne se borne pas à une vaine pitié, à des souhaits inutiles. Quelque pressé qu'il puisse être de terminer son voyage, il fait céder toute autre affaire au devoir de soulager le misérable vers lequel la Providence l'a envoyé. Il descend de son cheval, et surmontant la répugnance qu'excitent en lui les plaies hideuses dont cet homme est couvert, il les lave, les panse, et étanche le sang qui en découle. O mes chers enfants, nous dit à tous le tendre apôtre de la charité, n'aimons pas seulement de paroles et par de vains discours, aimons-nous dans la vérité et par nos actions (1).

Le Samaritain s'était pourvu, sans doute pour son usage, d'huile et de vin. Mais aussitôt qu'il voit l'extrême besoin de son frère, il oublie celui qu'il pourrait avoir ; et il ne connaît plus d'autre usage de ce qu'il possède, que celui qui lui est inspiré par la charité. Et nous, combien nous avons de peine à prendre sur notre superflu de quoi soulager la misère de nos frères ! Combien nous nous créons de besoins factices qui nous dispensent à nos yeux du précepte de l'aumône ! La charité trouve des ressources partout où la cupidité ne voit que des difficultés. Elle s'enrichit de ses sacrifices, s'accroît de ce qu'elle se retranche, et place ses plus chères jouissances dans ses privations.

Non content de s'épuiser pour l'objet de sa pitié, le Samaritain se gêne encore et se fatigue pour lui. Il le place sur son cheval, le suit à pied jusqu'à ce qu'il ait rencontré une hôtellerie, et là il continue de lui rendre ses soins. Ne nous figurons pas que nous ayons acquitté la dette de la charité par quelques légers bienfaits. La mesure de nos obligations envers nos frères est le besoin qu'ils ont de nous. Nous

(1) Filioli mei, non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et veritate. 1 *Joan.*, III. 18.

leur devons non-seulement des secours, mais encore des services. Nous les leur devons, lors même que nous pourrions en être contrariés, dérangés, incommodés. Sont-elles bien méritoires, les œuvres de miséricorde qui ne coûtent absolument rien, qui ne troublent pas l'indolence, qui n'altèrent pas la sensualité? La vraie charité ne craint ni les fatigues, ni les gênes. Elle se plaît à s'incommoder elle-même, pour épargner des maux au prochain, et elle se fait des plaisirs de toutes les peines que lui attire sa bienfaisance.

Il semblerait qu'après avoir traité son malade, et l'avoir déposé dans un lieu sûr où il trouvera tous les remèdes que demande sa situation, le Samaritain a épuisé toute sa charité ; mais l'homme qu'anime cette vertu ne se borne pas au bien qu'il fait, il songe à celui qu'il peut faire. En pourvoyant au présent, il prévoit l'avenir ; et en même temps qu'il soulage les besoins actuels, il prépare des secours aux besoins futurs. Celui-ci, obligé de quitter l'hôtellerie, commence par fournir aux premières dépenses, et promet de subvenir aux suivantes. Il quitte le blessé, mais sa charité ne le quitte pas ; et tout éloigné qu'il va être de lui, il continuera de l'assister encore de ses bienfaits.

Lequel de ces trois hommes vous paraît avoir été le prochain de celui qui était tombé entre les mains des voleurs? C'est, répondit le docteur, celui qui a exercé envers lui la miséricorde. Jésus lui dit : Allez, et faites de même.

Ce que dit le Sauveur au docteur de la loi, il nous le dit à tous : *Allez, et faites de même.* Que votre charité soit universelle comme celle du Samaritain, sans distinction de pays ou de culte. Il suffit d'être homme, pour avoir droit à votre assistance. *Allez, et faites de même.* Que votre charité soit compatissante comme celle du Samaritain. Songez que les maux qui affligent vos frères, vous pourriez les éprouver. Ayez pour eux la commisération que vous désireriez. *Allez, et faites de même.* Que votre charité soit généreuse, comme celle du Samaritain. Vous n'avez reçu les biens de la terre que pour cet usage. En vous les donnant, la Providence vous a établi son ministre et le dispensateur de ses dons. *Allez, et faites de même.* Que votre charité soit active comme celle du Samaritain. Il est une infinité de malheurs que de simples dons ne peuvent soulager. Rendez à vos frères des services

aussi multipliés que leurs besoins, aussi variés que leurs maux. *Allez, et faites de même.* Que votre charité soit laborieuse comme celle du Samaritain. Au mérite de la bienfaisance, joignez celui des sacrifices. Retranchez-vous d'autres satisfactions pour vous procurer celle d'obliger. Vos bienfaits auront un bien plus grand prix, quand ils seront le fruit de vos privations. *Allez, et faites de même.* Que votre charité soit prévoyante comme celle du Samaritain. Ne pensez pas seulement aux maux qu'a votre prochain, occupez-vous de ceux qu'il aura. Ne vous bornez pas à les soulager, songez à les prévenir et à les détourner. C'est alors, c'est quand votre charité réunira ces précieux caractères, qu'elle sera agréable à Dieu, avantageuse à vous, et qu'après avoir fait sur la terre votre mérite, elle fera dans le ciel votre bonheur.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur le Samaritain

PAR M. BORDERIES.

Vade et tu fac similiter (Luc., X, 37).
Allez et faites de même.

Quel autre que notre divin législateur pouvait proportionner ainsi à notre faiblesse les plus sublimes leçons, et abaisser à la portée des ignorants et des simples la hauteur de sa doctrine? Quel autre que celui qui forma le cœur de l'homme et en connaît les plus secrets mouvements pouvait tempérer ses commandements avec une si profonde sagesse, que, sans effrayer les âmes timides et pusillanimes, ils dussent enflammer cependant l'ardeur et le courage des cœurs les plus généreux? Non, ils n'auraient osé dire : allez et faites de même, ces sages du paganisme, qui, oubliant la misère de l'homme pour l'exalter par une fausse grandeur, n'offraient à leurs disciples, pour toutes leçons, que les rêves de leur orgueil et les vaines théories d'une perfection désespérante. Mais ils n'auraient osé le dire, surtout, ces philosophes dépravés qui, plaçant tout le bonheur de l'homme dans les sens, et sa vertu dans l'intérêt, éteignaient dans la boue des passions le flam-

beau sacré qui doit le diriger, et rougissaient souvent eux-mêmes de pratiquer les maximes dont ils faisaient retentir leurs écoles. La Sagesse incréée pouvait seule guider l'homme à travers ce double écueil, et lui montrer sans l'enorgueillir les titres de sa première grandeur, comme sans le décourager, la profondeur de sa misère. Écoutons ses leçons divines avec une humble docilité, et puisque l'Évangile de ce jour nous offre les deux grands commandements qui renferment toute la loi, méditons-le avec un plus profond recueillement et une plus vive reconnaissance. L'homélie de cet Évangile va donc faire tout le sujet de cet entretien.

Jésus s'étant tourné vers ses disciples, leur dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, car je vous assure que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu.

Il n'est point sur la terre, aux yeux de la foi, de bonheur plus grand que celui des disciples de Jésus-Christ; non-seulement ils étaient dans cet heureux temps que Dieu avait fixé dans ses décrets éternels pour envoyer son Fils au monde ; non-seulement ils habitaient la terre où le Verbe fait chair avait daigné prendre naissance ; mais constamment attachés sur les pas de ce divin Maître, chaque jour ils pouvaient contempler son humanité sacrée, ils pouvaient chaque jour voir les traits mortels sous lesquels avait voulu se voiler la Sagesse incréée, l'image substantielle et la splendeur du Père ; ils étaient les témoins des prodiges qui révélaient sa puissance et confirmaient sa divinité ; ils entendaient les paroles de vie qui sortaient de sa bouche, et cette morale céleste, si nouvelle pour les hommes !

Mais, quelque désirable que leur sort puisse nous paraître, de si précieux avantages eussent été sans fruit, et n'auraient pu par conséquent mériter le nom de bien, si les apôtres n'eussent employé tous leurs soins à en profiter, et si, peu contents d'admirer les paroles de Jésus-Christ et d'exalter sa doctrine, ils n'eussent encore réformé leur cœur sur ses préceptes divins. Et c'est aussi ce que Jésus-Christ lui-même a voulu nous apprendre par une déclaration solennelle. Nulle créature n'a reçu de privilége semblable à ceux dont sa sainte Mère fut honorée, et le bonheur de voir et d'entendre Jésus,

n'approche point sans doute de l'ineffable honneur d'avoir formé de sa substance le corps mortel dont le Fils de Dieu avait daigné se revêtir, d'avoir veillé sur son enfance, d'avoir pourvu à ses besoins. Cependant, comme une femme frappée d'admiration à la vue du Sauveur, s'écriait dans son transport : Heureux le sein qui vous a porté, heureuses les mamelles qui vous ont allaité ! Heureux, reprit Jésus-Christ, ceux qui entendent la parole de Dieu et sont fidèles à l'observer : pour nous faire comprendre que Marie elle-même ne pouvait être appelée heureuse, que parce qu'elle avait joint au titre glorieux de sa Mère, une attention constante à écouter la parole de Dieu, et une fidélité inviolable à la mettre en pratique. Ainsi, nous n'avons rien à envier aux disciples du Sauveur, et si nous le voulons, leur bonheur peut devenir le nôtre, pourvu qu'avec les consolations sensibles de la religion, nous ne négligions pas de méditer la parole de Dieu, et surtout d'observer ses saintes ordonnances. Mais qu'il est peu de chrétiens qui s'attachent à poursuivre avec un véritable zèle ce solide bonheur, qu'il en est peu à qui une piété éclairée ait appris que la pratique exacte de la loi doit être le premier but auquel nous devons tendre ! Les uns, séduits par les douceurs qu'ils trouvent au service du Seigneur, prennent pour la piété même ces saintes amorces que le Seigneur leur présente pour leur en donner le goût, et croient déjà toucher au but quand ils entrent à peine dans la carrière ; d'autres, assidus à la parole de Dieu, se plaisent à la méditer encore en secret, mais trop souvent avec une admiration stérile pour la sainteté de sa loi. La plupart enfin de ceux qui font encore profession de christianisme, et qui remplissent nos maisons de prières, lâches et tièdes dans la pratique, ignorant la loi ou s'abusant sur ses préceptes, se font une religion à leur manière, n'en accomplissent les devoirs extérieurs que par habitude ; et du reste, contents de mener une vie régulière en apparence, de ne pas se livrer à des égarements évidemment contraires aux ordres du Seigneur, et que leur interdiraient d'ailleurs leur âge, leur état, ou même de simples bienséances, ils se mettent peu en peine de régler réellement sur les saintes maximes de l'Évangile le détail de leur conduite, et croient être chrétiens, s'ils ne sont point scandaleux. Aveuglement déplorable dans tous les

temps, funeste cause d'une perte éternelle pour une foule innombrable de chrétiens qui, laissant à la ferveur le désir d'une perfection que leur pusillanimité appelait trop sublime, se flattaient cependant de marcher avec sécurité dans une voie de salut ordinaire et tracée ! Mais aveuglement encore plus digne de nos larmes dans ces jours de douleur où la charité, se refroidissant de toutes parts, ceux qui sont restés fidèles à leur Dieu, devraient ne plus le servir à demi, et, par leur générosité et leur courage, reconnaître l'inestimable prédilection qui, dans des jours mauvais, a défendu leur faiblesse contre les attaques de l'incrédulité, et n'a pas permis que le flambeau de la foi s'éteignît pour eux au milieu des plus violents orages ! Devrait-on encore en trouver au milieu de nous de ces chrétiens lâches ou intéressés, qui calculent honteusement avec leur Dieu, et que le plus léger sacrifice épouvante ! Devrait-on voir encore au milieu de nous de ces chrétiens indifférents qui, sans goût pour la parole divine, sans ardeur pour les sacrements, ne servent Dieu que par habitude, et parce que, dès leur enfance, de sages parents leur apprirent à se faire un heureux besoin des pratiques de la religion ; et le fruit de tant de malheurs et de si terribles leçons ne devrait-il pas être pour nous une émulation sainte à qui montrerait plus d'amour à son Dieu, à qui le servirait avec plus de constance ?

Il est vrai, Dieu quelquefois, par des coups extraordinaires de sa grâce, se plaît à nous réveiller de ce dangereux assoupissement ; tantôt des avis inspirés par le zèle, attendrissent notre cœur, en lui reprochant son indifférence ; tantôt les menaces du Seigneur contre les serviteurs tièdes et paresseux, viennent porter dans notre âme un effroi salutaire ; quelquefois enfin le dégoût même, suite naturelle de l'insensibilité et de la langueur, nous inspire le dessein de sortir de cet état funeste et de porter dans le service du Seigneur plus de ferveur et plus de zèle. Pressés involontairement par le désir d'être plus fidèles, et sentant malgré nous que nous sommes encore loin du terme, nous nous jetons aux pieds du Seigneur, nous le prions de vouloir bien nous éclairer nous-mêmes sur nos devoirs et nous apprendre ce qu'il exige de nous, pour que notre vie soit désormais agréable à ses yeux. Seigneur, lui disons-nous comme le docteur l'Évangile, que

dois-je faire pour posséder un jour la vie éternelle? Mais, comme lui, c'est presque toujours pour le tenter que nous lui adressons cette prière. Tandis que notre bouche proteste toujours hardiment des généreux desseins que nous avons formés de ne rien épargner pour mener désormais une vie conforme à la loi de Dieu et au titre de chrétien, notre cœur, en secret, dément tout ce pompeux langage, et se réserve tout bas quelque inclination chérie que la volonté de Dieu ne le déterminera pas à sacrifier. Nous voudrions mettre Dieu d'intelligence avec certains goûts, avec certains penchants qui nous entraînent, et quoique nous paraissions attendre ses ordres d'un air soumis, avec une entière résignation, nous voulons, pour ainsi parler, qu'il capitule avec nous, et ménage des passions favorites auxquelles nous tenons réellement plus qu'à Dieu lui-même.

Mais Dieu, pour confondre cette dissimulation et nous forcer de révéler nous-mêmes les motifs qui nous animent, nous présente sa loi sainte comme la règle inflexible à laquelle nous devons rapporter notre conduite, et qui seule, si nous voulons la consulter sans préjugé, suffit pour dissiper notre aveuglement et condamner ces ménagements honteux, par lesquels nous voudrions concilier un certain esprit de christianisme avec une indifférence que le christianisme désavoue, ou des penchants qu'il réprouve. Que dit la loi ? Qu'y lisez-vous ? *In lege quid scriptum est, quomodo legis ?* (*Luc.*, X, 26). Oh ! que ces paroles, si notre cœur veut les comprendre, sont bien capables d'éclairer nos doutes et de nous détromper de nos erreurs ! C'est ce que nous devons nous demander à nous-mêmes dans ces moments d'incertitude où nous ne savons quelle route nous devons tenir, et où notre raison n'est plus pour nous qu'un guide infidèle. C'est à la loi de Dieu qu'il faut recourir ; elle ne connaît ni prévention ni caprice ; elle vous montrera cette lumière de la vérité que le monde dérobe à vos regards, que vos passions obscurcissent, et que votre cœur même redoute peut-être de rencontrer. Ainsi, vous voudriez servir Dieu, mais vous voudriez aussi ne point renoncer entièrement au monde, et allier les plaisirs dangereux et corrupteurs avec les joies célestes de la piété et ses consolations innocentes. Que vous dit la loi de Dieu, qu'y lisez-vous ? Que nul ne peut servir deux maîtres ; que l'on ne

peut donner à l'un son amour, sans porter sur l'autre son mépris ou sa haine, et qu'enfin notre Dieu est un Dieu jaloux, qui ne souffre pas sans indignation que son ennemi déclaré lui dispute l'empire de notre cœur. Vous voulez servir Dieu, et cependant, conservant toujours pour les choses de la terre une attache immodérée, on vous voit amasser toujours des richesses avec une nouvelle avidité, et ne vous séparer qu'en murmurant des biens que vous enlèvent les décrets de la Providence. Que vous dit la loi de Dieu, qu'y lisez-vous ? *In lege quid scriptum est, quomodo legis ?* Que celui qui ne veut point renoncer d'affection à des biens périssables, n'est point digne de Dieu, et que vainement nous lui jurons un amour sans réserve, si notre conduite est visiblement contraire à ces promesses mensongères, et prouve chaque jour que notre cœur ne peut abandonner notre trésor. Vous voulez servir Dieu, et peut-être même dans un état de médiocrité, vous ne pouvez renoncer à ce goût puéril et honteux des pompes et des vanités du monde, qui vous fait de votre parure une occupation importante, et vous soumet avec scrupule aux caprices les plus bizarres d'un siècle frivole. Mais que vous dit la loi de Dieu, qu'y lisez-vous ? *In lege quid scriptum est, quomodo legis ?* Que l'on doit rougir de traiter avec tant de délicatesse les membres d'un chef couronné d'épines, que la pudeur et la modestie doivent être votre plus bel ornement ; que, si les bienséances de votre état exigent ces vains ajustements, elles ne peuvent exiger que vous y placiez votre affection ; que vous devez, à l'exemple d'Esther, gémir en présence de Dieu de cet assujettissement aux pompes du siècle, d'autant plus coupables de ne pas en reconnaître l'illusion, que Dieu, pour vous l'apprendre, n'a point épargné les plus redoutables leçons, puisque vous l'avez vu vous-mêmes, suivant la prédiction d'Isaïe, frapper autour de vous les principales filles de Sion, leur enlever sans pitié ces atours qui les rendaient si fières, faire succéder aux vêtements de la joie les habits du deuil et des larmes, et les haillons de l'indigence aux livrées de la vanité. Vous voulez servir Dieu, et vous voulez cependant fréquenter ces spectacles où le désœuvrement et l'amour des honteux plaisirs rassemblent tous les jours une foule oisive et voluptueuse, et dont le moindre danger est la perte du temps et la négligence des devoirs les plus sacrés.

Mais que vous dit la loi de Dieu, qu'y lisez-vous ? *In lege quid scriptum est, quomodo legis ?* Qu'heureux est l'homme qui ne s'est point trouvé dans l'assemblée des ennemis de Dieu, et qui n'a point suivi la route des pécheurs ; que Dieu nous demandera un compte rigoureux du temps, ce précieux dépôt qu'il nous a confié ; que nous devons la plus exacte fidélité à nos serments, et que nous ne pouvons fréquenter ces rendez-vous de la volupté, sans violer les engagements solennels que nous prîmes autrefois sur les fonts sacrés du baptême.

Que vous dit la loi de Dieu ? Tertullien va vous l'apprendre : L'Église de Jésus-Christ, dit-il, est l'école de Dieu ; les spectacles sont l'école du démon. Quelle honte, ajoute-t-il, de se passionner avec fureur pour des scènes profanes, de fatiguer, par d'indignes applaudissements des mains qui doivent sans cesse être élevées vers le ciel, et de souiller, par les éloges donnés à un histrion, une bouche qui a répondu : *Je le crois*, quand on lui présentait le Saint du Seigneur dans la participation des saints mystères ! En un mot, vous voulez servir Dieu, mais vous voulez en même temps servir le monde, servir vos plaisirs, servir vos passions.

Que vous dit la loi de Dieu, qu'y lisez-vous ? *In lege quid scriptum est, quomodo legis ?* Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces ; c'est-à-dire que Dieu ne veut aucun partage, qu'il lui faut tout notre cœur, que vainement nous remplirions certains articles de la loi, parce qu'ils ne contrarient point nos penchants, si nous en négligeons d'autres moins conformes à nos goûts, et qu'enfin cet alliage monstrueux de la fidélité et de la désobéissance, de quelque nom que nous voulions le dissimuler, est abominable aux yeux de Dieu, qui ne peut souffrir que nous établissions entre lui et son ennemi un odieux parallèle. Mais ce grand précepte de l'amour de Dieu, qui renferme tous nos devoirs à l'égard de notre Créateur, et qui, nous ordonnant de l'aimer sans réserve, nous oblige de nous détacher des créatures et de renoncer ainsi au monde et à tous ses faux plaisirs, a fini par être familier à notre bouche, sans faire d'impression sur notre cœur ; et, semblable à un fils peu respectueux qui, à force d'entendre les mêmes avis d'un père vé-

nérable, les écoute enfin sans attention et sans remords, nous entendons répéter sans cesse que Dieu demande de nous un amour entier et exclusif, sans que cette pensée trouble un repos funeste, et nous inspire un salutaire retour ; ou plutôt, nous sommes parvenus à tranquiliser notre conscience, et calculant en quelque manière, notre infidélité, c'est avec réflexion que nous prétendons concilier nos goûts et notre inclination pour le monde avec ce commandement, le premier et le plus important de toute la loi.

Le même aveuglement, qui nous séduit sur le précepte de l'amour de Dieu, nous égare encore sur celui de l'amour que nous devons à nos frères. Notre religion est par-dessus tout une religion de charité : c'est en cela, dit Jésus-Christ, que tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. *Mes bien-aimés,* disait saint Jean, *aimons-nous les uns les autres, car la charité est de Dieu.* (I *Joan.,* IV, 7.) Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous ; nous devons aussi, nous autres, donner notre vie pour nos frères. Tous les apôtres dont les épîtres nous restent, tiennent le même langage ; et la charité qui enflammait les premiers chrétiens, remplissait d'admiration les païens eux-mêmes, et leur apprenait à aimer la religion de Jésus-Christ, avant même d'en sentir la vérité.

Nous sommes élevés à la même école, nous faisons profession de suivre la même doctrine ; mais que nous sommes loin d'imiter leur conduite ! Si Dieu nous dit : Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes, nous prétendons mettre des restrictions à une loi si générale ; nous lui disons encore, comme le docteur de notre Évangile : *Et quel est donc mon prochain ; « et quis est meus proximus ? »* (*Luc.,* X, 29.) Nous comprenons peut-être cette loi, s'il est question d'aimer ceux qui, par d'importants services, ont acquis des droits à notre reconnaissance, ceux qui nous ont consolés dans nos peines, soutenus dans nos malheurs, défendus dans nos dangers, ceux qui ont pris soin d'étendre notre réputation par leurs éloges, de la défendre contre la calomnie ; ceux enfin qu'un caractère doux et facile, une amitié à toute épreuve, et peut-être notre propre intérêt nous font une loi de chérir. Mais s'il faut supporter l'humeur difficile d'un

homme altier ou trop sensible ; s'il faut secourir dans ses besoins celui qui n'a rien épargné pour ruiner notre fortune ; s'il faut ménager la réputation d'un homme qui a tout fait pour noircir la nôtre ; s'il faut traiter avec bonté celui qui nous a poursuivis avec acharnement, alors la loi de l'amour du prochain devient obscure pour nous, et nous ne pouvons comprendre cette parole célèbre de saint Jacques, que la charité chrétienne est universelle et sans restriction, et que vouloir la borner à quelques-uns, c'est la violer tout entière à l'égard de tous. Jésus-Christ, dans l'évangile de ce jour, dissipe tous nos doutes et ne laisse plus de prétextes à l'illusion. En nous présentant l'exemple du Samaritain, il a voulu nous faire voir quelle devait être l'étendue de notre charité, puisqu'elle doit nous faire oublier non-seulement nos propres intérêts, mais en quelque sorte les intérêts de Dieu même, et déployer toute l'ardeur et toute l'activité de notre zèle, sans égard pour la religion que professe celui dont les malheurs sollitent notre secours. Celui que des voleurs avaient indignement dépouillé et chargé de blessures, était juif, et les préjugés de son pays interdisaient au Samaritain tout commerce avec lui ; mais il est malheureux, le Samaritain ne voit plus en lui qu'un enfant du père commun de tous les hommes ; il se hâte de lui donner les premiers soulagements ; il paie d'avance les soins qu'un hôte attentif donnera à son malheur, et sa sollicitude s'étendant encore dans l'avenir, il l'intéresse au rétablissement de cet infortuné, en lui promettant pour son retour, les preuves de sa reconnaissance. *Allez donc et faites de même* (*Ibid.*, 27) ; aimez Dieu, aimez votre prochain avec générosité et sans réserve ; n'écoutez plus ces raisonnements captieux de l'intérêt propre qui vous ont séduits jusqu'à ce jour, et ne pensez plus que, pour remplir le premier précepte, il suffit de donner à Dieu tout ce que le monde ne demande pas, et que, pour satisfaire au second, c'est assez d'aimer à la manière des païens, ceux qui nous aiment nous-mêmes les premiers.

O Jésus, nous honorons aujourd'hui le bois sacré du haut duquel vous nous exhortez bien éloquemment à pratiquer ces deux grands et importants préceptes. Vous êtes Dieu, et votre amour pour les hommes vous a déterminé non-seulement à vous revêtir de notre chair mortelle, à mener une vie

pauvre et souffrante comme nous, mais encore à subir une mort ignominieuse et cruelle sur cette croix autrefois infâme et aujourd'hui l'objet de nos adorations. Comment pourrions-nous donc ne pas vous aimer, vous qui nous avez tant aimés le premier? comment pourrions-nous ne pas vous donner notre cœur tout entier, quand vous vous êtes donné tout entier pour nous? comment nous réserver quelque chose encore, lorsque pour nous vous avez renoncé à tout, à votre gloire, à vos grandeurs, et, pour ainsi parler, à votre puissance?

L'amour de nos frères sera aussi notre vertu la plus chère; nous viendrons en méditer les devoirs aux pieds de votre croix. Vous avez aimé les vôtres qui étaient dans le monde, et vous les avez aimés jusqu'à la fin. Que dis-je! vos ennemis eux-mêmes, et ceux qui vous attachaient à cette croix, étaient encore chers à votre amour défaillant; et près de rendre le dernier soupir, vous trouvâtes encore des forces pour élever votre voix jusqu'au trône de votre Père, et solliciter sa clémence en faveur de ceux qui vous donnaient la mort. Votre croix sainte n'est donc pas seulement notre unique espérance, elle est encore la chaire sacrée où vous nous donnez les plus grandes leçons et les plus touchants exemples. Faites qu'ils ne soient pas perdus pour nous, mais que, pratiquant avec fidélité, sur la terre, les deux commandements qui sont le fondement de toute la loi, nous en recevions la récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

XIII[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. XVII, v. 11-19.*)

En ce temps-là, il arriva qu'en allant à Jérusalem, Jésus traversait le pays de Samarie et la Galilée. Et comme il entrait dans un village, il rencontra dix lépreux, qui s'arrêtèrent loin de lui : et ils élevèrent la voix, disant : Jésus, Maître, ayez pitié de nous. Dès que Jésus les vit, il dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et il arriva, pendant qu'ils y allaient, qu'ils furent purifiés. Un d'eux, se voyant purifié, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix ; et il tomba sur sa face aux pieds de Jésus, lui rendant grâces ; or, celui-ci était Samaritain. Alors Jésus prenant la parole, dit : Est-ce que les dix n'ont pas été purifiés ? et les neuf autres, où sont-ils ? Il ne s'en est point trouvé qui revînt et rendît gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger. Et il lui dit : Lève-toi, va, ta foi t'a sauvé.

HOMÉLIE

Sur la Lèpre spirituelle

PAR M. RICAUD.

Cum ingrederetur Jesus quoddam castellum, occurrerunt ei decem viri leprosi.

Comme Jésus entrait dans un village, il rencontra dix lépreux, qui s'arrêtèrent loin de lui (*Luc.* XVII. v. 12.)

Naaman, général du roi de Syrie, étant atteint de la maladie de la lèpre, entreprit un long voyage pour obtenir sa guérison du prophète Élisée. Comme il fut arrivé, le prophète lui envoya dire qu'il se baignât dans le Jourdain, et qu'il serait guéri. Naaman fut surpris de cette réponse. Nous manque-t-il, disait-il, des eaux à Damas, pour qu'il soit nécessaire de venir de si loin se baigner dans les eaux du Jourdain ? Comme il se retirait très-mécontent, ses serviteurs lui dirent : Seigneur, quand même le prophète vous aurait ordonné quelque chose de bien difficile, vous auriez dû le

faire ; à combien plus forte raison devez-vous lui obéir, lorsqu'il vous dit : Allez vous baigner, et vous serez guéri. Il s'en alla donc, se baigna dans le Jourdain, selon la parole de l'homme de Dieu, et il éprouva la vérité de sa promesse : lavez-vous, et vous serez guéri. *Lavare et mundaberis.*

Le monde est plein, chétiens auditeurs, de lépreux spirituels dont l'état est plus dangereux encore que celui de tous les lépreux corporels. Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre pour les guérir : il a établi au milieu de son Église un bain sacré, et il leur dit sans cesse : Recourez-y, et vous obtiendrez la guérison de votre maladie. Mais insensés qu'ils sont ! ils négligent de le faire ; aussi leur état devient-il tous les jours pire. Si Jésus-Christ leur avait commandé quelque chose d'infiniment plus difficile, ils auraient dû le faire pour sortir de ce triste état, et pour se préserver d'une mort éternelle. Cependant ils ne veulent pas se rendre à une invitation aussi douce. Heureux ceux qui, plus dociles à la voix de leur divin Maître, se plongent dans ce bain sacré ! ils y trouveront la santé de leur âme, et ils éprouveront la vérité de sa promesse : lavez-vous et vous serez guéris, *Lavare et mundaberis.*

Pour vous y engager, chrétiens, voici ce que je me propose dans ce discours : je veux vous expliquer quelle est cette lèpre spirituelle, et quel en est le remède. La lèpre spirituelle, c'est le péché mortel : le remède, c'est le sacrement de pénitence : deux points qui vont faire tout le partage de cette homélie, et tout le sujet de votre attention.

PREMIER POINT.

Le mal.

Je distingue dans la maladie de la lèpre, trois caractères qui conviennent parfaitement à une âme qui vit dans l'état du péché mortel, savoir : un caractère de difformité et de corruption, un caractère d'épidémie et de contagion, enfin un caractère d'anathème et de séparation. Expliquons-les, mes très-chers frères, ils sont très-propres à vous inspirer la plus grande horreur de cet état funeste.

Je dis d'abord que le premier caractère de la lèpre était un état de difformité et de corruption. La lèpre est un mal affreux : elle provient d'une corruption entière dans le sang

et dans les humeurs. Celui qui en est atteint devient méconnaissable, il n'a plus de forme humaine ; il est couvert de plaies depuis la tête jusqu'aux pieds ; personne ne peut supporter sa vue ; que serait-ce de soutenir son approche? Il exhale au dehors une puanteur insupportable ; sa chair tombe par lambeaux, et pour peu qu'on tarde à apporter remède à son mal, il est conduit enfin à une mort cruelle et inévitable.

Image, mes frères, de l'état d'une âme dans le péché mortel. Ses passions révoltées corrompent bientôt tout ce qu'il y avait de bon en elle. La beauté de son corps, les talents de son esprit, les sentiments de son cœur, ne sont plus employés qu'à précipiter sa ruine. Chaque péché qu'elle commet, est une plaie nouvelle, et toute sa vie n'étant plus qu'une continuité de péchés, elle est bientôt couverte de plaies. Elle perd l'image et la ressemblance de Dieu, qu'elle avait reçues dans sa création, la grâce et l'amitié de Dieu qu'elle avait reçues dans son baptême. Objet d'horreur aux yeux du Seigneur, elle ne peut se supporter elle-même, et tâche d'étouffer par la dissipation les remords cruels qui la déchirent. Dieu le Père ne la reconnaît plus pour sa fille, Jésus-Christ pour sa sœur, l'Esprit Saint pour son épouse ; les Anges et les Saints ne la considèrent plus qu'avec frayeur. Son ange gardien pleure amèrement à côté d'elle. Le démon qui règne dans son cœur et gouverne sa volonté, la precipite à chaque moment vers sa ruine. Elle exhale au dehors une odeur infecte par ses scandales, et ses maux augmentant chaque jour, elle marche à grands pas vers l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, l'impénitence finale, et par conséquent vers une mort épouvantable, la mort éternelle.

Et ne croyez pas, mes frères, qu'il y ait ici de l'exagération : vous n'avez qu'à consulter l'histoire de tous les temps, et vous y trouverez la preuve de ce que j'avance. Voyez le changement que causa le péché dans l'archange Lucifer, un des premiers de la hiérarchie céleste. Tout brillant de gloire et de lumière, il était debout auprès du trône de Dieu; un seul péché d'orgueil en fait un horrible démon, odieux et insupportable à toute la cour divine. Voyez le changement que causa le péché dans notre commun père Adam. Il était dans le paradis terrestre, revêtu d'innocence, exempt de tous les

maux, jouissant de l'amitié de son Dieu, et destiné à un bonheur éternel. Soudain le péché entre dans son cœur, et avec lui des malheurs sans nombre. Il perd l'innocence, son esprit est rempli de ténèbres, son cœur de passions ; il devient le jouet des maladies et de la mort. Depuis qu'il s'est révolté contre son Créateur, toute la nature se révolte contre lui, et si Dieu ne lui tend pas une main secourable, un malheur éternel sera la suite et le complément de tous les maux qu'il s'est attirés par son crime. Voyez l'état de l'enfant Prodigue, dans cette parabole admirable que Jésus-Christ a bien voulu nous raconter lui-même. Il était dans la maison de son père, enfant chéri, comblé d'honneur, et l'héritier de grandes richesses, revêtu d'une robe éclatante, portant une riche chaussure, l'anneau de la liberté à son doigt. Mais il abuse de cette liberté dangereuse, et il se perd. Il abandonne le plus tendre des pères ; et le voilà livré aux passions les plus honteuses et les plus funestes. Il dissipe tout son bien dans la débauche, il ne trouve plus aucun ami. Il est réduit à l'état le plus misérable, couvert de haillons, gardant des pourceaux, désirant, pour se rassasier, les restes de ces animaux immondes. Qui a causé un changement si déplorable ? le péché, mes frères ; ne l'oubliez pas. Ah ! combien de chrétiens dont cette parabole est littéralement l'histoire !

Et c'est ici que je voudrais avoir toute l'onction et toute l'éloquence du prophète Jérémie, pour déplorer avec lui le malheur d'une âme qui s'est abandonnée à l'état funeste du péché. Représentez-vous ce prophète assis sur les ruines de l'ingrate Jérusalem, faisant entendre au loin ces lamentables accents : O Jérusalem, ville chérie, comment es-tu devenue déserte et inhabitée, toi qui étais autrefois si peuplée et si florissante ? Ton or a perdu son éclat ; tu es semblable à une veuve à qui on a enlevé ses enfants. Toi qui commandais aux nations, te voilà devenue leur esclave. C'est ton péché qui t'a causé tous ces malheurs. Jérusalem, Jérusalem, reviens à ton Dieu, si tu veux revenir à la paix et au bonheur. O âme chrétienne, qui entendez ces vérités, et qui les avez lues dans l'Écriture, voilà votre image. Rappelez-vous ces temps anciens que vous ne devez jamais oublier, ces temps d'innocence et de gloire où vous étiez l'amie de votre Dieu. Qu'est devenue cette paix de l'âme, ce calme du cœur, cette onction

de la piété, ce goût de la prière, qui faisaient alors vos plus chères délices ? Tout cela s'est dissipé comme la fumée ; à leur place, le péché est entré dans votre cœur, et avec lui les remords déchirants, la sombre tristesse, la noire jalousie, l'inquiétude amère, et tous les malheurs. Comparez l'état dont vous jouissiez alors, avec celui où vous êtes maintenant. Qui a causé cette immense différence ? ce sont vos péchés ; vous ne pouvez en disconvenir. Voilà la source de toutes vos peines. O âme infidèle, reviens donc au Seigneur, si tu veux revenir au bonheur et à la paix.

C'est ainsi que la difformité et la corruption sont la suite inévitable du péché mortel, figuré par la lèpre de notre évangile. J'ajoute que l'épidémie et la contagion en sont le second caractère non moins funeste et non moins déplorable.

Rien de plus contagieux que la lèpre, mes très-chers frères. Elle se communiquait par tous les sens : l'air seul la portait avec lui. Aussi la loi défendait-elle toute communication avec les lépreux : celui qui les touchait, était immonde. On brûlait tout ce qui leur avait apppartenu ; on purifiait les maisons où ils avaient habité, on en raclait même les murs ; en un mot, cette maladie était regardée comme un mal pestilentiel.

Image sensible du péché mortel. Rien de plus contagieux, en effet : il se communique par tous les sens, par la vue, par l'ouïe, par la parole. L'approche d'un libertin est toujours funeste à l'innocence ; Jésus-Christ nous avertit de l'éviter avec soin. Il nous ordonne d'arracher l'œil, de couper la main qui nous scandalisent, de les jeter loin de nous. Il nous dit que celui qui aime le péril y périra. Malheur à ceux qui négligent ces salutaires avis ! Ils reconnaîtront trop tard leur erreur, et seront la victime de leur imprudence.

Et voulez-vous, mes frères, des preuves de cette vérité ? l'histoire de tous les temps nous en fournit encore. Voyez Lucifer dans le ciel : il séduit une multitude infinie d'anges, et ce dragon infernal, nous dit saint Jean dans son Apocalypse, entraîne avec sa queue la troisième partie des étoiles dans l'abîme. Non content d'avoir corrompu le ciel, il entreprend de corrompre la terre. Il s'adresse à Ève, comme à la plus faible, il la séduit, et par son moyen, il vient à bout de séduire Adam lui-même. Quelles suites épouvantables n'a

pas eues la chute de nos premiers parents? Tous leurs enfants deviennent des enfants de colère et de mort ; toute leur postérité est viciée dans son principe ; le démon règne dans l'univers, et il y établit son empire : de là l'idolâtrie, les hérésies, les révolutions, et tous ces fléaux de l'humanité. Remontez à la source : c'est le péché qui est la cause de tous ces malheurs ; une éteincelle a produit ce vaste incendie, et le vice en se communiquant et se propageant, a banni la vertu de dessus la face de la terre.

Pères et mères, qui entendez ceci, profitez de cette leçon que vous donne notre évangile. Dieu vous a confié comme un précieux dépôt l'innocence de vos enfants : prenez garde de ne pas l'exposer au funeste danger d'une séduction inévitable. Arrachez de leurs mains ces livres dangereux qui ont fait tous les malheurs de notre patrie. Otez de vos murs ces tableaux obscènes qui font entrer le poison de l'âme par les yeux. Ne conduisez pas vos enfants aux spectacles et à ces assemblées où règne l'esprit du monde. Éloignez de vos maisons les libertins et les impies. Ne choisissez des époux et des épouses à vos enfants que parmi les familles chrétiennes et pieuses. Imitez la conduite du saint roi David, qui nous assure lui-même que les impies étaient exclus de sa maison, et qu'il ne souffrait pas les discours des médisants en sa présence ; mais qu'il ne cherchait au contraire qu'à s'entourer de gens de bien, et à n'avoir à son service que des hommes justes. C'est ainsi que vous éviterez l'épidémie et la contagion spirituelle qui nous sont figurées par le second caractère de la lèpre de notre évangile, et que vous conserverez autour de vous la religion et l'innocence.

J'ajoute en dernier lieu que le troisième caractère de la lèpre, était un caractère d'anathème et de séparation. La loi ancienne était expresse sur ce point : Dieu ordonnait que les épreux fussent séparés du reste du peuple ; ils ne pouvaient paraître dans le temple et aux cérémonies de la religion ; ils étaient exclus des villes et des camps ; ils erraient dans les déserts et les solitudes, la tête nue, les habits déchirés, sans aucune communication avec leurs frères, criant sans cesse : Je suis lépreux, afin que chacun s'éloignât avec soin de leur présence. Quel triste état ! Ils étaient anathèmes et excommuniés.

Image encore bien imparfaite de l'état d'une âme dans le péché mortel. Elle est séparée de Dieu, des saints, du ciel, des justes de la terre : c'est une espèce d'anathème et d'excommuniée. Elle tient encore à l'Église, mais par le corps seulement, et non par l'âme, puisqu'elle est privée de la justice et de la vertu. Si elle venait à mourir dans cet état, son excommunication temporelle se changerait en une excommunication éternelle. Elle a souillé et déchiré par le péché la robe d'innocence qu'elle avait reçue dans le baptême ; elle marche la tête nue comme les esclaves, étant devenue l'esclave du démon et ne jouissant plus de la liberté des enfants de Dieu. Elle crie par ses œuvres, sinon par ses paroles : Je n'appartiens plus à Jésus-Christ, je ne suis chrétienne que de nom. Elle porte sur son front l'empreinte du péché, et tous les gens de bien fuient avec horreur son approche. Quel triste état ! qu'il est affreux ! quel soin ne devons-nous pas avoir de nous en garantir, ou d'en sortir si nous avons le malheur d'y être !

Vous me demanderez peut-être les preuves de cette vérité. Les voici : nous les trouvons encore dans l'histoire de tous les siècles. A peine Satan a-t-il péché, qui est chassé honteusement du royaume du ciel, et précipité dans le noir abîme. A peine Adam et sa malheureuse compagne, ont-ils goûté le fruit défendu, qu'ils sont bannis l'un et l'autre du paradis de délices, et condamnés à la mort et au travail. Transportez-vous à la porte des anciens temples dans les jours fortunés de la primitive Église, vous y verrez des pénitents pâles, exténués, couverts de cendres et de cilice, se recommandant aux prières de tous ceux qui entrent, et ne pouvant entrer eux-mêmes. Demandez-leur quelle est la cause du triste état où vous les voyez. Ils vous répondront en gémissant que ce sont leurs péchés qui les y ont réduits. Jugez du mal par le remède ; et comprenez combien sera terrible l'excommunication de l'éternité, puisque celle du temps a des effets si épouvantables.

O pécheurs qui m'écoutez, jusques à quand poursuivrez-vous l'iniquité, et vous laisserez-vous séduire par le mensonge ? Rentrez dans vous-mêmes, et réfléchissez sur les malheurs terribles qui vous menacent. Vous paraissez vivants, et vous êtes déjà morts aux yeux de Dieu. Semblables à Caïn, rejetés de la face du Tout-Puissant, vous errez dans

les voies malheureuses du vice et de l'erreur. Votre âme est difforme et corrompue. Vous répandez au loin la contagion du scandale par vos exemples et vos discours. Vous vivez sans Dieu, sur la terre ; et si la mort vous surprend dans cet état funeste, vous perdrez Dieu pour toujours. Est-il possible que vous osiez persévérer un seul moment dans un aveuglement si déplorable ? Ouvrez donc enfin vos yeux à la lumière, et votre cœur au repentir. Imitez les lépreux de notre évangile. Pénétrés de l'horreur de leur état, ils en cherchent le remède auprès de Jésus-Christ, ils savent que ce divin Sauveur est venu sur la terre pour guérir les malades les plus désespérés. Ils s'adressent à lui avec confiance, et leur espoir n'est pas trompé. Imitez leur foi, si vous voulez avoir part à leur récompense.

Terminons cette première partie par cette courte prière que Jésus-Christ nous a apprise et que nous récitons tous les jours, mais que nous ne comprenons pas peut-être assez : Seigneur, délivrez-nous du mal. *Libera nos a malo.* Ce mal, ce ne sont ni les maladies, ni les afflictions, ni la mort même ; c'est le péché. C'est le mal souverain et par excellence, le mal du temps et le mal de l'éternité ; le mal du ciel, puisqu'il en a exclu une infinité d'anges; le mal de la terre, puisqu'il y a introduit toute sorte de maux ; le mal de l'enfer, puisqu'il ne serait plus enfer, sans le péché ; le mal de l'homme, puisque l'homme n'a proprement à craindre que ce seul mal ; le mal de Dieu lui-même, puisque Dieu est venu se livrer à toute sorte de maux pour le réparer. Jetez les yeux sur la croix, et vous comprendrez ce que c'est que le péché. Quel est celui que j'y vois couvert de plaies, et pour me servir des expressions de l'Écriture, semblable à un lépreux? C'est Jésus-Christ lui-même, le fils de Dieu, qui est venu se faire lépreux, pour me guérir de la lèpre du péché. O monstre affreux, je te déteste ! Seigneur, délivrez-moi du mal du péché. *Libera nos a malo.* Voilà le mal, chrétiens. Quel en est le remède ? nous l'allons voir dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Le remède.

C'est une chose digne de remarque, chrétiens auditeurs que de tous les malades que Jésus-Christ a guéris, les lépreux

sont les seuls qu'il ait renvoyés aux prêtres. Il en agissait ainsi, non-seulement pour se conformer à la loi de Moïse qu'il était venu perfectionner et non abroger ; mais encore, et par-dessus tout, pour nous apprendre que dans la loi nouvelle, dont l'ancienne n'était que la figure, les prêtres devaient être les dépositaires et les ministres du remède de la lèpre spirituelle. Quel est ce remède ? mes frères, c'est le sacrement de la pénitence.

Or, je trouve dans la conduite des lépreux de notre évangile, et dans ce que Jésus-Christ leur ordonne, l'image, quoiqu'imparfaite, de ce que doivent faire les chrétiens eux-mêmes, pour obtenir le rémission de leurs péché. Or, vous le savez, mes chers auditeurs, le sacrement de pénitence est composé de quatre parties, qui sont : la contrition, la confession, l'absolution et la satisfaction. L'absolution regarde le prêtre, et les trois autres le pénitent. Je dis que ces quatre parties nous sont marquées d'une manière évidente dans notre évangile ; mais j'ajoute en même temps, d'une manière imparfaite, parce que, pour ne parler d'abord que de la sentence du prêtre, celle des prêtres de l'ancienne loi se bornait à déclarer que la lèpre n'existait plus, au lieu que la sentence d'absolution que prononcent les prêtres de la loi nouvelle, efface elle-même la lèpre spirituelle, en vertu de ces paroles de Jésus-Christ : Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel. La différence est donc très-grande entre les prêtres de l'ancienne loi, et ceux de la loi nouvelle. Mais malgré cela, je prétends que la conduite des lépreux de notre évangile, peut nous servir jusqu'á un certain point de modèle, dans les trois parties du sacrement de pénitence qui regardent le pénitent, et qui sont, comme je l'ai déjà dit, la contrition, la confession et la satisfaction. C'est ce que vous allez voir par la suite de l'explication de notre évangile.

Je dis d'abord que les lépreux de notre évangile sont des modèles de contrition. Je sais que leur douleur était une douleur naturelle, et que celle que doit concevoir un chrétien à la vue de ses péchés, doit être une douleur surnaturelle. Ils cherchaient la guérison d'une maladie du corps, et nous cherchons la guérison des maladies de notre âme ; voilà la

différence. Mais du reste, dans ce qu'ils font, nous voyons l'image et la figure de ce que nous venons faire nous-mêmes, pour exciter en nous des sentiments de contrition, lorsque nous venons chercher la rémission de nos fautes dans le sacrement de la pénitence.

Et d'abord, pénétrés d'horreur à la vue de leur état, il se tiennent loin de Jésus-Christ ; ils se jugent indignes de paraître devant lui ; ils n'osent se montrer en sa présence. *Steterunt a longe.* Et voilà le premier sentiment qui doit animer le pécheur. Il doit rentrer en lui-même ; examiner en détail toutes les plaies dont son âme est couverte ; sonder leur profondeur, voir toutes les circonstances qui ont accompagné ses fautes ; et, à cette vue, pénétré d'une confusion salutaire, à l'exemple de ce publicain, dont il nous est parlé dans un autre endroit de l'Évangile, se tenir à la porte du temple, loin de Jésus-Christ, courbé vers la terre, n'osant lever les yeux vers le ciel, frappant sa poitrine, et disant dans le fond de son âme : Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un grand pécheur. Mais où sont les chrétiens qui se préparent de la sorte au sacrement de pénitence ? La plupart ne jettent qu'un coup d'œil rapide sur leurs péchés, et montrent par la manière seule dont ils s'approchent du sacré tribunal, combien ils sont éloignés de ces sentiments de honte et de confusion qui animaient les lépreux de notre évangile. *Steterunt a longe.*

Mais cette honte pourrait être excessive, et celle des lépreux ne l'est pas : elle ne les empêche pas d'élever leur voix pour implorer la miséricorde de Jésus-Christ. *Levaverunt vocem suam.* Il y en a plusieurs, dit saint Augustin, qui n'ont pas honte de pécher, et qui ont honte de faire pénitence : ils ne rougissent par de leurs plaies ils rougissent du remède qui doit les guérir. Que pensera-t-on de moi dans le monde, disent les pécheurs de ce caractère, si l'on me voit retrancher mon luxe, fuir les mauvaises compagnies, assidu et modeste dans nos temples, fréquentant les sacrements ! On dira que vous êtes converti. Vous ne l'êtes donc pas, puisque vous ne voulez pas le paraître. Vous n'avez donc ni la douleur, ni le ferme propos nécessaires pour une contrition véritable. Ah ! si vous désiriez autant de guérir, que le désiraient les lépreux de notre évangile, un lâche respect humain ne vous retiendrait pas. Vous élèveriez la voix à

leur exemple, vous diriez un adieu éternel au monde, vous avoueriez hautement vos torts, vous crieriez vers Dieu pour en obtenir le pardon de sa miséricorde. Mais vous n'osez le faire ; preuve que vous n'êtes pas sincèrement converti. Vous ne sentez pas assez vos maux, vous n'en désirez pas assez le remède. Voilà ce qui vous empêche d'élever vos voix, comme ces lépreux de notre évangile, vers Jésus-Christ. *Levaverunt vocem suam.*

Mais, que lui disent-ils? Ah ! mes frères, leurs paroles méritent de notre part la plus sérieuse attention : Jésus, notre maître, s'écrient-t-ils, ayez pitié de nous. *Jesu, præceptor, miserere nostri.* Ils l'appellent Jésus, et ils l'appellent maître. Jésus signifie Sauveur, et maître signifie docteur. Lorsqu'un pharisien vint demander à Jésus-Christ quel était le plus grand commandant de la loi, il l'appella maître, *præceptor ;* et lorsque l'ange annonça à Marie qu'elle serait mère de Dieu, il lui dit que son Fils s'appellerait Jésus, parce qu'il sauverait son peuple. *Salvum faciet populum suum.* Comme maître, il nous a donné la loi, et comme Sauveur, il nous a donné la grâce. Oh ! que ces deux paroles, si nous les méditons attentivement, seraient propre à exciter dans nos cœurs, tous les sentiments d'une contrition véritable ! Prenez d'abord en main la loi de Jésus-Christ, les commandements de Dieu et de l'Église ; et, à la vue des infractions que vous vous êtes permises contre cette loi sainte, dont vous n'avez presque observé aucun point, avouez que vous êtes indigne de porter le nom de chrétiens, et d'être admis au nombre de ses disciples, puisque vous avez jusqu'à présent méconnu son autorité, violé ses préceptes, méprisé sa doctrine. Promettez-lui d'être à l'avenir plus fidèles à observer la loi qu'il vous a donnée, et dites-lui dans ces sentiments : Jésus notre maître, ayez pitié de nous. *Jesu præceptor, miserere nostri.* Mais après avoir considéré Jésus-Christ comme votre docteur et votre maître, considérez-le comme votre Sauveur. Prenez en main l'image de Jésus-Christ crucifié, et que chacun se dire à lui-même : c'est moi, ce sont mes péchés qui l'ont mis sur cette croix, qui l'ont couronné d'épines, qui l'ont abreuvé de fiel et de vinaigre, qui l'ont couvert de plaies, qui ont percé son cœur d'une lance. Pourriez-vous à cette vue être insensible, ne pas détester le péché qui a fait mourir votre Père et votre

Dieu, et ne pas former la résolution ferme et sincère de plutôt mourir, que de le commettre encore ? Dites-lui donc dans ces sentiments : Jésus, mon Sauveur, ayez pitié de moi. *Jesu salvatori miserere mei.* Arrêtez-vous particulièrement à cette dernière parole : ayez pitié de moi. Dites-la avec la même humilité que le prophète David, dans ce beau psaume qu'un pécheur ne saurait trop méditer, et où sont consignés les sentiments de sa pénitence. Dites-la avec la même humilité que les lépreux de notre évangile : Jésus notre maître, ayez pitié de nous : *Jésu præceptor, miserere nostri.*

C'est ainsi que les lépreux dont nous parlons sont un modèle de contrition, par la confusion que leur cause l'horreur de leur état, que le désir qu'ils montrent d'en être guéris, et enfin par la belle prière qu'ils adressent pour cela à Jésus-Christ. J'ajoute qu'ils sont un modèle de la confession, par la foi et la confiance qui les conduisent aux pieds des prêtres.

Jésus-Christ leur dit : Allez vous montrer aux prêtres. *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* Mais observez bien de quelle manière, et en quelles circonstances il le leur dit, et vous verrez qu'il veut éprouver par là leur foi et leur confiance. Il nous est parlé dans l'Évangile d'un autre lépreux que notre divin Sauveur envoya aussi aux prêtres ; mais avant de le leur adresser, il le toucha et lui dit : je le veux, soyez guéri. *Volo, mundare.* Il n'alla donc aux prêtres qu'après avoir obtenu sa guérison, comme la loi le portait. Mais à l'égard des lépreux de notre évangile, Jésus-Christ agit d'une autre manière : il ne les guérit pas, il leur ordonne tout simplement d'aller se montrer aux prêtres : *Ite.* Ils auraient pu dire : Qu'avons-nous besoin d'aller nous montrer aux prêtres, puisque nous ne sommes pas guéris. Non, mes frères, ils ne raisonnent pas de la sorte : ils se mettent en route sur la parole de Jésus-Christ ; ils s'abandonnent à lui avec confiance ; et par cette preuve qu'il donnent de leur foi, ils méritent leur guérison : tandis qu'ils allaient aux prêtres, leur lèpre disparut. *Dum irent, mundati sunt.* Quelle instruction pour nous, chrétiens auditeurs ! Voulez-vous faire une confession parfaite ? apportez aux pieds du prêtre la même foi et la même confiance que ces dix lépreux. Regardez le prêtre comme vous représentant la personne même de Jésus-Christ. Alors votre confession sera telle qu'elle doit être : elle sera humble, en-

tière, sincère, soumise. Vous direz tout ce qu'il faut, vous ne direz que ce qu'il faut, et vous sortirez du saint tribunal, en grâce avec Dieu, et pleinement justifié. Mais est-ce ainsi que l'on se confesse ! Hélas ! mes frères, que cette foi est rare ! On cherche à tromper son confesseur, comme si l'on pouvait tromper Dieu. On ne montre ses plaies qu'à moitié, on les cache, on les dissimule. Faut-il donc s'étonner si l'on ne retire souvent d'autre fruit de ses confessions, que de sortir du tribunal de la pénitence avec un péché de plus ? Imitons la foi des lépreux de notre évangile, et cette foi qui les guérit, nous guérira nous-mêmes. *Dum irent mundati sunt.*

Observez en second lieu que parmi ces lépreux, il y en avait un qui était samaritain. Jésus-Christ ne l'envoie pas aux prêtres de Samarie, mais aux prêtres de Jérusalem, parce que la foi ne peut être que dans la véritable Église. Les Samaritains étaient schismatiques, comme Jésus-Christ le déclara à cette femme qu'il vit près du puits de Jacob, en lui disant : Vous adorez ce que vous ne connaissez pas; mais pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut doit venir des Juifs. Il nous apprenait par là qu'il n'y a que la véritable Église qui puisse remettre les péchés, et que la confession doit être faite à un prêtre approuvé par elle. Le samaritain va sans hésiter où Jésus-Christ l'envoie, et donne par là, de son côté, une preuve encore plus forte de foi et de confiance, qui lui mérite d'obtenir en chemin sa guérison entière. *Dum irent mundati sunt.*

Enfin les lépreux de notre évangile sont des modèles de satisfaction. Jésus-Christ en guérissant un autre lépreux aux environs de Capharnaum, lui dit d'offrir dans le temple le sacrifice que Moïse avait commandé. *Offer munus quod præcepit Moyses.* Les lépreux de notre évangile l'offrirent sans doute eux-mêmes, puisque la loi le prescrivait à tous indistinctement. Or, que nous représente ce sacrifice, mes très-chers frères ? C'est la satisfaction, dernière partie du sacrement de pénitence, qui nous oblige à certains sacrifices, que nous devons offrir à Dieu, pour le remercier de la grâce qu'il nous a faite, en nous pardonnant nos offenses, et pour obtenir la rémission de la peine temporelle due à nos péchés. Cette satisfaction est pour nous un devoir indispensable : voilà pourquoi le confesseur, après avoir entendu l'aveu de

nos fautes, nous impose une pénitence. Mais cette pénitence sacramentelle n'est qu'une partie bien faible de ce que nous devons à Dieu. Nous devons lui offrir sans cesse des sacrifices d'expiation et de reconnaissance, lui sacrifier nos haines, nos animosités, nos antipathies, lui sacrifier tous les faux plaisirs du monde, et tous les dangers que nous pourrions y rencontrer pour notre salut. Nous devons lui faire le sacrifice de nos biens par les restitutions et les aumônes, le sacrifice de toutes les parures indécentes et de toutes les vanités, le sacrifice de tous les mauvais tableaux et de tous les mauvais livres. Ces lépreux de notre évangile n'offrirent que la chair des animaux ; mais nous, nous devons immoler notre propre chair par la pénitence, notre esprit par l'humilité, notre cœur par la contrition. Si les sacrifices que Moïse avait prescrits après la guérison de la lèpre, devaient être offerts à Dieu, à combien plus forte raison doivent l'être ceux que Jésus-Christ nous a prescrits après la rémission de nos péchés dans le sacrement de pénitence ! *Offer munus quod præcepit Moyses.*

Qui aurait cru, mes frères, que ces dix lépreux, qui pour obtenir la guérison de leur corps avaient montré jusque-là tant de foi, tant d'ardeur, tant de confiance, n'auraient pas mérité d'obtenir en même temps la guérison de leur âme, en se mettant à la suite de leur divin médecin, et en lui montrant ainsi leur fidélité et leur reconnaissance ? Mais hélas ! sur dix, il ne s'en trouve qu'un seul qui retourne vers Jésus-Christ, et celui-là encore est un étranger, un samaritain. Aussi, notre divin Sauveur ne peut-il s'empêcher d'en témoigner sa douleur et sa surprise : Tous les dix, dit-il, n'ont-ils pas été guéris ? et les neuf autres, où sont-ils ? Il n'y a que cet étranger qui soit venu témoigner à Dieu sa reconnaissance. *Nonne decem mundati sunt ?* Et voilà, mes frères, le triste spectacle dont nous avons si souvent la douleur d'être les témoins, à la suite d'une solennité, d'une mission, d'une retraite, où nous avions eu la consolation de voir les pécheurs accourir en foule au tribunal de la pénitence. A peine quelques-uns persévèrent-ils dans le chemin de la vertu : les autres reprennent leurs premières voies, et retournent au monde avec autant de facilité qu'ils avaient eu recours à Dieu ; de sorte que nous pourrions dire d'eux ce que Jésus-

Christ dit aujourd'hui de la plupart des lépreux de notre évangile : Et les autres où sont-ils? *Et novem ubi sunt ?*

Mais la négligence et l'ingratitude de ses neuf compagnons n'affaiblit point la fidélité et la reconnaissance du Samaritain de notre évangile. Il se prosterne la face contre terre aux pieds de Jésus-Christ, et lui rend grâce, en louant Dieu à haute voix. Jésus-Christ l'accueille avec bonté, il fait son éloge, il le relève, il l'avertit de persévérer, et il reconnaît publiquement que c'est sa foi qui la sauvé. *Fides tua te salvum fecit.* Puissions-nous, chrétiens auditeurs, comme cet heureux Samaritain, sortir du péché, renaître à la grâce, persévérer dans la vertu, et entendre un jour de la bouche de Jésus-Christ ces consolantes paroles : Courage, bon serviteur, vous ne vous êtes pas laissé entraîner par les mauvais exemples du monde, vous avez été reconnaissant et fidèle, vous avez persévéré dans mon service ; je veux vous récompenser ; entrez dans la joie de votre maître ; c'est votre foi qui vous a sauvé. *Fides tua te salvum fecit.* Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ guérit dix lépreux

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus allant à Jérusalem, passait à travers la Samarie et la Galilée. Et comme il était à l'entrée d'un village, dix lépreux se présentèrent à lui se tenant éloignés ; et élevant la voix, ils dirent : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous.

Il peut paraître surprenant de voir un aussi grand nombre de lépreux réunis dans un petit lieu ; mais quand on pense aux lois sévères qui leur étaient imposées dans la nation juive, l'étonnement disparaît. Pour empêcher la communication de leur maladie contagieuse, Moïse les avait assujettis à des précautions très-rigoureuses. Toute société avec leurs frères leur était interdite; tout séjour dans les villes et dans les bourgades, défendu : ils campaient au dehors ; et pour que les hommes sains évitassent leur approche, ils étaient obli-

gés d'avoir la tête decouverte et leurs habits déchirés, et de crier de loin aux passants qu'ils étaient impurs. Nous les voyons dans cet évangile se présenter au divin Sauveur, non dans le village, où il ne leur était pas permis de pénétrer, mais avant qu'il y entrât ; et au lieu de s'approcher de lui, comme les autres malades qu'attirait sa bonté, se tenir éloignés, et implorer de loin sa bienfaisance. Ces malheureux, bannis du commerce des hommes, ne pouvaient en avoir qu'entre eux ; un malheur commun, un besoin réciproque les rassemblait : ils adoucissaient mutuellement leur affliction, et ils se consolaient entre eux, autant qu'ils le pouvaient, du mépris que leur témoignait le reste des hommes. Outre cette nécessité de faire société entre eux, résultant de l'impossibilité d'en avoir d'autre, les lépreux étaient encore réunis par le sentiment naturel qui attache les infortunés les uns aux autres. C'est une vérité démontrée par l'expérience, que la misère est entre les hommes un des liens les plus forts. Il est étonnant, et cependant bien véritable, que la richesse donnée par la Providence à quelques individus, pour le soulagement des misérables, endurcit le cœur, et le rend insensible aux maux qu'elle devrait adoucir. Beaucoup trop de riches ressemblent à celui dont Jésus-Christ a fait une de ses paraboles ; n'éprouvant pas la misère, ils semblent n'en avoir pas d'idée : ils voient uniquement l'intervalle que la fortune met entr'eux et le pauvre ; ils ne considèrent pas les liens par lesquels la nature et la religion les en rapprochent. On se montre d'autant plus insensible au malheur, qu'on a, et plus de moyens, et plus d'obligations d'y remédier. Au contraire, l'indigence rapprochant les hommes de la nature, ranime dans leurs cœurs les sentiments qu'elle inspire ; en les rendant plus égaux, elle leur fait bien connaître ce qu'ils se doivent mutuellement. Les maux que l'on éprouve rendent sensibles à ceux des autres ; le cœur ouvert à la peine, est plus accessible à la pitié ; le besoin qu'on a de secours, fait sentir plus vivement le devoir de secourir les autres. Vous verrez plus de traits d'humanité, plus d'actes de bienfaisance, plus d'œuvres de charité dans la classe qui semble n'avoir qu'à les solliciter, que dans celle que toutes sortes de titres obligent à les multiplier.

Cette association des lépreux donne encore lieu à une autre réflexion. La lèpre corporelle était, comme nous l'avons expliqué ailleurs, l'emblème de la lèpre spirituelle, c'est-à-dire du péché (1). Ainsi, l'union des lépreux entr'eux représente celle que nous voyons entre les pécheurs. Un proverbe trivial, fondé sur la nature, justifié par une expérience constante, et consacré par l'Esprit-Saint, enseigne que l'on ressemble à ceux à qui on s'unit (2). La conformité des goûts, des inclinations, des principes, est la cause la plus générale des liaisons. Les justes recherchent la société des justes ; ils vont prendre auprès d'eux l'instruction de leurs discours, l'appui de leurs exhortations, l'encouragement de leurs exemples ; et, parce qu'ils sont saints, ils cherchent des motifs et des moyens de le devenir encore davantage. Les pécheurs, de leur côté, courent avec ardeur après le commerce des pécheurs : ce n'est pas qu'il n'y ait entr'eux de grands sujets de contestation ; mais les mêmes causes qui les divisent, les réunissent aussi fréquemment. Leurs intérêts, leurs prétentions, leurs passions, tantôt les éloignent, tantôt les rapprochent ; leur société est une alternative de querelles et de raccommodements, d'amitiés et de haines ; il semble qu'ils ne puissent, ni se souffrir mutuellement, ni se passer les uns des autres ; ils se recherchent sans se désirer, se fréquentent sans s'aimer, se complimentent sans s'estimer ; ils se réunissent entre eux pour se dédommager, en raillant la vertu, de la honte qu'elle leur inspire, pour se livrer sans rougir à leurs dissolutions ; pour s'y autoriser par leur approbation réciproque ; pour se fortifier mutuellement contre le remords par leurs exemples.

Si la corruption du cœur est le principe ordinaire de la liaison avec les méchants, elle en est aussi constamment l'effet. C'est dans ces sociétés funestes que l'innocence se perd, et que la dépravation se consomme : celui qui y entre juste, y devient bientôt pécheur ; celui qui y arrive pécheur, ne tarde pas à devenir endurci. Si le juste lui-même a tant de peine à persévérer ; si, comme dit l'Apôtre, celui qui se sent

(1) Voyez l'explication de l'Évangile du troisième dimanche après l'Épiphanie, *tome premier*, page 301.

(2) Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit ; amicus stultorum similis efficietur. *Proverb. XIII.* 20.

debout, doit apporter une attention continuelle pour éviter de tomber (1) ; s'il a sans cesse besoin d'être soutenu par les prières, par les discours, par l'édification des autres justes ; combien n'aura-t-il pas à redouter la chute, quand à sa propre faiblesse se joindra l'impulsion de ces sociétés ? Il éprouve déjà une si grande difficulté à se défendre contre lui-même ? résistera-t-il encore à tant d'ennemis qui l'attaqueront en même temps ? Et plaise à Dieu que vous n'en soyez pas vous-même un déplorable exemple ! Mais, parmi les personnes que vous connaissez, combien n'en voyez-vous pas qui ont dû leur ruine aux compagnies auxquelles elles ont eu le malheur de se livrer ? Combien d'hommes, nés avec un caractère heureux, doués d'inclinations vertueuses, ornés de qualités précieuses, munis de principes religieux, sont allés tout perdre, tout dépraver, tout corrompre par les sociétés criminelles où ils se sont enfoncés ? Interrogez les misérables, parvenus par degrés au faîte de la scélératesse, que la justice humaine poursuit de sa vengeance, et va livrer au supplice : presque tous vous répondront que la première cause de leurs désordres, qui a successivement amené leurs crimes, fut leur liaison avec des hommes pervertis.

Il était bien plus facile de se préserver de la lèpre corporelle, qu'il ne l'est de se garantir de l'infection de la lèpre spirituelle. En premier lieu, on discernait sans peine les lépreux ; il suffisait de jeter les yeux sur eux, pour connaître leur état ; mais la lèpre de l'âme a cela de plus dangereux, qu'elle sait se cacher. On s'en approche sans la connaître ; on en est infecté sans s'en apercevoir. Beaucoup de pécheurs ont l'art de dissimuler leurs excès. L'ange des ténèbres sait qu'en se montrant sous sa vraie forme, il inspirera plus d'horreur que de désirs. Une de ses ruses les plus communes, est de se transformer en ange de lumière (2) ; pour détruire plus sûrement la vertu, il en emprunte l'apparence. En paraissant se soumettre aux dogmes sacrés, on sème adroitement des doutes ; avec l'air de pratiquer les devoirs religieux, on les altère par de fausses maximes artificieusement débitées ; on détourne de l'observation exacte des saintes règles,

(1) Qui se existimat stare, videat ne cadat. *I Cor.* X. 12.
(2) Ipse enim Satanas transfigurat se in angelum lucis. *II Cor.*, XI, 14.

en les traitant de rigorisme ; on éteint la piété, en présentant ses pratiques les plus autorisées, comme des minuties ; on étouffe le zèle, en faisant semblant de réprimer le fanatisme ; on appelle les désordres les plus honteux, des faiblesses ; la tolérance des vices, douceur et indulgence ; le silence et le sourire d'approbation à la vue des scandales, sagesse et modération ; ainsi, on éloigne du bien en paraissant le désirer, et on pousse au mal en semblant le détester.

En second lieu, il n'est pas possible de faire pour la lèpre spirituelle, comme il y en avait pour la lèpre corporelle, des règlements qui retranchent du commerce des hommes ceux qui en sont attaqués : outre l'impossibilité de les discerner tous, ils sont trop nombreux pour qu'on puisse ainsi les exclure. Pour n'avoir avec eux aucun commerce, il faudrait, dit saint Paul, sortir de ce monde (1). Les bannir de la société, serait la détruire ; interdire la communication avec eux, serait briser toutes les relations entre les hommes. Les temps sont revenus, que déplorait si énergiquement un prophète. Il n'y a plus dans le monde ni vérité, ni miséricorde, ni connaissance de Dieu. Tous les vices débordés à la fois, et ayant brisé leurs digues, inondent la face de la terre (2). Dans ce déluge universel de crimes, grand Dieu ! où est l'arche qui pourrait servir d'asile à la race sainte ? Dans l'impuissance de trouver une retraite où n'aient pas pénétré l'irréligion et le libertinage, forcément environné de leur contagion, le juste doit prendre d'efficaces précautions pour s'en préserver ; il doit, puisqu'il y est obligé, voir les pécheurs, mais sans fréquentation ; leur parler, mais sans familiarité ; vivre avec eux, mais sans liaison ; il doit d'abord prendre garde à ne recevoir de leur conversation aucun dommage, ensuite travailler à leur rendre la sienne profitable.

Ces dix lépreux, qui tous ensemble élèvent leur voix pour obtenir du divin Sauveur la délivrance de leur infirmité,

(1) Scripsi vobis in epistola : Ne commisceamini fornicariis. Non utique fornicariis hujus mundi, aut avaris, aut rapacibus, aut idolis servientibus ; alioquin, debueratis de hoc mundo exiisse. *I Cor.*, V, 9, et 10.

(2) Non est enim veritas, et non est misericordia, et non est scientia Dei in terra. Maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium inundaverunt. *Osée.*, IV, 1 et 2.

offrent l'image de la prière commune qu'il nous recommande expressément, et dont il nous déclare les avantages. Si deux d'entre vous, disait-il à ses disciples, s'accordent sur la terre pour former une demande, tout ce qu'ils auront sollicité, mon Père l'accordera ; car où se trouvent deux ou trois personnes rassemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles (1). Ce concert de vœux qui s'élèvent d'une assemblée pieuse, est agréable à Dieu ; c'est une réunion de forces, pour faire au royaume des cieux la sainte violence qui le conquiert (2). La piété ardente des uns, réchauffe la tiédeur des autres ; on s'anime, et on s'entre-aide mutuellement ; on y reçoit, et on y donne l'édification ; la bonté divine daigne même recevoir, comme un supplément de ce qui manque aux prières les moins ferventes, ce que les autres ont de plus vif et de plus animé. Entrant dans les vues de son divin Fondateur, l'Église a fait de la prière publique, le lien extérieur qui réunit tous ses enfants dans une même croyance et dans un même culte ; elle les invite à venir dans ses temples prendre part aux prières communes, et y apporter le tribut des leurs ; en partager le profit en y contribuant.

Les lépreux, en invoquant Jésus-Christ, lui donnent deux titres : celui de Jésus, c'est-à-dire de Sauveur, et celui de leur Maître. C'est aussi sous cette double qualité que nous devons l'implorer. Sa miséricorde d'une part, de l'autre son autorité nous inspirent la confiance et la soumission. Ces deux sentiments sont ceux qui doivent spécialement animer notre prière ; la confiance la rend vive ; la soumission la rend humble ; sans soumission elle s'emporte à la présomption ; sans confiance elle dégénère en pusillanimité. Disons donc comme ces lépreux : Mon Sauveur et mon Maître ! Disons-le avec le sentiment profond qui les animait. Si nous éprouvons le même désir qu'eux d'être guéris de notre infirmité, nous le demanderons avec la même ardeur. Ce qui rend nos prières languissantes, c'est que nos désirs le sont.

(1) Si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quamcumque petierint, fiet illis a patre meo, qui in cœlis est. Ubi enim sunt duo, vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. *Matth.*, XVIII, 19 et 20.

(2) Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. *Ibid.*, XI, 12.

Nous savons combien est hideuse la lèpre de notre âme; mais en même temps nous y sommes attachés. Notre raison fait quelques vœux pour qu'elle soit effacée ; mais notre cœur en fait aussi de secrets pour qu'elle nous reste ; et nous ressentons tout à la fois le désir et la crainte de la guérison. Notre volonté flottant entre deux sentiments contraires, ou ne fait aucune sollicitation, ou n'en fait que de trop faibles pour obtenir ce qu'elle demande.

Lorsqu'il les eut aperçus, il dit : Allez vous montrer aux prêtres : et en y allant, ils furent guéris.

Jésus-Christ n'emploie aucun moyen extérieur pour la guérison de ces lépreux ; il ne touche pas leur lèpre, comme il avait fait dans une occasion semblable ; il ne leur impose pas les mains comme il faisait souvent ; il ne leur dit pas même qu'il les guérit. Il a voulu, et le miracle est opéré. Leur ordonner d'aller se présenter aux prêtres, était déclarer que leur guérison était consommée ; car dans la loi judaïque c'étaient les prêtres qui étaient chargés de constater la guérison des lépreux ; eux seuls avaient le pouvoir de les rendre à la société. Ces ennemis mortels, ces persécuteurs acharnés du divin Sauveur, allaient être les premiers témoins de cet éclatant miracle ; ils allaient en devenir eux-mêmes les certificateurs ; et c'était de ceux qui haïssaient le plus violemment Jésus-Christ, qu'allait partir l'attestation solennelle d'un de ses plus brillants prodiges.

En ordonnant à ces lépreux d'aller se présenter devant les prêtres, il avait encore une autre intention : c'était de nous apprendre par quel moyen on pouvait obtenir dans sa loi, la guérison de la lèpre spirituelle. Il a donné à ses apôtres, et dans eux aux évêques, leurs successeurs, et aux prêtres auxquels ils le transmettraient, le pouvoir de remettre les péchés. C'est une condition indispensable pour obtenir cette rémission, d'aller se présenter devant eux. Nous voyons les lépreux guéris avant d'avoir vu le prêtre ; leur foi obtient ce bienfait avant qu'ils soient arrivés ; mais ils avaient commencé à obéir ; ils étaient en chemin quand leur guérison fut opérée. Ainsi la vivacité de la foi, l'ardeur de la charité, l'extrême douleur de la pénitence, peuvent mériter le pardon, avant que le prêtre ne l'ait prononcé ; mais elles ne dispensent pas de se présenter devant lui, pour qu'il le rati-

fie. Il n'est pas indispensablement nécessaire de se confesser pour obtenir la rémission ; mais le désir, la résolution sincère de se confesser, sont absolument nécessaires. L'absolution de Dieu suit celle de son ministre, ou doit en être suivie.

C'est en commençant à exécuter l'ordre du divin Maître, que l'infirmité des lépreux disparaît. Pour parvenir à la guérison de la nôtre, il ne suffit pas de la demander à Dieu ; il faut au moins commencer à nous mettre dans l'état où il veut que nous soyons ; il faut essayer de monter les premiers degrés de l'échelle sacrée qui unit la terre au ciel, pour qu'il nous tende d'en haut la main secourable qui nous fera atteindre le faîte ; il faut mériter avant d'obtenir. Notre obéissance aux ordres divins, attirera sur nos prières l'efficacité ; nos efforts pour rompre nos liens, nous en feront donner la force.

Nous avons aussi à considérer la foi des dix lépreux. Ils s'étaient présentés devant Jésus-Christ avec confiance ; ils lui obéissent avec docilité : ils ne raisonnent pas sur l'ordre qui leur est donné; ils l'exécutent sans délai : ils n'examinent pas si celui qui a le pouvoir de les guérir miraculeusement, n'a pas droit aussi de les dispenser des formalités ; ils n'objectent pas que ce n'est qu'après la guérison, et pour la vérifier, qu'on doit se présenter aux prêtres ; Jésus-Christ leur a ordonné d'y aller, et aussitôt ils se mettent en marche. Celui d'entre eux, qui était Samaritain, alla sans doute comme les autres devant les prêtres de Jérusalem ; il comprit que ce n'était pas aux prêtres schismatiques de Samarie, que Jésus l'envoyait. Nous devons, de même qu'eux, soumettre notre conduite entièrement aux règles de l'Église, et notre jugement à ses décisions. Nous n'avons pas à raisonner sur ce qu'elle prescrit ; nous n'avons qu'à obéir sans résistance, sans réserve, sans objection, sans murmure, sans retardement. Sa loi nous ordonne de nous présenter pour la rémission de nos péchés, aux prêtres ; mais uniquement à ceux qu'elle approuve, et à qui elle confie son autorité. Gardons-nous de nous adresser à ces ministres prévaricateurs, qu'à la honte de notre Église, et pour sa destruction, le schisme a élevé dans des chaires de pestilence. Loin d'obtenir d'eux notre guérison à notre propre lèpre, nous ajouterions celle dont ils sont infectés.

L'un d'entre eux, aussitôt qu'il s'aperçut qu'il était guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et se jetant le visage contre terre, il lui rendit grâces.

Le texte sacré nous présente ici un modèle de reconnaissance. L'un des lépreux, aussitôt qu'il se sent délivré de sa déplorable maladie, éprouve pour premier sentiment, la gratitude envers son bienfaiteur. Il devait être très-empressé de se présenter au prêtre, puisque ce n'était que par lui qu'il pouvait être rendu à la société, et rentrer dans les droits que lui avait fait perdre son infirmité ; mais ce n'est pas là ce qui l'occupe : il ne pense pas à jouir du bienfait, il ne songe qu'à remercier celui dont il le tient ; le besoin d'épancher son cœur est plus fort, que le désir de profiter des avantages qu'il vient de recouvrer ; il n'ira devant le prêtre, que quand il sera revenu de se prosterner aux pieds de Jésus. Ce n'est pas non plus sans une raison particulière, que l'Évangéliste remarque, qu'en rendant grâces à son Libérateur, le lépreux glorifiait aussi Dieu, reconnaissant par là que c'était de lui que venait sa guérison. C'est un sentiment, sans doute, bien naturel et bien juste que la reconnaissance envers ceux de qui nous recevons quelque bienfait, qui nous assistent dans nos besoins, qui nous soulagent dans nos peines, qui nous consolent dans nos afflictions, qui nous conseillent dans nos incertitudes, qui nous instruisent dans notre ignorance, qui nous avertissent de nos défauts, qui nous reprennent de nos fautes, qui nous ramènent de nos égarements ; mais en témoignant notre sensibilité à ceux dont nous avons reçu quelque bien, nous devons élever nos vues vers celui de qui il nous vient primitivement et principalement. Tout don excellent, dit l'Esprit-Saint, tout bien parfait nous vient d'en haut, et descend du Père des lumières (1). Les hommes par lesquels ils nous arrivent, ne sont que les instruments de la munificence divine, que les canaux qui font découler jusqu'à nous ses grâces. Cet homme dont nous venons de recevoir un bienfait, c'est Dieu qui lui en a inspiré la pensée, qui lui en a donné la volonté, qui lui en a fourni les moyens. Dieu est bien plus que lui notre bienfaiteur, puisqu'il ne l'est que

(1) Omne datum optimum, et omne donum perfectum de sursum est, descendens a Patre luminum. *Jac.*, I, 17.

parce que Dieu a fait en sorte qu'il le fût. A chaque bonheur que nous éprouvons, de quelque main qu'il vienne, c'est vers Dieu que doivent s'élever nos premières actions de grâces ; c'est par lui que doit commencer notre gratitude; c'est à lui qu'elle doit se terminer.

Concevons de là de quel poids de reconnaissance nous sommes chargés envers Dieu. Tout ce que nous avons jamais reçu, c'est de lui que nous le tenons. Notre existence fut le premier de ses dons ; et depuis celui-là, il n'a cessé de nous en combler, soit immédiatement et par lui-même, soit indirectement et par le moyen des hommes. Dans l'ordre de la nature, de la fortune, de la grâce, en tout genre, qu'avons-nous que nous ne tenions de lui (1)? Et même ce que notre faiblesse nous fait regarder comme des malheurs, les afflictions, les pertes, les infirmités, les douleurs; la foi nous révèle que ce sont encore des bienfaits divins. La vertu propre aux chrétiens, dit saint Jérôme, est de rendre grâces au Créateur, même des adversités qu'ils éprouvent (2). Comme Job, ils bénissent le Seigneur également, et de ce qu'il leur a donné et de ce qu'il leur a ôté (3). Nous étonnerons-nous après cela, d'entendre saint Paul nous déclarer que la volonté de Dieu est que nous lui rendions grâces en toutes choses (4) ; que nous le remerciions toujours et de tout (5) ? Puisque tous nos moments sont marqués par des bienfaits du Seigneur, n'est-il pas de justice stricte qu'ils soient consacrés à notre reconnaissance? Ce n'est pas que nous devions être continuellement occupés de ce sentiment, et en avoir l'idée présente à tous les instants; notre nature dégradée par le péché, est incapable de cette continuité de méditations célestes. Ce sera lorsque nous serons reçus dans le sein de Dieu, que nous pourrons y épancher notre sensibilité sans relâche et sans fin. La récompense de la reconnaissance que nous aurons

(1) Quid autem habes, quod non accepisti. *I Cor.*, IV, 7.

(2) Christianorum propria virtus est, etiam in iis quæ adversa putantur, gratias referre Creatori. *S. Hier. Commentar.*, lib. III, *in Epist. ad Ephes.*, cap. V.

(3) Dominus dedit, Dominus abstulit; sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum. *Job.*, I, 21.

(4) In omnibus gratias agite. Hæc est enim voluntas Dei in Christo Jesu, in omnibus vobis. *I Thessal.*, V, 18.

(5) Gratias agentes semper pro omnibus. *Ephes.*, V, 20.

ressentie sur la terre, sera de l'exprimer éternellement dans le ciel. Mais si l'état de faiblesse où nous nous trouvons dans cette triste vie, ne nous permet pas d'atteindre cette hauteur de perfection, efforçons-nous du moins d'en approcher autant que le peut notre nature. Nous ne pouvons pas rendre de perpétuelles actions de grâces ; rendons-en de fréquentes : dans l'impuissance de faire de notre gratitude des actes continuels, faisons-en notre état habituel, et pénétrons-nous tellement de tout ce que nous devons à Dieu, que nous en soyons reconnaissants lors même que notre esprit distrait est occupé à d'autres objets.

Si la reconnaissance envers Dieu est une obligation imposée à tous les hommes, combien n'y sont pas plus strictement astreints ceux que, de l'état du péché, la miséricorde divine a fait passer à l'état de grâce ; qui, d'ennemis de Dieu, ont obtenu de redevenir ses amis, et qui, couverts précédemment d'une lèpre hideuse, ont eu le bonheur d'en être délivrés ! La rémission d'un seul péché, est une grâce qu'il est au-dessus de notre pouvoir de reconnaître convenablement. Nous jugeons qu'un bienfait doit être d'autant plus vivement senti, qu'il a été moins mérité. Quelle estime ne devons-nous pas faire de celui de la réconciliation, dont nous nous étions rendus aussi indignes ? Nous avions provoqué la colère du Seigneur, et c'est sa clémence qui nous a répondu. Il a opposé à nos outrages le plus grand des bienfaits ; il a été plus miséricordieux encore, que nous ingrats. Quel titre avions-nous à cette immense faveur ? Quel droit à cette préférence ? Pourquoi avons-nous été les heureux objets de la miséricorde, plutôt que tant de malheureux qui sont les victimes de la justice ? En pensant avec effroi à leur déplorable sort, songeons qu'il eût pu être le nôtre. Où serions-nous maintenant, si Dieu eût exercé ses droits sur nous, comme sur eux ? Combien de misérables déplorent, dans des tourments éternels, des offenses moins graves que celles dont nous nous étions rendus coupables ? C'est de cet affreux abîme que la bonté divine nous a retirés. La main qui eût pu s'appesantir sur nous, nous a soulevés ; au lieu de nous précipiter, comme nous l'avions mérité, elle nous a guidés dans les sentiers de la pénitence : de l'attente effrayante des plus horribles tourments, nous sommes passés à l'espoir d'une

félicité qui excède toutes nos idées. Voilà ce que, de plus que les autres, nous devons à la bienfaisance divine. Chacun des péchés dont elle nous a délivrés, a augmenté notre dette envers elle d'une somme immense. Nous sommes par nous-mêmes incapables d'y satisfaire ; tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, est insuffisant pour nous acquitter. Mais telle est encore cette indulgence infinie, qu'elle daigne se contenter du peu que nous pouvons ; elle reçoit en paiement nos efforts, et jusqu'à nos désirs de la payer. Aurions-nous le cœur assez dur pour n'être pas sensibles à des bontés si étendues, si multipliées de la part de Dieu, et si peu méritées de la nôtre ?

Nous voyons dans le lépreux de cet évangile, le modèle d'une vive et humble reconnaissance. Arrivé devant son bienfaiteur, il se prosterne à ses pieds, le visage attaché à la terre. Il connaît l'impuissance d'exprimer ce qu'il sent, de rendre ce qu'il doit ; il n'a encore rien dit, tous les assistants l'ont entendu ; il n'a rien dit, mais sa posture dit plus que sa bouche ne pourrait articuler ; son silence parle pour lui. L'admiration, le respect, la reconnaissance tiennent longtemps sa voix étouffée ; enfin la parole lui est rendue, et c'est pour faire éclater les transports de sa gratitude. A ces traits reconnaissons-nous la nôtre ? Ne devrions-nous pas être sans cesse prosternés aux pieds de Jésus-Christ, nous qu'il a souvent guéris d'une lèpre plus honteuse et plus funeste ? Notre vie ne devrait-elle pas être une continuelle action de grâces ? Et n'est-ce pas un grand sujet de confusion, de voir combien nous sommes éloignés de ce que nous devrions être ?

Or, cet homme était un Samaritain. Jésus lui dit : Tous les dix ne sont-ils pas guéris ? où sont donc les neuf autres ? Il ne s'est trouvé que cet étranger qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu.

Nous voyons ici l'emblème d'une vérité bien déplorable : c'est que la véritable reconnaissance est extrêmement rare parmi les hommes. Dix lépreux sont guéris ; un seul vient rendre grâces. Il ne faut pas croire que les neuf autres fussent absolument insensibles au bienfait qu'ils venaient de recevoir ; pour les croire entièrement dénués de gratitude, il faudrait leur supposer des cœurs d'une inconcevable dureté.

Mais ce sentiment n'était pas dans eux, ce qu'il devait être. La joie l'emportait sur la reconnaissance ; ils sentaient plus vivement le bonheur que le bienfait ; ils étaient plus empressés d'aller se montrer aux prêtres, que de venir se jeter aux pieds de Jésus ; et d'être rétablis dans leur état de citoyens, que de remercier celui à qui ils le devaient. Considérons ce qui se passe journellement dans le monde, et peut-être dans nous-mêmes. Au moment où on reçoit un bienfait, on se sent l'âme émue ; on se dit pénétré de reconnaissance, on le croit peut-être : mais ce qui montre qu'elle est bien peu profonde, c'est qu'après un peu plus, un peu moins de temps, elle s'affaiblit graduellement, et finit par se dissiper tout à fait. C'est surtout envers Dieu qu'elle est bien légère. On voit à l'époque des solennités pascales, à l'occasion d'une mission, d'une retraite, des pécheurs guéris de leurs mortelles infirmités ; combien peu Jésus-Christ en voit à une fête suivante, revenir au pied de ses autels, lui rendre leurs actions de grâces ! Sur dix, à peine en aperçoit-il un seul ; et il pourrait dire encore : *Les neuf autres, où sont-ils* ? Les affaires, les tracas, les dissipations, les plaisirs du monde, leur ont déjà fait oublier la grâce qu'ils ont reçue ; peut-être la leur on fait perdre: non-seulement la reconnaissance est éteinte, mais, peut-être déjà l'ingratitude a éclaté. En nous examinant, ne trouverons-nous pas que c'est là l'histoire de notre cœur ? N'aurons-nous pas à lui reprocher les alternatives continuelles de contritions et de rechutes, et des passages fréquents d'une reconnaissance légère, à une ingratitude formelle ?

Serait-il donc nécessaire de nous exciter à ce sentiment que nous devrions trouver tout formé dans nous, auquel tout nous porte, que nous éprouvons naturellement et comme involontairement ? L'Auteur de notre nature a placé dans nos cœurs la reconnaissance, pour nous attacher plus fortement à lui ; son intention a été que nous lui fussions unis par le double lien de ses bienfaits et de notre sensibilité ; et comme il voulait être notre plus grand bienfaiteur, il voulait être l'objet de notre plus abondante gratitude. Mais nous, par une interversion d'idées, aussi inconcevable qu'elle est funeste, trompant les vues de sa sagesse, abusant des dons de sa miséricorde, nous nous permettons d'être ingrats uniquement à son égard. Nous rougirions de l'être envers les hommes ;

nous nous piquons d'une vive reconnaissance pour ceux dont nous avons reçu quelque bien ; nous exagérons celle que nous ressentons ; nous feignons celle que nous n'éprouvons pas. L'ingratitude est vis-à-vis des hommes, le vice le plus odieux, le plus méprisé, le plus bas ; cesserait-elle d'être tout cela, quand elle s'adresse à Dieu? Celui de qui nous tenons tout, serait-il le seul à qui nous ne dussions rien? Loin de nous des pensées aussi déraisonnables et aussi criminelles. Pour nous entretenir dans la pratique de ce devoir qui est si important, et qui devrait nous être cher, rappelons souvent à notre mémoire tout ce que, dans le cours de notre vie, nous avons reçu de Dieu ; rendons-en grâces fréquemment, dans les termes les plus affectueux que pourra nous fournir notre sensibilité ; animons-nous par l'exemple de tant de saints, si vivement pénétrés de ce sentiment. Contemplons notre divin modèle lui-même, faisant précéder presque toutes ses actions de l'action de grâces : il n'avait à remercier de rien, lui qui tenait tout de lui-même, et qui possédait tout par la nécessité de sa nature ; mais c'était pour nous qu'il le faisait. Il voulait nous instruire, et nous faire sentir l'obligation d'exprimer à Dieu notre reconnaissance ; il voulait de plus que nos actions de grâces étant unies aux siennes, en acquissent un prix qu'il n'est pas en notre pouvoir de leur imprimer ; il donnait à notre reconnaissance, tout à la fois la leçon, l'encouragement et le mérite. Ne croyons pas cependant qu'elle doive se borner à de vaines protestations, à de simples effusions de sensibilité ; c'est surtout par nos actions qu'elle doit se manifester : faisons la volonté de Dieu, ce sera le témoignage de notre gratitude, le plus agréable à ses yeux. Considérons que, par nos péchés, non-seulement nous offensons le bienfaiteur le plus tendre, le plus généreux ; mais que pour l'offenser nous nous servons de ses bienfaits ; que nous tournons contre lui ses propres dons, et que nous employons à l'outrager, ce qu'il nous avait donné pour l'honorer.

Remarquons sur quoi porte le reproche que fait le Sauveur aux lépreux : ce n'est pas sur ce qu'ils ont manqué de revenir le remercier, c'est qu'ils ont omis de rendre gloire à Dieu. Ce qui lui est personnel ne le touche pas ; il n'est affecté que de ce qui concerne son Père. Si c'est un devoir dans celui qui reçoit un bienfait d'être reconnaissant, c'en est un

dans celui qui l'accorde de ne pas être ému par l'espoir d'exciter la reconnaissaissance. Si vous faites du bien, dit le Sauveur, à ceux qui vous en font, quel sera votre mérite, puisque les pécheurs font de même? Faites du bien, n'en espérant rien (1). Des motifs d'un ordre supérieur doivent exciter notre bienfaisance. Dieu qui nous la prescrit, veut en être l'objet, et daigne en être le prix ; et comme c'est pour lui que nous devons faire du bien, ce n'est que de lui que nous devons attendre le retour : toute autre récompense est au-dessous du chrétien ; nous cessons de mériter de lui, dès que nous nous rabaissons à un autre intérêt. Et que peut ajouter la reconnaissance des hommes à la qualité des œuvres que nous faisons en vue de Dieu ? Au lieu de la désirer, il serait, et plus noble, et plus avantageux de souhaiter leur ingratitude.

Mais si l'insensibilité de ceux que nous avons obligés ne doit pas nous affliger, nous ne devons pas non plus être indifférents à leur ingratitude envers Dieu. Comme c'est de lui principalement qu'ils reçoivent le bien que nous leur faisons, nous devons les porter à lui en témoigner leur reconnaissance : nous pouvons même en ce sens nous affliger de leur ingratitude envers nous ; non pour notre intérêt, mais pour le leur ; non parce qu'ils nous font tort, mais parce qu'ils se nuisent à eux-mêmes ; non parce qu'ils nous manquent, mais parce qu'ils désobéissent à Dieu. La pratique à cet égard est extrêmement délicate ; c'est la charité seule qui doit nous animer, et nous devons craindre que l'amour-propre n'emprunte ses principes et son langage. Dans cette circonstance, il faut employer toutes les précautions pour que notre intérêt ne soit ni ne paraisse être notre mobile.

Le divin Sauveur nous fait encore observer que le seul des lépreux, guéris qui soit venu témoigner sa reconnaissance, est un étranger, un Samaritain. Ainsi, nous voyons souvent pécher contre cette belle vertu, ceux qui devraient en être le plus pénétrés. La multitude des biens qu'on a reçus, serait une forte raison de s'y montrer plus sensible ; et c'est au con-

(1) Et si benefeceritis his; qui vobis benefaciunt, quæ vobis est gratia ? et peccatores hoc faciunt ? siquidem Benefacite... nihil inde sperantes. *Luc.*, VI. 33 et 35.

traire trop souvent cette abondance qui cause l'insensibilité. On se fait une habitude de les recevoir ; à force d'en avoir, on oublie que ce sont des grâces ; on se persuade qu'on y a droit ; et on imagine acquérir à titre de justice, ce que l'on obtient par une faveur singulière. Accoutumés aux bienfaits divins, les Juifs avaient fini par s'imaginer qu'ils leur étaient dus ; nous voyons les lépreux, même de cette nation, regardant leur guérison miraculeuse, comme accordée à titre d'enfants d'Abraham, négliger de venir en remercier. Mais nous voyons un exemple contraire dans l'étranger : il reconnaît combien son état de Samaritain devait l'éloigner des faveurs du Fils de David ; le sentiment de son indignité anime celui de la reconnaissance.

Après avoir considéré ces lépreux si diversement affectés, retournons nos regards sur nous mêmes ; examinons dans laquelle de ces deux classes nous nous trouvons. Combien d'entre nous, se familiarisant avec les bienfaits de Dieu, en usent comme de biens qui leur sont propres, jouissent des dons de la grâce, comme de ceux de la nature, les regardent comme un ordre de choses ordinaire, réglé et constant, et ne pensent pas plus à en témoigner leur gratitude, qu'à remercier Dieu du retour de ce soleil qui revient chaque jour les éclairer ! Mais que peut-il y avoir de plus gratuit que la grâce de Dieu ? Son nom même l'annonce, comme l'observe le grand Apôtre; si elle était due à nous ou à nos œuvres, elle cesserait d'être la grâce (1). Comprenons, comme le Samaritain, combien nous lui sommes étrangers. Quel titre avions-nous, par-dessus tant de peuples qui sont restés idolâtres, au bienfait du Baptême? Quel était notre droit d'être préférés aux nations qui sont assises dans les ténèbres de l'hérésie, pour être éclairés des lumières de la vraie foi ? Par où avions-nous mérité ce don précieux de la réconciliation, que tant d'autres moins coupables que nous n'ont pas obtenu ? Chrétiens catholiques, justes ou pénitents, c'est la grâce divine qui nous a faits ce que nous sommes (2). Tout ce que nous avons pu ac-

(1) Si autem gratia, jam non ex operibus ; alioquin gratia jam non est gratia. *Rom.* XI. 6.

(2) Gratia autem Dei sum id, quod sum. I *Cor.* XV. 10.

quérir de mérites, fait partie des bienfaits divins. Nous en estimer dignes, serait le moyen d'en tarir la source.

Puis il lui dit : Levez-vous, allez ; car votre foi vous a sauvé.

Est-ce que les neuf autres lépreux n'avaient pas eu aussi de la foi dans la puissance de Jésus-Christ ? Est-ce que cette foi n'avait pas été également la cause de leur guérison? Pourquoi donc est-ce uniquement le Samaritain que sa foi a sauvé? Jésus-Christ nous apprend à distinguer deux choses essentiellement différentes, la guérison et le salut ; la première foi qui obtient la guérison, et la continuité de la foi qui opère le salut. Les neuf lépreux avaient été conduits par leur foi au-devant de Jésus-Christ, et ils avaient mérité par là qu'il les délivrât de leur infirmité ; mais ensuite, ce sentiment de foi auquel ils avaient dû leur guérison, s'était évaporé : et, soit retenus par la crainte des chefs de la synagogue, soit entraînés par des occupations ou des dissipations étrangères, ils avaient négligé de venir retrouver Jésus-Christ. Par cette ingratitude ils avaient perdu le bienfait du salut qu'il ne tenait qu'à eux d'acquérir. La lèpre de leur corps avait été dissipée ; mais une lèpre bien autrement dangereuse s'était attachée à leurs âmes. Hélas ! n'en est-il pas de même parmi nous? Combien de chrétiens ont été guéris de leur lèpre spirituelle, et ne seront cependant pas sauvés ! Une mouvement de foi, ranimé dans leurs cœurs, les a conduits dans les tribunaux de la réconciliation ; leurs regrets, leurs résolutions leur ont obtenu la rémission ; mais à peine ont-ils perdu de vue le représentant de Jésus-Christ, qui les avait absous en son nom, presqu'au moment où ils ont été délivrés de leur infirmité, leurs regrets se sont dissipés, leurs résolutions ont été oubliées. Les uns, enchaînés par un vil respect humain, préférant l'amitié des pécheurs à l'estime des gens de bien, et redoutant plus les propos des hommes que les jugements de Dieu, ont craint de paraître convertis, et pour se soustraire aux railleries des compagnons de leur libertinage, se sont de nouveau associés à leurs désordres. Les autres, séduits par les illusions du monde, attirés par l'appât des plaisirs, emportés par l'effervescence des passions, sont retournés aux vices qu'ils avaient abjurés. Au lieu de s'attacher à Jésus-Christ, et de le suivre constamment comme ils s'y étaient engagés, ils se sont éloignés de lui plus que jamais ; ils n'ont

paru qu'un moment dans les sentiers de la justice, et aussitôt ils sont allés se renfoncer dans les voies de l'iniquité. Peuvent-ils raisonnablement espérer le salut, ceux qui y ont ainsi volontairement renoncé? Car, quel est celui qui sera sauvé? Ce sera, et Jésus-Christ le déclare, celui qui aura persévéré jusqu'à la fin (1). C'est à l'extrémité de la carrière, que la palme est suspendue ; c'est là qu'il faut aller la saisir : et, comme le dit le grand Apôtre, celui qui combat dans l'arène, n'est couronné qu'après qu'il a légitimement combattu (2).

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la Guérison des dix Lépreux.

PAR LE CARDINAL GIRAUD

Archevêque de Cambrai.

Le Sauveur des hommes, aux jours de sa vie publique, sans cesse préoccupé de sa mission et de la pensée de notre salut, allait faisant le bien sur tous les points de la Judée et jusque sur les terres des infidèles, cherchant des malades à guérir, des affligés à consoler, des pauvres à évangéliser, des brebis dispersées à recueillir. Un mystère est caché dans chacune de ses démarches ; un enseignement profond sort de ses actions aussi bien que de ses discours. Là, c'est l'aveugle-né dont il ouvre les yeux à la lumière de ce monde visible, en éclairant les yeux de son âme d'une lumière mille fois plus belle et plus pure ; ici c'est le puits de Jacob, où il demande à étancher sa soif, pour en prendre occasion d'annoncer à la Samaritaine ces eaux de la *grâce qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle* (3) ; plus loin, il trace sur le sable des caractères fugitifs, pour nous montrer la vanité de tout ce

(1) Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. *Matth.*, X. 22.

(2) Qui certat in agone, non coronatur nisi legitime certaverit. 2 *Timoth.*, II. 5.

(3) Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. *Joan.*, IV, 14.

qu'écrivent les hommes, quand ils prétendent fonder des institutions durables, non sur le roc inébranlable de la foi, mais sur le terrain mobile des opinions humaines ; ailleurs, ce sont des infortunés qu'il guérit d'une lèpre hideuse, mais avec ces circonstances pleines de mystères, dont aucune ne doit être perdue pour notre instruction. Rendons-nous attentifs à toute la suite de cette histoire évangélique, une des plus riches en sens allégoriques et spirituels, et sous ces symboles dont la divine Sagesse a daigné revêtir ses enseignements, cherchons avec foi et avec amour *la manne cachée* qui doit nourrir les enfants de Dieu.

Comme Jésus entrait dans un village, il rencontra dix lépreux, qui, du plus loin qu'ils l'aperçurent, s'arrêtèrent et se mirent à le prier. La crainte de la contagion forçait les lépreux à se tenir séparés du commerce des hommes ; la loi se montrait sévère à leur égard ; il leur était défendu de se mêler aux mouvements de la multitude ; tout ce qu'ils avaient touché était profane et devait être soumis aux purifications légales ; ils ne pouvaient avoir d'habitation qu'à une distance déterminée de l'enceinte des villes, et dans cet isolement de toute société humaine, ils demeuraient comme frappés d'une sorte d'interdiction et d'excommunication civile.

Les lépreux sont ici la figure des pécheurs, retranchés aussi sinon du corps de l'Église, du moins de son unité intérieure qui se forme par la charité ; privé du droit de s'asseoir au banquet fraternel et de s'abreuver aux fontaines de Jérusalem où les enfants de la cité puisent la grâce et la vie, tristement relégués dans le désert de leur conscience et la solitude de leurs remords, et condamnés à errer dans des sentiers détournés et difficiles, loin des routes fréquentées par les passagers qui voyagent vers la patrie ; lépreux spirituels, dont il nous est encore plus expressément recommandé de fuir le contact et les approches, qu'il ne l'était aux Juifs d'éviter la rencontre de ceux de leurs frères que la loi avait frappés d'un arrêt d'interdiction.

Les livres saints sont remplis des maximes les plus sages sur le danger de ces communications : Mon fils, dit le Sage, si les pécheurs vous attirent, s'ils vous disent : Venez à nos jeux, prenez part à nos fêtes,.. gardez-vous de leur prêter l'oreille, ne marchez point avec eux, et tenez vos pieds éloi-

gnés de leurs sentiers (1)! Le Prophète royal en donne la raison : C'est, dit-il, que la vérité n'est point sur les lèvres du pécheur ; son cœur est un abîme, sa bouche un sépulcre ouvert; sa langue est pleine d'artifices; son souffle corrompt tout ce qui l'approche ; ses paroles sont des flèches empoisonnées, et ses yeux lancent des traits qui donnent la mort (2). Et, en effet, poursuit l'Ecclésiastique, pouvez-vous toucher un objet immonde sans en être souillé ? Pouvez-vous communiquer avec le superbe sans tomber vous-même dans la tentation d'orgueil (3). Et ainsi de tous les autres vices qui s'étendent de proche en proche, et se communiquent, dit l'apôtre saint Paul, comme une gangrène (4).

Consultez vos souvenirs, interrogez vos consciences ; pour peu que vous veuillez rechercher la cause de vos premières chutes, vous la trouverez dans la conversation des méchants. Ce sont les entretiens pervers, dit encore le même apôtre, qui corrompent les mœurs les plus innocentes (5). Ce sont eux qui ont porté la première atteinte à l'ingénuité et à la candeur de ce jeune enfant qui fleurissait pour la gloire de la vertu et la joie de sa famille, et que l'on a vu bientôt dépérir et sécher comme si un ver destructeur l'eût attaqué dans sa racine. Et combien d'exemples de cette nature viennent chaque jour affliger nos regards et contrister notre cœur! Je ne crains pas de dire que le grand nombre des âmes qui périssent se sont perdues sur cet écueil. Je le signale aux parents qui attachent quelque prix à la vertu et au bonheur de leurs enfants. Veillez, pères et mères; écartez de ces chers objets de votre tendresse l'ennemi qui veille aussi pour les surprendre, et qui peut vous ravir en un moment le fruit de tant d'années de soin et de sacrifices.

Je le signale à tous, parce que tous y peuvent faire un misérable naufrage. Ne vous excusez pas sur ce prétexte présomptueux, que vous ne fréquentez les méchants que pour les

(1) Fili, misi te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis. *Prov.*, I, 10.
(2) Non est in ore eorum veritas... Sepulcrum patens est guttur eorum ; linguis suis dolosè agebant. *Ps.*, V, 10 et 11.
(3) Qui tetigerit picem, inquinabitur abea ; et qui communicaverit superbo, induet superbiam. *Eccl.*, XIII, 7.
(4) Sermo eorum ut cancer serpit. *II Thimot.*, II, 17.
(5) Corrumpunt mores bonos eloquia mala. *I Cor.*, XV, 33.

rendre bons ; à moins que vous n'y soyez contraints par les devoirs d'état, ou que vous ne soyez soutenus par la grâce du ministère, leur commerce vous serait plus funeste que le vôtre ne pourrait leur être utile ; fuyez donc la société des pécheurs, de ces pécheurs surtout, aujourd'hui si nombreux, prédicateurs d'irréligion, apôtre du néant, missionnaires d'athéisme, blasphémateurs de notre vieille et sainte foi, au profit de je ne sais qu'elle foi nouvelle donnée à l'entreprise sur soumis-missions préalables, et mise au concours de toutes les imaginations malades et de tous les esprits évanouis dans la souffrance et le vague de leurs pensées. N'ayez avec eux d'autres rapports que ceux que la charité ou la nécessité commande. Du reste, mettez entre eux et vous une barrière de circonspection, et que votre seule présence leur imprime une crainte et un respect qui leur ôte la pensée de s'approcher seulement de vous.

Aussi, les dix lépreux de l'Évangile n'osent approcher de Jésus ; ils s'arrêtent loin de lui, à une distance respectueuse ; mais ils élèvent la voix, et s'écrient : *Jésus notre Maître, ayez pitié de nous* (1). Élevez aussi la voix, pécheurs, si vous voulez que Dieu vous entende. Criez et ne cessez point de crier (2). Ce n'est pas que Dieu soit sourd ; ses oreilles sont toujours ouvertes et attentives à nos prières ; mais c'est que vous êtes bien loin de lui. Voyez dans quel abîme le péché vous a fait descendre, dans quelle région inférieure et lointaine vous avez égaré vos pas ; comment voulez-vous que dans ce prodigieux éloignement Dieu vous exauce, si vous ne criez de toutes les forces de votre âme ? Comment reviendrez-vous de si loin, si vous ne vous donnez de grands mouvements, si vous ne faites des efforts généreux pour briser vos chaînes et sortir de votre captivité ? Non, non, ce n'est point avec une volonté faible, incertaine, hésitante, que vous romprez avec le péché et que vous renaîtrez à la justice ; ce ne sont point des prières tièdes qui toucheront le cœur de Dieu, de faibles soupirs qui consommeront l'œuvre de votre conversion ; ce sont des gémissements comme ceux de David, qui ressem-

(1) Jesu præceptor, miserere nostri. *Luc.* XVII. 13.
(2) Clama, ne cesses. *Isaïe*, LVIII, 1.

blaient au rugissement du lion (1). Ce n'est pas le vain bruit des lèvres, le cri de la bouche que vous devez faire entendre, c'est le cri du cœur, d'un cœur brisé par la douleur, d'un cœur inconsolable tant qu'il n'aura pas recouvré le bien qu'il a perdu. Criez donc vers Dieu, vous tous qui avez eu le malheur de vous faire ses ennemis par le péché ; criez vers lui, comme ces lépreux : *Jésus, notre Maître, qui enseignez les voies de la vie ; Jésus, médecin céleste, qui guérissez les plaies de l'âme, ayez pitié de nous !* Criez, jusqu'à ce qu'il vous entende et qu'il vous dise : *Allez, et montrez-vous aux prêtres : Ite, ostendite vos sacerdotibus.*

Qu'elle est donc grande, qu'elle est éminente la prérogative des ministres du Seigneur ! Quoi ! le Dieu tout-puissant ne peut-il guérir la lèpre du péché, ne peut-il sauver les âmes repentantes sans le recours à ses prêtres et à l'intervention de leur ministère? Il le pourrait sans aucun doute, mais il ne l'a pas voulu, et tel est l'ordre qu'il a établi dans la dispensation de ses grâces. Dans l'ancienne loi, l'homme atteint de la lèpre devait se montrer aux prêtres, non pour en être guéri, le sacerdoce d'Aaron n'avait pas cette vertu, mais pour faire constater la nature de cette lèpre et déclarer si elle emportait l'exclusion de la société des enfants d'Israël. Jésus-Christ, qui n'était pas venu abolir la loi, mais l'accomplir (2), se conforme à cette règle : *Allez,* dit-il aux lépreux, *vous montrer aux prêtres : Ite, ostendite vos sacerdotibus.* C'est ce qu'il nous dit à tous, mais dans un sens plus élevé, plus étendu et avec des circonstances notables qu'il nous importe de bien caractériser ; ce n'est plus ici une pure formalité, une simple cérémonie dénuée de grâce et dépourvue d'efficacité. Les prêtres du Nouveau Testament ne sont pas seulement investis du pouvoir de reconnaître le mal, de le discerner, de le qualifier et de le frapper d'un arrêt de réprobation ; ils ont encore celui de le guérir ; tandis que nous voyageons dans cette vie, pélerins du ciel, et candidats de l'éternité, ce n'est que par leur ministère que nous pouvons obtenir la rémission de nos péchés. Dieu peut nous les remettre immédiatement et par lui-même, et il les remet en effet à la perfection de la contrition et de la charité ; mais l'obligation de se montrer

(1) Rugiebam a gemitu cordis mei. *Ps.*, XXXVII, 9.
(2) Non veni solvere legem, sed adimplere. *Matth.*, V, 17.

aux prêtres subsiste toujours dans toute sa force, et la charité parfaite elle-même, dans son degré le plus élevé, ne justifie le pécheur qu'autant qu'elle renferme et suppose la volonté de recourir au sacrement de la pénitence. Montrez-vous donc aux prêtres, pécheurs qui détestez vos égarements, qui concevez des désirs de justice, des intentions de retour, qui commencez à marcher dans une meilleure voie ; il est possible que Dieu, touché de vos prières, de vos aumônes, de la vivacité de votre repentir et de l'abondance de vos larmes, vous ait déjà pardonné, et que le fleuve de la grâce ait recommencé à couler dans cette âme où le péché en avait interrompu le cours ; mais accomplissez la loi, et soumettez-vous sans différer à la condition de pénitence et d'humiliation qu'une justice miséricordieuse vous impose.

Pécheurs fiers et hautains, qui vous proclamez justes et qui prouvez assez par cette suffisance de langage que *la vérité n'est point en vous* (1), ne dites pas, dans ces jours de réconciliation où l'Église vous convie au baptême de la pénitence : Qu'irai-je faire aux pieds d'un prêtre ? Quel mal ai-je fait pour avoir besoin de son ministère ? *Je ne vous juge point* (2) ; je ne vous demande pas le mal que vous avez fait ; il est au-dedans de vous un témoin qui vous le rappellerait si vous pouviez l'oublier : des pensées et des souvenirs qui vous accusent, une conscience qui vous juge, vous condamne (3), et se charge encore elle-même d'exécuter la sentence en vous faisant sentir la pointe du remords ; mais fussiez-vous aussi irréprochables que vous le prétendez, votre âme fût-elle aussi blanche que la neige, comme il ne vous appartient pas de vous rendre témoignage, vous devez répondre comme les autres à l'assignation de l'Église, qui vous cite à son tribunal. Ou bien, si vous êtes si purs, si vous n'avez pas besoin de pénitence, levez-vous donc dans l'assemblée des fidèles, et, sans passer par la porte de la réconciliation, allez droit à l'autel vous asseoir au banquet de l'Agneau pascal. Vous frémissez à cette proposition ; renoncez donc à une vaine affec-

(1) Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. *I Joan.*, I. 8.
(2) Ego non judico quemquam. *Joan.*, VIII. 15.
(3) Habet qui judicet eum. *Ibid.* XII. 48.

tation de confiance dans votre justice, et allez vous présenter aux prêtres : *Ite, ostendite vos sacerdotibus.*

Justes, vous vous croyez appelés à des voies élevées, extraordinaires ; vous avancez par des routes mystérieuses pour atteindre le sommet de la perfection, je ne veux pas dire que ce ne soit Dieu lui-même qui vous y conduise ; mais comme on doit se défier de ses propres inspirations, même les plus louables, que les illusions sont à craindre dans la cette voie où vous marchez, et que la tête peut vous tourner sur ces hauteurs, que d'ailleurs vous avez dans l'Église des guides que Dieu vous a donnés pour vous conduire, *montrez-vous au prêtre.* Découvrez-lui avec simplicité le fond de votre cœur : recevez avec docilité ses conseils et ses décisions comme des oracles sortis de la bouche de Dieu même, vous souvenant que l'humilité ne trompe pas, et que, de même que tout est péril dans la propre volonté, il y a toujours sûreté dans l'obéissance. Il discernera ce qui est de Dieu et ce qui est de l'homme ; il jugera si, pour mieux vous séduire, l'*Ange des ténèbres*, comme il arrive trop souvent, *ne se serait pas transformé en Ange de lumière* (1); *il éprouvera les esprits*, c'est-à-dire les pensées, les attraits, les inspirations les plus secrètes pour savoir si *elles viennent de Dieu* (2) *Ite, ostendite vos sacerdotibus.*

Tel est le sens spirituel de cette parole que J. C. adresse aux lépreux. A peine s'étaient-ils mis en devoir d'obéir à l'injonction du Sauveur, que déjà leur lèpre avait disparu. *La parole de Dieu est vive et efficace* (3) : Sa volonté opère sans avoir besoin d'instruments : *Il dit, et tout est fait ; il commande et tout obéit* (4). Il n'y a que le cœur de l'homme qui soit libre de lui résister ; et de là la différence que l'Évangile fait remarquer dans les dispositions des lépreux qui, redevables à J. C. du même bienfait, lui devaient payer le tribut d'une égale reconnaissance. De ces dix suppliants dont il exauce la prière, qu'il rend à la santé, aux douceurs de la so-

(1) Ipse enim Satanas transfigurat se in Angelum lucis. *II Cor.*, XI 14.

(2) Probate spiritus, si ex Deo sint. *I Joan.*, IV. 1.

(3) Vivus est enim sermo Dei et efficax. *Hebr.*, IV. 12.

(4) Ipse dixit, et facta sunt; ipse mandavit, et creata sunt. *Ps.*, CXI VIII. 5.

cieté de leurs semblables, un seul revient sur ses pas, glorifie Dieu à haute voix et se jette aux pieds de Jésus pour lui rendre grâces. *Unus regressus est cum magna voce magnificans Deum.* La reconnaissance est si conforme à la lumière naturelle, elle est si bien dans la raison, ou plutôt dans le cœur et les entrailles de l'homme, qu'on peut dire avec vérité qu'elle est moins une vertu divine qu'une vertu tout à fait humaine ; et il est rare aussi qu'elle soit l'objet de nos exhortations dans la chaire évangélique. Le monde la recommande assez par les éloges qu'il en fait et le prix qu'il y attache ; c'est une de ces vertus qu'il a adoptées, et pour ainsi dire amnistiées pour ne pas avoir l'air de les abandonner toutes et mériter le reproche de ne diviniser que les vices. Chez toutes les nations, même les plus barbares, l'ingrat est flétri et voué à l'opprobre ; le cœur reconnaissant reçoit les bénédictions de toutes les langues. Mais ce sentiment qu'on vous demande pour les hommes, cette vertu dont le monde lui-même vous fait une obligation si étroite, serait-ce trop exiger que de vous la demander pour votre Dieu ? Vous regardez comme un monstre un obligé oublieux du bienfait et du bienfaiteur ; de quel nom voulez-vous donc qu'on vous appelle, vous qui, nourris des dons de Dieu, ne prenez pas garde seulement à la main qui les dispense ? Voyez que de biens cette main généreuse a répandus sur vous. Dans l'ordre de la nature, c'est une âme intelligente, un corps organisé avec une admirable perfection, des sens sûrs et prompts à exécuter les ordres de la volonté : ici c'est la force et la santé, les premiers biens de la vie présente ; là c'est l'aisance et même la fortune ; ailleurs ce sont des talents, des succès, ou bien c'est la réunion de tous les avantages qui compose le bonheur domestique. Songez-vous seulement à le remercier de toutes ces grâces ? Dans l'ordre du salut, que n'a-t-il pas fait, que n'a-t-il pas souffert, que n'a-t-il pas donné, pour racheter vos âmes ? Ses exemples, ses mérites, ses larmes, sa vie et son sang ; ses sacrements qui nous appliquent les fruits de sa passion, qui renouvellent ou entretiennent en nous la vie de la grâce, ce mystère d'amour où il se reproduit sans cesse pour nous donner avec sa chair divine, un gage de résurrection et une promesse d'immortalité. Eh quoi ! tous n'ont-ils pas été rachetés ? Où sont donc les âmes reconnaissantes ? *Nonne decem mundati sunt ?*

Et novem ubi sunt ? Outre ces bienfaits généraux et communs à tous les homme, quel est celui d'entre vous qui n'a pas reçu quelque don particulier de sa bonté, quelque protection singulière de sa providence ? Ah ! nous voulons bien croire que vous le priez dans vos besoins, dans vos dangers, dans vos infortunes ; grâce au Ciel, la prière n'est pas encore éteinte dans le cœur de l'homme, surtout de l'homme souffrant et malheureux ; mais quand Dieu vous a exaucés, vous a consolés ; après qu'il vous a rendu ce fils dont vous pleuriez déjà la mort prochaine, après qu'il vous a aidés à relever les débris de votre fortune, où est l'action de grâces ? Je vous le demande encore une fois, de tous ceux qui ont prié et qui ont obtenu, combien en est-il qui remercient le Seigneur ? Ah ! disons-le avec honte et avec douleur, il ne s'en trouve point qui rende gloire à Dieu. *Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo.* Si ce Dieu bon mais juste punit des ingrats ; s'il nous envoie l'affliction, l'adversité ; s'il vient à étendre sur nous les fléaux de sa gauche, quand nous n'avons pas su reconnaître les merveilles de sa droite, devons-nous nous en plaindre ou nous en étonner ?

Je me trompe, l'Évangile en cite un sur dix, et il fait la remarque que celui-là était un étranger et un Samaritain : *Et hic erat Samaritanus.*

Cette remarque mérite d'être méditée, parce qu'elle n'est pas faite sans intention. Serait-il donc vrai que l'assiduité des bienfaits affaiblit en nous la reconnaissance, et finit par nous devenir une accoutumance, et nous paraître comme une sorte de droit acquis, qui nous dispense d'en être touchés ? Serait-il vrai que c'est celui qui a le plus reçu, et de qui naturellement on devrait attendre davantage, qui rend le moins ; que les enfants du père de famille soient moins fidèles que les serviteurs ; que les familiers, et pour parler le langage de l'Apôtre, les *domestiques de Dieu*, se montrent plus indifférents que les étrangers qu'il semble avoir oublié dans la distribution de ses faveurs ? Le cœur se révolte à cette pensée, et l'on ne peut toutefois se défendre de le croire, en voyant que le seul des dix lépreux qui témoigne à Jésus-Christ quelque gratitude est un Samaritain. Oui, ce sont ceux à qui la Providence a le plus donné, plus de richesses, plus de talents, plus de succès et de prospérités, qui s'en vont les mains

pleines des bontés de Dieu, sans revenir sur leurs pas, et se tourner vers lui pour lui rendre grâces. Il est sans doute des heureux, des riches reconnaissants, des grands qui savent accorder la piété sincère avec la grandeur; mais, si vous voulez trouver d'illustres ingrats, des blasphémateurs impies, d'insolents contempteurs de la divinité, cherchez-les parmi les heureux du siècle, les favoris de la fortune, dans ces rangs élevés où se classent l'opulence, l'esprit, les talents, et ce qu'on est convenu d'appeler les spécialités transcendantes et les hautes supériorités intellectuelles. Le pauvre, l'orphelin, l'infortuné, qui auraient plutôt à se plaindre de l'inégalité de leur partage, se montrent sensibles aux moindres bienfaits de Dieu. Ce pain noir qu'ils détrempent de leurs larmes, ils s'en croient redevables à leur Père céleste qu'ils bénissent du fond de leur cœur. Mais l'homme à qui tout rit et tout prospère, *dont les trésors sont pleins, dont les celliers regorgent de fruits* (1), qui ne portent ni les travaux ni les douleurs des autres hommes (2), celui qu'on pourrait nommer le *privilégié*, et pour me servir d'une expression vulgaire mais énergique, *l'enfant gâté de la Providence*; celui-là se fait un rempart de son orgueil et s'endurcit par sa prospérité même ; *son iniquité sort de son abondance* (3). Il semble dire avec ce roi d'Égypte : *Je suis, il n'y a que moi, c'est moi qui me suis fait moi-même* (4); et quel est donc le le Seigneur, pour que j'aille lui porter les vœux de ma reconnaissance ?

Encore si cette insensibilité et cette ingratitude s'arrêtaient aux vains avantages de ce monde, elle serait moins injuste et moins odieuse; mais elle s'étend aux biens spirituels et aux préférences les plus généreuses de la grâce. Nous sommes, et sans aucun mérite de notre part, et par la pure miséricorde de notre Dieu, les bien-aimés du Seigneur ; d'étrangers que nous étions, *il nous a fait rentrer dans sa maison* (5). Nous sommes devenus les citoyens de son Église ;

(1) Promptuaria eorum plena... eructantia ex hoc in illud. *Ps. CXLIII*, 13.

(2) In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur.... ideo tenuit eos superbia. *Ps. LXXII*, 5 *et* 6.

(3) Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum. *Ibid.* 7.

(4) Et ego feci memetipsum. *Ezech. XXIX*, 3.

(5) Jam enim non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum e domestici Dei. *Eph. II* 19.

nous pouvons chaque jour nous asseoir à sa table, entendre sa parole, nous unir à ses sacrifices. Il n'en a pas usé de la sorte envers tous les peuples, et il ne leura pas ouvert comme à nous tous les trésors de sa lumière et de sa grâce (1). Que de nations encore ensevelies dans les ténèbres de l'erreur ! Que d'enfants qui demandent du pain, le pain de la parole de Dieu, et il *ne se trouve personne pour le leur rompre* (2) ! Que faisons-nous cependant au milieu de notre abondance, et de quel côté voyons-nous éclater une reconnaissance plus tendre et plus vive ? Est-ce dans nos contrées, heureuses encore malgré nos pertes, où tous les secours spirituels nous sont prodigués, ou bien dans ces terres moins favorisées où n'apparaissent que de loin en loin de rares prédicateurs de l'Évangile ? Vous lisez quelquefois peut-être ces touchantes et admirables relations qui nous font connaître les progrès de la foi, et l'état de ces pauvres églises dispersées dans les deux Indes. Vous y avez vu que les missionnaires pouvaient à peine visiter une fois l'année chacune de ces chrétientés sans pasteurs ; que leur petit nombre ne pouvait suffire, malgré les efforts d'un zèle infatigable, à la multitude des besoins ; qu'il n'était pas rare de voir des sauvages de bonne volonté attendre une grande partie de leur vie l'homme de Dieu qui doit les baptiser et les instruire, et de fervents chrétiens, rendre le dernier soupir dans leur cabane avec le regret d'avoir en vain demandé un ministre du Grand-Esprit qui leur parlât du ciel et les aidât à mourir. Mais avez-vous pris garde à la joie qui se manifeste dans toute la tribu quand on annonce l'arrivée d'une *robe noire*, car c'est ainsi qu'il nomment leurs missionnaires, à l'empressement que mettent à les recevoir ces infidèles eux-mêmes ; aux transports de reconnaissance que toutes les peuplades émues font monter vers l'Auteur de tout bien ? Ces récits nous émeuvent, les larmes en viennent aux yeux d'attendrissement. Je ne sais pourtant d'où vient que je m'attriste en les lisant, et que je me sens saisi d'un frémissement involontaire. Ah ! c'est que dans ces scènes naïves où se peignent si bien les

(1) Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis. *Ps. CXLVII*, 9.

(2) Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis. *Tren.*, *IV*, 4.

sentiments et les émotions d'un peuple neuf qui n'a point abusé de la grâce, je crois voir le jugement des vieux peuples chrétiens, endurcis aux bienfaits par l'habitude d'en jouir, et familiarisés avec les miracles d'amour, les grâces de choix et les témoignages de prédilection dont le Seigneur s'est plu à les favoriser! *Non est qui rediret et daret gloriam Deo nisi hic alienigena.*

Mais voici ce qui doit singulièrement vous encourager à la reconnaissance et vous rendre fidèles au devoir de l'action de grâces. Ce Samaritain, qui revient sur ses pas pour glorifier Dieu, n'avait demandé à Jésus-Christ, comme ses compagnons d'infortune, que la guérison de sa lèpre ; mais dans le sentiment qui le ramène aux pieds de son bienfaiteur, le Seigneur a remarqué un mérite de fidélité qu'il ne laissera pas sans récompense. Il a daigné déjà accorder à sa prière le miracle qui l'a guéri, et il donne de plus à sa reconnaissance la foi qui justifie, la grâce qui sanctifie, et le salut qui glorifie. Levez-vous, lui dit-il, allez, votre foi vous a sauvé. *Surge et vade, fides tua te salvum fecit.* Ainsi de même *qu'un abîme appelle un abîme* (1) et qu'un péché tire à sa suite un autre péché, une grâce appelle une nouvelle grâce, si nous sommes fidèles à la première. Priez donc, et quand vous aurez obtenu, venez au pieds des saints autels, remercier le Dieu bon qui vous a exaucés selon les désirs de votre cœur. Vous ne lui aurez demandé peut-être qu'un avantage temporel, un soulagement dans vos maux, un adoucissement à vos peines ; mais quand il vous verra sensibles et reconnaissants, il vous accordera par surcroît les biens spirituels, la foi qui est encore en vous faible et mal assurée, la grâce qui vous fera triompher de cette passion plus impérieuse que jusqu'ici vous n'avez pu maîtriser, et la persévérance dans la justice qui couronne tous les autres dons ; *Vade, fides tua te salvum fecit.* Priez, et quand vous aurez prié avec succès, priez encore ; car votre Dieu n'est pas un bienfaiteur ordinaire, et c'est le payer de toutes ses grâces que de lui en demander de nouvelles. Priez dans les larmes comme dans la joie : rendez grâces, de l'affliction qui vous éprouve, de l'adversité qui vous épure, comme de l'espérance qui vous soutient et de la grâce qui vous console ; priez, et joignez à la prière la pénitence, la componction, l'aumône, la pratique de toutes les œuvres

(1) Abyssus abyssum invocat. *Ps.* XLI. 8.

saintes qui nous sont recommandées dans ces jours d'expiation : alors vous verrez venir le salut de Dieu et votre cœur se réjouira; et, saluant le retour des solennités de la Pâques, vous chanterez avec transport le cantique de la résurrection et l'hymne de la délivrance.

XIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. VI, v. 24-33).

En ce temps-là : Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et il méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. C'est pourquoi, je vous dis : Ne vous inquiétez point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous vous vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment, ni ne moisonnent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit ; n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui de vous, en s'inquiétant ainsi, peut ajouter à sa taille une seule coudée ? Et quant au vêtement pourquoi vous inquiétez-vous ? Voyez les lis des champs ; comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent ; or je vous dis que Salomon, même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Que si l'herbe des champs qui est aujourd'hui, et qui demain est jetée dans le four. Dieu la vêtit ainsi, combien plus vous, hommes de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc point, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ? Car ce sont toutes choses que les païens recherchent ; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

HOMÉLIE

Sur le détachement des biens de la terre.

PAR M. RICAUD.

Non potestis Deo servire et mammonæ.
Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent. *Math.*. VI. v. 24.

L'oracle est formel, chrétiens auditeurs, Jésus-Christ le prononça dans ce magnifique discours qu'il fit au peuple sur la montagne. Nul, leur dit-il, suivant un ancien proverbe

qui avait cours parmi eux, nul ne peut servir à la fois deux maîtres ennemis et irréconciliables, parce que plaire à l'un, serait par là même déplaire à l'autre. Or, Dieu et les richesses sont deux maîtres entièrement opposés ; ces deux objets ne peuvent donc régner ensemble dans un même cœur, et il est impossible de servir conjointement l'un et l'autre. *Non potestis Deo servire et mammonæ.*

Il faut donc choisir entre ces deux maîtres, mes très-chers frères ; et c'est ce choix que Jésus-Christ vient aujourd'hui vous faciliter dans notre évangile. Pour cela, il vous montre d'abord le service des richesses, comme un service de peines, de soucis et d'inquiétudes. *Patietur.* Il vous montre ensuite le service de Dieu, comme un service de paix, de bonheur et d'amour, *Diliget* ; voulant par là vous engager à mépriser l'un, et à embrasser l'autre.

Nous détacher des biens de la terre, nous attacher aux biens du ciel, c'est donc tout le précis de notre évangile. Pour l'expliquer avec ordre, voyons d'abord dans les paroles que Jésus-Christ adresse à ses disciples pour les détacher des biens temporels, les motifs qui doivent nous en détacher nous-mêmes : sujet du premier point. Voyons ensuite dans ce qu'il leur dit pour les attacher aux biens spirituels, ce qui doit nous y attacher aussi : sujet du second point. Deux réflexions qui, bien approfondies, suffiront, je l'espère, pour déterminer votre choix dans une matière aussi importante. *Non potestis Deo servire et mammonæ.*

Du reste, mes frères, je ne viens pas ici vous dépouiller des biens que vous possédez dans le monde : je sais que ce dépouillement réel autrefois si commun parmi les premiers chrétiens, est devenu, dans ces derniers temps, l'apanage fortuné des déserts et des cloîtres. Je viens donc seulement vous apprendre à vous en détacher. Je viens vous dire, ce que saint Paul a dit avant moi, d'user de ces biens, comme n'en usant pas, de vous en servir, et de ne pas les servir. Je n'ignore point que ce langage est devenu abstrait, et ridicule presque, pour la plupart des gens du monde ; mais, à Dieu ne plaise, que nous rougissions jamais d'annoncer les maximes de l'Évangile à des chrétiens. Heureux, si nous pouvons les y rendre dociles ! Accordez-moi pour cela, je vous prie, une favorable attention.

PREMIER POINT.

Il faut se détacher des biens temporels.

Détacher ses disciples des biens de la terre, c'est donc le premier objet que Jésus-Christ se propose dans notre évangile. Pour y parvenir, il leur montre tour à tour la misère, la folie, le crime d'un chrétien qui s'y attache, et il en appelle successivement à leur bonheur, à leur raison, et à leur conscience. Suivons-le dans tout ce détail, et écoutons attentivement ses avis, pour en faire la règle invariable de nos sentiments et de notre conduite.

Tout vice trouble le cœur de l'homme, mes très-chers frères. L'orgueil a ses humiliations, la volupté ses épines, l'envie ses serpents, la colère ses remords, l'ambition ses chagrins, la vengeance ses peines. Mais, il faut l'avouer, parmi tous les vices contraires au bonheur de l'homme, il n'y en a point de plus à craindre que l'avarice. Que de troubles en effet pour l'avare, que de soucis, que d'inquiétudes ! La difficulté d'acquérir, l'embarras de conserver, le désir d'augmenter, la crainte de perdre ce qu'il possède, tout autant de furies qui le tourmentent : quelle vie ! être affamé dans l'abondance, pauvre au milieu des richesses, triste dans le sein de la prospérité ; posséder beaucoup, et désirer toujours plus que l'on ne possède : quelle vie, encore une fois ! C'est pourtant celle de beaucoup d'hommes sur la terre ! j'en appelle à la connaissance du monde que vous avez ; j'en appelle surtout à la connaissance de votre propre cœur, si vous voulez un moment y rentrer vous-mêmes.

Or, Jésus-Christ, qui est venu un moment porter la paix sur la terre, comme les anges le chantèrent à son berceau, et qui voulait imposer aux hommes un joug doux et léger, qui leur fît trouver le repos de l'âme, vient aujourd'hui remédier à tous ces maux par sa doctrine. Après avoir instruit ses disciples sur bien d'autres passions, il leur parle de l'avarice ; il leur défend de s'y livrer ; il leur en montre les soucis et les peines. Il fait plus encore. Dans ce vice, comme dans tous les autres, il remonte jusqu'à la source. Il ne veut pas qu'il s'inquiètent du nécessaire. Il sait que c'est là le prétexte dont se couvrent tous les avares ; que ces gens-là ont toujours peur de manquer de tout ; que l'établissement d'une

famille, des ressources en cas de malheur, sont des raisons qu'ils opposent sans cesse aux maximes de la religion, et aux lumières de leur conscience. Il va les forcer jusque dans ce dernier retranchement. Il leur ordonne de bannir de leur esprit et de leur cœur ces craintes, ces défiances qui les tourmentent et qui l'outragent ; il entreprend de les établir dans la liberté des enfants de Dieu. Non qu'après tout il leur défende de se livrer à un travail modéré et raisonnable : au contraire, il le leur enjoint. Mais il veut qu'ils travaillent, pour éviter les dangers de l'oisiveté, pour se conformer à l'ordre de Dieu, aux desseins de sa providence, et qu'en travaillant, ils ne laissent pas troubler leur esprit, passionner leur cœur ; qu'ils connaissent le néant des biens du monde, qu'ils s'en détachent, et que ce qu'ils doivent faire par état et par devoir, ils sachent le faire sans inquiétude. *Ne solliciti sitis.*

Que cette morale est belle, chrétiens, mes frères ! Elle conduit l'homme au parfait bonheur ; elle l'établit dans un calme inaltérable ; elle l'élève au-dessus de tout ce qui l'entoure, et le rend noblement indépendant. Mais cette morale, si nous l'examinons de plus près, nous confond et nous condamne. Comment, en effet, concilier avec elle, riches du monde, cette soif de l'or qui vous dévore, et qui est cause que vous ne pensez qu'à vous agrandir, qu'à augmenter vos possessions, qu'à élever votre fortune ? Comment justifier, d'après ces règles, hommes de négoce, ces vues, ces pratiques, ces intérêts, que l'amour du gain vous inspire, fruits d'une ambition insatiable et malheureuse, qui ne sut jamais se borner ? Et vous-mêmes, pauvres qui m'entendez, que penser, suivant ces maximes, de vos craintes continuelles sur l'avenir, de vos murmures sur le présent, de cette vie en un mot remplie de trouble, d'amertume, et quelquefois même de désespoir ? Rapprochez votre conduite, telle que je viens de vous l'exposer, de ces oracles de Jésus-Christ. Ne vous troublez de rien, ne craignez pas de manquer du nécessaire, ne soyez pas en peine sur le lendemain ; à chaque jour suffit son mal ; et d'après ce contraste, jugez-vous vous-mêmes. Vous avouerez que votre conduite est non-seulement opposée à votre repos et à votre bonheur, mais qu'elle est encore contraire à toutes les lumières de votre raison. Second mo-

tif que Jésus-Christ propose à ses apôtres, pour les détacher des biens de la terre. *Ne solliciti sitis.*

La raison, mes frères, aidée de la grâce de Jésus-Christ, malgré la corruption de notre nature, suffirait pour nous détourner de l'avarice, si nous savions la consulter. Aussi bien, des philosophes païens, éclairés des seules lumières de cette raison, étaient venus à bout de sentir toute la laideur de ce vice ; et plusieurs même avaient porté l'héroïsme en ce point, jusqu'à se dépouiller de tout, pour pouvoir dire qu'ils savaient se suffire à eux-mêmes. Heureux si l'orgueil n'avait pas corrompu dans eux de si beaux sentiments ; et si des connaissances si étendues avaient été réglées et purifiées par les lumières de l'Évangile ! Jésus-Christ donc, qui voulait employer toute sorte de moyens pour instruire ses disciples, a recours aujourd'hui à cette même raison, et avant de leur proposer des motifs surnaturels et divins, il leur en présente de naturels et de raisonnables. Écoutons ce qu'il leur dit, et tâchons pour notre instruction, d'en bien pénétrer toute la force.

Il les fait d'abord rentrer en eux-mêmes : il leur montre leur corps, ce corps mû par tant de ressorts si admirables, joint à une âme, qui, dans sa simplicité, réunit tant d'opérations différentes ; et à cette vue, qui, pour peu qu'ils y fassent attention, doit les ravir et les surprendre, il leur parle de la sorte : Hommes de peu de foi, que craignez-vous ? De quoi vous troublez-vous ? Vous craignez de manquer du nécessaire ? Mais, dites-moi, ce corps que vous possédez, n'est-il pas plus que le vêtement qui le couvre ? Cette âme, cette vie dont vous jouissez, n'est-elle pas plus que la nourriture qui la conserve ? *Nonne anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum?* C'est comme s'il leur disait : Avez-vous, vous-mêmes, formé ce corps? Vous êtes-vous donné à vous-mêmes cette âme, cette vie ? Non, certes. Vous ne pourriez avec toutes vos pensées ajouter une coudée à votre corps, et un seul jour à votre vie. Vous les tenez donc d'un être supérieur, de qui toutes choses dérivent. Pourquoi donc le jugeriez-vous incapable de conserver ce qu'il a produit, de nourrir et de vêtir ce qu'il a animé ? A-t-il besoin de notre travail pour le faire ? Il vous a créés sans vous, ne peut-il pas, sans vous, soutenir votre existence ? S'il vous ordonne

de travailler, c'est pour vous et non pas pour lui qu'il l'exige. Il vous a donné le plus ; il ne vous refusera pas le moins. *Nonne anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum* ? Travaillez donc, puisqu'il le veut ; mais travaillez sans ambition, sans avarice, vous confiant en son amour et en la foi de ses promesses. *Ne solliciti sitis.*

A ce raisonnement frappant, tiré de la nature de l'homme, Jésus-Christ en joint un autre non moins convainquant, tiré de la considération de tout l'univers. Jetez vos yeux, dit-il à ses disciples, sur ce vaste univers : il va vous apprendre lui-même à vous détacher de lui. Vous vous inquiétez de la nourriture et du vêtement. Regardez autour de vous, tout ce qui vous entoure vous convaincra de l'inutilité de vos soins, tant sur un objet que sur l'autre.

Et d'abord, quant à la nourriture, regardez les oiseaux du ciel. *Respicite volatilia cœli.* Je ne parle pas de tant d'autres animaux qui vivent dans les forêts, sur les montagnes, et dans les profonds abîmes de la mer. Je m'arrête aux oiseaux qui sont en général plus faibles, plus petits, plus dépourvus de ressource. Je ne parle pas même de ceux dont vous prenez soin, et qui vivent sous votre dépendance ; je parle de ceux qui sont en liberté, et qui cherchent leur aliment dans la campagne. Ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent pas dans des greniers ; et cependant, manquent-ils de quelque choses ? Souffrent-ils plus que ceux dont vous prenez soin vous-mêmes ? Au contraire, en général ils sont plus forts, plus robustes, ils vivent plus longtemps, ils sont plus joyeux, plus contents. Ils trouvent partout leur nourriture : Dieu y pourvoit. Il est le père de tout ce qu'il a créé. Et vous voudriez qu'il vous abandonnât, vous qu'il a faits à son image et à sa ressemblance, vous qui êtes bien plus chers à ses yeux, que ces animaux chétifs et méprisables, qu'on achète pour quelques deniers ? Pourquoi ne vous aiderait-il pas, lorsque vous ferez de votre côté, par votre prudence et par votre travail, tout ce qu'il exige de vous, pour correspondre à sa providence ? *Quanto magis vos ?*

Et ensuite, quant à l'habillement, considérez les lis des champs. *Considerate lilia agri.* Je ne vous parle pas de ces grands arbres, de ces forêts immenses, qui couvrent le penchant des collines, et la surface de vos campagnes ; je m'ar-

rête à de plus petits objets. Je ne parle pas même de ces fleurs, dont vous prenez soin, que vous arrosez et cultivez vous-mêmes, je parle de ces fleurs champêtres, qui naissent d'elles-mêmes, et que vous trouvez partout. Le beau spectacle qu'offre à nos regards une prairie qui en est couverte ! Que leur couleur est variée et éclatante ! Approchez-vous d'elles ; touchez-les ; quel tissu admirable de fibres artistement entrelacées ! Qui les a revêtues de la sorte ? Elles ne filent pas, elles ne travaillent pas elles-mêmes. Qui donc leur a donné cette étoffe si précieuse, plus belle aux yeux de la raison que ces habits magnifiques, dont était revêtu Salomon, le plus puissant des rois, aux jours de sa splendeur et de sa gloire, puisque nous savons que l'art s'efforce d'imiter la nature, que c'est en quoi consiste sa perfection, mais qu'il ne vient jamais à bout de l'égaler ? Qui donc a si bien vêtu ces petites plantes ? C'est, me direz-vous, la nature, c'est-à-dire la Providence. Eh quoi ! cette même Providence vous refuserait à vous un habit grossier, vous laisserait périr de froid, vous, créature animée et raisonnable, qui l'invoquez, et qui méritez ses soins par votre travail et votre confiance ? Elle, qui prodigue le superflu même à un peu d'herbe, que vous foulez aux pieds, qui paraît aujourd'hui et qui n'est plus demain, que vous méprisez jusqu'à vous en servir pour faire chauffer votre four, vous refuserait le pur nécessaire à vous qu'elle chérit, qui devez vivre éternellement, et qu'elle se propose de revêtir un jour des splendeurs de sa divinité et de sa gloire ? Oseriez-vous le penser ? Pourriez-vous le dire ? *Quanto magis vos ?*

Que ces raisonnements sont simples, chrétiens auditeurs ; mais qu'ils sont vrais ? Qu'ils nous prouvent bien évidemment notre erreur et notre folie ! Quelle folie, en effet, de former des projets sans fin, tandis qu'on n'a que quelques jours à vivre ! d'amasser des trésors immenses, avec des besoins si bornés ! de couvrir sa table de mets tous plus recherchés, tandis que l'on n'a besoin que de se nourrir ! d'avoir un nombre infini d'habits, tandis que l'on n'a que son corps à vêtir ! de remplir toute une ville de ses maisons, tandis que l'on n'a à loger que soi-même ! d'étaler un luxe effréné, une profusion ridicule, tandis qu'avec toute cette magnificence on ne saurait égaler la beauté d'un lis que l'on foule aux

pieds ! Quelle folie, de se consumer de soins et de peines pour quelques misérables jours qu'on a à passer sur la terre! Quelle folie, en un mot, de s'imposer tant de privations pour amasser des trésors qu'un héritier prodigue aura sitôt dissipés ! A ne consulter donc que les plus simples notions du bon sens, cette conduite nous rend aussi malheureux que déraisonnables ; et non-seulement elle est opposée à notre bonheur et à notre raison, mais encore plus à notre religion et à notre foi ; dernier motif, plus fort que tous les autres, que Jésus-Christ propose à ses disciples, pour les détacher des biens de la terre. *Ne solliciti sitis.*

Que les païens s'attachassent aux richesses, nous ne devons pas en être surpris, puisqu'ils adoraient des dieux d'or et d'argent ; mais que des chrétiens, qui adorent un Dieu pauvre, né dans une crèche, et mort sur une croix, soient avides des biens de ce monde, et entreprennent tout pour les acquérir, c'est une inconséquence et une absurdité palpables. Aussi Jésus-Christ ne fait-il pas difficulté de comparer de pareils chrétiens aux infidèles eux-mêmes. Voilà pourquoi il appelle les richesses du nom de *Mammon*, qui était un Dieu de l'antiquité ; nous enseignant, par là, ce que son apôtre devait nous répéter dans la suite, qu'être attaché aux biens du monde, c'est être païen et idolâtre aux yeux de Dieu. *Hæc omnia gentes inquirunt.*

En effet, que nous apprend notre religion, et en quoi consiste-t-elle? Elle veut que nous nous regardions ici-bas, comme dans un lieu d'exil ; que nous ne soupirions qu'après la ciel, qui est notre patrie ; que nous ne nous attachions à rien de ce que nous voyons sur la terre, semblables à des voyageurs qui ne s'attachent à rien de ce qu'ils rencontrent sur leur route ; que nous aimions les croix ; que nous renoncions aux aises et aux commodités de la vie ; que nous nous crucifiions nous-mêmes ; que nous soyons, en un mot, conformes en tout à Jésus-Christ crucifié. Or, cette conformité, pourriez-vous l'allier avec l'attachement aux richesses ? vous n'oseriez le dire. En vivant de la sorte, vous ne vivez donc pas en chrétiens : vous vivez comme les païens, qui faisaient consister toute leur félicité dans les plaisirs des sens, qui ne reconnaissaient ni médiateur ni providence, et qui adoraient

des dieux qui pouvaient leur servir de modèles pour toute sorte de vices. *Hæc omnia gentes inquirunt.*

Aussi, mes frères, voyons-nous avec douleur, que tous ces chrétiens, attachés aux biens de la terre, ne sont chrétiens que de nom, et ne conservent pas même les dehors du christianisme. Nous les voyons peu assidus dans nos temples, et peu respectueux quand ils y sont. Ils ne pensent pas à l'affaire de leur salut ; ils sont durs et insensibles aux misères des pauvres ; ils ne craignent pas, pour assouvir leur impitoyable avarice, de faire couler les larmes de la veuve et de l'orphelin ; ils violent la probité et la bonne foi dans leur commerce ; ils ne reconnaissent plus d'autre Dieu que l'argent ; ils ont quelquefois même l'impiété de le dire ; et cet amour de l'argent, s'étant emparé de leur esprit et de leur cœur, devient leur idole, et établit l'irréligion sur les ruines du christianisme. *Hæc omnia gentes inquirunt.*

Vous-même, mon cher auditeur, depuis que ce vice maudit a pénétré dans votre âme, qu'avez-vous fait de vos bons sentiments, de votre piété ancienne ? Hélas ! tout s'est évanoui, tout a disparu. Vous ne priez plus ou presque plus, ou, si vous le faites, c'est avec des retours continuels vers la passion qui vous domine. Vous ne venez plus ou presque plus dans nos temples, ou, si vous y êtes, c'est de corps seulement ; votre esprit est à vos affaires. Vous portez partout une conscience embarrassée de mille doutes que vous n'éclaircissez jamais, troublée de mille remords que vous étouffez sans cesse. Des années s'écoulent, sans que vous vous approchiez des saints tribunaux, sans que vous participiez à la table sainte ; ou, si vous y venez, vous vous confessez sans préparation, sans sincérité, sans douleur, sans amendement, sans fruit ; vous communiez sans dévotion, sans goût, sans ferveur, sans avantage. Vous ne goûtez dans les pratiques de la religion, aucune de ces consolations réservées aux âmes pures et détachées. Vous vivez en païen, au milieu du christianisme, puisque vous y conservez votre idole ; que dis-je ? et les païens eux-mêmes seront punis bien moins sévèrement que vous, puisque cette alliance monstrueuse du paganisme avec la religion, vous rend aux yeux de Dieu infiniment plus coupable. *Hæc omnia gentes inquirunt.*

Renoncez donc, chrétiens auditeurs, à un attachement qui trouble votre repos, qui contredit votre raison, qui détruit votre religion même, et livrez-vous aux occupations et au travail que votre état vous impose, pour en remplir les devoirs, et non pour satisfaire une insatiable cupidité. *Ne solliciti sitis.*

Jésus-Christ termine cette première partie de notre évangile, par une pensée que nous ne devons pas omettre. Ne vous troublez pas, dit-il à ses apôtres; votre Père céleste sait mieux que vous ce qu'il vous faut. *Scit enim pater vester cœlestis quia his omnibus indigetis.* C'est comme s'il leur disait: Dieu est votre père, et vous êtes ses enfants. Des enfants qui ont un père si bon, si puissant, si éclairé, si riche, seraient inexcusables s'ils craignaient en travaillant, de manquer jamais du nécessaire. Il vous a donné tout ce que vous avez; il ne vous refusera pas le peu qui vous manque. Il a tiré pour vous le monde du néant; pour vous il a fécondé la terre; pour vous il la couvre chaque année d'abondantes moissons, et y fait mûrir les fruits destinés à vous nourrir. C'est lui qui chaque jour donne la pâture aux petits des oiseaux, et l'aliment aux moindres insectes. C'est lui qui a fait les plantes pour votre usage, et les animaux qui rampent sur la terre pour obéir à votre voix et exécuter vos ordres. C'est lui qui embellit les plantes de vos jardins, et qui revêt les lis de vos champs des plus brillantes couleurs. Que craignez-vous donc pour vous-mêmes, chrétiens, qui lui êtes bien plus chers? Vit-on jamais un bon père veiller attentivement sur de stupides animaux et négliger sa famille, orner de riches tapisseries les murs de ses appartements et ne pas revêtir ses propres enfants qui l'implorent dans leurs besoins? Non, mes chers frères, si Dieu a soin des païens eux-mêmes, il en aura bien plus de vous, qui êtes son peuple et les brebis de son troupeau. Il est dans le ciel, c'est là qu'il vous attend, là qu'il vous appelle, et qu'il vous a préparé votre place. Pensée consolante qui après nous avoir détaché des biens temporels, nous invite à nous attacher aux biens célestes et éternels: sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Il faut s'attacher aux biens spirituels.

Ce serait peu que Jésus-Christ eût inspiré à ses disciples le détachement des choses périssables, s'il ne leur en eût présenté en même temps une plus précieuse et plus utile. Le cœur de l'homme étant fait pour aimer, en lui ôtant ce qu'il aime injustement, il faut lui montrer quelque chose qu'il puisse aimer avec mérite. Et voilà ce que fait Jésus-Christ dans la suite de notre évangile. Après avoir détaché ses disciples des biens de la terre, il leur propose l'amour des biens éternels. Pour cela, il leur expose successivement la grandeur de ces biens, les moyens qui y conduisent, et la facilité qu'on trouve à les acquérir. Encore quelques moments d'attention : c'est toujours notre divin Maître qui va vous parler et vous instruire.

Cherchez avant tout, dit-il, le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. *Quærite primum regnum Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* Paroles admirables, remplies de sens, et qui contiennent tout le précis de cette seconde partie.

D'abord ces paroles nous montrent la grandeur des biens éternels. Jésus-Christ les appelle un royaume. *Regnum.* Que pouvons-nous, en effet, concevoir de plus grand, selon nos idées, que d'être roi, indépendant, au-dessus de tout, assis sur un trône, revêtu d'ornements précieux, comme autrefois Salomon dans sa gloire, de gouverner un grand peuple par sa sagesse, d'abattre tous ses ennemis à ses pieds par sa valeur, d'acquérir une gloire immortelle, et de jouir de tous les plaisirs qui naissent en foule aux pieds du trône ? Voilà, sans doute, l'idée la plus avantageuse que notre imagination puisse se former d'un royaume temporel ; et voilà ce que Jésus-Christ nous promet dans un sens bien plus solide et bien plus réel, si nous voulons nous consacrer à son service. Nous serons rois, c'est-à-dire, que nous règnerons sur nous-mêmes, que nous commanderons à nos passions, qui sont nos ennemis les plus à craindre. Nos noms seront inscrits dans le livre de vie ; nos vertus seront les précieux ornements qui décoreront notre âme. Nous jouirons de tous les plaisirs attachés à la vertu, qui sont la paix de la conscience, le con-

tentement dans son état, la conformité en toutes choses à la volonté de Dieu, et les consolations ineffables que Dieu fait goûter, même ici-bas, à ceux qui l'aiment et qui le servent. *Regnum.*

Mais ce mot royaume ne rend pas encore toute l'idée de Jésus-Christ. Que de malheureux, en effet, sur le trône, et ne sait-on pas que le véritable bonheur n'habite presque jamais dans les palais des grands, parce que la vertu y est presque toujours étrangère ? Il faut donc ajouter quelque chose encore à ce mot : il faut dire : Le royaume de Dieu. *Regnum Dei ;* c'est-à-dire, un royaume aussi élevé au-dessus de tous les autres, que le ciel l'est au-dessus de la terre, et le créateur au-dessus de la créature. Voilà ce qu'on nous promet ; voilà ce qu'on nous destine. Règne de Dieu dans les saints, commencé sur la terre : il règne dans leur esprit, dans leur cœur, dans leur entendement, dans leur volonté, dans toutes leurs puissances ; il y règne par la foi, par l'espérance, par l'amour, par l'accomplissement de ses lois, par une entière conformité à ses ordres ; il les fait régner avec lui ; il partage avec eux la gloire et les douceurs de son règne. Règne heureux, consommé dans le ciel : c'est là que Dieu règne dans ses élus d'une manière bien plus parfaite. C'est là qu'il se donne tout à eux, et qu'il les transforme tous en lui. C'est là qu'il se montre à eux sans voile, et qu'il se livre à eux sans partage. C'est là qu'eux-mêmes ne seront plus tièdes, flottants et inégaux. C'est là qu'il leur communiquera sa gloire, son bonheur, son immutabilité, sa puis-puissance. Règne de Dieu, éternel comme lui, où il leur fera part de son éternité même. *Regnum Dei.*

Quel contraste, chrétiens, quel contraste frappant entre le service de Dieu et celui des richesses ! Servir l'argent, c'est être esclave ; servir Dieu, c'est régner. Servir l'argent, c'est livrer son esprit à des soucis cruels, et son cœur à des chagrins plus cruels encore ; servir Dieu c'est être libre, c'est jouir des plaisirs de la vertu mille fois plus ravissants que tous les plaisirs du monde. Servir l'argent, c'est craindre à tous moments de perdre ce que l'on possède ; servir Dieu, c'est mettre son trésor dans le sein du Seigneur lui-même, et à l'abri de tous les événements. A ce contraste, pourriez-vous hésiter encore ? et qu'attendriez-vous à préférer la liberté des

enfants de Dieu, à la servitude des enfants du siècle, et le gouvernement du meilleur des pères, à la domination injuste du plus cruel des tyrans? *Regnum Dei.*

Mais que faut-il faire pour parvenir à ce royaume? Jésus-Christ va nous l'apprendre. Il faut être juste. *Justitiam.* Ce mot seul dit tout. Quand l'Écriture veut faire l'éloge de quelque grand personnage, de saint Joseph, par exemple, elle ne dit autre chose de lui, sinon qu'il était juste. *Cum esset justus.* Être juste en effet, c'est remplir tous ses devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même : c'est observer les commandements de Dieu et de l'Église ; accomplir fidèlement toutes les obligations de son état ; aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même ; tenir dans la dépendance de la loi de Dieu son esprit, son cœur, son corps et toutes ses puissances ; être soumis à ses supérieurs, charitable pour ses inférieurs, patient envers ses égaux ; c'est être en grâce et en amitié avec Dieu, éviter le péché mortel, pratiquer les vertus chrétiennes, être chrétien, en un mot, c'est-à-dire, conforme à Jésus-Christ, puisque nous serons jugés sur ce grand modèle. *Justitiam.*

Notre divin Maître ajoute : La justice de Dieu. *Justitiam ejus.* Et pourquoi cela ? Pour nous apprendre que si nous voulons obtenir le royaume du ciel, il ne nous suffit pas d'avoir une justice humaine, mais qu'il faut que notre justice soit divine, c'est-à-dire, surnaturelle dans son principe, pure dans ses motifs, parfaite dans son étendue. Or, mes frères, combien de fausses justices dans le monde ! combien de justices guidées par l'intérêt, souillées par l'amour-propre, dominées par le respect humain ! combien qui sont justes sur un point, et qui ne le sont pas sur un autre ! qui rendent à Dieu les hommages journaliers qu'il exige, mais qui vivent dans l'inimitié avec le prochain ! qui sont charitables envers les malheureux, mais qui n'ont pas la foi que Dieu exige ! qui sont justes pendant un temps, mais qui ne le sont pas toujours ! qui observent certaient préceptes de la loi, mais qui ne les accomplissent pas tous ! tout autant de fausses piétés ; tout autant de justices apparentes. Celle que Jésus-Christ demande de nous, pour parvenir au royaume du ciel, doit être au-dessus de celle des scribes et des pharisiens, des païens et des idolâtres. Elle doit être sans mélan-

ge, sans composition, sans partage. Elle doit être l'ouvrage du Saint-Esprit dans nos âmes ; aussi parfaite dans son genre, que celle des saints que nous honorons ; aussi pure à proportion que celle de Jésus-Christ, le Saint des saints ; un écoulement et une participation de la justice de Dieu lui-même. *Justitiam ejus.*

Mais cette justice, me direz-vous, et ce royaume qui en est le fruit, sont donc bien difficiles à acquérir? Vous vous trompez, chrétiens ; c'est Jésus-Christ qui vous l'assure. Il ne faut que les vouloir et les chercher. *Quærite.* Mais en quoi consiste cette recherche ? le fils de Dieu nous l'apprend dans un autre endroit de l'Évangile. Demandez, nous dit-il, et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. Nous ne pouvons rien sans la grâce ; mais la grâce ne nous manque pas, quand nous la demandons comme il faut, et nous en avons toujours assez pour nous soutenir, quand nous y sommes fidèles. Il faut donc recourir à la prière ; mériter de nouvelles faveurs, par notre fidélité aux premières ; toucher le cœur de Dieu, en reconnaissant que de nous-mêmes, nous ne pouvons rien, et que c'est de lui seul que nous attendons tout ce qui nous manque ; dire comme Salomon : Seigneur, envoyez-moi votre sagesse du haut de votre trône, afin qu'elle habite, qu'elle travaille avec moi, et qu'elle m'apprenne ce qui vous est le plus agréable. *Petite et accipietis.* Quant à la volonté, il faut la régler, la purifier, la mettre sous le joug de l'Évangile. Il faut chercher le royaume de Dieu et sa justice, comme on cherche un bien d'un grand prix, comme cette pierre précieuse, pour laquelle on doit sacrifier tout le reste. Il faut les chercher où ils se trouvent, non pas dans le monde, auquel nous avons renoncé au jour de notre baptême, et où règnent le démon et le péché, mais dans la solitude, dans le recueillement, au pied des autels, dans la société des gens de bien, dans la fréquentation des sacrements, dans la pratique des devoirs du christianisme. C'est là qu'il faut les chercher, parce que c'est là qu'on les trouve. *Quærite et invenietis.* Cherchons-les sincèrement. On s'abuse quelquefois, et l'on prend pour une ferme volonté ce qui n'est qu'un désir passager et une simple velléité. Cherchons-les ardemment : cela trouvé, tout est trouvé ; cela perdu, tout est perdu. Cherchons-les constam-

ment, ne nous rebutons pas des premiers obstacles : un chemin épineux au commencement, devient souvent aisé par l'habitude. Marchons toujours sans nous lasser : il n'y a que celui qui persévèrera qui sera couronné. Frappons à la porte comme cet ami de l'Évangile, assurés qu'elle finira par nous être ouverte. *Pulsate, et aperietur vobis.*

Voilà comment il faut chercher le royaume de Dieu et sa justice, mes très-chers frères. Mais Jésus-Christ ajoute une parole importante, qu'il ne faut pas omettre ici. Cherchez, nous dit-il, avant tout. *Quærite primum ;* c'est-à-dire, qu'il faut donner dans notre esprit, dans notre cœur, dans toute notre conduite, la préférence aux biens du ciel, sur tous les biens de la terre ; qu'il faut être prêt à perdre la fortune, l'honneur, la vie même, plutôt que de renoncer à la foi et au salut, à la justice et à la charité. Non qu'après tout, nous ne puissions travailler à acquérir les biens temporels, avec dépendance des biens spirituels ; mais en travaillant, il faut chercher comme Jacob, la rosée du ciel, avant la graisse de la terre, et non, comme Esaü, la graisse de la terre avant la rosée du ciel. Ainsi, Jésus-Christ ne nous défend pas de demander les biens temporels, avec les biens spirituels ; mais il nous apprend lui-même l'ordre dans lequel nous devons les solliciter. Il faut demander avant notre pain de chaque jour, la sanctification du nom de Dieu, l'avénement de son règne, l'accomplissement de sa volonté sainte, c'est-à-dire, le royaume de Dieu et sa justice : sans cela nos prières sont inutiles, nos désirs criminels, notre conduite déréglée. *Quærite primum.*

Voyez, mes frères, avec quelle ardeur un voluptueux recherche les plaisirs, un ambitieux les honneurs, un avare les richesses. Que de soins, que de peines ne se donnent-ils pas pour les acquérir ! Rien ne les décourage ; rien ne les rebute. Et voilà ce qui vous confond dès à présent, et ce qui vous confondra encore plus au tribunal de Jésus-Christ. Car d'où vient que les mondains recherchent avec tant d'ardeur ces prétendus biens ? C'est qu'ils se sont faussement persuadés de trouver en eux le véritable contentement et la véritable grandeur. Et d'où vient, au contraire, que vous recherchez les biens spirituels avec tant de tiédeur et de nonchalance ? C'est que vous ne les connaissez pas, c'est que vous

ne les mettez pas, dans votre esprit et dans votre cœur, au-dessus de tout. Réformez donc vos idées et vos sentiments, et vous aurez bientôt réformé votre conduite à leur égard. Comprenez bien, une fois pour toutes, leur excellence et leur dignité, et vous emploierez plus de soins pour les obtenir, et cette pensée qu'ils sont au-dessus de tout, vous engagera à les rechercher préférablement à tout le reste. *Quærite primum.*

Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, c'est une maxime dont nous pouvons nous servir utilement dans plusieurs circonstances de notre vie. Ainsi, par exemple, nous avons un état à choisir, une détermination à prendre, Que devons-nous consulter avant tout ? le royaume de Dieu et sa justice : voir si cet état, quelque avantageux qu'il nous paraisse, n'est pas nuisible pour le salut ; voir si ce parti, quoique utile en apparence, n'est pas dangereux en effet ; consulter les gens de bien, nous défier de nos lumières, et ne jamais nous déterminer par des motifs humains et terrestres. *Quærite primum.* Ainsi, on se trouve dans des situations pénibles et délicates : cette personne qui souffre, serait bientôt à son aise, si elle voulait entendre à des propositions qu'on lui fait, mais qui sont contraires à son salut ; ce négociant qui a à peine le nécessaire, pourrait devenir riche, en n'écoutant pas des scrupules sur certains points suspects et dangereux ; cet homme du monde, pourrait se pousser et faire fortune, s'il voulait se prêter aux erreurs et aux vices d'un ami et d'un protecteur. Que doivent faire toutes ces personnes ? se souvenir de cette parole : Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; arracher cet œil, couper cette main qui les scandalise et les jeter loin d'eux, c'est-à-dire, renoncer à tout, plutôt que de perdre l'amitié de Dieu et sa grâce. *Quærite primum.* Ainsi, pour abréger ce détail, combien d'usages pernicieux dans le monde ! combien de maximes contraires à la loi de Dieu ! Que faire donc ? Les suivre ? c'est nous rendre criminels devant Dieu. Nous y soustraire ? c'est nous rendre ridicules aux yeux des hommes. N'importe : bravons ces préjugés ; mettons-nous au-dessus de ces fausses idées ; le salut est en sûreté, la conscience en repos, Dieu est content, le principal est fait : soucions-nous fort peu de tout le reste. *Quærite primum.*

Mais, est-ce ainsi que vous cherchez les biens célestes, chrétiens auditeurs ? Hélas ! vous avez peut-être préféré jusqu'ici, les usages du monde aux préceptes de l'Évangile, la crainte des hommes à celle de Dieu, et les biens temporels et terrestres aux biens spirituels et éternels. Changez donc aujourd'hui de sentiments et de conduite ; et, puisque les biens célestes sont les plus grands que vous puissiez ambitionner, les seuls capables de vous satisfaire, cherchez-les uniquement, ou du moins préférablement à tous les autres, et sacrifiez tout, s'il le faut, pour les acquérir. *Quærite primum.*

Si vous les cherchez de la sorte, chrétiens auditeurs, voici ce que Jésus-Christ vous promet à la fin de notre évangile : Vous trouverez infailliblement les uns et les autres, c'est-à-dire, les biens de la terre et les biens du ciel ; les biens de la terre, avec proportion et avec mesure, parce qu'ils pourraient vous être nuisibles ; les biens du ciel, avec abondance et sans mesure, parce qu'ils ne peuvent vous être qu'utiles ; les uns et les autres, selon la volonté de Dieu, l'ordre de sa providence, et l'économie de votre sanctification. *Hæc omnia adjicientur vobis.* Si vous cherchez le royaume de Dieu et sa justice, vous les trouverez. Voilà de quoi vous rassurer, âmes scrupuleuses, qui craignez toujours de vous perdre, malgré l'assurance que Jésus-Christ vous donne de vous soutenir de sa grâce, qui ne vous manquera jamais. Si vous cherchez le royaume de Dieu et sa justice, vous trouverez en même temps tout le reste. Voilà de quoi vous tranquilliser, âmes pusillanimes, qui craignez toujours de manquer du nécessaire, malgré l'assurance que Jésus-Christ vous donne de ne vous abandonner jamais. Promesse solennelle qui doit nous animer, nous soutenir et nous pénétrer d'amour et de reconnaissance. *Hæc omnia adjicientur vobis.*

Renonçons donc, chrétiens, à un attachement qui trouble notre repos, qui cause tous les malheurs de notre vie, qui nous fait manquer à tout ce que nous devons à Dieu que nous ne servons pas, au prochain que nous n'assistons pas, à nous-mêmes que nous ne sanctifions pas, qui nous rend plus déraisonnables que les païens, que les infidèles, que les bêtes mêmes, et nous condamne par la voix de tout le reste

de l'univers. Attachons-nous à des biens qui seuls peuvent nous satisfaire : biens divins, qui nous élèveront au-dessus de la terre ; biens éternels, qui ne finiront jamais ; biens qu'il ne tient qu'à nous d'acquérir, avec la grâce de Dieu qui ne nous manquera point ; par la justice, la sainteté et la vertu ; biens surtout qu'il faut préférer à tous les autres, puisqu'ils sont les seuls qui méritent le nom de biens ; mais biens avec lesquels nous aurons encore tous les autres, c'est-à-dire, le bonheur de la terre et celui du ciel. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Impossibilité de servir deux maîtres. — Confiance dans la Providence.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres : car ou il haïra l'un, et aimera l'autre ; ou ils s'attachera à l'un et méprisera l'autre.

Cette maxime est une de celles qui soulèvent le plus l'esprit d'indépendance. Elle est cependant une des plus importantes de la religion ; et elle devient de plus en plus frappante, à mesure qu'on l'examine avec attention. En la méditant profondément, on y trouve tout le fond, toute la substance de la morale chrétienne. Dieu veut être servi exclusivement. Ce précepte étonne la raison, révolte la concupiscence. N'est-il donc permis dans notre religion de servir aucun homme ? Le service de Dieu exige-t-il que nous secouions le joug de toute autre dépendance, et que, nous isolant absolument de la société, nous n'ayons plus de commerce qu'avec lui ?

Non, sans doute, ce ne sont pas là les vues de la Providence sur nous. En nous plaçant dans le monde, elle a voulu que nous vécussions avec le monde. La séparation absolue du monde est une grâce particulière, et non un don général ; une vocation extraordinaire, et non une destination commune ; une voie où peu sont conduits, et où il n'est pas accordé à tous d'en-

trer ; une exception, et non pas une loi. L'homme a été crée pour vivre en société ; il le sent au désir même qui l'y porte, au mouvement qui l'entraîne vers ses semblables ; et la religion, loin de combattre, fortifie encore et consacre ce sentiment de la nature. Elle resserre tous les nœuds qui unissent les hommes entre eux, et par le lien extérieur d'un culte commun, et par le lien intérieur d'une charité mutuelle. Dès que l'ordre de la Providence est que nous vivions en société, elle nous impose par cela même l'obligation d'en remplir tous les devoirs. La société ne se maintient que par la soumission aux supérieurs légitimes. Cette soumission fait donc essentiellement partie des préceptes divins. Quand nous ne lirions pas dans les saintes Écritures le commandement d'obéir aux autorités de l'ordre temporel, nous devrions encore être convaincus qu'il émane de Dieu. Mais écoutons cette loi sainte, protectrice de l'ordre social, nous prescrire toutes les subordinations qui le maintiennent : Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient, dans le Seigneur (1). Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses ; car cela est agréable à Dieu (2). Serviteurs, obéissez en tout à vos maîtres selon la chair, les servant, non parce qu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais dans la simplicité de votre cœur, et avec la crainte de Dieu (3). Sujets de toutes les classes, assujettissez-vous aux puissances élevées qui vous régissent ; car c'est de Dieu que viennent toutes celles qui existent. Soyez-leur donc nécessairement soumis, non-seulement par crainte, mais par conscience (4). Ainsi le service de nos maîtres temporels, loin de contrarier le service exclusif que nous devons à Dieu, en est une partie essentielle. En faisant ce qu'ils nous commandent, nous n'enfreignons pas, au con-

(1) Mulieres, subditæ estote viris, sicut oportet, in Domino. *Coloss.*, III. 18.

(2) Filii, obedite parentibus per omnia ; hoc enim placitum est in Domino. *Ibid*, 20.

(3) Servi, obedite per omnia dominis carnalibus, non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed in simplicitate cordis, timentes Deum. *Ibid.*, 22.

(4) Omnis anima potestatibus sublimioribus suddita sit ; non est enim potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt... Ideo necessitate subditi estote non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam. *Rom*, XIII. 1 et 5.

traire, nous accomplissons sa loi. Le soldat sert son souverain, en obéissant aux chefs qu'il lui a donnés ; et le chrétien sert son Dieu, quand il se soumet aux maîtres qu'il a placés sur sa tête.

Après avoir exposé en quoi ne consiste pas le précepte de servir Dieu seul et exclusivement, examinons en quoi il consiste. Nous trouvons qu'il nous impose deux obligations principales. La première est que le service de Dieu soit notre premier, notre principal objet ; que tout autre service lui soit subordonné, et que nous soyons disposés à lui faire toute espèce de sacrifices. La seconde est que nous rapportions au service de Dieu tous nos autres services, et que ce soit en vue de Dieu, pour lui obéir, et pour lui plaire, que nous les rendions. Dieu est notre premier maître ; son service est donc notre premier devoir. Dieu est à proprement parler, notre seul maître ; tous les autres services doivent donc être des émanations du sien, et avoir le sien pour principe et pour but. Développons ces deux vérités essentielles.

Il ne faut pas un grand effort de raison pour reconnaître en spéculation, que notre plus précieux intérêt étant de plaire à Dieu, notre occupation principale doit être de lui obéir. Mais il faut un bien plus grand effort de vertu pour suivre, dans la pratique toutes les conséquences de ce principe. Il n'y a que celui qui a entièrement secoué le joug de la religion, qui ose dire : Le Seigneur ne me verra pas, le Dieu de Jacob ne connaîtra pas mes actions (1). Mais une erreur bien plus commune dans le sein de l'Église, et que l'on voit même trop souvent dans les personnes qui se piquent de régularité, qui en ont tout l'extérieur, et dont, par conséquent l'exemple est plus contagieux, est de prétendre allier, et faire marcher de front le service de Dieu et celui du monde. On a la prétention de remplir tous les devoirs que Dieu impose, et en même temps la volonté de jouir de tous les plaisirs que le monde présente. On imagine se pénétrer dans l'intérieur de l'esprit de Dieu, et porter dans les sociétés l'esprit du monde. Alternativement recueilli et dissipé, on passe continuellement du lieu saint au spectable, de la prédication aux divertissements. Pieux ou

(1) Et dixerunt : Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob. *Psalm.*, XCIII. 7.

licencieux, selon le lieu où on se trouve, de la même bouche on récite dans l'église des prières, et dans les cercles on tient des propos libres. Charitable ou méchant, selon les personnes, on répand d'un côté les aumônes, de l'autre des médisances. On voudrait se donner devant Dieu le mérite d'une dévotion exacte, et acquérir dans le monde la réputation d'une vertu indulgente. Enfin, on fait strictement ce qu'on croit nécessaire pour ne pas déplaire à Dieu, et on fait entièrement tout ce qu'on juge utile pour plaire au monde. Combien ne voyons-nous pas, autour de nous, de piétés de ce genre ! Et, sans porter des regards malins sur la conduite du prochain, combien de reproches semblables n'avons-nous pas à nous faire ! Combien de fois ne l'a pas emporté dans nous, l'attrait du plaisir sur l'impulsion de la grâce ; le désir de paraître aimables dans le monde, sur celui d'être aimés de Dieu ; la crainte des jugements humains, sur celle des jugements célestes !

C'est cette funeste disposition que Jésus-Christ combat : *Nul ne peut servir deux maîtres.* Et observons la raison qu'i en donne : c'est qu'il est impossible de les aimer tous les deux. Dieu veut être servi par affection. Notre amour est une partie essentielle, il est même la partie principale de son culte. Ce n'est pas servir Dieu que de ne pas l'aimer ; ce n'est pas l'aimer que d'aimer un autre objet en concurrence avec lui. Disons plus : il est impossible d'aimer un autre objet également. Il n'est pas dans la nature de notre cœur de se tenir entre deux grands attachements dans un équilibre parfait. Il donne nécessairement une préférence, et, par là même, il a une prédilection pour l'un des deux. Cette vérité devient plus frappante encore, si les deux objets que l'on prétend aimer au même degré, sont opposés l'un à l'autre. Nous ne pouvons pas chérir également deux contraires ; nous ne pouvons pas servir avec la même fidélité, deux maîtres qui nous imposent des devoirs incompatibles. Non, il n'y a pas d'illusion plus absurde à la fois, et plus fatale, que de prétendre se partager entre ce que Dieu commande, et ce que le monde exige ; et que d'imaginer faire un alliage égal de l'abnégation et de la cupidité, de la mortification et de la sensualité, de l'humilité et de la vanité. Nous ne pouvons avoir qu'un Dieu. Il nous faut indispensablement faire un choix

entre le Dieu de l'Évangile et l'idole du monde. Celui qui a notre prédilection, c'est là véritablement notre Dieu.

Ne croyons pas cependant que tout attachement terrestre nous soit interdit. L'amour du prochain nous est formellement prescrit ; et les sentiments du sang et de l'amitié, loin de nous être défendus, nous sont positivement recommandés. L'amour de la créature n'est pas coupable par lui-même ; il le devient dès qu'il balance l'amour du Créateur. Dieu veut être aimé par-dessus tout, et c'est ici où malheureusement il est facile et commun de se faire illusion. Enclins, comme nous le sommes, à juger favorablement de nous-mêmes, nous croyons souvent notre amour pour Dieu fort ardent, quand il est extrêmement tiède, et notre amour pour le monde, très-faible, quand il est fort vif. Ce que nous reconnaissons être juste, nous nous imaginons le sentir. Notre esprit abuse notre cœur, et nous prenons le raisonnement pour du sentiment. Mais nous avons deux moyens de sortir de cette erreur, et de nous assurer quel amour est dans nous le dominant. Le premier est d'en juger par les effets. Lequel de ces amours l'emporte dans le conflit ? Quand l'intérêt de plaire à Dieu et l'intérêt de plaire à l'homme sont en opposition, lequel des deux nous détermine? Sommes-nous attirés par l'un, ou entraînés par l'autre? Hélas! combien d'hommes, à cette épreuve délicate, doivent juger que Dieu n'occupe pas dans leur cœur la place principale ! Le second moyen est de considérer si nous sommes dans la disposition de faire à Dieu, s'il l'exige, le sacrifice de nos plus tendres affections. Ce sacrifice n'est pas toujours nécessaire dans le fait ; mais il l'est dans la volonté; et nous sommes tenus de le réaliser, quand les objets de nos attachements, nous détournent du service de Dieu. Arrachez, nous dit-il, votre pied, votre main, votre œil, s'ils vous deviennent des causes de péché (1).

Ces principes, sur le service respectif de Dieu et des hommes sont, tout à la fois, et le fondement, et la limite de notre soumission aux autorités de la terre. Nous sommes assujettis à leurs ordres, tant que leurs ordres ne sont pas con-

(1) Si autem manus tua, vel pes tuus scandalizat te, abscide eum, et projice abs te... et si oculus tuus scandalizat te, erue eum, et projice abs te. *Matth.*, XVIII, 8 et 9.

traires à celui de Dieu. Mais dès que leurs lois sont en opposition avec la loi divine, aussitôt, avec leur pouvoir, expire notre obéissance. Toujours également soumis sur tout le reste, nous devons opposer à leurs commandements irréligieux, non l'insurrection, mais la résistance passive; non la révolte, mais le martyre. Souverains de ce monde, vous que l'Écriture appelle les dieux de la terre (1), et dans qui nous révérons les images et les ministres du Dieu du ciel, ne soyez pas jaloux de la préférence que nous donnons à ce Maître suprême qui est aussi le vôtre. L'intérêt même bien entendu de votre autorité, demande que nous la fassions céder à celle de Dieu. Oui, vous avez un intérêt plus grand à maintenir parmi vos peuples la soumission à la loi divine, qu'à vous faire obéir vous-mêmes contre cette loi qui vous protége. Celui qui a le courage de vous désobéir pour conserver sa foi, vous donne par là une preuve, que, sur tout le reste, il sera votre sujet le plus soumis. Sa résistance vous est un garant de sa fidélité. Que pouvez-vous espérer au contraire de celui à qui vous aurez fait abandonner sa religion ? Qui vous sacrifia son Dieu, est tout prêt à vous abandonner à votre tour. Il ne lui manque qu'un intérêt. Vous l'avez familiarisé à la trahison ; une de plus lui coûtera-t-elle beaucoup ? Rois, respectez le fondement le plus solide de vos trônes, la conscience de vos sujets ; et pour qu'ils restent fidèles à votre autorité, désirez qu'ils le soient à celui dont elle émane.

Non-seulement Dieu doit être l'objet principal qui domine nos affections, nos obéissances ; il doit être le motif qui les anime, le but auquel elles tendent. Non-seulement nos autres services doivent être subordonnés au sien ; ils doivent encore lui être rapportés. Ce rapport de toutes nos actions à Dieu est dans sa loi, non pas un conseil, mais un précepte. Ce n'est pas qu'à chacune de nos actions nous soyons obligés de penser formellement à Dieu, pour lui en faire l'offrande; une attention aussi continuellement soutenue n'est pas dans la nature humaine, par conséquent Dieu ne l'exige pas. Nous espérons d'en jouir un jour, de cette contemplation perpétuelle de notre Dieu. Elle sera la récompense de nos travaux, lorsque réunis à lui dans le séjour de la gloire, et le consi-

(1) Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes. *Psalm.*, LXXXI, 6.

dérant face à face, rien ne nous distraira plus du bonheur de le contempler. Mais dans cette triste vie, notre esprit, chargé du poids onéreux d'un corps qui le rabaisse sans cesse vers la terre, ne peut pas se soutenir constamment à la hauteur des méditations célestes. La grâce l'y élève par intervalles ; sa faiblesse l'en fait toujours retomber. Les motifs religieux l'y ramènent ; les objets mondains l'en détournent. Dans ces alternatives continuelles que nous ne sommes pas les maîtres d'empêcher, parce qu'elles tiennent à notre nature actuelle, nous ne pouvons pas rapporter à Dieu formellement et en particulier chacune de nos actions ; mais nous pouvons les lui rapporter toutes en général. Il nous est impossible de répéter à chaque moment, les actes de notre offrande ; mais nous pouvons les rappeler fréquemment. Ce ne sera jamais un exercice continu et sans cesse renouvelé ; mais ce peut, et ce doit être un état habituel, une disposition permanente de notre esprit. Une pratique salutaire à cet égard est d'offrir à Dieu, au commencement de la journée, les actions qui doivent la remplir.

Vous ne pouvez pas servir Dieu et la richesse.

Après avoir établi le principe général, qu'il est impossible d'être en même temps au service de deux maîtres, Jésus-Christ en fait l'application à un maître particulier, qui est l'amour des richesses. Entre les attachements humains, celui des richesses est en lui-même un des plus dangereux ; il est même le plus commun de tous. C'est que la cupidité de l'argent se mêle constamment à toutes les autres passions, par le besoin qu'elles en ont pour se satisfaire. C'est avec l'or que le libertin paie ses plaisirs, que l'ambitieux ourdit ses intrignes, que l'orgueilleux étale son luxe, que l'intempérant assouvit sa voracité. La poursuite ardente des richesses est commune à l'avare et au dissipateur : à l'un par passion, à l'autre par besoin. Mais dans tous les deux, elle détourne les biens de la terre, de l'objet pour lequel la Providence les a créés, et dès-lors elle est coupable. Que ce soit pour l'amasser, ou pour la prodiguer, que l'on recherche avec avidité la richesse, dès qu'on en fait son objet principal, Dieu a cessé de l'être. En s'attachant à son service, on quitte le service de Dieu.

Deux considérations puissantes doivent nous détourner de cet attachement si indigne d'un chrétien : l'inutilité des richesses et leurs dangers.

Si la parole de Jésus-Christ est véritable, qu'il n'y a qu'une chose nécessaire (1), tout ce qui n'y conduit point n'est pas digne de nous occuper. Quel est en effet le résultat de tous ces biens après lesquels nous soupirons ? Après en avoir joui pendant un peu de temps, que nous en reste-t-il ? Tout ce que nous possédons ici-bas, nous abandonnera un jour. La mort nous en dépouillera. Nus nous sortîmes du sein de notre mère, nus nous y retournerons (2). Les trésors que nous avons amassés, nous ne les emporterons point; ils ne descendront point dans notre tombeau (3). Nous les laisserons suspendus au-dessus du gouffre où nous nous précipiterons; d'autres viendront les y saisir, et s'engloutiront à leur tour. Et qui de nous peut même être assuré que, pour le quitter, sa fortune attendra la mort? Combien d'accidents divers peuvent à chaque moment l'en priver ! Voyez les richesses, dans une mobilité continuelle, ne faire que passer de main en main. Cette perpétuelle circulation qui les fait espérer à tout le monde, est précisément ce qui devrait en dégoûter. Comment peut-on placer son bonheur dans des jouissances aussi incertaines, aussi précaires, où la possession d'un moment ne peut garantir celle du moment suivant? Les seuls trésors impérissables, ce sont les trésors de vertus. Leur seul dépôt inviolable, c'est dans le ciel qu'il est placé. C'est là, nous dit le Sauveur, qu'il faut amasser. Là, notre trésor ne court le risque, ni d'être rongé par la rouille, ni d'être enlevé par les voleurs (4). Là, nous le retrouverons tout entier, quand tous les autres seront anéantis pour nous.

Et plût à Dieu encore que les richesses ne fussent qu'inutiles ! Qui de nous ignore le terrible oracle sorti de la bouche

(1) Porro unum est necessarium. *Luc.*, X, 42.

(2) Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc. *Job.*, I, 21.

(3) Quoniam cum interierit non sumet omnia ; neque descendet cum eo gloria ejus. *Psalm.*, XLVIII, 18.

(4) Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo, et tinea demolitur, et ubi fures effodiunt, et furantur. Thesaurizate autem vobis the-

du Sauveur, sur l'extrême difficulté du salut des riches (1). Son intention n'est pas, sans doute, que nous l'entendions littéralement. Non, le salut d'un riche n'est pas impossible. Les richesses peuvent même en devenir un moyen. C'est leur usage qui en fait le vice ou le mérite. Ce qui est incompatible avec la profession chrétienne, ce que Jésus-Christ condamne formellement, c'est la soif de la richesse, c'est l'attachement immodéré à la richesse. Ce n'est pas la pauvreté qu'il prescrit, c'est l'esprit de pauvreté. Il ne tient qu'au riche de se sanctifier par le détachement de son cœur ; et le pauvre peut se perdre par l'immodération de ses désirs. Mais si l'abondance peut être un moyen de salut, on ne peut se dissimuler qu'elle en est presque toujours un obstacle. Là, les dissipations sont plus multipliées, les occasions plus séduisantes, les goûts plus ardents, les passions plus animées, les tentations plus fortes. A chaque pas on rencontre des attraits qui engagent au péché, des corrupteurs qui le préparent, des flatteurs qui le justifient. Effrayé des dangers qui environnent de toutes parts sa splendeur, Salomon, que la richesse n'a pas encore corrompu, demande au Seigneur de le placer dans l'état heureux où l'on voit encore aujourd'hui le plus de vertus : dans cette médiocrité où l'on ne court, ni les risques de l'opulence, ni ceux de la misère ; où l'on n'est exposé, ni à la tentation de méconnaître Dieu, ni à celle de murmurer contre lui (2). Riches, ne désespérez pas ; et levant les yeux vers le ciel, contemplez les saints qui s'y sont élevés par l'usage chrétien de leur fortune. Mais pénétrez-vous d'une salutaire terreur, en retournant vos regards vers l'enfer, et en considérant la multitude bien autrement nombreuse de ceux que la richesse y a plongés.

C'est pourquoi, je vous le dis, ne soyez pas inquiets pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi

sauros in cœlo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt, nec furantur. *Matth.*, VI, 19 et 20.

(1) Facilius est camelum per foramem acus transire, quam divitem intrare in regnum cœlorum. *Matth.*, XIX, 24.

(2) Mendicitatem, et divitias ne dederis mihi; tribue tantum victui meo necessaria, ne forte satiatus illiciar ad negandum, et dicam: Quid est Dominus ? aut egestate compulsus furer, et perjurem nomen Dei mei. *Proverb.*, XXX, 8 et 9.

vous le couvrirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Et qui d'entre vous avec tous ses soins peut ajouter à sa taille une seule coudée? Pourquoi aussi vous inquiétez-vous de l'habillement ? Voyez comment croissent les lis des champs ; ils ne travaillent, ni ne filent, et cependant je vous déclare que Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Mais si Dieu revêt ainsi une herbe de la campagne, qui existe aujourd'hui, et qui demain sera jetée dans le four ; combien plus de soin il aura de vous, hommes de peu de foi ? Ne soyez donc pas inquiets, et ne dites pas : Que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ? comme les païens qui s'inquiètent de toutes ces choses ; car votre Père sait que vous en avez besoin.

Ces paroles du divin Sauveur, présentent une prohibition et un commandement. Il proscrit le soin inquiet des besoins temporels, et ordonne la confiance dans la Providence. Il nous importe beaucoup de connaître la juste étendue de son précepte, et de savoir en quoi consiste précisément ce qu'il défend, et ce qu'il ordonne.

Il ne faut pas croire que Jésus-Christ nous interdise tout soin des choses nécessaires à notre vie, toute occupation pour nous les procurer. Il y a entre l'homme que Dieu a créé à son image, qu'il a doué d'un esprit intelligent, d'une volonté libre, et les êtres physiques qui composent la nature, une différence essentielle. Tous ces êtres, dépourvus de raison, reçoivent de Dieu passivement la conservation qu'ils sont incapables de se donner. Il les maintient dans leur état par les lois physiques qu'il leur a imposées, et sans qu'ils y contribuent. Mais il veut que l'homme coopère à sa conservation. En unissant à son âme un corps matériel, il l'a chargé de pourvoir aux besoins de son corps, jusqu'au temps où il jugera dans sa sagesse à propos de l'en délivrer. Il lui a donné en souveraineté la terre, et tout ce qu'elle contient, pour qu'il en retire, par des soins continuels et laborieux, toutes les nécessités de la vie. Ces soins ne sont donc pas opposés à loi la divine, ils y sont conformes ; ils entrent dans les vues de la Providence ; ils sont le moyen qu'elle emploie

pour nous conserver. Nous en abstenir, serait un mal ; les prendre, est un devoir : devoir tout à la fois, et de soumission à la loi qui nous les prescrit, et de résignation à la peine que nous a attirée la faute originelle.

Mais s'il est un soin de notre conservation, que la loi divine nous recommande; il y en a un autre qu'elle nous interdit ; c'est le soin inquiet, l'agitation violente, l'occupation continuelle qui remplit tous nos moments, absorbe toutes nos pensées, et nous détourne de l'occupation essentielle du salut. A ce vice si dangereux, et cependant si commun, Jésus-Christ oppose la confiance dans la Providence qui veille à nos besoins; et cette confiance renferme différents devoirs.

Le premier est de reconnaître que c'est de Dieu seul que viennent tous les biens, les temporels comme les spirituels. C'est lui qui distribue selon les vues de sa sagesse, et la rosée du ciel, et la graisse de la terre. En tout genre, nous ne possédons que ce que nous avons reçu de lui. La conséquence, que tire le grand Apôtre de ce principe, est que nous ne devons nous glorifier d'aucun de nos biens, comme si nous ne les avions pas reçus de la munificence divine (1).

Du principe que tous nos biens viennent de Dieu, résulte une seconde obligation : c'est de les employer conformément à sa volonté. Il n'y a aucun de ses dons qui ne puisse devenir utile à l'accroissement de la religion, à l'avantage de l'Église, au bien spirituel ou temporel de nos frères. Il n'y en a donc aucun qui ne doive y servir ; et nous sommes coupables, soit que nous les rendions inutiles, soit que nous les détournions à des usages étrangers.

Un troisième devoir envers la Providence, qui répartit entre les hommes les différents biens de la terre, est de ne pas nous affliger de ceux qui nous manquent, de ne pas soupirer après leur jouissance, de ne pas murmurer de leur privation, de ne pas porter envie à ceux qui les possèdent. Pensons que l'état où nous a placés l'Arbitre suprême des destinées, est celui qu'il a jugé le plus propre à notre sanctification. Un état plus opulent ou plus élevé eût, peut-être, été pour nous un principe de ruine. Notre âme n'aurait pas eu

(1) Quid autem habes quod non accepisti? si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis? *I Corinth.*, IV. 7.

la force de résister à la séduction des richesses, à l'ivresse des grandeurs. Dieu sait bien mieux que nous ce qui convient à notre nature, à nos inclinations, à nos facultés. Combien de malheureux se sont perdus, pour avoir voulu imprudemment sortir de l'état pour lequel la Provience les avait fait naître !

Nous devons enfin à cette Providence bienfaisante, dont l'œil sans cesse ouvert sur nous voit dans l'avenir le plus éloigné tous nos besoins, de ne pas nous inquiéter, nous agiter, nous tourmenter des moyens de subvenir à notre subsistance ; et c'est ce que le divin Sauveur nous recommande spécialement dans cet évangile. Il trouve tout naturel que les infidèles soient dans une inquiétude continuelle sur leur nourriture, sur leur vêtement. Ces hommes ne connaissent pas l'étendue immense des bontés de la Providence et de ses ressources. Mais le disciple de Jésus-Christ sait qu'il a dans les cieux un Père tout-puissant qui veille continuellement sur lui. Il le voit conserver avec un soin universel tous ses autres ouvrages, fournir aux oiseaux du ciel leur nourriture, revêtir les fleurs des champs de leur éclat. Il ne peut pas douter que lui-même, qui est bien plus précieux aux yeux de Dieu, ne soit l'objet d'une sollicitude plus tendre encore, et plus active ; et en trouvant dans l'Évangile la parole positive, il se jette avec confiance dans les bras de cette Providence, qui, l'ayant placé sur la terre, ne l'y abandonnera pas. Il ne s'abstient cependant pas de travailler pour subvenir à ses besoins ; mais il n'attend que de son Dieu le fruit de ses travaux. Ainsi, il concilie la loi qui lui prescrit le travail, et celle qui lui ordonne l'abandon à la Providence. C'est de Dieu qu'il reçoit ce qui lui est nécessaire ; mais ses travaux sont le moyen par lequel Dieu le lui fait parvenir. Il tenterait Dieu, s'il voulait recevoir de lui les biens temporels sans travail ; il le méconnaîtrait, s'il prétendait les acquérir par le travail sans son secours.

Le vrai chrétien a donc le soin de sa subsistance ; il n'en a pas l'inquiétude. Soumis à la volonté divine, s'il voit fructifier son travail, il rend grâces à la main qui le bénit ; s'il le voit rester sans effet, il adore les vues qui l'en privent. Dieu connaît mieux que lui-même ce qui lui est utile. Ainsi, quand le bien qu'il avait recherché dans son travail vient à

lui manquer, il juge avec raison que c'est un autre bien plus avantageux qui y met obstacle, et il reçoit encore celui-là avec reconnaissance. Supérieur aux prospérités temporelles, il en jouit sans attachement, et les abandonne sans regret. Comme il n'était pas enflé de leur possession, il n'est pas abattu de leur privation. En les perdant, il n'a rien perdu ; il n'a fait que les échanger contre d'autres plus précieuses. Chrétiens fidèles, tout pour vous devient un bienfait de la Providence. Ce que le vulgaire ignorant regarde comme ses rigueurs, est, à vos yeux éclairés par la foi, des faveurs signalées. Quand les biens de la terre vous quittent, ceux du ciel les remplacent. Ce que vous n'obtenez pas pour votre corps, votre âme le regagne avec avantage. En devenant moins grands aux yeux des hommes, vous le devenez bien plus aux yeux de Dieu.

Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

C'est ici la conséquence de tout ce que vient de dire le divin Sauveur. Ce qu'il nous est permis, ce qu'il nous est même ordonné de rechercher avec ardeur, ce qui doit être l'objet de notre sollicitude la plus active, de nos désirs les plus vifs, de nos travaux les plus empressés, ce sont les biens célestes. Ce sont ceux-là qui forment notre richesse véritable ; tous les autres ne sont que des biens imaginaires . notre richesse assurée ; Dieu ne la refuse jamais à l'ardeur de notre poursuite : notre richesse impérissable ; elle ne mourra pas même avec nous ; et quand nous serons dépouillés de tout le reste, ce sera alors qu'elle commencera à faire notre bonheur suprême. Déplorable interversion de morale et d'intérêt ! tout de feu pour acquérir les biens de la terre, nous sommes tout de glace pour obtenir ceux du ciel. Nous recherchons avec activité, et dans une agitation continuelle, ce qui doit nous perdre ; et ce qui seul pourrait nous rendre infiniment et éternellement heureux, loin d'être l'objet de nos travaux, l'est à peine de nos désirs, et l'est rarement de nos pensées. Sortons de ce funeste égarement. Occupons-nous de ce qui seul est digne de nous occuper, du royaume de Dieu et de sa justice : du royaume de Dieu qui est notre terme : de la justice de Dieu qui en est la route : du royaume où nous serons couronnés ; de la justice par laquelle nous y

parvenons. Travaillons maintenant à acquérir la justice, pour arriver un jour au royaume. Dieu soutiendra nos efforts, et nous accordera, selon sa promesse, la grâce dans ce monde, et la gloire dans l'autre (1).

Quand aux biens frivoles de la terre, ne craignons pas d'en manquer. Avons-nous connu quelqu'un que l'aumône ait ruiné ? Regardons-les comme un surcroît que Dieu pourra accorder à nos vœux. Ce qui doit nous être utile, soyons certains qu'il nous l'accordera. Ce qu'il nous refusera, croyons qu'il le juge dangereux. Dans quelque situation que nous nous trouvions, adorons sa main toujours bienfaisante, soit qu'elle donne, soit qu'elle retire ; et disons comme le parfait modèle de patience et de résignation : Dieu m'a donné, Dieu m'a ôté ; ce qui lui a plu a été fait : que son saint nom soit béni (2).

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la Providence

PAR M. DOUCET.

Il y a une Providence, il faut avoir confiance en elle : telles sont les deux grandes pensées qui résument cet évangile, et que Notre-Seigneur propose en ce moment à vos méditations.

Il y a une Providence qui fait rouler les astres au-dessus de nos têtes et fleurir sous nos pieds l'herbe de la prairie, qui nourrit à la fois le lion des déserts et l'oiseau du ciel, qui verse à l'homme des bienfaits chaque jour nouveaux, et répand ses largesses sur l'ingrat lui-même qui la méconnaît et la blasphème.

Il y a une Providence : Dieu, après avoir tiré le monde des abîmes du néant, n'a point abandonné son ouvrage aux

(1) Gratiam, et gloriam dabit Dominus. *Psalm.*, LXXXIII. 12.

(2) Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum. *Job.*, I. 21.

vains caprices du hasard. Il suit de l'œil ce globe que ses mains ont façonné, il s'intéresse à sa conservation, et rien n'arrive à sa surface que par sa permission. Hé quoi ! parmi les mortels, l'ouvrier s'intéresse à l'argile imparfaite qu'il a pétrie : il craint pour elle le moindre choc, et déjà elle a passé à des mains étrangères, qu'elle éveille encore sa sollicitude et obtient de lui des soins assidus ; et Dieu, suprême architecte de l'univers, aurait laissé tout après avoir tout créé, et n'aurait pour l'œuvre de ses mains qu'indifférence et mépris ! Le laboureur reviendra chaque jour visiter le sillon que ses sueurs ont arrosé ; il arrachera chaque jour l'ivraie qui menace d'étouffer le bon grain, et, par sa continuelle vigilance, il préparera pour des maîtres ingrats la plus florissante moisson ; et Dieu, après avoir fait sortir de la terre une première fois cette végétation merveilleuse qui nous atteste sa fécondité, Dieu lui refusera désormais sa bénédiction, et fermera les yeux aux témoignages constants de son obéissance ! Le monarque voudra connaître ce qui se passe aux extrémités de son royaume, et, homme faible et ignorant, il prétendra gouverner des hommes ; et Dieu ne se réservera pas la haute surveillance de ses domaines ; il restera pour toujours étranger à la conduite de ses sujets, et dans le fond de son palais il se reposera, tandis que tout s'agite sur la terre ? Non, non, mes frères ! Dieu veille sur le monde ; et ce soin continuel, cette Providence, est son plus bel attribut.

C'est elle, c'est la Providence qui chaque jour appelle le soleil, et ouvre devant lui la carrière qu'il doit parcourir. C'est elle, c'est la Providence qui répand sur les campagnes la pluie longtemps attendue, et qui donne au lis de la vallée le vêtement sans tache dont il se pare. C'est elle enfin, c'est la Providence qui fait succéder à la saison des frimas des jours plus sereins, et qui entretient dans la nature une constante harmonie.

Mais l'homme, surtout, est l'objet plus particulier des soins de la Providence ; et ici quelle fécondité de ressources ! quelle diversité de moyens ! quelle puissance d'exécution !

Quelle fécondité de ressources ! Rien ne saurait épuiser son trésor. Ses bienfaits descendent à chaque instant sur

l'homme, et leur source est toujours intarissable. La veuve de Sarepta avait un vase plein d'huile ; par ordre du prophète, elle emprunta d'autres vases en grand nombre, et elle les remplit tous, sans que l'huile ait jamais manqué. Voilà l'image de la Providence ; sa fécondité est inépuisable, ses ressources sont immenses comme son amour, et ses largesses ne cesseront point de couler avec abondance au milieu de nous, tant qu'il y aura sur la terre des misères à secourir, des douleurs à consoler, et des larmes à tarir.

Quelle diversité de moyens ! Pour faire du bien à l'homme, quels moyens n'emploiera pas la Providence ? Tantôt, pour nourrir Daniel au milieu des bêtes féroces, un prophète, transporté dans Babylone, lui présente des aliments destinés aux moisonneurs de la Judée ; tantôt pour célébrer l'entrevue d'Antoine et de Paul, un corbeau, que le ciel a chargé de nourrir ce dernier, leur apportera sous le palmier de la Thébaïde un pain tout entier, et en le rompant ils béniront la Providence, qui multiplie ses faveurs selon le besoin de ses enfants. Faut-il élever Joseph au plus haut degré de la puissance et de la gloire ? la Providence le fait passer par les rigueurs de l'esclavage, et il sort d'une prison pour gouverner un royaume. Faut-il sauver Israël et punir Pharaon ? c'est un enfant, destiné à périr, qu'il accueille lui-même dans son palais, et qu'il prépare, sans le savoir, à devenir contre lui l'instrument des vengeances éternelles.

Et s'il fallait, mes frères, vous appeler vous-mêmes en témoignage, par quels admirables moyens la Providence ne vous a-t-elle pas fait sentir son action ? N'est-ce pas cette perte si cruelle qui ouvrit votre cœur à la grâce et prépara votre conversion ? n'est-ce pas cette humiliation si peu méritée qui vous détacha du monde et ranima dans vos cœurs le feu sacré de la dévotion ? ne sont-ce pas ces années si longues, passées dans une honorable indigence, qui vous rendirent plus accessibles au cri de la détresse ? enfin n'est-ce pas ce concours inattendu de circonstances qui fut un des moyens que la Providence employa pour accomplir ses vues et vous ménager le bonheur ?

Quelle puissance d'exécution ! la Providence agit sans que rien puisse résister à son action. Elle a décidé que David, jeune berger de la tribu de Juda, montera sur le trône et

gouvernera le peuple à la place de Saül ; elle l'a décidé, et c'est en vain que celui-ci, pour détruire un rival qui lui fait ombrage, emploiera tour à tour la ruse et la violence. David saura bien se dérober à la lance de Saül, et tromper la prudence de ses généraux. On le poursuit inutilement ; la Providence le veut ainsi ; il faut qu'il règne. Et dans les derniers jours, quand un soldat heureux, devenant à lui-même ses ancêtres et sa postérité, eut ébranlé l'Europe et châtié les nations, la Providence, qui le tenait par la main, marqua elle-même un terme à ses succès, qu'il ne pouvait point dépasser. C'est en vain qu'il comptera désormais sur la valeur de ses guerriers, sur l'éclat de ses alliances, sur la constance de sa fortune. La Providence le veut ainsi, il faut qu'il tombe.

Non, chrétiens, on ne résiste pas à la Providence ; ses arrêts s'exécutent, son pouvoir est absolu ; et les grâces qu'elle répand sur l'homme arrivent toujours à leur destination.

Ce n'est pas tout ; et jusque dans ses rigueurs nous devons reconnaître et bénir la Providence. Elle paraît avec éclat dans l'affreuse indigence du saint homme Job, dans la captivité si dure de Tobie, dans l'injuste condamnation de Suzanne. S'ils sont frappés par elle, bientôt le malheur donne à leur vertu un lustre inconnu, et leur gloire est grande comme l'a été leur affliction.

Oui, la Providence veillait sur vous en ce jour où se dissipèrent entre vos mains les derniers débris de la fortune de vos ancêtres. Mère attentive et prudente, elle arrachait à votre inexpérience le vase perfide qui bientôt allait verser la mort en votre sein, et, sans égard à vos plaintes, elle répandait au loin le poison dont la cruelle douceur vous charmait.

Oui, la Providence veillait sur vous en ces jours où de nombreuses infirmités vous retinrent longtemps captifs sur le lit de la douleur. Mère courageuse et dévouée, elle condamnait son enfant pour le former à la vertu, et, par des rigueurs salutaires, elle faisait couler ses larmes pour assurer son bonheur.

Oui, la Providence veillait sur vous en ces Jours où vous fûtes en butte à d'injustes persécutions. Mère tendre aussi bien qu'éclairée, elle confiait ses enfants à l'école du malheur, et, pour triompher de leurs défauts, pour les former à

la patience, pour leur en donner une expérience toujours utile, elle savait leur ménager les leçons de l'adversité.

Voilà, mes frères, ce que nous enseignent également la raison et la foi : ainsi s'acccordent-elles à nous montrer la Providence jusque dans les coups dont nous frappe le ciel, jusque dans les malheurs qui nous accablent.

Enfin, pour confondre de criminels murmures, la Providence se montre à l'œil attentif du chrétien dans la prospérité même du méchant, dans cette prospérité qui fait chaque jour le scandale des mondains. Le bonheur des méchants est l'ouvrage de la Providence, et elle agit ainsi, mes frères, pour deux raisons principales. La première, c'est pour récompenser en eux quelques vertus purement naturelles qu'ils ont pratiquées. Grâce au ciel, la nature humaine n'est pas tellement dégradée qu'il n'y ait rien de bon dans le méchant: ce riche qui a depuis longtemps oublié les saints devoirs de la religion, et peut-être jusqu'aux premiers enseignements de la foi, a conservé du moins un reste de bienfaisance qui le rend sensible quelquefois à la misère du pauvre : il est encore, si vous le voulez, bon époux, ami sincère, citoyen dévoué. Ce n'est point assez pour obtenir le ciel ; mais ces vertus doivent avoir un salaire, et la Providence accorde à cet homme les prospérités de la terre. Le riche dont parle l'Évangile n'a point grossi son trésor de la substance de la veuve, et n'a pas immolé le pauvre pour ajouter sa vigne à l'héritage de ses ancêtres, et cette intégrité qui ne le conduira pas dans le sein d'Abraham lui méritera toutefois ici-bas les biens de la vie présente : *fili, recordare quia, recepisti bona in vita tua.* (*Luc.*, XVI, 25.)

La seconde raison qui nous explique la conduite de la Providence à l'égard des méchants, c'est qu'elle veut rendre plus éclatante et plus terrible la punition de leurs vices. Pourquoi le superbe Aman est-il élevé par la volonté du prince à un si haut degré de splendeur et de gloire ? Toutes les bouches célèbrent ses louanges, tous les fronts s'inclinent à son passage ; on l'adore comme une divinité. Attendez un peu : la Providence va nous manifester les desseins secrets de sa conduite, et frapper un de ces coups qui ont du retentissement dans l'univers. Un obstacle imprévu arrête soudain le cours des prospérités du crime ; un ennemi mé-

prisé devient un rival heureux : Aman succombe, et la Providence est justifiée.

Non, ne nous plaignons plus de voir les méchants portés par un aveugle caprice jusqu'au faîte de la prospérité. Ils ne s'élèvent que pour retomber bientôt d'une chute plus terrible, et l'éclat de leur ruine est plus grand encore que l'éclat de leur triomphe.

Mais si nous ne voyons pas toujours l'abaissement des pécheurs succéder à leur élévation : si tous les Amans ne portent pas aussitôt la peine de leur orgueil ; si tous les Absalons ne trouvent pas au sein même de la révolte le châtiment mérité de leur ambition ; si tous les Judas ne vont pas demander au désespoir l'affreux salaire de leur avarice et de leur perfidie, la Providence n'en est pas moins visible aux yeux du chrétien. *J'ai vu,* s'écrie le prophète, *j'ai vu sous le soleil l'iniquité assise à la place de la justice, et j'ai dit dans mon cœur : Un jour Dieu jugera le juste et l'injuste, et alors ce sera le temps de toute chose :* « *Et tempus omnis rei tunc erit.* » (*Eccle.*, III, 17.) L'impie est réservé pour le jour de la colère comme une victime engraissée pour le sacrifice ; et, pour la justification des conseils de la Providence, on peut apercevoir, dans le calme où s'endort le méchant, les sinistres avant-coureurs du naufrage éternel.

Il y a une Providence : elle se montre à nous dans l'ordre constant de la nature, dans les bienfaits dont l'homme est comblé chaque jour, dans les afflictions que le ciel nous envoie, dans la prospérité même des méchants. En second lieu, il faut avoir confiance en la Providence.

Partout dans son Évangile, Jésus-Christ nous invite à la confiance ; « Ne vous inquiétez point, nous dit-il aujourd'hui, de la nourriture qui vous est nécessaire, ni des vêtements qui vous doivent couvrir. Celui qui vous a donné la vie saura bien vous la conserver ; et s'il a pu former votre corps, il pourra de même le revêtir. Que de païens s'abaissent à de pareilles sollicitudes, eux qui ne connaissent point le Père céleste et sa bonté. Pour vous, cherchez d'abord le royaume des cieux, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » (*Matth.*, VI, 33.)

Ailleurs il nous apprend que les cheveux de notre tête sont comptés, et qu'il n'en tombe pas un seul sans la volonté de notre Dieu. (*Matth.*, X, 29, 30).

Aussi quand les apôtres, ballottés par la tempête, s'abandonnent au découragement, avec quelle sévérité le Sauveur ne leur reproche-t-il pas leur défiance : *Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous?* Avez-vous donc oublié qu'une Providence attentive a l'œil ouvert sur vos besoins? Le Dieu qui vous protége vous paraît peut-être plongé dans un profond sommeil ; mais soyez sans crainte, il soutient le frêle esquif que vous disputez à la fureur des vagues, et, pour prix de ses bienfaits, il réclame de vous une entière confiance. *Quid timidi estis, modicæ fidei?* (*Matth.*, VIII, 26).

Confiance ferme et généreuse ! L'enfant, dans un péril, se jette avec confiance sur le sein maternel, et, bravant de là tous les dangers, il est sans crainte, parce que sa mère le protége. Ainsi le chrétien, enfant de la Providence, doit compter sur elle et bannir ses alarmes. De nombreux ennemis travailleront-ils à détruire sa personne ou sa réputation? Avec le Prophète il s'écriera, plein de confiance : *Quand des armées entières s'élèveraient contre moi,* fort de votre secours, ô mon Dieu ! *mon cœur ne connaîtra point la crainte : « Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. »* (*Psal.*, XXVI, 3). L'horizon de son avenir, se rembrunissant tout à coup, lui annoncera-t-il des tempêtes prochaines ou peut-être un naufrage certain, c'est encore au Seigneur qu'il adressera sa prière, c'est en lui plus que jamais qu'il mettra sa confiance : *Quand le Seigneur*, dira-t-il, *quand le Seigneur m'ôterait la vie qu'il m'a donnée, j'espérerais encore en lui : « Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. » (Job,* XIII, 15).

Pierre avait cette confiance ferme et généreuse, quand, à la parole de son maître, il marcha vers lui au sein des flots. C'est elle qui le soutenait sur la mer; et quand elle vint à faillir en son cœur, la mer se déroba sous ses pieds.

Confiance reconnaissante et soumise qui va puiser dans le souvenir des anciennes miséricordes du Seigneur de nouveaux motifs pour espérer en lui et pour compter sur sa providence, qui attend avec soumission les instants marqués par le ciel, et sans murmures voit retarder encore l'heure de sa délivrance. C'était cette confiance qui soutenait Job sur le fumier, lorsqu'au récit des affreuses calamités qui l'accablaient à la fois, il répétait ces grandes et admirables pa-

roles qui sont devenues comme l'expression naturelle de la confiance reconnaissante et soumise: « *Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté ; que son saint nom soit béni !* » (*Job.*, I, 21). C'était cette confiance qui montrait à Tobie, dans les bienfaits passés de son Dieu, un motif pour accueillir avec résignation les rigueurs de la captivité, et qui mettait sur ses lèvres, pour l'instructions des âges futurs, ces autres paroles non moins admirables que les premières : « *Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi des maux ?* » (*Job*, II, 10).

Voilà, mes frères, ce que nous devons à cette Providence qui veille sur nous à chaque instant, une confiance à la fois ferme et généreuse, reconnaissante et soumise. Mais qu'entends-je, ô mon Dieu ? Ce ne sont plus les accents de la reconnaissance qui vous bénit, ce ne sont plus les cantiques sacrés de la confiance qui vous invoque ; partout des plaintes, partout des récriminations et des murmures. Ici, c'est un marchand dont la mer a peut-être une fois trompé les espérances et dérangé les calculs. C'en est assez ; il oublie, dans le profond chagrin qui l'accable, que, docile à ses désirs, elle apporta vingt fois à ses pieds les richesses d'un autre monde et l'or des régions lointaines ; et, par de criminels murmures, il accuse le ciel et outrage la Providence. Là, c'est un ambitieux qui voulait monter encore plus haut, et envahir une place, objet constant de ses sollicitudes. Cette fois, une volonté toujours respectable appelle un rival et détruit ses prétentions. Il n'en faut pas davantage ; l'ambitieux désormais ne connaîtra plus d'autre langage que les plaintes et les blasphèmes ; il oubliera que, tiré peut-être de la poussière, il ne doit son élévation qu'aux bienfaits constants de la Providence, et, dans son injustice, il accusera cette mère, qui fut toujours pour lui trop indulgente et trop généreuse.

Mais je veux que, véritables enfants de la foi, vous sachiez toujours respecter les ordres du ciel, et vous tenir en garde contre les murmures. N'y a-t-il pas souvent au fond de vos cœurs des inquiétudes, des défiances et des découragements ? Il est écrit d'Agar que, chassée de la tente du patriarche, elle abandonna Ismaël au pied d'un arbre, et s'éloigna pour ne pas voir mourir son enfant (*Gen.*, XXI, 15). Trop fidèles à suivre son exemple, combien parmi nous se laissent abattre

par l'adversité, et au premier revers tombent dans le découragement ? Ce père déjà pense avec une inquiétude trop vive au futur établissement de son fils ; cette mère, à l'avenir de sa fille. Sans doute la confiance du chrétien doit être sage et prudente ; il ne doit pas tenter le ciel et attendre des miracles ; mais, leur dirai-je avec Jésus-Christ : « *Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous?* » Est-ce que le passereau ne compte pas sur la Providence pour nourrir ses petits ? Cherchez comme lui, mais ayez confiance aussi bien que lui : « *Quid timidi estis, modicæ fidei ?* » (1)

Arrêtons-nous ici, mes frères ; aussi bien en ai-je dit assez pour vous rappeler un grand devoir du christianisme, la confiance en la Providence. Elle est si bonne, cette Providence ! Comment n'aurions-nous pas cette confiance en elle ? Qui de nous ne la connaît point par expérience ? L'un chargé peut-être par le ciel de rappeler aux autres ses bienfaits, a été tiré par elle de l'obscurité pour s'asseoir au milieu des princes du peuple, au milieu des chefs de la maison du Seigneur ; et il oublierait la Providence !... L'autre, pendant des jours mauvais, reçut de sa main bienfaisante le pain de l'exil, et, grâce à sa protection, trouva sur des rivages étrangers une pieuse compatissance qui soulagea ses douleurs, et lui rendit moins amère l'ingratitude de la patrie ; et il oublierait la Providence ! Celui-ci a été protégé par elle, au milieu des combats, contre les coups de l'ennemi et les hasards de la guerre ; celui-là, pendant une pénible navigation, la vit assise au gouvernail, apaisant pour lui les tempêtes, aplanissant les écueils et le conduisant au port ; et ils oublieraient la Providence !

Non, mon Dieu, il n'en sera point ainsi : désormais, tranquilles sous l'aile de votre Providence, nous aimerons, pour nous rassurer dans les périls présents, nous aimerons à nous rappeler ses bienfaits passés ; et notre confiance, s'il est possible, égalera vos bontés.

(1) *Matth* VIII, 26.

XV[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. VII, v. 11-17.*)

En ce temps-là Jésus s'en alla dans une ville appelée Naïm ; et ses disciples l'accompagnaient ainsi qu'une foule nombreuse. Or comme il approchait de la porte de la ville, voilà qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère ; et celle-ci était veuve ; et beaucoup de personnes de la ville l'accompagnaient. Lorsque le Seigneur l'eut vue, il fut touché de compassion pour elle, et lui dit : Ne pleurez point. Alors il s'approcha, toucha le cercueil (ceux qui le portaient s'arrêtèrent), et il dit : Jeune homme, je te le commande, lève-toi. Et celui qui était mort se mit sur son séant, et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Et tous furent saisis de crainte ; et ils glorifiaient Dieu, disant : Un grand prophète s'est élevé parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

HOMÉLIE

Sur la Résurrection du fils de la veuve de Naïm

PAR M. RICAUD.

Ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ ; et hæc vidua erat, et turba civitatis multa cum illâ.

On portait en terre un mort qui était fils unique d'une femme ; cette femme était veuve, et elle était accompagnée d'une grande foule de peuple. *Luc.* VII. v. 11.

C'est une vérité que saint Augustin nous apprend, et que les autres Pères confirment, que Jésus-Christ, dans son Évangile, ne nous instruit pas seulement par des discours ; mais que toutes ses actions, ses miracles surtout, partant de la personne du Verbe, qui est la parole incréée de Dieu, sont eux-mêmes autant de paroles qui renferment pour nous les plus grands sujets d'instruction. Suivant donc cette idée,

mes frères, à la vue du miracle éclatant que l'Église nous met aujourd'hui sous les yeux. Ne nous contentons pas de nous écrier avec admiration, comme le peuple grossier qui en fut le témoin autrefois : Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. Faisons quelque chose de plus : perçons cette écorce brillante, qui nous dérobe un fond plus brillant encore, et, tenant en main le flambeau de la foi, tâchons de découvrir un trésor caché de vie et de salut dans le prodige éclatant qui fait le sujet de notre évangile.

D'abord quelle foule de vérités, toutes plus importantes les unes que les autres, se présente ici à nos regards attentifs ! C'est un jeune homme, fils unique, que l'on porte en terre. Que la vie est donc courte ! que la mort est incertaine ! que le monde et tout ce qui le compose, est frivole et passager ! C'est une mère inconsolable qui suit, fondant en larmes, le convoi de son fils, et qui obtient par ses pleurs, son retour à la vie. Que la prière a donc de force dans nos afflictions et dans nos peines ! Enfin, c'est Jésus-Christ lui-même qui, touché de tout ce spectacle, sans attendre qu'on lui parle autrement que par des sanglots, fait entendre sa voix à un mort, et le rend plein de vie à sa mère. Que le cœur de notre Dieu est bon, et qu'il est enclin aux faveurs et à la miséricorde ! Voilà bien des vérités que nous présente d'abord le sens littéral de notre évangile. Mais ne nous arrêtons pas là, encore une fois : pénétrons jusqu'au sens figuré, et reconnaissons enfin que tout ceci était la figure de ce qui devait arriver si souvent dans la suite.

Oui, mes frères, c'était un miracle qui nous en promettait bien d'autres, une résurrection qui en représentait plusieurs. Cette femme d'abord livrée à la douleur, et puis consolée, c'est l'Église elle-même, tantôt remplie de joie, et tantôt abattue de tristesse. Ce jeune homme, mort d'abord, et puis ressuscité, c'est un pécheur, enfin pénitent et converti. En un mot, ce que fait aujourd'hui Jésus-Christ à l'égard du jeune infortuné qu'il rend à la vie de la nature, c'est ce qu'il doit faire tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles, à à l'égard de mille prévaricateurs de tout âge, de toute nation, de tout état, qu'il rend à la vie de la grâce. Voilà la clef de notre évangile, mes frères ; et avec elle, que de trésors cachés n'y découvrirons-nous pas ? Nous y apprendrons tour à

tour le prix de la communion des saints, la force de la grâce de Dieu, et le mystère ineffable de la conversion des hommes. Mais, pour traiter avec quelque ordre une matière aussi importante, commençons par considérer attentivement cette femme dont la douleur nous présente tant de caractères de noblesse, et que Jésus-Christ distingue sitôt de la foule qui l'environnne. Cette mère désolée est la figure de l'Église, comme je l'ai déjà dit, et je vous montrerai dans la première partie de ce discours, qu'elle en offre les traits principaux. Vous verrez ensuite dans ce qu'elle fait pour émouvoir la compassion du Sauveur, et pour en obtenir la résurrection de son fils, une image sensible de ce que fait tous les jours l'Église pour toucher le cœur de notre Dieu, et pour en obtenir la résurrection de nos âmes ; ce sera la matière de la seconde partie. La grandeur et l'importance du sujet méritent et réclament toute votre attention.

PREMIER POINT.

La Veuve de Naïm, figure de l'Église.

Quand je viens aujourd'hui vous parler de l'Église, vous entendez assurément et aussitôt par là cette société visible à laquelle vous avez tous, mes frères, le bonheur ineffable d'être incorporés. Société qui respecte comme ses chefs en terre, d'abord le souverain Pontife, vicaire et représentant de Jésus-Christ, ensuite tous les autres évêques qui sous lui partagent la même autorité et la même puissance, et enfin les pasteurs subalternes qui sous eux sont chargés de votre instruction et de votre conduite. Société qui reconnaît pour ses membres tous les fidèles en général, qui ne se sont pas séparés eux-mêmes, ou qui n'ont pas été séparés par le glaive spirituel, de ce corps unique hors duquel il ne peut y avoir ni vie ni salut. Église sainte par son auteur, puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a enfantée sur la croix ; par ses premiers pasteurs, puisque ce sont les apôtres qui l'ont affermie et cimentée de leur sang ; par sa doctrine et sa morale, puisque rien d'aussi sublime ni d'aussi pur n'avait jamais paru encore. Sainte enfin par le nombre des saints qu'elle a déjà produits, qu'elle produit encore, qu'elle produira toujours dans la suite, et surtout par le privilége singulier et exclusif qu'elle a et aura toujours seule d'en produire. C'est là cette Église dont Jésus-

Christ, sous différentes figures, nous entretient si souvent dans son Évangile. Tantôt c'est un grain de sénevé qui, très-petit d'abord, devient ensuite un grand arbre ; tantôt un modique levain, qui insinué à propos, vient à bout de changer toute la masse. Ici c'est un vaisseau battu des flots, et presque submergé par la tempête ; là, c'est un filet surchargé de poissons, et qui ne peut presque plus soutenir sans se rompre, le nombre prodigieux qu'il en renferme. Quelquefois c'est une vigne qu'on enlève à d'anciens vignerons paresseux et ingrats, pour la confier à d'autres plus fidèles ; c'est un champ, où croissent ensemble l'ivraie et le bon grain, en attendant la séparation qui doit s'en faire un jour ; c'est un repas dont sont exclus les premiers conviés qui s'en étaient rendus indignes, et auquel de nouveaux sont appelés pour venir occuper leurs places. Que sais-je enfin ? c'est le royaume de Dieu sur la terre, le présage, l'avant-coureur, l'introduction et la porte du royaume de Dieu dans le ciel : tout autant d'images sous lesquelles paraît souvent l'Église dans l'Évangile. Elle se montre aujourd'hui sous un emblème plus simple, mais non moins intéressant : c'est une femme qui nous la représente, mais quelle femme ! Entrons dans le détail, mes frères, et tâchons d'en saisir tous les caractères.

Le premier que je découvre dans cette femme, c'est d'être mère, et mère d'un fils unique. Elle est mère : titre bien glorieux pour elle, titre bien précieux pour son cher fils. Elle est mère ; de là vient tout ce qu'elle fait aujourd'hui. Voilà pourquoi elle se confond parmi la troupe, pour suivre son fils au tombeau ; elle ne se distingue des autres que par ses pleurs et ses gémissements ; elle attendrit par sa douleur tous ceux qui la voient, et perce le cœur de Jésus-Christ lui-même. Rien de cela ne me surprend, rien de cela ne m'étonne : elle est mère, elle a perdu son unique fils. En voilà plus qu'il ne faut pour expliquer et justifier sa conduite. *Filius unicus matris suæ.*

Or, tel est, mes frères, le premier caractère de l'Église : elle est la mère de tous les fidèles ; elle est notre mère ; elle nous aime tous comme ses enfants. Que dis-je, comme ses enfants ? elle aime chacun de nous, comme s'il était son enfant unique. Oui, la mère la plus tendre oublierait plutôt le seul fils qu'elle a enfanté, que l'Église, notre bonne mère,

ne nous oubliât, et ne cessât de nous donner les preuves les plus touchantes de sa tendresse. *Filius unicus matris suæ.*

Est-il besoin, en effet, mes frères, de vous en convaincre ? et que fait la meilleure mère pour son fils, que l'Église n'ait fait pour nous? Depuis qu'elle nous a régénérés sur les fonts sacrés du baptême, tous nos jours, tous nos pas ont été marqués de ses faveurs et de ses grâces. Les instructions familières qu'elle a prodiguées à notre enfance, sont le lait sacré dont elle nous nourrit d'abord. A peine fûmes-nous parvenus à l'âge de raison, qu'elle nous présenta la pénitence comme un remède souverain pour guérir nos blessures et pour fermer nos plaies. Bientôt après, elle nous distribua le pain des forts, le jour heureux où, pour la première fois, nous fûmes admis à la table sainte. Enfin la confirmation fut comme l'arme sainte, le bouclier spirituel qu'elle nous mit en main pour nous aider à combattre les ennemis de notre salut, et nous en faire triompher. Dans quelle circonstance de notre vie n'est-elle pas à nos côtés ! Si nous voulons par l'auguste lien du mariage donner des soutiens à la religion et des citoyens à l'état, elle préside elle-même à nos engagements, elle les rend sacrés par sa présence, elle nous donne sa bénédiction maternelle, et nous obtient les grâces que ce nouvel état demande. Si au contraire, renonçant au monde et nous consacrant à Dieu, nous voulons nous dévouer à son service, cette mère empressée reçoit elle-même nos vœux, les rend éternels, inviolables, et nous assure, de la part de son époux, tous les biens du royaume céleste en dédommagement du peu que nous quittons, et pour la portion de notre héritage. Mais c'est surtout à ce moment critique où notre âme défaillante est sur le point de sortir de sa demeure qui s'écroule, et d'aller comparaître devant le Dieu tout-puissant qui l'a faite, que l'Église redouble pour nous ses soins et ses alarmes. Alors, tandis que tous nos parents s'éloignent de nous et nous abandonnent, cette mère incomparable ne nous quitte pas. Elle est sans cesse auprès de nous pour nous visiter, nous édifier, nous consoler, nous fortifier et nous instruire. Elle nous présente dans le bain sacré de la pénitence, le moyen de nous purifier de toutes les souillures qui nous restent. Elle nous apporte le viatique du salut, comme l'aliment qui doit nous soutenir dans un si périlleux voyage. Elle nous offre dans

l'onction sainte un remède toujours propre à la santé de notre âme, quelquefois même à celle de notre corps. Enfin, lorsque notre âme est déjà sur nos lèvres tremblantes, alors cette mère éplorée invite tous ses enfants à venir mêler leurs prières aux siennes : elle conjure les anges de porter eux-mêmes cette âme heureuse jusque dans le sein du Dieu d'Abraham. Ce n'est pas encore tout : il ne reste plus de ce cher enfant qu'un cadavre hideux, sans mouvement et sans vie : cette bonne mère ne l'abandonnera pas. Comme celle de Naïm qui n'en était que la figure, elle accompagne partout les restes précieux du fils qu'elle a perdu ; elle les sanctifie par ses vœux, et par ses larmes ; elle les place sous ses yeux dans le tombeau de ses pères, et elle offre sur ses cendres vénérées, longtemps même après sa mort, le sacrifice auguste de l'agneau et l'encens de ses prières. Voilà ce que fait l'Église, mes frères, pour tous ces enfants en général ; voilà ce qu'elle fait pour chacun de nous en particulier. Que peut faire de plus la mère la plus tendre pour le fils unique le plus aimé ? *Filius unicus matris suæ.*

Et de là naissent aussi, mes frères, tous les sentiments que nous devons avoir pour l'Église. Ce sont ceux d'un fils bien né envers une aussi bonne mère : sentiment d'amour, qui nous affectionne à tout ce qui la regarde ; de zèle, qui nous fasse prendre à cœur tous ses intérêts ; d'obéissance, qui nous soumette régulièrement à tous ses ordres ; de respect, qui nous fasse honorer jusqu'à ses moindres pratiques ; que sais-je ? sentiments généreux, tous renfermés dans la seule idée, d'un tel fils et d'une telle mère. *Filius unicus matris suæ.*

O mère divine, Église sainte, que vous méritez bien tous ces sentiments ! mais que vous les trouvez rarement parmi ceux qui ont le bonheur d'être vos fils ! Hélas ! vos enfants semblent s'être déchaînés de toutes parts contre vous, et ne chercher qu'à vous perdre. Les uns, se piquant d'une monstrueuse indépendance, prennent à tâche d'outre-passer vos ordres, de railler vos pratiques, de fronder vos décisions, de braver vos anathèmes. Les autres, plus réservés, mais toujours coupables, en vous reconnaissant pour leur mère, démentent par leur conduite le noble titre de vos enfants, et rendent dans eux méconnaissable l'auguste nom qu'ils tien-

nent de vous. Hélas! mère affligée, n'était-ce pas vous qui parliez autrefois par la bouche du prophète Isaïe, lorsqu'il disait : J'ai nourri des enfants, je les ai soignés, je les ai élevés, et ces ingrats ne se sont servis de tant de bienfaits que pour me haïr et me mépriser? Ah ! non, mère aimable, tous ne penseront pas ainsi ; tous n'agiront pas de même ; et quand, par impossible, je serais condamné à vivre au milieu d'un peuple qui ne voulût ni vous reconnaître ni vous obéir, je m'efforcerais, malgré la dépravation générale, de me rendre digne d'être votre enfant, et de conserver pour vous le respect et l'amour que doit m'inspirer tant de grandeur et de bonté de votre part. *Filius unicus matris suæ.*

Le second caractère que je distingue dans la femme de notre évangile, c'est d'être veuve : circonstance qui ajoute encore beaucoup à sa douleur ; car quel surcroît d'affliction pour une mère qui avait déjà perdu son époux, de perdre ensuite son enfant, unique consolation qui lui restait sur la terre ! *Hæc vidua erat.*

Or, c'est ici surtout, mes frères, que la ressemblance est parfaite et frappante. Oui, il fallait que cette femme fût veuve, pour représenter jusqu'au bout l'Église, qui l'est aussi. Jésus-Christ, son céleste époux que saint Paul propose pour modèle aux autres époux, en comparant l'alliance qu'ils contractent entre eux, avec celle qu'il a contractée avec l'Église ; Jésus-Christ, dis-je, est mort : il a laissé son épouse veuve. Voyez en quels termes il annonçait lui même autrefois à ses disciples cette future séparation. La famille, leur disait-il, ne doit pas jeûner, tant que l'époux est au milieu d'elle : c'est alors le temps de la joie ; mais viendra bientôt le jour où il leur sera enlevé, et ce sera alors le temps de l'affliction et du jeûne. Cruelle séparation, qui s'est effectuée enfin, et qui a laissé cette pauvre veuve et ses enfants orphelins, dans un état de désolation et de tristesse. *Hæc vidua erat.*

Car, mes frères, en quoi croyez-vous que consiste l'état de viduité que nous attribuons ici à l'Église ? Examinons-le, et apprenons par là à connaître son esprit et ses sentiments. L'état de veuvage, nous dit saint Paul, est un état de désolation et de tristesse, un état de solitude et de séparation, un état de prière et de larmes, un état de privation et de pénitence, un état de dégoût de la terre et de désir du ciel.

Voilà ce que l'on a toujours entendu, dans tous les pays et dans tous les temps, par l'état d'une véritable veuve. Telle fut dans l'ancienne loi, la veuve Judith, dont l'Esprit-Saint nous fait un si bel éloge. Après la mort de son époux, n'ayant plus rien qui la retînt encore sur la terre, elle se choisit, nous disent les livres saints, un appartement retiré dans sa maison, où elle vivait loin du commerce des hommes. Là, ne soupirant qu'après le ciel, elle passait les jours et les nuits dans la pénitence et dans la prière, et attendait ainsi que la mort vînt terminer sa carrière, et abréger le cours de son pèlerinage. Telle fut dans la nouvelle loi, la veuve incomparable dont l'Évangile nous fait aujourd'hui l'histoire. Séparée de son époux et de son fils, qu'avait-elle qui l'attachât encore à la terre ? Les larmes étaient toute sa consolation, la prière, tout son plaisir ; le monde n'avait plus pour elle d'attrait, le ciel seul était l'objet de ses espérances. Là étaient tous ses trésors, là était son cœur, là étaient toutes ses affections. Voilà l'esprit de la viduité ; voilà ce que la religion et la raison ont toujours compris sous ce titre. *Hæc vidua erat.*

Et voilà aussi, mes frères, tout l'esprit et toute la conduite de l'Église. Parcourons ici légèrement ce qu'elle fait, nous y verrons ces sentiments gravés dans elle en caractères ineffaçables. D'abord que signifient ces jeûnes multipliés, ces offices continuels, ces habits noirs et lugubres ? Pourquoi recommande-t-elle si fort à ses enfants le mépris, l'horreur, la crainte du monde ? Pourquoi leur parle-t-elle si souvent du dégoût des choses terrestres et du désir des biens éternels ? Si quelquefois elle semble oublier sa douleur et essuyer ses larmes, c'est lorsqu'elle rappelle à sa mémoire le souvenir précieux de quelque action d'éclat que son divin Époux avait faite, tandis qu'il vivait encore sur la terre. Alors même, du milieu de sa joie on voit sortir je ne sais quoi de morne et de triste. Aussi, la veille de ces grands jours, elle ordonne à ses enfants un jeûne solennel, de peur que la joie qui doit venir ensuite, ne leur fasse oublier trop tôt l'état dans lequel ils doivent vivre. Oui, mes frères, tout nous le dit : l'Église est une veuve ; veuve séparée, affligée, désolée, mortifiée. *Hæc vidua erat.*

Or, cela posé, mes très-chers frères, souffrez que je vienne maintenant à vous, et que je vous dise avec la sainte liberté

que me donne mon ministère : que penseriez-vous d'un enfant qui, après avoir perdu son père, et voyant sa mère plongée dans une profonde tristesse, au lieu de prendre part lui-même à sa douleur, de se couvrir d'habits de deuil, de partager et de consoler ses peines, qui, dis-je, au lieu de s'acquitter de ces devoirs que la nature et la religion, de concert, lui imposent, laisserait là sa mère seule, pleurer, se lamenter, s'attrister, ne donnerait aucune marque de sensibilité, et ne mettrait aucune borne au cours ordinaire de ses plaisirs et de son faste ? Ah ! vous diriez sans doute que c'est un fils ingrat, également indigne et du père, et de la mère qui l'ont engendré, et qu'il mérite à juste titre les plus terribles coups de la vengeance céleste. Arrêtez-vous, mon cher frère, c'est là votre sentence que vous venez vous-même de prononcer. Votre père est mort ; il est dans le ciel où il vous attend pour vous donner auprès de lui une place ; l'Église, votre mère, reste seule ici-bas, veuve, inconsolable, désolée ; et, tandis que cette tendre mère se couvre de vêtements de deuil, renonce à tout, adresse des vœux, répand des larmes, ingrat et insensible, vous ne l'imitez pas ; que dis-je? vous prenez même à tâche de faire tout le contraire. Elle se revêt d'habits tristes, conformes à sa douleur, tels que sa condition le demande ; et vous, femme mondaine, vous insultez à sa simplicité par ce faste monstrueux, qui va croissant de jour en jour, et dont vous vous faites un sujet de gloire. Elle se refuse les plaisirs les plus permis, vit dans le recueillement, la mortification et la prière ; et vous, libertin qui m'écoutez, vous courez avidement après toute sorte de plaisirs ; les plus infâmes surtout sont ceux que vous recherchez davantage. Elle renonce à tout ce qu'elle voit ici-bas, et ne pense qu'aux biens éternels et célestes ; et vous, hommes du monde, à qui je parle, vous n'êtes attachés qu'à la terre, qu'à votre ambition, qu'à votre fortune, qu'à vos richesses. Enfants dénaturés, sont-ce là des sentiments dignes du père que vous avez perdu, et de la mère qui vous reste ? Aveugles et ignorants que vous êtes, ou cessez de vous dire chrétiens et fidèles, ou ayez une conduite plus conforme à l'esprit de l'Église et de Jésus-Christ. Oui, mes frères, nous sommes les enfants de l'Eglise qui est veuve ; nous sommes les fils de Jésus-Christ qui est mort sur la croix pour nous. Entrons

donc dans tous les motifs de prière, de pénitence, de recueillement que notre bonne mère nous inspire. Couvrons-nous d'habits de deuil comme elle ; méprisons tout ce qui passe ici-bas ; ne soupirons qu'après le ciel, qui est notre patrie ; ne soyons plus des hommes de ce siècle, mais du siècle à venir. Montrons-nous également jaloux d'imiter, de consoler, de suivre et d'entourer, comme de pauvres enfants orphelins, cette veuve illustre et incomparable. *Hæc vidua erat.*

Le troisième caractère que je distingue dans cette femme, c'est d'être entourée d'une grande foule de peuple qui la suivait. *Et turba civitatis multa cum illâ.*

Oui, mes frères, la véritable Église devait être reconnue d'abord par ses prodiges, et ensuite par son universalité. Comme chrétienne, ses miracles la firent triompher du paganisme et de l'infidélité ; comme catholique, son étendue la fait apercevoir au milieu de l'hérésie et du schisme : catholicité, universalité, qui fait son principal caractère. Dieu la promit autrefois à notre père Abraham : Je vous bénirai, lui dit-il, je multiplierai votre race autant que les grains de sable qu'on voit sur les bords de la mer, et que les étoiles qui brillent dans le firmament ; et je bénirai en vous toutes les nations de la terre. Catholicité, universalité, que les prophètes de concert nous ont annoncée. Isaïe avait prédit que le salut parviendrait un jour jusqu'aux extrémités de la terre. Malachie parle d'un temps où le nom du Seigneur sera grand parmi les nations, et où du lever du soleil jusqu'à son couchant, on offrira en tout lieu une hostie pure à sa gloire. Daniel nous la montre surtout en expliquant le fameux songe de Nabuchodonosor. Ce prince avait vu une statue d'une hauteur prodigieuse, et dont les différentes parties composées de divers métaux, portaient sur des pieds d'argile. Une petite pierre détachée de la montagne, roule vers elle, l'atteint, la frappe et la réduit en poudre. A l'instant même cette pierre, si petite d'abord, devient une haute montagne, qui remplit la terre de sa grandeur, et la couvre dans toute son étendue. Inquiet de savoir ce qui lui était annoncé par là, ce roi cherche partout des devins qui puissent l'en instruire. Aucun ne le satisfait, et tous avouent leur ignorance. On lui amène enfin le jeune Daniel. Le prophète, animé de l'esprit divin, lui dévoile tout le sens mystérieux que cette vision

renferme. Ces divers métaux, lui dit-il, représentent divers empires qui doivent successivement passer, et dont le vôtre est du nombre. Cette petite pierre qui attaque la statue, l'abat et devient ensuite une grande montagne, c'est le royaume de Dieu, c'est-à-dire, l'Église, royaume spirituel, qui, s'établissant sur les ruines du célèbre empire qui restait seul le dernier, après avoir détruit tous les autres, dominera sur le monde entier, et ne connaîtra dans sa durée point de fin, comme dans son étendue point de bornes. Ne vous semble-t-il pas ici, mes frères, voir cette Église naissante, si petite dans Jérusalem, croître bientôt et venir attaquer le paganisme, ce colosse dont les fondements semblaient devoir être inébranlables, dans Rome même, qui était son trône et son centre ; et, après l'avoir brisé là, s'étendre sur toute la surface de la terre ? Ah ! mes frères, quelle consolation pour nous ! Voilà le caractère de notre Église. Elle est catholique, c'est-à-dire, universelle. C'est le titre qui lui est donné dès le temps des apôtres, dans la profession de foi qu'ils nous ont laissée, et que nous récitons tous les jours. Catholicité, universalité de temps : elle durera jusqu'à la consommation des siècles, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Catholicité, universalité de lieu : quel est le pays, quelque éloigné qu'il soit, où ce flambeau n'ait pas déjà lui, où il ne doive luire un jour ? Catholicité, universalité de membres : quelle est la secte, chrétiens, quelque nombreuse qu'elle soit, qui puisse se comparer à elle en étendue ? Catholicité, universalité de doctrine : toujours la même foi ; le symbole des premiers temps est encore aujourd'hui le nôtre. En un mot, catholicité, universalité, beau caractère que nous possédons, signe évident, parmi tant d'autres, de la vérité de notre Église. *Et turba civitatis multa cum illâ.*

O enfants égarés de cette bonne mère, ouvrez donc enfin les yeux. Voilà cette Église catholique que les apôtres ont fondée ; où la cherchez-vous hors de là ? Le nom seul vous la désigne. Hélas ! nous pouvons bien ici vous dire à juste titre ce que disait autrefois saint Augustin aux hérétiques de son temps. Qu'un étranger vous demande où est l'Église catholique, lui montreriez-vous la vôtre ? non, sans doute ; vous n'oseriez : c'est la nôtre que vous lui indiquez aussitôt. O aveugles, y pensez-vous? vous vous êtes con-

damnés vous-mêmes. Si c'est l'Église catholique, c'est donc l'Église des premiers temps, puisqu'elle a toujours porté ce titre ; c'est donc l'Église véritable, et vous-mêmes avez prononcé votre propre condamnation. *Et turba civitatis multa cum illâ.*

Enfin le dernier caractère de la femme de notre évangile, c'est d'attirer sur elle les regards de Jésus-Christ, d'exciter sa compassion, de toucher sa miséricorde. *Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere...*

Et voilà, mes frères, l'image de ce que Jésus-Christ a toujours fait, de ce qu'il fait encore, de ce qu'il fera continuellement jusqu'à la fin des siècles pour son Église. Du haut du ciel, il la regarde, il la soutient, il la protége, il la console. *Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere.*

Un léger coup d'œil jeté sur l'histoire ecclésiastique va bientôt nous en convaincre. Notre divin Sauveur monte dans le ciel, et laisse sur la terre son épouse affligée. Aussitôt de toutes parts, des ennemis furieux s'élèvent contre elle. Les Juifs la chassent de chez eux, et la persécutent : Étienne, le premier, meurt pour la foi au milieu de Jérusalem. Les empereurs romains s'unissent aux Juifs pour la détruire : Néron, Domitien, Dèce, Dioclétien et Julien, montres d'infamie et de cruauté, conjurent à l'envi sa perte. Le sang de ses enfants ruisselle de toutes parts : leurs corps remplissent les places publiques, leurs membres déchirés sont la pâture des oiseaux et la nourriture des chiens. Dans cette extrémité que fera notre veuve désolée ? elle élève ses bras vers le ciel : elle parle moins par ses discours que par ses larmes. Attendez, mes frères, vous allez en voir l'effet. En vain des tyrans se sont-ils élevés contre elle : leur fureur n'a fait qu'augmenter sa gloire. Pour un de ses enfants qu'on lui a enlevé, dix nouveaux, gagnés par son exemple, ont pris la place. Ses persécuteurs, frappés pour la plupart d'une mort déplorable, rendent hommage à sa sainteté, et reconnaissant leurs fautes. Les Juifs surtout, premiers auteurs de ses disgrâces, en portent la peine par les plus affreux malheurs. Enfin, le temps arrive que l'orage doit s'apaiser, que la tempête doit se taire. Un prodige éclatant lui gagne Constantin, et avec

lui tout l'empire. Ce grand prince devient l'enfant d'une Église que ses prédécesseurs avaient tant persécutée. Sous sa protection, elle s'accroît, elle remplit l'univers, et voit disparaître le paganisme. *Noli flere.*

Mais, qui l'aurait cru ? cet état de paix fut pour elle, comme pour Ézéchias, la source de sa plus grande amertume : avec ses persécutions finit presque sa ferveur première. L'erreur et la licence lui portèrent de toutes parts les plus terribles coups. Mille hérésiarques suscités par l'enfer déchirèrent son sein et divisèrent sa famille. Novatiens, Manichéens, Ariens, Nestoriens, Eutychiens, Pélagiens, que sais-je ? tant d'autres sectes qui portaient toutes dans leur nom la conviction de leur nouveauté et de leur schisme, osèrent s'élever contre elle. Ceux mêmes qui ne la quittèrent pas, ajoutèrent à sa douleur par leur conduite. Elle vit le vice dominer chez elle, paraître impunément, ôter le masque et devenir un sujet de gloire. Elle vit des chrétiens, se disant catholiques, n'avoir de catholique que le nom, et de chrétien que le caractère. Noyée presque dans cet abîme d'erreurs, d'hérésies, de relâchement, de dépravation, elle implora le secours de son Époux en qui seul elle a toujours mis toute sa confiance. A l'instant mille asiles pour l'innocence s'élèvent de tous côtés. Des hommes admirables, à la tête de plusieurs disciples que leur exemple entraîne à les imiter, vont peupler les déserts, et y retracer les mœurs des premiers siècles. Paul et Antoine sont les premiers dans l'Orient ; bien d'autres suivent leurs traces. Déserts heureux, que de vertus ne cachâtes-vous pas ! et que de Saints ne remplirent pas votre enceinte ! L'Occident imite un si bel exemple : Benoît ouvre la marche ; une troupe innombrable de grandes âmes s'empressent de le suivre. Noms immortels, vous auriez dû trouver place ici, si les bornes étroites de cette instruction eussent pu me le permettre. Des docteurs de vie et de salut paraissent en même temps pour combattre les hérésies. Grégoire, Léon, Ambroise, Augustin, Jérôme, Bernard, Bonaventure, Thomas d'Aquin, héros du christianisme, qui joignirent à la plus grande doctrine la plus solide piété, et la prudence du serpent à la simplicité de la colombe. Enfin pour fixer tout à fait la foi dans des temps orageux et donner des règles sûres de discipline, Dieu assemble lui-même des

quatre vents les évêques de la chrétienté, il les réunit dans des conciles. Là il réside au milieu d'eux ; son esprit même inspire ces augustes assemblées, dont les décisions servent également et à corriger les mauvais chrétiens, et à confondre les hérétiques, et dont les jugements sont comme autant de rocs inébranlables contre lesquels viennent se briser avec fracas, mais sans succès, les flots tumultueux du vice et de l'erreur. C'est ainsi que l'Église, toujours attaquée par l'enfer, et toujours protégée par son Époux, a ressenti dans tous les temps les effets salutaires de son amour et de sa tendresse. *Quam cum vidisset Dominus misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere.*

Divin Sauveur, Époux céleste, du haut du ciel où vous régnez, jetez un regard favorable sur l'Église, votre épouse, que vous avez laissée veuve et désolée ici-bas. Ses enfants ingrats se sont révoltés contre elle ; et ce nouveau désastre, joint à la douleur de vous avoir perdu, a mis le comble à tous ses maux. Hélas ! qu'en augmentant le nombre des enfants, vous avez bien diminué la joie de la mère ! L'incrédulité et le libertinage ravagent de concert cette famille autrefois florissante, et lui enlèvent sa foi et son innocence. Secourez-la, père charitable, et ne souffrez pas que votre épouse soit plus longtemps sur la terre sans consolation. Ah ! mes frères, Dieu y pourvoira : il arrêtera les complots de l'impie, et donnera à sa religion des consolateurs. Heureux si nous sommes de ce nombre ! Mais achevons ; et après avoir vu l'Église dans la veuve éplorée de l'évangile, voyons le pécheur dans le fils dont elle pleure la mort. C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Conduite de la veuve de Naïm envers son fils, image de celle de l'Église à l'égard des pécheurs.

Jusqu'à présent, mes frères, nous avons tenu nos regards fixés sur cette veuve célèbre dans laquelle nous n'aurions pas cru peut-être découvrir de si grands mystères. Il nous reste à considérer un objet tout aussi intéressant, et qui nous offrira des instructions non moins solides et non moins précieuses.

Quand vous avez vu des yeux de l'esprit ce jeune infortuné que l'Évangile nous représente, étendu mort dans un cercueil, suivi de sa mère inconsolable, et porté tristement au sépulcre, terme fatal d'une si courte vie, avouez-le, vous avez été pénétrés sans doute de compassion, de douleur et de tristesse. Mais combien votre affliction eût été plus grande, si vous aviez connu celui que l'on portait ainsi en terre ! C'est cependant une personne qui vous touche de bien près, mon cher auditeur ; c'est vous-même, s'il faut le dire ; c'est vous, pécheur qui m'écoutez. Mais quoi ! me direz-vous, suis-je donc aussi mort moi-même ? Je jouis d'une bonne santé ; j'ose me flatter d'une longue vie, et mes forces sont encore plus que suffisantes pour me conduire et me soutenir sans avoir besoin du bras des autres. Oh ! non, mon frère, désabusez-vous ; vous paraissez vivre, mais vous êtes mort. C'est votre âme, la plus belle portion de vous-même, qui est morte. C'est elle qui est privée de sa vie comme un mort ; insensible, inactive, défaillante, corrompue, comme un mort ; j'ajoute, portée, entraînée vers la terre, comme un mort, et je ne veux en ceci d'autre preuve que votre propre témoignage. Quand nous vous remontrons l'horreur de votre état ; quand nous tâchons de vous inspirer des sentiments de pénitence ; que nous répondez-vous souvent ? Rien autre chose que ces paroles : Vous avez raison ; mais je ne suis pas le maître, je ne puis pas, mes passions me dominent et m'enchaînent. Reconnaissez-le donc ; ce sont vos passions qui vous portent. C'est votre orgueil, votre volupté, votre ambition, votre sensualité, votre avarice, qui vous entraînent. Mais où donc ? Ah ! c'est ici le plus terrible ; non-seulement dans la terre, où nous retournons tous, et d'où nous sortirons tous ; mais dans l'enfer surtout, ce séjour de ténèbres, de désordre, d'horreur, d'où l'on ne sort jamais, et pour lequel nous n'avons pas été mis au monde. C'est là que les mêmes passions conduisirent autrefois le mauvais riche, dont vous savez l'histoire ; c'est là aussi qu'elles vous conduiront vous-même. *Ecce defunctus efferebatur...*

Dans ce triste état, que serait devenu le jeune infortuné de notre évangile, et que deviendrez-vous aussi vous-même, sans l'assistance de votre mère, et sans la rencontre de Jésus-Christ, deux principes qui causèrent alors la résurrection

de ce mort, et qui ont causé dans la suite la conversion de tant d'âmes pécheresses ? Développons-les ici en suivant le cours de notre histoire.

Voulez-vous savoir, mes frères, ce que fait l'Église pour un pécheur ? Voyez ce que fait la veuve de notre évangile, pour son fils mort que l'on porte en terre. Elle le suit, elle pleure ; voilà sa conduite, voilà aussi celle de l'Église. Entrons dans quelque détail pour vous faire bien comprendre sa bonté et sa tendresse.

Je dis d'abord que l'Église suit le pécheur. Anathème, mes frères, à ces hérétiques qui ont osé prétendre qu'un pécheur n'était plus de l'Église. Erreur grossière ; aveuglement fatal. Eh ! que nous représentent donc ce champ où croît en même temps l'ivraie avec le froment ? cette aire, où se trouvent la paille avec le bon grain ? ces filets remplis de bons et de mauvais poissons, dont on fait le choix après la pêche, assis sur le rivage ? ce troupeau où sont des brebis fidèles et des boucs perfides ? ces dix vierges dont cinq sont sages, et cinq folles ? Que nous représentent toutes ces figures, sinon que c'est le propre de l'Église militante d'être composée de membres intacts, et de membres gâtés ; et que cette pureté parfaite qui donne l'exclusion au pécheur, ne se trouvera que dans l'Église triomphante ? Oui, mes frères, l'Église suit le pécheur, et de combien de manières différentes ! Comme son divin Époux qui disait lorsqu'il vivait sur la terre, qu'il n'était pas tant venu pour les justes que pour les pécheurs, l'Église court après les brebis égarées, au milieu même de leurs égarements, et de leurs désordres. Elle les suit dans le sacrement de pénitence qu'elle leur offre ! Elle les suit dans les corrections publiques et particulières qu'elle leur fait continuellement ! Elle les suit dans les bons exemples qu'elle leur présente partout à leurs côtés, quelquefois même dans leur famille ! Elle les suit, par mille spectacles de religion, qu'elle leur met sans cesse sous les yeux. Dites-moi, mon frère, n'avez-vous jamais été frappé dans vos désordres, de la pompe et de la dévotion de nos cérémonies ? N'avez-vous jamais éprouvé au sortir d'un discours, des sentiments de contrition et de pénitence ? La vue de ce temple, de cette chaire, de ces tribunaux, de cet autel n'a-t-elle jamais rappelé à votre esprit l'utile souvenir de votre piété passée ? N'avez-

vous jamais été frappé d'un exemple d'édification, que vos yeux découvrirent quelquefois au milieu du monde ? La piété de cet ami, la vertu de ce père, de cette mère, de ce frère, de cette sœur, de ce fils, de cette fille, que sais-je ? Tous ces bons exemples, n'ont-ils pas quelquefois touché votre cœur ? Ne l'ont-ils pas ému, attendri ? Ne vous ont-ils pas fait dire malgré vous-même, que vous souhaiteriez de vivre comme eux, et d'être à leur place ? Ah ! mon frère, voilà l'Église ; voilà l'Église qui vous suit, qui vous presse, qui vous attendrit, qui vous sollicite. Reconnaissez à ces traits son amour et sa tendresse.

Mais elle fait plus, elle pleure, elle crie, elle pousse des sanglots. Larmes de l'Église, larmes précieuses, que de résurrections ne produisez-vous pas ! Voulez-vous voir ces larmes, mes frères ? Ouvrez l'Écriture, vous les trouverez partout. Dieu veut détruire Sodome et Gomorrhe, ces deux villes infâmes, et la mesure de leurs crimes a déjà rempli la mesure de la colère du Tout-Puissant. Ce Dieu toujours bon envers ceux qui l'aiment et qui le servent, craint de cacher quelque chose à son serviteur Abraham. Il lui révèle le dessein de justice qu'il a sur ces deux villes criminelles. Abraham pénétré de douleur se prosterne humblement devant le Seigneur. Grand Dieu, s'écrie-t-il, pardonnez à Sodome et à Gomorrhe en faveur des justes que ces villes renferment. Voulez-vous faire périr au milieu de tant de pécheurs, cinquante justes qui peuvent y être ? — Trouvez-les moi, lui répond le Tout-Puissant, et ma colère s'apaise aussitôt. — Mais s'il y en avait que quarante ? — N'importe, je suis content ! — Mais s'il y en avait que trente ? — Soit, je pardonne. — Du moins, consentez à faire miséricorde en faveur de vingt. — Je le veux, si tu les trouve. Il insiste encore : — Pardonnez Seigneur, mon importunité ; c'est le salut de mes frères qui l'inspire, dix justes, ne pourraient-ils pas désarmer votre bras vengeur, et sauver ces deux villes infortunées ? — Non, Abraham, ces dix justes même ne s'y trouvent pas ; et s'ils y étaient, je me laisserais attendrir en leur faveur et à ta prière. — Dieu quitte Abraham en lui parlant ainsi, comme s'il eût craint de ne pas pouvoir tenir plus longtemps contre ses larmes et ses prières..... Voyez Moïse dans le désert, il est à la tête d'un peuple inconstant et lé-

ger, qui oubliant sans cesse les bienfaits du Seigneur, ne s'en sert que pour l'outrager et pour lui déplaire. Dieu irrité de ses murmures, de son idolâtrie, de ses excès, est plusieurs fois à la veille de le disperser et de le détruire ; il ne s'en cache pas même à Moïse. Laissez-moi faire, lui dit-il, que je perde ce peuple ingrat et rebelle ; pour vous qui êtes mon serviteur, je vous établirai sur une nation bien plus nombreuse et bien plus puissante. Dans un danger si pressant, que fait Moïse, mes frères ? Il se prosterne devant la majesté de son Dieu ; il afflige sa chair par la pénitence et par le jeû-
e, il crie, il pleure, et que dit-il ? Grand Dieu, effacez-moi,
'il le faut, du livre de vie, mais pardonnez à ce peuple, pour
ui vous avez déjà tant fait. Dieu ne peut tenir à ce discours;
a colère s'apaise, et il pardonne tout à la prière de son serviteur. Tant est grand le pouvoir que Dieu donne sur son cœur, à ceux qui l'aiment. Autant de fois que ce peuple pèche, autant de fois ce grand homme prie, et est exaucé..... Voyez Jérémie ; Dieu lui fait connaître l'extrême dépravation de son peuple, qui s'est livré sans retenue à l'idolâtrie, l'avarice, à l'impudicité. Le prophète cherche en vain dans sa nation, parmi les grands et parmi le peuple, un homme qui vive dans la sainteté et dans l'innocence. Le Seigneur irrité, lui annonce la vengeance éclatante qu'il veut tirer de l'ingratitude des Juifs. Il lui fait voir d'avance et en esprit, Jérusalem assiégée, le temple détruit, le peuple dispersé et conduit en servitude, toutes les horreurs du carnage, de la désolation, de la famine, réunies sur cette nation malheureuse. En vain le prophète veut-il calmer sa colère : Dieu lui défend de le prier. Alors ce grand homme, voyant tous les malheurs de sa patrie inévitables et sans ressource, s'abandonne à la tristesse et à la douleur. Qui donnera, s'écrie-t-il, à ma tête une source de larmes, et à mes yeux une fontaine de pleurs, pour gémir sur la perte de mes frères ? Plût à Dieu que je ne fusse jamais né ! Plût à Dieu que le sein de ma mère eût été aussi mon tombeau, et qu'on n'eût jamais annoncé à mon père la naissance d'un nouvel enfant! Je n'aurais pas la douleur de me voir le triste témoin de tous les maux qui nous menacent. Touchantes lamentations par lesquelles le prophète exhalait sa tristesse... Enfin le grand saint Paul, ce vase d'élection, ce docteur des nations, cet apôtre

destiné à faire connaître Dieu jusqu'aux extrémités du monde, saint Paul voit les Juifs ses frères selon la chair, race choisie, dépositaire des promesses, renoncer à la primauté et à tous les droits qu'ils avaient à l'héritage, et combler par leurs forfaits la mesure des iniquités de leurs pères. Il les voit, il en gémit amèrement; il livre son cœur à la douleur, et son esprit à la tristesse ; il souhaite d'être anathème pour ses frères, et il ne se console que par l'espérance de voir un jour tout le troupeau réuni dans le même bercail, et sous la même houlette.... Voilà, mes frères, les pleurs de l'Église. Pleurs continuels : ils n'ont jamais cessé, et ils se renouvellent dans toutes nos prières, dans tous les besoins, dans tous les sacrifices. Pleurs efficaces : ils ont un grand pouvoir sur le cœur de Dieu, qui s'en laisse toucher, comme autrefois le roi Assuérus, qui ne pouvait rien refuser aux larmes d'Esther, son épouse. Nous sommes surpris quelquefois, de voir éclater tout à coup une conversion frappante, à laquelle nous ne nous serions jamais attendus, et dont on ne peut deviner la cause. Ah! mes frères, n'en cherchons point d'autre que les pleurs de cette épouse, ou de cette fille. C'est elle qui a touché le cœur de Dieu, et qui l'a porté à la miséricorde. Voilà la cause de votre conversion, vous, mon frère, qui m'écoutez, qui avez eu le bonheur d'ouvrir les yeux à la lumière. La prière d'Étienne gagna Saül, et le retour d'Augustin fut le fruit des larmes de Monique. Peut-être devez-vous votre salut au souvenir d'un père, d'une mère, d'un parent, d'un ami, d'un ennemi même, qui ont fléchi le courroux de Dieu, près d'éclater sur votre tête. Pleurs de l'Église, pleurs nécessaires : et malheur à nous, s'ils étaient jamais interrompus : le feu du ciel nous embraserait sans doute, comme autrefois les habitants de ces deux villes si fameuses et si criminelles. Pleurez donc, âmes justes et innocentes ; pleurez sur l'aveuglement et la folie de vos parents, de vos amis, de vos frères, qui courent dans la voie du désordre et de la perdition ; pleurez, pleurez sans cesse : vos prières et vos larmes produiront des pénitents dans l'église, et des miracles dans la religion. Et vous hommes du monde, ne demandez plus à quoi servent tant de religieux, tant de personnes pieuses, tant de prêtres, ils sont plus utiles que vous ; ils pleurent : voilà leur destination. Du fond de leur désert, de

leur solitude, de leurs oratoires, ils fléchissent la colère du ciel, et conservent nos maisons, notre royaume, nos villes. Sans eux, sans leur secours, le pécheur mourrait misérablement dans son crime, et ne ressusciterait jamais à la grâce.

Voici, mes frères, le plus bel endroit de notre évangile. Jésus-Christ touché enfin par les larmes de cette veuve, consent à ressusciter son fils. Observez d'abord que c'est dans le cœur de cet Homme-Dieu, que commence la justification des âmes; il faut que son cœur soit touché avant qu'il nous convertisse; et si ce cœur ne donnait pas entrée en lui à la miséricorde, jamais la grâce n'entrerait dans nous. Cœur divin, c'est de vous que procède toute sainteté, et vous êtes la fontaine de vie. Jésus-Christ touché, s'approche du jeune homme, et il s'approche aussi du pécheur. Observons ici que, quand nous péchons, c'est nous qui nous éloignons de Dieu, et que quand il nous convertit, c'est lui qui s'approche; c'est-à-dire que de nous-mêmes nous ne pouvons que nous égarer, et non pas revenir à Dieu, et que nous resterions éternellement dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, si ce Dieu miséricordieux ne nous prévenait de sa grâce. Jésus-Christ s'approche donc; mais comment s'opère à l'égard du pécheur, cette salutaire approche ? Ah ! mes frères, le voici : Jésus-Christ s'approche par des remords intérieurs qu'il excite dans l'âme, par de saintes inspirations, par de bonnes pensées; et il se peint lui-même dans l'Écriture, frappant à la porte de notre cœur. Le voilà bien près, à quoi tient-il donc qu'il n'entre? Ah ! mes frères, il faut encore quelque chose de plus. Combien de fois Jésus-Christ s'est-il approché de vous de cette manière, et combien de fois l'avez-vous laissé-là, sans lui ouvrir, et sans lui répondre ? Il va donc faire quelqu'autre chose : il va toucher le cercueil du pécheur. *Et tetigit loculum* Il va faire agir sa main puissante, et que de miracles n'a-t-elle pas opérés ? Cette main toucha Job autrefois pour éprouver sa vertu et sa constance; elle toucha Antiochus pour lui faire porter la peine de ses forfaits; elle toucha David pour lui faire expier ses fautes; elle toucha Ézéchias et Nabuchodonosor pour les faire rentrer en eux-mêmes. C'est ainsi qu'elle touche souvent le pécheur, lorsqu'elle veut le ramener à la pénitence : elle lui enlève tout ce qui l'entourait, et en quoi il avait mis sa confiance;

elle le frappe dans son corps, dans ses biens, dans son honneur, dans ses parents, dans ses amis, que sais-je ? dans l'objet même de ses crimes. Elle le touche par une affliction, par un événement inattendu, par une perte subite. A l'instant ses passions s'arrêtent, comme autrefois les porteurs de notre évangile. *Hi autem qui portabant steterunt.* Le pécheur rentre en lui-même ; car jusqu'alors la dissipation l'avait toujours tenu hors de lui. Ses passions flattées par la prospérité, par le bonheur, par l'abondance, se calment dans l'adversité, dans la privation, dans la misère. Il commence à sentir du dégoût de son état; mais à quoi cela lui servirait-il, si Dieu ne l'aidait pas lui-même à en sortir ? Il faut encore quelque chose, mes frères, pour terminer un ouvrage si heureusement commencé. Il faut que Jésus-Christ parle, que Jésus-Christ commande, qu'il crie, qu'il dise d'une voix forte, de ce ton impérieux d'autorité et de puissance qui se fait entendre de la mort, et que les démons craignent, et redoutent eux-mêmes : Jeune homme, levez-vous, c'est moi qui vous le commande, sortez de cet état de mort où vous êtes réduit; quittez ce cercueil où vos passions vous retiennent; levez-vous et marchez. *Adolescens, tibi dico, surge.*

Voilà chrétiens l'instant de la grâce, de cette grâce puissante qui opère toujours son effet, sans jamais gêner notre libre arbitre. Le mort l'entend du fond de son cercueil, et que fait-il ? Reconnaissez ici, mes frères, et admirez les premières démarches de la conversion et de la pénitence. Il se lève aussitôt. *Et resedit, qui erat mortuus.* Oui, mes frères, Dieu nous prévient par ses bienfaits ; mais il faut le suivre par notre correspondance. Malheur à nous si de peur de flatter notre orgueil, nous voulions favoriser notre paresse, et si, sous prétexte de tout donner à la grâce de notre Dieu, comme véritablement tout vient d'elle, nous ne faisions aucun effort pour sortir de notre état, et si nous nous livrions à l'inaction, et à l'indolence ! Ah ! sans doute il n'appartient qu'à Dieu de ressusciter notre âme; mais lorsque Dieu a fait entendre sa voix, c'est à nous à nous lever, et à nous disposer à lui obéir. Si le jeune homme de notre évangile, quand il entendit la voix de Jésus-Christ, n'eût pas voulu le suivre, s'il eût aimé son état, s'il n'eût fait aucune démarche pour en sortir, il n'aurait pas mérité de revenir à la vie; mais il agit

tout différemment : il fit un effort sur lui-même, il se releva. *Resedit.* Quels sentiments ne durent pas le pénétrer, alors qu'assis sur son cercueil, il vit le spectacle attendrissant de son retour à la vie ? Tout le peuple ravi d'admiration, sa mère toute hors d'elle-même, son bienfaiteur debout devant lui, ceux qui le portaient en terre muets d'étonnement, la bière où on l'avait mis, les bandelettes qui le liaient, le drap lugubre dont il était couvert ? Quel effroi, quelle surprise, quel attendrissement ne le saisirent-ils pas, à cette vue ?

Voilà, mes frères, une figure de l'étonnement que témoigne quelquefois le monde sur le retour d'un grand pécheur; voilà une image des sentiments de ce pécheur lui-même, lorsque touché par la grâce de Jésus-Christ, il ouvre les yeux à la raison et à la lumière ; qu'il voit le précipice affreux sur le bord duquel il marchait, qu'il comprend toute la folie, toute l'ingratitude, toute la noirceur de sa conduite passée, qu'il est tout surpris d'avoir resté tant de temps dans un sommeil si déplorable, et de s'être réveillé si tard. Alors que fait cette âme éclairée et convertie ? ce que fit le jeune homme de notre évangile, Après les premiers moments de sa surprise, il commença à parler. *Et cœpit loqui.* Mais que dit-il ? c'est ce que l'Évangile ne nous apprend point. Du moins ce que nous savons, c'est qu'il avait beaucoup à dire ; sans doute il leva les yeux vers le ciel, il remercia son libérateur, il congédia ceux qui le portaient, il appela sa mère. Voilà les actions et les paroles que lui inspirèrent probablement les premiers mouvements de sa surprise, et voilà aussi les premières démarches du pécheur après sa conversion. Il parle pour remercier Dieu par les plus ferventes prières ; il parle pour faire une confession exacte de ses désordres ; il parle pour rendre publiquement, s'il le faut, témoignage de son retour; il parle pour dire un éternel adieu au démon et au monde, pour quitter les occasions du péché, pour faire tous les sacrifices que son nouvel état demande; il parle, pour louer le Seigneur de sa grande miséricorde envers lui; il parle enfin, pour obtenir du ciel tous les secours dont il a besoin pour se soutenir dans sa nouvelle vie. *Et cœpit loqui.* Voilà le pécheur rendu enfin à la vie de la grâce, mes frères ; le voilà parlant, agissant. Tout est-il fait ? non certes, c'est par l'Église que sa conversion a commencé ; c'est elle qui l'a obtenue par ses prières, par

ses sollicitations, par ses larmes: il faut que ce soit elle qui la couronne, qui la porte à sa perfection. Assi, Jésus-Christ ayant ressuscité ce jeune homme, le rend aussitôt à sa mère. *Et dedit illum matri suæ.* Il me semble la voir cette heureuse mère, tantôt si éplorée, recueillir à cet instant toutes les forces que lui laisse encore ce passage si subit et si imprévu de la plus grande tristesse, à la plus grande joie, pour se précipiter au cou de son enfant ; également partagée entre la reconnaissance qu'elle veut témoigner à son bienfaiteur, et les soins qu'elle veut donner à son fils ; passer successivement d'un sentiment à l'autre ; se hâter de délier le corps de ce cher enfant, le tirer enfin de ce triste cercueil, l'aider elle-même à marcher ; se prosterner avec lui, et tout le peuple, aux pieds de Jésus-Christ ; conduire son bien-aimé fils dans sa maison ; là le dépouiller de tous les restes de son état de mort, qu'il conservait encore, le combler de caresses, d'embrassements, et lui préparer elle-même l'aliment et la boisson nécessaires pour réparer ses forces. Voilà ce que fit, sans doute, cette mère fortunée, après la résurrection de son fils. Voilà aussi ce que fait l'Église après la conversion d'une âme pécheresse. Elle s'unit à elle pour remercier le Dieu de toute bonté, de qui procède tout ce qui justifie ; elle la délie dans le sacrement de pénitence ; elle la nourrit et la fortifie par la sainte Eucharistie, le froment des élus ; enfin elle soutient ses pas chancelants, jusqu'à ce qu'elle l'ait conduite par ses soins, par ses conseils, et par ses prières, jusqu'à la maturité de l'âge parfait. Voilà ce que l'Église fait tous les jours, mes frères, pour un pécheur converti; voilà ce que plusieurs de mon auditoire ont déjà éprouvé, je n'en doute pas ; et ce que je souhaite que tous les pécheurs qui m'écoutent, aient aussi le bonheur d'éprouver bientôt eux-mêmes.

O Église sainte, mère divine, que de droits n'avez-vous pas à nos respects et à notre amour? Que j'oublie ma main droite, et que je m'oublie moi-même, plutôt que de perdre le souvenir de votre tendresse, et de vos grandeurs ! Que ma langue se dessèche, et reste collée à mon palais, si je ne m'en sers pas pour publier partout votre bonté et votre gloire !

Et vous, pécheurs qui m'écoutez, ne reconnaissez-vous pas

dans tout ce que nous venons de dire, votre propre histoire? C'est vous, avons-nous dit, qui êtes entraînés à l'enfer par vos passions et par vos crimes ; c'est vous que cette bonne mère poursuit dans vos égarements, et dans vos désordres ; c'est vous qui êtes le sujet de ses soupirs et de ses larmes. Aujourd'hui elle m'envoie pour faire peut-être un dernier effort sur l'aveugle endurcissement qui vous conduit à l'impénitence. Combien de fois Jésus-Christ s'est-il approché de vous ! Combien de fois vous a-t-il touchés ! Combien de fois a-t-il fait entendre sa voix à votre âme ! Serez-vous donc plus aveugles, plus insensibles, plus endurcis que ce mort ? Jésus-Christ s'approche de vous, et vous vous éloignez ; il vous touche, et vous vous endurcissez ; il crie, il vous commande, et vous désobéissez ! Ah ! craignez enfin que ce Dieu irrité, ne s'éloigne, ne se taise, et ne vous quitte tout à fait. Rendez-vous à ses sollicitations et à celles de son Église. Voilà ces tribunaux qui vous sont ouverts, pour vous réconcilier ; voilà cette table qui vous est offerte pour vous fortifier ; voilà le ciel qui a les yeux sur vous, dans votre nouvelle pénitence, pour s'en réjouir, pour vous aider, vous soutenir et vous protéger.

Grand Dieu, faites entendre à ces âmes pécheresses, votre voix puissante ; cette voix qui calme les tempêtes, qui chasse les démons, qui guérit les malades, qui ressuscite les morts. Dites-leur comme au jeune homme de notre évangile : C'est moi qui vous le commande, levez-vous et marchez. *Tibi dico surge.* Cette voix divine les convertira, les rendra pleins de vie à l'Église militante, et les associera un jour à l'Église triomphante. Je vous le souhaite.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ ressuscite le fils d'une veuve à Naïm.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus alla dans une ville qui s'appelle Naïm ; et avec lui allaient ses disciples et une nombreuse multitude.

Dans cet évangile l'Église met sous nos yeux une des résurrections opérées par son divin Fondateur, et en présente à nos méditations les diverses circonstances. Il en est une d'abord bien propre à nous frapper, et qui est commune à tous les miracles de Jésus-Christ : c'est la manière prompte dont il les fait, sans avoir besoin de préparation, et exerçant son pouvoir indistinctement sur les divers objets qui se présentaient à lui. On a vu dans tous les siècles (et cette criminelle imposture s'est renouvelée dans le nôtre, et est devenue un des scandales de notre patrie), des ennemis de la foi, prétendre accréditer leurs erreurs par des miracles. Mais leur fraude se manifestait par les précautions mêmes qu'ils employaient à la cacher. Les préparatifs dont ils précédaient et accompagnaient leurs supercheries, décelaient les moyens natuels qu'ils couvraient de leurs artifices. Le petit nombre de leurs œuvres extraordinaires réduit souvent à un seul genre, montrait leur impuissance d'agir en vertu d'une autorité universelle. Le choix qu'ils faisaient avec grand soin des personnes sur lesquelles devaient s'opérer leurs prétendus prodiges, annonçait le besoin d'être secondés par ceux mêmes qu'ils se vantaient de soulager. Ils agissaient précisément de la même manière que ces hommes adroits qui amusent l'oisiveté, et étonnent la curiosité publique par des tours dont on ignore le moyen. Ce n'est pas ainsi que se produit l'Auteur de toute vérité. Il s'avance, appuyé sur ses seules forces, et les miracles sortent de dessous tous ses pas. Ce sont des prodiges aussi multipliés que ses jours, aussi diversifiés que les circonstances ; et dans cette multitude de tout genre, on n'en voit pas un seul qui soit précédé d'aucun apprêt, pas un seul où il soit possible de soupçonner la moindre collusion. On ne découvre dans chacun de ses miracles, que son ordre suprême et la prompte obéissance de la nature.

Mais si nous ne voyons jamais Jésus-Christ préparer ses œuvres miraculeuses, et en arranger les moyens, nous ne pouvons cependant pas douter que sa providence ne les disposât d'avance, n'en fixât les moments, n'amenât et n'en fît concourir à son but les diverses circonstances. Lorsqu'il marchait vers Naïm, il avait en vue d'y donner une nouvelle marque de sa toute-puissance, et une preuve frappante de sa mission. C'était lui qui dirigeait vers la ville la troupe nom-

breuse qui le suivait. C'était encore sa volonté suprême qui en faisait sortir, et qui attirait de son côté, au même instant, la pompe funèbre avec le concours qui l'environnait. Il voulait, par la rencontre de ces deux multitudes, donner la plus solennelle publicité à l'un de ses plus grands et de ses plus éclatants miracles.

Quand nous parlons d'un des plus grands et des plus éclatants miracles de Notre-Seigneur, ce n'est pas relativement à lui que nous les regardons comme tels; c'est uniquement par rapport à nous que nous considérons des miracles de divers ordres. Comme nous apercevons plus de distance entre la mort et la vie, qu'entre la maladie et la santé, nous sommes plus vivement frappés d'une résurrection que d'une guérison. Nous en jugeons par l'étendue apparente de l'effet, et non par la force réelle de la cause. Mais si nous élevons nos idées vers l'auteur des œuvres miraculeuses, toute différence disparaîtra. L'acte de sa volonté qui fit sortir du néant l'universalité des mondes, celui qui les y fera un jour rentrer, ne lui coûtent pas plus l'un que l'autre. Et ses lois générales par lesquelles il régit habituellement la nature, et les exceptions spéciales qu'il y fait rarement, sont également propres à nous ramener à lui, et à nous pénétrer de la plus profonde vénération. Les merveilles de la nature nous font connaître son existence et ses principaux attributs ; les merveilles de la religion nous révèlent, avec des vérités d'un ordre encore plus sublime, la totalité de nos devoirs.

Nous avons souvent occasion de remarquer que Jésus-Christ ne marchait jamais qu'entouré d'une nombreuse multitude, qu'attiraient sur ses pas l'éclat de ses miracles, la sainteté de sa vie, la sublimité de sa doctrine. Mais tous ceux qui le suivaient n'étaient pas ses disciples; et l'Écrivain sacré distingue avec soin ses vrais disciples, qui étaient attachés à sa personne et à ses instructions, du reste de la foule qui l'accompagnait. Nous le voyons encore maintenant dans ses temples, environné d'un grand concours de chrétiens. L'heure des saints offices, celle des instructions, ramènent au pied de ses autels une affluence considérable. Mais dans ces assemblées si nombreuses, et qui présentent un aspect souvent très-édifiant, reconnaît-il un grand nombre de véritables dis-

ciples ? discerne-t-il beaucoup de personnes qui le suivent avec assiduité, qui l'écoutent avec avidité, qui s'attachent avec une vive ardeur à ses leçons et à ses exemples ? Combien en est-il au contraire qu'amènent dans les églises des motifs frivoles de désœuvrement, de respect humain, de vaine gloire, et peut-être de plus répréhensibles encore ! Combien en est-il qui y portent des sentiments de dissipation, de légèreté, de curiosité, de vanité, d'hypocrisie ! Examinons-nous avec soin, et considérons avec toute l'attention que mérite ce grand intérêt, si nous sommes du nombre des disciples qui suivent Jésus-Christ avec constance, fidélité et attachement ; ou si nous faisons partie de la foule, qui marche quelque temps autour de lui, prête, à la première occasion, à l'abandonner et à le trahir.

Et comme il approchait de la porte de la ville, il arriva que l'on portait en terre un mort, fils unique, dont la mère était veuve ; il y avait avec elle une troupe considérable de personnes de la ville.

Nous faisons souvent de pareilles rencontres ; le spectacle d'un mort que l'on porte en terre, est commun : et quelles idées fait-il naître dans notre esprit? La plupart des hommes le contemplent avec indifférence ; ou s'il leur fait faire des retours sur eux-mêmes, s'il réveille en eux le sentiment de leur mortalité, ils se hâtent de repousser, ils s'efforcent d'étouffer une idée qui les importune, les trouble, les afflige, et les effraie. L'homme livré aux dissipations, aux vanités, aux voluptés, ne veut réfléchir, ni au terme qu'elles auront, ni au but où elles le conduiront. Il semble croire, dans son extravagance, que de ne pas penser à sa fin soit un moyen de s'y soustraire. Il porte même quelquefois l'injustice, jusqu'à trouver mauvais que le ministère sacré lui présente cette idée qui l'attriste. Il voudrait la bannir des chaires chrétiennes comme de son esprit. Et cependant plus il craint de s'en occuper, plus il le devrait. Plus cette pensée est effrayante pour lui, plus elle lui serait salutaire. La mort, si redoutable à ses yeux, le sera bien autrement si elle vient fondre sur lui sans qu'il l'ait prévue.

C'est une grâce signalée de notre Dieu, de nous rappeler souvent, dans le cours de notre vie, le moment qui doit la terminer. Le pécheur, qui écarte de son esprit cette pensée si

utile, éloigne de lui un des plus puissants motifs, un des moyens les plus efficaces de conversion. Le juste, qui la médite profondément, y puise de nouvelles forces, et des principes continuellement renouvelés de persévérance. L'un y recevrait des terreurs qui le ramèneraient ; l'autre y trouve des consolations qui le soutiennent. La vie est la préparation à la mort ; mais la mort est l'école de la vie : en étudiant la mort, on apprend à vivre. Cette contemplation salutaire est une source abondante, tout à la fois, d'instructions et d'encouragements. Nous y découvrons, et ce que nous sommes, et ce que nous devrions être, et ce que nous devons devenir. La corruption à laquelle la mort livrera notre corps, nous avertit de la futilité des soins que nous lui donnons. L'immortalité dont jouira notre âme nous apprend à la respecter, et à travailler à son bonheur. Quel motif plus pressant de se détacher des faux biens de la terre, que la certitude qu'ils nous quitteront un jour? Et au contraire, l'encouragement le plus puissant à toutes les vertus, à toutes les bonnes œuvres, n'est-il pas l'assurance que, de tous nos biens, ce seront les seuls que nous conserverons, et qu'ils nous suivront au-delà du trépas pour faire notre éternelle félicité ? Ah ! qu'ils rejettent loin d'eux, comme sinistre, l'idée de leur mort, ceux qui ont pris l'épouvantable parti de borner leurs désirs et leurs espérances à cette vie périssable ; cela peut se concevoir : mais que des chrétiens, des hommes persuadés que cette vie n'est qu'un voyage vers une vie éternelle, n'osent envisager ce terme de leurs vœux, c'est une contradiction inconcevable. Ils désirent le moment où ils entreront en possession ; et ils n'osent en soutenir la pensée. Ils sentent la nécessité de s'y préparer ; et ils tremblent de s'en occuper : pusillanimité aussi déraisonnable qu'elle est dangereuse, qui les livre au double tourment, et de la crainte de voir la vérité, et de l'impuissance de se faire illusion.

Car enfin, où aboutissent tous leurs efforts pour écarter l'idée de la mort ? Ils peuvent bien n'y pas penser ; il leur est impossible de ne pas y croire. Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons nous en présente la terrible certitude. Ces assemblées, ces maisons, ces places publiques, ces églises étaient, il y a quelques années, pleines de monde. Ces hommes ont disparu pour nous faire place. Nous disparaî-

trons à notre tour, pour avoir aussi des successeurs. Les enfants que nous rencontrons semblent nous avertir qu'ils habiteront encore la terre, quand nous en aurons été enlevés Nous sommes placés, dans ce monde, entre les générations passées qui nous attendent dans le tombeau, et les futures qui nous y poussent. La terre même, que nous foulons aux pieds, n'est qu'un amas de sépulcres. Nous en fûmes tous formés ; tous nous y rentrerons successivement. Ainsi, le rivage voit arriver à lui les flots qui s'y brisent, remplacés à l'instant par d'autres qui viennent y expirer à leur tour.

La raison et l'expérience de tous les siècles suffisent pour nous garantir cette redoutable vérité, que nous ne sommes nés que pour mourir. Mais la foi y ajoute ses vives lumières. Par nous-mêmes nous ne pouvons voir que les faits dont nous sommes frappés ; la religion nous révèle la cause. La mort est la peine du péché. Infectés du crime de notre premier père, nous sommes compris dans son arrêt ; et nous naissons mortels, parce que nous naissons coupables. Nous sommes sur cette terre maudite de Dieu, comme sont, dans leur prison, des criminels condamnés à mort. Les voyez-vous dans l'attente de l'exécution, s'occuper de fêtes et de divertissements ? Pécheur insouciant, telle est votre extravagance. C'est sur le bord de votre fosse, que vous ne pensez qu'à la joie, et que vous vous livrez à des plaisirs et à des dissolutions qui, peut-être, accélèreront votre chute. Ce serait une folie, et vous le sentez, de croire que vous ne mourrez pas. N'est-ce pas une démence aussi complète de vivre comme si vous ne deviez jamais mourir ? Mais le moment où arrivera cette séparation redoutée est incertain, et voilà ce qui entretient votre sécurité. Comme vous ne voyez pas le terme, vous ne vous en occupez point ; et c'est là précisément ce qui devrait vous engager plus fortement à y penser. Toute autre menace vous fait tenir continuellement sur vos gardes ; il n'y a que la plus terrible de toutes, qui vous trouve sans précaution. C'est pour que vous soyez toujours préparé à votre dernière heure, que Dieu la dérobe à votre connaissance. S'il vous la révélait, ou vous la verriez prochaine, et le découragement pourrait vous saisir ; ou vous la contempleriez dans l'éloignement, et vous risqueriez de tomber dans le relâchement. L'incertitude de votre mort entre dans les vues

bienfaisantes de la Providence sur vous. Elle a pour objet de vous entretenir dans une continuelle vigilance ; et c'est la conséquence que Jésus-Christ lui-même en tire (1).

Considérez le mort de cet évangile. A la fleur de son âge, fils unique, espoir de sa famille, d'un rang distingué, comme il le paraît par le cortége qui l'environnait, le voilà moissonné et porté en terre. Jeunesse, force, santé, frêles appuis contre la mort, qui d'un souffle les abat, et les précipite. Voyez autour de vous mourir continuellement des hommes de tout âge, depuis le moment de la naissance jusqu'à la vieillesse la plus décrépite ; et comme le nombre des jeunes gens est le plus considérable, ils forment aussi le plus grand nombre des mourants. Ils s'étourdissaient comme vous sur l'incertitude de leur mort, tous ceux qui ont été enlevés subitement sous vos yeux ; ils se confiaient comme vous dans leur jeunesse, dans leur tempérament, dans leur vigueur. Tous les raisonnements que vous faites pour vous aveugler, ils les faisaient encore un moment avant leur mort. Ils jugeaient ceux qui les avaient précédés dans le tombeau, comme vous les jugez eux-mêmrs. Vous les blâmez ; et vous les imitez. Vous déplorez leur triste sort de n'avoir pas eu le temps de se reconnaître, et vous vous y exposez involontairement. Vous les trouvez insensés de n'avoir pas prévu la mort ; et vous êtes aussi imprévoyants. Vous comptez sur des années de vie quand vous ignorez si vous aurez seulement un jour. Il viendra enfin le moment où vous ferez, pour la dernière fois, ces raisonnements illusoires. Peut-être est-il tout près d'arriver. Mais ce qui est certain, c'est que lorsqu'il sera voisin, vous en serez encore abusés par la confiance qui vous égare. Ce qui est plus certain encore, c'est que vous vous approchez sans cesse de ce terme fatal ; c'est que chacun de vos instants est un pas vers la mort ; c'est que depuis que vous faites ces réflexions, vous en êtes plus près que vous ne l'étiez auparavant. L'homme véritablement sage est celui qui contemple fréquemment cette porte redoutable de l'éternité, où le genre humain court en foule se précipiter, entraîné par un courant irrésistible. Il est sage, celui qui, au lever du jour, pense que ce sera peut-être son dernier, et qui, à l'ouverture de la nuit, se figure que commence pour lui la nuit éternelle ; celui

(1) Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam. *Matth.*, XXV, 13.

qui fait toutes ses actions, comme devant incessamment en rendre compte; celui dont chaque prière, chaque jeûne, chaque œuvre de miséricorde, chaque confession, chaque communion est dans son intention une préparation à la mort prochaine; celui, en un mot, qui vit toujours comme devant incessamment mourir. Le seul moyen de n'être pas surpris, c'est d'attendre sans cesse. Il n'y a pas de mort soudaine pour celui qui y est constamment préparé. La mort n'a ni danger, ni terreur pour l'homme à qui la conscience répond qu'il est en état de la recevoir.

Le Seigneur l'ayant vue, fut touché pour elle de compassion, et lui dit : Ne pleurez point.

Nous avons dans l'Évangile continuellement occasion de remarquer la bonté miséricordieuse du Sauveur. Cherchez un malheureux offert à ses regards, qu'il n'ait pas soulagé. Il semble que tous les maux dont il voit les autres affligés, soient devenus les siens. Il semble sans cesse pressé d'épancher la sensibilité surabondante qui inonde son cœur. Il semble que la toute-puissance ne lui ait été donnée que pour exercer plus pleinement son immense bienfaisance.

Et si de la contemplation de ce divin Modèle, nous reportons nos regards sur nous-mêmes, de quelle confusion ne serons-nous pas saisis, en considérant notre indifférence pour les maux de nos frères ! Nous ressentons avec une vive douleur ceux que nous éprouvons; nous les déplorons avec amertume; nous cessons de nous en occuper; nous en entretenons les autres jusqu'à les fatiguer ; mais les maux qui n'atteignent que nos frères, nous trouvent froids et insensibles; ou si un sentiment de pitié nous émeut pendant quelques moments, nous croyons faire beaucoup de donner quelques larmes au malheur, quelques consolations à celui qui l'éprouve. La commisération que Jésus-Christ ressent, et qu'il nous recommande, n'est pas un sentiment stérile. Ce n'est pas seulement pour que nous plaignions nos frères infortunés, que Dieu a mis dans nos cœurs l'humanité; c'est pour que nous les soulagions. Il nous inspire la sensibilité, pour nous exciter à la bienfaisance. Au précepte qu'il nous donne de la charité fraternelle, il joint le sentiment qu'il y attache. Il veut nous en faire un bonheur en même temps qu'un devoir. Il multiplie, et les moyens de la pratiquer, et

les motifs pour nous y engager. Tout bien à faire au prochain, est du ressort de la charité; tout bien qu'on lui aura fait deviendra la mesure de celui qu'on recevra au dernier jour. Ames sensibles, qui consumâtes votre vie dans les œuvres si touchantes de la charité, vous entendrez sortir de la bouche du Juge suprême ces consolantes paroles : *Venez, les bénis de mon Père, venez entrer en possession du royaume qui vous est préparé depuis l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez nourri ; j'ai eu soif, et vous m'avez désaltéré ; j'ai été voyageur, et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez revêtu ; infirme, et vous m'avez soulagé ; captif, et vous m'avez visité* (1). Mais vous, dont le cœur fut flétri par la mollesse, corrompu par les plaisirs, endurci par le luxe, la sentence contraire est déjà portée contre vous. Il ne restera plus à faire sur vous que l'application et la terrible exécution.

Jésus dit à la mère du mort de ne pas pleurer. Et quel est donc cet homme qui ose entreprendre d'arrêter les larmes d'une mère éplorée de la mort de son fils unique ? Les consolateurs ordinaires donnent à la douleur récente un libre cours. Il sont bien aises de la voir s'épancher en pleurs ; et respectant le premier désespoir, ils attendent, pour essayer de l'apaiser, que le temps ait commencé à le modére. Celui-là seul a droit de dire à la douleur de se calmer, qui a le pouvoir d'ordonner à la cause de cesser. Il peut aisément arrêter le cours des pleurs, celui qui d'un mot en tarit la source. Mère désolée, cessez de vous lamenter ; le Dominateur de la vie et de la mort va changer votre profonde affliction en une joie vive.

Il s'approcha, et toucha le cercueil. Et ceux qui le portaient s'étant arrêtés, il dit : Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. Et celui qui était mort s'assit, et commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère.

Jésus a parlé, et à l'instant le miracle est consommé. La mort obéissante a lâché sa victime. Le fils et la mère rendus

(1) Tunc dicet Rex his qui a dextris ejus erunt : Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. Esurivi enim, et dedistis mihi manducare ; sitivi, et dedistis mihi biberc ; hospes eram, et collegistis me ; nudus, et cooperuistis me ; infirmus et visitastis me ; in carcere eram, et venistis ad me. *Matth.*, XXV, 34 et 36.

l'un à l'autre, transportés d'allégresse, pénétrés de reconnaissance, sont aux pieds de leur Bienfaiteur qui jouit avec une pleine satisfaction de leur bonheur.

Les Pères de l'Église ont vu dans les circonstances de cette résurrection l'image de la résurrection spirituelle du pécheur, par la grâce toute-puissante de Jésus-Christ.

Ce mort que l'on porte tristement pour le déposer dans le sein de la terre, représente la multitude, malheureusement nombreuse, des morts spirituels, dont chaque moment est un pas vers l'enfer ouvert pour les engloutir. Telle que le mort de notre évangile, leur âme privée de la vie est dénuée de tout bon mouvement, et n'éprouve plus aucun sentiment pour le bien. Il y a cependant entre la mort du corps et celle de l'âme une différence : c'est que la première est sensible, et que l'autre ne l'est pas. On peut toujours s'assurer si un corps est mort ou vivant ; on n'a pas toujours des caractères aussi certains de la vie ou de la mort de l'âme. Tel homme, comme celui à qui parle saint Jean, a la réputation d'être vivant, et il est véritablement mort (1). Tel autre est plein de vie, que, dans nos vaines idées, nous confondons avec la foule des morts. Nous devons apprendre de là à ne pas précipiter nos jugements ; à ne pas nous confier indiscrètement à des apparences de piété, quelquefois trompeuses ; et surtout, ce que la malignité humaine rend beaucoup plus commun, à ne pas juger témérairement nos frères. La prudence nous empêche de croire trop facilement le bien, la charité nous défend de présumer trop légèrement le mal.

Cette mère abîmée dans sa douleur, qui suit, en répandant des larmes amères, le corps inanimé de son fils, c'est notre mère commune qui nous a engendrés en Jésus-Christ ; qui dans notre tendre enfance nous a nourris du lait de ses premières leçons ; qui n'a cessé de nous élever, de nous instruire, de nous exhorter, de travailler à nous faire croître en vertu et en piété. L'Église, cette tendre mère, suit avec des pleurs continuels ses malheureux enfants à qui le coup funeste du péché, que ses efforts n'ont pu prévenir, a arraché la vie de la grâce. Même après leur mort, elle ne les abandonne pas ; elle les redemande à Jésus-Christ, par ses

(1) Nomen habes quod vivas, et mortuus es. *Apocal.* III, 1.

gémissements et par ses larmes. Elle excite par le spectacle de sa douleur celle de tous ses autres enfants, figurés ici par la foule qui partageait l'affliction de la malheureuse mère.

Le monde, dans lequel nous vivons, est plein de ces morts spirituelles. Et peut-être est-ce leur multitude qui est cause du peu d'impression qu'elles produisent. Ainsi, dans un combat ou dans une contagion, la vue continuelle de ceux qu'on voit expirer, affaiblit par degré l'horreur qu'avait d'abord inspirée ce spectacle. Cependant cette multitude de malheureux, d'autant plus à plaindre qu'ils ne sentent pas même leur désastre, est ce qui devrait principalement exciter notre pitié. Notre commisération devrait être mesurée sur le nombre des infortunés et sur l'étendue de leurs maux.

Et ce qui rend encore l'insensibilité dont nous sommes frappés sur ce point plus étonnante et plus coupable, c'est le secours que nous pourrions leur porter. Tous nos efforts, nos vœux les plus abondants, nos prières les plus ferventes, tout ce que nous pouvons, ou faire, ou demander, est impuissant en soi pour rendre la vie à un corps qui en a été privé. Mais nous ne pouvons pas douter du pouvoir de nos intercessions pour obtenir de la bonté divine qu'elle daigne rendre la vie aux âmes qui l'ont perdue. Ce sont les prières réunies de tous les justes de la terre et du ciel ; c'est le con-

de l'Église encore militante avec l'Église triomphante,

font descendre du sein de la miséricorde les grâces victorieuses qui touchent les cœurs. Quiconque refuse de contribuer pour sa part à grossir le trésor de prières et de supplications communes que l'Église entasse sans cesse, ne mérite pas d'y participer. O vous surtout, qui des voies de l'iniquité avez été ramenés dans les sentiers de la justice, ce ne fut point, vous le savez, à vos mérites que vous aviez perdus, ce fut aux instances ardentes des âmes fidèles, que vous dûtes l'inestimable bienfait de votre conversion. Pourriez-vous refuser à vos frères que vous avez laissés derrière vous, un secours qui vous fut si nécessaire ? Échappés à la mort par un miracle de la grâce, les verriez-vous d'un œil tranquille y rester en proie ? Ils furent les compagnons de votre infortune ; travaillez à leur faire partager votre bonheur. Profitez de la vie que vous avez recouvrée, pour obte-

nir qu'elle leur soit aussi rendue ; et unissez vos efforts à ceux dont vous avez si heureusement éprouvé l'efficacité.

La première chose que fit Jésus-Christ, pour ressusciter le mort, fut de s'approcher de lui ; et c'est ainsi qu'il en use toujours avec les pécheurs. Il s'approche d'eux par les remords qu'il leur suscite, par les bons sentiments qu'il leur inspire ; par les exhortations qu'il leur fait entendre ; par les avis particuliers qu'il leur fait donner ; par les exemples qu'il met sous leurs yeux ; par les infirmités qu'il leur envoie ; par les adversités dont il les éprouve. Il s'approche de nous en cent manières ; et nous, au lieu de voler dans les bras qu'il nous tend, nous témoignons autant d'empressement à le fuir, qu'il en montre à venir vers nous. Nous bannissons de notre esprit, comme importunes, toutes les idées qui le rappellent. Nous ne répondons à ses invitations que par notre éloignement ; à ses bienfaits, que par de nouvelles offenses. Malheureux, qui fuyez la voix qui vous rappelle, qui vous défendez de ses sollicitations, qui craignez de céder à ses tendres importunités, tremblez que ce que vous désirez ne finisse par vous arriver ; que sa poursuite si longue et si inutile ne se lasse, que vos refus obstinés ne le rebutent ; qu'il ne se retire enfin, et qu'il ne vous abandonne à vous-mêmes : ce qui sera le dernier et le plus funeste de vos malheurs.

Jésus-Christ toucha le cercueil ; et ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Pour convertir le pécheur, il commence ordidairement par arrêter le cours des passions qui le conduisent à l'enfer. Souvent les mauvais succès d'uné passion, les rebuts qu'elle a éprouvés, une disgrâce qu'elle a occasionnée, une humiliation qu'elle a attirée, sont les premiers moyens dont la grâce se sert pour convertir l'âme coupable : moyens purement humains, et qui seraient insuffisants à une pénitence chrétienne, mais qui peuvent y préparer ; qui ne sont pas la contrition, mais qui y conduisent, et que la Providence emploie utilement pour disposer par degré le cœur à des sentiments d'un ordre supérieur, et réellement méritoires. Ainsi, sa bonté infinie se sert de nos péchés mêmes pour nous en donner le regret. Elle y attache des chagrins qui en inspirent le dégoût. Elle les fait suivre d'abord de peines temporelles, pour nous faire prévenir les peines

éternelles. Respectons, chérissons ces punitions de sa miséricorde ; recevons-les avec soumission et reconnaissance, afin de ne pas éprouver celles de sa justice.

Nous voyons, aussitôt que Jésus-Christ a touché la bière, le mort arrêté. Pécheur, au moment où il s'est approché de vous, la principale chose que vous avez à faire, c'est de vous arrêter. Dès que sa main bienfaisante a frappé sur ce qui était l'occasion ou la matière de votre péché, rentrez dans vous-même. Considérez où vous emportait l'impétuosité de vos passions. Considérez le terme affreux de cette course, où vous vous laissiez entraîner. N'allez pas plus avant. Un pas de plus serait peut-être le dernier. C'est peut-être sur le bord de l'abîme où vous allez vous plonger que Jésus-Christ vous arrête.

C'est lorsque l'âme pécheresse s'est arrêtée, et a commencé à mesurer avec effroi l'étendue de ces maux, que la bonté divine vient lui parler. Jésus-Christ lui fait entendre cette voix salutaire qui ressuscita le mort de notre évangile ; cette voix toute-puissante qui opère les merveilles de l'ordre de la grâce, comme de l'ordre de la nature. Et l'âme ranimée par par la parole divine, se retrouve avec admiration et avec joie au nombre des vivants.

La première chose que fait le jeune homme, au moment où il se sent ressuscité, est de se lever conformément à l'ordre que lui a donné son Libérateur. Pécheurs, que Jésus-Christ rend à la vie, il vous fait le même commandement : Levez-vous, je vous l'ordonne. Levez-vous, je vous l'ordonne, de cet état de mort où vous languissez. Levez-vous, je vous l'ordonne, de cette corruption de vices, de passions, de dissolutions, de crimes, où vous croupissez. Levez-vous, je vous l'ordonne, et sortez de votre funeste anéantissement, pour ne plus vous y laisser retomber. Le jeune homme ressuscité eût-il voulu se replonger dans son cercueil, et être de nouveau conduit à son tombeau ? Hélas ! parmi les âmes que la grâce a rendues à la vie, combien en est-il qui se rendorment ensuite du sommeil de la mort ! qui, après avoir élevé la tête un seul moment, la rabaissent aussitôt, et retournent dans le triste état dont la grâce les avait retirées ! Le fils de la veuve ne fut ressuscité qu'une fois ; et quand dans la suite il rentra dans le séjour de la mort, ce fut sans retour, et jus-

qu'au jour de la résurrection universelle. Pouvons-nous espérer que la grâce multiplie en notre faveur le miracle de la résurrection spirituelle, et que le mépris de son bienfait l'engage à nous en accorder un semblable ?

L'Évangéliste observe que le jeune homme, après s'être élevé, parla ; mais ce qu'il dit n'est pas rapporté. Nous pouvons présumer que ses premières paroles furent l'expression de sa reconnaissance, la déclaration de sa résurrection et la demande à ceux qui le conduisaient de le laisser aller. Tel doit être le langage du pécheur, que la miséricorde divine vient de retirer de l'état de mort où il était plongé. Pénétré de l'immense bienfait qu'il avait si peu mérité, il doit d'abord du fond de son cœur en rendre de vives actions de grâces à son bienfaiteur. Mais ce n'est pas là le seul devoir que lui impose la vie nouvelle qu'il vient de recevoir. Il doit écarter, renvoyer loin de lui tout ce qui, en l'engageant au péché, le conduisait à l'enfer. Occasions, habitudes, liaisons, affections, il doit congédier tout, se débarrasser de tout ce qui le retenait dans l'état de mort. Ce n'est pas encore assez ; il est tenu de manifester la réalité de sa résurrection. Plus le scandale de sa vie précédente éclata, plus doit briller l'édification de sa vie nouvelle. Il eut peut-être le malheur d'entraîner quelques-uns de ses frères dans les voies de l'iniquité. Il doit à eux, il doit à l'Église de travailler de tout son pouvoir à les ramener dans les sentiers où il est entré ; et il demeure responsable envers Dieu de la perte de leurs âmes, tant qu'il n'a pas fait tout ses efforts pour les lui rendre.

Jésus-Christ finit par rendre le jeune homme à sa mère, et nous pouvons juger par les larmes qu'elle avait répandues sur ce fils si cher, si elle fut attentive à lui conserver la vie qu'il venait de recouvrer, et à écarter de lui dans la suite le mal qui la lui avait fait perdre. Il confie de même à l'Église ceux qu'il a arrachés à la mort spirituelle ; et cette mère tendre multiplie autour d'eux ses soins pour les maintenir dans la vie de la grâce. Elle les instruit par des leçons, les soutient par des exhortations, les encourage par des exemples, les fortifie par des sacrements. Son infatigable sollicitude s'occupe sans cesse à éloigner d'eux tout ce qui causa leur mort.

Il est entre la mort corporelle et la mort spirituelle de l'âme une dernière analogie infiniment douloureuse. Certainement

dans les trois années que dura le ministère évangélique de Jésus-Christ, il mourut dans Israël un grand nombre de personnes, et l'Écriture ne fait mention que de trois résurrections. Ce sont celles du jeune homme de cet évangile, de la fille de Jaïre et de Lazare. Déplorable conformité avec la quantité des morts spirituels, comparée à celle des ressuscités! Quelle immence multitude de pécheurs! quel petit nombre de pénitents! Mathathias est pénétré de douleur et saisi d'indignation, à la vue des iniquités et des profanations qui souillent le temple de Dieu. Mais nous, nous contemplons d'un œil tranquille les prévarications et les crimes qui désolent l'Église de Jésus-Christ. A force de les voir, nous nous y sommes habitués; et (ce qui devrait nous causer le plus grand étonnement) notre insensibilité naît de leur monstrueuse multiplicité. Ils ne sont pas éloignés de partager ces péchés, ceux sur qui ils ne font plus d'impression, et qui ont perdu cette sainte horreur que leur inspirait la vue d'une mauvaise action. Le premier pas vers le vice est de cesser de le haïr; et quand on s'est familiarisé avec le crime, il n'en coûte plus beaucoup pour le commettre.

Tout le monde fut saisi de frayeur; et ils glorifiaient Dieu, en disant : Un grand prophète s'est élevé au milieu de nous; et Dieu a visité son peuple.

En vain les pharisiens et les scribes, jaloux de Jésus-Christ, ennemis de sa doctrine, le décriaient de tous côtés, et s'efforçaient d'aliéner de lui les esprits. L'éclat de ses miracles confondait toutes leurs calomnies. Jusqu'au moment où, pour consommer le grand ouvrage qui l'avait attiré sur la terre, il permit à leurs intrigues de prévaloir, nous voyons constamment le peuple attaché sur ces pas reconnaître en lui l'Envoyé céleste. Pouvait-on en effet, dans un homme qui disposait à son gré de la nature, suspendait, changeait, bouleversait d'un mot toutes ses lois, méconnaître le ministre du Maître de la nature? Le premier sentiment qui saisit les assistants, est cet étonnement que produit naturellement l'acte inattendu et prodigieux d'une puissance extraordinaire. Mais bientôt le sentiment de la reconnaissance le remplace. De l'effet ils s'élèvent à la cause, et bénissent Dieu du grand bienfait qu'il leur a accordé. Il paraît cependant qu'ils n'en connaissaient pas encore l'étendue, et qu'ils ne regardaient Jé-

sus-Christ que comme un nouveau prophète, semblable à ceux qu'avaient vus leurs pères. Plus instruits qu'eux, serons-nous moins reconnaissants ? Sachant bien plus parfaitement qu'eux, et ce qu'est Jésus-Christ, et ce qu'il a fait pour nous, le sentirons-nous moins vivement ? Nous ne sommes pas, comme les Juifs, témoins de ses miracles ; mais nous en jouissons mieux, puisque nous leur devons le bien inestimable de notre foi et tous les avantages qu'elle nous à apportés. Nous sommes véritablement le peuple que Dieu a visité. Rendons-lui sans cesse d'abondantes actions de grâces de la vocation sublime à laquelle il a daigné nous appeler ; et songeons surtout que la reconnaissance la plus agréable à Dieu, est de profiter de ses bienfaits.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur les Afflictions.

PAR M. DOUCET.

Ainsi, mes frères, l'homme est né pour la douleur et pour les afflictions. L'évangile de ce jour nous en donne la triste preuve, en nous montrant une mère qui accompagne au tombeau les restes inanimés de son fils. Mère infortunée, les larmes qu'elle verse en ce moment ne sont pas les seules qu'elle ait versées dans sa vie. Déjà la mort est venue frapper à la porte de sa maison, et ravir à sa tendresse l'époux que son cœur avait choisi.

Mais ce n'est là que le commencement des douleurs. A peine cette première plaie est-elle fermée, qu'une nouvelle va s'ouvrir avec des souffrances plus vives et de plus cruels déchirements. A peine le sépulcre a-t-il englouti sa victime, qu'il demande une autre victime. Il n'est pas encore content, car cette mère a encore son fils. C'était le seul gage de l'amour de son époux : en mourant il le lui avait laissé pour le remplacer auprès d'elle et pour la consoler ; elle n'avait que lui pour espérance et pour soutien : n'importe, il faut qu'il meure. C'est en vain que, pour le dérober à ce funeste

arrêt, sa mère invoque tous les secours de l'art et les inépuisables ressources de sa tendresse ; c'est en vain qu'on l'a vue, enchaînée par son amour au chevet du jeune malade, oublier le repos des nuits et refuser à son corps ses plus indispensables besoins. C'est en vain qu'on l'a vue, retenant avec effort des larmes prêtes à s'échapper de ses yeux, tantôt soulever une tête si chère pour humecter encore ses lèvres par un amer, mais salutaire breuvage ; tantôt ranimer par une douce parole une âme abattue par la douleur, et tantôt enfin couvrir de baisers le front décoloré de son fils agonisant. Pauvre mère, il est mort... Et c'est ainsi, mes frères, qu'elle subit pour sa part la triste nécessité qui nous condamne tous à la douleur et aux afflictions ; car, vous le savez, l'histoire de cette veuve, c'est l'histoire de tous les hommes. Quel est celui qui n'a point connu la douleur, et que n'ont point visité les chagrins ? Quel est celui qui n'a jamais pleuré ?

Et cependant quel est celui, pourrais-je ajouter ici, qui sait faire un bon usage des afflictions ? Chaque jour on retrouve au milieu du monde Job souffrant et malheureux ; hier sur un trône, aujourd'hui sur le fumier. Le trouve-t-on toujours, comme le saint patriarche de l'ancienne loi, résigné sous la main qui le frappe, et patient dans l'adversité ? Non, mes frères ; nous perdons tout le fruit de nos afflictions, parce que, chrétiens, nous ne voulons pas les supporter en chrétiens. Cherchons un remède à ce désordre aussi commun qu'il est funeste ; et voyons aujourd'hui ce que sont les afflictions dans l'ordre de la Providence, et les dispositions qu'elles doivent rencontrer en nous.

Premièrement, mes frères, les afflictions sont le châtiment de nos fautes passées, et nous devons les souffrir en esprit de pénitence. Le premier affligé que porta la terre, ce fut le premier homme, parce qu'il fut le premier pécheur. Adam, coupable, devient aussitôt malheureux. S'il rencontre à chaque pas sur la route qu'il parcourt, triste exilé du paradis, s'il rencontre une épine qui lui déchire le pied, c'est qu'il a péché. S'il arrose de ses sueurs une terre ingrate et rebelle qui lui dispute le pauvre pain qu'il donne à sa famille, c'est qu'il a péché. Si la mort, au milieu des quatre personnes qui peuplent le monde, a choisi déjà une victime, et si le père des humains ne peut verser des larmes sur le trépas de

son second fils sans maudire le crime du premier, c'est qu'il a péché.

Ne demandez point à David pourquoi la main du Seigneur s'est appesantie sur lui, et pourquoi, sourd à ses prières, le ciel a frappé le fruit innocent du crime ; David vous répondrait comme au prophète : « *J'ai péché* », et c'est avec justice que le Seigneur m'afflige : « *Peccavi* » (*II Reg.*, XII, 13). Ne lui demandez point pour quelle cause, foulant aux pieds les droits les plus sacrés de la nature, son fils a usurpé son trône et souillé sa couche ; ce souvenir éveillerait en lui la pensée de ses iniquités anciennes, et, pour seule réponse, il frapperait sa poitrine, en disant : *J'ai péché :* « *Peccavi.* »

Job lui-même, Job, le père des pauvres, l'effroi des méchants, le consolateur de la veuve, le protecteur de l'orphelin, Job reconnaît, au sein de l'infortune, que les cieux ne sont point purs en présence du Seigneur ; que l'homme, au tribunal suprême, ne sera point innocent ; et, pour justifier les affreux malheurs qui l'ont accablé, il accusera certaines iniquités dont sa conscience peut-être n'a pas conservé la mémoire, mais que Dieu, n'a point oubliées, et qu'il punit avec une miséricordieuse sévérité.

Et vous qui murmurez sous le poids des afflictions que vous envoie le Seigneur, n'avez-vous donc rien à expier ; et le souvenir du passé ne doit-il faire naître en vous aucun remord ? Ah ! si l'excès de la douleur n'avait affaibli le sentiment de la foi, il suffirait de vous dire, avec saint Augustin, que sous un Dieu juste, personne ne souffre sans l'avoir mérité ; et cette seule pensée, confirmant les arrêts du ciel par le témoignage aveugle, mais infaillible, de la conscience, étoufferait vos plaintes et calmerait votre désespoir : *Sub Deo justo, nemo miser, nisi mereatur.* Mais non : sans revendiquer ici les droits imprescriptibles de la foi, consultons seulement l'expérience, et, pour confondre d'injustes accusations, laissons parler en ce moment vos souvenirs. Quoi ! je vous entends calomnier la bonté du Seigneur, et vous écrier : « Qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'afflictions ? » Et je vois dans votre vie des jours où vous devîntes infidèles à la vertu comme à la religion, et que signala le double naufrage de votre innocence et de votre foi. Ah ! ne demandez plus ce que vous avez fait ; vous le savez mieux que per-

sonne, et vous savez encore que les fautes ont surpassé le châtiment. Quoi ! je vous entends vous plaindre des privations que vous impose une médiocrité qui ne fut point d'abord votre partage, et je vois, dans les années où vous fûtes heureux, je vois une vanité qui révolta souvent les courtisans de votre grandeur, une insensibilité pour les besoins du pauvre, qui vous mérita ses malédictions ; des passions ambitieuses qui commencèrent votre ruine, un luxe effréné qui la consomma : voilà, voilà, chrétiens, ce qu'il faut expier aujourd'hui. Cessez donc de vous plaindre, car, vous le voyez, vos afflictions ne sont que le juste châtiment de vos iniquités passées. Quoi enfin ! vous murmurez aussi, vous à qui la piété fut chère, et qui tant de fois reçûtes avec allégresse ses divines leçons. Il faudra donc, pour vous engager à boire le calice du Seigneur, il faudra vous rappeler tant d'ingratitudes dont vous avez payé son amour, tant d'infidélités qui ont contristé son cœur, et tant de négligences que n'ont pu surmonter les plus pressantes sollicitations. Ah ! disons-le tous, mes frères, dans le sentiment d'une confusion salutaire : « Nos afflictions sont l'ouvrage de nos péchés, et, pour correspondre aux desseins de Dieu, il nous les faut porter en esprit de pénitence. »

Car enfin, toujours faut-il à la divine justice des expiations mesurées sur le nombre et la grandeur des fautes, et, pour obtenir un pardon, il faut faire pénitence. Votre miséricorde, ô mon Dieu ! peut bien désarmer votre colère et fléchir votre courroux : elle ne saurait altérer les droits de votre inflexible équité. Aussi, pour venger les outrages qu'a reçus votre majesté sainte, votre main a creusé dans les abîmes des piscines de feu, dans lesquelles les pécheurs viennent expier ou par des douleurs passagères des faiblesses pardonnables, ou des crimes irrémissibles par d'interminables châtiments. Cependant, Père miséricordieux, vous leur offrez ici-bas un moyen facile de tromper, pour ainsi dire, votre justice, et de se soustraire au châtiment qu'ils ont mérité. Ce sont les afflictions que vous leur envoyez qui les purifieront, s'ils savent les recevoir de votre main et vous les offrir en esprit de pénitence. Qu'on ne les entende plus par conséquent gémir et se lamenter sous la croix dont ils sont chargés ; qu'ils pensent à leurs iniquités passées, elle leur semblera moins pe-

sante. Oui, les coups dont vous a frappés le malheur sont accablants, j'en conviens ; mais si vous les portez, repentants et confus, si vous les offrez à Dieu pour réparer tant d'offenses cachées et peut-être tant de désordres publics, ils remplaceront pour vous ces siècles éternels que devait égaler la durée de vos inutiles souffrances. Oui, les larmes que vous avez versées ont été amères et abondantes, je le sais ; mais présentez-les au Seigneur comme un sacrifice de propitiation, et bientôt, empruntant à sa clémence une salutaire efficacité, elles laveront votre âme de ses souillures, et pourront éteindre les feux destinés à les punir. Oh ! si nous savions ainsi comprendre les conseils d'en haut, et rendre méritoires nos souffrances, à la place de ces murmures qui nous en dérobent le fruit et qui outragent le Tout-Puissant, on n'entendrait parmi nous que des cantiques d'amour et des hymnes de reconnaissance. Quoi ! pour compenser d'éternels supplices, vous daignez agréer, ô mon Dieu, quelques larmes versées dans votre sein, quelques douleurs offertes en expiation ! Recevez-les, ces larmes ; puissent-elles couler assez abondantes pour effacer du livre de votre justice les ignorances de mon premier âge, et les délits de ma jeunesse ! Recevez-les, ces douleurs ; puissent-elles, assez vives et assez poignantes pour apaiser vos vengeances, vous faire oublier qu'un jour, infidèle et ingrat, j'eus le malheur de mériter votre colère et de mépriser vos bienfaits ! Puissent les afflictions que m'envoie votre bonté, expier mes fautes et réparer tout le passé !

En second lieu, les afflictions sont pour le présent le principe et le soutien de nos vertus, et nous devons les souffrir avec résignation et avec courage. La prospérité, mes frères, nous éloigne de Dieu, l'adversité nous rappelle à lui, et, pour confirmer cette honteuse et désolante vérité, je ne veux invoquer encore que votre seule expérience.

Il fut un temps où le Seigneur avait comblé de biens votre maison ; à l'héritage de vos ancêtres vous aviez ajouté le fruit des plus heureuses spéculations : les amis de votre fortune chaque jour entouraient votre table et chantaient votre bonheur, et, pour satisfaire vos désirs, le ciel semblait avoir épuisé ses trésors. Cependant, nouveau Salomon, la prospérité changea votre cœur ; ébloui par tant de succès, vous ne

tournâtes plus vos regards vers celui qui vous avait tout donné: son nom ne fut plus invoqué chez vous avec une humble reconnaissance; vous livrâtes votre cœur au monde, et peut-être vous élevâtes des autels aux plus honteuses divinités. Telles furent pour vous les suites malheureuses de la prospérité. Mais quand le Seigneur eut frappé ce coup qui vous fit verser tant de larmes, alors, forcé de penser à lui, vous vous souvîntes qu'il y avait au ciel un Dieu qui gouvernait le monde. Quand un revers éclatant eut détruit votre fortune et ruiné vos espérances, alors la prière se retrouva sur vos lèvres, et dans votre cœur se réveillèrent des sentiments chrétiens. Quand le souffle de l'adversité eut dissipé la tourbe éphémère de ceux qui se disaient vos amis, semblable à ce vent d'Afrique qui chasse vers la mer la nuée de sauterelles qu'il a jetée sur la fertile Égypte, pour en dévorer les moissons; alors, dans votre solitude, vous comprîtes ce que souvent on vous avait répété sans vous convaincre, que l'homme n'a qu'un seul ami, et que c'est Dieu seul qui mérite toute sa confiance et toutes ses affections. Quand la mort eut précipité vers la tombe ce que vous aimiez autant et plus que vous-même, alors, détaché du monde, dégoûté de ses plaisirs, désabusé de ses promesses, vous commençâtes à servir le Seigneur, et l'époque de vos infortunes fut aussi l'époque de votre conversion.

Je le sais, quelquefois l'excès du malheur a rendu sa victime plus coupable, en mettant le blasphème sur ses lèvres et le désespoir dans son cœur. Sans doute on a vu quelquefois un apostat mourir en maudissant le Dieu qui venait de lui percer le cœur. Impénétrable dessein de la justice éternelle, qui, pour punir quelquefois d'éclatants forfaits, laisse convertir en poison le plus salutaire remède, et enlève au malheur la sainte efficacité de ses utiles leçons ! Mais si la malice de l'homme peut ainsi quelquefois abuser des bienfaits mêmes de son Dieu, les afflictions n'en sont pas moins, dans l'ordre de la Providence, le moyen dont il se sert pour convertir notre cœur et pour nous rappeler à lui. Combien de Manassès ont trouvé dans le fond d'un cachot ce qu'ils n'avaient point trouvé sur le trône, la connaissance de leur Dieu et l'amour de sa loi ! Combien d'Augustins se seraient à jamais endormis dans la corruption, si les clameurs de la

conscience, si les agitations de l'esprit, si les orages du cœur n'avaient troublé leur funeste sommeil et préparé leur retour à la vertu !

Mais ce n'est point assez. Non-seulement l'affliction nous rappelle à Dieu, elle nous forme de plus à la pratique du bien; et, devenue déjà le principe et la source de nos vertus, elle en est encore l'expérience et le soutien.

N'est-ce pas après une chute soudaine que cet esprit fier et superbe, abaissant la fierté de ses ambitieuses prétentions, a subi le joug de l'humilité ? N'est-ce pas dans l'adversité que ce cœur, naturellement indifférent aux misères d'autrui, connut enfin la commisération, et n'est-ce pas du malheur lui-même qu'il apprit à compatir au malheur ? N'est-ce pas au sein des plus longues et des plus profondes infortunes que se ranima cette piété languissante, qu'avaient presque éteinte de dangereuses prospérités ? Tobie, s'il n'eût point été captif, aurait-il soutenu par d'éclatants exemples la foi défaillante de son peuple, et conquis, à force de vertus, l'estime et l'admiration de Babylone ? Tobie, s'il n'eût été aveugle, aurait-il associé son souvenir au souvenir de Job ? aurait-il reçu aussi bien que lui, de la main du temps, la couronne de la patience et le sceptre de l'adversité ?

Que si les afflictions doivent produire en nous et soutenir les vertus, sera-ce trop exiger, mes frères, que de vous demander de les souffrir avec courage et résignation ? O vous que le Seigneur afflige, donnez à vos douleurs les consolations de la foi : rappelez-vous que le juste ici-bas doit souffrir pour devenir plus juste encore; que son âme, semblable à la plante qu'il faut presser pour en extraire un suc bienfaisant, doit être broyée sous les coups du sort, pour exhaler le parfum des vertus : rappelez-vous que le diamant reçoit sous le ciseau un éclat que ne lui donna point la nature; que l'or se purifie au milieu des brasiers ardents, et qu'ainsi la vertu s'éprouve au creuset de l'adversité, et devient plus brillante sous le fer qui la déchire : rappelez-vous enfin qu'il faut dans l'affliction retrouver sur vos lèvres la parole du Sauveur au jardin de l'agonie: *Père, que votre volonté se fasse, et non la miennne! (Matth.,* XXVI, 42.)

Troisièmement enfin, les afflictions sont le gage de notre récompense future, et nous devrions les supporter avec amour et avec joie.

C'est un secret, mes frères, qu'avaient compris les saints, que l'affliction doit un jour devenir pour nous une source de bonheur, que la couronne d'épines sera plus tard changée en une couronne de gloire, et que chacune des larmes que nous versons ici-bas peut devenir la semence immortelle des joies que nous moissonnerons dans la patrie : *Qui seminant in lacrymis in exsultatione metent.* (*Psal.* CXXV, 5.)

Pourquoi, dans les premiers siècles, tant de fidèles allaient-ils chercher avec un saint empressement sur les échafauds une mort cruelle, ou dans les déserts une mort plus affreuse encore ? C'est qu'ils savaient que la tribulation produit la récompense ; que la mort pour le chrétien est un principe de vie, et qu'il faut semer dans la tristesse pour récolter dans la jubilation : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.*

Pourquoi, dans la ferveur de ses méditations, la vierge du Carmel s'est-elle écriée : « Ou souffrir ou mourir ? » C'est que Thérèse a compris l'utilité des souffrances, c'est qu'elle connaît la valeur des afflictions, c'est qu'elle ne désire vivre que pour acquérir chaque jour, par de nouvelles douleurs, des mérites nouveaux.

Pourquoi, prévoyant dès l'entrée de la carrière tant de périls qui l'attendent, tant de naufrages qui le menacent, tant de fatigues qui lui sont réservées, le saint apôtre des Indes s'est-il écrié : « Encore plus, Seigneur, encore plus ? » C'est que Xavier n'ignorait point qu'en demandant à Dieu des afflictions, il lui demandait des couronnes, et que la parole évangélique qu'il allait semer au loin dans les larmes serait un jour son bonheur et sa joie : *Qui seminant in lacrymis, in exsultatione metent.*

Héritiers de la foi qu'ont professée tant de saints, avons-nous hérité de leurs sentiments, et regardons-nous avec eux les afflictions comme un trésor désirable et comme le gage de notre récompense ? Hélas ! mes frères, quand cette morale descend vers vous du haut de la chaire sacrée, elle ne vous semble plus qu'un souvenir des temps héroïques, qui ne réclame de vous qu'une stérile admiration. Qu'on vienne vous dire qu'il faut porter avec joie les afflictions, les aimer et les désirer ; aussitôt vous vous récriez, la nature en vous se révolte, et, pour accuser la dureté d'un pareil langage, vous empruntez la parole des Juifs que scandalisait la doc-

trine du Sauveur : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire* (*Joan.*, VI, 61) ? Et cependant, malgré vos répugnances, nous vous dirons la vérité. Oui, les afflictions de la vie présente préparent au chrétien, dans la vie future, d'ineffables récompenses. Oui, le cœur qui aura saigné sous le fer de l'adversité, un jour devenu possesseur de la félicité suprême, puisera l'oubli de ses peines au torrent des voluptés du Seigneur, et, pour quelques instants de tribulation, goûtera pendant l'éternité les inépuisables délices de la sainte Jérusalem. Oui, les yeux qui auront versé des larmes, un jour verront le Sauveur dans sa gloire, et contempleront dans l'extase d'un éternel ravissement ses perfections et sa beauté. Oui enfin, le Lazare qui fut ici-bas l'objet des plus injustes mépris ou de la pitié la plus insultante, un jour, purifié par les afflictions et sanctifié par la patience, sera porté par les anges dans le sein d'Abraham, et prendra place au festin de l'Agneau.

Comprenez ceci, vous tous qui souffrez. Élevez par la foi vos pensées et votre cœur au delà de ce monde, dont la figure passe bientôt ; et puisque le chemin de la croix est le chemin qui conduit au ciel, ah ! réjouissez-vous d'avoir été mis par le Seigneur lui-même sur la route véritable ! Remerciez-le de vous avoir épargné ces félicités trompeuses qui sont si souvent pour le mondain le piége le plus dangereux ; d'avoir approché lui-même de vos lèvres cette coupe mystérieuse que vous envisagiez d'abord avec tant d'effroi. *Buvez*, mon frère, *buvez avec amour au calice du Seigneur :* « *Calicem Domini affectanter bibe.* » C'est le remède amer, mais bienfaisant, qui rend à l'âme une vigueur nouvelle ; il faut prendre cette coupe du salut avec reconnaissance, invoquer le nom du Seigneur, et en épuiser jusqu'à la lie. *Buvez*, mon frère, *buvez avec amour au calice du Seigneur :* « *Calicem Domini affectanter bibe.* »

C'est l'eau de la citerne de Bethléem qu'on achète au prix du sang ; c'est le vin généreux qui réjouit ici-bas le cœur des élus : il faut s'enivrer de ce breuvage, pour être assis un jour à la droite de Jésus dans le royaume de son Père. Ah ! ne repoussez pas cette coupe que vous présente l'ange des douleurs, on y puise la vie et l'immortalité ! *Buvez*, mon

frère, *buvez avec amour au calice du Seigneur :* « *Calicem Domini affectanter bibe.* »

C'est le calice qu'il a bu lui-même aux jours de sa Passion. Il en a laissé quelques gouttes, qu'il faut recueillir après lui : *Buvez*, mon frère, *buvez avec amour au calice du Seigneur.*

XVI[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Luc, ch. XIV, v. 1-11.

En ce temps-là, il arriva que comme Jésus était entré un jour de sabbat dans la maison d'un chef des pharisiens pour y manger du pain, ceux-ci l'observaient. Et voilà qu'un homme hydropique était devant lui. Or, prenant la parole, Jésus dit aux docteurs de la loi et aux pharisiens : Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? Mais ils gardèrent le silence. Alors Jésus prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Puis, s'adressant à eux, il demanda : Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits ne l'en retire pas aussitôt, même le jour du sabbat ? Et ils ne pouvaient rien répondre à cela. Il dit encore cette parabole aux conviés, envoyant comment ils choisissaient les premières places à table. Lorsque tu seras invité à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur que quelqu'un plus considéré que toi n'ait été invité aussi, et que celui qui t'a invité, toi et lui, ne vienne et ne dise : Donne cette place à celui-ci ; et qu'alors tu n'ailles avec confusion occuper la dernière place. Mais lorsque tu seras invité, va te mettre à la dernière place, afin que, quand viendra celui qui t'a convié, il te dise : Mon ami, monte plus haut. Alors ce sera une gloire pour toi devant ceux qui seront à table avec toi. Car quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté.

HOMÉLIE

Sur l'Orgueil

PAR M. RICAUD.

> Omnis qui se exaltat, humiliabitur ; et qui se humiliat, exaltabitur.
> *Quiconque s'élève, sera abaissé ; et quiconque s'abaisse, sera élevé. Luc*, XIV, v. 11.

Ce n'est pas sans raison, chrétiens auditeurs, que l'Église, après Jésus-Christ, nous répète plusieurs fois dans le cou-

rant de l'année, cette maxime fondamentale de l'Évangile. Elle sait, cette mère commune de tous les fidèles, que l'humilité est le principe de toutes les vertus, comme l'orgueil est la racine de tous les vices. Aussi, elle nous montre Jésus-Christ employant aujourd'hui sa puissance et sa sagesse pour nous inculquer cette importante vérité; sa puissance, par un grand miracle qu'il opère ; sa sagesse, par une parabole admirable qu'il nous propose. L'une et l'autre ont pour objet de nous corriger du vice de l'orgueil, et nous attacher à l'humilité ; et comment cela ? de deux manières différentes : en nous montrant les ravages que l'orgueil cause dans le cœur de l'homme, et les maux innombrables qu'il produit dans la société. Prenez-y garde, chrétiens : cet hydropique que Jésus-Christ guérit aujourd'hui, est l'image des maux que l'orgueil cause à une âme qui en est possédée : je vous le montrerai dans mon premier point. Ce festin où chacun cherche la première place, est la figure des désosdres que l'orgueil cause dans la société: vous le verrez dans mon second point. En deux mots, l'orgueil nuisible à l'orgueilleux, funeste à la société tout entière. C'est le partage de cette homélie, et tout le sujet de votre attention.

PREMIER POINT.

Effets de l'orgueil dans une âme.

Je découvre, chrétiens, dans l'hydropisie, trois ressemblances essentielles avec le vice de l'orgueil. Ces ressemblances sont : un caractère de dissolution, un caractère d'enflure, et un caractère d'altération. Développons ces trois caractères, et vous y trouverez la véritable idée que vous devez avoir de l'orgueil.

1° Un caractère de dissolution. L'hydropisie, proprement dite, est une maladie dans laquelle le sang se change en humeur ; de sorte que le corps, perdant peu à peu le principe de sa vie, tombe insensiblement et par degrés, dans une langueur funeste, qui le conduit enfin à la mort.

Et voilà le premier caractère de l'orgueil. C'est un vice qui consiste principalement dans un abus déplorable des grâces de Dieu, et qui fait servir à notre réprobation ou à notre perte, ce qui, dans les vues de la Providence, ne devait servir qu'à notre prédestination et à notre salut.

Parcourons, en effet, ce qui sert tous les jours de matière à l'orgueil, et vous y trouverez la preuve de la vérité que j'avance. De quoi se glorifie-t-on dans le monde? de la naissance, des richesses, des talents. Mais dans tout cela, dirai-je d'abord à une âme orgueilleuse, qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? *Quid habes quod non accepisti?* Et si vous l'avez reçu, pourquoi donc vous en glorifiez-vous, comme si vous le teniez de vous-même? *Quid gloriaris, quasi non acceperis?*

Maxime fondamentale, qui détruit tout orgueil dans sa racine. En effet, si j'ai reçu tous ces avantages, je puis les perdre : celui qui me les a donnés, peut me les retirer et les reprendre. Pourquoi donc m'attacherais-je à ce qui n'est pas proprement à moi, et à ce que je ne possède que d'une manière passagère et par emprunt? Si j'ai reçu tous ces avantages, ce n'est pas pour moi, c'est pour les autres ; Dieu ne m'a fait grand, riche, savant, que pour aider mes frères, de mes lumières, de mon crédit, de ma fortune. Pourquoi donc me servirais-je pour m'élever au-dessus d'eux, de ce qui m'établit leur serviteur et leur maître? Enfin, si j'ai reçu tous ces avantages, il faudra en répondre un jour : Celui qui me les a confiés, m'en demandera compte. Pourquoi donc m'enorgueillirais-je de ce qui doit me faire trembler? Et pourquoi donc me livrer à une joie insensée, quand je ne devrais éprouver que des sentiments de défiance et de crainte? tout autant de conséquences évidentes qui résultent de ce principe de saint Paul : Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? *Quid habes, quod non accepisti?* Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous le teniez de vous-même? *Quid gloriaris, quasi non acceperis?*

Mais ce n'est pas ainsi que pense une âme orgueilleuse : son amour-propre est cette fièvre de l'hydropique qui consume dans elle tous les principes de la vie, la dessèche, et la fait tomber dans une funeste dissolution. En effet, les dons de Dieu devraient produire dans ceux qui les possèdent, la fidélité, la reconnaissance et l'amour. Mais est-ce là ce que l'on voit dans le monde? Tout au contraire. Nuls ne se montrent plus ingrats envers Dieu, que ceux qui devraient lui être plus reconnaissants et plus fidèles.

Cet homme, dans une condition privée, menait une vie vé-

ritablement chrétienne ; c'était un modèle de toutes les vertus. Tout d'un coup sa fortune change ; il est appelé à un poste éclatant. Ses mœurs changent avec son état ; il devient fier, impie, insolent ; il oublie Dieu, il méprise les hommes. Qui a produit dans son cœur un changement si déplorable ? C'est la fièvre de l'orgueil qui s'est emparée de son âme, et et qui lui fait méconnaître son origine et tous ses devoirs. *Febris tua, superbia est.*

Cet autre était né dans l'indigence ; il demandait à Dieu le pain de chaque jour, content de trouver dans son travail de quoi fournir à ses besoins journaliers et ordinaires. Dieu l'exauce au-delà même de ses demandes : il devient riche ; et il perd toutes ses vertus. Lui qui blâmait auparavant la dureté, l'insensibilité des heureux du siècle, s'en rend bientôt coupable lui-même. Il oublie les pauvres ; il consume en folles dépenses tous ses revenus. De l'oubli des malheureux, il passe à l'oubli de Dieu ; il méconnaît celui dont il tient toute sa fortune ; il se fait son Dieu de lui-même. Qui l'a réduit dans ce triste état ? l'orgueil dont son âme est atteinte. Ce fruit dangereux des richesses qui a desséché toutes ses vertus, est comme une funeste fièvre qui a porté la mort dans son âme. *Febris tua, superbia est.*

Cette jeune personne était autrefois si recommandable ! la modestie était peinte sur son front ; ses jours coulaient dans l'innocence. Elle est entrée dans le monde ; et le poison des louanges a pénétré jusqu'à son cœur. Elle s'est livrée au désir de plaire, que saint Paul appelle la source d'une infinité de péchés. Dès lors, ne cherchez plus en elle aucune de ses anciennes vertus : l'orgueil les a toutes détruites. Elle s'éloigne des sacrements ; elle ne conserve plus de la religion que les apparences ; elle a perdu même toute pudeur ; elle fait rougir les gens de bien par ses indécences. Bientôt ses désordres vont éclater ; et elle deviendra un mémorable exemple des funestes excès que la fièvre de l'orgueil entraîne après elle. *Febris tua, superbia est.*

Enfin, ce jeune homme avait reçu une excellente éducation ; il annonçait les plus belles dispositions dans son premier âge ; il aimait surtout la religion ; il réglait sur elle toute sa conduite. Qu'est-il arrivé ? il est entré dans le monde ; il a vu de toutes parts des exemples contraires aux principes qu'on lui avait

donnés ; sa vertu en a été ébranlée ; peu à peu, il a voulu faire comme les autres : il a fréquenté les libertins, il a écouté leurs discours, il a lu leurs livres, il a eu le frivole orgueil de vouloir leur ressembler, il a parlé, à leur exemple, contre la religion de ses pères, il a franchi, comme eux, toutes les bornes de la pudeur. Qui a produit dans cette âme un changement si déplorable ? c'est la fièvre de l'orgueil, qui peu à peu a détruit dans elle tout ce qu'il y avait d'intéressant et d'aimable. *Febris tua, superbia est.*

Telle est, mes frères, la dissolution qu'éprouve l'orgueilleux, comme l'hydropique. Son orgueil lui fait perdre toutes ses vertus ; il les change même en vices. Il abuse de toutes les grâces de Dieu : ses talents, sa beauté, sa naissance, son crédit, son rang, sa piété même, rien n'est à l'abri de la contagion. L'orgueil corrompt tout, déprave tout, et change en humeurs malignes le plus pur sang de l'âme, qui sont ses vertus. Dans cet état elle est languissante ; elle perd la charité, qui est la vie de la grâce, et elle tombe peu à peu dans la mort funeste de l'impénitence et de la réprobation. Or, qu'y a-t-il de plus à craindre qu'une pareille dissolution ?

2° Caractère d'enflure. Cet amas d'humeurs qui se forme dans l'hydropique par la dissolution du sang, produit dans lui des enflures : enflures intérieures, par les obstructions qui engagent tous les canaux ; enflures extérieures, par une tension monstrueuse qu'elles causent à la peau. Image de ce qui arrive à une âme orgueilleuse. L'abus des grâces de Dieu qu'elle s'attribue à elle-même, produit dans elle un jugement avantageux de son excellence, qui l'enfle intérieurement ; et ce jugement, se manifestant au-dehors, produit une fierté extérieure qui montrent son orgueil aux yeux de tout le monde. Deux effets de ce vice, qu'il s'agit ici de développer, pour vous en inspirer toute l'horreur qu'il mérite. *Qui se exaltat, humiliabitur.*

Et d'abord l'âme orgueilleuse s'enfle intérieurement ; et cette enflure intérieure provient du jugement avantageux qu'elle porte d'elle-même. Si nous consultons l'Écriture, elle nous dira, que nous devons nous haïr, nous renoncer nous-mêmes, que celui qui s'aime, se perdra. Voilà les principes sur lesquels notre religion est fondée. En effet, que sommes-nous, mes frères ? Des néants orgueilleux, dans l'ordre de la

grâce et dans celui de la nature. Ténèbres, présomption, préjugés dans l'esprit; passions, inconstance, corruption dans le cœur : voilà notre néant dans l'ordre de la nature. L'âme, esclave du corps; le corps, esclave du péché : voilà notre néant dans l'ordre de la grâce. Et avec cela, nous nous aimons nous-mêmes, nous sommes entêtés de nos idées, idolâtres de notre prétendu mérite. Quel prodige ! c'est celui de l'orgueil. Aussi quel préjudice ne porte-t-il pas à une âme? Il éloigne d'elle toutes les grâces de Dieu. Dieu résiste aux superbes, tandis qu'il donne sa grâce aux humbles. Telle est l'obstruction d'une âme orgueilleuse : la grâce de Dieu ne circule plus dans elle ; et dès lors elle est livrée tout entière à l'amour-propre qui s'empare de tous les jugements de son esprit, de tous les sentiments de son cœur ; et cet amour-propre intérieur ne tarde pas à se manifester bientôt dans toute sa conduite.

Et de là, enflure extérieure. Cet amour-propre de l'âme orgueilleuse ne peut pas se tenir toujours renfermé au dedans : il éclate au dehors ; et par où? Par une fierté insupportable, par une démangeaison continuelle de parler de soi, par une vanité ridicule, par un mépris souverain des autres. Un hydropique de ce caractère montre partout le vice odieux dont il est atteint. Qu'il parle ou qu'il se taise, son orgueil perce également ; son air, sa démarche le manifestent ; son ton de voix le décèle ; son silence même ne le cache pas. Il ne peut entendre louer que lui-même ; on dirait que les louanges qu'on donne aux autres, sont un larcin qu'on lui fait. Un homme de ce caractère est difforme aux yeux mêmes de la raison ; c'est une espèce de monstre dans la société. Que sera-ce aux yeux de la religion ? il est insupportable à tous les autres. Ce n'est pas tout : il l'est encore plus à lui-même ; c'est le comble de son humiliation.

3° Caractère d'altération. L'hydropique est altéré : c'est l'effet de la fièvre qui le consume ; mais plus il boit, plus sa soif augmente ; rien ne saurait l'étancher. Image d'une âme orgueilleuse. L'orgueil a sa soif, comme l'hydropisie ; c'est la soif des honneurs, des louanges. Une âme orgueilleuse désire de paraître ; elle recherche l'estime des hommes ; elle veut qu'on s'occupe d'elle, et voilà son malheur. Car le moyen d'être tranquille, quand on fait consister son bonheur dans

l'opinion des autres ? Qu'y a-t-il de plus inconstant que l'opinion ? Qu'on est malheureux quand on s'en rend l'esclave ! Non qu'après tout, on ne puisse faire cas de l'estime des hommes : Ayez soin, disait saint Paul à son disciple Timothée, ayez soin de votre réputation. *Cura de bono nomine.* Mais que ce soin raisonnable est différent de celui de l'âme orgueilleuse ! L'un est un devoir, et l'autre une passion. L'âme humble cherche l'estime des hommes dans tout ce qui n'est pas contraire à la volonté de Dieu ; mais elle ne fait pas de cette estime le principal objet de ses recherches. Elle s'attache surtout à plaire à Dieu, disposée à tout sacrifier à sa gloire, et ne se recherchant jamais elle-même. Aussi est-elle toujours tranquille, quoi qu'il arrive, et elle ne craint que l'offense de Dieu. L'âme orgueilleuse, au contraire, ne cherche en tout que sa propre gloire ; et voilà pourquoi elle est troublée. Dieu le permet ainsi, nous dit saint Augustin, pour rappeler à lui une âme infidèle. Elle est sensible, délicate, jalouse, exigeante ; et tous ces fruits de son orgueil, font son tourment. Elle boit à longs traits l'eau corrompue des fleuves de Babylone ; mais elle ne peut étancher sa soif. Un peu d'humilité ferait son bonheur, et son orgueil la tourmente. Si même elle vient à bout d'acquérir l'estime des hommes, elle n'en est pas plus heureuse pour cela : elle sent toujours au fond d'elle-même un vide que rien ne peut remplir. J'ai tout vu, disait Salomon, j'ai tout connu ; j'ai joui de l'estime des hommes, et j'ai compris que tout cela n'était que vanité, ou, pour mieux dire, j'ai compris que la plus grande de toutes les vanités était de s'attacher à ce qui n'est et ne peut être de sa nature que vanité. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* Qu'y a-t-il donc de solide ? demande l'auteur de l'*Imitation.* C'est d'aimer Dieu et de le servir. *Præter amare Deum, et illi soli servire.* Voilà le remède de l'orgueil, voilà la source de l'humilité : connaître Dieu, et ne chercher qu'à lui plaire. Oh ! que cette doctrine ferait cesser de malheurs, si elle était mieux connue ! Oh ! qu'elle établirait une paix solide et délicieuse dans le monde ! Faites-en l'essai, mes frères, et vous avouerez que ces douceurs sont encore infiniment au-dessus de tout ce que je puis vous en dire.

C'est aussi ce que fit l'hydropique de notre évangile. Il eut recours à Jésus-Christ, et il trouva à ses pieds la guérison de

sa cruelle maladie. *Erat hydropicus ante illum.* Ame orgueilleuse, allez donc à Jésus-Christ ; tenez-vous à ses pieds en silence : sa vue seule vous inspirera l'humilité. Qu'est-ce, en effet, que Jésus-Christ ? vous le savez, chrétiens, c'est le Fils de Dieu fait homme. Or, qu'y a-t-il de plus propre à nous inspirer l'humilité que la vue du Fils de Dieu fait homme, c'est-à-dire, de la souveraine grandeur anéantie, suivant l'expression de saint Paul ? *Exinanivit semetipsum.* Quel est l'orgueil qui puisse tenir contre un tel exemple ? J'ai beau m'anéantir, disait le grand saint François d'Assise, je trouve toujours Jésus-Christ au-dessous de moi. Qui dit Jésus-Christ, dit toutes les grandeurs d'un côté, et tous les outrages de l'autre. Et pourquoi cela ? parce que Dieu a voulu ainsi nous apprendre à nous humilier nous-mêmes, nous confondre, si nous ne nous humilions pas. Toute la science du christianisme est dans l'humilité, comme toute la source des péchés du monde est dans l'orgueil. C'est par l'humilité que Jésus-Christ a sauvé le monde ; c'est par l'orgueil que Satan l'a perdu.

Aussi, voyez les pharisiens de notre évangile : ce sont les enfants de Satan ; voilà pourquoi ils sont si orgueilleux. Jésus-Christ guérit à leurs yeux un hydropique ; et, au lieu de profiter de ce miracle, et de songer à se convertir, ils lui tendent des piéges, ils l'accusent de violer le jour du sabbat. Notre divin Sauveur a beau confondre leur calomnie : Qui est celui d'entre vous, leur dit-il, qui le jour même du sabbat, ne tirerait pas son âne ou son bœuf du fond d'un puits, s'il y était tombé ? Pourquoi donc m'accusez-vous de chercher ce jour-là à guérir les âmes des pécheurs, en guérissant les corps des malades ? Puis-je mieux sanctifier le jour du Seigneur ? Ce raisonnement était sans réplique ; mais il ne fit aucune impression sur les pharisiens. C'étaient des dévots orgueilleux, c'est tout dire ; ce genre d'orgueil ne se guérit pas. Mêler l'orgueil à la dévotion, c'est un sacrilége : voilà pourquoi ce vice est presque incurable. Il aveugle l'esprit, il envenime le cœur, il couvre toutes les passions d'une apparence de fausses vertus, il cherche sa propre gloire, en feignant de chercher celle de Dieu. Prenez-y garde, chrétiens : de tous les orgueils, le plus dangereux et le plus funeste, c'est l'orgueil hypocrite, l'orgueil pharisaïque, l'orgueil dé-

vot: c'est celui qui résiste le plus à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ déteste davantage. Aussi, un mort ressusciterait, que des pécheurs livrés à ce vice ne se convertiraient pas. Ayez-en donc horreur, chrétiens auditeurs : il est nuisible à l'orgueilleux ; je viens de vous le prouver. Il est de plus, funeste à la société tout entière ; vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Effets de l'orgueil dans la société.

L'orgueil, manifesté au-dehors devient ambition. Ce vice nous est encore dépeint dans notre évangile. Notre divin Sauveur, invité par un prince des pharisiens, avait remarqué comment chacun recherchait la première place. Aussi leur dit-il cette parabole : Lorsque vous serez invité à un festin, ne vous asseyez pas à la première place, de peur qu'il ne vienne quelqu'un de plus digne que vous, et que celui qui vous aura invités l'un et l'autre, ne vous dise: Cédez votre place à celui-ci ; et qu'alors vous ne soyez obligé d'aller avec confusion occuper la dernière. Mais au contraire, mettez-vous-y dès le commencement, afin que celui qui vous aura invité vienne à vous, et vous dise: Mon ami, montez plus haut ; et ce vous sera un sujet de gloire parmi tous les conviés : car quiconque s'élève, sera abaissé, et quiconque s'abaisse, sera élevé.

Ce festin représente le monde où Dieu nous a tous placés. L'ambitieux veut y occuper le premier rang ; mais en cela il fait tort à Dieu, au prochain, et à lui-même : à Dieu, à qui l'ambition est injurieuse ; au prochain, à qui elle est odieuse ; à lui-même, à qui elle est funeste. Reprenons tout ceci, et suivez-moi.

1° L'ambition est injurieuse à Dieu. Cet homme qui va s'asseoir à la première place, sans consulter le maître de la maison, lui fait injure, et mérite d'en être puni. De même, celui qui dans le monde aspire aux premières places sans la vocation de Dieu, l'outrage, et attire sur lui sa colère et ses vengeances. C'est saint Paul qui nous apprend cette vérité importante dans son Épître aux Hébreux, lorsqu'il nous dit que nul ne doit s'attribuer l'honneur à lui-même, mais qu'il faut y être appelé de Dieu. *Nec quisquam sumit sibi honorem,*

sed qui vocatur a Deo. Il ajoute que Jésus-Christ lui-même ne s'est pas ingéré dans son ministère, mais qu'il a été appelé par son Père céleste, qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré dans l'éternité : *Sic et Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret, sed qui locutus est ad eum : Filius meus es tu, ego hodie genui te.*

Aussi, nous lisons dans l'Évangile que, lorsque la mère de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, vint trouver Jésus-Christ et lui demanda pour ses deux enfants les deux premières places de son royaume, qu'elle se figurait devoir être un royaume temporel, notre divin Maître lui répondit : Ce n'est pas à moi à vous donner ces places ; mais elles sont pour ceux à qui mon Père les a destinées. *Non est meum dare vobis, sed quibus paratum est à Patre meo.*

Il est donc incontestable, mes frères, qu'il faut une vocation de Dieu pour parvenir légitimement aux places, soit dans l'Église, soit dans l'État ; et le bon ordre le demande. Tout maître doit commander dans sa maison : Dieu est le maître de l'univers ; il doit donc y disposer toutes choses selon les vues de sa Providence. Mais que fait l'ambitieux ? il dérange ce bel ordre. Semblable au convié de notre évangile, il intrigue, il cabale, il se pousse pour parvenir aux postes dont sa naissance l'éloignait, et dont son mérite et ses vertus devaient le tenir plus éloigné encore. Qu'arrive-t-il ? Le maître s'en offense, et avec raison. Quoi ! peut-il lui dire, vous venez commander chez moi ! Savez-vous si c'est là la place que je vous destine ? Quand vous auriez d'ailleurs tous les titres pour la posséder, votre orgueil seul vous en rendrait indigne. Et voilà ce que Jésus-Christ dira un jour à l'âme ambitieuse, dont le péché est un de ceux qui offensent le plus le Seigneur, parce qu'il touche à son souverain domaine. Et néanmoins, rien de plus commun dans le monde que l'ambition. On se pousse aux honneurs et aux charges par toute sorte de voies. On dit comme Lucifer, le premier des réprouvés : Je monterai. *Ascendam.* On le dit, et on le fait, et on est tranquille, parce que Dieu le souffre. Mais détrompez-vous, mes frères, le maître entrera un jour dans la salle du festin, lorsqu'il viendra juger le monde, et alors il fera cesser ce désordre. Il punira tous les ambitieux, en les précipitant dans l'enfer avec le démon, leur chef et leur mo-

dèle. Évitons donc cet excès, chrétiens auditeurs, soyons modérés dans nos désirs ; ne nous élevons pas contre la volonté de Dieu ; consultons-la en toutes choses ; tenons-nous à la place qu'il nous a marquée. Nous nous préserverons ainsi d'un vice qui est souverainement injurieux à Dieu, comme nous l'apprend notre évangile. *Cum invitatus fueris ad nuptias, non discumbas in primo loco.*

2° L'ambition est odieuse au prochain. Tous les conviés de notre évangile sont indignés de la conduite de celui qui prend ainsi la première place. Aussi quand il est humilié, chacun triomphe : ils se serrent tous, pour qu'il ne puisse pas se placer parmi eux, et l'obligent ainsi à prendre la dernière place. Et voilà l'image de ce qui arrive tous les jours dans le monde, mes très-chers frères. Quoique nous soyons tous orgueilleux, l'orgueil des autres nous est à charge, surtout lorsqu'ils veulent dominer sur nous. Nous en avons un exemple dans le fait que je vous rapportais tout à l'heure. Lorsque la mère des enfants de Zébédée vint demander pour eux les deux premières places du royaume de Jésus-Christ, il nous est dit que les apôtres, ayant entendu cette proposition, en conçurent de l'indignation contre les deux frères. *Et audientes decem indignati sunt de duobus discipulis.* Là-dessus, voici comment raisonne saint Chrysostome : Lors, dit-il, que Pierre fut élevé à la plus haute dignité dont un homme soit capable, c'est-à-dire à celle du Chef de l'Église, les apôtres ne s'en plaignirent point et n'en murmurèrent pas ; mais lorsque ces deux frères vinrent demander au Fils de Dieu les premières places, tous les assistants en furent scandalisés, et en témoignèrent de l'indignation. D'où vient cette différence ? La prééminence de Pierre ne les choqua point, parce qu'ils savaient bien que Pierre ne l'avait point recherchée, et qu'elle venait immédiatement de Jésus-Christ ; mais ils ne purent envisager sans murmurer celle des deux enfants de Zébédée, parce qu'il paraissait évidemment que c'étaient eux-mêmes qui la recherchaient.

Il y a donc deux sortes de grandeurs et de fortunes : les unes que Dieu a établies dans le monde, et les autres qui s'y érigent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes ; les premières qui sont l'ouvrage de la Providence, et les secondes qui sont les productions de l'ambition humaine. Il ne faut pas s'étonner

qu'elles causent des effets si contraires, non-seulement dans ceux qui les possèdent, mais même dans ceux qui en sont les témoins. Une grandeur légitime et naturelle, qui est dans l'ordre de Dieu, produit en celui qui la possède, un caractère de bonté et de douceur, et dans ceux qui la voient, outre le respect et la vénération, elle fait naître encore l'estime et la bienveillance. Au contraire, ces grandeurs irrégulières, qui n'ont d'autre fondement que l'ambition et la cupidité des hommes ; ces grandeurs où l'on ne parvient que par artifice, que par ruse, et dont les impies se glorifient, en disant : C'est notre industrie, et non le Seigneur qui nous a faits ce que nous sommes ; ces grandeurs, en un mot, que Dieu ne bénit pas, parce qu'il n'en est pas l'auteur, quelques éclatantes qu'elles soient d'ailleurs, ont je ne sais quoi qui nous pique et qui nous révolte, parce qu'elles nous paraissent comme autant d'usurpations et d'injustices ; et c'est ce qui nous les rend odieuses.

3° Mais, non-seulement l'ambition est injurieuse à Dieu, et odieuse au prochain ; elle est encore funeste à l'ambitieux lui-même. Voyez le convié de notre évangile. Quel sanglant affront n'éprouve-t-il pas? Lui, qui s'était montré avec tant de fierté à la première place, est obligé de descendre avec honte et confusion jusqu'à la dernière. Image de ce qui arrive tous les jours aux ambitieux, même dans ce monde. Aman brille auprès du trône d'Assuérus, et se sert de sa puissance pour opprimer les Hébreux : il finit sa vie attaché au même gibet qu'il avait destiné à Mardochée. Absalon aspire à la souveraine puissance, même du vivant de son père, et se révolte contre lui pour l'obtenir : malgré tous les ordres que donne David pour qu'on épargne la vie de ce fils ingrat, la justice divine le fait périr, percé de traits et suspendu à un chêne. Je ne finirais plus, si je voulais parcourir tous les exemples de cette vérité que l'Écriture nous présente. Mais qu'avons-nous besoin d'aller chercher des preuves si loin de nous ? n'en voyons-nous pas tous les jours dans le monde ? Combien de familles qui brillaient du plus grand éclat, et qui sont retombées dans la poussière avec autant de précipitation qu'elles en étaient sorties. J'ai vu l'impie, nous dit l'Esprit-Saint. Semblable à un cèdre du Liban, il portait jusqu'au ciel sa tête orgueilleuse ; il étendait bien loin autour de lui

son ombrage. Je n'ai fait que passer, et je n'ai pas pu même découvrir la place qu'il occupait auparavant sur la terre. *Transivi, et ecce non erat.*

Mais l'ambition est surtout dangereuse pour l'âme. Toute notre religion, je l'ai déjà dit, est fondée sur l'humilité. Quels exemples nous a donnés Jésus-Christ ? Il a fui les honneurs, il est né, il a vécu, et surtout il est mort dans l'humilité. Quelle doctrine nous a-t-il enseignée ? Heureux les pauvres, malheur aux riches ! Heureux les petits, malheur aux grands ! voilà tout le précis de son Évangile. Un ambitieux ne pense pas ainsi, ne parle pas de la sorte ; il n'est donc pas chrétien. Qui dit un chrétien, dit un homme humble, puisqu'il adore un Dieu crucifié. Non qu'après tout, un chrétien ne puisse occuper des charges; mais il ne s'y ingère pas de lui-même ; il n'a pas l'ambition d'y parvenir ; il les fuit même, à l'exemple de son divin Maître. Je sais que ces maximes sont peu goûtées, et encore moins suivies dans le monde. Mais ce sont les maximes de l'Évangile, et à Dieu ne plaise que nous eussions la faiblesse d'en rougir. Le ciel et la terre passeront ; mais les paroles de Jésus-Christ ne passeront pas.

Concluons par ces paroles de notre évangile, mes très-chers frères. Voulez-vous être à l'abri de tous les malheurs de l'ambition ? voulez-vous être conformes à Jésus-Christ? Asseyez-vous à la dernière place. *Recumbe in novissimo loco.* Voilà le conseil que Jésus-Christ vous donne, en finissant cette parabole. C'est le conseil que vous donne après lui, pieux auteur du livre de l'*Imitation*. Aimez à être inconnu et à être compté pour rien. *Ama nesciri, et pro nihilo reputari.* Heureuse l'âme qui goûte ces vérités et qui les met en pratique ! Elle jouira dans ce monde de l'amitié de Dieu, et de cette paix ineffable que le Seigneur promet à ceux qui l'aiment, et qui le savent Elle contemplera les vicissitudes du monde, comme on contemple les agitations de la mer, assis tranquillement sur le rivage. Elle quittera ce monde sans peine, parce que son cœur n'y aura jamais été attaché. Elle ira paraître avec confiance devant ce Dieu, le protecteur des âmes humbles, et elle entendra de sa bouche ces paroles consolantes de notre évangile : *Amice,* mon ami. Oui, vous êtes mon ami, puisque vous avez suivi mon Évangile, que vous avez embrassé ma croix, que vous avez imité mes exemples. Mon

ami, montez plus haut. *Ascende superius.* Venez vous asseoir à ce festin où je rassassierai mes élus de mon propre bonheur, où j'étancherai leur soif dans les torrents d'une volupté pure. Que la mesure de votre humilité soit la mesure de votre gloire : gloire infinie, gloire éternelle, gloire que rien ne vous ravira plus. *Tunc erit tibi gloria coram simul discumbentibus.* C'est la gloire que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ guérit un hydropique, explique le précepte du sabbat, commande l'humilité.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus étant entré un jour de sabbat dans la maison d'un des principaux pharisiens pour prendre son repas, ils l'observèrent attentivement. Et voilà qu'un hydropique se présenta devant lui.

Le divin Sauveur n'ignorait par la haine dont les pharisiens étaient animés contre lui. Il savait parfaitement que ces hommes rongés d'envie et bouffis d'orgueil ne l'attiraient parmi eux que pour l'épier, et pour chercher dans ses paroles ou dans ses actions quelque chose dont ils pussent tirer avantage contre lui. Malgré cela il se rend sans difficulté au milieu d'eux. Il se livre tout entier à leur examen. Il choisit même le moment où il sera dans leur compagnie, pour opérer un prodige, il veut que son miracle soit vu, examiné, jugé par la haine la plus envenimée. Que l'incrédulité cesse donc de nous dire que les miracles sur lesquels est fondée la certitude du christianisme, n'ont eu pour témoins que des hommes faciles à abuser par leur simplicité, et disposés à l'être par leurs préjugés. Jésus-Christ a confondu d'avance ce subterfuge des ennemis de sa religion. Ce sont ses persécuteurs, ceux qui doivent bientôt être ses bourreaux, qu'il appelle à être les témoins de ses œuvres merveilleuses. Il veut, ce qui

est en effet arrivé, que la réalité de ses miracles ne puisse pas être niée, même de ceux qui y auraient intérêt.

En se rendant à l'assemblée des pharisiens, il avait encore une autre intention. Il voulait profiter de cette conjoncture pour les instruire, les édifier, les convaincre, et les ramener, s'il était possible, de leurs préventions. C'est dans cette vue qu'aux leçons qu'il leur donne, il joint un miracle. Il emploie à les persuader le double moyen de sa toute-puissance et de sa suprême sagesse. A son exemple, dans notre commerce avec les hommes, nous devons toujours nous proposer quelque objet d'utilité spirituelle ; dans la société des justes, chercher notre bien ; dans celle des pécheurs, travailler au leur ; recevoir des uns l'édification, la donner aux autres ; nous exciter à la vertu par la vue de ceux-là, présenter à ceux-ci notre exemple pour les retirer du vice. Ainsi nous rendrons profitable même le temps de nos récréations ; et nous ferons servir à notre avancement dans la perfection, jusqu'aux moments que nous emploierons à nous délasser des pas que nous y aurons faits.

Tandis que le Sauveur est attiré au repas des pharisiens, par un sentiment de bienfaisance, ceux-ci l'y reçoivent avec des sentiments absolument contraires. Autant il est empressé à leur faire du bien, autant ils sont ardents à lui nuire. Ils l'observent, non pas dans la vue de profiter pour eux-mêmes de ses paroles et de ses actions, mais afin d'en tirer parti contre lui. Ils espèrent trouver enfin, à force de l'examiner, pâture à leur méchanceté. Ce caractère n'est pas à beaucoup près rare dans la société. On y rencontre souvent des personnes dont l'occupation est d'observer les autres, et la prétention de les bien connaître ; qui étudient les caractères pour y trouver de quoi reprendre, et qui s'applaudissent quand ils ont pu découvrir quelque faible dans un homme estimé. Cette vicieuse disposition d'esprit prend sa source dans l'orgueil. On se croit, ou l'on veut paraître clairvoyant. On veut se donner la réputation d'une finesse de tact, d'une justesse de réflexion, d'une vivacité de pénétration, auxquelles rien n'échappe. De plus, on fait toujours, même sans y penser, une comparaison secrète de soi-même à ceux que l'on censure. On jouit de leur trouver des défauts, dont on est, ou dont on se croit exempt. Il semble qu'on se rehausse en les *rabais-*

sant, et qu'on acquière ce qu'on leur ôte. C'est au contraire sur nous que nous devrions tourner notre attention. Ce sont nos propres défauts que nous devrions étudier avec un soin continuel. Cette recherche bien plus utile, est en même temps plus difficile ; car nos imperfections sont celles que nous avons le plus de peine à apercevoir. Tandis qu'elles frappent tous les yeux, elles se dérobent aux nôtres. Elles se déguisent même si bien aux regards de notre amour-propre, que souvent il les prend pour des vertus. Nous érigeons notre timidité en prudence, notre témérité en courage, notre avarice en économie, notre prodigalité en générosité, notre indiscrétion en franchise, notre dissimulation en habileté, notre faiblesse en douceur, notre violence en fermeté, notre bassesse en humilité, notre orgueil en noblesse, notre adulation en complaisance, notre grossièreté en vérité; et nous nous glorifions de ce qui devrait être le sujet de nos plus amers reproches.

Lorsque nous devenons les objets de quelques observations critiques, il ne faut ni nous étonner, ni nous plaindre. Si Jésus-Christ lui-même y a été soumis, qui osera prétendre s'y soustraire? C'est surtout sur les ministres de la religion que s'exerce ce malheureux esprit de recherche et de censure. Le mondain désire découvrir en eux des faiblesses, afin d'excuser les siennes. Le libertin épie leur conduite pour tâcher d'y trouver des compagnons de ses dissolutions ; et si par malheur, il parvient à apercevoir dans quelqu'un d'eux de ces désordres qui font la honte de l'Église, il en triomphe comme d'une victoire signalée, que ses services ont remportée sur la vertu. O vous, que la Providence a appelés à la servir dans cet état si saint et si redoutable, ne cessez jamais de vous rappeler que du moment où vous avez été introduits dans le sanctuaire, vous êtes devenus comme les apôtres, vos devanciers, un spectacle au monde, aux hommes et aux anges (1). Songez que de toutes parts vous êtes observés ; par les bons, pour trouver en vous l'édification qu'ils désirent ; par les méchants, pour y remarquer les défauts qu'ils recherchent. Environnés de cette multitude de regards curieux, attentifs et pénétrants, croyez-vous pouvoir leur échapper? Vous flattez-vous de leur cacher quelqu'une de vos actions, de leur dissimuler un seul de vos défauts? Pour paraître vertueux, vous n'avez qu'un moyen ; c'est de l'être : et vous ne pouvez éviter la censure, qu'en ne la méritant pas. Offrez-vous donc

(1) Spectaculum facti sumus mundo et angelis, et hominibus. *I. Cor.* IV. 9.

au jugement des hommes dont vous ne pouvez vous garantir, comme vous voyez s'y présenter le Prince des pasteurs. Pour vous concilier leur témoignage, commencez par vous donner celui de votre conscience; et pour n'avoir pas à craindre leur sévérité, exerçez la vôtre sur vous-mêmes. Votre honneur et celui de votre état sont inséparables : le respect que vous lui attirerez, rejaillira sur vous, et il vous couvrira de la gloire que vous aurez répandue sur lui.

Jésus s'adressant aux docteurs de la loi et aux pharisiens leur dit : Est-il permis de faire des guérisons le jour du sabbat? Mais ils ne répondirent rien. Pour lui, prenant cet homme par la main, il le guérit, et le renvoya. Puis il leur dit : Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retire pas aussitôt, même le jour du sabbat? Et ils ne purent rien répondre à cela.

A travers les égards que lui témoignaient les pharisiens, Jésus-Christ démêlait parfaitement les vues insidieuses qui les dirigeaient. Il s'abstient cependant de les leur reprocher. Son but n'est pas de les humilier, mais de les éclairer. Il veut les gagner, et non les offenser. A cette noble conduite comparons la nôtre. Considérons notre impatience dans les moindres contradictions ; notre susceptibilité au plus petit manquement d'égards ; notre colère pour la plus légère offense ; nos vengeances des injures les moins graves. Il semblerait, à voir d'une part les exemples continuels de la modération que donne Jésus-Christ, et de l'autre les emportements qui nous échappent sans cesse, que ses leçons sont en contradiction avec sa vie ; qu'il nous a laissé deux évangiles opposés, dont l'un contient ses actions, et l'autre ses préceptes ; qu'il nous a positivement interdit de le suivre, et que la profession du christianisme consiste à ne pas l'imiter.

A la demande que leur faisait le divin Maître, les pharisiens durent sentir que leur complot était dévoilé. Leur piége découvert se trouvait retourné contre eux-mêmes. C'était à eux maintenant à se retirer de l'embarras où ils avaient voulu mettre le Sauveur. Mais toujours constant dans la pratique de la plus parfaite charité, Jésus-Christ en leur faisant sentir leur tort, ne le manifeste point. C'est avec leur propre conscience qu'il les met aux prises ; il ne les compromet point avec le public. Content de leur faire apercevoir qu'il sait leur odieux secret, il ne le révèle point à d'autres.

Le silence que gardent les pharisiens n'est pas un silence d'acquiescement, c'est un silence de honte ou d'artifice, c'est peut-être tout à la fois l'un et l'autre. Ils sentent la vérité, et ils refusent de la reconnaître ; ils sont convaincus, et ils craignent de le paraître, et ils se taisent pour n'avoir à donner, ni une décision dont le ridicule sauterait aux yeux, ni une approbation à ce que pourra faire l'objet de leur aversion. Ce déplorable entêtement peut provenir de deux causes différentes, lesquelles, étant très-communes, le multiplient beaucoup. Dans les uns, c'est haine ; dans les autres, c'est vanité. On sent l'injustice de son animosité ; mais on ne veut pas en revenir. Plus même on reconnaît l'innocence de l'objet haï, plus on s'irrite contre lui, et plus on le hait ; et la rage de n'avoir pas de bonnes raisons pour le détester, fait qu'on le déteste encore davantage. Quelquefois aussi cette criminelle obstination vient de l'amour-propre honteux de s'être trompé, et plus honteux encore de l'avouer. On voit son erreur ; mais on ferme les yeux pour n'être pas forcé d'en convenir. Le dépit qu'on en conçoit, y attache plus fortement encore ; et parce qu'on est humilié d'avoir eu tort, on veut continuer de l'avoir. Hommes inconséquents ! s'ils mettent de la prétention à ne pas s'écarter de la vérité, comment n'en mettent-ils pas à y revenir ? S'ils étaient justes, redouteraient-ils d'être désabusés ? s'ils étaient charitables, ne le désireraient-ils pas ? Qu'ils sentent au moins que l'honneur est de reconnaître franchement son erreur, et le courage de l'avouer ingénument.

Il peut paraître surprenant que ce soit à des docteurs de la loi, à des pharisiens, que le Sauveur demande s'il est permis de faire du bien au prochain le jour du sabbat. L'homme le plus simple eût facilement résolu cette question. Mais la science, quand elle n'est pas jointe à la droiture du cœur, ne sert souvent qu'à aveugler, qu'à faire trouver des difficultés où il n'y en a point, qu'à jeter des doutes sur les vérités les plus claires. C'est dans le labyrinthe de leur vaine science que se perdent les incrédules. C'est à force de raisonner qu'ils égarent leur raison. Pour ne pas sortir de l'exemple des pharisiens, nous voyons souvent leur esprit dupe de leur cœur, justifier les actions les plus criminelles, et condamner les plus innocentes. Comme le leur reproche Jésus-Christ, ils

écartent avec soin le moucheron, et ils avalent hardiment le chameau (1). Ils paient exactement la dîme des moindres légumes ; ils ne s'embarrassent pas de ce qu'il y a de plus important dans la loi de la justice, de la miséricorde, de la bonne foi (2). Ils conseillent d'abandonner les parents dans le besoin, sous prétexte de faire des largesses au temple (3). Ils engagent Judas à l'atroce crime de trahir son Maître ; mais ils ne se permettent pas de verser dans le trésor le prix de sa trahison (4). Il existe encore de ces pharisiens qui affectent la piété, en négligeant la vertu ; qui en se surchargeant de pratiques, omettent leurs devoirs ; qui se font scrupule des légères transgressions, sans avoir de remords des plus grands péchés. Il n'y a pas d'absurdité, qu'une piété aveugle n'adopte, pour concilier ses désirs religieux avec ses penchants criminels ; il n'y a pas de subtilité, qu'une piété hypocrite n'invente pour pallier ses passions. Soit de bonne, soit de mauvaise foi ; soit en s'abusant, soit en voulant abuser les autres ; on se forge des systèmes de morale, absolument contraires à l'esprit de la religion. On se dispense de ce qu'elle ordonne, et on le remplace par ce qu'elle ne conseille même pas ; on prétend atteindre la perfection de l'Évangile, en violant ses préceptes les plus formels.

Jésus-Christ n'attend pas que l'hydropique lui demande sa guérison ; il prévient sa prière : et cet homme se trouve délivré de son infirmité, avant d'avoir pu en témoigner le désir. Ainsi en agit continuellement avec nous la divine miséricorde. Lors même que nous ne pensons pas à elle, elle verse sur nous ses grâces ; elle pourvoit à des besoins que nous ne connaissons pas encore, et soulage nos maux souvent avant que nous ne les ayons sentis. Cette charité prévenante de Dieu devrait être le modèle de la nôtre. La seule

(1) Excolantes culicem, camelum autem glutientes. *Matth.*, XXIII, 24

(2) Væ vobis, scribæ, et pharisæi hypocritæ, qui decimatis mentham, et anethum, et cyminum ; et reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium, et misericordiam, et fidem. *Ibid.*, 23.

(3) Vos autem dicitis : Quicumque dixerit patri, vel matri, munus quodcumque est ex me, tibi proderit, et non honorificabit patrem suum, aut matrem suam ; et irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram. *Matth.*, XV, 5 et 6.

(4) Principes autem sacerdotum, acceptis argenteis, dixerunt : Non licet eos mittere in corbonam ; quia pretium sanguinis est. *Matth.*, XXVII, 6.

vue des besoins de nos frères devrait suffire pour l'exciter. Elle est bien languissante cette charité, qui ne peut être mise en mouvement que par des sollicitations. En se réduisant à ne faire que le bien qu'on lui demande, elle s'expose à en faire beaucoup moins qu'elle ne devrait. Et souvent ce sont ceux qui ne demandent rien, qui ont les plus grands besoins. N'osant découvrir leur misère, ils n'ont pas même la triste ressource de la pitié qu'inspire le spectacle du malheur. C'est à nous à leur épargner la honte de manifester des maux qu'ils voudraient dérober à tous les regards. Que notre bienfaisance aille chercher le pauvre qui se cache, que notre charité ingénieuse découvre son fatal secret. En obligeant, prenons garde d'humilier. Ce ne sont pas de vrais bienfaits que ceux qui font rougir l'homme qui les reçoit. On ne peut pas regarder comme des dons ce que l'on fait acheter par un aveu pénible. Mais trop souvent c'est beaucoup moins aux besoins qu'aux demandes qu'on accorde des secours. Ce n'est point par charité, c'est par lassitude que l'on donne ; on pense à se délivrer du malheureux, et non à l'assister. On voit même des personnes qui aiment à être sollicitées, dont la vanité est flattée de recevoir des supplications, qui quelquefois font attendre leurs bienfaits, pour prolonger les instances. Il est une bienfaisance d'orgueil, comme il en est une de charité. Mais quelle différence entre les deux, dans leur principe, dans leurs moyens, dans leurs manières et dans leurs effets ?

Jésus-Christ confond les pensées des pharisiens par un raisonnement tiré de leur propre pratique. Ils ne veulent pas consentir, le jour du sabbat, à la perte d'un vil animal, et parce que c'est le jour du sabbat, il faudra laisser périr un homme. Ce que l'intérêt fait excuser, la charité ne le rendra pas légitime. Cette démonstration, à laquelle les pharisiens n'eurent rien à répliquer, il pourrait l'adresser à bien des chrétiens. Rien de plus commun que de condamner dans les autres les mêmes choses, et souvent des choses bien moins blâmables que celles que l'on justifie dans soi. L'intérêt personnel et l'intérêt du prochain sont deux mesures absolument différentes de nos jugements. Ainsi, nous jugeons diversement les objets, selon que nous les regardons à travers des verres de couleur ou de grosseur diverses.

Les pharisiens n'avaient pas tort d'attacher à la sanctification du sabbat une grande importance. Mais ils péchaient sur cet article, comme sur plusieurs autres, en deux points. D'abord pour se donner un relief de régularité, ils interdisaient ce jour-là les actions les plus naturelles et les plus légitimes, et faisaient dégénérer en minutie ce grave commandement. Ensuite, opposant ce précepte à des obligations plus inviolables et plus pénibles, ils s'en faisaient un prétexte pour les enfreindre, et ils se dispensaient ce jour-là des devoirs bien plus sacrés de la charité.

La loi de consacrer au service du Seigneur un jour de chaque semaine a passé de la religion judaïque au christianisme. Mais ce n'est plus, comme autrefois, le jour où Dieu a terminé l'ouvrage de la création ; c'est le jour où il a terminé l'œuvre bien plus admirable de la Rédemption, que nous célébrons, hélas ! il faudrait dire, que nous devrions célébrer. Comment en effet est observé parmi nous ce saint jour ? Bien plus coupables que les pharisiens qui exagéraient l'obligation, nous l'anéantissons. Le reproche qu'ils méritaient serait presque un éloge pour des chrétiens. Tout ce que l'Église ordonne pour sanctifier le dimanche, est communément omis ; tout ce qu'elle interdit, est ouvertement pratiqué. Les temples sont déserts, les saints offices abandonnés. Le précepte même d'assister au saint sacrifice est absolument transgressé par les uns, et violé par la manière dont les autres le remplissent. Les ouvrages prohibés sont, au mépris des lois de l'une et de l'autre puissance, publiquement continués. Beaucoup de ceux qui n'emploient pas le saint jour aux travaux manuels, le profanent par des actions plus criminelles. Ce jour consacré à l'édification est celui des plus grands scandales. Le jour que Dieu s'est réservé pour être spécialement honoré, est celui où il est le plus fréquemment et le plus grièvement offensé,

L'obligation d'employer au service divin chaque septième jour nous conduit à une remarque importante. La division du temps en semaines de sept jours a été connue et adoptée de tous les peuples de la terre. A quelque haute antiquité que l'on remonte, on la voit toujours établie. On la retrouve de même dans quelque pays que l'on parcoure : parmi les nations civilisées, comme parmi les hordes de sauvages ; dans

les régions qui n'ont entre elles aucune communication, qui diffèrent de religion, de mœurs, de préjugés, de langage. Cette unanimité du genre humain tout entier est une confirmation frappante de l'histoire sacrée. Une coutume universelle a nécessairement une cause commune. Ce ne peut être ni le hasard ; un effet persévéramment constant, absolument général, n'est pas un accident fortuit : ni la nature de la chose ; la division en sept jours n'est pas plus essentielle que toute autre : ni une convention générale : comment se serait-elle formée entre tant de peuples si différents de temps, de lieux et de volonté ? Que l'incrédulité assigne une cause à cet accord unanime ; qu'elle nomme un principe qui ait pu le produire. Mais j'ouvre les Livres saints, et la difficulté s'évanouit. J'y vois une origine simple et naturelle de ce concert de l'humanité entière. Il fut un temps où toutes les nations, maintenant si divisées, étaient réunies, et n'en formaient qu'une seule. Lorsqu'au temps de Phaleg, Dieu les dispersa sur la surface de la terre, chaque peuple emporta avec soi les traditions et les coutumes qui leur étaient communes. Elles s'établirent avec eux dans les contrées diverses qu'ils allèrent habiter. Les pères les transmettant aux enfants, comme ils les avaient eux-mêmes reçues de leurs ancêtres, elles se perpétuèrent de génération en génération, en même temps, dans tous les pays de la terre. De ces traditions et de ces coutumes, les moins importantes ont subi le sort des choses humaines, et ont été abolies par le temps. Mais la Providence n'a pas permis qu'elles périssent toutes. Les faits qui avaient frappé le plus vivement l'imagination des hommes, avant leur division, racontés par eux à leurs enfants, se sont conservés partout dans la mémoire de leur postérité la plus reculée. C'est par cette raison que l'on trouve sur toute la face du globe, jusque dans les forêts de l'Amérique, jusque dans les îles les plus isolées, le souvenir du déluge, la notion des géants. Ainsi s'est maintenue en tous lieux la division du temps en semaines, d'autant plus universellement, qu'elle formait une pratique. Depuis la création, et en souvenir du temps qu'il avait plu à Dieu d'y employer, les hommes réunis la pratiquaient ; les hommes séparés ont continué d'en faire usage. Elle avait commencé avec le genre humain ; elle s'est propagée avec lui. C'est la religion, et la religion seule qui

nous révèle l'institution de cette pratique, et qui nous montre la cause de son universalité.

Ce que le cours de tous les siècles, ce que les révolutions de tous les empires, ce que les déplacements, les changements, les bouleversements de tous les peuples, n'avaient pas pu opérer, l'impiété du dix-huitième siècle l'a audacieusement entrepris. Ayant formé le projet aussi insensé que criminel d'anéantir la religion, elle a imaginé de faire disparaître la trace du jour qui lui est spécialement consacré. Elle a changé tout l'ordre de l'année ; et dans la bizarre division qu'elle a inventée, elle s'est flattée de faire perdre au peuple la connaissance des temps fixés pour le culte divin. Pensées illusoires ! chimérique projet des peuples contre le Seigneur et contre son Christ ! Celui qui réside dans les cieux se rit de leurs vaines machinations (1). Elles sont venues jusqu'ici se briser contre la parole divine, toutes les autres conspirations qu'ont tentées les portes de l'enfer. Elle sera de même réduite en poudre, et dissipée par le souffle divin, la conjuration actuelle des impies contre le Seigneur. Si, pour des vues que la multiplicité de nos crimes doit nous faire pénétrer, la Providence a permis que l'incrédulité obtînt quelques succès, elle lui a fixé un terme auquel elle l'attend. Elle ne l'a laissée s'élever que pour la précipiter avec plus d'éclat ; et plus elle est maintenant patiente, plus elle se montrera terrible.

La crainte de scandaliser les assistants, et de donner aux pharisiens un prétexte de l'inculper, n'empêche pas Jésus-Christ de guérir l'hydropique le jour du sabbat. Mais en même temps il justifie sa conduite, se précautionne contre l'imputation qu'on se préparerait à lui faire, et prévient le scandale que des esprits peu éclairés auraient pu concevoir. A Dieu ne plaise que la crainte des jugements téméraires, des injustes accusations, des interprétations malignes nous détourne des devoirs de la justice, des actes de la religion, des œuvres de la charité, des pratiques de la piété. L'âme que Jésus-Christ éclaire, anime, soutient et encourage, se met au-dessus des frivoles considérations. Faisant le bien en vue de Dieu, elle n'est point émue des injustes opinions des hommes. Elle mar-

(1) Qui habitat in cœlis irridebit eos : et Dominus subsannabit eos. *Psalm.*, II, 4.

che sans s'arrêter vers son but, à travers leurs impuissantes censures ; et se faisant un mérite de plus de sa patience à soutenir leurs calomnies, elle les confond par l'éclat de ses bonnes œuvres. Le chrétien cependant ne dédaigne par tellement les jugements iniques, qu'il ne travaille à les réformer, non pas pour son intérêt, mais pour celui de la vertu compromise dans sa personne, et du prochain dont l'erreur est, ou peut devenir un péché. Il prévient, soit les faux jugements que la malignité peut former des bonnes actions, soit le scandale que la faiblesse peut en comprendre. Prévoit-il qu'une action louable sera le prétexte d'une inculpation ? il ne l'omet pas, mais il la justifie. Sûr de ses motifs, il ne craint pas d'en rendre compte. Il ne permet pas à l'injustice de prendre l'erreur pour la vérité, et le mal pour le bien. C'est surtout lorsqu'il pense qu'il va devenir un sujet de scandale, que le juste fait éclater sa sagesse et sa charité. Quelque mal fondé que puisse être ce scandale, il regarde comme un devoir de le dissiper. Plus il voit ses frères faibles, plus il a de condescendance pour leur infirmité. Si l'action qu'il projette est indifférente, il la supprime pour ne pas les choquer ; comme saint Paul s'abstenait de manger des viandes permises, afin de ne pas offenser ceux des fidèles qui les croyaient interdites (1). Si l'action est utile, en la faisant il en montre la légitimité, comme Jésus-Christ dans cet évangile. Ainsi, il ménage constamment les consciences délicates, soit en évitant ce qui peut les blesser, soit en les éclairant.

Mais remarquant comment les conviés choisissaient les premières places, il leur dit cette parabole : Lorsque vous serez invité à des noces, ne vous asseyez point dans la première place, de peur que parmi les conviés il ne se trouve quelqu'un de plus considérable que vous, et que celui qui vous aura invité ne vienne vous dire : Mon ami, donnez votre place à celui-ci, et que vous n'ayez la honte d'aller vous mettre à la dernière place. Mais lorsque vous serez invité, allez occuper la dernière place, afin que celui qui vous aura invité, vous dise lorsqu'il viendra : Mon ami, montez plus haut, ce qui vous fera honneur parmi ceux qui seront à table avec vous : car qui-

(1) Quapropter si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum, ne fratrem meum scandalizem. I *Cor.*, VIII. 13.

conque s'exalte sera humilié : et celui qui s'humilie sera exalté.

L'Écrivain sacré a soin d'avertir que ces paroles du Sauveur, au sujet de la place à prendre dans un repas, sont une parabole, c'est-à-dire une allégorie. En effet, si on devait entendre cette exhortation dans son sens littéral, elle serait bien peu digne de lui. Qu'est-ce qu'une préséance, qu'une place un peu plus, un peu moins honorable ? Ces distinctions minutieuses méritent-elles d'attirer l'attention d'un chrétien? L'éducation, l'usage du monde, l'habitude de vivre dans les sociétés polies, suffisent pour inspirer la réserve de ne pas aller de soi-même s'emparer des premières places. La vanité même et un raffinement d'amour-propre suggèrent cette précaution. On fuit les honneurs pour se les attirer ; on les refuse pour se faire presser de les recevoir ; on a l'air de s'en croire indigne, pour s'entendre dire qu'on y a droit. L'orgueil emprunte souvent jusqu'à la forme de l'humilité. Ce ne peut pas être cette humilité mensongère, que recommande Jésus-Christ. Son but n'est pas de nous apprendre à dissimuler pour éviter une confusion, ou pour acquérir quelque gloire mondaine. Il veut nous instruire à prévenir la confusion éternelle, que l'orgueil s'attire de la part de Dieu ; et à nous procurer la gloire céleste, dont il récompense l'humilité. Il le montre clairement par la maxime qui termine son apologue, et qui en contient la morale. Ce qui serait vicieux dans le sens naturel de la parabole, est vertueux et louable dans son sens allégorique. S'humilier pour être honoré par les hommes est hypocrisie ; s'humilier pour être exalté par Dieu, est religion.

L'humilité appartient en propre au christianisme. C'est une des vertus que Jésus-Christ a apportées du ciel à la terre, et dont il a agrandi la morale. L'antiquité avait connu et estimé la modestie qui comprime l'orgueil, vice odieux à la terre comme au ciel. Elle n'avait pas d'idée de l'humilité, qui anéantit jusqu'à l'amour-propre, passion chère à tous les hommes. Il a fallu les leçons de Jésus-Christ pour nous révéler que de nous-mêmes nous n'avons rien en propre que le péché ; que tout ce que nous possédons, nous le tenons de Dieu ; qu'ainsi nous glorifier de quoi que ce soit, est dans nous une absurdité, et par rapport à Dieu une injure. C'est

cette vérité inconnue au monde, avant qu'un Dieu l'en instruisît, qui est le fondement de l'humilité. La modestie recommandée par les philosophes, sur le principe qu'il est dangereux de heurter les prétentions d'autrui par les siennes, pouvait tout au plus arrêter les effets de l'orgueil, mais n'en détruisait pas la cause. Elle avait le pouvoir de l'empêcher d'éclater au dehors; elle le laissait fermenter dans les esprits. Aussi on sait quel était le fonds de vanité que couvrait le modeste manteau de la philosophie. Bien supérieur à ces moralistes, impuissants à guérir le mal, capables à peine de remédier à quelque symptôme, le divin législateur, pour détruire entièrement cette terrible passion, est allé l'étouffer jusque dans la pensée. Quel germe d'orgueil peut rester dans le fidèle disciple de Jésus-Christ, qui a la conscience de son indignité, et le sentiment profond de son néant?

L'humilité n'est pas, comme la modestie, une simple condescendance extérieure; mais le sentiment dont elle émane, se manifeste au dehors comme la modestie. Ainsi elle produit deux sortes d'effets : les uns intérieurs, les autres extérieurs; et ceux-ci sont encore de deux espèces, parce qu'ils se produisent, ou dans les paroles, ou dans les œuvres. Nous devons donc distinguer trois genres d'humilité, ou plutôt nous devons considérer cette précieuse vertu sous trois points de vue différents : l'humilité de la pensée, l'humilité des discours, l'humilité des actions.

L'humilité de la pensée est la première et la plus essentielle. Quand elle est réelle, elle produit infailliblement les deux autres; sans elle les deux autres ne peuvent jamais exister. Qui n'est humble qu'extérieurement n'est pas humble. On peut s'humilier par complaisance, par intérêt, par crainte, par politique, même par vanité. Tout cela n'est pas l'humilité, ce n'est que l'humiliation. Pour nous former une idée juste de l'humilité radicale et foncière de la pensée, considérons-la dans ses différents degrés et dans ses divers objets.

Il y a dans l'humilité deux degrés : l'humilité de l'esprit, et l'humilité du cœur; ou si l'on veut l'humilité de l'intelligence, et celle de la volonté. La première, qui est le fondement de la seconde, n'est autre chose que la connaissance de nous-mêmes, de notre fragilité, de notre penchant au

mal, de nos passions, de nos vices. Avec ce sentiment de notre misère et de notre corruption que doit nous donner l'expérience, que nous révèle la foi, comment n'aurions-nous pas de nous-mêmes des pensées humbles. Mais ce premier degré d'humilité absolument nécessaire, n'est pas suffisant; il existe dans l'enfer comme sur la terre. Les damnés connaissent bien mieux encore que les hommes toute leur indignité. Les tourments qu'ils souffent leur rappellent sans cesse le souvenir désolant de leurs crimes. A l'humilité d'esprit et d'intelligence, il faut indispensablement joindre celle de cœur et de volonté. Elle consiste à embrasser volontairement les pratiques de l'humilité, à ne point se choquer des calomnies, à ne point s'irriter des humiliations, à ne point s'offenser des injures. Elle va même dans les chrétiens les plus fervents, et c'est là le fait de la perfection, jusqu'à désirer d'être humiliés, jusqu'à chérir les affronts, jusqu'à se réjouir d'être avilis et méprisés.

Ainsi que deux degrés, l'humilité a deux objets, ou pour parler avec exactitude, deux rapports différents : Dieu et le prochain. Le devoir de l'humilité envers Dieu, n'a besoin que d'être exposé pour être senti. En vain tenterions-nous de donner une idée de la distance infinie qui nous sépare de lui. Comment pourrions-nous exprimer ce qu'il ne nous est pas même accordé de concevoir? C'est surtout la considération de nos péchés, qui doit profondément nous humilier devant Dieu. Nous devons être plus honteux de notre fragilité, que de notre misère ; de notre ingratitude, que de notre néant. Tout doit nous humilier en présence de Dieu; tout, jusqu'à ce qu'il a fait pour nous exalter.

L'humilité règle nos pensées envers le prochain en nous défendant tout mépris à son égard, toute prétention de supériorité. Pour sentir la justice de cette règle d'humilité, considérons que les pensées de prééminence que nous pouvons concevoir, viennent de la supériorité que nous croyons avoir sur les autres, soit dans l'ordre de la société, soit dans l'ordre de la religion. Si ce sont les avantages temporels, la richesse, la naissance, les dignités, l'esprit, les connaissances qui nous élèvent dans notre pensée, au-dessus de ceux qui en sont dépourvus, ou qui les ont dans un moindre degré, quoi de plus futile que cette vanité? Combien est petite

la distance que ces distinctions mettent entre un homme et un autre ! Ces vaines élévations, ces enflures, si vides de sens, me rappellent des enfants élevant en l'air des bulles légères, qui au même moment se crèvent et se dissipent. Si c'est à raison des avantages de l'ordre religieux, de la vertu, des bonnes œuvres, que nous nous estimons plus que les autres, ce motif aurait en soi plus de solidité, mais n'a pas dans nous plus de justice. Qui êtes-vous, nous dit un apôtre, vous qui prétendez juger votre prochain (1) ? Comment osez-vous juger ce que vous ne pouvez pas connaître ? Et vous-même qui vous préférez à lui, êtes-vous en état de vous juger ? Les deux jugements que pour vous comparer à votre frère, vous vous permettez de porter l'un sur vous l'autre sur lui, sont par leur nature téméraires. L'ignorance d'une part, la présomption de l'autre, les rendent incertains ; et ils seront presque toujours dictés, celui-ci par la malignité, celui-là par l'amour-propre. A ne consulter que la justice, la préférence que vous vous donnez sur le prochain est déjà mal fondée. Si de plus vous écoutez la religion, elle vous prescrit d'avoir de tous vos frères une opinion avantageuse ; d'en avoir une basse et humble de vous-même.

Mais, est-ce que l'homme religieux, qui a de la piété, qui observe ses devoirs, qui remplit sa vie de bonnes œuvres, est obligé de se croire plus coupable que le scélérat à qui il voit commettre de grands crimes ? Non, sans doute ; ce n'est pas là le sens de la loi de Jésus-Christ : elle ne peut rien prescrire de déraisonnable. L'humilité n'est pas la fausseté. Ce que doit, ce que pratique l'homme religieux, c'est d'abord de croire que s'il a quelques qualités, s'il produit quelque bien, c'est à Dieu qu'il en est redevable ; que tout ce qu'il est, tout ce qu'il a opéré, c'est Dieu qui l'a fait : par conséquent il ne peut en prendre aucune vanité. C'est ensuite de penser que si la Providence l'eut placé dans les mêmes circonstances que cet homme plus pécheur que lui, si elle ne lui eût pas donné des grâces plus abondantes, il se fût peut-être laissé emporter à des excès plus criminels. Les deux considérations, de la concuspiscence qu'il sent, et de la grâce qu'il éprouve ; de la concupiscence qui le porte au mal, et de la grâce qui seule le retient dans le bien ; de la

(1) Tu autem quis es, qui judicas proximum. *Jac. IV*, 13.

concupiscence à laquelle il a tant de peine à résister, et de la grâce à laquelle il trouve tant de difficulté à correspondre, ces deux considérations le retiennent dans l'humilité, et l'empêchent de s'élever au-dessus de ceux qui, moins favorisés de la grâce, plus excités par la concupiscence, commettent de plus grands péchés que lui. Ainsi l'humilité consiste, non à méconnaître ce qu'on a au-dessus des autres, mais à ne pas s'en glorifier, et à en rapporter l'honneur non pas à soi, mais à Dieu. Voyez le plus parfait modèle de l'humilité, se réjouir du haut degré de gloire où elle est élevée ; mais parce que le Seigneur a daigné jeter un regard sur la bassesse de sa servante, et qu'il a plu au Tout-Puissant de faire en sa faveur de grandes choses (1).

Cette humilité intérieure, toute parfaite qu'elle est, n'est cependant pas suffisante ; il faut qu'elle se manifeste dans les paroles : et sur ce second genre d'humilité, les préceptes de l'Evangile et les maximes du monde sont d'accord. L'homme qui se vante, ne sent pas qu'il va directement contre son but. Il cherche l'admiration, et il ne trouve que le mépris. Il veut se rendre important, et il se rend ridicule. Il est étonnant que le dégoût qu'inspire la jactance étant aussi universel. la jactance soit aussi commune. Comment se fait-il que les critiques et les railleries qu'on entend faire de tous côtés des hommes vaniteux ne corrigent point les vaniteux ? On s'arroge le droit que l'on refuse à son prochain, parce qu'on se croit plus parfait que lui. On blâme ses frères de se donner des louanges, parce qu'on croit qu'ils ne les méritent pas ; on se les donne à soi-même, parce qu'on s'en juge digne.

Il est une autre manière de se louer, plus adroite, et non moins répréhensible. On ne se nomme pas ; mais on se laisse apercevoir. On ne fait pas d'éloges de ses bonnes actions ; mais on a soin de les faire connaître. On ne se vante pas d'avoir de bonnes qualités ; mais on exalte les qualités qu'on croit avoir, et on prétend encore être modeste quand on exerce sa vanité. Il est rare que ce raffinement d'orgueil trompe

(1) Magnificat anima mea Dominum : et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. Quia fecit mihi magna qui potens est. *Luc*, *I*, 46-49.

les hommes. Le leur propre les rend clairvoyants sur celui des autres. Mais espère-t-on tromper aussi Dieu ? Je connais leur jactance, dit-il à son prophète (1). Et peut-on croire qu'il ne la condamne pas ?

Enfin, la troisième branche de l'humilité est celle des actions. C'est celle-là dont parle spécialement Jésus-Christ, lorsqu'il dit : *Allez occuper la dernière place*. Ce précepte n'a pas seulement son application aux repas et aux assemblées, il s'étend aux diverses circonstances de la vie, il réforme la manie de primer, qui est un des sentiments les plus communs et les plus dangereux parmi les hommes. Une providence infiniment sage a distribué la société en une multitude de classes, et c'est cette différence graduée des rangs, depuis le chef qui la régit, jusqu'au moindre de ses membres, qui fait son harmonie, sa prospérité, et sa sûreté. Mais au mépris de ses vues bienfaisantes, à la ruine du bien public, chacun, mécontent du poste où il a été placé, ne songe qu'à s'en tirer. L'occupation universelle est de s'agrandir et de s'élever. On jalouse les égaux, on rivalise les supérieurs. Les prétentions diverses se croisant et se heurtant sans cesse, vont porter, dans toutes les parties de la société, le trouble et la confusion. Hélas ! cette déplorable fureur de contraster avec les classes au-dessus de soi, et de vouloir s'y associer, n'a-t-elle pas été une des causes les plus efficaces de notre révolution ?

Mais est-il donc défendu de maintenir son rang ? Le supérieur est-il obligé de se ravaler au-dessous de ceux qui lui sont subordonnés ? Est-il tenu d'exposer sa dignité au mépris ? Et n'est-ce pas aussi une confusion de rangs préjudiciable, quand les classes se confondent par l'anéantissement des prérogatives qui les distinguent ? N'exagérons rien. Le maintien des distinctions sociales, nécessaire à l'ordre public, ne peut pas être contraire à l'Évangile. L'Église compte dans ses fastes un grand nombre de personnages, et qui, dans des rangs élevés, se sont sanctifiés par la pratique de l'humilité, qui, en s'abaissant, ont toujours su se faire respecter. La dignité et l'affabilité ne sont pas opposées ; elles se donnent même mutuellement un nouveau prix. La dignité se fait chérir en se rendant affable ; et l'affabilité, révérer en se

(1) Ego scio, ait Dominus, jactantiam ejus. *Jerem. XLVIII.* 30.

tenant digne. Sans affabilité, la dignité devient hauteur; sans dignité, l'affabilité dégénère en bassesse. Le sens de ce précepte, *allez occuper la dernière place*, n'est donc pas que les supérieurs, sortant de leur état, aillent dans toutes les occasions se placer au-dessous de leurs inférieurs. L'objet du Sauveur est de réprimer l'orgueilleuse ambition de s'élever par ses manières et ses prétentions au-dessus de la classe où l'on est placé par son état. Il défend principalement de chercher à primer parmi ses égaux; et c'est surtout entre eux qu'il ordonne d'aller, au lieu d'affecter les premières places, se mettre au dernier rang. Les supérieurs peuvent aussi tirer de ce commandement une leçon importante. C'est de faire sentir leur prééminence, non par une fierté qui les ferait détester, mais par une modestie et une bienfaisance qui les fassent aimer; de combler par leur douceur et leur bonté l'intervalle qui les sépare de leurs inférieurs, et de n'oublier jamais le sage précepte de l'Ecclésiastique : Plus tu es grand plus montre-toi humble en toutes choses, et tu trouveras grâce devant Dieu (1).

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur l'ambition

PAR M. ROY

Le saint Évangile, qui doit être sans cesse l'objet de notre étude et de nos méditations, ne nous présente pas toujours son divin auteur au milieu des fonctions d'un ministère pénible et laborieux ; il ne nous le montre pas toujours environné d'une multitude qui se presse sur ses pas pour recueillir les paroles de vie et de salut qui sortent de sa bouche, parcourant les campagnes et les déserts, pénétrant dans les villes et les synagogues pour expliquer aux peuples les principes sublimes de ses préceptes. L'Esprit-Saint a voulu, ce semble, nous conserver le souvenir des actions les plus sim-

(1) Quanto magnus es, humilia et in omnibus, et coram Deo invenies gratiam. *Eccli. III*, 20.

ples et les plus communes, en apparence, de la vie du Sauveur, afin de nous apprendre à sanctifier toutes nos œuvres, en faisant de ses salutaires instructions la règle de nos mœurs et de notre conduite.

Dans l'évangile que vous venez d'entendre, nous le voyons se rendre à un repas où il avait été convié, au milieu d'une assemblée nombreuse de pharisiens qui s'efforcent d'obscurcir l'éclat de ses vertus et de ses miracles: il est témoin de leur orgueil, de leur application à s'attribuer tous les honneurs, à occuper les places les plus éminentes et les plus distinguées ; car, tel fut toujours l'esprit de ces faux sages de vouloir étendre partout leur domination, et d'affecter dans toutes leurs démarches une supériorité qui en laissant apercevoir toute la faiblesse et toute la corruption de leur cœur, contribuait néanmoins à nourrir et à fortifier les vaines illusions de leur ambition. Pour réprimer leur orgueil et leur faire sentir toute l'injustice de leurs prétentions, quels moyens va employer le Fils de Dieu ? Dans un exemple particulier, il leur adresse une leçon générale ; et dans la parabole de ce festin des noces où il veut que la modestie et une humble retenue leur fassent choisir les dernières places, il comprend tous les âges, toutes les conditions, toutes les circonstances de la vie où l'humilité doit réprimer nos désirs ambitieux : *Cum invitatus fueris ad nuptias, recumbe in novissimo loco.* (*Luc., XIV, 10.*) Maxime qui dut paraître révoltante à ces esprits superbes et jaloux des honneurs du monde que Jésus-Christ se proposait d'instruire, maxime qui n'est pas plus suivie et plus respectée de nos jours quoiqu'elle soit bien capable de réformer nos mœurs, et de nous conduire à la pratique de cette sainte et salutaire humilité sans laquelle il ne peut exister de vraies et solides vertus. Depuis l'éclat qui environne le trône, jusqu'aux conditions les plus obscures, il n'est point d'homme qui n'aspire à un rang plus distingué que celui où l'a placé la Providence, et qui ne dise avec le premier des superbes : J'agrandirai mes vues, je braverai tous les obstacles, j'aplanirai toutes les difficulté, et je m'élèverai au faîte des honneurs : *Ascendam super altitudinem. (Isa., XIV, 14.)* Et cependant, mes frères, de quels désordres cette passion coupable n'avait-elle pas été jusqu'ici le principe, et qui de nous pourrait calculer les maux qu'el-

le produit encore tous les jours dans la société ? Voilà ce qui m'engage en ce moment à la combattre et à employer toute la force de la parole sainte pour vous déconvrir combien elle est criminelle dans ces motifs et dans la recherche des moyens qu'elle met en œuvre, pour affermir son triomphe. (Et si le temps me le permettait, j'ajouterais qu'elle est odieuse dans l'usage de l'autorité.) Mon Dieu ! venez au secours de mes faibles lumières dans un sujet qui convient sous tant de rapports aux circonstances et aux lieux où nous vivons, car quoiqu'aucune partie de l'univers ne soit exempte des ravages de l'ambition, il est vrai de dire que c'est surtout dans cette capitale, autour du palais de nos rois, qu'elle exerce son empire avec plus d'audace et de persévérance, C'est làqu'elle forme de plus vastes projets, qu'elle fait mouvoir de plus puissants ressorts, et où par là même il est plus difficile de l'attaquer et de la détruire. C'est pour préserver cet auditoire de ses funestes maximes, que j'implore l'assistance de vos lumières par l'intercession de la plus humble des vierges. *Ave, Maria,* etc.

S'il est vrai, mes frères, comme nous l'avons démontré la dernière fois que nous sommes monté dans cette chaire, que toute puissance vienne de Dieu *(Rom., XII, 1)*, il est vrai aussi qu'il n'y a que Dieu qui soit vraiment et absolument grand par lui-même. Toute grandeur extérieure à Dieu n'existe qu'avec dépendance et par rapport aux hommes, c'est-à-dire pour leur avantage et leur utilité, et on ne pourrait rien concevoir dans le monde de plus odieux et de plus injuste qu'une fortune qui devient fière et arrogante à mesure qu'elle s'élève, puisque être grand pour dominer est le privilége de l'Être suprême, et que le partage de la créature est de dominer pour servir. Écoutez, dit la Sagesse, vous qui commandez à la multitude, et qui voyez avec complaisance un peuple nombreux soumis à vos ordres, écoutez les leçons que je vous adresse : *Prœbete aures vos qui continetis multitudinem.* (*Sap.*, VI, 3.) Vous avez reçu la force et la puissance du Très-Haut pour être les dispensateurs de ses bienfaits ; images de la divinité sur la terre, vous n'êtes élevés au-dessus des autres que pour les rendre heureux par vos bienfaits et vertueux par vos exemples. L'usage légitime de votre autorité est de faire respecter le nom du Seigneur, d'assurer le

règne de la vertu, de secourir et de protéger l'innocence contre l'oppression du vice. Quiconque fait servir à ses passions le privilége de l'impunité dont jouit la grandeur renverse l'ordre de la Providence, il sera l'horreur de ses semblables, et au dernier des jours, où toute puissance humaine sera effacée, le maître suprême ne le distinguera des inférieurs qu'il aura asservis à ses caprices que pour lui réserver un jugement plus sévère : *Judicium durissimum his qui præsunt*, *Sap.*, VI, 6.) et pour lui préparer des châtiments plus rigoureux : *Potenter tormenta patientur.* (*Ibid.*, 7.) Le christianisme, bien loin de restreindre l'étendue de ces devoirs, a voulu au contraire les affermir et les rendre plus indispensables. Ouvrez l'Évangile, mes frères, et vous verrez Jésus-Christ, votre maître et votre libérateur, prendre la qualité de serviteur et d'esclave, et nous apprendre que le Fils de Dieu n'est point descendu sur la terre pour être servi, mais pour servir les autres et pour se consacrer sans relâche à leur bonheur et à leur sanctification : *Non ministrari sed ministrare et animam suam dare pro multis.* (*Matth.*, XX, 28.) Et certes en donnant un tel exemple au monde, il pouvait bien employer les préceptes pour réprimer dans les maîtres de la terre tout esprit d'orgueil et de domination, et pour dire à tous les hommes dans la personne de ses disciples : Que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le ministre et le serviteur de ses frères. Plus votre rang semble vous en distinguer, plus vous devez vous en rapprocher par le zèle et la douceur, et user à leur égard de modération et de charité : *Qui major est inter vos fiat sicut minister.* (*Ibid.*, 26 27.) Voilà le précis de cette morale évangélique, qui doit conduire et sanctifier toutes les conditions.

Voilà la règle qui a dirigé les sentiments et la conduite de ces âmes vraiment grandes et généreuses qu'on a vues élevées aux honneurs par des voies droites et légitimes ; bien loin de rechercher les fonctions publiques et de se laisser éblouir par le faux éclat qui les environne, la défiance de leurs propres lumières et la connaissance de leurs devoirs n'y apercevaient que des inquiétudes de la vie et des écueils pour la vertu. On les a vues d'abord résister aux sollicitations, se dérober aux poursuites et aux instances, refuser même des dignités auxquelles la voix publique les appelait.

Et lorsqu'on parvenait à faire violence à leur modestie, et que la nécessité de servir l'Église ou la patrie paraissait seule excuser à leurs yeux le consentement qu'ils donnaient à leur élévation, c'est alors qu'on les voyait s'intéresser avec zèle, se consacrer, se dévouer tout entiers au bonheur de ceux que la Providence avait confiés à leurs soins, parce qu'une religion sage et éclairée avait gravé dans leur cœur ce principe contre lequel tous les écarts de l'ambition ne sauraient jamais prescrire : qu'un homme revêtu d'une dignité particulière n'est plus à soi, mais que c'est un sujet destiné de Dieu pour le service et l'utilité de ses semblables. *Qui major est inter vos*, etc.

Voilà parmi tant d'autres exemples d'une modération chrétienne, ce qui servait de règle et de maxime à ce saint évêque d'Hippone qui, bien loin de se prévaloir d'une des premières dignités de l'Église à laquelle il avait été élevé, n'y trouvait que des motifs pour s'humilier et pour s'instruire. Mes frères, se plaisait-il à dire souvent à son peuple, c'est pour moi que Dieu m'a fait chrétien, mais c'est pour vous qu'il m'a constitué évêque de son Église, et si j'étais assez injuste et assez téméraire pour me glorifier des honneurs qui m'environnent, j'attirerais sur moi toute la rigueur des vengeances célestes. *Quod christiani sumus, propter nos est, quod autem præpositi propter vos.* C'est ainsi, continuait ce saint Docteur, que Dieu a trouvé le secret de tempérer l'inégalité des conditions de la vie, d'ôter au faible tout sujet de se plaindre et de murmurer dans leur abaissement, et aux grands tout prétexte de s'enorgueillir et de dominer dans leur élévation. Si j'ai l'avantage d'être quelque chose dans le monde, c'est un engagement à n'y être rien pour moi-même, afin d'y être tout pour les autres ; s'ils me rendent l'obéissance sous un rapport, je suis leur sujet sous un autre, et je manquerais à la justice qui leur est due, si je ne me dévouais encore davantage pour eux qu'ils ne doivent se dévouer pour moi. *Quod christiani*, etc., *quod autem præpositi propter vos.*

C'est cette morale toute divine qui a fait dans tous les temps les hommes vraiment grands ; c'est elle qui est la source de cette noble émulation qui agrandit les cœurs, qui bannit des charges publiques la mollesse et l'indolence, qui place la piété dans les devoirs, qui donne aux souverains et

aux États des hommes précieux en tout genre, des magistrats sages et actifs, des juges éclairés et intègres, des guerriers distingués par l'honneur et la fidélité, à l'Église des pontifes irrépréhensibles et savants dans la loi du Seigneur ainsi que le désire l'apôtre, des pasteurs vigilants sur leur troupeau, conservateurs zélés des saines doctrines, de la pureté des mœurs des droits du sanctuaire. Ah ! mes frères, dans les hommes qui savent goûter une morale aussi chrétienne et aussi sainte, les honneurs mériteront toujours notre estime et notre vénération. Celui qui est placé au-dessus des autres par le pouvoir de faire du bien, qui préfère le plaisir de rendre heureux ses semblables à l'éclat frivole qui ne flatte que la vanité, est le modèle le plus parfait de l'être suprême, et son élévation, bien loin d'exciter les plaintes et la jalousie, remplit tous les cœurs de respect et de reconnaissance. C'est pour nous, qu'à l'exemple du Roi-Prophète, il est sans cesse environné des soucis et des inquiétudes qui accompagnent son autorité, pour nous qu'il renonce aux douceurs de la vie privée pour soutenir le fardeau des affaires publiques : *Tribulatio et angustiæ invenerunt me.* (*Psal.* CXVIII, 143.) Aimable dépendance ! heureuse subordination ! vous serez toujours chères à nos cœurs, puisqu'en faisant la gloire de nos maîtres, vous assurerez notre repos et notre félicité.

Mais, chrétiens, ne nous le dissimulons pas, ils sont bien rares ces hommes qui dans l'exercice de leurs charges s'appliquent à rappeler par leurs bienfaits le souvenir du Dieu dont ils sont les images, et il est un autre motif bien différent de l'amour du bien public qui dirige la plupart des hommes dans la recherche des honneurs ; ils ne les regardent que comme des distinctions glorieuses qui les élèvent au-dessus des autres, et ils n'envisagent pas les devoirs pénibles et les écueils qui les environnent ; ils ne veulent parvenir au pouvoir que pour dominer avec plus d'empire, usurper tous les hommages, aggraver le joug de l'obéissance par la hauteur et pour commander autant d'égards et de ménagements pour leurs vices que pour leur personne. Autorité injuste et odieuse, et dont on ne saurait trop dévoiler les funestes systèmes, puisqu'elle renverse l'ordre établi par le Créateur, qu'elle rend inutile la puissance de faire le bien, qu'elle dégrade et qu'elle avilit l'homme en l'assujettissant sans relâche à ses intérêts et à ses passions.

Et c'est cependant, mes frères, cette autorité cruelle et barbare qui détermine tous les jours les démarches de l'ambitieux : le désir d'intimer des ordres, de dicter des lois à ses semblables est le seul ressort de ses agitations et de ses intrigues. Séduit par l'éclat et le prestige qui environnent la grandeur, il n'y découvre d'autres priviléges que le faste, la mollesse et la licence; il ne voit dans les hommes qui possèdent les dignités que des maîtres dont la puissance est redoutable, dont les erreurs sont respectées, dont les excès sont légitimés par les éloges de l'adulation. Aveuglé par cet appareil flatteur, il y attache son âme tout entière, les travaux et les soins inséparables des fonctions publiques échappent à ses regards, l'étude et la réflexion qui pourraient rectifier ses jugements, lui faire apprécier toute l'importance et toute l'étendue de ses devoirs, se dirige et s'épuise sur des avantages frivoles, et tandis qu'il se croit libre et indépendant, il ne s'aperçoit pas qu'il est plus contraint et plus asservi que les infortunés qui gémissent sous ses lois.

De là ces désirs insatiables, ces projets toujours renaissants, cette inquiétude amère qui troublent sans cesse le cœur de l'ambitieux et qui lui ravissent ce repos et cette paix que procure la vertu ; il ne jouit ni de sa gloire, ni de sa prospérité, et pour satisfaire une seule passion, il s'expose à devenir la proie de toutes les autres passions. Comme il ne se propose d'autre but que l'élévation, son orgueil veut sans cesse dominer davantage et se faire jour à travers tous les obstacles, tout ce qui l'environne produit dans son âme les sentiments les plus pénibles : le mérite le blesse, les succès de ses compétiteurs excitent sa jalousie, leur supériorité le révolte et il s'abandonne à la plus sombre mélancolie s'il ne parvient pas à réunir tous les suffrages et tous les honneurs. Voyez Aman au milieu de la cour d'Assuérus ; il est assis sur les marches du trône, son opulence égale celle de son maître, il dispose à son gré des titres et des faveurs ; mais Mardochée, abandonné à la porte du palais, refuse de fléchir le genou devant lui, et par la douleur qu'il en ressent, il devient malheureux au milieu de tout ce qui peut faire la félicité humaine. O ambition ! s'écrie ici saint Bernard, par quelle fatalité arrive-t-il qu'étant le supplice d'un cœur où tu exerces ton empire, il n'est cependant point d'homme à qui tu ne

plaises et qui ne se laisse surprendre à l'attrait flatteur que tu lui présentes : *O ambitio, quomodo omnes torquens, omnibus places!*

Ah ! mes frères, si nous n'étions pas aveuglés par les dehors spécieux et séduisants des prééminences du siècle, si nous étions témoins de tout ce qui se passe dans le secret de la vie de ces hommes égarés par l'ambition, qui sont forcés de parcourir des voies si dures et si pénibles pour arriver à un terme qui ne les établit pas dans une situation moins laborieuse, ni plus tranquille, quelle que soit leur fortune, qui de nous voudrait la demander et l'acheter à un tel prix ? et surtout si nous faisions réflexion à la bassesse des moyens qu'il faut mettre en œuvre pour faire réussir cette passion que le monde se plaît à soutenir et à relever comme le vice des grandes âmes, qui de nous ne la regarderait comme le caractère le plus marqué des âmes viles et méprisables ?

Car ne pensez pas que dans l'homme ambitieux et entreprenant, la justice des moyens supplée au défaut de rectitude et de pureté dans les motifs ; en vain les lois sacrées de l'honneur viendront-elles se joindre au langage touchant de la religion pour lui rappeler qu'il n'est qu'un moyen légitime de parvenir aux charges, qui est de s'en rendre digne, que puisque les distinctions ne sont établies que pour l'intérêt et l'utilité publics, ceux-là seuls ont droit d'y aspirer qui sont capables de remplir cette distinction par un mérite supérieur, des talents reconnus, des lumières proportionnées aux besoins et aux avantages de la société dont ils doivent se proposer le bonheur. A ses yeux la religion et l'honneur ne sont que de vains noms, toutes les voies lui paraissent sûres et légitimes dès qu'elles peuvent le conduire à la fortune ; il cherche à s'affermir sur la terre, dit le prophète, en passant d'un crime à un autre crime : *Confortati sunt in terra quia de malo ad malum egressi sunt.* (*Jer.*, IX, 3.) L'espérance du succès suffit pour justifier à ses yeux la honte des moyens, et l'iniquité qui l'élève est pour lui une vertu qui le distingue et l'ennoblit. L'intrigue, la cabale, l'adulation, l'infamie, le dirai-je ? n'ont rien d'indigne pour son cœur, il n'y a que la concurrence du mérite qui l'aigrit et le révolte, et dans le délire qui le poursuit, il éprouverait moins de regret de laisser périr les affaires publiques entre ses mains, que de les voir

soutenues et affermies par les soins et les talents d'un homme de bien. *Confortati sunt in terra*, etc.

L'Évangile nous offre un exemple bien frappant de la bassesse qui accompagne les démarches de l'ambitieux dans cette mère insensée qui, remplie des idées de grandeurs et de prospérités temporelles que les Juifs attachaient à la qualité de Messie, demanda au Libérateur d'Israël que ses enfants soient assis un jour dans les premières places de ce royaume imaginaire. Sans consulter les desseins de Dieu, sans craindre d'exciter les plaintes des autres apôtres, sans examiner si ceux qui lui inspirent un si vif intérêt sont dignes de remplir ces places distinguées, elle emprunte un langage flatteur et rampant; elle sollicite, elle supplie, elle adore : *Adorans et petens.* (*Matth.*, XX, 20.) C'est qu'en effet, mes frères, la flatterie est inséparable de l'ambition : il faut pour parvenir ménager les passions de ses protecteurs, et s'insinuer dans leurs bonnes grâces par de lâches complaisances, lorsqu'on ne peut mériter leurs suffrages par les talents et la vertu ; il faut supporter des caprices, essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et se condamner à la plus honteuse servitude, avant de faire sentir aux autres tout le poids de ses mépris et de son orgueil : *Adorans et petens.* Ce n'est pas assez de distribuer les éloges et de répandre un encens sacrilége aux pieds des idoles du siècle ; pour participer plus sûrement à leurs grâces, il faut devenir leur complice et leur imitateur, partager leurs désordres, répandre dans leur esprit des soupçons injurieux contre le mérite et la vertu ; il faut exciter leur envie et armer son bras pour servir leurs vengeances.

Ah ! mes frères, si les bornes d'un discours pouvaient me permettre de donner assez d'étendue à mes réflexions, il me serait facile de vous faire apercevoir dans les traits qui forment le tableau de tous les siècles, que rien n'est capable d'arrêter les cœurs que domine l'ambition. Tantôt vous verriez cette passion artificieuse se couvrir du voile auguste de la religion, emprunter le langage et l'extérieur modeste de de la piété pour cacher la noirceur de ses desseins, et pour séduire avec plus d'assurance ces âmes droites et simples que la sincérité met moins en garde contre la fraude et l'hypocrisie. Tantôt plus audacieuse et plus entreprenante, vous

la verriez porter partout la confusion et le désordre, s'applaudir des troubles publics, de la ruine des familles, commander ouvertement les meurtres et les trahisons, allumer le flambeau de la discorde et accoutumer les cœurs aux horreurs du carnage. Vous verriez un spectacle encore plus déchirant : les dignités les plus saintes et les plus redoutables devenir le prix de l'intrigue et des sollicitations humaines, l'ambition ouvrir les portes du sanctuaire et envahir avec scandale l'héritage du Seigneur : *Hæreditate possideamus sanctuarium Dei.* (*Psal.* LXXXII, 13.) Grand Dieu ! de quels excès cette passion ne sera-t-elle pas la source, puisqu'elle a pu avilir les ministres du Dieu des pauvres et des humbles, et subjuguer des hommes destinés à détruire l'empire de toutes les passions !

Mon Dieu ! ouvrez donc aujourd'hui nos cœurs à l'onction touchante de votre grâce, et pour rectifier nos jugements sur les honneurs du siècle, faites-nous bien comprendre qu'ils ne sont qu'illusion et que vanité, et que l'éclat séduisant qui les accompagne est si rapide que souvent il n'attend pas le moment de la mort pour s'évanouir ; car combien d'hommes qui dès cette vie même, au moment où ils se croyaient le plus affermis, ont entendu cette parole de notre évangile si désolante pour une âme ambitieuse : Cédez votre place à un autre et retirez-vous : *Da huic locum !* (*Luc.*, XIV, 9.) Épargnez-nous de telles humiliations, ô mon Dieu, en dissipant par les lumières de votre Évangile, les erreurs dans lesquelles la corruption du monde pourait nous entraîner, et ne permettez pas que des honneurs périssables nous ravissent cette gloire immortelle que vous nous réservez dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

XVII[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. XXII, v. 34-46).

En ce temps-là, les Pharisiens s'approchèrent de Jésus ; et l'un d'eux, docteur de la loi, l'interrogea pour le tenter : Maître, quel est le grand commandement de la loi ? Jésus lui dit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le premier et le plus grand commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux commandements se rattachent toute la loi et les prophètes. Or, les Pharisiens étant assemblés, Jésus les interrogea, disant : Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ? Ils lui répondirent : De David. Il leur répliqua : Comment donc David l'appelle-t-il en esprit, son Seigneur, disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds ? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ? Et personne ne pouvait lui rien répondre, et, depuis ce jour, nul n'osa plus l'interroger.

HOMÉLIE

Sur l'amour de Dieu et du prochain

PAR M. RICAUD.

Diliges.
Vous aimerez. *Matth.* XXII. v. 37.

Voilà, dans un seul mot, chrétiens auditeurs, l'abrégé de tous nos devoirs, et tout le précis du christianisme. C'est ce qui fait la différence de l'ancienne loi avec la nouvelle. L'ancienne était une loi de crainte, la nouvelle est une loi d'amour. Celle-là ne formait que des esclaves, celle-ci n'engendre que des enfants. La première devait finir, la seconde est éternelle. Il n'appartenait donc qu'à Jésus-Christ de promulguer une loi si sainte. C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans notre évangile. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette loi d'amour sort, pour ainsi dire, du milieu de l'envie même. Les pharisiens, voulant tenter Jésus-Christ, à leur ordinaire, lui députent un des leurs qui lui fait cette demande : Maî-

tre, quel est le plus grand commandement ? Jésus-Christ répond : Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces ; voilà le premier et le plus grand commandement; et voici le second, qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ce double précepte. C'est de cet important objet que je vais vous entretenir aujourd'hui, mes très-chers frères. Quels sont les caractères de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, c'est ce qui va faire le sujet et le partage de cette homélie

PREMIER POINT.

Nécessité et caractères de l'amour de Dieu.

Dieu est un être infiniment parfait, qui réunit toutes les vertus en lui-même dans le souverain degré : nous devons donc l'aimer par justice. Il nous a créés et rachetés, et nous tenons de lui tout ce que nous possédons, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce : nous devons donc l'aimer par reconnaissance. Enfin, il peut seul faire notre bonheur, et nous ne pouvons être heureux qu'en lui et avec lui dans ce monde comme dans l'autre : nous devons donc l'aimer par intérêt. Voilà les trois motifs qui nous portent à l'amour de Dieu : la justice, la reconnaissance et l'intérêt. Le premier est le plus parfait, parce qu'il ne considère que Dieu en lui-même ; le second est moins parfait que le premier, parce qu'il considère Dieu en nous ; le troisième est le plus imparfait des trois, parce qu'il ne se rapporte proprement qu'à nous-mêmes. Ces trois motifs sont renfermés dans ces paroles de notre évangile : *Diliges Dominum Deum tuum;* Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu.

C'est le Seigneur votre Dieu. *Dominum Deum tuum ;* vous devez donc l'aimer, premièrement par justice. Le cœur de l'homme est fait pour aimer ; il ne peut vivre sans aimer. Mais tout ce qui l'entoure n'est pas véritablement aimable, et rien ne peut le satisfaire pleinement. Les honneurs le fatiguent, les plaisirs le troublent, les richesses lui échappent, les amis même le trahissent, aucune créature ne saurait le fixer. Tournons-nous donc vers l'objet souverainement aimable, le seul digne d'être aimé, l'assemblage de toutes les

perfections. Sa bonté, sa puissance, sa sagesse et sa beauté sont infinies, et sans mélange d'aucun défaut. C'est le plus tendre des pères, le meilleur de tous les maîtres, l'époux le plus accompli. Il est au milieu de nous, et nous ne le connaissons pas ; il nous aime, et nous ne l'aimons pas. Qu'heureuse est l'âme qui ne voit et ne cherche que Dieu en toutes choses. Que malheureux est celui à qui Dieu ne suffit pas ! Il faudrait parcourir tout le monde en criant partout : Dieu n'est pas connu, Dieu n'est pas aimé ! A peine au milieu de cette multitude innombrable d'hommes aveugles et insensibles, trouve-t-on encore quelques âmes fidèles qui connaissent et qui aiment Dieu. Tel a été l'esprit des saints dans tous les siècles ; tel était celui du prophète David, lorsqu'il disait : Je bénirai le Seigneur en tout temps, et sa louange sera toujours dans mon cœur et dans ma bouche. Tels étaient les sentiments du grand Augustin, lorsqu'il s'écriait: Je vous ai connu trop tard, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, et trop tard je vous ai aimée. C'est l'amour pur, la charité parfaite, qui supplée à tout, même au baptême et à la pénitence ; c'est ce feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et qu'il désire devoir allumer partout. C'est aimer Dieu à cause de lui-même, par raison, par devoir et par justice. Premier motif.

Secondement, c'est le Seigneur, votre Dieu. *Dominum Deum tuum ;* vous devez donc l'aimer par reconnaissance. Jetez les yeux autour de vous ; voyez tout ce que Dieu a fait pour vous conserver la vie qu'il vous avait donnée ; ces campagnes parées de fleurs et de fruits ; la terre et les animaux qui la couvrent ; l'air et les oiseaux qui le peuplent ; la mer et les poissons qui l'habitent. Levez vos têtes, et considérez le ciel avec les astres qui y brillent, pour vous éclairer le jour et la nuit. Voilà ce que Dieu a fait pour vous dans l'ordre de la nature. Mais que de bienfaits plus grands encore dans l'ordre de la grâce ! Cette religion, aussi ancienne que le monde et plus durable que lui, montrée de loin à l'ancien peuple, manifestée au peuple nouveau, se rapportant tout entière à Jésus-Christ ; cette Église qui nous conserve sa parole, ces sacrements qui nous communiquent sa grâce, que de prodiges pour le salut de chacun de nous ! Il ne faudrait que considérer attentivement l'image d'un Dieu crucifié, que

la religion nous présente, pour nous pénétrer de reconnaissance. C'est aux pieds de cette image que les saints allaient rallumer sans cesse le feu de l'amour divin dont leur cœur était embrasé. Mais qu'arrive-t-il ? tous ces grands objets nous laissent froids et insensibles. Le spectacle de la nature ne produit pas plus d'effet sur nous, qu'il n'en produisait sur les païens, à qui saint Paul reproche de n'avoir pas connu Dieu dans ses créatures. L'image même d'un Dieu crucifié ne saurait fondre la glace de nos cœurs ; de sorte que Jésus-Christ pourrait bien dire de lui ce qu'il disait de l'ancien peuple : J'ai tendu les bras pendant toute la nuit vers une nation incrédule et rebelle. O hommes aveugles et ingrats, qui vous piquez pourtant d'avoir un si bon cœur, ne sera-ce donc que pour Dieu que vous ne rougirez pas de manquer de reconnaissance ?

Enfin, c'est le Seigneur, votre Dieu. *Dominum Deum tuum;* vous devez donc l'aimer par intérêt. Franchissez les bornes étroites du temps ; transportez-vous dans l'éternité. Voyez, d'un côté, les brasiers éternels destinés à ceux qui sur la terre n'auront pas aimé Dieu ; voyez, de l'autre, les couronnes immortelles qu'il prépare à ceux qui l'auront aimé. Eh ! quoi, Seigneur, s'écrie saint Augustin, fallait-il donc de si grandes peines et de si grandes récompenses pour engager les hommes à vous aimer ? Quel enfer plus terrible que celui de ne pas vous aimer ! Partout où vous êtes, vous portez le ciel avec vous. La vertu trouve même sur la terre son bonheur à vous aimer ; et le vice, privé de votre amour, commence son enfer ici-bas. O hommes aveugles et insensés, en refusant d'aimer un Dieu si aimant et si aimable, quels malheurs n'attirez-vous pas sur vos têtes coupables, et de quels biens ne vous privez-vous pas !

Voilà donc, chrétiens auditeurs, les différents motifs qui doivent nous porter à aimer Dieu, et les différents amours qui en résultent. D'abord un amour servile, qu'engendre la crainte des peines que Dieu prépare à ceux qui ne l'auront pas aimé ; ensuite un amour mercenaire, à la vue des récompenses ineffables que Dieu destine à ceux qui l'auront aimé ici-bas ; un amour reconnaissant, que le spectacle des bienfaits de Dieu, répandus dans toute la nature, touche et fait remonter jusqu'à leur auteur ; un amour compatissant, qui s'at-

tendrit en méditant sur ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour sauver nos âmes ; enfin, un amour pur, qui prend son vol jusqu'à la divinité même, se perd dans le sein de Dieu, et qui, s'oubliant lui-même entièrement et oubliant toutes les créatures, ne voit et ne cherche que Dieu en toutes choses. Tels sont les différents motifs et les différents amours renfermés dans ces paroles de notre évangile : *Diliges Dominum Deum tuum ;* vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

Quant à l'étendue du précepte de l'amour de Dieu, l'Évangile nous dit que nous devons l'aimer de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toutes nos forces, c'est-à-dire de tout notre pouvoir, et suivant toutes nos facultés. Or, je trouve que Dieu a donné trois choses à l'homme : la raison, la loi et la grâce. La raison nous fut donnée dans Adam, la loi par Moïse, et la grâce par Jésus-Christ. Or, ces trois choses demandent de nous, chacune un amour particulier. La raison, qui nous montre Dieu souverainement aimable, demande de nous un amour de préférence, qui nous le fasse aimer au-dessus de tout. La loi, qui nous enseigne la volonté de Dieu, demande de nous un amour de plénitude, qui nous fasse observer avec soin tout ce qu'il ordonne, et éviter tout ce qu'il défend. Enfin, la grâce qui nous élève à la dignité d'enfants de Dieu et de frères de Jésus-Christ, demande de nous un amour de perfection, par lequel nous tâchions de nous rendre conformes à ce divin modèle. Amour de préférence, qui nous fasse aimer Dieu par-dessus tout ; amour de plénitude, qui nous fasse observer en toutes choses la loi de Dieu ; amour de perfection, qui tâche de correspondre à la dignité de son état par la grandeur de son amour. Voilà le sens de cette parole de l'Évangile : Vous aimerez Dieu de toutes vos forces. *Ex totis viribus tuis.*

Et d'abord, la raison demande que nous aimions Dieu d'un amour de préférence. Et quand je dis, mes frères, que la raison le demande, je ne prétends pas dire par là que la raison, livrée à elle-même et sans le secours de la grâce, puisse en venir jusqu'à aimer Dieu d'un amour de préférence : je tomberais dans l'erreur des Pélagiens, qui a été condamnée par l'Église. Mais j'entends seulement par là qu'il est parfaitement conforme à la raison d'aimer Dieu par-dessus tout, et d'un amour de préférence. En effet, puisque Dieu est notre

créateur, notre souverain maître, et notre dernière fin, qu'y a-t-il de plus juste et de plus raisonnable que de l'aimer par-dessus tout et préférablement à tout ? C'est bien ici le cas de répéter ce que disait l'archange saint Michel aux anges rebelles : Qui est semblable à Dieu ? *Quis ut Deus?* Voilà pourquoi Abraham, dans la loi de nature même, comprit qu'il devait sacrifier tout à Dieu et se mit en disposition de lui immoler Isaac, son fils unique, qu'il avait obtenu par miracle, et qui était destiné à être le chef d'un grand peuple ; montrant par là qu'il n'y a rien que nous devions préférer à Dieu. Or, si ce grand homme en fit tant dans la loi de nature même, qu'aurait-il fait, s'il eût vécu sous celle de l'Évangile, et qu'il eût entendu Jésus-Christ nous dire que celui qui ne hait pas son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, sa femme et ses enfants, ou quoi que ce soit au monde qui mette obstacle au précepte de l'amour de Dieu, ne mérite pas d'être son disciple. Voilà pourquoi saint Paul, animé de l'esprit de Jésus-Christ, s'écriait dans une de ses Épîtres : Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, la faim, ou la nudité, le péril, la persécution, ou l'épée ? Je suis sûr, ajoutait-il, que ni la mort, ni la vie, ni les mauvais anges, ni les fausses vertus, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la force, ni aucune autre créature ne pourra jamais nous séparer de la charité de Dieu, qui est en Jésus-Christ. Amour de préférence, amour qui condamnera une infinité de chrétiens, non-seulement ceux qui s'attachent à des choses illégitimes, et qui, quelque grandes qu'elles paraissent, sont toujours, relativement à Dieu, des choses de néant, mais encore ceux qui s'attachent à des choses d'ailleurs bonnes et honnêtes, mais qui s'y attachent avec excès : tant de pères et de mères qui aiment trop leurs enfants ; tant de personnes engagés dans les liens du mariage, ou dans ceux de l'amitié, qui s'aiment immodérément, et qui entendront un jour de la bouche de Jésus-Christ, ces terribles paroles : Celui qui aime quelque créature plus que moi, n'est pas digne de moi. Première qualité que doit donc avoir l'amour de Dieu, un caractère de préférence, qui nous est marqué dans ces paroles : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur. *Diliges... ex toto corde tuo.*

Secondement, la loi demande que nous aimions Dieu d'un

amour de plénitude. La raison dépravée par le péché ne suffisait plus pour connaître Dieu : il fallait qu'il nous donnât sa loi. Il nous l'a donnée par Moïse. Mais que demande de nous cette loi ? Elle demande que nous la connaissions et que nous l'observions. Voilà pourquoi Moïse disait aux Juifs de la méditer sans cesse, et que celui qui ne l'observerait pas, serait puni de mort. Voilà pourquoi Jésus-Christ lui-même nous assure qu'il n'est pas venu l'anéantir, mais l'accomplir ; qu'un seul iota et un seul point de cette loi ne passeront pas sans avoir leur accomplissement ; que celui qui manquera au plus petit point de cette loi, sera appelé très-petit dans le royaume du ciel, et que celui-là seul y sera grand, qui aura accompli toute la loi ; que si on l'aime on doit observer ses commandements. Voilà pourquoi saint Jean, le disciple bien-aimé, qui avait été formé à la charité à l'école même de Jésus-Christ, nous dit que, si quelqu'un pense aimer Dieu, sans observer ses commandements, il ment et la vérité n'est point dans lui. Voilà pourquoi enfin l'apôtre saint Jacques ajoute : Celui qui viole un seul précepte de la loi, est coupable de toute la loi ; parce qu'il manque à la charité qui est l'âme et l'esprit de la loi ; et de même que celui qui rejette un seul point de la croyance chrétienne, quoiqu'il croie tous les autres, n'a point du tout la foi ; de même celui qui n'observe pas un seul point de la loi chrétienne, quoiqu'il observe tous les autres, n'a point du tout la charité. Amour de plénitude, qui condamnera bien des chrétiens, qui se tranquilisent dans leurs désordres, sous le vain prétexte de quelques fausses vertus. Celui-là ne ravit pas le bien d'autri ; mais il est impudique. Cet autre est chaste, mais il est médisant. Celui-ci n'attaque jamais son prochain ; mais il conserve de la haine contre ceux qui l'attaquent lui-même. L'un prétend être honnête homme ; mais il n'est pas chrétien. L'autre est dévot en apparence ; mais il n'est pas charitable. Quelques-uns croient qu'il suffit d'observer les commandements de Dieu, sans se mettre en peine de garder ceux de l'Église, oubliant cette parole de saint Augustin : Que celui-là n'aura jamais Dieu peur père, qui n'aura pas eu ici-bas l'Église pour mère. Tout autant de gens qui entendront de la bouche de Jésus-Christ, ces foudroyantes paroles : Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas, je ne vous ai même jamais connus. Amour de plénitude, qui exige donc que nous

étudions sans cesse la loi de Dieu, pour y conformer toute notre conduite, et qui nous est marqué par ces paroles : Vous aimerez Dieu de tout votre esprit. *Diliges... ex tota mente tua.*

Enfin, la grâce demande que nous aimions Dieu d'un amour de perfection. La loi, sans la grâce, nous dit saint Paul, ne servirait qu'à nous rendre plus coupables, en nous faisant connaître le mal, sans nous donner la force de l'éviter. Voilà pourquoi Jésus-Christ est venu établir la loi de grâce, qui dans le saint baptême, nous a rendus les enfants de Dieu, les frères et les membres de Jésus-Christ, les temples vivants du Saint-Esprit. Mais on demandera plus, nous dit l'Évangile, à celui à qui on a plus donné. Un chrétien, nous disent les Pères, doit être un autre Jésus-Christ. De là ces maximes de l'Évangile qui nous ordonnent de renoncer à tout et de nous renoncer nous-mêmes ; de combattre les ennemis de notre salut, qui sont le démon, le monde et la chair ; de porter notre croix, d'y vivre et d'y mourir avec Jésus-Christ. De là ces paroles de notre divin Maître à ses disciples : Vous avez entendu dire aux anciens : Vous ne tuerez point ; et moi, je vous dis : Vous ne vous mettrez point en colère contre votre frère. On vous a dit : Vous ne commettrez point d'adultère ; et moi, je vous dis : Vous ne regarderez point une femme avec un mauvais désir. Il a été dit à vos pères : Vous ne vous parjurerez point ; et moi, je vous dis : Vous ne jurerez point du tout, mais vous vous contenterez de dire, cela est, ou cela n'est pas. Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent ; et moi, je vous dis de ne point résister au mal ; si quelqu'un vous donne un soufflet sur une joue, présentez-lui l'autre ; si quelqu'un veut vous faire un procès pour avoir votre robe, donnez-lui votre manteau ; si quelqu'un veut vous obliger à faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille. Enfin, on vous a dit : Aimez ceux qui vous font du bien ; et moi, je vous dis : Aimez ceux qui vous font du mal, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent : afin que vous soyez les enfants de votre père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en aurez-vous? les païens ne le font-ils pas? Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. Voilà l'Évangile,

mes frères, sur lequel nous serons jugés. Je sais qu'il y a en cela certains conseils qui n'obligent pas en tout temps ni toute sorte de personnes; mais je dis néanmoins, que nous sommes tous appelés à la perfection à cause de notre vocation au christianisme. Tout chrétien doit être parfait dans son état. Il y a une chasteté pour le mariage, comme il y en a une pour le célibat. On doit être détaché au milieu des richesses mêmes, et vivre au milieu du monde, comme n'en étant pas. Voilà l'esprit de notre sainte religion. Amour de perfection, qui condamnera une infinité de chrétiens qui vivent dans le sein de l'Église comme d'honnêtes païens, qui ont des mœurs toutes mondaines, qui pensent presque que l'Évangile ne les concerne pas, qui en regardent les maximes comme de pieuses exagérations, et qui se mettent fort peu en peine de les étudier et de les connaître. Ames malheureuses, nous dit saint Jean dans son Apocalypse, qui seront pesées dans la balance, et qui ne seront pas trouvées de poids, et qui seront reléguées avec les fornicateurs et les impies. Amour de perfection, qui nous est marqué par ces paroles : Vous aimerez Dieu de toutes vos forces. *Diliges Dominum ex totis viribus tuis.*

Voilà, chrétiens, les motifs qui doivent nous porter à aimer Dieu, et l'étendue que nous devons donner à cet amour. C'est le Seigneur, *Dominum;* l'Être par excellence et infiniment parfait; nous devons donc l'aimer par justice. C'est un Dieu, *Deum,* qui nous a créés par sa puissance, et rachetés par son amour; nous devons donc l'aimer par reconnaissance. Il est nôtre, *tuum,* il se donne à nous ici-bas par sa grâce, il se donnera un jour éternellement dans sa gloire; nous devons donc l'aimer pour nos plus chers intérêts. Voilà les motifs de l'amour de Dieu; mais en voici la mesure. La raison nous dit que Dieu est souverainement aimable; nous devons donc l'aimer par dessus tout : amour de préférence, qui nous est marqué par ces paroles : Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur. *Diliges... ex toto corde tuo.* La loi est l'espression de la volonté de Dieu; nous devons donc l'observer tout entière, si nous l'aimons; nous devons l'étudier sans cesse, pour n'en omettre aucune partie : amour de plénitude, qui nous est marqué par ces paroles : Vous aimerez Dieu de tout votre esprit. *Diliges... ex tota*

mente tua. Enfin, la grâce est un état de perfection ; nous devons donc aimer Dieu d'une manière proportionnée à la grâce qu'il nous a faite : amour de perfection, qui nous est marqué par ces paroles : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de toutes vos forces. *Digitos... ex totis viribus tuis.*

Voilà le premier et le plus grand de tous les commandements. *Primum et maximum mandatum.* Le premier, parce qu'il est la source de tous les autres. La charité, nous dit saint Grégoire pape, est la racine du christianisme, dont tous les autres commandements ne sont que les branches ; c'est de cette racine que viennent ordinairement les feuilles, les fleurs et les fruits de toutes les vertus. C'est le plus grand de tous les commandements. *Maximum*, parce que c'est le seul qui survivra à tous les autres. Ici-bas, nous dit saint Paul, nous avons la foi, l'espérance et la charité ; mais la foi finira, quand nous verrons ; l'espérance, quand nous posséderons ; la charité seule ne finira point. Tels sont les caractères de l'amour de Dieu, que Jésus-Christ est venu nous enseigner dans notre Évangile. Écoutons maintenant ce qu'il nous dit de l'amour du prochain : sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Nécessité et caractères de l'amour du prochain.

Dieu, en nous commandant de l'aimer, aurait pu nous ordonner de n'aimer aucun autre que lui ; mais il ne l'a pas voulu. C'est le propre de l'amour de chercher à se communiquer. La charité, cette vertu qui vient du ciel et qui y retourne, compose de tous les saints une seule famille, dont Dieu est le chef, et dont tous les fidèles sont les membres. Voilà pourquoi Jésus-Christ dans l'Évangile, nous recommande si souvent de nous aimer les uns les autres. Il appelle ce commandement, son commandement nouveau, la marque à laquelle on reconnaîtra ses vrais disciples. Il ne leur parle d'autre chose le jour de la dernière cène, et, sur le point de les quitter, il termine le discours qu'il leur fait alors, par cette belle prière qu'il adresse à son Père, et dans laquelle il lui demande que tous les fidèles soient unis entre eux, comme le Fils et le Père le sont dans l'éternité. Aussi cet esprit d'union et de charité fut-il dans tous les temps l'esprit des vrais fidèles. Saint Jean, le disciple bien-aimé, ne par-

lait d'autre chose aux chrétiens d'Éphèse, lorsqu'il se rendait à leurs assemblées ; et les premiers chrétiens étaient si unis entre eux, qu'au rapport des écrivains de cette époque, ils semblaient n'avoir tous qu'un cœur et qu'une âme. Il est vrai qu'insensiblement cet esprit de charité s'est affaibli et s'est presque éteint parmi nous : les haines, les dissensions, les discordes, ont pris la place de l'union et de la paix. Mais l'Église nous rappelle toujours à notre origine ; et c'est ce qu'elle fait aujourd'hui dans notre évangile. Après nous avoir montré les caractères de l'amour de Dieu, elle nous enseigne quels sont les caractères de l'amour du prochain. Redoublez d'attention, mes frères : c'est Jésus-Christ lui-même qui va continuer à vous instruire, en vous montrant ici quel doit être le motif, l'étendue et la règle de l'amour que nous devons à notre prochain.

Et d'abord, le motif est ce qui rend les actions bonnes ou mauvaises. Si je fais, par exemple, l'aumône par charité, elle est bonne ; si je la fais par vanité, elle est mauvaise. Un bon motif même, suivant qu'il est ou naturel ou surnaturel, donne aux actions qui en résultent une bonté ou naturelle ou surnaturelle. C'est cet œil dont nous parle Jésus-Christ dans l'Évangile, qui, s'il est obscur, obscurcit tout le corps, et s'il est clair, communique à tout le corps sa lumière. Or, d'après ce principe, quel doit être le motif de l'amour que nous devons avoir pour notre prochain ? Jésus-Christ nous l'enseigne d'abord dans notre évangile : Le second commandement, nous dit-il, est semblable au premier. *Secundum autem simile est huic.* Pesons attentivement ces paroles. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont semblables, et en quoi ? En ce qu'ils viennent de la même source, qu'ils produisent les mêmes effets, et qu'ils conduisent à la même fin. Ils viennent de la même source : ces deux préceptes sont fondés sur la volonté de Dieu. Le Seigneur donna deux tables à Moïse : l'une renfermait les commandements qui ont rapport à Dieu, et l'autre ceux qui ont rapport au prochain. Les préceptes gravés sur ces deux tables ne font qu'une seule loi, qui est la loi de Dieu. Ils produisent les mêmes effets, c'est-à-dire la sanctification de l'homme. On ne peut aimer Dieu, sans aimer le prochain, qui est son image, et on ne peut aimer véritablement le prochain, sans aimer Dieu, qui est son auteur et

sa fin dernière. Et de là, j'ajoute que ces deux commandements nous conduisent tous à la même fin, qui est de posséder Dieu. On ne peut entrer dans le ciel sans la charité; c'est la vertu qui couronnera toutes les autres, et qui rendra les saints heureux pendant toute l'éternité. On peut même dire que ces deux amours n'en forment qu'un seul qui se termine à Dieu, puisque plus on aime Dieu, plus on aime le prochain, qui est son portrait et son image. Motif d'aimer le prochain pour Dieu, qui condamnera la conduite d'une infinité de chrétiens et de chrétiennes qui ne s'aiment qu'eux-mêmes, en paraissant aimer les autres. Et ne croyez pas, mes frères, que je veuille seulement parler ici de ces amours profanes et illégitimes, dont la droite raison suffit pour nous faire comprendre l'égarement, et dont l'idée seule souillerait la sainteté du sujet que je vous prêche. Combien d'autres amours, honnêtes en apparence, que le monde ne condamne pas, et que la religion rejette ! Ces amours de sympathie, qui ne sont fondés que sur une conformité d'opinions, de caractères et d'humeurs ; ces amours de vanité, qui semblent nous approprier les qualités remarquables de la personne que nous aimons ; ces amours d'intérêt, où l'on ne recherche que son propre avantage dans tous les sentiments qu'on paraît avoir pour son prochain. Amours si communs dans le monde, mais qui ne sont pas des amours chrétiens, parce qu'ils ne sont fondés que sur l'amour-propre, et non sur l'amour de Dieu ; amours par conséquent qui n'ont aucun droit aux récompenses éternelles promises uniquement à la charité chrétienne, qui aime le prochain pour Dieu, et d'un amour aussi pur que Dieu lui-même. *Secundum autem simile est huic.*

L'étendue du précepte de la charité envers le prochain, est renfermée dans ces paroles : Vous aimerez votre prochain. *Diliges proximum tuum.* Ce mot prochain comprend d'abord tous les hommes sans distinction : les étrangers comme les parents, les amis comme les ennemis, tous ont droit à notre charité. Et comment oserions-nous faire des exceptions, où Jésus-Christ n'en a pas fait ? Tous les hommes sont frères dans Adam ; ils le sont bien plus étroitement encore dans Jésus-Christ. Je sais qu'il y a un certain ordre à garder dans la charité, et que ceux qui nous touchent de plus près ont

des droits plus particuliers à notre amour; mais aucun n'en est formellement exclu. La vraie charité embrasse tous les hommes ; elle hait le vice, sans haïr les vicieux. Mais quoi, me direz-vous, un infidèle, un barbare, un libertin, un scélérat, tous ces monstres que la terre enfante pour la honte et le malheur de l'espèce humaine, sont-ils compris dans l'idée de prochain, et ont-ils des droits à notre charité ? Oui, mes frères, et en voulez-vous une preuve sans réplique ? C'est Jésus-Christ lui-même qui va vous la donner. Interrogé par un pharisien sur ce qu'on devait entendre par le mot de prochain, il lui répond par l'exemple d'un Samaritain charitable qui a compassion d'un Juif malheureux, abandonné des siens et couvert de plaies, et qui, malgré la diversité, malgré l'antipathie même de leurs religions, ne laisse pas de lui rendre tous les bons offices qui sont en son pouvoir. Jésus-Christ, après nous avoir proposé cet exemple, nous dit : Allez et faites de même ; nous montrant par ces paroles qu'aucune différence de culte ni de religion ne doit mettre des bornes à la charité que nous devons avoir. Et j'appuie avec plaisir sur cet exemple, mes frères, pour détruire l'opinion de quelques-uns qui s'imaginent que l'Église, en s'élevant contre les erreurs, s'élève aussi contre les personnes. Non, mes frères, l'Église a reçu un double dépôt des mains de Jésus-Christ : le dépôt de la vérité et le dépôt de la charité. Elle conserve fidèlement l'un et l'autre ; et en condamnant comme elle le doit, tout ce qui est contraire à la vérité, elle ne nous enseigne pas moins, à l'exemple de son divin chef, tout ce qui est conforme à l'esprit de paix et de charité ! Étendue de la charité, qui condamnera un jour une infinité de chrétiens qui entretiennent dans leurs cœurs des haines et des aversions opposées à la sainteté du christianisme. Et prenez garde, chrétiens, que les mêmes causes qui produisent dans le monde les amitiés mondaines, y produisent aussi les inimitiés et les dissensions. Il y a des haines d'antipathie, de vanité et d'intérêt, comme il y a des amitiés de sympathie, d'intérêt et de vanité. Tant il est vrai que les mêmes passions produisent souvent des effets contraires. Il n'y a que la religion qui puisse réformer notre cœur, en réprimant ses passions et en réglant ses inclinations. Elle le fait par le précepte de la charité. Elle nous montre Jésus-Christ même

dans la personne de notre prochain, regardant comme fait à lui-même tout le bien ou tout le mal que nous aurons fait à nos frères. Qu'y a-t-il de plus propre à régler nos amitiés et à réprimer nos haines ? Si nous voyons Jésus-Christ dans notre prochain, nous ne nous arrêterons plus à l'homme, mais nous nous élèverons jusqu'au Dieu qui l'a formé. Toutes les différences d'opinion, de caractère, d'intérêt et de conduite, n'en mettront plus dans nos affections, et nous donnerons ainsi à notre charité toute l'étendue qu'elle doit avoir, pour être une charité véritablement chrétienne. *Diliges proximum tuum.*

Il n'y a rien, chrétiens auditeurs, de plus difficile à régler que l'amour du prochain. Cela vient de ce que nous nous aimons trop nous-mêmes. Mais qu'a fait Jésus-Christ ? Par un trait digne de sa sagesse, il s'est servi de cet amour de nous-mêmes, pour en faire la règle et la mesure de notre charité envers les autres. Vous aimerez, nous a-t-il dit, votre prochain comme vous-même. *Sicut teipsum.* Je trouve dans cette règle simple et facile, le moyen d'éviter tout ce qui est contraire à la charité que nous devons à notre prochain, de pratiquer tout ce qui y est conforme, et de remplir tous nos devoirs, non-seulement les uns envers les autres, mais même envers toute la société.

Et d'abord, ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous, c'est le moyen simple et facile d'éviter tous les péchés contraires à la charité envers le prochain. Prenons pour exemple la médisance, ce péché tout à la fois si commun et si funeste. Nous ferait-il plaisir qu'on contrôlât nos actions, qu'on envenimât nos intentions qu'on exagérât nos torts, qu'on jetât du ridicule sur toute notre conduite ? Non, certes. Ne le faisons donc pas aux autres, puisque nous ne voudrions pas qu'on nous le fît à nous. *Sicut teipsum.*

En second lieu, faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fît à nous, c'est le moyen simple et facile de pratiquer toutes les vertus qui ont rapport à la charité envers le prochain. Prenons pour exemple l'aumône, cette vertu tout à la fois si nécessaire et si négligée. Si nous étions pauvres, ne nous ferait-il pas plaisir; qu'on nous visitât dans nos maladies, qu'on nous assistât dans nos besoins, qu'on essuyât

nos pleurs, qu'on partageât nos peines ? Oui, sans doute. Eh ! bien, faisons-le donc aux autres, puisque dans le même cas nous voudrions qu'on nous le fît à nous. *Sicut teipsum.*

Enfin, se mettre à la place les uns des autres, c'est le moyen simple et facile de remplir tous nos devoirs, soit généraux soit particuliers, d'être bon citoyen, bon magistrat, bon père, bon époux, bon maître, bon domestique. Que voudrions-nous qu'on fît à notre égard, dans tel état et dans telle place ? Eh ! bien, faisons-le à l'égard des autres, et tous nos devoirs sont remplis. *Sicut teipsum.* Amour du prochain comme soi-même, précepte qui condamnera une infinité de chrétiens qui n'aiment qu'eux, qui sont exigeants pour tout ce qu'ils s'imaginent leur être dû, et injustes dans tout ce qu'ils prétendent souvent n'être pas dû aux autres. Funeste égoïsme, qui a étouffé parmi nous la charité, et que Jésus-Christ étouffera lui-même un jour, par ces seules paroles de notre évangile : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. *Diliges proximum tuum sicut teipsum.*

Voilà, chrétiens, le grand précepte de la charité qui consiste à aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même. Toute la loi et tous les prophètes, nous dit Jésus-Christ, se réduisent à ce double commandement. Les prophètes nous enseignent ce qu'il faut croire, et la loi ce qu'il faut faire. Qui a la charité, sait tout ce qu'il faut savoir, suivant cette maxime de saint Augustin : Donnez-moi quelqu'un qui aime, et il comprendra tout ce que je dis. *Da amantem, et sentit quod dico.* Qui a de la charité, fait bien tout ce qu'il fait, suivant cette parole du même Docteur : Aimez, et faites ce que vous voudrez. *Ama, et fac quod vis.*

Mais inutilement nous flatterions-nous de connaître le grand précepte de la charité, si nous ne connaissions pas Jésus-Christ qui est venu l'annoncer aux hommes. Voilà pourquoi ce divin Sauveur termine notre évangile par cette demande qu'il fait aux pharisiens : Que pensez-vous du Christ ? de qui sera-t-il fils ? Ils lui répondirent : de David. Pourquoi donc, leur dit-il, David, qui doit être son père, l'appelle-t-il son Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite ? Et ils ne surent que lui répondre. Pour nous, éclairés de la foi, nous répondons que Jésus-Christ est tout à la fois le Fils de Dieu et le

fils de l'Homme. Comme homme, il est le fils de David : mais comme Dieu, il est son Seigneur. Et voilà, mes frères, ce qui doit nous pénétrer de reconnaissance. Il ne fallait rien moins qu'un Dieu fait homme, pour nous apprendre à aimer Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes. Comme Dieu, il donne un prix infini à tous les actes d'amour que nous faisons pour Dieu ; comme homme, il regarde comme fait à lui-même tout ce que nous faisons pour notre prochain. Ainsi, c'est dans Jésus-Christ même et dans Jésus-Christ seul, qu'il faut aller étudier le grand précepte de la charité.

Divin Sauveur, Fils du Dieu fait homme, pour l'amour de Dieu et pour l'amour des hommes, apprenez-nous à vous aimer. *Doce nos amare*. En vous aimant, nous aimerons Dieu qui est notre Père, nous aimerons les hommes qui sont nos frères ; et nous mériterons ainsi de vous aimer tous ensemble pendant la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ explique les grands commandements de la loi, et confond les pharisiens.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Les pharisiens ayant appris que Jésus avait imposé silence aux sadducéens se rassemblèrent entre eux ; et l'un d'eux qui était docteur de la loi, lui fit, pour le tenter, cette question : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ?

Qu'un docteur de la loi, chargé par état de l'enseigner aux autres, ignorât quel était le premier des préceptes, ou même eût des doutes sur ce point essentiel, cela seul doit paraître étonnant. Mais ce qui l'est beaucoup davantage, c'est que la question faite au divin Sauveur fût devenue de son temps parmi les Juifs, un sujet de controverse. Nous apprenons des saints Pères qu'un grand nombre de docteurs, spécialement de la secte des pharisiens, regardaient comme le premier des commandements l'obligation d'offrir à Dieu les sacrifices prescrits par la loi. Ils plaçaient l'essentiel de la religion dans l'extérieur ; ils faisaient plus de cas de l'action matérielle,

que du sentiment dont elle émane, et s'occupaient beaucoup plus de nettoyer les mains que de purifier le cœur. Nous voyons le divin Sauveur leur en faire le reproche dans plusieurs circonstances, et il n'y a que trop d'occasions où on peut répéter de sa part de semblables réprimandes. Il n'y a pas de systèmes, quelque déraisonnables qu'ils soient, que l'homme adonné aux vices n'imagine pour les justifier. En corrompant le cœur, la passion aveugle l'esprit. Quand on parcourt les erreurs sur la morale, condamnées en divers temps par l'Église, on s'étonne qu'il y ait eu des hommes assez dépourvus de raison pour les soutenir. Ne voyons-nous pas tous les jours dans la société, des personnes jouissant d'une réputation de sens et de lumière, produire les opinions les plus déraisonnables selon qu'elles favorisent leurs intérêts et leurs passions ? En nous examinant nous-mêmes, ne trouverons-nous pas qu'il nous arrive souvent de chercher des arguments captieux, pour diminuer, pour pallier, pour justifier nos défauts et nos fautes ? Quelquefois même ce n'est pas tout à fait de mauvaise fois qu'on se livre à ces dangereux sophismes. Ce que l'homme impartial regarde en pitié, et trouve un prétexte absurde, paraît à l'insensé une apologie complète. Parmi ces pharisiens, dont le système de perfection nous semble si insensé, il y en avait sans doute, qui de bonne foi étaient convaincus de leur innocence et de leur haute vertu. Il existe parmi nous de ces pharisiens qui sont parvenus à accommoder leurs consciences à leurs désirs, et qui s'endorment tranquillement sur la foi des systèmes qu'ils se sont forgés. C'est l'état le plus funeste où puisse tomber le pécheur, que d'arriver au point de justifier à ses yeux son péché. L'opinion que nous nous formons de nos devoirs, ne les change pas. Ce n'est point sur la loi que nous nous serons faite, c'est sur celle que Dieu nous a donnée, que nous serons jugés. Les fausses interprétations de la loi que nous aurons forgées, au lieu de nous absoudre, deviendront de nouveaux sujets de condamnation. Et quelle ressource reste dans le crime à celui qui est au point de n'en avoir plus de remords ? Comment concevra-t-il le désir d'une conversion, dont il ne sent pas le besoin ? Pourquoi travaillerait-il à se retirer d'un précipice, où il ne croit pas être tombé ? Ce n'est qu'au moment où il s'aperçoit de son égarement, que

le voyageur s'efforce de regagner le bon chemin. Craignons de tomber dans le déplorable état d'une fausse conscience. Défions-nous de tous les raisonnements qui tendent à nous faire trouver juste, ce que nous trouvons agréable. Occupons-nous d'observer la loi, plus que de la discuter. Gardons-nous de considérer avec une méticuleuse curiosité jusqu'où s'étendent ses préceptes, quelles en sont les limites. L'intérêt qui nous conduit à cet examem, nons y égare immanquablement. La loi de Dieu est claire à celui qui y cherche franchement des règles, et non des excuses; des principes pour se bien conduire, et non des sophismes pour justifier sa mauvaise conduite ; qui l'étudie dans la vue de faire tout ce qui est ordonné, et non de se permettre tout ce qu'il ne trouvera pas strictement interdit. Il peut, il est vrai, se trouver des circonstances qui présentent des doutes, qui fassent hésiter entre des devoirs qui paraissent contraires. Dans ces conjonctures rares, l'homme raisonnable et vertueux préfère constamment le parti plus probable à celui qui l'est moins, le plus sûr au plus agréable ; et il prend conseil, non de son cœur intéressé à le tromper, mais de personnes sages et éclairées.

Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le premier et le plus grand commandement.

Après cette décision formelle du divin Maître, nous ne pouvons plus être dans l'incertitude des pharisiens, sur le plus grand commandement. Tout chrétien convient sans difficulté, que ce qui est le plus impérativement prescrit de la part de Dieu c'est de l'aimer. La première leçon dont on instruit notre enfance, c'est que nous sommes sur la terre pour connaître Dieu, et pour l'aimer. Ce sont deux choses inséparablement unies. Il est impossible d'aimer Dieu, si on ne le connaît pas. Et comment, en le connaissant, peut-on s'empêcher de l'aimer ? tout ce qui détermine notre amour pour quelques-uns de nos semblables, se trouve réuni en Dieu d'une manière bien plus éminente. Aimons-nous nos amis pour leurs qualités ? Mais sont-elles comparables à celles que nous admirons dans lui ? Est-ce à raison de l'amitié qu'ils nous montrent, que nous chérissons les hommes ? Quelle amitié aussi tendre, aussi constante que celle dont Dieu ne cesse de nous

donner les témoignages les plus touchants, et que ne peuvent altérer même nos offenses réitérées? Sont-ce enfin les bienfaits qui nous attachent à ceux de qui nous les recevons? C'est là ce qui doit exciter le plus vivement notre amour pour Dieu. Peut-il y avoir quelque proportion entre ce que nous lui devons, et ce que nous pouvons devoir aux hommes? Nous chérissons les parents qui nous ont donné la naissance; il nous a donné l'existence. Nous sommes pénétrés de reconnaissance pour ceux qui nous ont fait quelques sacrifices; il s'est sacrifié pour nous : et par quel terrible sacrifice il nous a rachetés ! Nous sommes touchés de sensibilité pour les préférences dont nous sommes l'objet; à combien d'autres il nous a préférés pour nous faire naître dans le sein du christianisme, pour nous placer au milieu de son Église ! Nous rougirions d'être ingrats des dons qu'on nous a faits; que de grâces plus précieuses que ces vains dons ne nous a-t-il pas accordées ! Au dehors tout nous prêche l'amour de Dieu; au dedans tout nous l'inspire. C'est une honte pour notre esprit, qu'il soit nécessaire de lui prouver le devoir d'aimer Dieu; pour notre cœur, qu'il ait besoin d'un précepte qui l'y excite. Si au lieu de nous prescrire de l'aimer, Dieu nous l'eût défendu; si en nous comblant de biens, il nous en eût interdit la reconnaissance, notre sensibilité murmurerait d'une défense si rigoureuse. Nous le trouverions injuste d'avoir mis dans notre cœur le sentiment de la gratitude, et de nous le défendre envers celui qui doit en être le premier objet. Mais au contraire, pour tant de biens qu'il nous fait, il ne nous demande d'autre retour que de l'aimer. La seule chose qu'il exige de nous, est celle à laquelle nous porte notre nature. Ce n'est pas pour lui qu'il a dicté ce précepte; qu'a-t-il besoin de notre amour? Que peuvent ajouter à sa gloire et à son bonheur, les faibles témoignages de notre reconnaissance ? C'est pour nous-mêmes qu'il nous ordonne de l'aimer. Son commandement est encore une marque de sa bonté. En l'aimant, nous aimons tous nos devoirs, en les aimant, nous les remplissons avec goût. L'amour de Dieu, en donnant à toutes les vertus le motif le plus touchant et le plus noble, en facilite l'exercice. Il rend agréable tout ce qui est recommandé; il fait exécuter avec joie tout ce qu'on doit acquitter par obligation, et il change en bonheur

la peine que l'on pourrait trouver à la pratique des devoirs.

En nous disant que nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, Jésu-Christ nous instruit de la manière dont il veut être aimé. Plusieurs interprètes, considérant séparément ces diverses expressions, ont cru y voir énoncées les diverses qualités que doit avoir notre amour pour Dieu ; mais sans entrer dans ces distinctions, nous pouvons, de l'accumulation de ces termes, conclure quelle doit être l'ardeur de notre charité. Nous devons aimer Dieu aussi vivement que nous puissions aimer. La mesure de notre amour, selon saint Augustin, est d'être sans mesure. Il est trop faible, s'il n'excède pas, s'il ne domine pas, s'il n'absorbe pas tous les autres amours.

Cet amour que nous devons à Dieu n'est pas de la même nature que celui dont nous sommes affectés pour nos amis ; ce n'est pas une effusion de tendresse ; c'est ce que les docteurs appellent un amour appréciatif, ou un amour de préférence. Que nous éprouvions pour nos frères des sentiments expansifs que nous ne ressentons pas pour Dieu, notre nature nous y excite, et son Auteur ne le défend pas. Ce n'est pas en cela que consiste l'amour qu'il exige de nous. Le préférer à toutes ses créatures ; préférer ses immenses bienfaits à ceux qu'elles peuvent nous procurer ; préférer le bonheur certain, infini, éternel, qu'il nous promet dans la possession de lui-même, aux plaisirs frivoles qu'elles nous font espérer dans leur jouissance; consentir à la perte de tout ce que nous chérissons, plutôt qu'à celle de ses bonnes grâces : voilà ce que c'est qu'aimer Dieu ; voilà ce qui rend son amour dominant et tel qu'il doit être. Et c'est ainsi, qu'en nous le rendant nécessaire, il nous le rend aussi facile.

Cet amour supérieur à tous les autres ne se borne pas à une simple spéculation de l'esprit. Un sentiment est bien faible, quand il ne produit aucun effet. Le premier et le principal que doit opérer en nous l'amour de Dieu, c'est que toutes nos actions en découlent, et s'y rapportent. Pour bien comprendre cette vérité, considérons que l'amour en général est notre plus puissant mobile. C'est la première et la plus forte de nos passions. On pourrait même dire qu'elle est notre unique passion, parce que toutes les autres, en dernière analyse, se résolvent en celle-là. Tous nos sentiments ont

pour cause un amour quelconque, et toutes nos actions procèdent de quelque sentiment. Quand il existe dans l'âme un amour dominant, c'est de celui-là qu'émanent presque tous les sentiments; c'est à celui-là que se rapportent la plupart des actions. Et vous le savez trop bien, vous qui avez été, ou qui êtes encore dominés par quelque attachement terrestre. De quelque genre que soit la passion qui vous tyrannise, elle est l'objet de vos pensées, le but de vos désirs, le mobile de vos démarches, le principe de vos actions. Vous agissez par elle et pour elle lors même que vous n'y pensez pas. Elle n'est pas toujours le terme que votre esprit se propose actuellement et distinctement, mais elle est continuellement votre motif secret et habituel. Ainsi un voyageur tend sans cesse vers le but de son voyage, quoiqu'il n'y fasse point une perpétuelle attention; il y rapporte tous ses pas, quoiqu'il n'en ait pas l'idée toujours présente. Si l'amour de Dieu est dans nous ce qu'il doit être; s'il est notre amour principal, notre amour supérieur, notre amour dominant, il doit donc produire le même effet. Et pourquoi l'amour de Dieu ne serait-il pas aussi actif, aussi efficace dans les justes, que l'est dans les pécheurs l'amour de la créature? Le rapport de toutes nos actions à Dieu, est la conséquence nécessaire de l'amour supérieur que nous lui portons. Penser à lui à chacune de nos actions, serait impossible: mais la disposition générale de les faire toutes en vue de lui, est possible, juste et nécessaire; et nous devons la manifester par des actes répétés de temps en temps.

Car il ne faut pas croire que l'amour de Dieu soit un sentiment stérile, qui reste enfermé dans l'âme, et qui ne se produise par aucun acte. Il nous est positivement ordonné, et c'est un second devoir que nous impose l'amour de Dieu, d'en renouveler fréquemment l'expression. L'Église a flétri de ses condamnations les corrupteurs de la morale, qui, sous prétexte que les temps de réitérer les actes d'amour de Dieu ne sont pas fixés par la loi, enseignaient que la loi n'oblige à les produire que de loin en loin. Un esprit raisonnable ne conçoit pas qu'une doctrine aussi perverse, aussi insensée, ait été proposée. Quoi! nous aimerions Dieu, nous l'aimerions par dessus toutes choses, et cet amour ne nous occuperait que rarement! Il serait le sentiment dominant dans notre

âme ; et nous laisserions s'écouler de longs intervalles sans y penser ! C'est abuser des termes, que d'appeler amour une telle indifférence. C'est réellement ne pas aimer Dieu, que de lui accorder seulement quelques moments éloignés les uns des autres. Est-ce donc une chose si difficile de témoigner à Dieu le sentiment dont on est animé pour lui ? Une pensée, un élan de la volonté, peuvent être des actes de charité. Celui dont l'oreille entend jusqu'à la préparation des cœurs (1) n'est pas sourd aux accents de leur amour. Notre bonheur dans le ciel sera de faire retentir sans intervalle et sans fin, les transports de notre charité. Rapprochons-nous de ce temps heureux, autant qu'il est en notre pouvoir. Ce que nous ne pouvons pas perpétuellement, faisons-le fréquemment. Qu'au moins dans les prières que nous adressons à Dieu, au commencement et à la fin de la journée ; que que dans la participation au saint sacrifice, que dans nos divers actes religieux, soit répétée l'expression de notre attachement. En satisfaisant notre cœur, nous l'exciterons encore. Car tel est l'heureux effet des actes de notre amour : en le faisant ressortir, ils l'augmentent ; ils en sont tout à la fois l'hommage et le véhicule ; en même temps qu'ils le manifestent, ils le réchauffent. C'est la flamme qui s'élève du brasier, et qui en le faisant briller, le ranime et le vivifie.

Le troisième effet que doit produire l'amour de Dieu, est l'observation de sa loi. Il y a entre ces deux choses une relation intime, une correspondance parfaite. L'amour de Dieu est le principe immanquable de l'observation de sa loi ; et l'observation de la loi est le signe certain de l'amour de Dieu. C'est Jésus-Christ lui-même qut nous déclare l'un et l'autre. Si vous me chérissez, observez mes commandements. Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime (2). Son apôtre favori, à qui il avait si bien appris à connaître la charité, nous le répète de sa part : La charité de Dieu consiste à marcher dans la voie de ses préceptes (3). Et c'est encore une conséquence immédiate et nécessaire de la nature et de l'étendue de l'amour divin. Puis-

(1) Præparationem cordis eorum audivit auris tua. *Psalm.*, XIX, 38.

(2) Si diligitis me, mandata mea servate... Qui habet mandata mea, et servat ea, ille est qui diligit me. *Joan.*, *XIV*, 15 *et* 21.

(3) Hæc est enim caritas Dei, ut mandata ejus custodiamus. I, *Joan. V*, 3.

qu'il est notre sentiment dominant, puisqu'il est le principe de nos actions, il doit donc nous inspirer les actions qui sont agréables à Dieu, et nous détourner de celles qui lui déplaisent. Et croirons-nous de bonne foi rapporter à Dieu, faire en vue de lui, et pour lui plaire, les choses qu'il défend ? Appliquons-nous cette règle ; jugeons-nous d'après elle : et par la manière dont nous observons la loi de Dieu, examinons si nous avons pour lui l'amour dont nous devrions être pénétrés.

Le second commandement est semblable à celui-là. Vous aimerez le prochain comme vous-même.

En prescrivant l'amour de Dieu et celui du prochain, Jésus-Christ n'ordonne pas le troisième, qui est l'amour de nous-mêmes. La raison en est simple : c'est qu'il n'a pas besoin d'être commandé. L'amour de soi-même est essentiel à l'homme : il fait partie de sa nature ; il est inséparable de son être. Une providence infiniment bienfaisante, a placé dans nous ce sentiment précieux, pour nous faire tendre sans cesse à la félicité qu'elle nous destine ; nous pouvons le pervertir, nous ne pouvons pas l'anéantir. Il dégénère quelquefois ; il ne s'affaiblit jamais. Notre corruption nous fait souvent chercher le bonheur où il n'est pas ; mais elle ne peut point aller jusqu'à nous ôter le désir du bonheur. C'est son bien que poursuit le pécheur dans les crimes qui le conduisent à son malheur éternel. C'est aussi son bien que cherche, et avec plus de raison le juste, dans les souffrances qu'il ambitionne. Il était inutile de nous obliger à un sentiment auquel nous sommes nécessités. Aussi, nous pouvons observer avec saint Augustin, que, si Jésus-Christ ne commande pas l'amour de nous-mêmes, il ne l'omet cependant pas. Il le suppose au contraire, puisqu'il nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous nous aimons (1). Mais il n'est pas nécessaire de le prescrire ; il faut le diriger. C'est ce qu'a fait le christianisme, en faisant rentrer l'amour de nous-mêmes, jusque-là égaré et sans règles fixes, dans le grand précepte de la charité. Comme cette vertu sublime a dans tous ses sentiments et dans tous ses actes Dieu pour principe et pour objet, notre

(1) De dilectione tua nihil dictum videtur ; sed cum dictum est : *Diliges proximum tuum tanquam teipsum*, simul et tui abs te dilectio non prætermissa est. *S. August. de Doctr. christ.* lib. I, cap. XXVI, n. 27.

charité envers nous-mêmes doit aussi se rapporter à Dieu. Nous devons nous aimer en vue de Dieu, et comme Dieu veut que nous nous aimions. Nous devons désirer le bonheur qu'il nous veut, le chercher où il le place. Il y a dans notre double charité envers Dieu et envers nous-mêmes, une admirable réciprocité. Nous aimons Dieu pour nous, et nous nous aimons pour Dieu. Nous l'aimons pour nous, puisque nous l'aimons comme notre bien suprême, puisque nous faisons de sa possession notre félicité éternelle. C'est cependant en même temps pour lui que nous l'aimons, puisque ce n'est pas pour un objet étranger à lui, et que c'est dans lui-même que nous faisons consister notre bonheur. Ainsi, nous aimons nos amis tout à la fois pour nous et pour eux, quand nous plaçons notre bonheur dans la jouissance de leur caractère, de leurs qualités, de choses, en un mot, qui ne sont pas étrangères à leurs personnes. Nous nous aimons aussi pour Dieu, soit parce que dans cet amour nous nous proposons Dieu pour motif et pour fin, soit parce que nous réglons ses démarches et ses effets sur la loi de Dieu.

Dans tout son Évangile, Jésus-Christ ne sépare jamais les deux préceptes de la charité : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Nous le voyons dans cette circonstance, où on ne l'interroge que sur un seul, affecter de réunir les deux. On lui demande quel est le premier commandement, et il se hâte de joindre le second au premier. Il nous montre par là que ces deux amours sont inséparables, et que l'on ne peut avoir ni la charité divine sans aimer le prochain, ni la charité fraternelle sans aimer Dieu. D'une part, croirons-nous que nous aimons Dieu, quand nous n'aimons pas ceux qu'il nous ordonne de chérir, qu'il chérit lui-même, jusqu'à donner pour eux son propre sang ? Celui, dit l'apôtre saint Jean, qui prétend aimer Dieu, sans aimer son frère, est un menteur ; car s'il n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit point (1) ? D'un autre côté, si nous n'aimons pas Dieu, est-il possible que nous ayons pour nos frères cet amour de charité qui se rapporte essentiellement à Dieu ? Le signe certain qu'on est attaché à Jésus-Christ ; le

(1) Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est. Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt, quomodo potest diligere ? *I Joan.*, *IV*, 20.

caractère auquel il veut qu'on reconnaisse ses vrais disciples c'est l'amour qu'ils ont les uns pour les autres (1). C'était dans les premiers temps à cette marque qu'on les distinguait. Voyez, disaient leurs persécuteurs eux-mêmes, étonnés et confondus de leur admirable union, voyez comme ils s'aiment entre eux (2).

Ne confondons pas les idées. Il y a entre les hommes des attachements qui ne se rapportent pas à Dieu ; il y en a même qui l'excluent. Mais, ni les premiers, ni surtout les seconds ne sont cet amour du prochain dont parle ici Jésus-Christ. Son second commandement, nous dit-il, est semblable au premier. Semblable dans son principe : c'est par un mouvement de la grâce que nous aimons Dieu ; c'est elle aussi qui répand dans nos cœurs la charité envers le prochain. Semblable dans son objet : nous aimons Dieu pour lui-même ; et pareillement nous aimons le prochain pour Dieu. Semblable dans sa nature : l'amour du prochain, qui nous est ordonné, de même que notre amour pour Dieu, n'est pas une tendresse de cœur, une effusion de sensibilité. Semblable dans ses effets : comme la charité envers Dieu nous fait désirer que son saint nom soit honoré, et nous fait travailler de tout notre pouvoir à sa gloire ; la charité envers le prochain nous oblige à souhaiter son bien, et à le procurer autant qu'il est en nous.

Ainsi, l'amour du prochain n'est pas une division, un partage de notre cœur entre Dieu et lui. Dans le prochain, c'est Dieu que nous aimons. Nous ressentons deux amours ; nous n'avons qu'une charité, puisque les deux affections tendent vers Dieu, l'une directement, l'autre indirectement, et en passant par le prochain. L'amour de nos frères est comme une surabondance de notre amour pour Dieu, qui, débordant de nos cœurs trop remplis, se reverse sur tout ce qui nous environne. Loin de préjudicier à l'amour de Dieu, il l'augmente encore ; puisque dans ce lien de charité générale nous trouvons de nouveaux motifs de bénir cette bonté paternelle, qui par notre union mutuelle cimente notre bonheur commun.

(1) In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. *Joan.*, *XIII*, 35.

(2) Vide, inquiunt, ut invicem se diligant. *Tertul. Apol.* cap. 39.

Il y a cependant entre la charité divine et la charité fraternelle une différence : c'est leur étendue. Il est écrit de Dieu seul, que nous l'aimerons de tout notre cœur, de toute notre âme, et de tout notre esprit. Il nous est ordonné d'aimer le prochain pour Dieu, et non Dieu pour le prochain. L'amour du prochain est subordonné à l'amour de Dieu, comme l'effet l'est à sa cause, et comme le moyen l'est à l'objet. Nous ne pouvons jamais, quoi que nous fassions, aimer Dieu comme il le mérite; et la règle de son amour est de nous efforcer toujours de l'aimer davantage. Mais l'amour du prochain a une mesure fixe et réglée, que Jésus-Christ nous donne ici, c'est de l'aimer comme nous-mêmes.

Admirons dans ce précepte, avec la bonté de Dieu, la profondeur de sa sagesse. Otez ce commandement, qu'est-ce que l'amour de nous-mêmes ? Quels en sont les effets ? C'est un sentiment qui nous isole, qui nous fait tout rapporter à nous, sans égard pour les autres, à leur préjudice même, quand cela nous est avantageux. Hors de la religion, l'amour de nous-mêmes n'est autre chose, dans notre nature corrompue, que l'égoïsme. Mais en faisant de cet amour que nous nous portons la règle et la mesure de celui qu'il nous prescrit envers le prochain, Dieu fonde l'amour du prochain sur l'amour de nous-mêmes. En attachant le bonheur qu'il nous destine au soin que nous aurons de procurer celui de nos frères, il nous astreint par notre propre intérêt à y travailler. Nous ne pouvons plus être heureux qu'en les rendant tels. Nous ne pouvons nous aimer véritablement sans les chérir. Ainsi, avec une sainte adresse, la sagesse suprême détruit l'égoïsme par cela même qui le produisait. J'ai bien plus d'intérêt à aimer mon prochain, qu'il n'en a à être aimé de moi. Il peut se passer de mon amour pour lui; mais je ne peux pas m'en dispenser. En lui faisant du bien, je m'en procure à moi-même beaucoup plus abondamment; et je ne puis lui nuire, sans attirer sur moi un mal bien plus considérable. La charité fraternelle est un commerce tout à mon avantage, où je reçois infiniment plus que je n'apporte.

Il faut prendre garde de se faire du précepte d'aimer le prochain comme nous-mêmes, des idées fausses qui le rendraient impraticable, peut-être même dangereux. En premier lieu il prescrit une égalité, non de sentiments, mais de

devoirs. Il nous est impossible, et par conséquent il ne nous est pas commandé de sentir pour la totalité de nos frères, ce que nous ressentons pour nous-mêmes. Aimer le prochain comme nous, consiste à le traiter comme nous nous traitons. Nous désirons pour nous le bonheur; nous devons pareillement le souhaiter à nos frères. Nous travaillons de tout notre pouvoir à l'acquérir; nous devons nous occuper avec le même zèle à le leur procurer. La pratique de la charité fraternelle est renfermée dans deux maximes qu'a consacrées l'Esprit Saint : Ce que tu ne veux pas qui te soit fait, prends garde de le faire à personne (1); tout ce que tu veux que les hommes fassent pour toi, fais-le pour eux (2). En second lieu, il ne faut pas croire que cette égalité de devoirs soit tellement absolue, qu'elle ne souffre pas de modifications. Il n'y a pas de circonstances où l'amour de nous-mêmes doive être exclusif; il s'en rencontre quelquefois où il peut être prépondérant. Dans le conflit entre nous et le prochain, dans l'impossibilité de procurer à nous et à lui le même bien, nous pouvons nous donner la préférence. Nous le pouvons, s'il s'agit de biens temporels; nous le devons, s'il est question de biens spirituels. Quelque sacré que soit le devoir de faire du bien à nos frères, celui de nous sauver lui est supérieur, puisque c'est pour nous sauver que nous devons lui faire du bien. La même loi qui nous ordonne de travailler à leur salut, nous défend d'y travailler au préjudice du nôtre. La charité envers nous-mêmes, qui, dans le cours ordinaire, est la mesure de la charité envers le prochain, en devient alors l'exception.

Il faut encore, dans l'exercice de la charité fraternelle, distinguer deux sortes de devoirs : les uns intérieurs, les autres extérieurs. Il peut se trouver des motifs légitimes qui, dispensent de ceux-ci : il n'y a jamais de raison qui empêche de remplir ceux-là. L'état de la fortune peut rendre impraticable l'aumône; celui de la santé, rendre les services impossibles; des devoirs d'état peuvent occuper ailleurs; un acte de charité peut se trouver incompatible avec un autre : mais les devoirs intérieurs sont toujours praticables. Il ne se trouve

(1) Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias. *Tob.*, IV, 16.

(2) Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis. *Matth.*, VII, 12.

jamais d'obstacle qui les arrête, d'incompatibilité qui les empêche. Ceux à qui nous ne pouvons pas faire de bien, nous pouvons leur en désirer. Si nous ne les assistons pas de notre fortune ou de nos services, nous pouvons les assister de nos prières. Ainsi, cette sublime vertu n'est jamais oisive ; elle est continuellement occupée du bonheur d'autrui. Ne confondons pas au reste les raisons légitimes qui font cesser les devoirs extérieurs de la charité, avec les prétextes trop souvent employés pour s'y soustraire. On a un rang à soutenir, des enfants à établir, à placer, des charges sur les biens à supporter. Toutes ces raisons ont de l'apparence. Elles seraient même assez justes, si ces dépenses indispensables étaient les seules auxquelles on se livrât. Mais tandis qu'on allègue ces motifs de nécessité pour justifier sa dureté envers les pauvres, on étale un faste inutile; on se permet un jeu scandaleux ; on paie chèrement les objets de ses passions Toutes ces raisons si spécieuses n'ont de poids que contre l'aumône. On se ruine en superfluités, en vanités, en crimes; et on se prétend autorisé par là à manquer de charité envers le prochain !

L'amour fraternel est, selon Jésus-Christ, un commandement nouveau qu'il nous a donné (1). Et cependant le même apôtre qui nous rapporte cette parole du Sauveur nous dit que c'est un précepte ancien que nous avons reçu dès le commencement (2). Il n'y a pas de contracdition dans les paroles saintes. La loi de nous aimer mutuellement, est ancienne quant à sa substance, et nouvelle quant à son étendue : Dieu l'avait primitivement gravée dans le cœur de l'homme. Les païens eux-mêmes l'ont connu, ce sentiment naturel, qui attache l'homme à l'humanité entière, et qui fait que rien d'humain ne lui est étranger. Mais dans la nature corrompue par le péché, il s'était affaibli, dégradé et presque effacé. L'intérêt personnel, ce funeste ennemi de tout bien public, quand il n'est pas dirigé par la religion, avait apporté tant de tempéraments, de modifications, d'exceptions, que l'amour du prochain était devenu borné à un petit nombre de personnes et d'effets. Ce n'était plus qu'un sentiment d'humanité, faible et

(1) Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem. *Joan.*, XIII. 34.

(2) Et nunc rogo te, domina, non tanquam mandatum novum scribens tibi, sed quod habuimus ab initio, ut diligamus alterutrum. II *Joan.*, 5.

resserré dans d'étroites limites. Jésus-Christ a paru ; il a fait don à la terre de la charité : et l'amour du prochain est rentré dans tout son domaine. Tous ces murs de séparation qu'avait élevés l'amour-propre, qui resserraient et divisaient l'amour général, ont été renversés. Le cœur de l'homme s'est dilaté ; il est devenu capable de contenir le genre humain tout entier. Il n'y a pas d'homme que le chrétien exclue de son amour, il n'y a pas de service qu'il excepte de sa bienfaisance. La charité est une dette éternelle qu'il paie sans cesse et qu'il n'acquitte jamais. Il en solde à chaque moment l'intérêt ; le capital reste toujours le même.

Et quelle est dont l'étendue des devoirs qu'impose la charité envers nos frères ? Jésus-Christ le déclare dans le discours touchant qu'il fit à ses apôtres après sa dernière cène, au moment de marcher à la mort : Mon précepte est que vous vous chérissiez mutuellement comme je vous ai chéris ; et il explique immédiatement après, en quoi consiste cet amour : Le plus grand effort de tendresse, est de donner sa vie pour ceux qu'on aime (1). L'apôtre de la charité développe encore plus ce raisonnement : Nous reconnaissons, dit-il, la charité dont Dieu nous a honorés, en ce qu'il a donné sa vie pour nous ; et nous, à son exemple, nous devons la donner pour nos frères (2). Nous devons à nos frères notre vie, non pas précisément pour l'immoler à leur service, mais pour l'y employer. Les occasions sont rares, où nous leur devons le sacrifice de notre existence ; mais celles qui nous obligent à une multitude d'autres sacrifices, sont très-communes. Le sentiment de l'amour est doux ; la pratique de l'amour est quelquefois pénible. S'il ne nous en coûtait rien pour aimer le prochain ; si nous ne nous gênions jamais pour le servir ; si jamais nous ne nous incommodions pour le secourir ; si nous ne nous relâchions jamais envers lui de nos prétentions et de nos droits ; si nous ne lui immolions jamais nos antipathies, nos rancunes, nos inimitiés, nos vengeances, quel mérite aurait donc notre charité ? Les hommes de tous les

(1) Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos; majorem hanc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. *Joan.*, XV. 12 et 13.

(2) In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit ; et nos debemus pro fratribus animas ponere. *I Joan.*, III. 16.

temps se sont aimés avec toutes ces restrictions. Cette philanthropie, comme l'appellent nos philosophes, est aussi ancienne que le monde ; et il n'eût pas été nécessaire que Jésus-Christ descendît du ciel pour nous apporter un commandement nouveau. La vraie charité s'enrichit des privations qu'elle s'impose ; se réjouit des incommodités auxquelles elle se dévoue ; s'honore des humiliations qu'elle s'attire.

Toute la loi et les prophètes sont contenus dans ces deux préceptes.

Il ne faut pas conclure de ces paroles, que la charité est la seule vertu. C'est une erreur condamnée par l'Église, de penser qu'il n'y a pas d'autre commandement que celui d'aimer Dieu et le prochain. Le sens de ces expressions est, que la charité est le complément de toutes les vertus, le principe de tous les devoirs. Elle suppose les unes ou les donne ; elle fait observer les autres. Prenons en main le décalogue donné à Moïse par Dieu lui-même, pour être la substance de sa loi : nous verrons que les trois premiers préceptes se rapportent à l'amour de Dieu ; les sept autres à l'amour du prochain. Ayons la charité : tout ce que prescrit la loi, tout ce que recommandent les prophètes sera observé. Sans la charité au contraire, c'est le grand Apôtre qui l'assure, toutes les autres vertus dans le degré le plus sublime, la foi capable de transporter des montagnes, la bienfaisance qui se dépouille de tout pour les pauvres, le zèle qui se livre au martyre, les grâces les plus parfaites, les dons des miracles, des prophéties, des langues, de science de tous les mystères ; tout cela n'est rien, ne sert de rien : ce n'est qu'un vain son qui se dissipe et se perd dans les airs (1). L'étendue de la charité, est la mesure de la perfection ; et nous sommes plus ou moins justes, selon que nous possédons plus ou moins abondamment cette grande vertu. La raison est facile à saisir : c'est de leur motif que nos actions tirent leur prix aux yeux de Dieu. Mais de tous les motifs qui peuvent leur donner de la valeur, il n'y en a aucun qui soit aussi sublime en

(1) Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens. Et si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia et omnem scientiam ; et si habuero omnem fidem ita ut montes transferam, charitatem autem non habuero, nihil sum. Et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, et si tradidero corpus meum ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest. *I Cor.*, XIII, 1, 2 et 3.

soi, aussi pur dans nous, aussi agréable à Dieu que la charité. Ainsi, nos actions les plus parfaites sont celles qui sont produites par cette vertu, et elles le sont d'autant plus, qu'elles sont animées d'une charité plus vive. Et n'est-il pas juste que Dieu nous aime à raison de ce que nous l'aimons davantage? N'est-il pas naturel que la charité étant la plus grande des vertus, le progrès dans la vertu dépende de l'avancement dans la charité?

Les Pharisiens étant donc assemblés, Jésus les interrogea et leur dit: Que vous semble-t-il du Christ? De qui est-il fils? Il lui répondirent: de David. Comment donc, leur dit-il, David qui était inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur, en disant: Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied? Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils? Personne ne put lui répondre; et depuis ce jour, qui que ce soit n'osa lui faire une interrogation.

Les pharisiens et les scribes s'étaient rassemblés pour tenter et embarrasser Jésus-Christ; mais il profite de leur réunion pour les instruire. Il va leur apprendre le dogme fondamental de sa religion, sa propre divinité. Il veut leur en faire voir la preuve dans leurs propres livres, qu'ils regardaient avec raison comme inspirés. Il veut aussi que les hérétiques qui s'élèveraient dans la suite contre sa divinité trouvent, dans ce qu'il dit ici, leur condamnation prononcée d'avance de sa propre bouche; et que pour les confondre, l'Église n'ait qu'à leur opposer ses oracles. Il commence par faire une question qui ne pouvait pas éprouver de difficulté. Tout le monde était d'accord que le Christ ou le Messie (les Juifs donnoient indifféremment ces deux noms à l'envoyé qu'ils attendaient) devait descendre de David. C'était un premier caractère qui eût dû commencer à leur ouvrir les yeux, leur faire soupçonner que ce Jésus qu'ils persécutaient était le Messie, et leur faire examiner s'il n'en réunissait pas les autres marques distinctives. Mais la passion de la haine est incapable de tout examen; elle rejette sans vérification tout ce qui la contrarie. Et combien d'exemples n'avons-nous pas vus de ce criminel et déplorable aveuglement! Peut-être avons-nous eu le malheur plus grand encore d'en être les sujets.

Les pharisiens ayant avoué que le Christ devait être le fils de David, Jésus-Christ poursuit son interrogation. David inspiré du Saint-Esprit, ne pouvait errer. Il appelle le Christ son Seigneur. Comment le Christ peut-il être tout à la foi et le fils, et le Seigneur de David ? Cette question était embarrassante pour des hommes qui n'avaient pas les lumières de notre religion ; et elle devenait insoluble, dès qu'ils refusaient d'en être éclairés. Ce que les Juifs ne voulurent pas entendre nous a été révélé. Il nous a été accordé, non de comprendre, mais de connaître ce grand mystère. Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Il s'est revêtu de la nature humaine, sans se dépouiller de la nature divine, il est devenu homme, sans cesser d'être Dieu. Dieu, il est le fils du Père céleste, par sa génération éternelle. Homme, il est descendant de David, par sa génération dans le sein de Marie. Ainsi, David se glorifie de l'avoir pour fils, et se prosterne devant lui, comme devant son Seigneur. La question que proposait Jésus-Christ est résolue, et l'apparente contradiction qu'elle présentait dans les oracles divins et dissipée.

Dans la citation qu'il fait du psaume, Jésus-Christ rappelle deux prophéties : son retour glorieux dans le ciel lorsqu'il aura terminé sa carrière ; et son autre retour plus glorieux encore sur la terre, lorsqu'il viendra mettre fin aux siècles et dissoudre l'univers par la parole qui le fit éclore. Dieu le Père a fait asseoir Jésus-Christ à sa droite. Cette expression qu'employait David dans un esprit prophétique, l'Église la répète dans le symbole de sa foi. Le sens de cette parole est que Jésus-Christ est avec son Père dans une parfaite égalité ; qu'il jouit de la même dignité, de la même puissance, de tous les mêmes attributs. Il ne fait qu'un avec lui, et est avec lui et comme lui, l'objet de nos vœux et de nos adorations.

Le temps prédit par David, où doivent être renversés sous les pieds de Jésus-Christ tous ses ennemis, réduits à lui servir de marchepied, est le jour où il se montrera pour la seconde fois à la terre, non plus répandant sur elle, comme dans son premier avénement, sa miséricorde, mais déployant d'une manière éclatante sa justice ; appelant auprès de lui dans sa gloire ceux qui auront mérité ses récompenses ; écrasant de son épouvantable arrêt ceux qui auront provoqué sa colère.

Nous nous trouverons à cette affreuse catastrophe ; nous serons tous acteurs de cette terrible scène ; mais quel sera le rôle que nous y jouerons ? Élevés avec les élus, ou précipités avec les réprouvés, voilà l'alternative effrayante, mais inévitable, vers laquelle nous nous avançons chaque jour. Jésus-Christ nous la présente souvent dans son Évangile, pour que l'ayant continuellement devant les yeux, nous employions à nous préparer à ce moment fatal, tous les autres qui ne nous sont accordés que pour cela.

Les pharisiens et les scribes se trouvaient confondus de l'interrogation que leur faisait Jésus-Christ. Ils avaient espéré l'embarrasser par leur question ; et leur piége s'était retourné contre eux. Le divin Sauveur avait répondu à leur demande de la manière la plus satisfaisante ; et à leur tour ils se voyaient dans l'impuissance de résoudre sa difficulté. Ils pouvaient lui en demander la solution ; mais c'eût été reconnaître sa supériorité sur eux ; s'exposer à lui procurer un nouveau triomphe, et à faire ressortir de plus en plus sa vaste science et sa profonde sagesse. Ne pouvant lui répondre, ne voulant pas le consulter, sentant qu'il leur était impossible, et de l'embarrasser, et de se tirer de l'embarras où il les jetait, ils prirent le parti plus honteux en soi, mais qui leur paraissait compromettre moins leur amour-propre, de se taire, et de se retirer, bien résolus de ne plus s'exposer, ni à l'attaquer par leurs questions, ni à recevoir les siennes. S'ils eussent eu la sagesse et l'humilité de demander à Jésus-Christ l'explication du texte qui les embarrassait, ce Maître plein de bonté la leur eût aussitôt accordée. Il se prête aux vœux de l'âme simple et fidèle qui désire sincèrement l'instruction. Mais quant aux esprits superbes qui se refusent à l'enseignement, et qui dédaignent de le lui demander, il les punit en ne l'accordant pas. Cette orgueilleuse manie de ne vouloir pas se soumettre aux leçons de la foi, qui retient les pharisiens et les scribes dans leur incrédulité, est encore ce qui cause l'incrédulité de notre siècle. Malheur à quiconque craint et fuit la lumière ! Il sera condamné dans cette vie aux ténèbres de l'ignorance, et à des ténèbres bien plus funestes encore dans l'autre.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur l'amour du prochain.

PAR M. HANON

Curé de Saint-Sulpice.

Je ne lis point sans admiration, mes frères, l'évangile que vous venez d'entendre. Dieu a tellement aimé les hommes, qu'il place sur la même ligne l'obligation de les aimer et l'obligation de l'aimer lui-même. Le second commandement : Vous aimerez le prochain comme vous-même, est, dit notre évangile, semblable au premier : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces ; comme s'il pouvait y avoir quelque ressemblance entre ce qui est dû au Créateur et ce qui est dû à la créature. Saint Paul, frappé de tout ce qu'il y a de merveilleux et de sublime dans ce commandement, s'étudiait dans toutes ses actions et ses paroles à l'accomplir le plus parfaitement possible. Il semble ne vivre et ne respirer que pour cela. « En toutes choses, nous dit ce grand Apôtre, je m'attache à faire plaisir à tous, m'oubliant moi-même pour faire plaisir aux autres. » *Per omnia omnibus placeo, non quærens quod mihi utile est, sed quod multis* (1). Remarquez ces paroles, mes frères, comme elles sont belles ! Jamais la vertu ne parla un plus doux langage. Je m'attache, dit ce grand Apôtre, à faire plaisir à mes frères, ne me contentant pas d'éviter ce qui les blesse, mais m'étudiant à faire ce qui leur est agréable, *placeo*, et cela non moins envers ceux-ci qu'envers ceux-là. Je suis redevable à tous, aux Juifs comme aux Gentils, à l'ignorant comme à l'homme instruit, à l'homme grossier comme à l'esprit cultivé, au mauvais caractère comme au caractère aimable, au pécheur rempli de défauts comme au juste éminent en vertu ; c'est à tous sans exception que je m'étudie à plaire, *omnibus placeo*. Et cela non moins dans un cas que dans un autre ; quand j'y trouve de la répugnance comme quand j'y sens de l'inclination, quand on m'a manqué comme quand on m'a prévenu d'égards, d'attentions : c'est dans toutes ces circonstances que

(1) *I Cor*, X, 33.

je m'étudie à faire plaisir à mes frères, *per omnia omnibus placeo*. Que, pour plaire ainsi au prochain, il faille me gêner, m'imposer des sacrifices, n'importe ! j'ai appris à me gêner moi-même, pour ne penser qu'à l'intérêt et au bonheur de mes frères, *non quærens quod mihi utile est, sed quod multis*.

Tel est, mes frères, le noble et sublime caractère de la vraie vertu, et un auteur l'a fort bien définie quand il a dit : La vertu est l'art de rendre heureux tout ce qui nous entoure. Je ne veux pas dire par là, mes frères, que pour faire plaisir aux autres, vous puissiez signer aucune obligation contraire à votre conscience, à Dieu ne plaise. La vertu est aimable, empressée à faire plaisir ; mais jamais aux dépens du devoir. Dieu et sa volonté sainte avant tout. Il faut donc excepter ici les moyens de faire plaisir qui peuvent intéresser la conscience, être contraires à la perfection chrétienne. Ah ! malheureux celui qui s'attacherait à de tels moyens de plaire. Ce ne serait pas un chrétien, nous dit l'Apôtre, *si hominibus placerem, Christi servus non essem* (1), mais bien un lâche, un vil, un timide esclave du respect humain qui, pour plaire aux hommes, n'ose pas plaire à son Dieu, qui étouffe la voix de sa conscience, qui sacrifie son devoir à la vaine crainte d'une raillerie ou d'une critique. Oh ! la vraie vertu a des sentiments plus élevés ! Elle comprend que les railleries doivent être comptées pour rien dès qu'il s'agit de professer un sentiment honorable, et, à ses yeux, de tous les sentiments, le plus honorable est celui de son devoir et de l'amour de son Dieu. Elle comprend que celui qui n'a pas assez de fermeté d'âme pour être supérieur à l'opinion des hommes, est incapable de rien de bon ; que quiconque veut être chrétien ne doit pas être pusillanime, mais avoir l'âme assez haut placée pour fouler à ses pieds le respect humain. Et, en conséquence, sans ombre d'ostentation comme sans ombre de faiblesse, elle marche droit et ferme, loyalement et franchement dans la route du devoir, sans jamais s'en écarter par une lâche complaisance, sans jamais la dissimuler par un silence indigne d'un homme qui a des sentiments élevés. Mais aussi toutes les fois qu'elle peut faire plaisir à ses frères en demeurant hautement dans la route du devoir

(1) *Gal.*, I, 10.

plus cher à son cœur que tout le reste, elle le fait avec bonheur.

Et pourquoi, mes frères? Remarquez-en bien les raisons. Premièrement, parce qu'elle comprend ce que sont ceux avec qui elle vit; en second lieu, parce qu'elle comprend tout ce qu'elle doit être elle-même. Quels sont donc, mes frères, ceux avec qui nous vivons? Ce sont des hommes, des enfants de Dieu, des membres de Jésus-Christ. Trois titres qui leur donnent droit à ce que nous fassions tout ce qui dépend de nous pour les rendre heureux.

Ce sont des hommes; et sous cette dénomination se comprend aussi la femme. Or, qui nous dira tous les intérêts, tous les égards dont Dieu veut que nous entourions l'homme, l'homme ce chef-d'œuvre de ses mains, qu'il a établi roi de la création, qu'il a fait si grand dans sa raison par laquelle il appartient au monde immatériel des intelligences, bien plus grand que ce monde matériel dont il est le souverain; l'homme qu'il a ennobli, élevé au-dessus des anges, divinisé pour ainsi dire, par l'Incarnation et l'Eucharistie; l'homme qu'il destine à être dans l'éternité roi du plus beau royaume qui se puisse imaginer, et qui dès ici-bas est capable de s'élever à tant de hautes vertus; l'homme qui est si grand dans les apôtres, dans les martyrs, dans les confesseurs et dans de milliers d'autres, lesquels, sans aucune célébrité, ont par leurs sentiments et leurs œuvres, tant honoré la nature humaine? Mes frères, nous nous accoutumons trop à voir l'homme comme un être vulgaire, et de là ce peu d'égards, ce peu d'estime que nous avons pour lui; de là souvent ces mépris, ces dédains que nous lui jetons au visage. Ah! voyons l'homme dans les vues de la foi, concevons-en une haute et sublime idée: alors nous sentirons notre cœur palpiter pour lui d'une vive sympathie; alors nous l'aimerons, nous l'honorerons, nous nous estimerons heureux de faire son bonheur. Il est vrai qu'il en est qui déshonorent ce noble caractère: mais, mes frères, les diamants tombent quelquefois dans la boue, et, malgré la boue qui les souille, ils n'en sont pas moins des diamants précieux. L'homme aussi, malgré les défauts dont il recouvre quelquefois sa sublime nature, n'en est pas moins cet être si grand, chef-d'œuvre des mains de Dieu, fait pour le ciel, digne de tous les égards.

Mais ce serait à nous injustice et orgueil de vouloir que l'homme fût sans défaut pour l'honorer. Sommes-nous donc sans défaut, nous qui voulons être honorés et respectés? Mais il est un moyen de diminuer ces défauts, c'est de ne jamais croire au mal au-delà de ce qui est démontré, de ne jamais accuser les intentions, d'excuser autant qu'il est possible et de laisser le jugement à Dieu. Mais il est à faire quelque chose de meilleur encore, c'est de tendre la main à ce frère pour le relever de la boue où il est tombé, c'est de le rappeler au sentiment de sa dignité, de le replacer à la hauteur d'où il est déchu et de lui inspirer les sublimes vertus pour lesquelles il est fait.

Ceux avec qui nous vivons, mes frères, sont encore plus que des hommes, ce sont des enfants de Dieu. « Voyez, dit, l'apôtre de la charité, quel amour Dieu nous a témoigné en voulant que nous fussions ses enfants, non pas seulement de nom, mais en effet. » *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus* (1). Et comment un père, une mère veulent-ils qu'on traite leurs enfants? Les blesser, c'est les blesser eux-mêmes; ils pardonneraient plutôt un outrage personnel qu'une injure faite à une personne qui leur est si chère. Faire le bonheur de leur enfant, c'est faire leur propre bonheur, c'est leur donner la plus douce des jouissances. Or, mes frères, aucun père, je pourrais dire aucune mère, n'est aussi tendre pour ses enfants que n'est Dieu pour les siens. « Et quand une mère, nous dit-il, dans l'Écriture, oublierait ses enfants, moi je ne saurais oublier les miens. » Et par conséquent, mes frères, de quelles attentions, de quels égards ne devons-nous pas entourer nos frères, puisque ce sont les enfants de Dieu, et que Dieu est sensible à la peine qu'on leur fait comme si on la faisait à lui-même? Avec quel soin ne devons-nous pas éviter tout ce qui peut leur faire de la peine, parce que Dieu y est sensible comme si c'était à lui-même qu'on fît de la peine? On entourerait d'égards les enfants d'un grand monarque qui aurait promis des récompenses ou des châtiments, selon la manière dont on les aurait traités. Et comment donc ne devons-nous pas traiter les enfants de Dieu? Ah! mes très-chers frères, si nous avions les sentiments des saints, si nous

(1) *Joan.*, III, 1.

voyions, avec les yeux de la foi, un enfant de Dieu dans chacun de nos frères, oh ! avec quelle bonté, quelles attentions délicates nous nous traiterions les uns les autres, quelles applications à faire plaisir en toutes choses ! Cependant, ce n'est pas tout encore, mes frères, ceux avec qui nous vivons sont les membres vivants de Jésus-Christ. *Vos estis corpus Christi et membra de membro* (1). Jésus-Christ les revêt, les recouvre pour ainsi dire, *Christum induistis* (2), afin de recevoir en personne les procédés bons ou mauvais, dont on userait envers eux, et de faire ainsi de l'amour du prochain une partie essentielle de l'amour qu'on lui doit à lui-même: « Tout ce que vous faites, nous dit-il, au moindre des miens, je le tiens pour fait à moi-même. « *Quandiù fecistis uni ex his fratibus meis minimis, mihi fecistis.* » (3).

O mon Dieu, quelle lumière vous révélez à mes yeux ! Ce frère, c'est Jésus-Christ. Être insouciant envers lui, c'est l'être envers Jésus-Christ ; le blesser, c'est blesser Jésus-Christ ; lui faire de la peine, c'est faire de la peine à Jésus-Christ. Il n'y a pas ici exagération du texte ; l'Évangile est formel. « Tout ce que vous faites au moindre des miens, je le tiens pour fait à moi-même ! » Jugez de là, mes frères, avec quelles attentions délicates, avec quelle déférence, avec quelle amabilité nous devons traiter tous ceux avec qui nous vivons. Tels sont, mes frères, les titres de nos frères à notre obligeance, à notre charité. Et si de cette étude nous voulons passer à une autre étude, examiner ce que nous sommes nous-mêmes, nous en verrons jaillir les mêmes devoirs. Que sommes-nous comme homme ? Écoutons Dieu se préparant à créer l'homme : Faisons l'hommes, dit-il, à notre image et à notre ressemblance, *faciamus hominem ad imagiem et similitudinem nostram.* Et quel a été, mes frères, le dessein de Dieu en nous faisant à son image, sinon, de nous faire entendre que nous devions être en tout son image, retracer en toute notre conduite cette divine ressemblance ? Et comment être l'image et la ressemblance de Dieu, sinon en étant bon comme lui, aimant comme lui, indulgent et miséricordieux comme lui ? C'est l'explication que nous donne

(1) *I Cor.*, XII, 27.
(2) *Galat.*, III, 27.
(3) *Math.*, XXV, 40.

la sainte Écriture elle-même : *Estote imitatores Dei* (1) *; estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* (2). Grande et sublime destinée ! Je dois imiter Dieu, je dois être sur la terre l'image de la bonté de Dieu, je dois être la ressemblance de sa douceur, l'imitation de sa miséricorde : *Estote imitatores Dei.* Et quelle est la bonté de Dieu pour les hommes ? C'est une application continuelle à leur faire du bien. Il leur a donné d'abord tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils sont, et après ce premier don, il leur conserve l'existence, il les environne de tous les bienfaits, il les éclaire par son soleil, les échauffe par le feu, les soutient avec la terre, les nourrit avec les aliments, les rafraîchit avec l'air. Pour les divertir, il a couvert la terre de plantes et de fleurs ; pour les sauver, il leur a donné son Fils, il l'a fait mourir à leur place. Voilà, mes frères, le grand modèle que nous devons retracer dans tous nos rapports avec nos frères ; nous devons imiter ce généreux amour de Dieu en faisant à nos frères tout le bien et tout le plaisir que nous pouvons, et leur souhaitant tout ce que nous ne pouvons pas leur donner nous-mêmes. *Estote imitatores Dei*, soyez les imitateurs de Dieu. Sans cesse, nous devons les entourer de nos attentions et de nos égards ; et s'ils ont des torts envers nous, nous ne serons dispensés pour celà d'être aimables et obligeants pour eux que le jour où le Dieu dont nous devons retracer ici-bas la bonté cessera de faire lever son soleil sur le pécheur comme sur le juste, de faire tomber sa pluie sur le champ de celui qui l'a offensé comme sur le champ de celui qui l'adore. Je sais que la grande intimité et la fréquence des rapports habituent quelquefois à se donner peu de soin pour se rendre aimable et obligeant envers ceux avec qui l'on vit ; mais, mes frères, c'est là un tort. La bonté de Dieu envers nous est une bonté de tous les instants ; et, de même, nous devons être à tous les moments de la vie aimables, complaisants envers ceux avec qui nous vivons. Pour nous reposer de la noble fatigue que nous éprouverions à être constamment bons, polis, honnêtes, aimables, il n'est point d'autre temps que celui du sommeil. La vraie charité pour être parfaite, a besoin de ces attentions délicates ; par con-

(1) *Ephes.*, V, 1.
(2) *Luc.*, VI, 36.

séquent, dans l'intérieur des familles, dans l'intimité des rapports les plus fréquents, nous devons nous appliquer à être constamment bons, obligeants, à faire le bonheur de tous ceux avec qui nous vivons. La règle est générale ; soyez les imitateurs de Dieu qui est, à tous les moments, plein de bonté et d'obligeance envers nous, *estote imitatores Dei.*

Voilà ce que nous sommes comme hommes. Et comme chrétiens ? Ah ! mes frères, comme chrétiens nous devons retracer en nous les exemples et les leçons de Jésus-Christ. Or, voyez-le, cet adorable ami des hommes ; il passe sur la terre en faisant le bien ; des paroles de grâce découlent de ses lèvres ; il fait à tous un accueil aimable ; jamais un visage sombre, un air de chagrin et de mécontentement ; jamais un mot de contestation ou d'humeur. Pendant trois ans, il vit dans l'intimité avec des hommes grossiers, sans éducation, sans politesse, et jamais il ne leur fait sentir leur grossièreté ou la rudesse de leurs manières ; il les instruit avec patience, il les reprend avec douceur, les traite comme des égaux, va même jusqu'à les servir de ses mains divines. Il se conduit de même envers tout le monde, fraternise avec les pauvres et les pécheurs, sans maudire les riches, à condition qu'ils se souviendront que les pauvres sont leurs frères. De sorte qu'il est vrai de dire que, quand Jésus-Christ ne serait pas Dieu, il aurait été le plus honnête, le plus poli, le plus aimable de tous les hommes. Imitateurs de ce magnifique modèle, les saints se sont appliqués à faire le bonheur de tous ceux avec qui ils vivaient, et à réaliser avec eux la maxime de l'apôtre saint Paul : *Omnia omnibus placeo.* « Je m'applique en toute chose à plaire à tout le monde, m'oubliant moi-même pour faire le bonheur des autres. » C'est même une chose bien digne d'attention que, dans la suite des siècles, les plus grands saints se font reconnaître par plus d'amabilité, de douceur, plus de bonté et de prévenance. Plus ils sont saints, plus ils sont aimables, plus ils se dévouent à faire le bonheur de leurs frères ! Les uns s'en vont dans les pays lointains, porter le bonheur avec l'Évangile ; les autres vont racheter leurs frères captifs et se faire captifs eux-mêmes, pour leur rendre la liberté. Ceux-ci fondent des asiles pour toutes les misères ; ceux-là vont dans les maisons soulager le pauvre, consoler l'affligé, soutenir la veuve et l'or-

phelin. Et il ne faut pas nous en étonner, mes frères, tous les enseignements comme tous les exemples de Jésus-Christ semblent se réduire à ce seul précepte : Travaillez à faire le bonheur de vos semblables. Il faut être humble ; et pourquoi ? Parce que si l'on est fier, hautain, superbe, on fera le malheur de ceux avec qui l'on vit. Il faut être doux ; et pourquoi ? Parce que si l'on a un caractère difficile, susceptible, on sera à charge à ceux avec qui l'on vit ; tandis que les hommes doux font les délices de tous ceux qui les approchent. Il faut se renoncer soi-même et se faire violence ; pourquoi ? Parce que les volontés des hommes étant opposées contre elles, les goûts et les jugements se contredisant, les avis étant différents, les hommes se rendraient malheureux, si chacun voulait faire prévaloir sa volonté, son avis, son intérêt. Il faut aimer le prochain comme soi-même, l'aimer comme J. C. nous a aimés ; et pourquoi ? Parce que cet amour peut seul nous apprendre à faire le bonheur de ceux avec qui nous vivons, cet amour peut seul nous inspirer ces généreux dévouements qui nous apprennent à faire sur une grande échelle le bien de l'humanité.

Nous pourrions ainsi, M. F., parcourir tout l'Évangile et nous verrions que presque tout se réduit à ce seul précepte : Travaillez à faire le bonheur de vos semblables. Donc je conclus que celui-là n'a pas l'ombre de la vertu, n'a pas la moindre teinte du christianisme qui ne s'étudie pas à faire le bonheur de ceux avec qui il vit, à plus forte raison, celui qui ne craint pas de faire de la peine à ses frères. Donc je conclus : que vous devez tous travailler à imiter le grand apôtre qui disait : « Je m'attache à faire plaisir à tous, en toute chose, m'oubliant moi-même pour le bien des autres. « *Per omnia omnibus placeo, non quærens quod mihi utile est, sed quod multis ut salvi fiant.*

Appliquez-vous M. F., à imiter ce bon modèle ; vous y trouverez vos plus chers intérêts, car vous serez traités comme vous aurez traité les autres : *eadem mensura qua mensi fueritis, remetietur vobis (1).* Bons et miséricordieux envers vos frères, vous trouverez Dieu bon et miséricordieux envers vous ; durs et sévères envers vos frères, vous trouverez Dieu dur et sévère envers vous. Faites donc, comme dit

(1) *Luc*, VI, 38.

l'apôtre saint Pierre, consister votre piété à faire le bonheur de tous ceux avec qui vous vivez : *ministrate in pietatem amorem fraternitatis (1)*. Que chacun s'applique à faire le bonheur de tous ceux qui ont des rapports avec lui : *unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum, ad ædificationem (2)*. Par là, vous ferez aimer la vertu, chérir la Religion, qui rend les hommes si bons et si aimables. Saint Pacome, encore militaire, entrant dans une ville, remarqua l'empressement de tous les chrétiens à faire plaisir à tout le monde, et frappé de ce beau spectacle, il demanda : Quelle est la religion qui fait les hommes si bons ? On lui dit que c'était la religion chrétienne. Pour lui, la preuve était démonstrative : dès l'instant il se fit chrétien. O mes frères, exercez donc ce bel et noble apostolat ; faites donc reconnaître comme divine la religion chrétienne à tous ceux avec lesquels vous vivez ; faites-la leur reconnaître comme descendant du ciel, par cette bonté, par cette charité qui révèlera en vous l'esprit de Dieu vivant dans vos âmes. Après vous être ainsi aimés sur la terre, vous irez dans le ciel vous aimer éternellement les uns les autres. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

XVIII[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. IX, v. 1-8.)

En ce temps là, Jésus étant monté dans la barque, traversa la mer et vint dans la ville de Capharnaüm. Et voilà que des gens lui présentaient un paralytique gisant sur un lit. Or Jésus voyant leur foi dit à ce paralytique. Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis. Et voici que quelques-uns d'entre les scribes dirent en eux-mêmes : Celui-ci blasphème. Mais, comme Jésus avait vu leurs pensées, il dit : Pourquoi pensez-vous mal en vos cœurs ? Lequel est le plus facile, de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Lève-toi, dit-il

(2) *Petr...*, 5 à 7.
(3) *Rom*, XV, 2.

alors au paralytique, prends ton lit et retourne en ta maison. Et il se leva et s'en alla dans sa maison. Mais, voyant cela, la multitude fut saisie de crainte, et rendit gloire à Dieu qui a donné une telle puissance aux hommes.

HOMÉLIE

Sur la guérison du paralytique

PAR M. RICAUD.

Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.
Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. *Matth.* IX. v. 2.

La conduite qui tient aujourd'hui Jésus-Christ envers le malade de notre évangile, ne vous paraît-elle pas bien surprenante, chers auditeurs? On lui apporte un paralytique cloué sur son lit; on parvient à le lui présenter avec beaucoup de peine; et tandis que cet infortuné tâche par ses larmes et par la vue de son état, d'exciter sa compassion et sa miséricorde, et que tout le peuple qui l'entoure, attend avec impatience quelque nouvel effet de sa puissance et de sa bonté, il ne répond à tant d'empressement, à tant de foi même, que par ces mystérieuses paroles : Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. Est-ce là ce qu'on lui demandait ? Est-ce là même ce qu'on était en droit d'attendre ? Approfondissons cette conduite, et tâchons d'y trouver de quoi nous édifier et nous instruire.

Le but que Jésus-Christ se proposait en faisant des miracles, n'était pas seulement de montrer sa puissance, dont peu de personnes doutaient ; mais surtout de prouver sa divinité, qui était encore cachée au plus grand nombre. S'il n'eût fait que guérir cet homme, au moment qu'on le lui présentait, il aurait confirmé dans l'esprit du peuple, l'idée qu'on avait de lui comme d'un grand prophète ; mais voilà tout, et il désirait quelque chose de plus encore. Il voulait prouver qu'il était fils de Dieu, et Dieu lui-même. Pour cela que fait-il? Il commence par assurer à ce paralytique que ses péchés lui sont remis. Ces paroles surprenantes ne manquèrent pas de scandaliser les pharisiens superbes et jaloux, qui les entendirent. Cet homme blasphème, dirent-ils en eux-mêmes : il n'y a que Dieu seul qui puisse remettre les péchés.

C'était là précisément que Jésus-Christ les attendait. Il perce d'abord dans leurs cœurs, et y découvre leurs pensées. Pourquoi, leur dit-il, pensez-vous mal dans vos cœurs ? *Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris ?* A cette première preuve de divinité, il en ajoute une autre plus frappante encore. Lequel est le plus façile, leur demande-il, de remettre les péchés à cet homme ou de le guérir ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, dit-il au paralytique, prenez votre lit, et retournez dans votre maison. Le malade obéit, et recouvre à l'instant une santé parfaite. Tout le peuple est dans l'admiration et dans l'enthousiasme ; et ce miracle devient le témoignage éclatant de la divinité de Jésus-Christ, et le monument éternel de la confusion de ses adversaires.

Voilà, mes frères, le motif principal de la conduite que tient aujourd'hui Jésus-Christ ; mais outre celui-là, il en avait un autre qui ne nous sera pas moins utile. Il guérit l'âme de cet homme avant de guérir son corps, pour nous apprendre que les maladies corporelles sont en même temps, et les effets et la figure du péché, qui est la maladie de l'âme : les effets, puisque c'est par le péché que la mort est entrée dans le monde, comme nous enseigne saint Paul, et avec elle toutes les maladies qui y conduisent ; la figure, puisqu'il n'y a rien de plus propre que la maladie et la mort, pour nous représenter tous les différents caractères du péché. Et c'est aussi ce que l'Église, formée à l'école de Jésus-Christ, ne manque pas de nous inculquer souvent pendant tout le cours de l'année. Elle nous montre sous différentes maladies, les différents caractères du péché. Tantôt c'est un hydropique, figure d'une âme superbe dans laquelle l'orgueil cause les plus affreux ravages, et qui se révolte contre Dieu par le péché. Tantôt c'est un lépreux, image de la difformité que le péché répand dans une âme, en la couvrant de souillures qui effacent en elle l'image de Dieu. Quelquefois c'est un aveugle, symbole de aveuglement spirituel où le péché plonge les hommmes, en les privant des lumières de la religion qui ne frappent plus leur intelligence, et des grâces de Dieu qui ne touchent plus leur cœur. D'autre fois c'est un sourd-muet, emblème frappant des pécheurs, vrais sourds et muets spirituels, qui, vivant dans l'abandon de la prière et dans le silence du crime,

sont insensibles à la voix de la grâce qui les exhorte à quitter le péché, vraie cause de la surdité et du silence de leur âme. C'est un mort hideux, déjà enseveli, en proie à la pourriture et aux vers, qui, dans les vues de l'Église, n'est autre chose que l'effrayant tableau de tous les malheurs réunis, accumulés dans une âme qui a perdu la vie de la grâce par le péché.

Aujourd'hui c'est un paralytique qu'elle nous présente, et, dans ce malade, le douloureux spectacle d'un pécheur croupissant dans l'habitude du crime, le plus funeste de tous les états. Arrêtons-nous à cette idée, et pour en tirer tout le fruit que je me propose, voici quel sera le partage de cette homélie. L'état de cette homme avant sa guérison nous représente le malheur d'une âme qui vit dans l'habitude du péché : premier point. La conduite de cet homme après sa guérison nous apprend ce que nous devons faire nous-mêmes pour sortir de l'habitude du péché : deuxième point. L'un et l'autre ne seront qu'une explication simple de notre évangile. Êtes-vous dans le péché d'habitude ? Apprenez aujourd'hui à en sortir. N'y êtes-vous pas encore ? craignez d'y tomber. Ainsi, vous le voyez, mes frères, ce sujet nous regarde tous, il mérite donc de la part de chacun de nous la même attention.

PREMIER POINT.

Le paralytique, figure du pécheur d'habitude.

L'état du malade de notre évangile nous est représenté en trois mots. C'était un homme, couché dans son lit, et paralytique. *Jacebat in lecto paralyticus.* Or, je trouve dans ces trois mots tous les caractères du péché d'habitude. D'abord un caractère de dégradation et d'avilissement qui nous est dépeint par cette première parole : *Jacebat,* il était couché ; ensuite un caractère de servitude et d'assujétissement qui nous est figuré par cette autre ; *In lecto,* dans son lit ; enfin un caractère d'impuissance et de dépouilement, qui est exprimé par cette dernière : *Paralyticus,* paralytique. C'est-à-dire que le péché d'habitude a tout à la fois ces trois effets, d'avilir, d'enchaîner et de paralyser l'âme qui y est malheureusement assujettie. Reprenons tout ceci, et suivez-moi.

Tout péché humilie et avilit l'homme en le détournant de sa fin qui est Dieu ; mais il faut avouer qu'il n'y en a point

qui le dégrade plus que le péché d'habitude, qui le tient constamment éloigné de cette fin. C'est un malheur de tomber ; mais c'est un malheur bien plus grand encore de rester couché après sa chute. Or, tel est l'état du pécheur d'habitude. Quelle que puisse être la matière de son attachement criminel ; soit qu'il se rendre l'esclave de la volupté, ou le jouet de l'ambition, ou l'adorateur des richesses, dès là qu'il est pécheur, il n'aime plus véritablement son Dieu, il ne s'aime pas non plus raisonnablement lui-même ; c'est le citoyen de la terre, et non du ciel ; c'est l'homme du temps, et non celui de l'éternité. Or, il n'est pas nécessaire de recourir à de longs raisonnements, pour vous faire sentir le crime et le malheur d'une disposition semblable : vous le sentez assez de vous-mêmes, chers auditeurs. Dieu, en créant le monde, a tout fait pour l'homme ; mais il s'est réservé l'homme pour lui, et en établissant le maître de tout ce qui l'entoure, il n'a pas pu se dépouiller du droit inaliénable qu'il avait d'être le sien. Aussi, tandis que les animaux, faits pour la terre, rampent tristement vers elle, l'homme élevant son front majestueux vers le ciel, semble indiquer par là la noblesse de son origine et la grandeur de sa destinée. Mais qu'arrive-t-il ? c'est que plus l'homme a été élevé, plus aussi, quand il tombe, sa chute est profonde et funeste ; plus il a été distingué de la brute, et plus aussi est-il honteux pour lui de se rendre semblable à elle. Et c'est ce que déplorait autrefois le prophète, en voyant la conduite dépravée des hommes de son temps. Quoi ! s'écriait-il dans l'ardeur de son zèle, l'homme si honoré dans son origine, créé à l'image de Dieu et à sa ressemblance, doué d'une âme capable de le connaître, de le louer et de l'aimer, l'objet de son amour et de ses complaisances éternelles, destiné à le voir et à le posséder sans fin. *Homo cum in honore esset*, l'homme, a oublié sa dignité, il n'a pas connu son vrai bonheur, il a obscurci toute sa gloire, il a éteint toutes ses lumières ! *Non intellexit*. Le corps périssable a maîtrisé dans lui l'esprit immortel ; les passions ont pris le dessus sur la raison, et dès lors il a franchi l'espace immense qui le séparait des bêtes. Il s'est rapproché d'elles, il a vécu comme elles, il en est venu peut-être jusqu'à envier leur sort. *Comparatus est jumentis insipientibus*. Disons tout : et sa raison ainsi dépravée n'a

plus servi qu'à l'égarer toujours davantage; elle l'a ravalé au-dessous des animaux les plus stupides, et l'a porté à des excès inconnus même aux bêtes. *Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* Or, si le prophète parlait ainsi à des hommes qui n'avaient d'autres loi que leur raison, ou tout au plus qu'une loi servile et figurative, qu'aurait-il dit à des chrétiens, membres et frères de Jésus-Christ, peuple choisi, nation sainte, enfants de la grâce et de l'adoption, héritiers des promesses ? Oh ! que l'état d'un chrétien dans l'habitude du crime est affreux! Quoi qu'il soit si commun, qu'il est funeste ! Après cela je ne m'étonne plus de tous les excès où son aveuglement le jette: de toutes les bassesses d'un vil intérêt, de tous les ridicules d'un vain orgueil, de toutes les infamies d'une sale volupté ; cela ne me surprend plus : c'est une suite naturelle de l'avilissement où il est réduit. C'est aux yeux de la raison et de la foi, un vil animal qui se vautre dans l'ordure où il s'est une foi plongé. Mais ce qui m'étonne, c'est de le voir s'enorgueillir de ses chutes, se faire gloire de ses excès. Voilà, ce me semble, le dernier degré d'humiliation pour un homme et pour un chrétien. Jamais un malade n'est dans un état plus triste et plus désespéré, que lorsqu'il ne sent plus son mal ; et qu'auriez-vous dit vous-mêmes du paralytique de notre évangile, s'il avait paru content du triste état où il se présente aujourd'hui à Jésus-Christ ? Il était couché, et il nous figurait par là le premier caractère du péché d'habitude, qui est un caractère de dégradation et d'abrutissement. *Jacebat.*

En second lieu, il était dans un lit d'où il ne pouvait sortir. *In lecto ;* ce qui nous marque l'état de servitude et d'assujétissement où nous tient le péché d'habitude. Ce lit, suivant la doctrine de saint Grégoire, nous représente nos passions, nos penchants, et surtout ce penchant favori, cette passion dominante qui nous enchaîne, qui nous asservit, et qui est la cause de nos chutes les plus ordinaires. Or, d'après ce principe, il ne vous sera pas difficile, mon cher auditeur, d'apprendre aujourd'hui à vous connaître. Votre lit, c'est peut-être cet esprit insatiable d'intérêt qui vous porte à amasser sans cesse ; qui vous rend dur envers votre prochain, insensible aux besoins des pauvres; qui entretient au milieu de votre conscience ce chaos, cette confusion que

vous ne cherchez jamais à débrouiller, ces doutes que vous n'éclaircissez pas, ces remords que vous étouffez ; qui vous tranquillise et vous endort sur mille gains criminels et illicites, ou au moins dangereux et suspects ; et qui vous fait renvoyer d'un jour à l'autre ces restitutions que vous jugez vous-même nécessaires et indispensables. Votre lit, c'est peut-être cette sensibilité, aussi vive pour l'honneur que délicate pour la moindre injure, qui entretient dans vous cette fierté, cette ambition, et quand on vous contrarie, ces antipathies, ces animosités, ces aigreurs, ces vengeances ; qui vous fait poursuivre avec tant d'ardeur la réparation d'une offense, la perte d'un ennemi ; et qui sait cacher toutes les fureurs de la haine, sous le voile d'une fausse réconciliation. Votre lit, c'est cet amour du plaisir, qui nourrit dans vous cette vie molle et sensuelle, que vous menez ; vie exempte peut-être de grands crimes, mais dépouillée aussi de toute sorte de vertus; vie employée tout entière à flatter des sens criminels, à engraisser un corps de péché, à perdre un temps irréparable; vie que le monde peut justifier, mais que l'Evangile condamne. Votre lit, c'est cette liberté effrénée que vous vous donnez dans tous vos discours, qui vous fait manquer si souvent à tous les devoirs de la bienséance ou de la religion ; qui vous fait violer sans cesse toutes les lois de la charité ou de la justice, de la vérité ou de la pudeur ; et qui vous fait sortir du commerce des hommes toujours plus criminel que vous n'y étiez entré. Votre lit, c'est cet attachement déplorable que vous vous obstinez à conserver, malgré le sentiment de votre conscience qui le désapprouve, l'expérience de vos chutes passées qui devrait vous en dissuader, l'avis de tous ceux qui vous dirigent, la critique même du monde qui vous condamne, malgré surtout l'autorité de votre Dieu qui vous ordonne de le rompre et qui vous assure que c'est déjà être pécheur à ses yeux que de s'exposer seulement au danger de l'être ; en un mot, c'est votre habitude, c'est votre péché. Lit honteux : le paralytique l'avait toujours avec lui, comme un témoignage de sa misère ; cette passion vous suit partout, dans vos affaires, dans vos projets, dans vos plaisirs, dans vos vertus mêmes. Lit cruel : on aurait dit que c'était le lieu de son repos, et c'était le lieu de son ennui et de son supplice ; votre passion, où vous croyez trouver votre bonheur, est la

source de toutes vos peines. Lit funeste, d'où il ne pouvait sortir et sur lequel il était cloué par son mal : que n'en coûte-t-il pas pour quitter une habitude qui nous domine? On y est détenu par des chaînes volontaires d'autant plus fortes qu'elles nous ont été d'abord plus agréables. Nous les croyions de fleurs quand nous nous y livrions, tant elles nous paraissaient faciles à briser ; mais elles sont devenues de fer quand nous avons entrepris de le faire ! Jamais un malade ne sent mieux son mal, que lorsqu'il veut quitter son lit, et jamais aussi un pécheur ne comprend mieux la force de son habitude, que lorsqu'il commence à vouloir la rompre. Alors tous les obstacles se réveillent, et la volonté chancelle; on se roule dans son état, sans avoir la force d'en sortir ; toutes les bonnes résolutions deviennent inutiles, et la passion reste toujours victorieuse et triomphante. Voyez Augustin avant sa conversion : il est l'esclave d'un penchant d'autant plus difficile à corriger qu'il est d'abord plus facile à suivre. La laideur du vice lui fait horreur, la beauté de la vertu l'enchante, les suites amères du crime l'effraient, l'exemple des gens de bien l'attire; malgré tout cela sa volonté de fer ne cède pas encore. Il est chancelant, agité, irrésolu, il fuit le bien qu'il aime, il fait le mal qu'il abhorre. La grâce le poursuit sans cesse ; il s'enfonce dans la solitude, portant au fond de son cœur le trait salutaire qui l'a percé ; il est abattu par la douleur, il pousse des rugissements, il verse des larmes. Augustin n'est pas encore converti: il faut pour terminer son combat, et pour assurer son triomphe, qu'une voix miraculeuse fasse sortir ce nouveau Lazare de son tombeau. et le rende à la vie et à la lumière. Tant il est vrai, comme il nous l'assure lui-même, qu'on se lève difficilement, lorsqu'il faut, pour le faire, secouer le poids immense d'une longue habitude. Second caractère du péché : caractère de servitude et d'assujettissement. *Jacebat in lecto.*

Enfin, c'était un homme paralytique, dernière chose que l'Évangile nous apprend de lui. *Jacebat in lecto paralyticus.* Qu'est-ce qu'un paralytique, mes très-chers frères ? C'est un homme qui a tous ses membres et qui ne peut en faire aucun usage ; qui, semblable aux idoles des gentils, a des mains et ne touche rien, a des pieds et ne marche pas, a un corps et ne peut s'en servir; c'est un homme, en un mot, qui

est mort au milieu de la vie même. Or, telle est l'image d'un pécheur d'habitude : tout est mort dans lui, son entendement, sa volonté, son esprit, son cœur, sa mémoire. Son entendement est obscurci, sa volonté est enchaînée, son esprit ne s'occupe plus d'aucune bonne pensée, son cœur est vide de tout bon sentiment, de tout bon désir, sa mémoire ne lui rappelle plus les bienfaits de Dieu, ne l'anime plus par le souvenir de ses promesses, ne l'intimide plus par celui de ses menaces ; il n'est pas jusqu'à son corps qui ne participe quelquefois à sa manière, à cette mort spirituelle : la corruption du vice précède et annonce souvent dans lui celle du tombeau. Mort lui-même, le pécheur d'habitude ne se sert plus de tout ce qui l'entoure que pour des usages de mort : sa beauté qui devait le faire aimer, le rend haïssable ; la santé, qui devait le conserver, sert à le détruire ; ses talents, qui devaient le conduire, l'égarent ; ses richesses, qui devaient le sauver, le perdent; son rang, qui devait le faire respecter, le rend méprisable. Toute sa vie n'est plus aux yeux de Dieu qu'une mort continuelle. Et ne dites pas que c'est ici une pieuse exagération ; car c'est sous ces traits que tous les Saints nous ont représenté le péché d'habitude. Il est vrai que cet état-là même n'exclut pas toutes sortes de vertus ; il en produit quelquefois de naturelles et de morales. Toutes les actions des méchants ne sont pas des crimes, et tous les pécheurs ne sont pas des monstres. Mais outre que ces vertus sont mêlées presque toujours de mille motifs secrets d'orgueil. d'hypocrisie, de vanité, d'intérêt propre qui les dénaturent, qui les flétrissent ; par la même qu'elles sont faites en état de péché, elle peuvent bien paraître méritoires aux yeux des hommes, mais elles ne le sont pas aux yeux de Dieu, ou, si elles méritent quelque chose, ce sont des récompenses temporelles, et non pas des biens éternels. Ce sont les efforts impuissants d'un paralytique, qui ayant perdu le principe de vie qui coulait dans ses membres, s'agite sans fruit, et ne peut plus recouvrer sans miracle le mouvement et la vie. C'est ce que nous enseigne saint Paul, le docteur des nations. lorsqu'il nous dit dans son épître aux Corinthiens : Quand même je parlerais le langage des anges ; quand même je percerais dans l'avenir et je découvrirais tous les mystères ; quand j'aurais assez de foi pour transporter

les montagnes ; quand j'aurais assez d'humanité pour distribuer tout mon bien aux pauvres ; quand j'aurais assez de zèle pour livrer mon corps aux flammes ; si je n'ai pas la charité et la grâce, tout cela ne me sert de rien, et avec tout cela je ne suis rien moi-même. *Nihil sum, nihil mihi prodest.* Principe incontestable de la morale chrétienne, qui est bien capable de nous inspirer la plus grande horreur pour le péché d'habitude. Quand je suis en grâce, un seul verre d'eau froide, suivant la promesse de Jésus-Christ, peut me mériter le ciel ; tant que je reste dans l'habitude du péché, les plus grandes aumônes, les plus grandes mortifications, les plus grands sacrifices ne peuvent pas le faire. Ils peuvent bien engager Dieu à m'accorder la grâce de la conversion, mais ils ne l'y obligent pas ; quoique ce soient des œuvres bonnes en elles-mêmes, il ne les accepte pas, parce qu'il ne les trouve pas marquées du sceau de la grâce ; il peut bien les recompenser dans le temps, il ne les récompensera jamais dans l'éternité.

A ce dénûment de tout mérite, joignez l'impuissance de sortir par ses propres forces de cet état. Le paralytique de notre évangile ne pouvait de lui-même se remuer ; il avait besoin du secours d'autrui pour le faire. L'homme peut bien par son propre choix s'éloigner de Dieu, il ne peut revenir à lui sans la grâce. Il est vrai qu'elle ne lui manque pas ; mais il est vrai aussi qu'il la tient uniquement de la miséricorde divine. C'est à elle de le prévenir ; c'est assez pour lui qu'il y corresponde. Telle est la paralysie funeste dans laquelle le pécheur d'habitude languit ; et c'est ce qui faisait dire à Dieu dans l'Apocalypse à un pécheur de ce caractère : Vous paraissez vivant, et vous croyez l'être ; mais que cette vie dont vous jouissez encore, grâce à ma miséricorde, est bien moins précieuse que celle que vous avez perdue ! Vous avez la vie du corps, mais vous n'avez plus celle de l'âme ; vous n'êtes pas encore mort aux yeux des hommes, mais vous l'êtes déjà aux yeux de Dieu ; vous profitez encore de la lumière de la terre, mais vous avez perdu celle du ciel. *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Et à combien de personnes ne pourrions-nous pas encore aujourd'hui, adresser le même reproche ? Elles passent dans le monde pour honnêtes, pour charitables, pour exemplaires même ; mais un maudit péché

d'habitude qu'elles nourrissent dans leur cœur, souille toutes leurs vertus et leur en fait perdre tout le mérite. Ce principe de mort qu'elles conservent au milieu d'elles, détruit toutes leurs bonnes œuvres, et ne leur en laisse que l'apparence et l'éclat. Ce sont des saints suivant les hommes; ce sont des pécheurs devant Dieu. *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* C'est ainsi que le péché d'habitude prépare et conduit une âme à la mort éternelle, en la rendant incapable de tout bien, et en la faisant paraître devant Dieu les mains vides Dernier caractère de cet état, figuré dans notre évangile : caractère de dénûment et d'impuissance. *Jacebat in lecto paralyticus.*

Voilà ce que nous apprend la première partie de notre évangile. Ce malade est donc la figure d'un pécheur que son crime dégrade et avilit aux yeux du ciel et de la terre ; qui est enchaîné et asservi par les liens de son habitude ; qui est impuissant à tout bien et incapable de tout mérite. Que cet état est funeste, encore une fois ! Pourquoi donc y restez-vous mes très-chers frères ? qu'il y a longtemps que vous y êtes ! Peut-être que semblables à cet autre paralytique dont il nous est parlé dans un autre endroit de l'Évangile, qui gémissait dans cet état depuis trente-huit ans, couché au bord de la piscine salutaire, sans avoir la force de s'y jeter, attendant sans cesse l'arrivée de l'ange et le mouvement efficace qu'il imprimait aux eaux pour en profiter, vous languissez dans votre péché, depuis un grand nombre d'années, aimant le bien, sans le faire, haïssant le crime sans l'abandonner, n'ayant pas la force de mettre la main à l'œuvre, renvoyant d'un jour à l'autre votre conversion, et attendant quelque bon moment pour l'entreprendre. Ne différez pas davantage, mon cher auditeur ; craignez qu'à force de retarder, le temps ne vous manque. Profitez de la grâce qui se présente ; rendez-vous à la voix de votre Dieu qui vous rappelle, et puisque votre mal est si bien représenté par celui du paralytique de notre évangile, faites que sa guérison soit aussi l'image de la vôtre. Que devez-vous faire pour cela ? vous le verrez dans la seconde partie.

SECOND POINT.

La guérison du paralytique, image de la conversion du pécheur d'habitude.

C'est le propre de la médecine, remarque saint Grégoire, de guérir les maladies par des remèdes qui leur sont contraires. *Contraria contrariis curantur.* Ce que la médecine opère sur le corps, la grâce l'opère dans les âmes; elle guérit nos vices spirituels par des vertus qui leur sont contraires, et elle établit l'homme après sa conversion, dans un état tout opposé à celui où il était dans l'habitude du crime : nous le voyons bien clairement dans la suite de notre évangile. Quel était l'état du malade, lorsqu'on le présenta à Jésus-Christ? nous l'avons dit, il était couché dans son lit, perclus de ses membres. *Jacebat in lecto paralyticus.* Mais quel changement merveilleux n'opéra pas dans lui la parole de son divin Maître! Il était couché, *Jacebat:* Jésus-Christ lui ordonne de se lever. *Surge.* Il était sur son lit. *In lecto:* Jésus-Christ lui ordonne de le porter. *Tolle grabatum tuum.* Il était paralytique, sans mouvement et presque sans vie. *Paralyticus:* Jésus-Christ lui ordonne de marcher et d'aller dans sa maison. *Ambula, et vade in domum tuam.* Reprenons tout ceci, et suivez-moi.

La première chose que Jésus-Christ ordonne à ce paralytique, c'est de se lever. *Surge.* Il le lui ordonne avec la même autorité qu'il avait plusieurs fois commandé aux morts eux-mêmes de le faire. *Tibi dico, surge.* A cette parole puissante, les morts ressuscitaient, et à cette même parole, notre paralytique aujourd'hui se lève. *Surrexit.* Mais ne croyons pas, mes frères, que cette voix ne se fasse entendre que pour des maux corporels! Elle parle tous les jours pour des maux plus grands encore, c'est-à-dire, pour des maux spirituels. Et ce qu'il y a de plus surprenant en cela, c'est que, tandis que la nature obéit à cette voix, le pécheur d'habitude l'entend et demeure toujours insensible. A cette voix, la mort rend ses victimes, et le péché lui seul, s'obstine à retenir les siennes. Et pour vous faire convenir, mes frères, de cette vérité, je n'ai besoin que de votre propre expérience. Rentrez dans vous-mêmes et répondez-moi. Combien de fois ne l'avez-vous pas entendue cette voix? Combien de fois à

la suite de quelque discours pieux auquel vous avez assisté, à la vue de quelque bon exemple dont vous avez été témoins, de quelque mort subite qui vous a frappés, au moment de quelque affliction salutaire que Dieu vous a ménagée, dans certains temps de grâce, à certains jours de solennité, combien de fois, dis-je, n'avez-vous entendu vous-mêmes cette voix intérieure de la grâce qui vous disait : *Surge*. Et combien de fois aussi, par la plus monstrueuse ingratitude, n'avez-vous pas étouffé dans vous-mêmes cette voix, ne vous êtes-vous pas pas distraits pour ne pas l'entendre, n'avez-vous pas renvoyé d'un jour à l'autre le sacrifice qu'elle vous demandait, supposé encore que vous n'ayez pas refusé entièrement de le faire ? Dans ce moment-ci même, ne vous parle-t-elle pas, et au sortir d'ici pourtant ne serez-vous pas toujours les mêmes ? Écoutez-la donc, je vous en conjure, mon cher auditeur, une fois pour toutes, cette voix puissante qui vous parle aujourd'hui par ma bouche, et qui vous dit comme autrefois aux Éphésiens par la bouche du grand Apôtre : O vous qui dormez du sommeil de la mort, qui vous tranquillisez dans votre péché par une confiance présomptueuse, par mille vains prétextes ; vous qui vivez dans une fausse paix, sous le joug d'une habitude honteuse qui vous domine : éveillez-vous à la voix de Jésus-Christ qui vous appelle, ouvrez les yeux à sa lumière qui vous éclaire, et vous connaîtrez bientôt toute l'horreur de votre état, et vous goûterez bientôt à la suite de votre divin Maître un bonheur mille fois plus grand que celui que vous comptiez trouver dans le crime. *Surge qui dormis, et exurge a mortuis, et illuminabit te Christus.*

Mais hélas ! que l'on quitte difficilement une habitude dans laquelle on a longtemps vécu ! Le pécheur entend cette voix, et il y résiste. Semblable à un homme profondément endormi qu'on éveille malgré lui, il ouvre un moment les yeux à la lumière, mais c'est pour les refermer aussitôt ; il se tourne et se retourne dans son lit, mais il n'en sort pas ; il fait quelques mouvements, quelques efforts peut-être, mais un moment après il retombe dans un sommeil plus profond encore. Oh ! que cette résistance de la part de la créature est injurieuse à Dieu ! Qu'elle lui déplaît ! Aussi s'en plaint-il lui-même dans les livres saints. La Sagesse, dit-il, s'est montrée

dans les places de la ville et y a fait entendre sa voix : Mes enfants, quittez ces bagatelles qui vous sont nuisibles, corrigez-vous de vos égarements, et je vous donnerai mon esprit et l'intelligence de mes paroles. Mais immédiatement après, voici ce qu'il ajoute : Je vous ai appelés et vous avez refusé de me suivre ; j'ai étendu mes bras vers vous, et vous êtes demeurés insensibles ; vous avez méprisé également et mes avis et mes menaces. Un jour je me vengerai, et ce jour n'est pas peut-être bien loin encore, c'est celui de votre mort, *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* Alors je me rirai de vous à mon tour et je vous insulterai ; surpris tout d'un coup par les horreurs d'une mort imprévue, vous m'appellerez par vos cris, et je ne vous écouterai pas ; vous élèverez vers moi pour me chercher des mains défaillantes, et vous ne me trouverez pas ; je mépriserai également et vos prières et vos larmes, et je punirai par le désespoir de votre mort, l'impénitence et l'insensibilité de votre vie. *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* Que ces menaces terribles, mon cher auditeur, jettent dans votre âme une frayeur salutaire, qu'elles vous portent à prendre enfin une résolution efficace ! Levez-vous, quittez votre péché, sortez de votre habitude. *Surge.* Mais levez-vous comme Dieu le commande et l'exige, levez-vous promptement, ne différez pas davantage. Que gagnez-vous à renvoyer ainsi votre conversion d'un jour à l'autre ? vous rendez vos chaînes toujours plus pesantes ; vous lassez toujours plus la patience de votre Dieu ; vous diminuez toujours plus le temps de votre pénitence ; vous rapprochez toujours plus celui de votre éternité. Levez-vous généreusement : que rien ne vous arrête, ni la force de l'habitude, rien n'est impossible à la grâce ; ni les rigueurs de la pénitence, Dieu lui-même les adoucira ; ni votre propre inconstance, l'habitude du bien la fixera. Levez-vous franchement : que vous servirait-il de garder encore des ménagements entre Dieu et le monde ? vous ne satisferiez ni l'un ni l'autre. Levez-vous et ne croyez pas que cela soit impossible : combien d'autres l'ont fait avant vous ! les Paul, les Augustin, les Magdeleine ! pourquoi ne le feriez-vous pas vous-même ? En vous défiant de votre fragilité, comptez sur la haute puissance de la grâce. Il vous arrivera la même chose qu'à saint

Pierre, lorsqu'il était détenu dans la prison où le roi Hérode l'avait fait mettre. Un ange lui apparut, tandis qu'il dormait, et l'éveilla en le frappant au côté et en lui disant : Levez-vous vite. *Surge velociter.* A l'instant ses chaînes tombèrent, les gardes furent interdits, et les portes de fer qui fermaient la prison, s'ouvrirent d'elles-mêmes. Ce Dieu qui vous a touché au cœur, qui vous a éveillé du sommeil de la mort, qui vous a fait entendre sa voix, qui vous commande de vous lever, saura bien briser tous les obstacles qui vous empêcheraient de le faire : votre habitude s'évanouira, vos ennemis seront confondus, et les difficultés insurmontables que vous croyez trouver à votre retour, s'aplaniront d'elles-mêmes. Il ne faut pour cela qu'un peu de bonne volonté. Dites donc à Dieu, dans les mêmes sentiments que le prodigue converti : Oui, Seigneur, c'en est fait, je veux me lever, je veux sortir de cet état honteux et méprisable où jusqu'à présent j'ai vécu ; et quoique indigne d'être appelé votre enfant, je veux recourir dès ce moment à vous, qui êtes toujours un bon père. *Surgam et ibo ad patrem.*

La seconde chose que Jésus-Christ commande à cet homme, c'est de porter son lit. *Tolle grabatum tuum.* Il pouvait, après l'avoir guéri, lui faire abandonner son grabat, mais il ne le veut point, afin que l'effort qu'il fait en le portant, convainque tout ce peuple de sa parfaite guérison. De même Jésus-Christ en convertissant une âme, ne la délivre pas toujours du fardeau de sa concupiscence et du poids de ses passions ; il veut au contraire qu'elle les supporte avec patience, pour nourrir par là son humilité et sa défiance, et pour éprouver sa foi, sa confiance et son amour. O vous donc qui vous êtes réconcilié avec Jésus-Christ, et qui êtes ressuscité à la grâce, écoutez cet ordre qu'il vous donne aujourd'hui lui-même, et mettez-le en pratique. Rendez-vous maître de ces passions dont vous avez été si longtemps l'esclave ; assujettissez à la raison et à la foi ce corps de péché qui a si souvent dominé l'esprit ; mettez un frein à cette curiosité funeste de tout savoir, de tout entendre, de tout voir et de tout dire ; que la modestie préside à vos regards, la simplicité à vos parures, la frugalité à vos repas, la circonspection à vos paroles ; réparez votre dissipation par le recueillement, votre sensualité par la mortification, vos pro-

digalités par les aumônes, vos vains discours par le silence ; menez enfin une vie toute nouvelle. Que ce que vous avez fait pour le monde, soit la règle et le modèle de ce que vous devez faire pour Dieu ; haïssez-le ce monde, autant que vous l'avez aimé ; fuyez-le autant que vous l'avez suivi ; méprisez-le autant que vous l'avez craint : édifiez-le autant que vous l'avez scandalisé ; privez-vous même des plaisirs permis, puisque si souvent vous vous en êtes permis de défendus ; que votre pénitence soit proportionnée à vos désordres. Joignez la vigilance à la prière ; demandez la persévérance pour terminer heureusement la route que vous commencez ; que le temps consacré à de pieux exercices répare celui que vous avez perdu dans des amusements frivoles. Séparez-vous surtout de ces occasions délicates, dont Dieu vous ordonne le sacrifice ; coupez ce bras, arrachez cet œil qui vous scandalise, et jetez-le loin de vous. Regardez les afflictions que Dieu vous envoie, comme des pénitences qu'il vous ménage ; mettez dans le même rang toutes les peines de votre état ; moins elles sont de votre choix, et plus aussi elles sont méritoires. Cette vie, il est vrai, vous gênera ; ce fardeau vous pèsera ; ce sacrifice vous coûtera ; mais ne comptez-vous pour rien, mon cher auditeur, l'innocence de votre âme que vous allez recouvrer, la justice du ciel que vous allez calmer, les peines de l'enfer que vous allez éviter, les horreurs de la mort dans le péché que vous allez prévenir ? Ce fardeau vous pèsera ; mais pas autant que vous pourriez le croire, mon cher auditeur ; l'onction de la grâce l'adoucira, la force de Dieu lui-même vous soutiendra, le calme, la paix de votre âme vous dédommagera, l'habitude du bien vous le facilitera, l'espérance des biens éternels vous animera. Ce fardeau vous pèsera ; mais le travail n'est que d'un moment et la récompense est éternelle. Ce fardeau vous pèsera ; mais les saints l'ont bien porté aussi, et ils ne l'ont pas trouvé trop pesant. Écoutez saint Paul : Je surabonde de joie, dit-il, au milieu de toutes mes tribulations, sachant que les peines de ce monde produisent dans nous un poids immense de gloire, et qu'il n'y a aucune proportion entre le travail et la récompense. Écoutez saint Augustin : En vous aimant, Seigneur, on ne souffre rien, parce qu'on aime à souffrir, dès que c'est vous qui voulez qu'on souffre. Voyez les martyrs sur les

échafauds, les confesseurs dans les prisons, les anachorètes dans les déserts. Quelle joie ! quelle paix ! quelle assurance ! et sans sortir de notre évangile, avec quel empressement ce paralytique guéri ne porte-t-il pas son lit? Vous l'éprouverez vous-même; goûtez et voyez combien le Seigneur est bon envers ceux qui l'aiment. *Tolle grabatum tuum.*

Marchez, dit Jésus-Christ, à ce paralytique. *Ambula.* Non, mes frères, il ne suffit pas d'avoir bien commencé, il faut bien finir. Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. Marchez devant moi, disait Dieu à Abraham, et soyez parfait. Il nous montrait par là que la vue de la présence de Dieu et le désir de la perfection doivent toujours accompagner la vie d'un vrai fidèle. Rien de plus répété dans l'Évangile que ces maximes : que celui qui veut être mon disciple, porte sa croix après moi et me suive ; celui qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas digne d'être mon disciple. Cette croix, cette charrue, ce lit, nous représentent la même chose : il faut suivre Jésus-Christ dans la route qu'il nous a montrée par son exemple, et qu'il nous a facilitée par sa grâce. Que si, faibles comme nous sommes, nous venons à tomber dans cette route et à faire quelques faux pas, relevons-nous aussitôt, rechargeons notre fardeau, et continuons notre marche. Rien de plus excusable que de tomber, rien de plus criminel que de s'endormir dans la chute : le péché est naturel à l'homme. Relevons-nous promptement, toutes les fois que nous tombons, ne perdons jamais courage, avançons toujours dans la perfection ; l'instant où nous nous lasserions, serait peut-être celui où nous perdrions la couronne. *Ambula.*

Allez dans votre maison, continue Jésus-Christ. *Vade in domum tuam.* Un chrétien n'a point de maison sur la terre; il n'en a que dans le ciel. C'est là le lieu de son repos et de sa demeure éternelle. Tendons-y donc sans cesse vers ce beau ciel, qui est la fin de notre pèlerinage. Soupirons après lui, comme un cerf poursuivi par des chasseurs, après le lieu de son asile et de son rafraîchissement; comme un voyageur fatigué dans la route, après sa patrie ; comme un captif détenu en servitude, après sa liberté; comme un matelot battu par l'orage, après un port qui le mette à l'abri de la tempête ; comme un guerrier couvert de sang et de poussière,

après la victoire; comme un laboureur chargé de sueur et de fatigue, après la fin de sa journée. Fixons nos regards sans cesse vers ce beau séjour. C'est dans la maison que le paralytique se décharge de son lit; c'est dans le ciel que nous serons délivrés du poids de nos chaînes. Que cette attente nous console; que cette vue nous ranime; que cet objet nous prête toujours de nouvelles forces. *Vade in domum tuam.*

O beau ciel, lieu de mon repos et de ma demeure éternelle ! du fond de mon exil, j'ai élevé vers vous mes yeux, mes mains, et mes cris. Mon cœur soupire après vous, mon âme vous désire. J'ai tressailli d'allégresse dans la confiance qu'on m'a inspirée que la maison du Seigneur serait un jour la mienne. Heureux et mille fois heureux ceux qui sont déjà arrivés dans cette maison sainte ! une éternité entière ne leur suffira pas pour louer assez Dieu de leur bonheur. J'aimerais mieux un seul jour passé dans ces sacrés parvis, que des siècles entiers passés dans les tabernacles des pécheurs ; je préfère la dernière place de cette maison au premier trône de la terre.

C'est ainsi que s'exprimait à la vue de ce grand objet, le saint roi David, modèle d'une vraie pénitence. Fasse le ciel que tels soient vos sentiments, et surtout que telle soit votre conduite. Renoncez à la vie criminelle que vous avez menée jusqu'à présent, commencez dès ce jour une vie toute nouvelle . le monde sera édifié de votre changement, et Dieu lui-même en sera la récompense. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la guérison d'un paralytique

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Jésus étant monté dans une barque, repassa le lac, et vint dans sa ville. Et on lui présenta un paralytique couché sur un lit. Saint Marc et saint Luc, rapportant le même fait, y ajoutent une circonstance intéressante. Le peuple ayant appris

que Jésus était dans la ville, il se rendit auprès de lui une multitude si nombreuse, que la maison ne pouvait la contenir, et qu'une partie était forcée de rester au-delà de la porte. Ce fut alors qu'on vint lui présenter un paralytique étendu dans un lit, que quatre hommes portaient. Mais ces hommes ne pouvant parvenir jusqu'à Jésus, à cause de la foule qui obstruait la porte, montèrent sur le toit, et l'ayant découvert, descendirent aux pieds de Jésus le lit où était couché paralytique (1).

Il n'y avait pas longtemps que Jésus-Christ avait commencé sa carrière évangélique ; mais le bruit de ses miracles, déjà répandu dans tout le pays, attirait à sa suite une multitude nombreuse. Les malades venaient chercher auprès de lui les guérisons que sa bonté toute-puissante opérait à chaque moment. D'autres, attirés par la curiosité, voulaient voir par eux-mêmes quel était cet homme extraordinaire, à qui la nature obéissait. On en voyait quelques-uns, conduits par une vraie piété, accourir pour écouter les instructions salutaires qu'il distribuait. Enfin, il y avait jusqu'à des pharisiens et des scribes, que guidait la malignité, et qui n'avaient d'autre but que de trouver dans ses discours et dans ses action, quelque matière à leur critique. Le ministère que le divin Sauveur a exercé sur la terre, n'a pas fini avec le séjour qu'il y a fait. Il subsiste encore parmi nous ; il se perpétuera, selon l'oracle divin, jusqu'à la fin des siècles : et tant qu'il existera des hommes sur la terre, on en verra constamment s'approcher de ce ministère sacré. Mais, si les saintes fonctions que Jésus-Christ a confiées à ses apôtres, sont la continuation et la vive expression de celles qu'il a exercées, nous voyons aussi une conformité bien malheureuse entre les Juifs de son temps et les chrétiens de nos jours. Parmi tous ceux qu'attire le ministère ecclésiastique, combien peu sont guidés par le sentiment de leurs maux et par une sincère piété ! N'en voyons-nous pas au contraire un grand nombre que conduit, ou une curiosité répréhensible, ou une mali-

(1) Et auditum est quod in domo esset, et convenerunt multi, ita ut non caperet neque ad januam, et loquebatur eis verbum. Et venerunt ferentes paralyticum, qui à quatuor portabatur. Et cùm non possent offerre eum illi præ turba, nudaverunt tectum ubi erat: et patefacientes submiserunt grabatum, in quo paralyticus jacebat. *Marc. II. 2, 3 et Luc. V. 18 et 19.*

gnité plus condamnable encore, qui viennent à la parole divine, pour juger celui qui la distribue, et quelquefois même, pour se donner le plaisir coupable de censurer sa personne, de critiquer ses discours, de décrier jusqu'aux respectables objets de son enseignement ? Ces funestes dispositions sont encore aujourd'hui, comme elles le furent alors, la cause principale du peu de fruit que produit le saint ministère. Nous nous étonnons de voir ce peuple, qui suivait Jésus-Christ avec tant d'ardeur dans le cours de sa mission, se tourner enfin contre lui avec la dernière violence, et demander à haute voix qu'on le crucifie. Considérons notre propre conduite, et nous la trouverons beaucoup trop semblable à celle de ce peuple volage et criminel. Nous nous approchons, comme lui, de Jésus-Christ ; nous nous rendons dans ses temples, nous assistons à ses saints offices, nous écoutons sa parole ; mais comme nous n'y portons pas des sentiments dont nous devrions être animés, presque aussitôt par de nouveaux péchés, nous recommençons, comme dit l'Apôtre, à crucifier au-dedans de nous le Fils de Dieu (1). Nous troublons, nous altérons, nous corrompons, par la fange que nous y apportons, cette source d'eaux pures et limpides, que Dieu avait fait jaillir pour nous dans la vie éternelle (2). Comment des dispositions coupables produiront-elles des effets salutaires? Comment trouverions-nous dans les exercices de la religion ce que nous n'y cherchons pas? Comment profiterions-nous des grâces divines, quand nous ne venons que pour en abuser? Cet abus est un nouveau mal, que nous ajoutons à tous nos autres maux. Ne sortant pas meilleurs du lieu saint, nous en sortons plus mauvais ; et dès que nous n'amassons pas des trésors de justice, nous y amoncelons le redoutable trésor de colère.

S'ensuivrait-il de là que les pécheurs doivent s'interdire les offices de l'Église, s'abstenir de ses sacrements, s'éloigner de ses instructions, se bannir de ses temples ? Ah ! gardons-nous d'en tirer cette fatale conséquence. Parce qu'un malade imprudent aura aggravé son mal, par le remède qui devait lui rendre la santé, en conclurons-nous qu'il faut le

(1) Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei. *Hebr. VI*, 6.

(2) Aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. *Joan. IV*, 14.

laisser mourir sans remède ? Réformons l'abus criminel ; conservons l'usage salutaire. Émondons les branches pernicieuses ; soignons les rameaux précieux qui doivent donner des fruits. Ce que nous devons retrancher, ce n'est pas l'assistance aux saints exercices, qui sont notre plus utile ressource ; c'est la disposition vicieuse que nous y apportons. Approchons-nous de Jésus-Christ avec la foi, avec la confiance, avec l'ardeur qui animait le paralytique de notre évangile, et ceux qui le portaient ; et nous recevrons, comme cet homme, la rémission de nos péchés, et la guérison de tous nos maux.

Ces hommes, que l'Esprit-Saint nous présente ici pour modèles, ont peine à parvenir jusqu'à Jésus-Christ. Ils se voient arrêtés à la porte de la maison, par une foule que tous leurs efforts ne peuvent percer. Mais leur zèle n'en est pas ralenti. Leur charité ingénieuse imagine une autre voie. Ou plutôt, sans doute, celui vers qui la foi les conduisait, leur inspire la route qu'ils doivent tenir.

Et nous aussi, nous devons nous attendre que notre retour vers Jésus-Christ éprouvera des obstacles. Illusion du monde, séduction des plaisirs, autorité des exemples, crainte des opinions, honte des railleries, l'ennemi du salut nous opposera tout. Il multipliera ses attaques, en proportion de nos désirs de conversion. Mais ses armes les plus dangereuses, c'est dans nous-mêmes qu'il les trouvera. Ce sont des passions ardentes qu'il faudrait réprimer, des inclinations agréables qu'il faudrait réformer ; des goûts flatteurs qu'il faudrait abandonner ; des liaisons chéries qu'il faudrait rompre ; des habitudes invétérées qu'il faudrait surmonter. L'imagination, qui grossit encore ces difficultés, s'en effraie. Souvent la seule idée des efforts qu'on croit avoir à faire, arrête même avant le premier pas. Hélas ! combien cette funeste crainte des combats à livrer contre soi-même, a dissipé de saintes pensées, étouffé de pieux désirs, fait évanouir de résolutions, et avorter de salutaires projets ! Combien de conversions heureusement commencées, quelquefois même assez avancées, ont tristement échoué contre une tentation, une occasion, un attachement, un exemple, un respect humain ! Si le malade de notre évangile s'était rebuté ; si, cédant aux obstacles, il s'était arrêté ; si, désespérant de

parvenir jusqu'à Jésus-Christ, il avait cessé sa poursuite, le malheureux aurait conservé toute sa vie son infirmité : et ce qui est plus déplorable encore, il serait mort chargé de ses péchés. Et voilà le sort des pécheurs, que la lâcheté retient à l'entrée de la carrière de la pénitence, ou que la faiblesse abat en la parcourant ; qui manquent du courage d'entreprendre la course, ou de celui de la soutenir ; qui tremblent à la pensée des obstacles, ou qui reculent à leur vue. Nous devons, sans doute, nous défier de nous-mêmes ; mais pouvons-nous ne pas nous confier en Dieu ? Il nous a promis son secours. Nous défierions-nous de sa fidélité ? Douterions-nous de sa puissance ? Implorons-le ce secours avec lequel nous ne pouvons manquer de triompher ; mais pensons que c'est à nos efforts qu'il l'accordera. Il veut bien suppléer à notre faiblesse, mais non à notre volonté. Il consent à nous seconder, mais il ordonne qu'en même temps nous commencions à agir. Il ajoute à nos forces ce qui leur manque, mais il exige que telles qu'elles sont, nous les déployions. Voyez notre paralytique faire, pour parvenir à Jésus-Christ, tout ce que son état lui permet. Dans l'impuissance où le réduit sa maladie, d'aller lui-même se jeter aux pieds de Jésus-Christ, il se remet entre les mains de personnes charitables qui l'y porteront. O vous dont l'âme paralysée par une longue suite de péchés, ne se sent plus la force d'en secouer le poids, et ne peut que s'exhaler en vains désirs, confiez-vous à des directeurs vertueux. Ils vous conduiront, ils vous porteront s'il est nécessaire jusqu'à Jésus-Christ. Leur science vous éclairera, leur expérience vous guidera, leur charité vous soutiendra, leur zèle surmontera tous les obstacles. Ce que vous croyez ne pas pouvoir, ils vous apprendront à le faire ; ce qu'effectivement vous ne pouvez pas, ils le feront pour vous. Leurs prières, agréables à Dieu, feront exaucer les vôtres. Leurs efforts unis à vos efforts, les rendront efficaces. Ils seront à la fois les heureux médiateurs qui obtiendront votre pardon, et les juges bienfaisants qui le prononceront.

Jésus voyant la foi de ces hommes, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.

Il y a tout lieu de croire, quoique le texte sacré ne le porte pas positivement, que ce paralytique recourait à Jé-

sus-Christ pour l'infirmité de son âme, autant au moins que pour celle de son corps. L'intention du Sauveur était, sans doute, de répondre à son principal désir. Il ne remet les péchés qu'à ceux qui ont un vif désir d'en être délivrés. Ainsi nous pouvons par son action juger avec fondement de la disposition du malade. Nous n'avons pas les mêmes raisons de croire que ceux qui portaient le paralytique fussent guidés par un sentiment aussi parfait. Peut-être ne désiraient-ils que la guérison de l'infirmité corporelle ; mais ce vœu même était déjà très-louable. Il supposait une pitié tendre pour l'état de ce malheureux et une foi vive dans la bonté toute-puissante de Jésus-Christ. Ils étaient assurés que, s'ils pouvaient parvenir jusqu'à lui, l'objet de leur commisération serait délivré du mal qui l'accablait. Cette foi confiante est la première disposition du retour à Dieu ; et l'Esprit-Saint nous fait observer que c'est celle-là que Jésus-Christ récompense par le miracle qu'il fait en cette occasion.

Mais gardons-nous de penser que la simple croyance de la miséricorde et de la puissance divine suffise pour obtenir la rémission de nos péchés. La foi qui nous attire ce grand bienfait, n'est pas une pure spéculation. C'est de cette manière que croient un grand nombre de pécheurs enracinés dans le vice, que leur foi condamne au lieu de les justifier. C'est de cette manière que croient au fond des enfers, les victimes éternelles de la colère divine. La foi qui dispose à la justification n'est pas seulement dans la pensée ; c'est surtout par les effets qu'elle se produit, et nous en voyons un exemple dans cet évangile. La foi du paralytique et de ceux qui le portent, est une foi active, persévérante, une foi courageuse. Il ne suffit pas de connaître, de sentir la nécessité du retour à Dieu ; il faut commencer à l'effectuer ; il faut faire vers lui les premiers pas. Ce n'est pas assez ; il faut continuer d'aller vers lui jusqu'à ce qu'on ait eu le bonheur de le trouver. Quelque pesant que soit le fardeau dont on est chargé, quelque embarras qu'il cause, quelque lenteur qu'il apporte à la marche, il faut au moins n'en être pas arrêté, jusqu'à ce qu'on parvienne à le déposer aux pieds du Sauveur. Ce n'est pas tout encore, il est nécessaire de n'être pas détourné par les difficultés que présente cette route pénible. La foi véritable, la foi méritoire est celle que les obs-

tacles, loin de rebuter, animent. Ce fut celle-là qui frappa Jésus-Christ, ce sera elle encore qui dans nous le touchera et qui nous obtiendra la consolante réponse : *Vos péchés vous sont remis.*

Quels durent être sur les différents assistants les effets divers de cette parole divine? Dans l'âme du paralytique, elle répandit sans doute une vive satisfaction. Il se voyait délivré de celle de ses infirmités qui lui était la plus pénible : affranchi des remords qui le tourmentaient ; réconcilié avec Dieu, dont l'inimitié était pour lui un poids accablant; pouvait-il, à l'acquisition d'un bien si ardemment désiré, ne pas être transporté de joie, pénétré de reconnaissance? Dans l'âme des assistants, le sentiment le plus général dut être l'étonnement. Ils espéraient un miracle éclatant, tel que Jésus-Christ en avait fait plusieurs fois à leur vue ; et le Sauveur se contente d'en faire un invisible. Ils s'attendaient à voir un malade rendu à la santé ; et ils voient un pécheur rentré en grâce. Ils ne pouvaient, ni croire que la puissance manquât à Jésus pour guérir le paralytique, ni concevoir pourquoi il ne la déployait pas. Ils ne concevaient pas dans le premier moment quelle raison pouvait l'engager à ne point accorder au paralytique ce qui semblait être l'objet de tous ses vœux, et à lui faire la grâce qu'il ne paraissait pas demander. Une troisième classe d'hommes roulait dans son esprit des pensées différentes. Du bienfait que Jésus-Christ venait d'accorder au paralytique, elle se faisait un prétexte pour le calomnier.

Et voilà que quelques-uns des scribes dirent entre eux : Cet homme blasphème.

Les autres évangélistes expliquent en quoi ces scribes faisaient consister le blasphème qu'ils imputaient à Jésus-Christ: c'est qu'en remettant les péchés, il s'arrogeait un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu (1). Avant de considérer la manière dont le divin Sauveur confond cette inculpation insidieuse, arrêtons-nous, pour faire deux observations qu'elle nous présente.

D'abord, quels sont ceux qui précipitent ainsi leur juge-

(1) Erant autem illic quidam de scribis sedentes, et cogitantes in cordibus suis : Quid hic sic loquitur? blasphemat. Quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus ? *Marc.*, II. 6 et 7. *Luc.*, V. 21.

ment, et qui sur une première pensée, intentent contre Notre-Seigneur une accusation aussi grave et aussi injuste ? Ce sont des scribes, c'est-à-dire, les docteurs de la loi, les hommes les plus savants de la nation, chargés par leur état, et capables par leurs lumières d'instruire les autres. Tandis que le peuple simple et ignorant contemple avec admiration les grandes actions du Sauveur, et recueille avec avidité ses instructions, ce sont les hommes les plus éclairés qui les combattent avec un acharnement continuel. Les hommes pleins de talens et de connaissances, voilà les adversaires de la vérité. Leçon frappante, et bien propre à désabuser de l'admiration exclusive, dont beaucoup de personnes sont engouées pour les talents et les connaissances. Ce sont sans doute des qualités utiles : et Dieu en a donné de siècle en siècle à son Église, pour l'éclairer, la soutenir et la défendre. Mais il en est des dons de l'esprit, comme de tous les autres : c'est leur emploi qui fait leur mérite. Utiles par leur usage, ils deviennent funestes par l'abus. En révérant ces célèbres docteurs qui font la gloire de la religion, nous détestons les génies pervers que l'enfer suscita de tout temps pour la combattre. Les chefs des hérésies n'étaient pas des hommes bornés et ignorants. Et parmi les téméraires qui s'efforcent de plonger notre siècle dans les ténèbres de l'incrédulité, combien en est-il dont les talents auraient pu répandre avec éclat la lumière de la vérité ? Ne nous y méprenons pas : la plupart de ces hommes qui ont perdu tant de malheureux dans les routes de l'erreur, s'y sont égarés par leurs talents mêmes et par leurs connaissances. Le grand danger que reproche à la science l'Apôtre, c'est qu'en agrandissant l'esprit, elle enfle le cœur (1). Celui qui a le sentiment de son ignorance, est par là retenu dans l'humilité. Mais un grand savoir est une grande tentation à l'orgueil, et l'orgueil, le principe le plus fécond des erreurs. Cette passion funeste, qui souleva les anges dans le ciel, et le premier homme sur la terre, est encore celle qui révolte contre Dieu les génies indociles. Le joug de la soumission, si nécessaire à l'homme, pèse à leur vanité. Leur raison enorgueillie de quelque étendue qu'elle a acquise, s'irrite des limites impénétrables qui l'arrêtent, méconnaît l'autorité sacrée établie pour la régir, et dans son audacieuse

(1) Scientia inflat. *I Cor.*, VIII. 1.

présomption, prétend du tribunal infaillible, établi par Jésus-Christ, appeler à son propre jugement. O vous, que la Providence a doués de talents, ornés de lumières, enrichis de connaissances, au lieu de vous enfler de ses bienfaits, vous devriez en être effrayés. En vous faisant des dons plus magnifiques, elle vous a imposé de plus redoutables devoirs. Chacun de ses présents sera la matière d'un compte rigoureux. Vous serez jugés sur l'usage que vous en aurez fait, et punis, non-seulement si vous en avez abusé, mais même si vous avez manqué de les employer utilement. Le serviteur condamné aux ténèbres extérieures, aux pleurs, aux grincements de dents, n'était, ni un fidèle qui eût dissipé son talent, ni un rebelle qui l'eût employé contre son maître : c'était un inutile, qui avait négligé de le faire fructifier (1).

Une seconde observation importante, que fait naître la téméraire inculpation des scribes, c'est qu'elle est fondée sur un principe véritable: l'application seule en est criminelle. Ils avaient raison de dire qu'il n'appartient qu'à Dieu de remettre les péchés ; leur tort était d'en conclure que Jésus-Christ blasphémait. Si une haine aveugle n'eût pas obscurci leur raison, ils auraient tiré de leur principe la conséquence diamétralement contraire ; et rapprochant de sa parole ses œuvres, et de l'absolution qu'il venait de donner, ses miracles, ils auraient conclu avec bien plus de justesse que Jésus était l'envoyé de Dieu. Apprenons de là à ne pas nous en laisser imposer par les belles maximes qu'étalent pour l'ordinaire les ennemis de la religion. C'est souvent de la vérité même que les adversaires de la vérité empruntent les armes dont ils la combattent. Cette conduite des premiers antagonistes de Jésus-Christ a été continuellement imitée par leurs successeurs. C'est dans les saintes Écritures, que les sectaires de tous les siècles ont puisé la défense de leurs erreurs; et c'est avec la parole de Dieu, écrite, qu'ils ont attaqué sa parole perpétuellement subsistante dans son Église. Et ne voyons-nous pas encore les modernes incrédules aller chercher dans les attributs de Dieu, des arguments contre sa religion ? Le matérialiste se fonde sur la toute-puissance, pour attribuer à la matière la possibilité de penser. Le fata-

(1) Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores; illic erit fletus, et stridor dentium. *Matth.*, XXV. 30.

liste invoque la prescience divine contre la liberté humaine. Le déiste, pour anéantir la Providence, appelle à son secours la grandeur infinie, trop au-dessus de nous pour s'occuper de nos petits intérêts. Le libertin, pour se rassurer contre la justice, se réfugie dans la miséricorde qui n'a pu donner l'être à des créatures pour les punir. Il n'y a peut-être pas dans le christianisme un seul principe que ses ennemis n'aient employé pour le combattre. Cet abus des principes, cette violation du raisonnement, dans des hommes d'ailleurs éclairés, doit nous faire sentir de plus en plus la nécessaité de nous soumettre et de nous attacher à l'autorité sacrée que Jésus-Christ a chargée de la conservation de sa doctrine, en la douant de son infaillibilité.

Mais Jésus connaissant leurs pensées, dit: Pourquoi formez-vous dans vos cœurs de mauvais jugements ? Lequel est le plus aisé de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous, et marchez ? Or, pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : levez-vous, dit-il alors au paralytique, emportez votre lit, et retournez dans votre maison. Cet homme se leva, et s'en alla dans sa maison.

Avant d'opérer le miracle de la guérison du paralytique, Jésus-Christ en fait un autre, et il commence à confondre la malignité des scribes, en révélant les pensées qu'ils roulent dans leurs esprits. Ce Dominateur tout-puissant, non-seulement voit toutes nos actions, et entend toutes nos paroles ; il pénètre encore jusqu'au fond de nos cœurs, et va y sonder nos plus secrètes pensées. Elles seront manifestées au dernier jour, dans l'assemblée universelle du genre humain. Elles seront la matière principale du jugement que nous y subirons. Car une des différences essentielles entre le jugement de Dieu, et ceux des hommes, est que les juges de la terre, dont les faibles regards n'atteignent que des surfaces, ne peuvent juger les intentions que par des actions ; au lieu que le Juge céleste, dont les regards pénétrants descendent dans les replis les plus cachés des consciences, juge les actions d'après les intentions qui les ont produites. Aussi, est-il le seul législateur qui ait pu donner des lois à la pensée. Nul n'a droit de défendre ce qu'il n'a pas la puissance de connaître. Ce n'est que de son Dieu que le monde pouvait

recevoir cette admirable loi, qui, non contente d'interdire le crime, et de le punir, le prévient, va l'attaquer jusqu'au fond du cœur, et en écraser le germe avant même qu'il soit conçu. Mais en contemplant avec admiration et reconnaissance cette loi salutaire qui a épargné tant de crimes à la terre, pouvons-nous ne pas la considérer avec effroi? Pouvons-nous n'être pas saisis de terreur, en pensant au compte rigoureux que nous aurons à rendre de tout ce que nous aurons pensé dans le cours de notre vie? N'exagérons pas cependant la rigueur de cette loi; ce n'est que le consentement donné aux pensées vicieuses, qui en fait le crime. C'est dans la volonté, et non dans l'intelligence qu'il réside. La pensée présentée à notre esprit est une tentation, et non pas un péché. Elle sera pour nous, comme toutes les autres tentations, ce que nous la ferons être. Consentie, elle sera un crime; repoussée, elle deviendra un mérite. Rejetons donc avec force ces suggestions dangereuses, dont l'ennemi du salut ne cesse de nous harceler, pour qu'elles ne reviennent pas un jour déposer contre nous devant le tribunal suprême.

Du moment où Jésus-Christ eut dévoilé la pensée qu'ils n'osaient manifester, les scribes durent être convaincus de sa puissance et de la fausseté de leur accusation. Mais il ne s'en tient pas là. Il leur propose une épreuve nouvelle, et plus solennelle encore de son pouvoir. Dissiper d'un mot la paralysie du corps et celle de l'âme, est également impossible à toutes les forces humaines, également facile à la puissance divine. Scribes, soyez attentifs : Jésus attache le sort de votre inculpation et de son apologie à un fait éclatant, dont il vous sera impossible de nier ni la réalité, ni la conséquence. Ce moment va décider si c'est lui qui a blasphémé, en s'attribuant le pouvoir de remettre les péchés, ou si c'est vous, en l'accusant de blasphémer. Et vous, et tout le peuple présent, allez prononcer, d'après l'épreuve délicate à laquelle il s'expose, s'il est un suborneur, ou si vous êtes calomniateurs.

Observons la manière dont Jésus-Christ repousse l'injustice. Ce modèle de toute perfection, qui, lorsque les accusations portaient uniquement sur sa personne, ou gardait un humble silence, ou répondait avec simplicité et modestie, maintenant que son ministère est attaqué, reprend le ton de

dignité qui convient à l'Envoyé du ciel, et confond l'inculpation calomnieuse, avec la fermeté, la noblesse et l'autorité qui lui appartiennent. Mais quelque force qu'il mette dans sa justification, il ne veut pas en sortir. Il ne se permet pas la récrimination qui lui serait si facile. Il répond au reproche, et n'en intente pas. Il dit ce qu'il faut pour désabuser ses ennemis ; il s'abstient de ce qui pourrait les offenser.

Sa réponse nous présente encore une réflexion. Accusé par les scribes de se donner pour un Dieu, il ne désavoue pas l'imputation. Au contraire, toute sa réfutation consiste à déployer un pouvoir divin. Il admet le principe que Dieu seul peut remettre les péchés ; et aussitôt il fait un miracle pour prouver qu'il a cette puissance. Par là il se déclare Dieu, et confond d'avance les sectes qui devaient s'élever dans la suite des siècles, et contester sa divinité.

Jésus a parlé, et la nature a reconnu la voix de son Maître. La maladie s'est subitement dissipée. Le malheureux, qui un moment auparavant, languissant, abattu, n'avait la force, ni de soutenir, ni même de remuer ses membres engourdis, a déjà recouvré toute sa vigueur. A la vue de tous les assistants il est relevé sur ses pieds. Il fend leur foule étonnée, chargé du lit de douleur sur lequel il était languissamment étendu et péniblement porté ; et il retourne dans sa maison, publiant les louanges du bienfaiteur qui vient de le délivrer du double poids de ses infirmités spirituelles et corporelles.

Les saints Pères, en expliquant cet évangile, y trouvent, outre le sens littéral, un sens allégorique et mystique. La paralysie dont était affligé le malade, est l'emblème et l'image naturelle de l'état où le péché avait réduit son âme. Accablée de ses maux, abattue sous leur poids, incapable de tout bon mouvement, elle était dans la douloureuse impuissance de sortir de sa langueur, sans le secours miséricordieux du Sauveur. Ils remarquent qu'en guérissant le paralytique, Jésus-Christ lui donne trois ordres différents qui annoncent les divers caractères de la conversion du pécheur. Il lui ordonne de se lever, d'emporter son lit, et de retourner dans sa maison.

La première marque qu'un pécheur est véritablement converti, est que son âme désormais élevée vers Dieu, ne soit plus rabaissée aux choses de la terre ; et que se soutenant

fermement, elle se tienne avec constance dans l'état de rectitude où la grâce l'a mise. Nous ne jugeons pas qu'un malade soit véritablement guéri, quand chaque fois qu'il tente de se relever, il retombe par défaut de vigueur. Il en est ainsi de vous, âme malheureuse, dont les faibles efforts pour vous relever n'ayant pas la tenue nécessaire, sont continuellement suivis de rechutes ; qui faites de votre vie une alternative continuelle de pénitences et de péchés; n'osant vous livrer entièrement au monde ; ne pouvant vous donner totalement à Dieu ; jouet successivement de vos terreurs et de votre faiblesse. Vous croyez-vous guérie d'un mal, dont vous ressentez journellement les symptômes ? Pensez-vous avoir recouvré la santé quand vous ne formez, dans la voie du salut, que des pas chancelants, et quand le moindre obstacle vous ébranle et vous renverse ? Levez-vous, dit le Sauveur, mais songez que la rechute est plus funeste que la maladie, parce que déjà affaibli, on a moins de force pour la soutenir et pour supporter les remèdes.

Dans le lit que Jésus-Christ ordonne au paralytique d'emporter, les Pères voient le symbole des habitudes, des affections, des passions auxquelles l'âme était livrée dans le temps de sa paralysie. Elle y mettait son repos ; elle y languissait étendue; elle y restait attachée, incapable de mouvement. Elle désirait peut-être de s'en relever, mais sans faire d'efforts ; et elle éprouvait, avec un sentiment mêlé de peine et de plaisir, l'impuissance d'en sortir. Mais après sa conversion, ces objets de son attachement deviennent pour elle un fardeau. Son crime fut d'en goûter le plaisir ; une partie de sa pénitence sera d'en sentir le poids. Pécheurs, n'hésitez pas à vous charger de ce lit de misère, auquel vous fûtes trop longtemps attachés. Il faut nécessairement qu'il continue de vous porter, ou que vous le portiez. Mais prenez courage votre charge deviendra bien moins pesante, en proportion de votre fidélité à la porter. Ces passions qui continueront de vous tourmenter dans les commencements de votre conversion, s'affaibliront à mesure que vous leur résisterez. Les victoires que vous remporterez sur elles, vous rendront la paix; et vous vous débarrasserez entièrement de ce fardeau onéreux, quand vous serez rentrés et établis dans votre maison.

C'est le troisième commandement de Jésus-Christ au paralytique. C'est aussi celui qu'il fait à l'âme convertie. Par le péché, elle était sortie d'elle-même; elle s'était dissipée parmi les créatures ; elle y avait placé son bonheur. Sa conversion doit consister principalement à rentrer dans son intérieur ; à s'y tenir constamment recueillie ; à y goûter la jouissance de son véritable bien, dont elle s'était si longtemps privée. Cet éloignement des objets dangereux, cette retraite intérieure, sont tout à la fois l'effet le plus précieux, le signe le plus manifeste, le garant le plus assuré d'une solide pénitence. Non, ils ne sont pas vraiment convertis, ces pécheurs que l'on voit, après quelques marques souvent très-équivoques de repentir, ne pas s'éloigner des occasions qui les entraînèrent, entretenir des liaisons qui les égarèrent, persister dans les habitudes qui les perdirent, retourner aux plaisirs qui les corrompirent. Vous voyez les justes les plus parfaits, ces âmes innocentes que jamais ne souilla aucune faute mortelle, trembler à l'approche du monde, et craindre que son souffle empoisonné ne flétrisse la fleur délicate de leur vertu. Et vous, que la conscience de votre faiblesse et l'expérience de toutes vos chutes devraient tenir dans une terreur et dans une circonspection continuelles, vous allez imprudemment vous livrer à la contagion dont vous fûtes si souvent atteints, et vous exposer au danger auquel vous avez tant de fois succombé. Vous ne craignez pas que ces objets, qui vous furent si funestes, ne réveillent dans vous des souvenirs flatteurs et mortels, ne raniment des sensations qui sont, pour ainsi dire, encore toutes vives, et ne rallument ce feu plutôt caché ou comprimé, qu'éteint. Les mêmes causes ne doivent-elles donc pas opérer constamment en vous les mêmes effets? Ce n'est qu'en vous en séparant, que vous éloignerez de vous les péchés qu'elles produisirent. Ou si des devoirs d'état, des obligations d'un ordre supérieur vous forcent de vivre dans ce monde corrupteur, de vous occuper de ses intérêts, de participer à ses affaires, n'y prenez que la part indispensablement nécessaire. Vous pouvez être obligés de travailler aux biens de vos frères ; vous ne l'êtes pas de partager leurs dissipations et leurs plaisirs. Au milieu même du monde faites-vous une solitude où vous rentriez souvent pour nettoyer votre âme, dans le recueillement et

dans la communication avec Dieu, de cette vile poussière dont, selon l'expression d'un saint Père, le commerce du monde salit infailliblement les cœurs les plus religieux (1).

La multitude voyant cela, fut saisie de crainte et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes.

Ce n'était pas sans un dessein particulier, que la Providence avait rassemblé cette grande multitude, que la maison ne pouvait contenir, et qui remplissait tous les environs. Elle voulait donner à son miracle un plus grand éclat, instruire un grand nombre de Juifs, et avec eux apprendre à tous les siècles suivants que c'est de Jésus-Christ et par Jésus-Christ qu'on obtient la rémission des péchés. Le texte sacré nous fait remarquer deux effets, que produisit ce miracle sur le peuple. Le premier, fut le saisissement qui accompagne presque toujours un grand étonnement. Mais à ce premier sentiment subit et involontaire, la réflexion en fit bientôt succéder un autre plus juste, celui de la reconnaissance envers Dieu, qui plaçait sur la terre un pouvoir capable de guérir, non-seulement les infirmités corporelles, mais les maux bien plus graves et plus incurables de l'âme. Une partie de cette puissance ne subsiste plus habituellement parmi nous. Le miracle visible des guérisons corporelles est devenu rare, depuis qu'il n'a plus été nécessaire à l'établissement de la religion. Mais le miracle invisible des guérisons spirituelles, dont nous avons, hélas! un besoin continuel, se renouvelle tous les jours. Jésus-Christ a déposé dans son Église, la puissance suprême qu'il exerçait sur les âmes. Sentons, comme le peuple de notre évangile, toute l'étendue de ce bienfait, dont nous avons si souvent usé, et peut-être quelquefois abusé. Excitons-nous à la même reconnaissance; et rendons avec lui gloire à Dieu, de ce qu'il a daigné communiquer à des hommes un pouvoir si admirable et si utile.

Et ces Docteurs de la loi, qui avaient accusé, dans leur esprit, Jésus-Christ de blasphème, quelles furent leurs pensées, quand ils virent l'autorité avec laquelle il avait remis les péchés, attestée et garantie par l'empire qu'il prenait sur la

(1) Dum per varias actiones vitæ hujus sollicitudo distenditur, necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere. *S. Leo.* serm. IV. *De Quadrag.*

nature? L'éclat du miracle et les applaudissements du peuple les réduisent au silence, mais ne les convertissent pas. Nous les voyons dans toute la suite de l'histoire sacrée, continuer de poursuivre le divin Sauveur de leurs calomnies et de leurs intrigues ; et ne cesser leur furieuse persécution, que lorsqu'ils ont consommé le déicide. Ainsi s'était endurci Pharaon contre les prodiges qu'opérait Moïse. Ainsi se roidissent les incrédules contre les preuves évidentes et multipliées de nos miracles : terrible, mais juste châtiment de leur révolte. Ils ont fermé volontairement les yeux à la vérité ; Dieu les punit en les frappant d'aveuglement : et ces ténèbres où ils ont voulu s'égarer, ne sont que la route des ténèbres bien autrement déplorables, qui seront leur éternelle demeure.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Le Paralytique

PAR M. L'ABBÉ SAINT-ARROMAN.

Voici une page de l'Évangile, pleine comme toutes les autres de profonds et saints enseignements. Elle nécessite, au même titre, de fixer notre attention. La parabole qu'elle nous raconte est une leçon de haute philosophie, un exemple de haute sagesse autant que de bonté. Nous avons un égal besoin de l'une et de l'autre. Nos erreurs et nos faiblesses le prouvent aux plus aveugles et aux plus superbes. Qui peut se dire sans infirmités ? Apprenons à guérir celles qui nous affligent, à les combattre, à les éviter. Oui, nous aimons à le redire : c'est une leçon de haute philosophie et de sagesse profonde qui nous est donnée aujourd'hui.

Un paralytique est porté aux pieds du Sauveur. Le bruit de sa puissance merveilleuse, de cette charité si compatissante, si accessible, avait rempli la Judée, et toute souffrance accourait vers lui. De là cet empressement à solliciter un signe de sa main, un regard de ses yeux. Ce signe, c'était un signe de paix, un regard de miséricorde. Voilà pour-

quoi ce concours sur son passage ; il passait en faisant le bien.

On lui présente donc un paralytique venant aussi lui réclamer cette bonté qu'on n'invoqua jamais en vain. Le Sauveur rendra la force, l'agilité à ses membres. Et voilà, en effet, qu'aussitôt cette touchante parole sort de la bouche de Jésus : Ayez confiance, ô mon fils ! Admirons, en passant, cette ineffable douceur dont le premier mot est plus qu'un encouragement, plus qu'une espérance. Ayez confiance, ô mon fils ! *Confide, fili.* Et continuant avec la même bienveillance : Vos péchés vous sont remis. *Remittuntur tibi peccata tua.* Quelle étrange réponse ! C'est un infirme, Seigneur, qui vous est présenté. C'est ainsi qu'il répondit à la femme adultère et à Madeleine ; mais ces femmes étaient des pécheresses ; ici c'est un paralytique, et le Sauveur de lui répondre : Vos péchés vous sont remis ! Ce n'est point la grâce qu'il implore. Sans doute, mais c'est la grâce qu'il eût dû lui demander. Jusqu'ici le Sauveur s'est borné, en apparence, à guérir toute infirmité qui l'implorait. C'est ainsi qu'il rendit la vue à l'aveugle qui criait vers lui ; c'est ainsi qu'il ressuscite aussitôt le fils de la veuve qu'il voit pleurer. Mais, comme le dit saint Jean Chrysostome, les actes de sa vie mortelle recèlent des mystères divins. Il s'accommodait à notre faiblesse, afin de mieux nous enchaîner par son amour. Ici son amour n'est ni moins bon ni moins intelligent. Il veut nous prouver que la grâce sollicitée par le paralytique n'est que l'effet de celle qu'il ne demande point, mais qu'il lui propose, qu'il commence par lui accorder. Il nous dit ainsi que les infirmités spirituelles méritent plus notre intérêt, nos sollicitudes que les infirmités corporelles ou matérielles : il nous dit que pour arriver à la guérison des secondes, il faut d'abord obtenir la guérison des premières. Voilà pourquoi, afin de rendre au paralytique une santé vraie, parfaite, il guérit son âme avant de guérir son corps.

Car, vous le savez, la source de tous nos maux, c'est le péché. Tant que l'homme resta dans l'état d'innocence, nulle infirmité ne l'affligeait. Les traditions, les plus anciennes légendes de tous les peuples sont, à ce sujet, d'accord avec les livres saints. Les monuments historiques et les enseignements de la foi, nous représentent l'âge d'innocence comme

étant celui du bonheur. C'est par le péché, selon le mot de saint Paul, que la mort entra dans le monde, et par conséquent les infirmités qui la préparent ou la donnent, c'est-à-dire, toutes les infirmités qui affligent la vie mortelle. Rachetés par le sang du Sauveur qui s'est fait péché pour nous, selon l'énergique expression de l'Apôtre, les afflictions qui traversent notre existence mortelle, peuvent sans doute, parfois, être des épreuves ; mais elles sont aussi, bien souvent, la suite et la peine de nos péchés.

Il n'est pas nécessaire, pour expliquer nos maux, de remonter à la cause originelle. N'allons point, par un vain orgueil, rejeter sur nos premiers parents une responsabilité dont nous devons accepter notre part. Non, il ne faut pas remonter les siècles pour expliquer tous nos maux. Il suffit de vous ramener à votre conscience, de vous rappeler votre propre vie, de vous dire vos pensées, vos désirs, vos œuvres. Et vos pensées vous expliqueront vos déchirements ; vos désirs, vos déceptions ; vos œuvres, vos calamités. Vous souffrez ; donc vous avez péché. Vous souffrez, c'est que vous avez cédé à une faiblesse, c'est que vous avez manqué d'une vertu. Malheureux par notre origine, nous le sommes aussi par nos propres fautes. En général, tout chagrin est la suite d'un désordre personnel. N'accusez ni l'injustice des hommes, ni la rigueur de votre destinée. Songez que la Providence n'est pas moins intelligente qu'elle est bonne. Le trait qui vous frappe, quelle que soit la main qui l'ait lancé, c'est vous qui l'avez attiré ; comme le paratonnerre attire la foudre que portait la nue. C'est vous qui avez fait jaillir l'étincelle électrique qui vous a terrassé. Vous avez déchaîné les vents, et vous demandez pourquoi la tempête ?

Enfin, n'est-il pas vrai, l'expérience journalière le confirme, n'est-il pas vrai, qu'en général, les maladies sont la suite et la peine de nos désordres ? N'est-il pas vrai que chaque passion a son mal qui la caractérise ou la punit ? Accoutumés que nous sommes à ne considérer que les choses sensibles, rarement on remonte aux causes morales, rarement on les cherche, rarement on les consulte. Mais il y a plus de rapport qu'on ne pense entre les maux physiques et les désordres moraux ; sans être profond physiologiste, il suffit d'un peu de foi, je dis trop, d'un peu de raison, de sens

commun, pour comprendre que des rapports intimes unissant le corps à l'âme, il doit en éprouver d'heureuses ou de funestes influences. Voilà pourquoi celui qu'on a surnommé le père de la médecine, veut que le médecin soit religieux, et, à plus forte raison, les malades doivent-ils l'être. Ainsi, quand vous souffrez d'un mal quelconque, interrogez votre conscience. C'est une étude non moins curieuse que celle de la concordance des maladies spirituelles avec les maladies physiques. Pour obtenir la guérison de vos maux physiques, travaillez premièrement à la guérison de votre âme. D'abord elle mérite vos premiers soins pour l'excellence de sa nature; le corps n'est rien sans elle ; c'est elle qui fait sa dignité, ses destinées immortelles. Ensuite, parce que si le péché est le plus grand des maux, il en est aussi la source. Paralytiques de toute espèce, c'est dans vos péchés que vous devez chercher et attaquer la source de tous vos maux.

Et malheureusement ce n'est pas la voie que l'on suit ! Jamais plus de maux n'ont fondu sur le monde, et jamais on ne fut plus aveugle. Plus on souffre, plus le monde est désolé, et moins on songe aux vices qui le travaillent, aux vertus qui pourraient le fortifier. Un matérialisme abject étouffe les âmes, comme si l'homme vivait seulement de pain. On s'occupe beaucoup de la distribution des richesses, jamais de la fécondation des vertus, beaucoup des inventions industrielles, jamais ou rarement des améliorations morales. La science par excellence, c'est la science de l'économie ; ou plutôt, pour l'appeler de son vrai nom, de la parcimonie sociale. Aussi qu'est-il arrivé? plus la vie matérielle s'est développée, et plus les souffrances se sont étendues. Il devait en être ainsi. On a donné des remèdes inefficaces, cicatrisant en apparence la plaie, mais n'attaquant pas le germe vicieux qui devait bientôt la rouvrir en l'approfondissant. La santé des individus, des sociétés, c'est la moralité qui la constitue, qui la conserve, c'est la pratique fidèle et constante des devoirs moraux qui la féconde. La justice, la sainteté de l'âme dans un corps politique ou social, comme dans les hommes pris en particulier, c'est la séve mystérieuse qui, selon l'expression de l'Écriture, donne à l'arbre sa verdure et ses fruits.

Et voilà pourquoi les institutions fondées par l'Église pour

soulager les maux de l'humanité ont toujours été et sont encore tout à la fois plus efficaces et plus durables. Bien différentes des institutions profanes, elles s'appliquent non-seulement au corps, mais surtout à l'âme. Avec le remède corporel, l'Église donne le remède spirituel ; avec le pain du corps, le pain de l'esprit. Le monde, quand elle est venue, était aussi paralytique, et elle le prit dans ses bras, comme la foule compatissante prit l'infirme dont l'Évangile nous parle aujourd'hui. Elle le porta au sommet du Calvaire, aux pieds du Sauveur, en lui disant aussi : Ayez confiance, car vos péchés vous sont remis. Puis elle fit couler sur lui quelques gouttes du sang divin, en lui disant encore : Lève-toi et marche. Et le monde a marché ; et sur sa route naquirent toutes les consolations, tous les biens qui signalent la trace des générations chrétiennes dans le cours des siècles.

Voilà encore pourquoi tant d'institutions humaines sont inefficaces, malgré le mécanisme ingénieux de leur organisation. C'est qu'il leur manque un principe vital, c'est qu'elles n'ont rien pour les misères de l'âme. Tel est leur vice radical, mortel.

Enfin, nous ne manquons ni d'industrie, ni de courage, ni de philosophes, ni d'économistes. Notre ciel est beau, notre terre fertile. Pourquoi donc tant d'hommes qui souffrent ? C'est que le corps, esclave du péché, est par là même esclave de la douleur. Pour guérir efficacement la douleur, guérissez donc le péché. Heureux, dit le Psalmiste, ceux dont les péchés sont pardonnés, dont les iniquités sont remises ; et, par conséquent, heureux l'homme rentré dans la justice. Avec elle, on obtient la guérison de ses maux ; avec elle, on rentre dans la plénitude des biens. C'est ce que le Sauveur nous confirme par la demande qu'il fait aux Pharisiens : s'il est plus aisé de dire : Vos péchés vous sont remis, ou bien : Levez-vous et marchez.

C'est la seconde parole du Sauveur qui appelle notre attention. Dans la foule qui se pressait autour du Sauveur, se trouvaient des docteurs, l'entourant de leur jalousie comme la foule l'entourait de son amour. Ils voient en Jésus une supériorité qui les accable, une supériorité qui les importune, et eux, en entendant le Sauveur, ils se disent tout bas : il blasphème. Malgré ses œuvres, ils lui refusent un pouvoir

divin. Car, remettre les péchés est une œuvre de Dieu. Mais Jésus a lu dans leur cœur, et aussitôt il relève la tête et confond leurs mauvais jugements. Et, s'adressant à eux-mêmes : Qu'est-il plus aisé de dire : vos péchés vous sont remis, ou bien : levez-vous et marchez. Et, sans attendre leur réponse, il dit au paralytique : Levez-vous, emportez votre lit ; rentrez chez vous ; leur prouvant ainsi la vérité de sa parole aussi bien que de sa puissance, c'est-à-dire de sa mission divine. Car ce sont là les deux caractères de la mission divine. Tout envoyé de Dieu doit en avoir la parole et la puissance. Ou plutôt, il n'appartient qu'à Dieu de dire et de faire. Les hommes ont parfois la parole, mais non pas la puissance, et quand ils semblent avoir la puissance, ils n'ont point la parole. Mais Dieu dit, et tout est fait. *Dixit et facta sunt.*

Et voilà pourquoi nous avons dit que ce trait du Sauveur est plus qu'un prodige de bonté, c'est aussi une leçon de haute sagesse. Il est aussi, de nos jours, une classe d'hommes aux jugements faux qui, n'osant se déclarer ouvertement les ennemis de la vérité, accusent de blasphème sa parole et ses œuvres. Ennemis de la foi, jaloux de la piété, ils la calomnient sous prétexte de la défendre. Philosophes sans philosophie, chrétiens sans foi, sceptiques superbes et railleurs, se donnant les apparences d'une religiosité quelconque, afin de mieux masquer leur impiété, attaquant les enseignements divins au nom même d'un Dieu qu'ils renient, vous les entendrez dire que vos croyances sont contraires à la majesté divine. Nouvelle et astucieuse invention de l'impiété. Jadis elle niait Dieu ; aujourd'hui, afin de mieux saper son culte, elle se fait son défenseur. Entendez-les vous dire que Dieu est trop grand pour converser avec les hommes ; qu'on le rabaisse en le revêtant de nos misères, qu'il n'a prises qu'afin de mieux les soulager. Entendez-les vous dire que l'ordre surnaturel est une chimère ; que les dogmes de la foi sont blasphématoires. Eh bien ! à des esprits ainsi disposés, répondez comme le Sauveur par des actes puissants et salutaires. Levez-vous, marchez ; emportez votre lit : rentrez chez vous, dit-il au paralytique. Levez-vous au nom de Dieu, qui seul peut relever et abattre. Marchez par l'impulsion de celui qui rend l'agilité à vos membres, comme il donne ses ailes à l'oiseau et leur élan aux astres du ciel. Em-

portez votre lit ; votre infirmité sera le témoignage de sa puissance et de son amour. Et rentrez dans votre maison, c'est-à-dire dans la sphère qu'il vous a tracée. C'est pour en être sorti que vous êtes devenu infirme ; vous avez perdu votre voie et, avec elle, vos forces et votre vie ; c'est ainsi que l'Évangile a répondu à ses ennemis de tous les temps, en relevant les peuples, en les faisant rentrer dans leurs voies providentielles. Et s'il a voulu qu'ils remportassent avec eux le lit de leurs infirmités, c'est afin qu'ils n'oubliassent point le miracle qui les avait sauvés. C'est ainsi, vous aussi, que vous prouverez tout ce que votre foi a de fort et de saint. On peut combattre un raisonnement, on ne saurait nier un fait que l'on voit. Voilà pourquoi le Sauveur n'a pas disputé comme les philosophes. Il n'a ouvert ni école, ni athénée. Il n'a pas disputé, comme si l'on pouvait douter de sa parole. Il a fait et il a enseigné. *Cœpit facere et docere.* Ses actes prouvaient sa doctrine. Aussi a-t-il dit à ses apôtres de faire en sorte que les hommes, en voyant leurs bonnes œuvres, glorifient leur Père céleste. « On reconnaîtra que vous êtes mes envoyés, si vous faites ce que je vous dis. » Il veut le courage de la parole, mais il veut surtout l'efficacité des œuvres. La sublimité de l'Évangile touchait sans doute les esprits ; cela n'empêchait point les philosophes de le combattre. La beauté de sa morale, on ne pouvait la contester ; cela n'empêchait point les bourreaux de torturer les disciples. Mais la vertu si efficace et si sainte des chrétiens, voilà ce qui valut ses conquêtes à l'Évangile.

L'esprit de ténèbres se convertit parfois en ange de lumière. Les impies se couvrent du masque de la piété pour la combattre. Tels sont aujourd'hui les ennemis de la foi. C'est au nom de l'Évangile que l'on combat l'Église, au nom de Jésus-Christ que l'on attaque son vicaire, son représentant. Méfions-nous de ces hommes qui prennent nos infirmités pour texte de leurs accusations et calomnient la foi sous le prétexte d'une hypocrite orthodoxie. Comme ces docteurs que Jésus confond, ce qu'ils examinent, ce n'est point l'infirme qui gît devant eux sur son grabat, mais la puissance du Sauveur, qu'ils jalousent. Ce qui les intéresse, c'est leur domination personnelle et non le salut de leurs frères. Méfions-nous de ces hommes, et, dans nos infirmités, invo-

quons le Sauveur, qui, tout à la fois, guérit les maladies de l'âme et du corps.

XIX[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. XXII v. 1-14.)

En ce temps-là, Jésus parla de nouveau en paraboles aux princes des prêtres et aux pharisiens, disant : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. Or il envoya ses serviteurs appeler les conviés aux noces ; mais ils ne voulurent point venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, disant : dites aux conviés : Voilà que j'ai préparé mon festin, mes bœufs et les animaux engraissés ont été tués ; tout est prêt, venez aux noces. Mais ils n'en tinrent compte et ils s'en allèrent, l'un à sa maison des champs, et l'autre à son négoce. Les autres se saisirent des serviteurs, et après les avoir outragés, ils les tuèrent. Or lorsque le roi l'eut appris, il en fut irrité ; et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : Les noces ont été préparées, mais ceux qui avaient été conviés, n'en ont pas été dignes. Allez donc dans les carrefours, et tous ceux que vous trouverez, appelez-les aux noces. Et ses serviteurs s'étant dispersés sur les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de convives. Or le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et il aperçut un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale. Il lui dit : Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir la robe nuptiale ? Et celui-ci resta muet. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là sera le pleur et le grincement de dents. Car beaucoup sont appelés, mais peu d'élus.

HOMÉLIE

Sur le petit nombre des élus.

PAR M. RICAUD.

Multi vocati, pauci vero electi.
Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.
Matth. XXII. v. 14.

Qui l'aurait cru, chrétiens auditeurs, que Jésus-Christ, ayant tant fait pour sauver les hommes, la plupart des hom-

mes se perdraient ? Voilà néanmoins ce que la foi nous apprend, de concert avec l'histoire de tous les siècles. De tous ceux qui vivaient au temps du déluge, Noé seul fut sauvé avec sa famille. De tous les habitants de Sodome et de Gomorrhe, Loth échappa seul avec ses enfants au désastre de ces villes criminelles. De tous les Israélites qui voyagèrent dans le désert, Josué et Caleb entrèrent seuls dans la terre promise ; et de même, de tous les chrétiens qui vivent dans le sein de l'Église, peu parviendront au royaume du ciel. *Multi vocati, pauci vero electi.*

Mais d'où peut venir un résultat si étrange ? Jésus-Christ nous l'explique aujourd'hui dans une parabole. Sous l'image d'un bon roi qui essuie mille refus de la part de ceux qu'il avait invités aux noces de son fils, il nous montre en même temps et son amour et notre ingratitude. Ces premiers invités qui, avertis de venir au festin, refusent de s'y rendre, sont l'image des Juifs charnels et terrestres qui n'ont pas voulu reconnaître Jésus-Christ. Ce convié qui, venant au festin, s'y assied sans la robe nuptiale, c'est l'image des mauvais chrétiens qui ne vivent pas saintement dans la religion de Jésus-Christ, c'est-à-dire, que la plupart des Juifs se sont perdus par défaut de foi, et que la plupart des chrétiens se perdent encore tous les jours par défaut de mœurs. Est-il donc surprenant qu'il y ait tant de réprouvés et si peu d'élus ? *Multi vocati, pauci vero electi.* Deux réflexions, qui vont faire tout le partage de cette homélie, et tout le sujet de votre favorable attention.

PREMIER POINT.

Première cause du petit nombre des élus : on manque de foi.

Le royaume des cieux, nous dit d'abord notre évangile, est semblable à un roi qui fit des noces à son fils. *Simile factum est regnum cœlorum, homini regi qui fecit nuptias filio suo.* Ce roi, c'est Dieu lui-même, créateur et souverain maître du ciel et de la terre. Il a un fils unique, éternel comme lui, et son égal en dignité et en puissance : c'est Jésus-Christ, qui est venu sur la terre s'unir à notre nature par son incarnation, donner tout son sang pour notre salut, et contracter avec nous l'union la plus intime. Union sainte, que saint Paul proposait comme un parfait modèle aux époux de son

temps. Pour que nous ne perdissions jamais la mémoire d'un si grand bienfait, il a établi au milieu de son Église, un festin toujours subsistant, où sa grâce, sa parole, ses sacrements, fruits et suites de son incarnation, nous sont offerts comme des mets spirituels propres à nourrir et à fortifier nos âmes. Il a plus fait encore : il a voulu lui-même se donner à nous en nourriture, et sous les apparences d'un pain et d'un vin matériels, il nous présente continuellement son propre corps à manger et son propre sang à boire. A cette vue, les anges eux-mêmes ont envié notre bonheur ; et dans les transports de leur admiration et de leur surprise, ils se sont écriés : Heureux ceux qui ont été invités aux noces de l'Agneau ! Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse et rendons gloire à Dieu, parce que les noces de l'Agneau sont arrivées.

Mais, tandis que les anges admiraient la bonté de Dieu, l'homme seul s'y montrait insensible. Le roi envoya ses serviteurs avertir ceux qui étaient conviés, de venir au festin ; et ceux-ci refusèrent de s'y rendre. Ici commence l'histoire déplorable de l'ingratitude du peuple Juif. Au commencement, Dieu avait appelé tous les hommes au bonheur de le connaître ; mais la plupart d'entr'eux se rendirent indignes de cette faveur, par la dépravation de leur conduite. Alors il se sépara une race choisie, dans la famille d'Abraham, les Israélites ; et il leur envoya ses serviteurs. Tel fut Moïse qui les tira de la servitude de l'Égypte, les conduisit à la terre promise, et leur donna sa loi. Tels furent à différentes époques, les autres prophètes, qui leur annoncèrent successivement le Messie, et les préparèrent à le recevoir. Mais ces grands hommes, en remplissant leur ministère, ne trouvèrent le plus souvent que des oreilles sourdes à leurs voix : les enfants d'Abraham, suivant la chair, ne l'étaient déjà plus suivant l'esprit. Que n'eut pas à souffrir Moïse dans le désert, de leur inconstance et de leurs murmures? Établis dans la terre promise, quelle peine ne donnèrent-ils pas à tous les prophètes qui voulaient les retirer de l'idolâtrie et de la corruption de leurs voies ? Entendez Isaïe, Ezéchiel, Jérémie, en quels termes ils déplorent l'endurcissement de ceux à qui ils s'adressent, combien de fois ils les appellent un peuple incrédule, des cœurs incirconcis. Ils n'ont essuyé de leur

part que des rebuts, des contradictions, et des outrages. *Misit servos suos.... et nolebant venire.*

La patience du roi aurait, ce semble, dû être lassée ; elle ne se lassa pas néanmoins. Le temps des noces étant arrivé, il envoya d'autres serviteurs, avec ordre de dire aux conviés, qu'il avait dressé son festin, qu'il avait fait tuer les animaux destinés à leur nourriture, que tout était prêt, et qu'on n'attendait plus qu'eux pour commencer. Ceux-ci refusèrent encore cette fois : ils alléguèrent mille excuses frivoles. L'un alla à sa maison des champs ; l'autre à ses affaires ; et quelques-uns d'entr'eux poussèrent l'insolence, jusqu'à se saisir des serviteurs, et à les mettre à mort, après leur avoir fait mille outrages. Ici, tout ce qu'avaient prédit les prophètes commence à s'accomplir. Jean-Baptiste sort de son désert, et annonce aux Juifs que le royaume du ciel est proche. En même temps, Jésus-Christ paraît dans la Judée, il leur prêche l'Évangile du salut, et les rend pendant trois ans les témoins privilégiés de ses discours et de ses miracles. Après lui, les apôtres font entendre leurs voix dans Jérusalem : Mes frères, disent-ils aux Israélites, Dieu nous envoie pour vous avertir que son Église est enfin établie. *Prandium meum paravi.* Jésus-Christ, la seule victime capable de réconcilier le genre humain, et dont toutes les vôtres n'étaient que la figure, a été immolé. C'est vous-mêmes qui avez versé son sang ; et c'est ce sang précieux, qui, si vous le voulez, vous purifiera de toutes vos souillures. *Tauri mei et altilia occisa sunt.* Venez donc avouer votre crime à ses pieds, en obtenir le pardon, et reconnaître celui après lequel ont soupiré tous vos ancêtres. *Omnia parata, venite ad nuptias.* A ces invitations, que répondirent les Juifs charnels et terrestres ? Ce qu'avaient répondu leurs pères aux invitations de tous les prophètes : ils refusèrent de s'y rendre. *Illi autem neglexerunt.* L'intérêt et le plaisir, figurés par ce commerce et cette maison de campagne qui retinrent les conviés de notre évangile, les empêchèrent eux-mêmes d'embrasser une religion qui ne prêchait que le détachement et la pénitence. Ils ne voulurent pas reconnaître Jésus-Christ dans l'état humble et abject où il s'était caché. Ils firent plus encore : non contents de résister à l'Esprit-Saint qui leur parlait, ils s'opposèrent de tout leur pouvoir aux progrès de l'Évan-

gile. Ils persécutèrent les serviteurs de Jésus-Christ ; en vraie race de vipères, ils n'eurent pas honte de piquer le sein qui les réchauffait. Jean-Baptiste fut décapité, Étienne lapidé, Jacques précipité de la terrasse du temple, tous les apôtres furent enfermés dans des cachots, battus de verges, traduits devant les synagogues, poursuivis jusqu'aux tribunaux des gentils. Disons tout : les Juifs avaient déjà mis le comble à leurs forfaits, en accomplissant sur le maître, ce qu'ils ne faisaient alors qu'exécuter sur les disciples. Déjà ils avaient porté leurs mains sacriléges sur la personne du Fils de Dieu, qui s'était fait serviteur lui-même, pour les appeler au festin ; et leur fureur n'avait été satisfaite que lorsqu'ils l'avaient vu expirer sur une croix, couvert de sang et de plaies. *Tenuerunt servos ejus et.... occiderunt.*

C'en était trop, mes frères, le crime était atroce ; aussi la vengeance fut éclatante. Le roi, ayant appris ces choses, entra dans une grande colère, et envoya ses armées, qui brûlèrent cette ville homicide, et perdirent à jamais ce peuple ingrat. Ici, vous me prévenez sans doute, chrétiens auditeurs ; et une prophétie si claire vous rappelle aussitôt l'événement. Dieu, irrité des crimes des Juifs, qui étaient montés à leur comble, et après les avoir attendus longtemps à pénitence, résolut enfin de les punir d'une manière exemplaire. Pour cela, il envoya les armées romaines commandées par Tite, qui assiégèrent Jérusalem et la bloquèrent de tous côtés, comme Jésus-Christ l'avait prédit. C'était au temps de la fête de Pâques où elle renfermait une foule innombrable de Juifs qui s'y étaient rendus de toute part. Pendant un siége aussi long qu'opiniâtre, ils y furent livrés à toutes les fureurs de la guerre civile, et à toutes les horreurs de la famine la plus cruelle. Ces malheureux s'entr'égorgèrent les uns les autres ; des mères dévorèrent leur propres enfants ; onze cent mille Juifs y périrent ; plus de quatre-vingt mille furent traînés en captivité. Jérusalem, cette ville autrefois comblée de tant de grâces, fut prise, brûlée, saccagée ; son temple même détruit, et suivant l'oracle de Jésus-Christ, il n'en resta pas pierre sur pierre. Tite, tout païen qu'il était, ne put s'empêcher de reconnaître qu'il avait été en cela l'instrument des vengeances divines ; et depuis près de dix-huit siècles, cette nation malheureuse, maudite de Dieu et des

hommes, erre dans tout l'univers, sans roi, sans temple, presque sans asile, portant partout, sans jamais vouloir en convenir, la preuve de son erreur et la punition de son crime. *Perdidit homicidas illos... et civitatem illorum succendit.*

Voilà, mes frères, comment s'est opérée la réprobation des Juifs, qui a donné lieu à la vocation des Gentils. C'est ainsi, nous dit saint Paul, que les branches naturelles ont été brisées, pour que les branches sauvages fussent entées à leur place, et que leur pauvreté a fait nos richesses. Mais, en profitant de leur malheur, ne nous enorgueillissons pas de leur chute. Héritiers de leur foi, nous le sommes aussi tous les jours de leur endurcissement et de leurs crimes. Dieu les avait distingués des autres peuples, il leur avait envoyé ses prophètes, ses apôtres, et enfin son propre Fils ; et ils ne répondirent à tant d'amour, que par les plus noirs attentats, et la plus criminelle ingratitude. N'est-ce pas là l'image de notre conduite, chrétiens auditeurs? Dieu nous a séparés comme eux des nations infidèles, en nous faisant naître, préférablement à tant d'autres, dans le sein de sa religion et de son Église. Il nous a envoyé, comme à eux, ses serviteurs dans tous les temps : dans notre enfance, des parents chrétiens, qui nous ont fait sucer la religion avec le lait ; des maîtres vertueux, qui ont tâché de nous former à la piété comme à la science ; mais, malgré tous leurs efforts, la dissipation de ce premier âge, a bientôt rendu dans nous leurs soins infructueux, et leurs travaux inutiles. *Misit servos suos... et nolebant venire.* La patience de Dieu ne s'est pourtant pas lassée. Quand il nous a vus dans un âge plus avancé, espérant trouver en nous plus de reconnaissance, il nous a envoyé de nouveaux serviteurs : des pasteurs charitables, pour nous rappeler de nos égarements, des directeurs zélés, pour nous inspirer l'amour de la vertu. Venez, nous disait-il par leur bouche, j'ai préparé dans mon Église un festin pour vous. *Prandium meum paravi.* Mon Fils, qui s'est immolé sur la croix pour votre salut, renouvelle encore sur cet autel la mémoire et l'application de son sacrifice, et, non content d'avoir été une fois votre victime, il veut encore devenir tous les jours votre nourriture. *Tauri mei et altilia occisa sunt.* Qu'attendez-vous donc d'aller vous asseoir à sa table, de participer à son corps sacré, et de consommer ainsi la sainte union qu'il veut contracter avec votre âme? *Omnia parata, venite*

ad nuptias. Mais, chrétiens, de si tendres invitations vous ont trouvés toujours insensibles. L'amour des richesses et des plaisirs, qui aveuglèrent les conviés de notre évangile, vous ont aveuglés vous-mêmes ; et vous passez votre vie, éloignés constamment de la chaire qui vous instruit, du tribunal qui vous purifie, et de l'autel qui vous nourrit. *Illi autem neglexerunt.* Que dis-je ? vous avez plus fait encore. Non-seulement vous avez combattu la grâce dans votre cœur, mais vous l'avez étouffée dans les autres, par vos discours et par vos exemples. C'est ainsi que vous avez crucifié de nouveau Jésus-Christ, suivant la doctrine de l'apôtre, puisque vous avez rendu les fruits de sa mort inutiles ; en cela, d'autant plus coupables, que vous connaissiez Jésus-Christ bien mieux que les Juifs, et que vous vous disiez ses enfants et ses disciples. Ah ! craignez que Dieu ne vous traite comme cette nation infidèle, puisque vous l'imitez si bien dans les excès de sa perfidie. Si le Seigneur n'a pas épargné l'olivier franc, nous dit saint Paul, à quoi doit s'attendre l'olivier sauvage? Si les enfants de la promesse, chez qui Jésus-Christ avait pris naissance selon la chair, ont été ainsi punis, combien le seront davantage les étrangers qui ont été substitués en leur place : il est donc vrai, mes frères, qu'il y aura peu d'élus, parce qu'il y a peu de foi. Vous le voyez ; bientôt nous pourrions dire avec le prophète : Seigneur, qui a cru à votre parole ? *Quis credidit auditui nostro?* De toutes parts on ne voit que transgressions des commandements de Dieu et de l'Église, que profanations des saints jours, qu'irrévérences dans les lieux saints. Le respect humain est universel et empêche de faire aucun acte extérieur de religion, le scandale est au comble et ne permet plus de lever les yeux ; on n'a plus de respect pour les pasteurs ; l'instruction augmente, et la pratique des solides vertus devient chaque jour plus rare. La charité est, je ne dirai pas, refroidie, mais mourante et presque généralement éteinte, de sorte que nous paraissons toucher à ces temps malheureux dont le Fils de Dieu a dit, qu'il trouverait à peine la foi sur la terre. Or, mes frères, les mêmes causes doivent produire les mêmes effets. Si la plupart des Juifs ont été réprouvés par défaut de foi, la plupart des chrétiens le seront par défaut de mœurs. Je vais vous le montrer dans la deuxième partie.

SECOND POINT.

Deuxième cause du petit nombre d'élus : on ne vit pas conformément à sa foi.

Alors, continue notre évangile, le roi dit à ses serviteurs : Mon festin est tout prêt ; mais ceux qui y ont été invités, n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les places et dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous y trouverez. Que ces paroles expriment bien le triste état de nos pères, et qu'elles sont propres à nous pénétrer nous-mêmes d'amour et de reconnaissance ! Qu'étaient en effet les Gentils, avant la venue de Jésus-Christ ? notre évangile les appelle des aveugles, des boiteux, des pauvres et des infirmes, qui languissaient sans ressource, le long des rues, sur les places publiques, et dans le fond des carrefours. C'étaient des aveugles, qui ne connaissaient pas la divinité, et qui ne se connaissaient pas eux-mêmes ; des boiteux, qui marchaient sans règle et sans principes dans la recherche de la vérité, qui tombaient dans quelque erreur à chaque pas, guidés uniquement par de faux sages, indignes du nom qu'ils usurpèrent, et qui les égaraient sans cesse. C'étaient des malades, en proie à tous les maux de l'humanité, et ne sachant comment résister au penchant malheureux qui les entraînait vers le vice. C'étaient des hommes misérables, en un mot, qui ne connaissaient pas leur misère, qui vivaient éloignés de Dieu et du vrai bonheur, livrés en esclaves à toute l'ignominie de leurs passions, et à toutes les ténèbres de leur ignorance. Tels étaient nos pères, lorsque les apôtres vinrent leur annoncer Jésus-Christ. *Pauperes et debiles, cœcos et claudos introduc huc.*

Les serviteurs, fidèles aux ordres de leur maître, allèrent sur les places, et rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons ou mauvais. Dans le ciel, il n'y a que des élus ; dans l'enfer, il n'y a que des réprouvés ; mais, dans l'Église de la terre, il y a en même temps des justes et des pécheurs. Ce mélange est nécessaire, autant pour la sanctification des uns que pour la conversion des autres ; il faut même que le nombre des méchants surpasse celui des bons, pour éprouver la foi de ceux-ci, et donner à leurs vertus plus de mérite. l'Église sera donc, jusqu'à la fin des temps, une aire où la paille

sera mêlée avec le bon grain, un troupeau composé de boucs et de brebis, un festin où seront réunis les bons et les méchants. *Congregaverunt bonos et malos.*

Et la salle du festin fut remplie. Cette salle nous représente l'Église. L'Église de la terre doit être remplie, mes très-chers frères. Elle commençait à l'être du temps de saint Paul; cet apôtre annonçait aux premiers chrétiens, que leur foi était déjà prêchée jusqu'aux extrémités de la terre. Elle l'a été encore bien plus dans la suite : toutes les nations l'ont connue, quoique toutes ne l'aient pas fidèlement gardée ; et si quelques-unes n'y sont pas parvenues encore, elles y parviendront avant la fin des temps. L'Église du ciel doit être aussi remplie. Elle se peuple des saints qui se forment dans celle de la terre; et ce ne sera que lorsque le nombre des élus sera complet, que le monde prendra fin, parce que le monde ne subsiste que pour les élus. *Et impletæ sunt nuptiæ discumbentium.*

Cependant, au milieu de cette foule innombrable de convives, un homme se présente, qui n'est pas revêtu de la robe nuptiale. Cet homme couvert d'un habit sale dans un jour de solennité, est la figure de tous les chrétiens qui ne vivent pas d'une manière conforme à leur foi ; c'est la vôtre surtout, pécheurs qui m'écoutez. Jésus-Christ n'en nomme qu'un, afin que nous puissions chacun en particulier nous mettre aujourd'hui à sa place. Cette robe nuptiale, sans laquelle on ne peut être admis au festin, c'est la charité, sans laquelle on ne peut parvenir au ciel. C'est cette robe dont saint Paul parlait aux premiers chrétiens, lorsqu'il leur disait : Dépouillez-vous du vieil homme et de ses œuvres, et revêtez-vous de l'homme nouveau, et dans un autre endroit: Vous tous qui avez été baptisés, vous vous êtes revêtus de Jésus-Christ. C'est cette robe dont saint Jean vit revêtus tous ceux qui entourent l'Agneau dans le ciel, et qu'il nous exhorte à conserver, par ces paroles : Heureux celui qui veille et qui conserve ses vêtements. C'est, en un mot, la robe de l'innocence, que nous avions reçue dans notre baptême, et que le prêtre qui nous la donna désirait avec tant d'ardeur que nous portassions pure et sans tache jusqu'au tribunal de Jésus-Christ. Mais, qui sont ceux qui l'ont gardée? Heureux du moins, si nous avions lavé nos vêtements dans le sang de

l'Agneau! Mais, où sont ceux qui, après avoir perdu leur innocence, la recouvrent par une pénitence sincère ? où sont ceux qui participent véritablement à la pénitence de Jésus-Christ? Il y en a bien peu, mes frères, qui aient cette robe nuptiale sans laquelle on ne peut parvenir au ciel.

Qu'est-ce, en effet, qu'un chrétien qui a la robe nuptiale, un chrétien revêtu de Jésus-Christ? C'est, nous dit Tertullien, un autre Jésus-Christ. *Christianus alter Christus ;* c'est-à-dire, un homme détaché du monde, qui ne soupire qu'après le ciel, qui se regarde ici-bas comme dans le lieu de son pèlerinage et de son exil ; un homme doux, humble, mortifié, qui se renonce lui-même, qui mortifie ses sens, qui embrasse la croix de Jésus-Christ ; un homme qui n'a point d'autre plaisir ici-bas que de méditer la loi de son Dieu, et d'y conformer toute sa conduite ; un homme, en un mot, qui n'est pas de ce monde, qui en abhorre l'esprit, qui en combat les maximes, qui s'élève au-dessus de ses préjugés et de ses exemples. Or, je vous demande, les chrétiens de ce genre sont-ils fort communs aujourd'hui, et en voyez-vous beaucoup autour de vous?

Imitent-ils Jésus-Christ, sont-ils revêtus de Jésus-Christ, ces chrétiens qui ne font aucun usage de la prière, passent toutes leurs journées sans penser au Dieu qui les leur donne, prennent tous leurs repas sans lui rendre grâces, font des jours consacrés à la prière des jours de dissolution et de libertinage, et des lieux destinés à prier, le théâtre de leur impiété et de leurs scandales ? Mais, s'ils connaissaient Jésus-Christ, ils sauraient que nous ne pouvons rien sans sa grâce, et que nous ne pouvons obtenir sa grâce sans la prière ; qu'il nous a fait une loi de prier, qu'il nous a appris à le faire, qu'il nous en a donné lui-même l'exemple, en consacrant les jours et les nuits à ce saint exercice, nous enseignant par là que la vie d'un chrétien doit être une vie de prière. D'après ces principes, qu'est-ce donc qu'un chrétien qui ne prie pas ? c'est un fantôme de chrétien, un chrétien qui n'en a que le nom, qui n'est pas revêtu de Jésus-Christ, et qui n'a pas, par conséquent, la robe nuptiale. *Hominem non vestitum veste nuptiali.*

Imitent-ils Jésus-Christ, sont-ils revêtus de Jésus-Christ, ces chrétiens avides des biens de ce monde, qui, par toutes

sortes de voies, se permettent des profits injustes et usuraires, ne restituent jamais le bien mal acquis, sont durs et insensibles pour les misères des pauvres ? Mais, s'ils connaissaient Jésus-Christ, ils sauraient qu'il a été pauvre lui-même, qu'il est né dans une crèche, qu'il est mort sur une croix, qu'il n'a jamais eu où reposer sa tête, qu'il a dit : Malheur aux riches, et Heureux les pauvres ! qu'il nous a recommandé de les soulager, qu'il adit qu'il regarderait comme fait à lui-même ce qu'on ferait au moindre de ses serviteurs, et qu'il condamnerait sans retour ceux qui négligeraient de les soulager. Cependant on ne restitue pas le bien mal acquis, on ne fait aucune aumône, et l'on est tranquille, et l'on se dit chrétien ; mais on ne l'est pas. Comment serait-on chrétien sans la charité, et comment aurait-on la charité sans avoir l'humanité même ? *Hominem non vestitum veste nuptiali.*

Imitent-ils Jésus-Christ, sont-ils revêtus de Jésus-Christ, ces chrétiens superbes et vindicatifs qui gardent le souvenir des injures, qui nourrissent des haines, des animosités, qui poursuivent d'injustes procès, de criminelles vengeances? Mais, s'ils connaissaient Jésus-Christ, ils sauraient qu'il a pardonné lui-même à ses bourreaux, qu'il nous a fait une loi du pardon, et qu'il nous a déclaré qu'il ne nous pardonnerait nos péchés, qu'autant que nous pardonnerions aux autres les injures que nous en avons reçues. Imitent-elles Jésus-Christ, sont-elles revêtues de Jésus-Christ, ces personnes mondaines qui veulent allier le siècle avec Jésus-Christ, qui se permettent des parures indécentes, des nudités scandaleuses, des propos libres, des entretiens contraires à la charité ? Mais, si elles connaissaient Jésus-Christ, elles sauraient qu'il a anathématisé le monde, qu'il n'a pas prié pour lui, qu'il a voulu que tous ses enfants renonçassent au monde, le jour de leur baptême. Elles se rappelleraient qu'il est impossible d'allier l'amour du monde avec l'amour de Jésus-Christ ; que le monde, d'après saint Paul, est rempli d'avares, de fornicateurs, d'impies, de médisants, de ravisseurs du bien d'autrui ; et que tous ceux-là, poursuit le même apôtre, n'entreront point dans le royaume du ciel. Qu'il y en a donc peu qui soient revêtus de cette robe nuptiale sans laquelle on ne peut parvenir au salut ! *Hominem non vestitum veste nuptiali.*

Mais du moins, toutes les personnes qui font une profession particulière de piété, sont-elles revêtues de cette robe nuptiale ? Je le désirerais bien, mes frères ; mais l'Évangile ne me permet pas de vous l'assurer. Combien de ces piétés pharisaïques qui consistent toutes dans l'extérieur ! Combien de ces sépulcres blanchis au dehors, qui ne renferment au dedans qu'infection et pourriture ! Combien de ces âmes hypocrites, qui veulent allier la piété avec leur orgueil, leur sensualité, leurs médisances ! Combien qui ne connaissent pas la croix de Jésus-Christ, et que saint Paul appelle en pleurant, les ennemis de cette croix sainte ! *Flens dico, inimicos crucis Christi !* Tout autant d'âmes que Jésus-Christ ne connaît pas, qu'il n'a même jamais connues. *Amen dico vobis, nunquam novi vos.* Avouons donc qu'il y en a bien peu dans le christianisme même, qui aient la robe nuptiale, et qui soient revêtus de Jésus-Christ. *Hominem non vestitum veste nuptiali.*

Mais, quel est le sort que Dieu réserve à tous ceux qui auront vécu d'une manière contraire à la vie de Jésus-Christ ? Apprenons-le de la suite de notre évangile. Lorsque la salle fut pleine, le roi entra dans la salle du festin. Cette entrée du roi nous représente le jugement dernier, ou le second avénement de Jésus-Christ sur la terre, avénement bien différent du premier. Dans le premier, il parut pauvre et caché, parce qu'il devait être notre modèle ; mais dans le second, il se manifestera, comme notre roi et notre juge, dans tout l'éclat de sa puissance, entouré de ses anges, porté sur un nuage, ayant à ses pieds toutes les nations de la terre, et brillant de tous les rayons de sa divinité. Il portera dans ses mains le signe de notre rédemption, et sur son corps les cicatrices de ses plaies, qui paraîtront si brillantes, qu'elles serviront d'un nouvel ornement à son triomphe. Alors tous les hommes le verront : les justes, comme le rémunérateur de leurs vertus, les méchants, comme le vengeur de leurs crimes ; les uns et les autres, comme leur juge et leur Dieu. *Et intravit rex ut videret discumbentes.* Alors se tournant vers cet homme qui ne sera pas revêtu de la robe nuptiale : Mon ami, lui dira-t-il, comment êtes-vous rentré ici sans la robe nuptiale ? Il paraît d'abord surprenant qu'il l'appelle son ami, au moment même où il le réprouve ; mais Jésus-

Christ a voulu nous montrer par là qu'il n'avait rien oublié de son côté afin de nous sauver. Il montrera alors aux pécheurs sa croix, ses plaies, son sang ; et cette vue ne leur sera pas moins sensible que celle de leurs crimes. Qu'ai-je pu faire pour vous, leur dira-t-il, que je n'aie pas fait ? *Amice ;* mais comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale? Que ce reproche est terrible ! C'est comme s'il lui disait : Comment, en vous disant chrétien, avez-vous pu vivre de la sorte ? Vous adoriez un Dieu pauvre, crucifié, anéanti, et vous amassiez des biens mal acquis, vous parveniez par des voies injustes, vous meniez une vie molle et sensuelle, oisive et inutile, corrompue et libertine. Vous adoriez un Dieu de paix, de charité, de misericorde, et vous fermiez votre cœur à l'amour de vos frères, vos yeux au spectacle de leurs misères, vos mains à leurs besoins, vos oreilles à leurs cris : vous poursuiviez d'injustes procès, vous entreteniez des haines et des vengeances ; vous étiez, en un mot, chrétien par le nom et païen par la conduite. *Amice, quomodo huc intrasti, non habens vestem nuptialem.*

A des reproches si justes et si terribles, que répondra le pécheur consterné ? Rien, mes frères ; il se taira comme cet homme de notre évangile. Maintenant, quand nous vous exhortons à travailler à l'affaire de votre salut, vous apportez mille excuses frivoles pour vous en dispenser ; vous prétextez votre âge, votre santé, la force de vos penchants, la multitude de vos affaires, que sais-je encore ? Au tribunal de Jésus-Christ, tous ces vains prétextes s'évanouiront. On vous fera voir que vous prodiguiez votre santé pour vos plaisirs, tandis que vous la refusiez à vos devoirs ; que tous les âges sont propres à servir Dieu, puisque tous lui appartiennent, et que la jeunesse surtout doit lui être spécialement consacrée, puisque les prémices lui sont dues ; que parmi toutes vos affaires, il n'y en avait qu'une seule d'importante, et que c'est la seule que vous ayez négligée. On vous présentera toutes les grâces que vous aviez pour surmonter vos penchants, et on vous montrera dans le ciel un nombre infini de saints qui ont eu moins de grâces que vous, avec des passions plus vives, et qui cependant ont su les vaincre. A tout cela que répondrez-vous ? Rien : vous vous tairez, parce que tandis que Dieu vous condamnera au dehors, votre cons-

cience vous condamnera intérieurement elle-même. *At ille obmutuit.*

Mais si le criminel se tait, le juge ne se taira point. Écoutons la sentence qu'il prononce, et tremblons chacun pour nous-mêmes. Alors le roi dit à ses ministres : Qu'on lui lie les pieds et les mains. Ces ministres dont nous parle ici Jésus-Christ, sont les démons, exécuteurs des vengeances divines. Il ordonne qu'on lui lie les pieds et les mains, pour marquer l'impuissance où il est désormais de faire le bien. Vous avez abusé du temps, le temps vous sera ravi ; l'arbre restera éternellement du côté où il est tombé ; le jour où l'on pourrait agir, est fini ; la nuit où l'on ne peut plus rien, est venue. *Ligatis manibus et pedibus.* Qu'on le jette dans les ténèbres extérieures, c'est-à-dire dans l'enfer, où éloigné de la véritable lumière, du milieu de l'obscurité la plus profonde, il verra dans le ciel les anges et les saints, brillant d'un éclat inexprimable, heureux par la puissance et la possession de Dieu même, dont il ne pourra jamais jouir. *Mittite eum in tenebras exteriores.* Là il y aura des pleurs et des grincements de dents : des pleurs, parce qu'on a perdu son Dieu, ce Dieu si aimable et seul digne d'être aimé ; parce qu'on l'a perdu par sa faute et pour des plaisirs frivoles mêlés de mille remords, et qu'on l'a perdu sans espoir et pour toujours ; des grincements de dents, parce qu'on souffre des tourments inexprimables au milieu de ces brasiers ardents et de ces flammes dévorantes, qu'on les souffre sans aucun mélange d'adoucissement ni de consolation, et qu'on les souffrira sans fin. *Ibi erit fletus et stridor dentium.*

Quelle conclusion devons-nous tirer de cette terrible vérité, mes frères ? La voici en peu de mots. Soyons bien persuadés que la multitude se damne, et conséquemment ne nous servons jamais en fait de salut, de ce misérable prétexte : tout le monde le dit, tout le monde le fait. Vivons à part ; séparons-nous de la foule. Souvenons-nous que les saints ont passé dans tous les siècles pour des hommes singuliers. Préservons-nous de la corruption du monde auquel nous avons renoncé dans notre baptême. Conservons avec soin la robe nuptiale que nous y avons reçue. Efforçons-nous de la présenter pure et sans tache au tribunal de Jésus-Christ ; en un mot, comportons-nous de telle sorte pen-

dant notre vie, que nous puissions, à notre mort, passer des noces de la terre à celles du ciel, et qu'après avoir été appelés dans le temps, nous soyons élus dans l'éternité. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Parabole des conviés aux noces, qui refusent d'y aller, et de l'homme qui y vient sans la robe nuptiale.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus, continuant de parler en paraboles, dit aux princes des prêtres et aux scribes : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire les noces de son fils.

Par le royaume des cieux, Jésus-Christ entend ici son Église tout entière, soit celle qui a précédé son avénement, soit celle qu'il a fondée par sa mission, soit celle qui milite sur la terre, soit celle qui triomphe dans le ciel. Sa parabole nous montre la conduite de Dieu sur la composition de son Église, dans les différents degrés par lesquels il a voulu qu'elle passât avant d'arriver à cet état de perfection, où, resplendissante de gloire, elle sera l'assemblée de tous les élus réunis dans le sein de Dieu. Le roi qui prépare les noces de son fils, c'est Dieu qui veut célébrer les noces de l'Agneau (1) ; c'est-à-dire l'union de Jésus-Christ avec l'Église, son épouse chérie (2). Toutes les âmes qui composent l'Église sont appelées à devenir les épouses de Jésus-Christ, à contracter avec lui dans ce monde une alliance spirituelle, en attendant qu'elles lui soient unies parfaitement dans le sé-

(1) Gaudeamus, et exultemus, et demus gloriam ei : quia venerunt nuptiæ Agni. Beati, qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt. *Apocal.*, XIX, 7 et 9.

Veni, et ostendam tibi sponsam, uxorem Agni. *Ibid.*, XXI, 9.

(2) Vir caput est mulieris, sicut Christus caput est Ecclesiæ... Sed sicut Ecclesia subjecta est Christo, ita et mulieres viris suis omnibus. Viri, diligite uxores vestras, sicut et Chrtstus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea... Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia. *Ephes.*, V, 23-32.

jour céleste. Cette union commence ici-bas par la foi, se cimente par la charité, se perfectionne par les bonnes œuvres ; mais elle se dissout par le péché : et c'est pour cela qu'elle ne devient indissoluble, que lorsque nous devenons impeccables.

C'est par la foi que commencent les noces de l'Agneau. C'est par la foi qu'on devient membre de l'Église, et que l'on participe à son union avec son divin Époux. Ainsi, l'invitation que le roi de notre évangile fait, de venir aux noces de son fils, est la vocation à la foi, par laquelle on y est admis : vocation sublime, bienfait inappréciable, qui est le principe de tous les autres ; et qui, si nous savons y correspondre, nous les procurera tous. Ce que demande uniquement et avec instance l'Apôtre aux fidèles d'Éphèse, c'est qu'ils marchent d'une manière digne de leur vocation (1). Tant de peuples qui ont eu le malheur d'être privés de cette grâce insigne, auraient su bien mieux que nous en profiter. Ils nous seront, le Juge suprême nous l'annonce, comparés dans le jour du jugement ; et ils éprouveront une indulgence bien différente de la rigueur avec laquelle nous serons traités (2).

Cette foi à laquelle, sous l'emblème des noces de son Fils, Dieu appelle les hommes, a toujours été la même. C'est la foi en Jésus-Christ, par laquelle seule on a pu dans tous les temps entrer dans son Église de la terre, et aspirer de parvenir à celle du ciel. C'est la foi dans le Messie, qui a sauvé les patriarches et les justes de l'ancienne loi ; comme c'est encore la foi dans le Messie qui conduit au ciel les saints de la loi nouvelle. Depuis Adam jusqu'à nous, il n'y a qu'une religion ; c'est la religion de Jésus-Christ. Jésus-Christ attendu ou reconnu, est l'objet de l'un et de l'autre Testament. Placé entre les deux, il clôt le premier, et ouvre le second, ou plutôt, il continue l'un par l'autre. Il n'y a pas d'intervalle entre la loi de la nation juive, et celle du peuple chrétien ; parce que, les réunissant toutes deux en sa personne, il commence la seconde aussitôt qu'il finit la première. La Synagogue se tue elle-même du coup dont elle l'immole ; et au

(1) Obsecro itaque vos ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione, qua vocati estis. *Ephes.*, IV, 1.

(2) Verumtamem dico vobis : Tyro et Sidoni remissius erit in die judicii, quam vobis. *Matth.*, XI, 22.

même instant l'Église existe. Le sacrifice des boucs et des taureaux est aboli au moment où la victime sans tache est immolée. Le sacerdoce d'Aaron est précipité, lorsque saint Pierre, montant sur les degrés de l'autel, vient remplir sa place et ses fonctions. Une nouvelle succession de pontifes, remplace immédiatement l'ancienne ; et dans le vicaire de Jésus-Christ qui préside de nos jours à la religion, nous révérons le successeur d'Aaron et de Melchisédec.

Il envoya ses serviteurs pour faire venir ceux qu'il avait invités ; mais eux ne voulant pas venir, il envoya une seconde fois d'autres serviteurs dire aux conviés : Voilà que mon festin est préparé ; j'ai fait tuer mes bœufs, et tout ce que j'avais fait engraisser, et tout est prêt : venez aux noces. Mais ils ne s'en mirent point en peine ; et ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à son trafic ; les autres se saisirent de ses serviteurs, et après leur avoir fait plusieurs outrages, ils les mirent à mort. Le roi l'ayant appris, entra en colère ; et ayant envoyé ses troupes, il extermina ces meurtriers, et brûla leur ville.

Cette première partie de la parabole, est relative à la vocation du peuple juif. Nous y remarquons la bonté persévérante de Dieu envers cette nation, et la révolte opiniâtre de la nation contre Dieu. Le roi avait invité aux noces de son fils plusieurs personnes. Était-il donc nécessaire qu'il les y fît appeler de nouveau ? L'invitation aux noces d'un roi n'est-elle pas assez honorable, pour qu'on doive s'empresser de s'y rendre ? Le choix que Dieu avait fait des Juifs pour être son peuple particulier ; l'avantage qu'il leur avait donné sur toutes les autres nations, en leur faisant connaître son saint nom, en les rendant dépositaires de sa loi, en faisant naître d'eux le Messie, ne devait-il pas les attacher constamment au Seigneur ? Devait-il être nécessaire qu'après leur avoir donné sa loi, Dieu leur envoyât encore ses serviteurs, et suscitât des prophètes pour leur rappeler sa loi, et les ramener à son observation ? Nous le voyons avec une bonté qui ne peut appartenir qu'à lui, renouveler constamment ses instances ; à ses avertissements négligés, en ajouter sans cesse de nouveaux ; après ses premiers prophètes rebutés, en envoyer d'autres. Et au milieu de tous les témoignages de sa bonté miséricordieuse, nous voyons ce peuple privilé-

gié, presque toujours infidèle, méconnaître la main dont il recevait tous ses biens, et tomber d'idolâtries en idolâtries. L'histoire d'Israël n'est que le récit des alternatives de ses chutes, de ses punitions, de ses repentirs, qu'il oubliait promptement, pour retomber dans de nouveaux crimes qui lui attiraient de nouveaux châtiments. Peuple volage et léger, qui, à la vue d'une idole, se prosternait à ses pieds ; et à la voix d'un prophète, se retournait vers le Seigneur. Depuis le désert, où de leur bouche encore pleine de la manne dont Dieu les nourrissait, ils vomissaient contre lui des blasphèmes, jusqu'à leur déicide, les Israélites ne cessent de payer ses bienfaits par des outrages.

Une aussi énorme ingratitude nous étonne ; et elle aurait effectivement droit de nous surprendre, si nous n'avions pas à nous faire le même reproche. Que de grâces n'avons-nous pas reçues de Dieu ? Et comment y avons-nous répondu ? Quand ne l'avons-nous pas trouvé bienfaisant ? Quand nous a-t-il trouvés reconnaissants ? Chacun de nos moments est un de ses bienfaits. Hélas ? presque chacun est une de nos offenses. Nous employons à l'outrager jusqu'aux dons qu'il nous a faits, qui, dans les vues de sa Providence, devaient être des moyens de lui plaire. Nous nous servons à nous éloigner de lui, des moyens mêmes par lesquels il s'efforce de nous y ramener. Notre vie est une lutte perpétuelle entre sa bonté et notre malice ; et notre perversité a été aussi opiniâtre que sa miséricorde a été persévérante.

Les motifs qui empêchent les conviés de se rendre au festin des noces, représentent les raisons qui empêchaient les Juifs, et qui empêchent encore tant de chrétiens de se rendre aux invitations du Seigneur. Elles sont principalement de deux espèces. Dans les uns, ce sont les occupations que donnent les intérêts temporels, le soin de s'agrandir, d'augmenter ses possessions et son état : ce que nous voyons figuré dans cet évangile par ceux qui vont à leur trafic. Dans les autres, ce sont les dissipations et les plaisirs de la vie, dont ceux qui vont à leur maison de campagne, sont l'emblème. Ceux-ci, uniquement occupés de passer agréablement la vie présente, ne réfléchissent pas à la vie future. Tout leur plan est de se faire une succession, une continuité, une variété de passe-temps qui les récréent ; ou plutôt la plupart n'ont pas

de plan fixe et arrêté. Ils ne songent qu'à jouir des biens actuels, à mesure qu'ils se présentent. Ils courent d'un amusement à l'autre, fuyant l'ennui qui les poursuit, qui souvent les atteint, soit dans les intervalles forcés de leurs divertissements, soit même quelquefois, au milieu de leur plaisirs. Ils cherchent, selon leur propre expression, à passer le temps, c'est-à-dire, pour parler avec plus de vérité, à le perdre. Ils dissipent ce trésor précieux, cette monnaie, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui leur avait été donnée pour acquérir l'éternité.

Dans d'autres, l'oubli du salut ne vient pas d'oisiveté et de dissipation. Leur vie est au contraire une continuité d'occupations, mais toujours dirigées aux biens de la terre. Les affaires temporelles que l'on a ou que l'on se donne, absorbent tous les moments. On à une fortune à amasser, une place à obtenir, un établissement à former, une famille à pourvoir. L'esprit tout plein de ces idées n'a plus de place à donner aux pensées religieuses. Les moments sont trop courts pour vaquer à tant de soins, et pour travailler en même temps à son salut. Toutes les autres affaires sont suivies avec une attention, une activité, une persévérance infatigables. L'affaire principale, l'affaire essentielle, l'unique affaire, est la seule négligée. On ne songe qu'à ce qu'on veut acquérir ; on ne pense qu'à ce qu'on perd. Les années se consument dans la poursuite des biens de la terre. On donne à ceux du ciel à peine quelques courts instant. Mais enfin, arrive le moment redoutable, et pas assez redouté, dont on aurait dû sans cesse s'occuper, qu'on a continuellement éloigné de son esprit ; ce moment où tout finit et où tout commence. On se présente au compte rigoureux que tout homme doit rendre, dépouillé de ce qu'on avait amassé, dénué de ce qu'on a manqué d'acquérir ; et on trouve écrite sur le suprême tribunal, la terrible sentence que lut Balthazar, tracée d'une main céleste, sur le mur de son palais : Tu as été mis dans la balance, et tu as été trouvé n'ayant rien (1).

Il ne faut cependant pas croire que l'occupation principale et nécessaire des choses célestes doive nous faire perdre tout soin de celles de le terre. Ce serait une exagération fausse et dangereuse. Dieu nous fait vivre dans le monde ;

(1) Appensus es in statera, et inventus es minus habens. *Daniel.* V 27.

les choses du monde ne peuvent pas nous être étrangères. Il nous a placés dans un état ; nous devons en remplir les obligations. Il nous donne avec nos semblables des relations dont résultent nécessairement des affaires avec eux. Ces différents rapports nous imposent des devoirs, nous obligent à des égards, que la religion, loin de réprouver, commande ou conseille. Ce qu'elle défend à l'égard des affaires temporelles, c'est de les préférer à l'affaire du salut, de s'en occuper avec une telle ardeur, que l'affaire du salut en soit négligée. Ce qu'elle ordonne, c'est non-seulement de subordonner les choses de la terre à celles du ciel, mais de les y rapporter, de les traiter, parce ce que Dieu le veut, et comme il le veut. Le chrétien sanctifie ses actions les plus communes, par l'intention dans laquelle il les fait. Elles deviennent des actions religieuses, quand elles se font en vue de Dieu, et pour se conformer à sa volonté. De la même chose, qui est pour le mondain un principe de réprobation, le juste fait une source de salut.

A ces deux classes de conviés qui refusent, pour des objets aussi frivoles, l'honneur que le roi voulait faire, Jésus-Christ joint une troisième, qui, à l'indifférence unit la cruauté, et qui se saisit des serviteurs du roi, les outrage et les égorge. On reconnaîtrait ici aisément les Juifs. Dans un autre endroit, Jésus-Christ leur reproche la barbarie avec laquelle ils avaient traité les prophètes anciens. Il leur prédit qu'ils persécuteront avec la même fureur les prophètes, les sages, les docteurs qu'il leur enverra, mettant à mort les uns et les crucifiant ; flagellant les autres, et les persécutant de ville en ville (1). Les commencements du christianisme ont été l'accomplissement de cette prophétie. On y voit le zèle des apôtres, et le rage qui s'acharnait sur eux, leur prédication courageuse, et la persécution qu'elle leur attirait. De tous leurs ennemis, les plus ardents étaient les Juifs. Où ils avaient en main la force, ils les persécu-

(1) Ecce ego mitto ad vos prophetas, et sapientes, et scribas, et ex illis occidetis, et crucifigetis, et ex eis flagellabitis in synagogis vestris, et persequemini de civitate in civitatem : ut veniat super vos omnis sanguis justus, qui effusus est super terram, à sanguine Abel justi usque ad sanguinem Zachariæ filii Barachiæ, quem occidistis inter templum et altare.. Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos, qui ad te missi sunt. *Matth.*, XXIII, 34, 37.

taient eux-mêmes, et les faisaient périr; où ils ne l'avaient pas, ils leur suscitaient des persécuteurs, animant contre eux les gentils, excitant les magistrats à répandre leur sang. C'étaient les convulsions de la Synagogue expirante, les derniers efforts qu'elle faisait pour empêcher sa chute ; efforts malheureux et insensés, qui, au lieu de retarder sa ruine, l'accélérèrent.

Car Jésus-Christ, dans la terrible vengeance que le roi de sa parabole tire des meurtriers, fait manifestement allusion à celle qu'il tira lui-même, peu après, des crimes dont la nation juive s'était rendue coupable contre lui et contre ses disciples. Les armées dont il parle, sont celles de Vespasien, qui livrèrent aux flammes Jérusalem, exterminèrent ses défenseurs, et dispersèrent le reste du peuple hébreu. Jésus-Christ annonçait souvent aux Juifs cette épouvantable catastrophe, pour les retirer de l'aveuglement; mais c'était toujours infructueusement. L'événement même n'a pu éclairer cette malheureuse nation. Sous le coup qui l'a écrasée, elle a encore méconnu la main qui la frappait; et malgré le prodige constant et unique dans l'histoire, de sa conservation dans sa longue dispersion, elle refuse encore de reconnaître le Dieu qui prolonge sur elle son terrible châtiment.

Ce ne sont pas seulement les Juifs qui ont persécuté les serviteurs de Jésus-Christ. Les fastes de l'Église nous présentent beaucoup d'autres persécutions, qu'elle a essuyées dans différents pays et dans divers temps. Hélas ! et l'histoire de ce siècle en présentera aux générations futures une d'une cruauté aussi atroce et plus raffinée que toutes celles qui l'ont précédée. Attirera-t-elle sur notre patrie les fléaux que fit tomber sur Israël celle dont il s'était rendu coupable? Conjurons la divine miséricorde de détourner cet affreux malheur. Assez de maux n'ont-ils pas affligé la France ? Et s'il a plu à la divine Providence de faire de nous un exemple qui instruise et épouvante les nations, ne sommes-nous pas devenus à leurs yeux un spectacle assez déplorable ? Outre ces persécutions à mort contre les serviteurs de Dieu, il y en a une d'un autre genre, moins cruelle en elle-même, mais plus dangereuse, peut-être, pour la religion, et d'autant plus funeste, qu'elle est perpétuelle et sans intervalle : c'est la méchanceté avec laquelle les ennemis de la vertu poursui-

vent ceux qui la pratiquent de leurs calomnies, de leurs outrages, de leurs diffamations, de leurs railleries. Elle s'accomplit littéralement, la prophétie du grand Apôtre, que tous ceux qui vivent en Jésus-Christ avec piété souffriront la persécution (1). La vue de leur sainteté, au lieu d'exciter une noble émulation de les imiter, fait naître souvent une basse jalousie qui porte à les dénigrer. Ne pouvant se dissimuler que les vertus des justes sont la censure de leurs vices, les pécheurs cherchent à s'en venger en les critiquant à leur tour. Leur haine contre la loi qui les condamne, se répand sur ceux qui l'observent. En les décriant, ils espèrent la discréditer. Ils voudraient faire mépriser ce qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Ils se flattent d'affaiblir le respect qu'inspire la vertu, en diminuant celui qu'on porte aux hommes vertueux ; et ils imaginent qu'en multipliant les coupables, ils le paraîtront moins.

Alors il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est préparé ; mais ceux que j'y avais invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Les serviteurs étant allés par les rues, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de personnes qui se mirent à table.

De la vocation des Juifs, Jésus-Christ passe à celle des chrétiens. Ce ne sont plus seulement quelques personnes déterminées qui sont invitées au festin, ce sont tous ceux qui se trouveront dans les rues, dans les places, dans les carrefours. Où ils trouveront le plus de monde, c'est là que les serviteurs doivent aller en ramasser. Les premiers conviés sont jugés par le roi indignes de l'honneur qu'il voulait leur faire. Un nombre infiniment plus grand va les remplacer, et la salle qu'ils ont voulu laisser vide, se trouvera remplie. Telle est la marche de la Providence dans la vocation des hommes. Israël n'a répondu au choix de Dieu, que par des infidélités ; Israël est réprouvé. Mais le bienfait que ses crimes lui ont fait perdre, le genre humain entier va l'acquérir. Ce n'est plus un seul peuple qui sera l'héritier de la promesse et l'enfant du royaume ; toutes les nations du monde vont

(1) Et omnes, qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. *II Timoth.*, II, 12.

désormais partager cet immense héritage. La loi de Moïse avait été donnée dans un seul lieu ; partout où il y aura des hommes l'Évangile retentira. L'antique Jérusalem est détruite, et son peuple exterminé ; une Jérusalem nouvelle, descendue du haut des cieux, viendra couvrir la face de la terre, et se peupler de ses habitants. Ce qu'annonce ici Jésus-Christ, ses apôtres l'ont exécuté, lorsque rebutés des perpétuelles contradictions et des blasphèmes des Juifs, ils leur dirent avec fermeté : C'était à vous d'abord que devait être prêchée la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous déclarez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous retournons vers les nations, car c'est ainsi que le Seigneur nous l'a commandé (1). Substitués aux Juifs dans les promesses célestes, ce qu'ils ont mérité de perdre, nous l'avons acquis. Leur criminelle obstination qui les a ruinés, a fait notre richesse. Ils ont immolé la victime, et nous avons recueilli le prix de son sang. Instruits par leur malheur, craignons de laisser comme eux passer à d'autres ce bien si précieux, qu'ils ont laissé échapper de leurs mains. Car tel est l'ordre ordinaire que suit la Providence dans la profondeur de ses conseils, quand une nation s'est abandonnée à ses prévarications, jusqu'à perdre le don de la foi en la rejetant. Dieu en élit d'autres pour la remremplacer. La foi bannie des régions criminelles, et fugitive, aborde de nouvelles contrées où elle est reçue et accueillie. Lorsqu'au neuvième siècle, Photius élevant l'étendard du schisme, eut séparé l'Église grecque de la communion catholique, pour consoler son église affligée d'une perte aussi douloureuse, Dieu étendit sa domination sur les régions hyperborées ; et elle vit le nord venir prendre dans son sein la place de l'Orient. Lorsqu'au seizième siècle, les hérésies de Luther et de Calvin, infectant divers royaumes, les eurent arrachés à la religion, Dieu pour dédommager son Église, sembla agrandir la terre d'un hémisphère. Il ouvrit à travers les flots une route jusque-là inconnue, vers un monde nouveau. La croix de Jésus-Christ, plantée sur les rivages de l'Amérique, y renversa les idoles ; et un peuple ca-

(1) Vobis oportebat primum loqui verbum Dei ; sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce, convertimur ad gentes. Sic enim præcepit nobis Dominus. *Act.*, XII. 46 et 47.

tholique naquit sur ces terres lointaines qui n'avaient vu que des peuples infidèles. Ainsi, le Seigneur nous apprend, que dans sa colère il transfère la souveraineté de nation à nation, à cause de leurs différents crimes (1). Ainsi, dans une fureur plus grande encore, il transporte de l'une à l'autre l'avantage plus inestimable de la foi. Ce n'est pas seulement relativement à la foi ; ce n'est pas uniquement envers les royaumes, que Dieu exerce cette subrogation de sévérité à l'égard des uns, de bienfaisance pour les autres. Il en agit de même de particulier à particulier, pour les diverses vocations, et pour toutes les grâces. Saül est réprouvé, et son sceptre passe dans les mains de David. Plusieurs races successivement choisies, et ensuite rejetées siégent sur le trône de Samarie. L'orgueilleux Aman reçoit le châtiment de sa méchanceté, le sage Mardochée occupe sa place. Judas est précipité de l'apostolat, Mathias y est élevé. Que de grâces de même Dieu nous avait destinées, que notre indifférence a fait passer en de meilleures mains qui ont su les retenir, et en profiter ! Hélas ! combien d'autres ont reçu avec reconnaissance ce qui m'avait été inutilement offert, ont joui de mes fautes et se sont enrichis de mes dépouilles ! Peut-être aurai-je la douleur de les voir un jour occuper la place qui m'avait été réservée.

Le roi de notre parabole exclut de son festin les conviés qui s'étaient rendus indignes d'y venir. Mais ceux qu'il fait rassembler dans les rues, n'avaient rien fait qui les rendît dignes d'y être admis. On ne perd la foi à laquelle on avait été appelé que par sa faute ; mais la vocation à la foi est purement gratuite. Cette gratuité de la vocation est un mystère que Dieu nous a révélé ; mais qu'il ne lui a pas plu de nous faire comprendre. Laissons l'incrédulité s'en scandaliser et accuser Dieu de partialité et d'injustice. Laissons de vains théologiens s'efforcer d'expliquer ce qu'il ne leur est pas accordé d'entendre. Le grand Apôtre, qui, élevé jusqu'au troisième ciel, y avait été instruit des secrets qu'il n'est pas permis à une bouche humaine de répéter, en exposant ce dogme, ne peut que s'écrier : O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! combien sont incompré-

(1) Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias, et injurias, et contumelias, et diversos dolos. *Eccli.*, X, 8.

hensibles ses jugements, et inaccessibles ses voies (1) ! Et nous aurions la téméraire prétention de nous enfoncer dans cet abîme ténébreux, et de croire avec nos faibles lumières, dissiper l'obscurité dont Dieu a voulu qu'il fût rempli ! N'ayons pas l'insolente présomption de franchir les barrières dont il a environné notre esprit, au-delà desquelles nous ne pourrions que nous égarer et nous perdre. Révérant ce qu'il lui plaît de nous cacher, profitons de ce qu'il daigne nous apprendre ; et, sans lui demander compte des motifs de sa préférence, jouissons-en par notre reconnaissance et notre fidélité.

Les serviteurs exécutant l'ordre de leur maître, rassemblent indistinctement dans la salle du festin tous ceux qu'ils trouvent. Toute condition, toute profession, tout âge, tout sexe est introduit. Qu'en arrive-t-il ? Les méchants entrent avec les bons, et viennent s'y confondre ; image de l'Église de la terre, où les pécheurs mêlés aux justes, composent avec eux la société visible que Jésus-Christ est venu fonder. Nous enseignons contre les hérésies modernes, comme nos pères l'enseignèrent contre les novatiens, les pélagiens et les donatistes, comme saint Augustin le démontra dans la célèbre conférence de Carthage, que tous ceux qui réunisent la profession de la même foi, la soumission aux mêmes pasteurs, la participation aux mêmes sacrements, sont véritablement membres du corps de l'Église. Ils en sont membres, quoiqu'ils contrarient leur vocation par leurs mœurs, quoiqu'ils souillent leur sacré caractère par la dissolution et le scandale de leur vie. Il est ordonné aux ministres de Jésus-Christ de presser tous les hommes d'entrer dans son Église ; il ne leur est pas accordé de connaître les dispositions que chacun y apporte. Comme les serviteurs de la parabole, ils amènent tout ce qu'ils peuvent rassembler ; comme eux, ils ne les jugent pas. Les apôtres eux-mêmes, quoique doués d'un esprit de prophétie qui n'a point passé à leurs successeurs, en exécutant l'ordre que Jésus-Christ leur avait donner de prêcher l'Évangile à toutes les nations, introduisirent dans l'Église des méchants avec les bons. Au milieu de cette multitude de saints, dont l'histoire apostolique nous présente le tableau

(1) O altitudo divitarum sapientiæ, et scientiæ Dei ! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus ! *Rom.*, XI. 33.

touchant, nous voyons que déjà il existait des pécheurs ; nous voyons les apôtres reprocher aux chrétiens qu'ils dirigeaient, ici l'avarice, là l'intempérance, d'un côté les dissensions, de l'autre l'inceste. Si dans ces temps heureux, où la moisson du Seigneur était si fertile et si belle, quelque ivraie était mêlée avec le froment; si parmi le bon grain qui entrait avec tant d'abondance dans l'aire du Seigneur, il se glissait de la paille ; si les fidèles qui se précipitaient en foule dans l'Église, et qui l'ornaient de leurs vertus, attiraient à leur suite des malheureux qui la souillaient de leurs vices ; combien les siècles suivants où la ferveur devint plus rare, et les désordres plus communs, durent-ils voir plus de péchés et de scandales ! Nous voyons dans tous les temps, l'Église désolée, pleurer les funestes égarements de ses enfants. Nous voyons de siècle en siècle ses gémissements augmenter, parce que leur corruption va continuellement en croissant. Hélas! et nous avons été réservés aux plus désastreux de tous les temps ; à celui qui, réunissant les désordres, les dissolutions, les crimes de tous les autres, y a encore ajouté le plus affreux de tous les maux, l'incrédulité qui consolide et rend irrémédiables tous les autres.

Ainsi, la sainteté qui appartient essentiellement à l'Église, et qui est un de ses principaux caractères, ne consiste pas en ce qu'elle ne soit composée que de saints. Elle est sainte dans son principe et dans son chef, sainte dans ses préceptes et dans ses conseils, sainte dans ses sacrements et dans ses rites, sainte dans une partie de ses membres ; mais ceux de ses enfants qui violent ses lois, ne peuvent pas lui ôter tous ses titres à la sainteté. Malgré leur désobéissance, elle reste toujours la même. Ce sont des taches purement extérieures, qui n'affectent que sa superficie. Elle est cette fille du Roi céleste, qui tire toute sa gloire de ce qui est au dedans d'elle (1). C'est l'Église glorieuse et triomphante avec Jésus-Christ dans le ciel, qui n'a ni tache, ni rides, ni rien de semblable (2). Elle seule est la cité resplendissante, où rien de souillé ne peut entrer (3). Une prérogative aussi distinguée

(1) Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus. *Psalm.*, XLIV, 14.

(2) Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut aliquid hujusmodi. *Ephes*, V, 27.

(3) Non intrabit in eam aliquod coinquinatum. *Apocal.*, XXI, 27.

n'est pas accordée à l'Église qui milite sur la terre. Elle participe de la nature de tout ce qui est terrestre : elle est chargée de quelques imperfections. Les simples pécheurs, tant qu'ils restent dans la communion de l'Église, sont des enfants désobéissants, mais non rebelles. Ils profanent la maison paternelle, mais ne la quittent pas. Ils affligent leur mère, mais ils ne s'en séparent pas.

Pour éclaircir davantage cette vérité, considérons, avec les docteurs, l'Église de Jésus-Christ comme un corps animé, et comme composée d'un corps et d'une âme. Le corps de l'Église est la société visible de tous les catholiques, l'âme de l'Église est la société invisible des seuls justes. Les liens extérieurs de la profession de la foi, de la participation aux sacrements, de la soumission aux pasteurs, constituent le corps de l'Église ; les dons intérieurs du Saint-Esprit, la foi, l'espérance, la charité et les autres vertus en forment l'âme. On est du corps de l'Église, par la profession publique ; et de son âme, par la vie privée. On peut être séparé du corps de l'Église de trois manières : en abjurant la foi, ce qui est l'hérésie ; en secouant le joug de ses pasteurs, ce qui est le schisme ; en étant privé de ses sacrements, ce qui est l'excommunication. On s'exclut de l'âme de l'Église par le péché. Ainsi, nous reconnaissons trois manières différentes d'être dans l'Église. Ils sont, et du corps, et de l'âme de l'Église, ceux qui sont unis à Jésus-Christ par le double lien, et du culte extérieur, et des vertus intérieures. Ils font partie seulement du corps de l'Église, et non pas de son âme, ceux qui ayant eu le malheur de perdre le lien intérieur de la grâce sanctifiante, ont conservé les liens extérieurs de la foi des pasteurs et des sacrements. Enfin il y a des personsonnes qui appartiennent à l'âme de l'Église, sans être dans son corps. Nous comptons dans cette classe, d'abord les catéchumènes, qui n'ont pas encore été admis dans le corps de l'Église par le baptême, pourvu qu'ils possèdent déjà les vertus qui en rendent digne ; ensuite ceux qu'une excommunication injuste, mais réelle, a retranchés de la participation aux sacrements, s'ils n'ont pas perdu les dons intérieurs de l'Esprit-Saint. Nous y comprenons aussi, avec saint Augustin, ceux qui, engagés dans l'erreur par le malheur de leur naissance, par le préjugé de leur éducation, étant, sur les

vérités catholiques, dans une ignorance dont ils ne sont pas à portée de se retirer, désirent sincèrement connaître la vérité, sont disposés à s'y rendre, et conforment leur vie aux lois d'une saine morale (1). Ce saint docteur faisait allusion à ces diverses manières d'être, soit du corps, soit de l'âme de l'Église, lorsqu'il disait : Aux yeux de Dieu, devant cette science infinie à laquelle rien n'est caché ; selon cette prédestination suprême qui règle toutes les destinées ; combien de brebis sont hors du bercail, combien de loups sont au dedans (2) !

Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table ; et ayant vu un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici n'ayant pas la robe nuptiale? Mais l'autre demeura muet. Alors le roi dit à ses officiers: Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents ; car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Cette troisième partie de la parabole présente un nouvel ordre de choses. La salle est remplie de monde, et le festin commence. Ce festin est celui qu'à prédit Isaïe, que Dieu a préparé à toutes les nations sur sa montagne sainte : le festin de ceux qui sont engraissés de la moëlle céleste : le festin de la vendange débarrassée de sa lie ; le festin où, par une joie inaltérable, Dieu bannira à jamais toute douleur et toute larme (1). C'est le festin des noces de l'Agneau, qui se célèbrent dans le céleste séjour. Ce n'est plus cette Église de la terre, où on avait été introduit par une vocation toute gra-

(1) Dixit quidem apostolus Paulus : *Hæreticum hominem devita....* Sed qui sententiam suam, quamvis falsam atque perversam, nulla pertinaci animositate defendunt, præsertim quam non audacia præsumptionis suæ pepererunt, sed a seductis atque in errorem lapsis parentibus acceperunt, quærunt autem cauta sollicitudine veritatem, corrigi parati, cum invenerint ; nequaquam sunt inter hæreticos computandi. *S. Aug.* epist. 43, alias 162. *Ad quosdam donatistarum episcopos. S. August. in Joan. evang. Tractat.*

(2) Secundum istam ergo præscientiam Dei et prædestinationem, quam multæ oves foris, quam multi lupi intus ! *S. August. in Joan. evang.* cap. 10. *Tractat.*, XLV, nº 12.

(1) Et faciet Dominus exercituum omnibus populis in monte hoc convivium pinguium, convivium vindemiæ, pinguium medullatorum, vindemiæ defæcatæ... et auferet Dominus Deus lacrymam ab omni facie. *Isa.*, XXV. 6 et 8.

tuite ; c'est l'Église du ciel réunie dans le sein de Dieu ; où l'on n'est admis que sur ses mérites. Il faut avoir passé par l'Église de la terre pour y être reçu. Mais il ne suffit pas d'avoir été membre du corps de cette Église ; il est nécessaire d'appartenir à son âme. Il faut se présenter revêtu, non-seulement du titre de fidèle, mais des vertus qu'il suppose ; non-seulement du caractère de baptême, mais de la grâce qu'il a conférée.

Le roi entre dans la salle, pour examiner ceux qui se présentent à son festin. C'est l'emblème du jugement que Dieu portera sur nous, au moment où sortant de l'Église militante, nous irons demander à faire partie de l'Église triomphante. Nous le subirons tous, ce jugement sévère, qui fixera notre éternelle destinée. Objets jusque-là de la miséricorde du Seigneur, nous le serons alors de sa justice, pour l'être à jamais de tout son amour, ou de toute sa colère. Nous devrions l'avoir continuellement devant les yeux, cet imporportant, ce terrible moment, qui sera le résultat de tous ceux qui l'auront précédé, le principe de tous ceux qui le suivront. Jésus-Christ révèle sur ce jour redoutable deux vérités essentielles : l'une qu'il viendra certainement ; l'autre, qu'il arrivera quand on ne l'attendra pas. Cette heure fatale nous surprendra-t-elle, ou nous trouvera-t-elle prêts? Voilà de quoi dépend notre sort éternel. Il est encore en notre pouvoir de le fixer. Mais lorsqu'elle sonnera, nous n'en serons plus les maîtres. L'état où elle nous trouvera, décidera notre irrévocable arrêt.

La robe, dont il est nécessaire d'être revêtu, pour assister aux noces de l'Agneau, est la grâce sanctifiante reçue dans le baptême, ou réparée par la pénitence. C'est cette robe nuptiale que saint Paul avait en vue, lorsqu'il disait aux fidèles de Colosse : Revêtez-vous, comme des élus saints et chéris de Dieu, des entrailles de la miséricorde, de la bonté, de l'humilité, de la modestie, de la patience et par dessus tout cela, de la charité, qui est le lien de perfection (1). Et lorsque plus énergiquement encore, il disait à ceux de Rome : Revêtez-

(1) Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti, et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam... Super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. *Coloss.*, II, 12 et 14.

vous de Jésus-Christ (1), c'est-à-dire, couvrez-vous de ses mérites ; appliquez-vous-les par des œuvres semblables aux siennes : ses prières, par vos oraisons ; sa satisfaction, par votre pénitence; ses souffrances, par votre mortification. C'est ainsi, c'est couvert de son sang, c'est revêtu de ses mérites infinis, qui ne suppléent pas les vôtres, mais que les vôtres vous rendront personnels, que vous vous présenterez avec confiance au banquet céleste. Vous voyant revêtus de cette robe précieuse, le juge suprême vous admettra sans difficulté : mais s'il ne la voit pas sur vous, il vous exclura sans retour.

C'est le roi lui-même qui aperçoit à son festin l'homme qui n'avait pas la robe nuptiale. Ce qui avait échappé à ses serviteurs, il le découvre d'un coup d'œil. Les serviteurs n'avaient pu que prévenir ceux qu'ils rassemblaient, de la nécessité de cette robe pour être admis au banquet ; que les exhorter à s'en revêtir. Mais rien n'échappe à cet œil perçant, devant lequel toutes choses sont nues et à découvert (2). L'homme, disait le Seigneur à Samuel, ne voit que ce qui paraît, mais moi je vois jusqu'au fond du cœur (3). Ne nous flattons pas de pouvoir, lorsque nous nous présenterons à son festin, lui cacher quoi que ce soit. Le Juge suprême ne peut pas plus être trompé que séduit. A l'instant où nous comparaîtrons devant lui, il aura vu, non-seulement nos actions, mais les intentions qui les auront produites ; non-seulement ce que nous aurons fait, mais tout ce que dans le cours de notre vie nous aurons désiré, voulu, pensé, imaginé. Ce que nous mettons tant de temps à rechercher et à démêler, lorsque rentrant en nous-mêmes nous examinons notre conscience, sera aperçu en un moment ; car il connaît, infiniment mieux que nous, l'état de notre âme. Nos dispositions les plus secrètes, dont nous avons peine à nous rendre compte, sur lesquelles nous nous faisons si souvent illusion, sont aussi présentes devant lui que nos actions les plus publiques. C'est donc principalement à régler notre intérieur, à purifier notre cœur, à rectifier nos intentions, que

(1) Induimini Dominum Jesum Christum. *Rom.*, XIII, 14.
(2) Omnia autem nuda et aperta sunt oculis ejus. *Hebr.*, XIII, 14.
(3) Homo enim videt ea quæ parent, Dominus autem intuetur cor. I *Reg.*, XVI, 7.

nous devons nous appliquer. Les œuvres les plus parfaites en apparence n'ont aucun prix, deviennent même coupables, quand elles émanent d'une intention vicieuse. Et au contraire, celles qui paraissent répréhensibles, peuvent être justifiées devant Dieu par l'intention qui les produit. Veuillons le bien, veuillons-le sincèrement, veuillons-le fermement, et nous le ferons ; et la bonté suprême daignera nous savoir gré de tout celui que nous aurons désiré, et que nous n'aurons pas pu. Mais si nous ne le voulons pas, celui même que nous pourrons opérer ne nous sera pas imputé.

A la demande du roi, l'homme de la parabole reste muet : image de la confusion dont sera couvert le pécheur, quand du tribunal devant lequel il aura été amené, il entendra sortir une interrogation semblable. Le juge irrité lui demandera : Qu'as-tu fait, malheureux, de cette robe d'innocence dont je t'avais revêtu dans ton baptême ; que tu pouvais recouvrer par la pénitence, quand tu as eu le malheur de la perdre, et dont tu devais être couvert en paraissant devant moi ? A cette question foudroyante, qu'aura à répondre l'infortuné pécheur ? Sur la terre, il ne restait jamais sans réponse ; il cherchait sans cesse à se justifier : tantôt prétendant audacieusement ériger ses vices en vertus, et ses péchés en bonnes œuvres ; tantôt tâchant plus insidieusement de s'excuser par la pureté de ses intentions ; d'autres fois palliant ses péchés, et voulant en diminuer la grièveté ; ici, s'autorisant de l'exemple de la multitude ; là rejetant ses fautes sur ses faiblesses. Il a pu, par ses dangereux sophismes, parvenir à séduire des hommes, peut-être a-t-il eu le malheur de se tromper lui-même : mais à ce moment toutes les illusions sont dissipées, tous les prestiges évanouis. Il voit à découvert, et l'énormité de ses crimes, et la frivolité de ses prétendues excuses. Tout l'interdit, et l'aspect de son Juge, et le retour qu'il fait sur lui-même : et il reste dans la douloureuse impuissance de répondre une seule parole à celui qui est tout à la fois l'accusateur, le témoin, et le juge. La citation, la comparution, l'information, la conviction, la condamnation, l'exécution sont faites en un seul moment, et il ne sort du silence de confusion où il avait été réduit, que pour passer aux gémissements, aux cris, aux hurlements du désespoir.

Car c'est là à quoi le roi céleste le condamne. Il commence par lui faire lier les mains et les pieds, pour montrer qu'il n'y a aucune résistance à opposer à ses terribles arrêts ; et dans cet état il le fait jeter hors de la salle du festin, et précipiter dans les ténèbres, séjour des pleurs et des grincements de dents. Double supplice, qui le tourmente à la fois, et de la pensée de ce qu'il a perdu, et du sentiment de ce qu'il souffre. Supplice affreux, qui réunit, pour le déchirer, le remords du passé, la douleur du présent et le désespoir de l'avenir. Supplice éternel, qui durera autant que la colère immuable qui l'inflige, qu'aucune consolation, qu'aucune espérance n'adoucira jamais. Il n'y a pas de langue qui puisse exprimer la rigueur infinie de ces tourments, parce qu'il n'y a pas d'esprit qui puisse la concevoir. Les livres saints eux-mêmes, s'accommodent à nos faibles idées. Les peintures épouvantables qu'ils nous en font sont infiniment au-dessous de la réalité ; et Dieu qui a creusé l'enfer, ne nous dit rien qui nous en fasse comprendre toute l'horreur. La seule idée que nous puissions nous en former, c'est qu'elle est au-dessus de nos idées. Dieu se vengeant en Dieu, poursuivant de toute sa fureur la créature qui a osé l'offenser, déployant, pour la punir, sa toute-puissance ; voilà ce qu'est l'enfer.

Cette pensée est horriblement effrayante. Hélas ! elle ne l'est pas encore assez. Par une interversion d'idées que l'on ne peut comprendre, ceux-là seuls sont effrayés de l'enfer, qui ont le moins à le redouter. Ce sont des saints blanchis dans l'exercice de toutes les vertus ; des pénitents consumés d'austérités et de mortifications, qui frémissent de terreur à la pensée de cet épouvantable séjour. Et des hommes tout chargés de péchés, que l'enfer attend ; sur qui, selon l'expression du prophète, il ouvre déjà sa bouche béante pour les recevoir (1), n'en sont nullement émus ! Extravagants, qui restez insensibles à un si épouvantable danger, que penseriez-vous d'un homme qui s'endormirait tranquillement dans sa maison embrasée, et près de s'écrouler sur sa tête ? Un malheur bien autrement grave est près de fondre sur vous. Vous êtes suspendus sur un abîme de feux, qui brûlent éternel-

(1) Dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino ; et descendent fortes ejus... et sublimes, gloriosique ejus ad eum. *Isa.*, V, 14.

lement, et qui ne se consument jamais ; vous n'en êtes séparés que par un mince intervalle, le plus léger accident peut vous y précipiter à l'instant, et vous vous endormez dans une profonde sécurité, sans penser à l'horrible réveil qui vous menace. Vous en rejetez l'idée importune. Mais croyez-vous diminuer le danger, parce que vous n'y faites pas attention ? Croyez-vous éviter l'enfer, parce que vous en aurez banni de votre esprit la pensée ? Que vous y songiez, que vous n'y songiez pas, il n'en est pas moins le séjour éternellement, et peut-être très-prochainement réservé à vos péchés. Il y a plus : moins vous vous en occupez ; plus vous avez à le redouter. Plus au contraire cette pensée vous importunera, plus elle vous sera salutaire. Descendez d'avance en esprit dans cet abîme, pour n'y pas descendre un jour en réalité. Pensez à l'enfer, et la pratique des vertus qui vous le font éviter, perdra à vos yeux ce qu'elle a de pénible. Pensez à l'enfer ; et les péchés qui vous y conduisent, au lieu de plaisir, ne vous inspireront que de l'horreur. Pensez à l'enfer, et toutes les peines, les souffrances de la vie, vous paraîtront légères. Pensez à l'enfer, et l'exercice de la mortification aura pour vous des charmes. La pensée de l'enfer est à la fois le préservatif le plus fort contre le mal, et l'encouragement le plus puissant au bien.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la possibilité du Salut

PAR M. RAINERI.

Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Telle est, mes chers auditeurs, la formidable sentence par laquelle Jésus-Christ, ainsi que vous venez de l'entendre, termine la parabole qu'il propose aujourd'hui à nos considérations : *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* Est-il donc vrai que, parmi l'immense multitude des chrétiens qui sont les appelés, et appelés d'une manière toute spéciale dans le troupeau et le bercail de Jésus-Christ, le nombre des élus doit être

petit relativement à celui des réprouvés, qui sera très-grand? Oui, mes chers frères. Le divin Maître l'a dit des Juifs, d'abord chers au Seigneur, et ensuite répudiés de lui ; et il le répète incessamment de nous, qui leur succédons, héritiers des promesses et des menaces qui leur ont été faites, et représentant en nous-mêmes toutes les vicissitudes de ce peuple malheureux. C'est donc en nous maintenant, en nous si privilégiés et si comblés de biens par le Seigneur, que doit se vérifier l'effrayante prédiction de ce jour, que peu arriveront à la gloire : *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* Oh ! prédiction pleine d'effroi, qui me fait porter et sur moi-même et sur vous ma pensée terrifiée !

Mais quelles conséquences allons-nous tirer de cela ? Nous perdrons-nous en de vaines appréhensions et défiances sur notre salut ? Nous laisserons-nous guider aveuglément par notre destin, quel qu'il soit, bon ou mauvais ? N'accuserons-nous pas d'une façon quelconque les conseils de Dieu, et ne nous défierons-nous pas de son amoureuse providence ? Non, mes très-chers frères ; je prétends même au contraire que la vérité qui nous occupe, quelque terrible et effrayante qu'elle soit en elle-même, ne peut ni nous troubler, ni nous disculper. Mon dessein est donc, aujourd'hui, de rechercher la raison du petit nombre des élus, et de voir si elle vient du côté de Dieu, ou non pas plutôt du nôtre. C'est là une chose qui nous importe vraiment beaucoup, et il est bon de l'étudier pour notre instruction. Et où chercherons-nous cette raison ? Dans la parabole même d'où Jésus-Christ a détruit la terrible sentence : Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Nous découvrirons dans cette parabole les voies admirables de la providence de Dieu par rapport à notre salut, voies qui se sont fait remarquer déjà dans le peuple hébreux, lequel est à la fois un grand exemple de vocation gratuite et de très-juste réprobation ; et j'espère qu'à la fin nous devrons nécessairement conclure que, si nous trouvant maintenant parmi les appelés, nous ne sommes pas un jour parmi les élus, ce sera uniquement par notre faute.

Parmi les appelés, le nombre des élus sera donc fort petit, suivant l'Évangile, en comparaison de celui des réprouvés. Mais comment et pourquoi ? Laissez-moi tout d'abord, mes chers auditeurs, chasser de votre esprit certaines doctrines

désolantes qui l'effraient, et auxquelles cependant il en est qui s'attachent, à leur grand préjudice. En effet, peut-être dites-vous que Dieu ne veut pas le salut de tous les appelés? qu'il n'est pas également attentionné et libéral de sa grâce envers tous? qu'il ne fournit pas à tous les moyens nécessaires pour se sauver? que, suivant son bon plaisir et sa volonté, il répand sur les uns avec profusion ses miséricordes, et laisse les autres nus et abandonnés? Ah! mes très-chers frères, si c'était là les motifs pour lesquels il y aura peu d'appelés élus, j'avoue qu'ils ne pourraient que vous troubler grandement l'esprit, éteindre en vous toute sainte ferveur, vous rendre tout-à-fait indolents et inactifs, et même vous jeter dans le désespoir. Mais chassez loin de vous, mes chers auditeurs, ces maximes et ces opinions. Elles ont été inventées par quelques faux docteurs de nos jours, qui, aux dépens de la vérité non moins que de leur propre intérêt, s'en vont sans cesse exagérant, avec des soupirs et une voix lamentable, la profondeur et l'incrustabilité des jugements de Dieu, auxquels ils donnent un air épouvantable et effrayant. Pour vous, mes très-chers frères, défiez-vous de tout enseignement qui tend à diminuer en vous l'espérance du salut, ou l'estime et l'amour des bonnes œuvres.

Je trouve en effet essentiellement différentes et opposées à ces doctrines, les idées que Jésus-Christ nous fournit dans la parabole de ce jour pour résoudre notre grande question. Je trouve qu'autant qu'il est en lui, il a pour vous tous, à ne s'y pas méprendre, de très-miséricordieux desseins de salut; car, en vous appelant au christianisme, il ne vous appelle à rien moins qu'à être éternellement siens, et son appel ne saurait être ni plus sincère, ni plus efficace, ni plus résolu. Le royaume des cieux est comparé aujourd'hui à un immense festin préparé par un roi pour fêter les noces de son royal fils. Lorsque tout fut prêt, ce roi envoya ses serviteurs pour les invitations et ramener les conviés : *Simile factum est regnum cœlorum homini regi, qui fecit nuptias filio suo, et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias.* Or, je vous le demande, qui pensez-vous que représentent ces invités au somptueux festin? Il faut reconnaître en eux d'abord le peuple hébreu, choisi entre tous par le Seigneur pour être son peuple, destiné à recevoir les promesses d'un

Dieu sauveur, et visiblement porté, pendant longtemps, sur les ailes de sa divine grâce ; et ensuite ? Et ensuite le successeur du peuple hébreu, c'est-à-dire le peuple chrétien, substitué au rang et aux prérogatives du saint peuple de Dieu.

Oui, mes très-chers frères, l'appel au ciel vous est singulièrement adressé à vous tous, qui avez le nom, les droits et le caractère de chrétiens ; à vous, appelés par le saint baptême à la lumière admirable des enfants de Dieu, incorporés et unis à Jésus-Christ, entés sur le corps mystique de son Église, établis dépositaires de ses mystères sacrés, placés et maintenus sur le véritable chemin qui mène au salut. Rappelez-vous donc, mes chers auditeurs, avec reconnaissance et joie, le sort magnifique qui vous fut fait quand, à peine nés à la lumière, une mère beaucoup plus tendre et plus amoureuse que votre mère charnelle, je veux dire l'Église, vous enfanta à la foi et à la grâce. Ce fut là la première de toutes les grâces qui vous ont été accordées pour opérer votre salut ; ce fut là la source abondante et inépuisable d'où sortirent mille secours et mille moyens puissants propres à vous le faire commencer, consommer et obtenir. C'est de là que vous viennent des enseignements pour vous instruire, des ministres pour vous guider, des sacrements pour vous fortifier ; de là les illustrations, les inspirations, les remords salutaires, la garde des anges, la protection des bienheureux, les sacrifices, les indulgences, et tout ce qui compose ce que nous appelons l'ordre de la grâce. Quel incomparable bonheur donc, et quelle splendide consolation pour nous, fidèles ! Bénis soient mille fois ces fonts sacrés du baptême qui nous ont reçus enfants, qui nous ont régénérés en Jésus-Christ, qui nous ont enrichis de tant de grâces, et qui nous ont élevés au rang d'héritiers du royaume céleste !

Mais s'il en est vraiment ainsi, quelle preuve, quel témoignage plus authentique le Seigneur pouvait-il nous donner, d'une volonté réelle et bien décidée de nous sauver ? Qui pourrait croire, sans se faire injure à soi-même, que c'est pour nous tromper qu'il nous fournit tous ces moyens, dont il ne veut véritablement pas la fin ? qu'il ne nous place ainsi avec tant de sollicitude et d'amour sur le chemin du ciel, que pour nous en fermer à la fin la porte au nez ? Déposez

donc dans le sein de Dieu, chrétiens, tous les doutes, toutes les craintes, toutes les anxiétés qui nous viennent de son côté; car c'est un père plein de tendresse, qui a le plus grand soin de vous tous et de votre salut.

Cependant comment se fait-il, m'objecte quelqu'un de vous dans son cœur, qu'il y en a réellement tant et tant qui se perdent ? Ah! mes très-chers frères, c'est à vous-mêmes qu'il faut vous en prendre et non pas à Dieu ; à vous qu'il a favorisés autant et plus que les Hébreux, et qui malgré cela lui faites comme eux une résistance très-ingrate, et même une guerre implacable. Voilà certainement la seule et unique raison, la raison sensible et manifeste que l'Évangile nous assigne du petit nombre des élus ; non pas la soustraction des grâces, ni la masse de perdition, ni les profonds conseils et les voies inscrutables de Dieu, mais bien notre paresse, notre mauvais vouloir, notre infidélité, le refus libre et volontaire que nous faisons de ses dons. Suivez-moi encore un peu pour découvrir, dans la conduite que tinrent les conviés au festin de l'Évangile, cette autre lamentable vérité.

Qui n'aurait pas cru que ceux-ci dussent accepter promptement l'honorable invitation qui leur était faite, et en savoir bon gré au roi? Cependant la parabole nous dit que tous refusèrent ouvertement : *Nolebant venire.* Bien plus, conviés de nouveau par ce bon roi avec plus d'instance et par une invitation plus gracieuse encore, ils ne daignèrent pas même lui répondre, et tournèrent le dos, allant, celui-ci à sa maison de campagne, celui-là à son négoce : *Illi autem neglexerunt venire, et abierunt alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam.* Bien plus encore, il y en eut quelques-uns qui portèrent l'audace jusqu'à l'insulte et à la brutalité ; et après avoir arrêté insolemment les envoyés du roi et les avoir chargés d'injures et de coups, ils les tuèrent au milieu de la voie publique: *Alii autem tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt eos.* Oh ! l'horrible opposition : d'un côté la plus patiente bonté et la plus tendre complaisance, et de l'autre la plus noire et la plus détestable perfidie !

Il me semble, chrétiens, que la vue de tant d'ingratitude et de déloyauté doit vous faire horreur. Or, sachez que ce n'est qu'une juste image et un symbole manifeste de votre propre ingratitude et de votre déloyauté envers Dieu. Déjà les

Hébreux se conduisirent ainsi à l'égard de Dieu, en refusant opiniâtrément de recevoir le salut et la foi qui leur avaient été promis et annoncés. Indociles, rebelles, arrogants, ils lapidèrent les prophètes, et finirent par devenir déicides. Mais cet exemple de prodigieux aveuglement et de malice, je ne le vois que trop se renouveler en la personne des chrétiens adultes. Où sont en effet, au milieu de tant de baptisés, les âmes dociles et soumises qui prêtent une oreille attentive aux invitations du Seigneur, qui le suivent volontiers, et qui s'élèvent par de bons désirs et de saintes œuvres à cette félicité qui leur a été promise et qui leur est préparée? Où les âmes ferventes et empressées à vivre selon la règle de leur vocation, et à se servir des moyens qui leur ont été donnés pour les conduire sûrement à leur fin? Ah! quand je porte mes regards autour de moi, je ne vois que nonchalance, dégoût, aversion, mépris! Lorsque l'on considère vos occupations, vos études, vos soucis, qui pourrait s'imaginer que vous vous croyez appelés par la miséricorde divine à jouir et à régner éternellement avec Dieu? Qui ne dirait pas plutôt que vous êtes faits uniquement pour ici-bas; que la terre est votre demeure, votre patrie, votre félicité, et que le ciel est un pays complètement étranger pour vous? Vous acceptez bien gracieusement en vérité l'invitation qui vous est faite, en pensant, en travaillant, en attachant votre cœur à toute autre chose! Posséder, paraître, jouir, voilà vos grandes occcupations; vous êtes sans cesse ensevelis, plongés dans les choses terrestres, comme des païens et des athées, qui ne croient rien et n'espèrent rien : *Sicut et cæteri qui spem non habent.*

Cependant le Seigneur vous donne les dernières preuves de sa patience et de sa bonté ; il vous assiége sans cesse de nouvelles invitations, tantôt avec la voix intérieure de sa grâce, tantôt par le moyen de ses ministres. Il fait resplendir à vos yeux les richesses de son royaume et vous rappelle les moyens nombreux qu'il a si chèrement achetés afin que vous puissiez le conquérir ; il vous sollicite et vous presse d'y travailler : *Ecce altilia occisa et omnia parata : venite ad nuptias.* Mais vous êtes sourds à ses appels ; vous ne vous souciez pas de son paradis ; vous rejetez les sources de sa grâce comme insipides et vous donnant du dégoût ; vous ne voulez changer en rien votre vie, où règnent le gaspillage du

temps, la confusion des actions, l'éloignement des sacrements, la paresse pour les bonnes œuvres, des désordres et des fautes sans nombre ; en un mot, si ce n'est pas par vos paroles, c'est par vos actions que vous renoncez à l'héritage des enfants de Dieu, pour rester dans la condition d'esclaves misérablement perdus, ou par de vaines sollicitudes, ou par des amusements désordonnés. Or, n'est-ce pas ainsi que se vérifie dans tant et tant de chrétiens l'outrageant refus des conviés évangéliques ? *Neglexerunt, et abierunt alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam.*

Mais au moins est-ce là tout le mal ? Que diriez-vous si, au caractère d'indifférence et de mépris que je viens de placer sous vos yeux, j'en ajoutais un autre, celui d'une pleine et entière rébellion ? Oh ! excès criant d'iniquité, c'est maintenant plus que jamais que cela se réalise, dans nos temps malheureux, où l'on voit de tout côtés des chrétiens impies, ingrats, cruels, faire la guerre à Dieu, et fouler aux pieds leur sublime et douce vocation ! Je parle de ceux qui, rougissant du titre de chrétien, s'élèvent contre lui, le combattent et l'outragent ; de ceux qui ont recours à tous les moyens pour effacer en eux tout sentiment de foi, toute trace de christianisme, qui déchirent avec impiété le sein de cette Église qui les a enfantés, qui corrompent le baptême, qui renversent la croix du Sauveur, qui abjurent l'Évangile. Violateurs sacriléges des serments les plus sacrés et de toute pudeur, ils insultent et oppriment les prophètes que Dieu leur envoie pour leur salut. En un mot, chrétiens seulement par la caractère indélébile qu'ils portent gravé en eux à leur grand regret, ils sont par choix et par leur perversité pires que les infidèles. Sans m'étendre davantage, vous me comprenez assez.

Répondez-moi maintenant, mes chers auditeurs. Si le plus grand nombre des chrétiens donnent clairement à entendre, ou qu'ils se soucient peu de l'appel divin, ou qu'ils lui sont même ouvertement rebelles, faudra-t-il s'étonner que le nombre des élus soit petit, et celui des réprouvés innombrable ? Et à qui, répèterai-je, devra-t-on en attribuer la faute ; à qui devrez-vous vous en prendre ? A vous-mêmes, sans nul doute, et non à Dieu ; à vous qui par votre conduite rendez complétement vains et infructueux tous ses appels ; à vous qui brisez la chaîne des grâces de choix qu'il devait vous ac-

corder pour vous conduire à une bonne fin ; à vous qui le forcez au contraire à renverser sur votre tête le calice de sa colère et de son indignation ? Ah ! fasse le Seigneur que la vue de la réprobation dont il vous menace dans l'Évangile de ce jour, et dont il a déjà frappé d'une manière si terrible les Juifs et toute leur postérité, excite dans vos cœurs un salutaire repentir, et vous apprenne à ne pas vous attirer un semblable châtiment !

Que fit le roi de notre évangile en apprenant la conduite indigne de ses invités ? Il entra aussitôt dans une si terrible colère qu'il résolut de tirer d'eux sur le champ une vengeance signalée. Ayant en conséquence armé à la hâte des troupes, il les jeta sur les terres des assassins, fit d'eux tous un horrible carnage, et incendia leurs villes, qui furent réduites en cendres : *Missis exercitibus, perdidit homicidas illos, et civitates eorum succendit*. Revenant ensuite au projet d'honorer les noces de son fils et d'emplir de convives la salle du festin : Vous voyez, dit-il à ses domestiques, que voilà tout prêt, et que le banquet est en ordre. Cependant ceux que j'ai invités avec courtoisie, et qui m'ont refusé, en sont exclus pour toujours. Mais je ne souffrirai pas que de si grands apprêts soient perdus. Allez donc par les rues, et tous ceux que vous rencontrerez, vous les amènerez ici, sans aucun égard pour le rang ou la qualité de personne. Aussitôt les serviteurs se répandirent ça et là par la ville, et bientôt ils ramenèrent tant de monde qu'il ne resta plus de places vides autour des tables : *Et impletæ sunt nuptiæ discumbentium*.

Par cette parabole, Jésus-Christ annonçait aux Juifs leur prochaine et irréparable ruine. Peuple infortuné, qui demeura sourd et insensible à toutes les menaces, tant qu'il n'en vit pas de ses propres yeux l'accomplissement ! Les troupes romaines ne tardèrent pas en effet à fondre sur lui, et elles le réduisirent à un tel excès de destruction et de désolation, que la seule vue anticipée de cette catastrophe fit répandre au Sauveur d'abondantes larmes. Mais ce ne fut pas encore là le plus grand malheur qui arriva à cette nation ingrate. Ce plus grand malheur, c'est que Dieu l'abandonna et la laissa en proie à son incrédulité ; c'est qu'il la dispersa par toute la terre, sans sacerdoce, sans temple, sans religion

c'est qu'il cessa de la considérer comme son peuple, et qu'il appela à sa place les étrangers, les gentils de toute sorte et les idolâtres.

Ah ! chrétiens, mes chers frères, c'est par la seule et souveraine miséricorde de Dieu que nous avons été joints à la foule de ces derniers, et que nous remplaçons le peuple juif; mais malheur à nous si nous imitons sa conduite ingrate ! Tel a été le sort lamentable de ce peuple, tel sera aussi, je dois vous le déclarer, le nôtre. Mais que dis-je, tel sera....? Ah ! pour vous ouvrir entièrement mon cœur, je dois vous dire qu'il me semble déjà voir dès maintenant un commencement funeste de ce sort malheureux. Oui, il y a déjà longtemps que la main de Dieu est visiblement sur nous, qu'il nous suit et nous avertit par le bruit et les coups de ses châtiments. Combien. en effet, ne l'avons-nous pas éprouvé dans le cours de ces dernières années ! Guerres terribles et obstinées, continuelles invasions d'armées, colère des vainqueurs, rigueur des saisons, disette des vivres, mortalité des bestiaux, et autres malheurs sans nombre, tant privés que publics. Et d'où tout cela provient-il, mes très-chers frères ? Ces désastres immenses qui nous ont frappés, et qui nous menacent encore sans relâche, sont-ils la conséquence et le châtiment des abus sans nombre que nous avons faits du don de Dieu, de ses grâces négligées et combattues, du caractère chrétien outragé et foulé aux pieds ? Je désire me tromper ; mais si l'on a jamais vu éclater la justice vengeresse de Dieu, c'est maintenant sans nul doute.

Si nous savions au moins faire servir nos maux à notre profit ! Alors ils ne seraient plus pour nous des châtiments, mais de salutaires corrections, de miséricordieux avertissements, des coups de la grâce pour nous ramener, égarés et ingrats que nous sommes, dans les sentiers de la justice. Mais, obstinés et endurcis autant que les Juifs, au lieu d'expier nos fautes, nous ne faisons que les aggraver par notre invincible opiniâtreté, et par conséquent qu'attirer sur nos têtes la pleine consommation des menaces de Dieu, Oui, ce que l'on observe le moins et cependant le plus redoutable effet de la colère du Seigneur sur nous : je veux dire la perversion des mœurs toujours plus grande sous la verge vengeresse de Dieu; l'air d'indifférence et même de joie au mi-

lieu de tant d'objets de douleur et de larmes ; enfin le dépérissement de la piété, de la religion, de la foi, sourd et tranquille, il est vrai, mais successif et réel. Ne vous semble-t-il pas que le même terrible mystère d'abandon et de substitution qui s'est déjà accompli pour les Juifs, s'accomplit aussi insensiblement pour nous ? Ne vous semble-t-il pas que le Seigneur s'éloigne déjà de nous, et qu'il adresse ses invitations à d'autres, auxquels il transfère son royaume et son héritage ? Rappelez-vous enfin qu'il n'a nul besoin de nous. Si nos fautes finissent par le lasser, il saura bien trouver de nouvelles terres et de nouvelles populations où planter son Église. Et quand même il ne quitterait pas ce royaume, ce pays, qu'en reviendrait-il à chacun de vous, s'il sortait de votre cœur? Car, si la substitution générale de province à province ne s'accomplit pas en tout temps, la substitution de personne à personne, c'est-à-dire de chrétiens charitables et vraiment fervents à des chrétiens mauvais et dégénérés, s'accomplit sans cesse. Non, les grâces du Seigneur ne périssent jamais ; si vous les rejetez, elles ne sont pas pour cela infructueuses : sa maison ne doit pas être vide, son festin abandonné, son paradis désolé. A votre défaut, il en appellera d'autres ; des étrangers deviendront ses héritiers, des esclaves succèderont à ses enfants, et vous verrez un jour avec douleur tous ceux-ci assis à la place même qui vous était destinée.

Mais finissons cette application d'une histoire trop funeste, et soignons nos intérêts tandis que nous le pouvons. Voilà dans la parabole de ce jour une série de choses nullement obscures, ni incertaines, ni mystérieuses, mais nettes, claires, indubitables, qui vous font parfaitement comprendre le grand secret de la sentence de Jésus-Christ : *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* Un Dieu qui vous appelle expressément au ciel, qui vous y appelle avec une volonté empressée et active, en vous donnant tous les secours nécessaires pour acquérir un si grand bien ; un Dieu qui vous reproche sans cesse vos refus, votre indolence, votre ingratitude et votre perfidie ; un Dieu qui, uniquement pour cela et en conséquence de cela, déclare qu'il vous réprouve, est-ce là un Dieu qui ne désire pas votre salut, ou qui veuille vous exclure par pur caprice du nombre de ses élus ? Réfléchissez-y un peu

sérieusement, et dites-moi si la faute de votre perte ne doit pas être attribuée tout entière, en dernier lieu, à vous seuls. C'est là une vérite claire et palpable que Jésus-Christ vous oblige en ce jour à croire, à confesser, et comme à sentir. Il n'y a pas ici de discussion ni de controverse possible : c'est le pur Évangile.

Pourquoi donc tant chercher, mes très-chers frères, dans les impénétrables décrets de Dieu, quel sera un jour votre sort? Ramenez plutôt vos regards sur vous-mêmes, chrétiens, ce sera plus utile, afin de voir comment vous répondez à ses avances, afin de vous corriger, de vous améliorer. Rendez-lui d'incessantes et affectueuses actions de grâces pour vous avoir reçus dans le sein de son Église. Elle est le vrai royaume de Jésus-Christ, qui a pour fin immédiate votre sanctification, pour moyen la grâce du Rédempteur, pour terme une éternité bienheureuse. Gardez-vous donc bien de vous conduire de telle sorte que, d'enfants chéris de Dieu que vous êtes, vous ne veniez à être réprouvés de lui, abandonnés et perdus. Loin de vous la téméraire confiance qui trompa et perdit les Juifs ; confiance fatale que le Sauveur s'efforça inutilement de détruire en eux par le dernier trait de la parabole de ce jour, que je dois vous expliquer brièvement, avec le plus vif désir qu'il vous soit au moins utile à vous.

Ce fut en vérité une confiance bien misérable et bien aveugle que celle à laquelle les Juifs s'attachèrent obstinément, malgré les menaces divines si expresses et si souvent réitérées. Ils se glorifiaient, avec une vanterie orgueilleuse, d'être enfants d'Abraham, de descendre d'une longue suite de saints patriarches, d'être le peuple chéri de Dieu, la nation choisie ; et ils plaçaient en tout cela une telle et si grande confiance, qu'ils croyaient follement ne pouvoir jamais encourir la colère de Dieu ni sa réprobation. Mais ils finirent par apprendre, les aveugles, et pour leur malheur, combien ils s'étaient trompés. Or la confiance de certains chrétiens, légers et superficiels, vides de vraie science et remplis seulement de présomption, me paraît être absolument semblable. Le titre de croyants et de catholiques qu'ils portent, les livrées de la milice chrétienne dont ils sont revêtus, les exercices de piété et de religion qu'ils pratiquent, ainsi que certaines dévotions particulières auxquelles ils se livrent, sont

pour eux tout autant d'arguments et de solides motifs qui les assurent de leur salut, malgré les indices de perdition les plus clairs et les plus manifestes. Mais hélas ! quelle erreur profonde, mes très-chers frères ! Si vous étiez du nombre de ces aveugles, puisse l'exemple de sévère châtiment que la parobole nous propose en finissant, dans la personne de l'un de ceux qui acceptèrent l'invitation, vous détromper !

Le roi, étant entré dans la salle du banquet pour y visiter ses hôtes qui y étaient assemblés, en vit un parmi eux qui n'était pas décemment vêtu, qui ne portait pas de robe nuptiale. Et s'étant approché de lui : Mon ami, lui dit-il, comment avez-vous osé entrer ici sans avoir de robe nuptiale ? Ne saviez-vous pas comment il fallait vous habiller pour paraître devant moi ? *Amice, quomodo huc intrasti, non habens vestem nuptialem ?* Et comme ce malheureux n'avait rien à répondre pour se disculper : Chassez-le d'ici, ordonna aussitôt le roi à ses serviteurs ; et après lui avoir lié les mains et les pieds, jetez-le dans la prison obscure, où il n'y aura à jamais que pleurs et grincements de dents : *Mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium.*

Voyez dans cet homme, chrétiens, le beau fruit que vous recueillerez un jour de votre confiance célébrée si mal à propos. Quelle que soit la bonté et la prédilection de Dieu pour vous, il ne vous admettra dans son céleste royaume qu'à la condition expresse que vous vous y présenterez revêtus de la robe nuptiale. Mais quelle est cette robe ? Ce n'est pas seulement d'avoir eu votre berceau dans un pays chrétien, ni d'être membre de la véritable Église, ni de professer avec elle la vraie croyance, ni de pratiquer quelques actes de piété, ni de vivre dans la société des saints, et au milieu de l'abondance des secours spirituels que Dieu met à votre disposition. Toutes ces choses et autres semblables sont des dispositions, des facilités, des moyens pour l'acquérir, mais ne sont point et ne seront jamais la robe exigée. Cette robe, c'est la pureté des mœurs, la sainteté de la vie, la grâce sanctifiante, le brillant vêtement de l'innocence baptismale conservée, ou recouvrée par une pénitence sincère. Or, si cette robe vous manque, ne vous faites pas illusion : tout le reste ne pourra vous soustraire à la colère de Dieu, ni le caractère auguste de votre baptême, ni les onctions sacrées de

l'Église, ni les sacrifices, ni les sacrements, ni les pratiques pieuses, ni enfin cette dévotion telle quelle que vous professez, lorsqu'elle ne prend point sa source dans une véritable et solide piété. Le Seigneur saura bien, avec son regard infaillible, vous distinguer entre mille, remarquer votre indignité, et vous chasser loin de lui, dans les gémissements et les tourments éternels.

Oh ! le terrible moment, bien peu éloigné peut-être, où le Seigneur viendra nous visiter ! Que pourrez-vous lui répondre, lorsque vous l'entendrez vous jeter au visage ce même redoutable reproche : *Quomodo huc intrasti, non habens vestem nuptialem?* C'est ici, chrétiens, qu'il y aura examen, recherche, discussion ; non point sur les secrets de la providence de Dieu, ni sur les éternelles dispositions de son esprit, mais bien sur votre coopération et votre correspondance à ses grâces, sur le bon usage de la foi qui vous a été communiquée, sur le bon emploi des moyens et des secours qui vous ont été donnés, sur l'accomplissement de la loi qui vous a été imposée, sur l'état de votre âme ou ornée à ce moment de sa grâce divine, ou encore horriblement souillée de la tache du péché. Que répondrez-vous donc alors, si par suite de cet examen vous êtes exclus de son beau royaume et condamnés avec les infidèles à d'éternels pleurs et à des grincements de dents sans fin? Ah ! accablés et confondus, vous n'oserez pas dire un mot ; car vous reconnaîtrez alors d'une manière claire et évidente qu'il y a eu du côté de Dieu secours et grâces, et que votre ruine et votre perdition sont uniquement votre œuvre : *Perditio tua, Israel, tantummodo ex te.*

Soyez donc raisonnables, mes bien chers frères. Ne craignez pas, non, ne craignez pas Dieu plus qu'il ne faut ; mais n'ayez pas non plus une confiance téméraire. Le Seigneur, qui est tout bonté, nous appelle sans nul doute tous au ciel, et son invitation n'est certainement point illusoire, ni mensongère, ni trompeuse ; voilà ce qui doit fortifier ou soutenir votre espérance. Il ne peut donc dépendre que de vous d'en être exclus ; voilà ce qui doit rendre votre confiance circonspecte et agissante. Et c'est ainsi que se trouve parfaitement établie et justifiée cette sentence de Jésus-Christ que j'avais prise pour sujet de mon instruction ; *Multi sunt vocati, pauci vero electi.*

XX[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Evangile selon saint Jean, ch. IV, v. 46-53.)

En ce temps-là, il y avait un officier du roi dont le fils était malade à Capharnaüm. Lorsque cet officier eut appris que Jesus venait de Judée en Galilée, il alla vers lui, et le pria de venir guérir son fils qui se mourait. Jesus lui dit donc : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. L'officier lui dit : Seigneur, venez avant que mon fils meure. Jesus lui repondit : Va, ton fils vit. Cet homme crut à la parole que lui dit Jésus, et s'en alla. Or, comme il s'en retournait, ses serviteurs vinrent à sa rencontre et lui annoncèrent que son fils vivait. Et il leur demandait à qu'elle heure il s'était trouvé mieux. Et ils lui dirent : Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. Le père reconnut alors que c'était l'heure à laquelle Jesus lui avait dit : **Ton fils vit; et il crut, lui et toute sa maison.**

HOMÉLIE

Sur la Foi

PAR M. RICARD.

Credidit ipse, et domus ejus tota.
Il crut, et avec lui toute sa maison.
Jean, ch. IV. v. 53.

Ce que le prophète royal annonçait autrefois du Messie, en disant : approchez-vous de Dieu, et vous serez éclairés ; s'accomplit littéralement, chrétiens auditeurs, dans l'évangile de ce jour. Un officier dont le fils était malade à Capharnaüm, s'approche de Jésus-Christ, pour en obtenir la guérison ; mais il s'en approche avec une foi si faible et si imparfaite, que ce divin Sauveur ne peut s'empêcher de lui en faire des reproches. Malgré cela, à peine s'en est-il approché, même de la sorte ; à peine a-t-il eu le bonheur de le voir et de l'entendre, que, par le prodige le plus surprenant, sa foi change aussitôt de nature, et de faible et imparfaite qu'elle était, elle devient si vive et si sublime, qu'elle mé-

rite de servir de règle à la nôtre, et que l'Église elle-même nous la propose aujourd'hui pour modèle. *Credidit ipse et domus ejus tota.*

Voilà, mes frères, le principal miracle qui fait le sujet de notre évangile : le changement subit que la parole de Jésus-Christ opéra dans la foi de cet officier ; car la guérison de son fils qui en fut la suite, n'est pas à beaucoup près ce que nous devons y admirer le plus. Celle-ci fut le miracle du corps, celui-là fut le miracle de l'âme : l'un ne se rapportait qu'au temps, l'autre avait pour but l'éternité. Aussi c'est de ce prodige invisible et spirituel que je me propose de vous entretenir aujourd'hui, avec d'autant plus de raison que, s'il n'est rien de plus nécessaire, il n'y a rien aussi de plus rare que la vraie foi, même parmi les chrétiens. Étudions donc les divers changements qu'éprouva celle de cet homme, pour apprendre à régler la nôtre, et pour cela considérons-le dans deux états bien différents : tel qu'il était avant d'avoir connu Jésus-Christ, tel qu'il fut après avoir eu le bonheur de le connaître. Les imperfections de sa foi dans son premier état, serviront à nous réformer ; autant que la perfection de cette même foi dans le second, pourra servir à nous instruire. L'un et l'autre vont faire tout le partage de cette homélie, et le sujet de votre favorable attention.

Quand je parle de la foi, chrétiens auditeurs, je n'entends pas seulement ici cette foi spéculative, qui nous fait croire tous les dogmes que Jésus-Christ nous a révélés, mais encore cette foi pratique, qui nous fait observer tous ses préceptes : l'une est la foi de l'esprit, mais l'autre est la foi du cœur. Or, c'est de celle-ci que j'ai à vous entretenir dans ce moment, et dont je dis que les imperfections nous sont parfaitement figurées par celles de la foi de cet homme, avant qu'il se fût approché de Jésus-Christ. Quelles furent ses imperfections? J'en distingue trois principales qui nous sont marquées dans l'Évangile. C'était une foi intéressée dans son principe, grossière dans ses motifs, bornée dans son étendue. Reprenons, et vous allez vous reconnaître, trait pour trait, dans la conduite de cet officier.

Je dis d'abord que la foi de cet homme était intéressée dans son principe. En effet, pourquoi s'approche-t-il aujourd'hui de Jesus-Christ? L'Évangile nous le fait connaître : c'est

parce que son fils qu'il aimait tendrement, était malade. Il ne vient pas demander au Sauveur des grâces spirituelles, son salut ou celui de son enfant, sa conversion, la rémission de ses péchés, la persévérance finale : ce sont là tout autant de grâces d'un ordre supérieur auquel il ne pense pas. Il s'arrête à ce qui est extérieur et sensible. Il est sur le point de perdre son fils chéri : voilà uniquement ce qui l'amène aux pieds de notre divin Maître. Tant qu'il a été content et heureux, il n'a pas songé à se mettre à sa suite : c'est l'affliction qui l'oblige à venir grossir la foule de ses disciples. Il est du nombre de ceux dont le Prophète-Roi disait : Seigneur, frappez-les, humiliez-les, et ils chercheront votre nom. Avant même de recourir à Jésus-Christ, il a épuisé toutes les ressources humaines pour la guérison de son fils, et ce n'est qu'au défaut de tout autre moyen, qu'il se décide à s'adresser à ce divin Sauveur et à invoquer sa puissance. C'est donc son intérêt, et son intérêt seul, qui le guide. *Cujus filius infirmabatur Capharnaüm.*

Image, mes frères, de la foi de la plupart des chrétiens : c'est une foi intéressée dans son principe. Ils ont recours à Jésus-Christ, quand tout le reste les repousse, et semble leur faire une loi d'un changement de conduite. Tant que cet homme a été dans la prospérité, la religion était la moindre de ses pensées ; il ne songeait qu'à augmenter sa fortune, qu'à se pousser, qu'à s'agrandir, qu'à passer sa vie dans les honneurs et dans les délices. Ce n'est que lorsque l'affliction l'a touché, lorsque Dieu a renversé ses espérances, lorsque le monde l'a abandonné, qu'il s'est tourné vers Jésus-Christ, qu'il a cherché un meilleur maître ; ce n'est qu'en devenant malheureux, qu'il a commencé à être fidèle. Tant que cette femme a été dans l'âge des passions et des plaisirs, elle ne conservait de la religion que l'écorce, que ce qu'elle devait, suivant le monde même, aux bienséances de son état et de son sexe : mais du reste son cœur était tout entier pour le monde, elle en était le charme et l'idole, elle n'était chrétienne que de nom, et n'avait de la foi que les apparences. Ce n'est que lorsque l'âge l'a dépouillée de tous ses attraits, lorsque la fraîcheur de la jeunesse a disparu, lorsque les rides ont commencé à sillonner son front, qu'elle a senti combien il était insensé de s'attacher tant à un monde qui l'abandonnait,

qu'elle en a détaché peu à peu son cœur pour devenir pieuse à la fin de ses jours, après avoir été mondaine presque toute sa vie. Voilà l'histoire de la plupart des chrétiens. Où sont, demande l'auteur du livre de l'*Imitation*, ces âmes généreuses, qui servent Dieu uniquement pour lui-même, et sans égard à leur propre intérêt ; aussi fidèles dans le premier âge que dans le dernier, dans la santé que dans la maladie, dans les richesses que dans la pauvreté, dans la prospérité que dans l'infortune ? Le nombre en est bien rare parmi nous ; et, sans ce dégoût du monde qui est une suite naturelle de l'affliction, la vertu aurait bien peu de sectateurs, et Jésus-Christ compterait fort peu de disciples.

Et ici, mes frères, tout en reconnaissant la faiblesse de notre foi dans le principe ordinaire de notre retour vers Dieu, admirons la bonté de ce même Dieu, qui ne dédaigne pas un hommage si tardif et si indigne de lui. Il voit les motifs qui conduisent vers lui cet officier de notre évangile, il sait que c'est la guérison de son fils qu'il cherche, et non les biens de la grâce et du salut ; il a pitié de sa faiblesse, il ne lui en fait aucun reproche, il s'en sert même comme d'un moyen pour l'instruire et pour le convertir. Image de sa conduite ordinaire envers les pécheurs. Ils lui offrent les restes d'un cœur usé dans le service du monde, et ce Dieu de gloire ne le refuse pas ; il se sert de leurs passions mêmes pour les sauver, et du dégoût qui suit le vice, pour les ramener à la vertu. Quel est l'époux, nous dit-il dans l'Écriture, qui consente encore à recevoir l'épouse infidèle qui s'est abandonnée à de coupables affections ? Eh bien ! ce que nul homme n'a jamais fait, je le ferai moi-même, nous dit le Seigneur. Reviens à moi, ô fille de Sion, épouse infidèle, et je te recevrai, et j'oublierai toutes tes inquiétés, et je te laverai de toutes tes souillures. Est-ce un Dieu qui parle ainsi, mes frères, et un Dieu outragé ? Reconnaissons à ces traits toute l'étendue de ses miséricordes, et rougissons de l'imperfection de notre foi qui répond si mal à son amour et à sa tendresse.

Intéressée dans son principe, la foi de cet officier de notre évangile était encore grossière dans ses motifs. Il était du nombre de ceux qui veulent voir pour croire. Les miracles éclatants que Jesus-Chrits avait déjà opérés et que mille témoins irrécusables lui rapportaient de toutes parts, l'ac-

complissement des prophéties dans sa personne, la sainteté de sa vie et de sa doctrine, rien de tout cela ne suffisait pour dissiper ses doutes et pour assurer sa foi : il fallait qu'il vît lui-même. Semblable à saint Thomas, il disait : A moins que je ne voie de mes propres yeux, je ne croirai pas. *Nisi videro, non credam.* Aussi Jésus-Christ lui en fait-il aujourd'hui le reproche. Si vous ne voyez pas des signes et des prodiges, lui dit-il, vous ne croyez pas. *Nisi signa et prodigia videritis, non creditis.*

Reproche, mes frères, qui convient à une infinité de chrétiens. Si nous avions vu les miracles qu'ont vus les apôtres et les premiers disciples, dit-on communément dans le monde, nous croirions ; mais le moyen de croire à une religion qui renferme des mystères si incompréhensibles, qui impose des devoirs si pénibles, et cela sans motifs snffisants pour déterminer notre soumission et notre croyance ? qui sait si tout ce qu'on nous rapporte des miracles de Jésus-Christ, n'est pas une histoire faite à plaisir ? nous les croirions bien mieux si nous les avions vus nous-mêmes. *Nisi videro, non credam.* En attendant, on se tranquilise sur son peu de foi, dans cette idée que Dieu n'a pas voulu nous favoriser du bonheur de voir des signes et des prodiges. *Nisi signa et prodigia videritis, non creditis.*

Mais, sans entrer ici dans un détail des preuves de la religion, qui nous mènerait trop loin, je me contenterai de vous dire ce que Jésus-Christ disait à ses disciples, à l'occasion du doute de saint Thomas : Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! *Beati qui non viderunt, et crediderunt !* Non pas qu'il ne faille avoir des motifs suffisants pour croire : notre foi est raisonnable, nous dit saint Paul ; mais ces motifs ne sont pas les mêmes pour tous. Ceux qui étaient prédestinés à voir les miracles de Jésus-Christ, avaient dans le témoignage de leurs propres sens, des motifs suffisants de croire ; mais ceux qui ne les ont pas vus eux-mêmes, ont dans le témoignage des hommes qui en ont été témoins des motifs de croire, qui ne sont ni moins puissants ni moins solides. Combien de choses croyons-nous tous les jours, sans que nous les ayons jamais vues ? Nous les croyons sur le témoignage de tous ceux qui nous les rapportent, et qui n'ont aucun intérêt à nous tromper. Croyons de même les miracles de Jésus-Christ ; croyons-les sur le témoignage des apôtres, qui

n'avaient aucun intérêt à adopter des miracles, en vertu desquels il fallait embrasser une religion contraire à tous les penchants de notre nature corrompue, et verser même son sang pour la cause de Jésus-Christ ; croyons-les sur le témoignage du monde entier, qui n'a renoncé au paganisme, cette religion si favorable aux sens, si étendue et si ancienne, que parce qu'il y a été contraint en quelque sorte par la multitude et l'évidence des miracles de Jésus-Christ. Demander après cela de nouveaux prodiges, c'est tenter Dieu ; c'est prescrire à sa providence des routes conformes à nos désirs terrestres et charnels ; c'est méditer bien mieux encore que l'officier de notre évangile, ce reproche de Jésus-Christ : Si vous ne voyez des signes et des miracles, vous ne croyez point. *Nisi signa et prodigia videritis, non creditis.*

Et en effet, mes frères, vous vous persuadez que si vous aviez vu les miracles de Jésus-Christ pendant sa vie sur la terre, vous croiriez ; mais combien qui les avaient vus, et qui demeurèrent insensibles ! La foi n'est point une œuvre humaine, qui dépende de nos vains raisonnements ; c'est une œuvre divine, qui est l'effet de la grâce en nous. Aussi, lorsque le mauvais riche conjurait Abraham d'envoyer quelqu'un des morts à ses frères, pour les instruire par la vue de ce prodige, et les empêcher de venir dans le lieu des tourments, que répondit Abraham à cette demande? Ils ont, lui dit-il, Moïse et les Prophètes ; s'ils ne les croient pas, ils ne croiraient pas davantage au témoignage d'un mort. Plus favorisés que les Juifs, outre Moïse et les prophètes, nous avons Jésus-Christ et les apôtres. Si nous ne croyons pas à tous ces témoignages réunis, notre infidélité est sans excuse, et nous ne croirions pas même à la résurrection d'un mort. *Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Disons-le donc avec Jésus-Christ, mes frères : Heureux ceux qui croient sans avoir vu ! Ils rendent par là à la parole de Dieu un hommage bien plus entier et bien plus méritoire. Imitons ce saint Roi, qui fera à jamais l'honneur de la France. On l'invitait à venir être témoin lui-même d'un miracle qui s'opérait, et il répondit qu'après les miracles de Jésus-Christ et des apôtres, il n'avait pas besoin de nouveaux miracles pour croire. *Beati qui non viderunt, et crediderunt.*

Enfin, intéressée dans son principe et grossière dans ses

motifs, la foi de notre officier était encore imparfaite dans son étendue. Seigneur, s'écrie-t-il, venez avant que mon fils ne meure. Il croyait donc que Jésus-Christ pouvait bien guérir son fils, mais qu'il ne pouvait pas le ressusciter. Il mettait donc des bornes à la puissance divine, ou il ne croyait pas que Jésus-Christ fût Dieu, puisqu'il limitait ainsi son pouvoir ; et c'est ce que j'appelle une foi imparfaite dans son étendue. *Domine, descende priusquam moriatur filius meus.*

Or, mes frères, il en est de la foi comme de la charité ; y manquer en un seul point, c'est la perdre en entier. La foi est fondée sur la parole de Dieu ; mais peut-on croire Dieu sur un article, et ne pas le croire sur un autre ? Croire de la sorte, c'est avoir une foi de son choix, et suivant son caprice, une foi naturelle et humaine, et par conséquent sans aucun mérite pour le ciel, et non pas une foi surnaturelle et divine. Qui croit donc de la sorte, n'a point de foi. *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.*

Et cependant, qu'y a-t-il de plus commun qu'une pareille foi dans le monde, surtout dans le malheureux siècle où nous vivons ? Chacun ne croit que ce qu'il veut, et comme il le veut. L'un vous dira que sous un Dieu bon et juste, l'enfer ne doit pas être éternel, et qu'il n'y a aucun rapport entre un péché d'un moment, et une éternité de souffrances. L'autre soutiendra que toute religion est bonne, et que, pourvu qu'on soit honnête homme, on peut se sauver partout. On a beau leur citer ces paroles de Jésus-Christ : Allez, maudits, dans le feu éternel ; celui qui n'est pas régénéré par l'eau et le Saint-Esprit, ne peut pas entrer dans le royaume du ciel ; si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain. Malgré des paroles si précises, ils abondent en leur propre sens, ils veulent juger la divinité même, ils l'appellent à leur tribunal, et ne craignent pas d'opposer les lumières faibles et incertaines d'une orgueilleuse raison, au divin flambeau de la révélation et à l'autorité de l'Église.

Ceux mêmes qui n'oseraient mettre des bornes à leur foi, relativement aux dogmes de la religion, en mettent tous les jours relativement à la morale. Vous les entendrez traiter d'exagération les préceptes les plus sacrés de l'Évangile, la nécessité de se renoncer soi-même, de porter sa croix, de se

distinguer du monde, de faire l'aumône, de pardonner les injures. Qui sont ceux qui regardent actuellement comme un point essentiel de la religion, la sanctification des dimanches et des fêtes, l'abstinence de certains jours, la pratique du jeûne ? Chacun se fait une religion à sa manière ; on en prend ce qu'on veut, et on laisse le reste sans le moindre scrupule. Or, je vous le demande, mes frères, quel droit avons-nous de changer une religion établie par Dieu même ? Qui sommes-nous, faibles mortels, pour oser restreindre la puissance divine et mettre des bornes à l'autorité infaillible de sa parole ? Dieu a parlé, cela suffit, soumettons-nous aussi bien pour les dogmes de la religion, que pour la morale de l'Évangile, et souvenons-nous que s'élever contre un seul point de la loi et vouloir en justifier l'infraction, c'est manquer de respect au législateur, et par conséquent violer la loi tout entière. *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.*

Tels étaient les défauts de la foi de cet officier de notre évangile, avant qu'il s'approchât de Jésus-Christ. C'était une foi intéressée dans son principe : il ne vient à Jésus-Christ que pour obtenir la guérison de son fils, qui était malade. *Cujus filius infirmabatur Capharnaüm.* Une foi grossière, dans ses motifs : il vient par un esprit d'incrédulité demander à voir un nouveau miracle, comme si tous ceux que Jésus-Christ avait faits jusque-là ne suffisaient point encore. *Nisi signa et prodigia videritis, non creditis.* Enfin une foi imparfaite dans son étendue : il veut que Jésus-Christ vienne guérir son fils dans sa maison, et qu'il se hâte d'y aller de peur qu'il ne meure, comme s'il ne pouvait pas le guérir sans y aller, ou le ressusciter après sa mort même. *Domine, descende, prius quam moriatur filius meus.* Oh ! que la foi de ce centenier dont il nous est parlé dans un autre endroit de l'Évangile, est bien différente ! Il demande à Jésus-Christ la guérison de son serviteur malade. J'irai, lui dit notre bon Maître, et je le guérirai. Seigneur, s'écrie le centenier, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites une seule parole, et mon serviteur sera guéri. Voilà la foi d'un véritable chrétien, mes frères ; formons la nôtre sur ce modèle, et pour cela, après avoir vu les défauts de la foi de l'officier de notre évangile avant qu'il connût Jésus-Christ, voyons maintenant la perfection de cette mê-

me foi, après qu'il a eu le bonheur de le connaître. Sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Qualités que doit avoir notre foi.

Quel moment, mes frères, que celui où Dieu, au commencement des temps, voulant tirer le monde de l'abîme du chaos où il était encore plongé, fit entendre ces courtes mais puissantes paroles : Que la lumière se fasse ! *Fiat lux.* A l'instant la lumière parut dans l'univers, et dissipa les ténèbres qui en couvraient toute la surface. Tel, et plus ravissant encore aux yeux de la foi, est le spectacle d'une âme qui, plongée jusqu'alors dans les ténèbres de l'incrédulité, ouvre enfin les yeux à la lumière ; et c'est ce que nous voyons bien clairement dans la suite de notre évangile. A peine Jésus-Christ a-t-il dit à cet homme ces courtes paroles : allez, votre fils vit : *Vade, filius tuus vivit*, que sa foi change de nature : de faible et d'imparfaite qu'elle était, elle devient tout d'un coup vive et sublime. C'est une foi prompte dans son principe, éclairée dans ses motifs, zélée dans son étendue. Admirons ce changement subit dans la foi du père : bien mieux encore que la guérison corporelle de son fils, elle prouve la puissance de Jésus-Christ, et mérite notre application et notre étude. Je vous demande, mes frères, un renouvellement d'attention.

Je dis d'abord : foi prompte dans son principe. Jésus-Christ ne fait que lui dire : Allez, votre fils vit ; et dès ce moment, cet homme, jusque-là si incrédule, à qui l'accomplissement de toutes les prophéties dans la personne de notre divin Maître, et tous les prodiges qu'il avait déjà opérés, ne suffisaient pas, mais qui demandait à voir lui-même de ses propres yeux, un nouveau miracle pour croire ; cet homme qui ne croyait pas que Jésus-Christ pût ressusciter son fils, s'il le trouvait mort, qu'il pût le guérir par sa seule parole, mais qu'il le pressait tant de venir dans sa maison, pour lui imposer les mains avant qu'il mourût ; cet homme, en un mot, dont la foi était si faible, ou pour mieux dire, qui avait si peu de foi ; cet homme, dis-je, est changé tout d'un coup en un homme nouveau. Il devient à l'instant un parfait chrétien, de païen et d'infidèle, ou tout au plus, de juif grossier

et terrestre qu'il était. Il regarde Jésus-Christ comme le vrai Messie, attendu par tous les Patriarches, annoncé par tous les Prophètes, figuré par tous les événements. Il n'a plus aucun doute ni sur sa puissance, ni sur sa divinité même : c'est une foi aussi ferme et aussi solide dans ses fondements que prompte et subite dans son principe. Il croit tout ce que Jésus-Christ a dit, et parce que Jésus-Christ l'a dit. Peut-on concevoir une foi plus parfaite et plus sublime? et qui a opéré un si prompt changement? La parole même de Jésus-Christ. *Credidit homo sermoni quem dixit ei Jesus.*

Et voilà, mes frères, le fondement et le principe de la foi d'un vrai chrétien : la parole de Jésus-Christ. Sans doute notre religion contient bien des mystères profonds et incompréhensibles : un Dieu éternel, unique et en trois personnes, qui crée tout le monde de rien, nos âmes spirituelles et immortelles, le péché originel, l'incarnation du Fils de Dieu, sa mort sur une croix, sa résurrection, son ascension dans le ciel, son retour sur la terre à la fin des temps, un bonheur infini promis aux élus, un enfer éternel devenu le partage des méchants. Quels mystères ! Mystères non-seulement dans les dogmes de la religion, mais encore dans sa constitution et sa liturgie : une Église infaillible, qui doit durer jusqu'à la fin des temps, et à laquelle les clefs du ciel sont promises ; un baptême qui purifie l'âme du péché originel ; une absolution qui la délivre de tous les péchés actuels ; des sacrements qui la soutiennent et la fortifient dans ses différents états ; un pain surtout changé au corps de Jésus-Christ, devenu la nourriture de nos âmes, et qui nous change lui-même en de véritables disciples de Jésus-Christ. Quels nouveaux mystères ! Mystères non-seulement dans les dogmes et la liturgie de la religion, mais encore dans sa morale : être humble, se renoncer soi-même, porter sa croix, crucifier sa chair, se faire violence, préférer la pauvreté aux richesses, les afflictions à la prospérité, l'obscurité et les humiliations aux honneurs et à la gloire, regarder la terre comme un exil, le ciel comme sa patrie, la vie présente comme un combat, la mort comme un bonheur, les pauvres comme ses enfants, ses ennemis comme ses frères ; ne pas ressembler au monde, en vivre séparé, être du petit nombre. Quelle morale ! et dans tout cet ensemble, quelle reli-

gion et quelle doctrine ! Voilà pourtant tout ce que nous croyons, mes frères, par là même que nous sommes chrétiens ; et pourquoi le croyons-nous ? Parce que Jésus-Christ l'a dit ; parce que nous faisons profession d'être ses disciples, que nous croyons qu'il est le fils de Dieu envoyé par son Père pour nous instruire. De ce seul mystère découlent tous les autres. La divinité de Jésus-Christ : voilà donc le fondement inébranlable de la foi d'un chrétien. Dès que je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu, par là même je m'oblige à croire toute sa doctrine. Quelque absurdité prétendue qu'il me semble apercevoir dans un mystère de la religion, je dois renoncer à toutes les lumières de ma faible raison, pour me soumettre à la parole du fils de Dieu. Qu'est-ce en effet qu'une raison aussi bornée que la mienne, en opposition avec la raison même de Dieu ? et, est-il bien surprenant qu'il y ait dans la religion des choses qui dépassent les limites de mon intelligence, puisqu'il y en a tant d'incompréhensibles même dans la nature ? Ma religion ne serait pas surnaturelle et digne de Dieu, si elle n'était pas en beaucoup de points, au-dessus de l'homme. Mais du reste, mes frères, quelque incompréhensible qu'elle soit, elle est toujours parfaitement raisonnable, puisqu'il n'y a rien de plus raisonnable que de soumettre notre croyance à un Dieu qui nous a parlé. De sorte qu'un homme qui se dit chrétien, et qui conteste un seul point de la religion, tombe par là même dans une contradiction manifeste ; puisqu'il refuse sa croyance au Fils de Dieu, qui a fait entendre sa voix. *Credidit homo sermoni quem dixit ei Jesus.*

Telle ne fut pas la foi de cet officier de notre évangile : sa foi fut prompte et solide dans son principe ; mais elle fut encore éclairée dans ses motifs. On est surpris de voir qu'après avoir cru, il interroge encore. Après avoir entendu la parole de Jésus-Christ, il retourne dans sa maison. Ses domestiques viennent au-devant de lui, et lui annoncent que son fils est parfaitement guéri. Alors il s'informe de l'heure à laquelle il a commencé d'aller mieux, et il trouve que c'est à la même heure que Jésus-Christ lui a dit : Allez, votre fils vit. Mais observez que, s'il s'informe, s'il interroge, ce n'est pas qu'il doute ; l'Évangile lui rend témoignage qu'il a déjà cru. *Credidit ;* c'est seulement pour rendre sa foi plus ferme et plus

solide encore. Aussi ne demande-t-il pas comment Jésus-Christ a pu d'une seule parole guérir son fils éloigné de lui de plusieurs lieues; il n'attribue pas cette guérison au hasard, comme aurait pu faire un de nos incrédules; il ne cherche pas à connaître la manière dont s'est opéré ce miracle : il sait que tout est possible au Fils de Dieu. Il s'informe uniquement de l'heure à laquelle son fils a été guéri, pour rendre ce miracle toujours plus certain, et cette preuve de la puissance de Jésus-Christ plus incontestable. Il le fait autant pour son instruction que pour celle de ses domestiques. En un mot, s'il s'informe, s'il interroge, ce n'est pas qu'il doute ; c'est pour rendre sa foi toujours plus ferme et plus solide. *Interrogabat horam in qua melius habucrit.*

Et voilà la conduite d'un chrétien qui a le bonheur de croire : il doit par l'étude et par l'instruction, se fortifier dans la foi. On dit quelquefois dans le monde qu'on ne veut pas approfondir sa croyance, de peur de perdre la foi. Prenez garde, mes frères, si pour approfondir votre croyance, vous entendez vouloir sonder les mystères, vous avez raison. Celui, nous dit l'Esprit-Saint, qui scrute curieusement la Majesté de Dieu, sera opprimé par sa gloire. *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria.* Mais si pour approfondir la croyance, vous entendez étudier votre religion, vous rendre raison à vous-mêmes des motifs que vous avez de croire, il n'y a rien même de plus nécessaire, puisque l'ignorance n'a jamais fait que de mauvais chrétiens, et que notre foi doit être raisonnable, selon l'expression de saint Paul : *Rationabile obsequium nostrum.* Il faut donc étudier sa religion; mais en quoi consiste cette étude ? C'est ce qu'il faut ici vous développer. La vie éternelle, nous dit notre divin Sauveur, consiste à connaître Dieu le Père, et Jésus-Christ son Fils qu'il a envoyé. *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* Par la connaissance de Jésus-Christ on parvient à celle de Dieu, et par la connaissance de Dieu, au bonheur éternel. *Hæc est vita æterna.* Il faut donc s'appliquer à étudier Jésus-Christ. Il faut voir ce qu'était le monde avant lui, et ce qu'il est devenu après lui. Avant Jésus-Christ, le monde entier était plongé dans les plus profondes ténèbres : à peine un seul peuple conservait-il encore quelque connaissance de la religion.

Mais l'histoire de ce peuple, n'est autre que l'histoire anticipée du Fils de Dieu. C'est lui que tous les Patriarches désirent, que toutes les prophéties annoncent, que tous les événements de l'ancienne loi figurent. Il naît au temps marqué par les prophètes. Il annonce une doctrine supérieure à tout ce que les hommes avaient enseigné jusque-là. *Nunquam sic homo locutus est.* Il fait des miracles au-dessus de tout ce que les hommes avaient jamais fait. *Quis unquam audivit?* Il meurt sur une croix pour accomplir les Écritures. *Ut adimplerentur Scripturæ.* Après lui le monde entier, comme il l'avait prédit, renonce à ses idoles. Douze pauvres pécheurs, ses disciples, font la conquête de l'univers. Rome, la superbe Rome, fléchit sous le joug de la foi. La croix est arborée sur la couronne des Césars, et le peuple qui l'a trahi porte partout la peine de son ingratitude et de son infidélité. Voilà, mes frères, le grand fait que la religion nous présente : c'est Jésus-Christ; et ce fait nous devons l'étudier et l'approfondir, semblables à cet officier de notre évangile, qui, ayant obtenu la guérison de son fils, s'informe soigneusement de l'heure à laquelle il a été guéri, non par curiosité seulement, ou pour trouver quelques moyens de ne pas croire, mais au contraire, pour se convaincre toujours plus de la mission de Jésus-Christ, de sa divinité, de sa puissance, pour se fortifier toujours plus dans sa foi, et pour se mettre en état de la faire connaître aux autres. *Interrogabat horam in qua melius habuerit.*

Car, mes frères, voilà le dernier caractère de la foi de cet homme : elle n'est pas seulement ferme et solide dans son principe, instruite et éclairée dans ses motifs; mais elle est encore fervente et zélée dans son étendue. Cet officier n'est pas de ceux dont parle l'Apôtre, qui retiennent la foi captive dans l'injustice. *Qui veritatem Dei in injustitia destinent.* Sa foi n'est point une foi morte, comme le reproche saint Jacques aux mauvais chrétiens; c'est une foi vive et agissante, qui se manifeste par les œuvres. Il croit de cœur, mais il confesse de bouche pour son salut et pour celui de ses frères. *Ore autem confessio fit ad salutem.* A peine est-il devenu le disciple de Jésus-Christ, qu'il en devient pour ainsi dire l'apôtre. Et à qui l'annonce-t-il ? A ses domestiques, à toute sa maison : il leur prêche Jésus-Christ, il leur annonce

sa divinité, il leur fait connaître sa doctrine. La crainte ne l'arrête pas, le respect humain ne peut rien sur lui. Il s'estimerait heureux, s'il le fallait, de donner sa vie pour un Dieu qui, en lui rendant son fils, lui a rendu à lui-même la vie de l'âme, bien plus précieuse encore. Il le reconnaît hautement pour son maître, et Dieu bénissant son zèle, il a la consolation de voir son épouse, ses enfants, ses domestiques, toute sa maison suivre son exemple ; sa famille devenir une famille chrétienne, où Jésus-Christ est connu, adoré, son saint nom béni, son Évangile mis en pratique. *Credidit ipse, et domus ejus tota.*

Et voilà, mes frères, le dernier caractère que doit avoir notre foi : elle doit être fervente et zélée. La foi, nous dit Jésus-Christ, est une lampe qu'il ne faut pas mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière, ajoute ce divin Sauveur, brille donc devant tous les hommes, afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. Il en est de la foi, comme de toutes les autres vertus chrétiennes : elle cherche à se communiquer à se répandre. Un père, une mère de famille qui croient véritablement cherchent à communiquer ce don de la foi à tous ceux qui les entourent : d'abord à leurs enfants, en leur procurant une éducation chrétienne, en leur faisant de bonne heure fréquenter les sacrements, en ne leur donnant que de bons exemples ; ensuite à leurs domestiques, en leur laissant le temps et les moyens nécessaires pour s'instruire de leur religion, entendre la parole de Dieu, assister aux offices divins, s'approcher des sacrements, et surtout en leur en donnant eux-mêmes l'exemple. Mais où sont aujourd'hui les parents qui remplissent ces devoirs ? je le dis avec douleur, mes frères, c'est le plus petit nombre. La plupart ne pensent qu'à faire fortune dans le monde, qu'à se pousser, qu'à s'agrandir, qu'à enrichir leur famille. La religion est leur plus petite affaire : ils n'en parlent jamais à leurs domestiques ni à leurs enfants ; ils leur donnent même des exemples tout contraires. Les pères ne songent qu'à inspirer l'ambition à leurs fils, les mères la vanité à leurs filles. Ils souffriront même qu'on tienne en leur présence des propos contraires à la religion, sans s'y opposer ; heureux, s'ils ne les approuvent que par leur silence !

Mais s'il en est ainsi des parents, que faut-il dire des maîtres ? Hélas ! combien n'en voit-on pas qui n'ont aucun soin du salut de leurs domestiques ! Ils les regardent comme des êtres uniquement destinés à les servir. Ils oublient qu'ils ont reçu une âme immortelle ; ils ne leur laissent aucun temps pour s'instruire de la religion et pour la pratiquer ; heureux encore s'ils ne les en détournent pas par leurs discours et par leurs exemples ! Aussi, mes frères, marchons-nous à grands pas vers ce temps dont Jésus-Christ nous a dit qu'il n'y aurait presque plus de foi sur la terre. Les mariages sont sans pudeur, le commerce sans probité, les enfants sans innocence, les domestiques sans fidélité. Et comment voulez-vous en ôtant la religion que les vertus subsistent? Comment voulez-vous que des enfants aiment et respectent leurs parents, quand ils ne connaissent pas Dieu qui est leur premier père ? Comment voulez-vous que des domestiques servent leurs maîtres avec fidélité, quand ils ne servent pas Dieu qui est leur premier maître ? Vous leur apprenez sans cesse à violer la loi de Dieu, ils violeront bientôt la vôtre, et vous serez punis de vos excès par vos excès mêmes. Celui, nous dit saint Paul, qui n'a pas soin de ses domestiques, et à plus forte raison de ses enfants, a renié la foi, et est pire qu'un infidèle. Oh ! que la conduite des premiers chrétiens était différente ! Ils étaient, nous disent les SS. Pères, les pasteurs et les apôtres de leur famille, et l'on pouvait dire de chacun d'eux comme de cet officier de notre évangile : Il crut, et avec lui toute sa maison : *Credidit, ipse, et domus ejus tota.*

Imitons leur exemple, mes très-chers frères, et nous recueillerons les mêmes fruits. Pour les obtenir, prions souvent, et toujours avec ferveur, Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, de la conserver, de l'augmenter, de la fortifier en nous, cette foi divine, qui ne s'affaiblit, hélas ! que trop chaque jour. Appliquons-nous à en conserver soigneusement le dépôt dans une conscience pure, à parler avec circonspection et avec respect des mystères qu'elle nous révèle, à vivre de son esprit, à régler nos mœurs sur ses enseignements, à n'agir en lui que d'après ses impressions et par les motifs qu'elle inspire.

O mon Dieu ! que nous avons besoin de votre indulgence

pour nos imperfections, mais principalement pour celles de notre foi. Nous n'avons qu'une foi intéressée dans son principe : dans la prospérité, elle languit ; l'affliction, à la vérité, la réveille ; mais l'affliction a-t-elle cessé, notre foi languit encore ; et voilà pourquoi, aux yeux des saints, l'adversité était préférable au bonheur. Nous n'avons qu'une foi grossière dans ses motifs : nous croyons, parce que nous avons été élevés dans un pays chrétien et fidèle, parce que nous vivons au milieu de ceux qui croient, et qui sait par quels autres motifs moins nobles encore! Nous n'avons qu'une foi limitée dans son étendue : nous croyons seulement une partie des vérités saintes que Jésus-Christ nous a révélées, et nous révoquons en doute ce qui passe nos faibles esprits, ou bien les vérités pratiques renfermées dans les préceptes qu'il nous a donnés.

Corrigez notre foi, Seigneur, et rendez-la, nous vous en conjurons, prompte, éclairée, active ; donnez-nous une foi pleine de zèle pour nous instruire, pour connaître notre sainte religion, et la faire connaître aux autres, afin que travaillant en même temps à notre sanctification et à celle de nos frères, nous contribuions ainsi à vous faire servir, adorer, et aimer dans le temps, pour mériter ensuite de vous voir, et de vous posséder dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus guérit le fils d'un officier.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Cet homme ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, il alla le trouver et le supplia de venir, et de guérir son fils qui était près de mourir.

De tous les sentiments qu'inspire la nature, le plus juste est certainement l'amour paternel. Une providence infiniment sage et bienfaisante l'a placé dans le cœur des pères, pour

leur faire remplir avec joie comme avec fidélité, les devoirs qu'elle leur impose. Mais il en est de celui-là comme de tous les autres ; il a besoin d'être éclairé, et dirigé. Le nombre des pères qui n'aiment pas leurs enfants, est tellement rare, qu'on peut dire qu'il n'y en a point. Mais n'est-il pas aussi très-rare, le nombre des pères qui aiment leurs enfants comme ils le devraient ? Ils désirent le bonheur de ces êtres dans lesquels ils se voient revivre ; ils le regardent comme une portion du leur propre ; ils travaillent à le leur procurer aussi ardemment, plus ardemment quelquefois, qu'à eux-mêmes. Mais ils s'égarent dans la poursuite de ce bonheur ; ils le cherchent pour leurs enfants, comme ils l'ont cherché pour eux-mêmes, où il n'est pas. Ils s'occupent avec un soin infatigable à leur amasser des richesses, à leur procurer des dignités, à les établir avantageusement dans le monde ; et la richesse impérissable, les dignités solides du royaume des cieux, l'établissement éternel au sein de Dieu, à peine y pensent-ils, à peine y donnent-ils quelques courts instants. De légères instructions qu'ils leur font apprendre dans leur enfance, et qu'ils se hâtent de leur faire oublier, lorsqu'ils les introduisent dans le monde, voilà tous les principes religieux que la plupart des pères donnent à leurs enfants. Ainsi, en désirant vivement, en travaillant fortement à faire leur bonheur, ils deviennent les artisans de leur plus affreux malheur. On dit qu'il y a des animaux qui, dans l'excès de leur amour, étouffent leurs petits de caresses. La tendresse d'un grand nombre de pères est bien plus cruelle encore. Combien de victimes de cet amour paternel égaré déplorent dans les grincements de dents et les hurlements du désespoir, les funestes soins qu'ont pris d'eux leurs parents !

Ne croyons pas cependant qu'il soit défendu à des parents chrétiens de s'occuper de l'avantage temporel de leurs enfants. La morale chrétienne rejette tout excès : elle est sévère, mais modérée ; exacte, et non outrée ; elle impose de grands devoirs, mais elle ne les exagère pas ; et elle est aussi éloignée du rigorisme que du relâchement. Lorsque Dieu accorde à des époux un fils, il les charge de travailler à son bien de tout genre ; et à celui du temps, comme à celui de l'éternité. Mais il leur prescrit l'ordre dans lequel ils doivent s'occuper de l'un et de l'autre. Parents vertueux, qui dé-

sirez satisfaire à la fois aux devoirs que la religion vous impose, et à la tendresse que la nature vous inspire, vous le pouvez sans peine. Ces deux principes de votre conduite, loin de se contrarier, s'aident et se servent mutuellement. La nature vous anime ; la religion vous éclaire ; la nature vous fait désirer le plus grand bien de vos enfants ; la religion vous le fait connaître. Faites leur bonheur dès cette vie ; la nature vous y porte, et la religion vous y exhorte : mais occupez-vous principalement de leur bonheur essentiel, de la vie future ; la religion vous le commande, et la nature doit vous y exciter. L'une et l'autre vous ordonnent d'abord de subordonner leur félicité moindre à leur félicité plus grande ; leur félicité momentanée à leur félicité éternelle ; et ensuite de rapporter les biens de la terre que vous leur procurez, à ceux du ciel ; de leur apprendre à se servir des premiers, pour acquérir les seconds ; et en leur faisant voir les avantages temporels, d'être plus occupés à leur en montrer le bon usage, qu'à leur en donner la jouissance.

C'était donc un motif naturel et légitime, qui conduisait l'officier de notre évangile auprès de Jésus-Christ. Mais il paraît que, si la maladie mortelle de son fils ne l'eût pas déterminé, ils se fût abstenu de se rendre auprès du Sauveur. Le désir de voir cet Homme divin, d'entendre ses leçons, de lui rendre ses hommages, n'eût pas été suffisant pour l'amener de Capharnaüm, où il résidait, à Cana, où se trouvait alors Jésus-Christ. Combien de chrétiens doivent se reconnaître à cette conduite ! On recourt au Seigneur avec une grande activité, quand on éprouve, ou quand on craint quelque grand malheur temporel ; on vient alors avec une vive ferveur, lui demander d'en être délivré ou préservé. Mais autant on se montre ardent et pieux dans ces circonstances extraordinaires, et relativement aux besoins de la vie présente, autant on est lâche et tiède dans le cours ordinaire, et lorsqu'il s'agit uniquement de l'intérêt du salut. Que la contagion se répande sur une ville, qu'une grande calamité menace un pays, vous verrez les autels entourés d'une foule empressée ; vous entendrez les prières ferventes, les pieux gémissements. Touché de ce spectacle édifiant, vous vous croiriez aisément transporté au temps heureux de cette Église primitive, si belle, si parfaite. La circonstance qui attirait

ce concours, est passée. Retournez dans les mêmes temples, vous les trouverez déserts ; allez aux instructions chrétiennes, vous les verrez abandonnées. La piété qui vous avait frappé, a disparu avec la cause qui l'avait fait naître ; et vous seriez tenté de penser que le peuple religieux qui habitait cette contrée, en a été banni par une nation infidèle.

C'était Jésus-Christ lui-même, qui attirait auprès de lui cet officier. Il connaissait la disposition de son cœur. Il savait que s'il n'était poussé par quelque intérêt très-grand, il ne viendrait pas le trouver. Pour l'émouvoir, il avait frappé son cœur dans la partie la plus sensible ; il avait envoyé à son fils la maladie violente dont ce tendre père était alarmé. Ainsi en agit-il pour l'ordinaire, envers ceux qu'il veut ramener à lui. Ce n'est point par des prospérités temporelles qu'il les rappelle. Au contraire, l'effet le plus commun du bonheur du monde, est d'éloigner de Dieu. En procurant une jouissance plus abondante des biens créés, il inspire pour eux un attachement plus grand, et diminue par là même celui que l'on avait pour Dieu. L'amour de Dieu et l'amour du monde étant, par leur nature, aussi opposés qu'ils le sont, il est nécessaire que l'un des deux perde tout ce que l'autre acquiert. Aussi, combien peu de conversions compte-t-on, qu'ait opérées la prospérité ! Mais, par la même raison, l'adversité est un des principes les plus ordinaires du retour à Dieu. En nous séparant des objets de nos affections, elle nous en fait connaître l'instabilité. En nous privant des faux biens, dans lesquels nous placions notre bonheur, elle nous conduit à en désirer un plus solide. En nous affligeant par la perte de ce que nous chérissions, elle nous engage à chercher les consolations efficaces de la religion. Combien d'hommes pour qui un revers, dont ils s'étaient désolés, a été la source de leur bonheur éternel, et qui jouissent, dans une joie inaltérable, de ce qui a été l'objet de leur profonde affliction ! Il a fallu les leçons d'un Dieu, pour faire du malheur même une source de félicité. Il a fallu la prédication du christianisme, pour apprendre aux hommes à se réjouir de ce dont ils se lamentaient, et à changer en biens leurs maux les plus sensibles. La philosophie n'avait pu donner aux hommes d'autre soulagement dans leurs peines, que la patience. La patience, vertu admirable dans son principe,

solide dans ses motifs, stable dans sa durée, abondante dans ses effets, quand elle fait partie de la religion, et qu'elle est unie aux espérances chrétiennes. Mais essayez de l'en détacher ; que lui restera-t-il ! Comparez cette patience si vantée du philosophe avec celle du chrétien: du philosophe qui n'a à lui donner d'autre principe, que l'impossibilité de se soustraire au malheur ; du chrétien qui voit ses souffran- partir d'une main paternelle, pour lui épargner des peines plus sévères de ses fautes : du philosophe qui n'est patient, que parce qu'il sent l'inutilité de se désespérer; du chrétien qui reçoit le malheur comme une épreuve qui épurera sa vertu, et accroîtra ses mérites : du philosophe qui dans la patience n'a d'autre objet que de ne pas aggraver ses maux ; du chrétien qui, en récompense de ses tribulations momentanées, attend avec confiance un poids immense et éternel de gloire. Si nous nous affligeons si douloureusement des traverses, des chagrins, des pertes, des peines de tout genre, dont cette vie est semée, c'est que notre foi n'est pas assez vive ; c'est que nous ne sentons pas, comme nous le devrions, combien elles peuvent nous être utiles. Infortunés ! nous ne pouvons pas nous y soustraire ; et nous ne savons pas en profiter. Offertes à Dieu, elles auraient été des sources de grâces, des principes de salut ; et par notre impatience, par notre aigreur, par nos murmures, nous en faisons des germes de réprobation.

C'est souvent dans les objets de nos plus chères affections que Dieu nous frappe ; comme ici il afflige un père tendre dans la personne de son fils. Et c'est ce qui cause le plus ordinairement nos impatiences et nos plaintes. Nous aurions, disons-nous, souffert avec patience tout autre malheur ; mais celui-là est trop douloureux ; il est au-dessus de nos forces. Il semble que nous voulions dicter à Dieu les afflictions dont il doit nous éprouver, et que ce soit à nous à choisir les croix qu'il nous fera porter. Notre résignation doit être universelle ; et deux motifs principaux nous soutiendront dans l'exercice de cette vertu : le premier, que Dieu sait, mieux que nous, quelles afflictions nous sont utiles ; le second, que plus elles nous seront pénibles, plus elles nous seront méritoires. Quel prix auraient des peines modérées au gré de notre sensibilité, qui serait de notre choix, et pour ainsi dire de notre goût ?

Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point.

Avant d'accorder à cet officier le bienfait qu'il demande, Jésus-Christ veut l'instruire. Cet homme avait déjà un commencement de foi ; mais elle était encore bien faible et bien obscure. Le Sauveur voyait clairement quelle en était la mesure. Il voulait remédier à l'imperfection de sa croyance ; et c'était pour le conduire à une foi ferme et entière, qu'il l'avait affligé par la maladie de son fils. Il commence donc par lui reprocher la faiblesse du sentiment qui l'amenait, afin de lui faire sentir la nécessité d'une foi plus animée, d'une confiance plus absolue. Il peut paraître étonnant que le reproche du divin Sauveur tombe sur ce que, pour croire en lui, cet officier avait besoin de voir des miracles. N'était-il pas juste que s'annonçant comme l'Envoyé céleste, Jésus-Christ justifiât la nécessité de sa mission ? Et lui-même dans plusieurs circonstances, ne donne-t-il pas ses prodiges comme la marque à laquelle on doit le reconnaître ? Oui, sans doute : il fallait que des signes certains fissent voir en lui le Messie promis et attendu. Ses miracles étaient le caractère naturel, le caractère annoncé par les prophètes, par lequel il devait se manifester à la terre. Aussi, ce qu'il reproche à cet officier, n'est pas précisément de ne croire en lui que sur des miracles : mais de n'y croire que sur les miracles qu'il voit de ses propres yeux. Était-il nécessaire en effet que cet homme en fût personnellement témoin ? N'entendait-il pas leur publicité retentir dans toute la contrée ? N'était-il pas environné de ceux qui les avaient vus ; de ceux sur qui ils avaient été opérés ? Il ne pouvait pas douter de leur réalité ; il n'en doutait même pas. C'était la connaissance qu'il avait des guérisons opérées par le divin Sauveur, qui lui inspirait la confiance de venir lui en demander encore une. Et malgré cette persuasion, sa foi restait languissante et incertaine. Il connaissait les œuvres de Jésus ; il ignorait quel en était l'ouvrier. Il voyait les effets ; il ne remontait pas au principe. Il jugeait bien que celui qui faisait de si grandes choses était un homme extraordinaire, à qui Dieu avait donné une grande puissance ; mais il ne savait pas encore, ou du moins il hésitait à croire qu'il fût le Messie promis à Israël.

Combien n'y a-t-il pas parmi nous de personnes à qui

pourrait s'appliquer le reproche que fait ici le divin Sauveur : *Si vous ne voyez des miracles, vous ne croyez point*. En En premier lieu, parmi les incrédules, il en est qui prétendent qu'un miracle ne peut être cru que de ceux qui le voient. Les témoignages humains, disent-ils, ne peuvent jamais former que des preuves morales ; et comment des preuves de l'ordre moral peuvent-elles établir des faits qui repugnent à l'ordre physique ? D'une part, les preuves doivent être du même genre que les vérités qu'elles démontrent ; de l'autre, elles ne doivent pas être d'un ordre inférieur, comme la certitude morale est au-dessous de la certitude physique. Je suis certain physiquement que le miracle n'existe pas ; je n'ai que des raisons morales de croire qu'il existe : je ne dois donc pas y ajouter foi.

Tous les principes sur lesquels est fondée cette difficulté, sont d'une fausseté manifeste. Il n'est vrai, ni que les faits miraculeux répugnent à l'ordre physique, en sorte que l'on soit physiquement certain qu'ils ne sont pas vrais ; ni que les preuves d'une vérité doivent être du même genre qu'elle ; ni que la certitude morale soit inférieure à la certitude physique.

1° L'incrédule confond artificieusement des choses absolument différentes : la contrariété à l'ordre ordinaire, et la répugnance à l'ordre physique ; l'impuissance du cours de la nature à produire un fait, et l'impossibilité absolue de ce fait. Celui qui a dicté des lois à la nature, a eu certainement le pouvoir d'y poser des dérogations et des exceptions. Ceux mêmes des incrédules qui proposent la difficulté actuelle sont obligés d'en convenir : puisqu'ils avouent qu'ils croiraient un miracle dont ils auraient la preuve physique, et dont ils seraient témoins. La possibilité du miracle reconnue, comment peut-on avancer qu'il répugne à l'ordre physique ? Comment, parce qu'on ne l'a pas vu, peut-on se prétendre certain de sa fausseté ? Nous faisons aux incrédules, avec bien plus de justesse et de force, le raisonnement contraire. Il est au pouvoir de Dieu de faire des miracles ; donc les miracles ne répugnent point ; donc on ne peut avoir la certitude qu'un miracle n'a pas été opéré, uniquement parce qu'on n'en a pas été témoin.

2° C'est une étrange assertion de prétendre qu'une vérité

ne peut être crue que sur des preuves du même ordre qu'elle Sur quoi les tribunaux jugent-ils les causes criminelles ? Sur quoi les incrédules eux-mêmes croient-ils les traits de l'histoire ancienne ? Ne sont-ce pas des faits physiques ? Et en a-t-on d'autre preuve que des témoignages humains ? Une éclipse n'est-elle pas aussi un phénomène physique ? Et cependant les calculs qui la font prédire avec certitude sont de l'ordre mathématique.

3° Il est également contraire à la vérité, et démenti par l'expérience, que la certitude morale soit moindre que la certitude physique. Les incrédules ont-ils plus de doute sur l'existence des villes de Constantinople ou de Pékin, que sur celle des lieux où ils résident? Sont-ils moins persuadés de la réalité des batailles de Pharsale et d'Actium, que des événements qu'ils ont sous les yeux? Qu'ils nous disent que les faits présents les frappent plus vivement que ceux qu'on leur rapporte, nous les croirons sans peine ; mais il ne faut pas confondre l'impression que fait un événement, avec la persuasion. Qu'ils nous disent de plus, que pour former une certitude morale, il faut un concours de plus de circonstances que pour former la certitude physique, nous en conviendrons encore ; mais quand ces circonstances sont réunies, la certitude qui en résulte est aussi forte, exclut aussi absolument tout doute, que la certitude physique. Qu'ils nous disent enfin que pour croire un fait miraculeux, il faut plus de précautions que pour croire un fait naturel; et que plus il s'écarte de l'ordre ordinaire, plus, avant d'y ajouter foi, on doit apporter de circonspection ; nous leur accorderons encore cette assertion ; mais ils n'en seront pas plus avancés. Quand toutes les précautions prises, quand, la circonspection la plus entière apportée dans l'examen, le fait miraculeux est suffisamment attesté, il doit être cru aussi pleinement que le fait naturel.

Nous ne cesserons donc de le répéter aux incrédules. C'est en vain que pour ébranler la foi des miracles, ils s'efforcent d'opposer à la certitude morale qui l'établit victorieusement, la certitude physique. Tout ce que peut nous garantir la certitude physique, c'est que, selon le cours ordinaire de la nature, un miracle ne peut avoir lieu. Ce que nous présente de son côté la certitude morale, c'est que, hors du cours de la

nature, par une exception à ce cours ordinairement régulier, par la puissance de celui qui, ayant donné des lois à la nature, a le pouvoir de les changer et de les suspendre, le miracle a été opéré. Quelle contradiction trouve-t-on entre ces deux choses ? Ne peuvent-elles pas être vraies toutes les deux ? N'est-il pas possible tout à la fois, et qu'un phénomène soit au-dessus des forces de la nature, et qu'il soit produit par un pouvoir supérieur à celui de la nature ?

En second lieu, outre ces incrédules, il y a encore une autre classe d'hommes, à qui on peut, avec grande vérité, appliquer le reproche du Sauveur. Il serait injuste de les ranger parmi les incrédules ; mais il est impossible aussi de les placer parmi les fidèles. Ils n'ont pas la détestable force de rejeter entièrement la foi ; mais ils n'ont pas non plus le courage de l'embrasser. Ils n'osent se livrer à l'examen de la révélation, parce qu'ils sentent la nécessité qui en résulterait de réformer leur conduite. Ils ne refusent pas de devenir chrétiens ; mais ils craignent de l'être. Ce ne sont ni nos dogmes qui leur répugnent, ni nos miracles qui leur semblent mal prouvés : c'est notre morale qui les effraie. Ils affectent une sorte de neutralité entre la foi et l'incrédulité, et se tiennent sur la limite qui sépare l'une de l'autre. Pour être retirés de cette mortelle léthargie, ces mondains auraient besoin d'être vivement frappés de la vue de quelque prodige. En leur épargnant la peine de l'examen, qui coûte à leur nonchalance, et qui fait peur à leurs passions, ce spectacle pourrait remuer leurs âmes engourdies, les retirer de leur coupable indétermination, et les engager à se charger du joug du Seigneur, qu'ils redoutent tant à présent.

En troisième lieu, il y a encore une autre sorte de personnes, à qui convient parfaitement le reproche du Sauveur. Ce sont ceux qui ont, des vérités saintes, la foi que saint Jacques appelle une foi morte (1). Ils ne les contestent pas ; mais ils ne les pratiquent pas non plus. Ils n'ont pas de doutes ; mais ils ont de l'indifférence. Ils ne refusent pas de croire ce que la religion enseigne ; mais ils ne veulent pas faire ce qu'elle ordonne. Ils en ont la croyance ; mais ils la démentent continuellement par leurs œuvres, et ils veulent

(1) Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortua est. *Jacob.*, II, 26.

bien être chrétiens dans la spéculation, pourvu qu'on les laisse être infidèles dans la pratique. Quelque étouffée que soit cette foi par les vices et par les péchés auxquels on l'associe, elle est susceptible de se ranimer par intervalles. C'est un feu que recouvre une cendre épaisse, qui, lorsqu'on la remue, jette encore de légères flammes. Un événement frappant, une prédication, une mission, un jubilé raniment, dans ces pécheurs, les sentiments de religion qui n'y sont pas entièrement éteints. Présentez-leur des prodiges, une ferveur nouvelle les excitera, au moins pendant le temps qu'ils les verront; mais hélas ! peut-être pour expirer aussitôt qu'ils les auront perdus de vue. Ainsi, nous voyons le peuple juif, au moment où il était frappé des miracles de Jésus-Christ, transporté de zèle pour lui; et le moment après, transporté de fureur contre lui. C'est une foi froide et dure, qui, semblable au caillou, ne jette des étincelles que pendant qu'elle est frappée.

L'officier insista, en disant : Seigneur, venez avant que mon fils ne meure. Allez, lui dit Jésus ; votre fils est plein de vie. L'homme crut à la parole de Jésus, et s'en alla.

Nous avons à remarquer ici le commencement, le progrès et l'imperfection de foi de cet officier. Il croyait que Jésus avait le pouvoir de guérir son fils. Il en était si persuadé que le reproche même du divin Sauveur ne le rebute pas. Si la sévérité que lui montrait Jésus-Christ l'eût abattu ou aigri ; si, au lieu d'insister comme il le fit, il se fut éloigné ; il n'eût pas obtenu le bienfait qu'il désirait avec tant d'ardeur. Il eût perdu le fils objet de sa tendresse et de ses espérances ; et il eût condamné le reste de ses jours à une douleur perpétuelle.

Apprenons de là que la persévérance est une qualité essentielle de la prière. Jésus-Christ nous l'enseigne dans une de ses paroles, sous l'emblème d'un homme, qui, ne pouvant obtenir de son ami ce qu'il lui demande, l'arrache enfin par son importunité. Je vous le déclare de même, ajoute-t-il : Demandez, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert (1). Il promet d'accorder

(1) Et si ille perseveraverit pulsans, dico vobis, etsi non dabit illi surgens eo quod amicus ejus sit, propter improbitatem tamen ejus surget, et dabit illi quotquot habet necessarios. Et ego dico vobis : Petite et da-

tout ce qu'on lui demandera dans la prière (1) ; mais il ne s'oblige pas de l'accorder au moment où on le demandera. Les hommes craignent les sollicitations continuelles ; ils en sont fatigués et molestés : mais Dieu ne peut être importuné. Il se plaît au contraire à être sollicité. Il paraît souvent ne pas entendre nos prières ; mais c'est pour en augmenter la ferveur. Il se refuse à nos instances, pour les rendre plus vives ; et il irrite nos désirs, en différant de les satisfaire. Les âmes vraiment pieuses ne s'y méprennent point. Plus Dieu tarde à les exaucer, plus elles insistent pour l'être, sachant que la constance de leurs vœux les fera couronner. Au contraire, les âmes lâches et tièdes, qui méritent le moins d'être promptement exaucées, sont celles qui s'impatientent de ne pas l'être aussitôt qu'elles le désirent. Elles se dégoûtent, se dépitent même; quelquefois éclatent en plaintes, souvent en murmures ; et au lieu de redoubler, comme Dieu les y invite, leurs supplications, elles s'en désistent presque ausssitôt qu'elles les ont commencées. Il semblerait à voir leur impatience, qu'elles regardent leurs prières comme des ordres, que Dieu est tenu d'exécuter aussitôt qu'il les a reçus.

Si la foi de cet officier était réelle, elle était encore à ce moment bien imparfaite et bien éloignée du point où Jésus-Christ voulait la porter. Il croyait à la vérité que le divin Sauveur avait le pouvoir de guérir son fils ; mais il croyait que pour exercer cette puissance, il lui était nécessaire de venir en personne. Il imaginait que pour opérer un miracle, Jésus-Christ avait besoin de voir celui qui en était l'objet, de lui parler, de le toucher. Il ignorait que son immensité le rendait réellement présent au lieu où était le malade. Il ignorait qu'à sa puissance infinie, il ne faut, pour opérer les plus grandes merveilles qu'un acte de volonté. Ainsi, il ne croyait pas encore de Jésus-Christ ce qu'il devait en croire ; il ne croyait pas en lui, comme il devait y croire. Quelle différence entre la foi si obscure et si bornée de cet homme, et celle du centurion dont il est parlé dans un autre endroit de l'Évangile (2) ? Il y a entre chacun d'eux et le divin Maî-

bitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis. *Luc., XI*, 8 *et* 9.

(1) Propterea dico vobis, omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis. *Marc XI*. 24.

(2) Voyez l'explication de l'évangile du troisième dimanche après l'Épiphanie, *tome premier*, page 185.

tre, une sorte de combat, mais d'un genre absolument contraire. L'un presse Jésus-Christ, qui ne le veut pas, de se rendre chez lui ; l'autre par un acte d'humilité résiste à Jésus-Christ qui veut le visiter et se déclare indigne d'un si grand honneur. L'un croit la présence de Jésus-Christ nécessaire à la guérison de son fils ; l'autre croit qu'une seule parole est suffisante pour celle de son serviteur. Le premier ne voit en Jésus-Christ qu'un homme supérieur aux autres; le second y reconnaît son Dieu.

Mais quelque défectueuse que soit la loi de cet officier, le Sauveur plein de bonté daigne y condescendre. Quoique cet homme, tout occupé du sentiment qui l'avait amené, et prevenu des idées qu'il avait apportées, n'eût pas saisi le sens de son reproche, et n'eût pas et le genre, et le degré de croyance qu'il devait avoir, Jésus-Christ veut bien, pour accroître et fixer sa foi, lui accorder le miracle qu'il désire. Mais par la même raison il refuse de se transporter chez lui. Il veut lui apprendre que la distance des lieux n'est pas un obstacle à sa toute-puissance ; et que pour changer l'ordre de la nature, il lui suffit de le vouloir. Telle est encore souvent envers nous la conduite de l'infinie miséricorde : elle compatit à la faiblesse de notre foi et des autres vertus qui doivent en être la suite ; elle nous envoie les grâces salutaires qui les font croître par degrés ; elle les fait avancer de leur aurore jusqu'à leur midi ; elle récompense le désir que nous avons de la perfection, en nous y conduisant ; et si, comme l'officier dont il est parlé ici, nous voulons suivre on impulsion, et correspondre à ses bienfaits, nous arriverons comme lui à cette vivacité, à cette perfection de foi qui comprend la pratique de toutes les œuvres saintes.

En effet, nous voyons cet homme, du moment où Jésus-Christ d'un ton de maître lui a déclaré que son fils était guéri, n'avoir plus de doute sur sa puissance. Il cesse ses instances, il ne le presse plus de venir. Assuré du bienfait, il ne pense plus qu'à aller en jouir. Il part plein de confiance et de reconnaissance, et va recevoir dans ses bras l'enfant si cher qui vient de lui être rendu.

Comme il s'en retournait, ses serviteurs vinrent au devant de lui, et lui annoncèrent que son fils était en bonne santé. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. Hier

lui répondirent-ils, à la septième heure la fièvre l'a quitté. Le père reconnut donc que c'était l'heure où Jésus lui avait dit : Votre fils est plein de vie ; et il crut, lui et toute sa maison.

Nous voyons ici l'effet des nouveaux sentiments dont était pénétré l'officier envers son bienfaiteur. Jusque-là il n'avait été occupé que de la guérison de son fils. Toute pensée qui n'y avait pas un rapport direct, lui était étrangère. Il ne voyait que cet objet, et n'entendait que ce qui y était relatif. Maintenant, lorsque ses serviteurs viennent lui annoncer le rétablissement de son fils, sa première pensée se tourne vers celui à qui il doit son bonheur. Il commence par s'informer quand s'est opéré cet heureux événement. Ce n'est pas là une question de doute. Il n'en avait plus, puisqu'il voyait la parole de Jésus-Christ accomplie ; mais il rapprochait les circonstances, et considérait le rapport entre ce que le Sauveur lui avait dit à Cana, et ce qui s'était effectué à Capharnaüm. Il comprit alors clairement que le mot de Jesus-Christ était non-seulement une prophétie, mais un commandement; et qu'en même temps qu'il lui annonçait la guérison, il l'opérait. C'est alors que devint entière et parfaite sa foi, jusque-là offusquée par ses préoccupations. Il crut que Jésus était le Christ, le Messie, le Fils de Dieu, dont il devait adorer la personne, et observer les préceptes. Il crut, non plus seulement à la parole de Jésus-Christ, mais en Jésus lui-même. Il crut de Jésus tout ce qu'il est nécessaire de croire pour le salut. Et ce fut ainsi que la bonté du Sauveur, élevant sa foi par degrés, la mit enfin au point où elle devait être, où il voulait qu'elle parvînt.

L'évangéliste observe que cet officier ne crut pas seul, mais que toute sa maison crut avec lui. Il instruisit son fils, ses parents, ses domestiques, des obligations qu'ils avaient à Jésus. Il ne se contenta pas de le connaître, de l'honorer, de lui obéir lui-même ; il communiqua ce bonheur à tous ceux qui lui appartenaient. Il leur dessilla les yeux par ses exhortations et ses exemples, comme Jésus-Christ avait dessillé les siens par ses miracles. Sa maison devint une Église anticipée, où le divin Sauveur reçut d'avance les hommages qui lui furent rendus depuis par l'Église universelle que fondèrent ses apôtres.

Le zèle de cet officier présente une instruction bien importante, mais bien peu connue, et surtout bien peu pratiquée. Il apprend à tous ceux qui sont revêtus d'une autorité, le soin qu'ils doivent avor du salut de ceux qui leur sont subordonnés. C'est plus directement encore aux pères de familles, tel qu'était cet officier, que s'adresse cette leçon. Ils doivent se considérer dans leurs maisons, non-seulement comme des maîtres, mais comme des apôtres. Ils doivent pourvoir, non-seulement aux besoins temporels de leurs domestiques, mais principalement à leur besoins spirituels, et s'occuper de leur sanctification plus encore que de leur bien-être. C'est une obligation imposée aux maîtres par la loi de Dieu, par leur état, et par intérêt. Le grand Apôtre la prescrit avec une telle énergie, que si c'était tout autre qu'un écrivain inspiré qui s'exprimât ainsi, on serait tenté de le taxer d'exagération. Il déclare que n'avoir pas soin des siens, et surtout de ses domestiques (1), c'est renier sa foi, et être pire qu'un infidèle. Il juge que c'est trahir sa foi, que de souffrir qu'elle soit méconnue ou outragée de ceux par qui on est tenu de la faire connaître et respecter. Il regarde comme plus coupable que l'infidèle, celui qui, non content de se perdre lui-même comme l'infidèle, entraîne encore dans sa perte ceux qu'il devrait travailler à sauver. C'est un principe constant et fondamental dans le christianisme, et pareillement établi par saint Paul, que toute puissance vient de Dieu, et est une émanation, une participation de celle de Dieu (2). C'est pour cela que le même apôtre, appliquant aux serviteurs cette maxime, leur ordonne d'obéir à leur maîtres selon la chair, comme à Jésus-Christ ; de les servir, non par le motif de plaire aux hommes, mais comme des serviteurs de Dieu, et pour faire sa volonté de tout cœur (3). Quel est le maître qui ne désire pas que ses domestiques soient à son égard ce que prescrit l'Apôtre, qu'ils le révèrent, qu'il le servent comme tenant vis-à-vis d'eux la place de Dieu ? Mais s'il veut qu'ils voient

(1) Si quis autem suorum, et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior. *I. Timoth.*, V. 8.

(2) Non est enim potestas nisi à Deo. *Rom.*, XIII. 1.

(3) Servi, obedite dominis carnalibus cum timore, et tremore, in simplicicate cordis vestri, sicut Christo ; non ad oculum servientes, quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi, facientes voluntatem Dei ex animo. *Ephes.*, VI. 5. *Coloss.*, III 22, 23 et 24.

en lui l'image de Dieu, il doit donc être pour eux l'homme de Dieu. Les devoirs à cet égard sont nécessairement réciproques. Le respect pour l'autorité et l'usage de l'autorité découlent du même principe. Le maître est aussi strictement tenu que ses serviteurs à reconnaître que son pouvoir sur eux émane de Dieu; et de même que, selon la volonté de Dieu, ils doivent y être soumis, de même il doit l'exercer conformément à la volonté de Dieu. Or, des maîtres chrétiens peuvent-il raisonnablement imaginer que la volonté de Dieu ne soit pas qu'ils emploient la puissance qu'il leur confie, principalement à le faire adorer et servir ? Peuvent-ils ignorer que tout gouvernement, même temporel, a pour but de conduire les hommes à l'éternelle félicité, et que c'est l'objet principal de la Providence dans toutes ses œuvres ? Peuvent-ils se dissimuler que tout ce qu'ils ont reçu de Dieu, c'est pour qu'ils en fassent des moyens de salut ; et que leur puissance sur leurs serviteurs, doit, comme tout le reste, être employée à cet objet essentiel? Ils se croient obligés à contribuer au bonheur de leurs domestiques : à les traiter avec bonté; à les soulager dans leurs maladies ; à leur procurer tout le bien qui dépend d'eux. Si quelques maîtres barbares pensent autrement, et se croient dégagés des sentiments de l'humanité, ou des offices de la bienfaisance envers leurs serviteurs, la raison les condamne de même que la religion, le monde les déteste et les méprise ; eux-mêmes en rougissent et s'en défendent. Le maître qui se regarde comme chargé par la Providence de faire le bien de ceux qu'elle lui a soumis, doit nécessairement se croire obligé de travailler à leur bien principal. Imagine-t-il, lorsque Dieu l'interrogera sur l'usage de cette autorité, pouvoir lui répondre comme Caïn : Est-ce que j'étais le gardien de mon frère? Dieu lui répliquera de même : Qu'as-tu fait? l'âme de ton frère que tu as fait périr par ton indifférence, peut-être par tes scandales, crie contre toi du fond des enfers où elle est tombée par ta faute, et son cri s'élève jusqu'à moi (1). Combien serait heureuse la maison où serait pratiqué fidèlement ce devoir sacré ; où les maîtres, gouvernant leurs domestiques avec religion, les engageraient par

(1) Qui respondit : Nescio; nun custos fratris mei sum ego? Dixitque ad eum : Quid fecisti ? vos sanguinis fratris tui clamat ad me de terra, *Genes.*, IV. 9 et 10.

là à les servir dans le même esprit; où les uns commanderaient ce que Dieu prescrit, et les autres obéiraient, parce que Dieu l'ordonne! Ce serait sur la terre l'image du ciel. Là, toutes les volontés étant réunies dans la volonté de Dieu, on jouirait d'une concorde inaltérable. Là, tous les devoirs s'accompliraient sans efforts et comme d'eux-mêmes. Le maître n'aurait presque jamais la peine d'ordonner; les serviteurs n'en auraient aucune à obéir. Nous entendons souvent les plaintes que forment les maîtres sur les défauts de leurs domestiques, sur leur aigreur, sur leur brusquerie, sur leur bassesse, sur leur insouciance, sur leur fausseté, sur leur manque d'attachement, sur leur libertinage, sur leur avidité, sur leur infidélité. Quelquefois ces plaintes sont fondées; mais on ne remonte pas à la cause du mal. On ne voit pas que le principe de tous ces maux est le défaut de religion; ou plutôt on ne peut pas le voir, parcequ'on ne veut pas se donner la peine d'y remédier. On ne connaît d'autre remède que de renvoyer le serviteur qui a donné des sujets, ou réels, ou imaginaires, de mécontentement. Ainsi, on change continuellement de domestiques. On connaît des maisons qui ne sont pour les serviteurs que des passages où ils entrent, et dont ils sortent successivement. Et que gagnent les maîtres à ces variations perpétuelles? Ils ne font qu'échanger les vices qui leur ont déplu, contre d'autres vices souvent plus dangereux. Ils ôtent à ceux qui les servent, toute affection pour eux; et leur donnent l'intérêt de les quitter le plus tôt qu'ils pourront. Ils ont des gagistes; ils n'ont point de serviteurs. Ils ont des gens chez eux; ils n'en ont point à eux. Au lieu de les renvoyer pour quelques défauts dont ils sont entachés, il serait, et plus charitable pour eux, et plus utile pour soi de travailler à les en corriger. Le moyen le plus efficace est de les ramener aux principes de la religion. Qu'ils deviennent bons chrétiens; ils seront aussi d'excellents serviteurs. Qu'ils s'acquittent des devoirs de la religion, ils rempliront entièrement ceux de leur état. Qu'ils se pénètrent de l'esprit de piété; tous les vices dont leurs maîtres ont à se plaindre, seront remplacés par les vertus contraires.

Mais c'est là ce dont la plupart des maîtres sont le moins occupés; pourvu qu'ils soient servis avec exactitude, ils ne s'embarrassent pas que Dieu le soit avec fidélité. Dans les in-

formations sur le choix d'un domestique, ils ne pensent pas à demander s'il a de la piété. Souvent même ils craindraient de se rendre ridicules par une pareille question. Ils exigent de lui strictement ce qui intéresse leur personne; ils ne s'occupent nullement de ce qui concerne la Majesté divine. Ils ne passent pas à un serviteur un mot irrévérent envers eux; ils lui permettent les propos les plus licencieux et les plus impies. Ils lui font un crime d'une légère omission dans leur service; ils ne trouvent pas mauvaise leur absence totale des exercices pieux. En un mot, dans leur conduite envers leurs domestiques, ils font une abstraction totale de la religion. Ils regardent Dieu comme étranger à ce genre d'obligation.

Les devoirs de l'ordre spirituel des maîtres envers leurs domestiques, consistent principalement en trois choses. Ils leur doivent l'exemple, l'instruction, la correction charitable : l'exemple qui dirige ; l'instruction qui éclaire; la correction qui ramène.

Rien n'a autant de force sur l'esprit humain que l'exemple, et surtout que le mauvais exemple. Mais combien n'est-il pas plus contagieux vis-à-vis d'hommes faibles, d'hommes sans éducation, d'hommes qui ont peu de principes, d'hommes qui ont un grand intérêt de plaire à leurs maîtres, d'hommes qui joignent à tout cela leurs propres passions, et qui sont ravis de les autoriser par l'exemple de celui qui a sur eux tant de genres de supériorités ! Comment un serviteur né avec les inclinations les plus heureuses, entré dans la maison de son maître avec son innocence, ne perdrait-il pas bientôt tout ce qu'il y a apporté, quand ses oreilles n'entendent que des médisances, des impuretés et des blasphèmes ; quand ses regards ne tombent que sur des actions criminelles ? Il est bien insensé, le maître qui prétend conserver des domestiques vertueux, en se montrant à eux, vicieux ; qui imaginent qu'ils sauront se préserver du désordre, quand il les rend continuellement témoins, quelquefois même confidents et ministres de ses dissolutions. Le mauvais exemple n'est jamais plus dangereux que quand il tombe d'un lieu élevé ; jamais plus funeste que quand il vient de celui qui doit l'édification.

L'instruction religieuse est nécessaire à tous les hommes.

Celui qui est le plus avancé dans la science du salut, est celui qui sent le mieux combien il lui reste de progrès à faire. Celui qui a la présomption de n'avoir plus rien à apprendre, montre par là même le besoin qu'il en a. Mais combien est plus nécessaire cette instruction salutaire à ceux qui n'en ont reçu dans les premières années qu'une médiocre, et qui par leur état se trouvent exposés à de fréquentes occasions de pécher ! C'est donc une des obligations essentielles des maîtres chrétiens d'envoyer leurs domestiques aux instructions de l'Église, et de veiller à ce qu'ils y soient assidus. Mais comment observent-ils ce devoir ? Loin qu'ils les obligent à s'y rendre, ce sont eux qui les en détournent. Loin de seconder la piété qu'ils peuvent avoir, ils la traversent. Loin de leur fournir les moyens et de leur laisser le temps nécessaire pour remplir les devoirs religieux, ils ne leur accordent pas un seul instant. Ils les emploient toute la journée à des ouvrages profanes ; souvent ils les forcent d'y consumer les jours mêmes consacrés au culte divin. Ils regardent comme perdus pour eux tous les moments que leurs serviteurs donnent à Dieu, et croient que le temps passé à l'église est dérobé au travail de leur maison. Ainsi languissent, par la faute de leurs maîtres, ces malheureux, sans instructions qui éclairent leur ignorance ; sans exhortations qui raniment leur tiédeur ; sans offices sacrés qui soutiennent et excitent en eux la piété abattue et éteinte.

Le devoir de reprendre ses domestiques de leurs fautes, et de les corriger de leurs défauts, n'est pas moins strict que les deux autres. Elles sont assez rares dans le cours ordinaire de la société, et d'égal à égal, les occasions où l'on peut exercer librement la correction fraternelle, et où elle n'a pas plus d'inconvénients que d'avantages. Mais au contraire, de supérieur à inférieur, les circonstances sont rares où la prudence conseille de dissimuler ce que le zèle désirerait de réformer. Il ne faut pas croire cependant que la pratique de ce devoir n'exige aucunes précautions, surtout dans la manière de le remplir. Le ton des réprimandes doit être différent, selon le degré des fautes et le caractère des personnes. Mais s'il doit être quelquefois celui de la sévérité, il ne doit jamais être celui de la dureté. Les manières brusques auxquelles on se laisse trop souvent emporter, révoltent et ne

corrigent pas. La correction fraternelle a pour principe la charité ; pour but, le bien du prochain. Que vos serviteurs croient que c'est pour leur intérêt, plus encore que pour le vôtre, que vous les reprenez. Que lors même qu'ils vous trouvent sévères, ils voient que vous êtes justes ; qu'ils sentent que vous êtes aussi charitables. Alors vos reproches feront sur eux une salutaire impression. Beaucoup de maîtres se plaignent que leurs réprimandes, quelque fortes qu'elles soient, ne produisent aucun effet. C'est précisément ce qu'ils appellent la force, c'est-à-dire la brutalité de leurs réprimandes, qui les affaiblit et les rend inutiles. Que dans les occasions convenables ils reprennent leurs serviteurs avec gravité, mais sans emportement ; qu'en leur montrant du mécontentement ils leur témoignent de l'intérêt, ils verront le succès de leurs remontrances, et les uns et les autres auront à s'en applaudir.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la guérison du fils du gouverneur de Capharnaüm.

PAR M. L'ABBÉ DEVRAIS.

En ce temps-là, il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. Cet homme ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, etc.

Deux personnages principaux sont en scène dans l'évangile de ce jour : Notre-Seigneur Jésus-Christ et un officier dont le fils est malade. « Celui-ci, apprenant que le Sauveur arrivait de Judée en Galilée, alla le trouver et le supplia de venir et de guérir son fils qui se mourait. » C'est un sentiment bien naturel sans doute que celui qui anime cet homme ; la maladie dont son fils est atteint, la mort qui semble déjà le réclamer pour victime, ont ému son cœur paternel, et le voilà qui court au devant de celui qui tient entre ses mains la vie des mortels et qui peut, à sa volonté, rappeler du fond de la tombe ceux que le trépas y a plongés. Est

exemple de piété pour les parents chrétiens ! Pères et mères qui m'écoutez, je ne vous ferai pas l'injure de vous demander si vous aimez votre famille ; je veux seulement vous adresser une question : L'aimez-vous comme il convient, et selon la volonté de Dieu ? Sans doute, le nombre des pères dénaturés qui n'aiment pas leurs enfants est si rare que l'on peut dire qu'il n'y en a pas. Mais n'est-il pas bien rare aussi, le nombre de ceux qui les aiment comme ils le devraient ? Qu'ils désirent le bonheur de ces êtres chéris, qu'ils le regardent comme une portion de leur propre bonheur, qu'ils travaillent sans relâche à leur ouvrir une carrière heureuse et honorable, jusque-là c'est à merveille ; nous ne pouvons que donner des éloges à des soins que la nature inspire et que la foi ne condamne pas. Mais voici le mal : trop souvent cette sollicitude paternelle prend sa source dans des motifs que réprouve la religion, non moins que le véritable intérêt des enfants. Cette prospérité que l'on convoite pour sa famille, on la cherche là où elle n'est pas. Pères et mères mal avisés, ils deviennent les artisans du malheur de leurs enfants, alors qu'ils pensaient travailler à leur bonheur ; ils s'occupent avec un soin infatigable à leur amasser des richesses, à leur procurer des dignités, à les établir avantageusement dans le monde, et les richesses impérissables, les dignités solides du céleste royaume, l'établissement éternel au sein de Dieu, à peine y pensent-ils, à peine y donnent-ils quelques courts instants ! O amour paternel, en dehors des lois de la religion, tu n'es qu'aveuglement, j'ai presque dit, cruauté. Ne voyant plus dans ces chers enfants que des créatures éphémères, que des êtres matériels, tu sembles prendre à tâche de détourner leurs regards du ciel pour les appliquer à la terre ; tu préoccupes leurs jeunes intelligences de mille soins et de mille pensées, excepté du soin de leur âme, excepté de la pensée de Dieu. Oh ! laissez-moi, mes Frères, laissez mon âme éclater en une juste indignation contre cette éducation anti-religieuse de notre époque ! Qui nous rendra des Blanche de Castille ? qui nous donnera de ces femmes fortes, de ces mères éminemment chrétiennes qui préféreraient voir mourir leurs enfants plutôt que de les voir commettre un péché mortel ? Le langage que l'on tient à notre époque est bien différent, et le jour n'est pas si loin où nous

entendions une mère de famille, à qui nous parlions de sa jeune fille, nous répondre : « Ah ! sans doute, il faut de la religion, je le reconnais, mais il en faut modérément, surtout dans la jeunesse. » Nous entendons : de la religion, modérément ! mais du luxe, de la toilette, des plaisirs et des réjouissances, à satiété ! Parents infortunés, puissiez-vous ne pas vous repentir un jour de votre aveuglement, puissiez-vous ne pas comprendre, à vos dépens et quand il sera trop tard, que la piété, que la foi chrétienne est la base de toute bonne, de toute solide éducation ! Ah ! n'attendons pas, mes Frères, qu'une fatale expérience vienne nous dessiller les yeux ; de bonne heure, tournons les cœurs de nos enfants vers Dieu, vers la religion ; parlons-leur un peu plus de leur âme et de leur éternité, au lieu de ne les entretenir que de leur bien-être temporel, au lieu de ne nous occuper que de leurs terrestres intérêts. Vous savez bien que je n'exagère pas, mais que je mets le doigt sur la plaie ; vous savez bien que le bonheur temporel de vos enfants vous cause plus de sollicitude que leur avenir immortel. Pour ne nous borner qu'à un fait : quand la maladie vient à étendre quelqu'un des vôtres sur un lit de douleurs, commencez-vous, mes Frères, par recourir à Jésus-Christ, comme l'officier de notre évangile ? cherchez-vous dans la prière et la patience pour le malade et la résignation pour vous-même ? Sans doute, je ne blâme pas que l'on ait recours à la science et que l'on cherche dans les médicaments un secours que la main de la Providence y a caché ; mais au-dessus de la science et des prescriptions médicinales, sachez voir le Dieu de la vie et de la mort, et, avant tout, remettez en ses mains le sort de cet enfant qui, du reste, lui appartient plutôt qu'à vous. Agissez de la sorte en toute autre circonstance ; que tout ce que vous méditerez pour le bien-être de vos familles soit toujours inspiré par la religion ; vous n'aurez jamais de guide ni plus sûr, ni plus salutaire.

La conduite de l'officier de Capharnaüm peut encore nous fournir une autre instruction. Il paraît, en effet, que si la maladie mortelle de son fils ne l'y eût déterminé, il se fût abstenu de se rendre auprès du Sauveur. Le désir de voir cet homme divin, d'entendre sa parole, de lui rendre ses hommages n'eût pas été suffisant pour l'amener aux pieds du

Sauveur. Combien de chrétiens doivent se reconnaître à cette conduite ! Tant que la fortune leur sourit, tant que leurs désirs sont couronnés d'un plein succès, ils oublient ce Dieu qui leur prodigue tous ces biens. Mais à peine l'affliction les a-t-elle visités, que, se rappelant le suprême consolateur qui règne au haut des cieux, ils tournent vers lui leurs regards ; ils retrouvent alors le chemin de l'église qu'ils avaient oublié ; ils viennent épancher au pied des autels les soupirs d'un cœur que la prospérité avait endormi et que la douleur a réveillé. Douleur salutaire, précieux chagrin qui nous rend à Dieu et à nous-mêmes. Comprenons donc une bonne fois que le Seigneur ne frappe notre corps que pour guérir notre âme, comme il nous en assure lui-même dans nos saints livres : « *Percutiam et ego sanabo* (1) : Je vous frapperai et vous guérirai tout ensemble. » Pécheur, Dieu t'avait donné la santé, tu en as abusé, il t'envoie la maladie pour te purifier ; il t'avait accordé la fortune, tu en as fait un sacrilége usage, il te la retire pour te faire expier, par des privations sensibles, tes coupables plaisirs ; il t'avait comblé de gloire et de dignités, tu t'es livré à l'insolence de ton orgueil, il t'abaisse, il te confond pour te contraindre à l'humilité ; tu jouissais d'une honorable réputation, mais ton bonheur était de déprécier celle des autres et de les diffamer, à ton tour, quelque langue perverse a flétri ton honneur, c'est Dieu qui le permettait pour te faire comprendre de respecter dans les autres un bien dont tu es si jaloux pour toi-même. O miséricorde de mon Dieu, que je vous bénis de me châtier ! Ainsi la souffrance, qui avait été la peine de mon péché, en devient tout à la fois et le remède et l'expiation. Oui, grâce à la patience chrétienne, mon âme tirera désormais son salut de ses propres ennemis : *Salutem ex inimicis* (2). Dans toutes les tribulations qui m'arriveront, j'irai vers le Dieu de mon salut : je suis tenté par le démon de l'impureté, et je suis persuadé de trouver à la table eucharistique le vin qui fait germer les vierges (3), j'irai donc à l'autel du Seigneur et j'y prendrai le précieux calice de mon salut (4). Je suis

(1) *Deut.*, XXXII, 3.
(2) *Luc*, I, 71.
(3) *Zach.*, IX, 27.
(4) *Ps.*, CXV. 13.

abattu par un esprit de langueur qui règne dans toutes mes actions, et je crois que la pensée d'un Dieu qui me voit et qui me jugera peut m'exciter à la ferveur (1) ; je marcherai donc en votre présence, Seigneur, et vous serez toujours devant mes yeux, tantôt comme un puissant protecteur qui m'anime au combat, et tantôt comme un juge qui ne décerne la couronne qu'à celui qui a légitimement combattu (2). Je suis tourmenté du désir de me venger de mes ennemis, et je crois que la vengeance est réservée à Dieu seul (3) ; ah ! je ferai donc le généreux sacrifice de mes ressentiments, et j'irai, s'il le faut, trouver celui qui m'a offensé pour le gagner à Dieu. Je retiens entre mes mains un bien qui ne m'appartient pas, et je crois que c'est un crime de priver le mercenaire de sa récompense ou le créancier du prix qui lui est dû ; ah ! je réparerai donc tous les dommages causés par mes injustices, et je rendrai ces biens au quadruple plutôt que de charger ma conscience : *Si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum* (4). Périssent à jamais ces biens dont l'attachement me ferait périr ; si j'en possède, que ce soit pour les partager avec les pauvres. Je suis dans une occasion prochaine de pécher si je fréquente cette maison, si je continue cette relation, je sais que quiconque aime le péril, y périra (5) ; j'arracherai donc cet œil, je couperai ce bras, je retrancherai ce pied qui me scandalise ; il vaut mieux, comme le dit l'Évangile, entrer au ciel avec un œil ou un bras de moins que d'être jeté dans l'enfer avec tous ses membres (6).

Ainsi raisonne tout chrétien dont la foi est vive et agissante ; ainsi ont raisonné tous les saints, tous les héros de notre auguste religion ; ainsi nous-mêmes devons-nous raisonner si nous voulons marcher sur leurs traces et tirer profit des épreuves auxquelles nous sommes infailliblement en butte ici-bas.

Encore une fois, mes frères, ne fuyons pas la souffrance, ne la repoussons pas, elle nous est de la plus grande utilité pour notre salut. Elle est, comme dit saint Bernard, un bap-

(1) *IV Reg.*, III, 14.
(2) *II Tim.*, II, 5.
(3) *Hebr.*, X, 30.
(4) *Luc*, XIX, 8.
(5) *Eccli.*, III, 27.
(6) *Matth.*, V, 29, 30.

tême salutaire qui nous lave de nos iniquités et que nous recevons non pas une seule fois, comme le sacrement qui porte ce nom, mais que nous pouvons recevoir efficacement tous les jours (1). Mais ce n'est pas assez de penser à nous, mes frères ; si nous avons des parents, des amis qui vivent éloignés du chemin de l'éternité, prions le Seigneur de faire sentir à ces âmes négligentes l'aiguillon de l'adversité : ce sera le souhait le plus utile que nous pourrons adresser au ciel en leur faveur. La conduite que tient Jésus-Christ à l'égard de ce père de famille en est la preuve la plus palpable. Le divin Maître connaissait les dispositions du cœur de cet homme ; il savait qu'à moins d'y être poussé par un intérêt majeur, jamais il ne viendrait à lui ; pour l'émouvoir, il afflige son âme dans sa partie la plus sensible, il envoie à son fils une maladie violente. Ainsi pour nous ramener à lui, le Seigneur nous frappe-t-il souvent dans les objets de nos plus chères affections. Mais de là qu'arrive-t-il le plus souvent ? C'est qu'au lieu de nous résigner et de nous soumettre nous murmurons, nous nous révoltons contre la main qui nous éprouve. Ce n'est pas toutefois que l'on rejette la souffrance en général : la doctrine élémentaire du christianisme que l'on n'a pas tout à fait oubliée, et encore plus l'expérience de tout ce que l'on voit à ses côtés, nous rappelle assez que la douleur fait partie essentielle de notre destinée terrestre ; mais ce qui nous répugne et ce qui nous irrite contre la Providence, c'est de souffrir telle et telle peine en particulier, laquelle, bien entendu, n'est jamais de notre goût. Écoutez cette personne en proie à la souffrance, écoutez-la s'écrier dans son hypocrite ferveur : « Sans doute, je sais qu'il faut souffrir ; je ne refuse pas de le faire, mais ce malheur qui m'accable en ce moment est trop lourd à porter, tout autre, je le subirais avec patience, celui-ci est au-dessus de mes forces. » « Ah ! Seigneur, s'écriera cet homme qui voit péricliter sa fortune, envoyez-moi tout autre revers, mais épargnez-moi celui-là ! » « Mon Dieu, dira une mère qui sent défaillir entre ses bras son unique et cher enfant, mon Dieu, accablez-moi de mille autre afflictions, mais laissez-moi mon fils bien aimé ! » Ainsi semble-t-il que nous voulions prescrire à Dieu les peines dont il doit nous éprouver. Eh ! de

(1) Serm. 1, in oct. Pasch.

bonne foi, mes frères, où serait notre vertu et quelles récompenses mériteraient ces peines, si elles étaient de notre choix?

« Jésus s'adressant à l'officier lui dit : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. » Que signifient, mes frères, ces paroles du Sauveur? Saint Augustin, dans son admirable traité sur l'Évangile de saint Jean (1), nous dit que Notre-Seigneur parle ainsi à cet officier pour lui faire des reproches de son manque de foi et de ce qu'il ne faisait à Jésus-Christ la proposition de guérir son fils que pour voir s'il était ce qu'on disait et si sa puissance allait aussi loin qu'on le publiait partout. D'autres commentateurs moins sévères à l'égard de ce père de famille, prétendent au contraire que ce père avait déjà un commencement de foi, mais qu'elle était encore bien faible et bien obscure (2). Le divin Maître veut donc profiter de cette circonstance pour augmenter cette foi naissante ; à cet effet, il commence par lui reprocher la faiblesse du sentiment qui l'animait, afin de lui faire sentir la nécessité d'une foi plus vive, d'une confiance plus absolue.

Mais, me dira quelqu'un, ce reproche du Sauveur me semble porter à faux ; en effet, pour croire en lui, pour le reconnaître comme l'envoyé céleste, il fallait que des preuves éclatantes de sa divinité vinssent le manifester comme tel aux yeux de la multitude. Lui-même d'ailleurs, dans plusieurs circonstances, ne donne-t-il pas tels prodiges comme la marque à laquelle on pourra le reconnaître (3). Oui, sans doute, il fallait que des signes certains fussent voir en lui le Messie promis et attendu ; oui, sans doute, et nous ne dirons jamais le contraire, ses miracles étaient un des caractères divins qui devaient le manifester à la terre ; mais aussi comprenez bien la parole du Sauveur. Ce qu'il reproche à cet officier, ce n'est pas de ne croire en lui que sur des miracles, mais de n'y croire que sur des miracles qu'il veut de ses propres yeux. Était-il nécessaire en effet que cet homme fût personnellement témoin des œuvres merveilleuses de Jésus-Christ? N'entendait-il pas la voix publique les proclamer à sa louange? N'était-il pas environné de ceux qui les avaient

(1) *Tract.*, XVI, n. 3.

(2) S. Greg., *Hom.* 28, in Evang. — S. Joan. Chrys. *Hom.* XXXV, in Evang. sec. Joan. — Card. de la Luzerne, dans son explication du présent évangile.

(3) Joan., X, 38 — XI, 15. — XIV, 12.

vus, de ceux même sur lesquels le Sauveur avait daigné les accomplir? Homme de peu de foi, ni les rapports qui lui sont faits, ni les témoignages vivants qu'il a sous les yeux ne peuvent le persuader! Comme les Juifs, il dira peut-être: Jamais mortel n'a agi, n'a parlé comme cet homme; mais comme eux, il refuse ou du moins il hésite à croire que cet homme soit le Fils de Dieu.

Mes frères, nous sommes tous les jours témoins d'un fait semblable; tous les jours nous entendons les impies, les incrédules nous dire que volontiers ils se rendront à la croyance de nos dogmes, le jour où des miracles les convaincront d'erreur et légitimeront leur adhésion à notre symbole catholique. Des miracles, ils demandent des miracles! Hommes aveugles, laissez-moi vous répondre avec S. Jean Chrysostôme: Mais vous avez là sans cesse sous les yeux un miracle qui en renferme vingt autres. Cette croix de bois que vous contemplez sur les murailles de nos temples, cette croix qui présente à mes adorations un homme couvert de sang; cette croix au pied de laquelle je vois s'agenouiller toutes les générations en dépit de la haine de l'enfer et de la rage des persécuteurs, voilà le miracle! L'univers, continue le saint Docteur, l'univers ne compte-t-il pas, et par milliers, des sages et des hommes puissants? Nommez-m'en un seul qui ait acquis une gloire égale à celle de Jésus; et puis après, que l'on m'explique comment cela s'est fait, que l'on m'explique ce phénomène: un crucifié qui remue la terre du haut de son gibet et qui la soumet à son empire éternel. Vous dites: Mais je n'ai pas vu ce Jésus, je ne l'ai pas contemplé dans les tortures de l'agonie et dans les ignominies de sa mort.... Vous ne l'avez pas vu, et moi je soutiens, avec saint Augustin, que le miracle est plus grand pour nous que pour ceux qui l'ont vu; car les spectateurs de ce drame sanglant ne pouvaient pas percer les ténèbres de l'avenir, ni voir par conséquent se déployer à travers les âges, la puissance de cet immortel crucifié; mais nous, heureux témoins de cette merveille, nous ne pouvons que tomber aux pieds de Jésus-Christ et nous écrier: Vous êtes vraiment le Fils de Dieu: *Tu es Christus Filius Dei vivi* (1). O impies, ô incrédules, vous demandez un miracle pour croire, et le mi-

(1) *Matth.*, XVI, 16.
(2) *Luc.*, XVIII, 1.

racle, c'est vous-même, c'est votre acharnement, c'est votre fureur toujours vivace et toujours impuissante à l'égard de cette croix. Depuis dix-huit siècles vous l'attaquez, et depuis dix-huit siècles elle reste debout, debout malgré vos coups réitérés, debout malgré les injures du temps, debout au milieu des révolutions qui bouleversent, vingt fois en un siècle, la face du monde, *Stat crux dum volvitur orbis*, voilà le miracle ! A qui n'ouvre pas les yeux à ce prodige, ne parlez pas de religion, sa mauvaise foi le condamne à un éternel aveuglement.

Revenons à notre Évangile. L'officier ne se rebute pas du reproche de Jésus-Christ, mais continuant à le supplier, il ajoute : « Seigneur, venez avant que mon fils ne meure. » Apprenons ici, mes frères, que la persévérance est une qualité essentielle de la prière. La grâce du salut n'est pas une grâce unique, mais une chaîne de secours qui se réunissent pour former la grâce de la persévérance finale : à cet enchaînement de grâces doit correspondre un enchaînement de prières. C'est pour cela que le Sauveur nous dit : *Il faut toujours prier et ne point se lasser de le faire* (2). Il ne suffit donc pas de demander une fois ou un petit nombre de fois la grâce du salut, il faut, dit le P. Lemarmin, la demander tous les jours de notre vie. Le Seigneur veut nous accorder toutes les choses nécessaires au salut, mais il veut que nous les lui demandions, parce qu'il s'importune. *Demandez, cherchez, prier*, nous dit-il ; c'est comme s'il nous eût dit : « En priant, imitez les pauvres mendiants qui ne sont pas rebutés par les refus et qui font toujours de nouvelles instances ; si le maître de la maison ne paraît pas, ils frappent à la porte et importunent jusqu'à ce qu'ils obtiennent. » Ainsi, Dieu veut qu'à l'exemple des pauvres, nous ne nous lassions pas de lui demander la lumière et la force de faire le bien, et de le faire jusqu'à la mort. Dieu veut non-seulement être prié, dit le pape saint Grégoire, mais il veut être contraint ; il veut être pour ainsi dire, vaincu par une espèce d'importunité ; c'est pour cela qu'il nous dit : « Le royaume des cieux cède à la force, et c'est par violence qu'on le ravit. » Tel a été notre officier. Il sait que Jésus a le pouvoir de guérir son fils ; dès lors il continue de le prier ; si la lenteur que met le Sauveur à l'exaucer, si même le reproche qu'il vient de lui faire sur son peu de foi, ne sauraient le rebuter. Il insiste, il

presse, il réitère sa demande, et il entend enfin sortir des lèvres de Jésus cette parole qui le comble d'une joie ineffable : « Allez, votre fils est plein de vie. » Et le texte sacré ajoute : « L'homme crut à la parole de Jésus et s'en alla. » Quel changement subit ! quelle transformation salutaire s'est opérée en lui ! Tout à l'heure il invitait Notre Seigneur à venir en sa demeure, à se transporter auprès du malade pour le guérir, comme si celui auquel il s'adressait, nous dit saint Grégoire, n'était pas celui-là même qui remplit toute la terre de son immensité, *corporalem præsentiam Domini quærebat, qui per spiritum nusquam deerat* (1). Aussi Jésus-Christ, qui veut se faire connaître de lui dans toute sa puissance infinie, n'adhère-t-il pas à son invitation : il guérit son fils, mais sans le voir, sans se transporter auprès de son lit. Quoi qu'il en soit, l'officier cesse ses instances, il ne presse plus Jésus-Christ de venir ; le Sauveur l'a assuré que son fils était guéri, il se confie sans réserve à la parole du Dieu-Homme ; désormais tout nuage a disparu, sa foi est inébranlable.

Mais cette foi si vive et si féconde ne sera pas seulement son partage, car à peine est-il entré chez lui que sa maison tout entière, émue du miracle qu'elle a sous les yeux, imite son exemple et, comme lui, croit en Jésus-Christ. *Credidit ipse et domus ejus tota,* « il crut, lui et toute sa famille. » Preuve évidente, mes Frères, de la grande influence que la conduite du père de famille exerce sur les siens. Hélas ! nous ne l'apprenons que trop bien chaque jour à nos dépens ; d'où vient, en effet, cet esprit de révolte et d'indocilité, ce penchant si déplorable pour le vice dont la jeunesse est infectée, pour ainsi dire, dès sa naissance ? N'en cherchez pas la cause ailleurs que dans les funestes exemples que lui offre la vie domestique. Entendez-moi, je ne parle pas des enseignements plus ou moins bons que l'enfant reçoit sur les genoux de sa mère, encore que nous aurions sur ce sujet de bien tristes tableaux à retracer ; mais n'importe ! fussent-ils meilleurs que je ne peux le supposer, ces préceptes se trouveront nécessairement sans résultat, pour peu que l'inconséquence des parents vienne à démentir la leçon de vertu qui est sortie de leur bouche. A des enfants, c'est avant tout l'éducation de l'exemple qu'il faut. Insensible aux plus belles théories, leur cœur ne se laisse persuader que par la morale en action.

(1) Hom. in hoc loco Evang.

On l'a dit depuis longtemps : l'enfant est naturellement imitateur. Il imite avant de savoir parler, il imite avant de connaître. A vous donc, pères et mères, de vous emparer de cet instinct invincible qui porte vos fils et vos filles à l'imitation ; à vous de l'exploiter au profit de leur vertu, en vous montrant à eux comme un modèle vivant de morale et de piété chrétiennes.

Ah ! retenez-le bien, si vous n'êtres vertueux, inutilement voudrez-vous cacher vos désordres ; par cette insatiable curiosité propre à leur âge, par cette inquisition toute clairvoyante qui leur est naturelle, vos enfants descendront jusqu'au fond de votre conscience pour y puiser vos désordres et se les approprier.

Si vous n'êtes vertueux, plus touchés de ce qu'ils voient que de ce qu'ils entendent, ils opposeront votre conduite à vos discours, et inspirés, soutenus par cette logique de fer qui, dans leurs jeunes mains, devient une arme impitoyable, ils se feront absoudre de leurs fautes au nom de vos propres fautes.

Si vous n'êtes vertueux, toute supériorité s'efface, toute éducation s'évanouit. Dépouillée de son prestige et de sa grandeur, la paternité n'est plus alors qu'une magistrature sans dignité, qu'un sacerdoce sans auréole. Ce sceptre du père de famille, si vénérable et si puissant par lui-même, n'est plus désormais qu'un ridicule hochet dont les enfants s'amuseront aujourd'hui et qu'ils briseront demain.

Car enfin, pour dévoiler le mal dans ses conséquences les plus ordinaires, comment formerez-vous vos enfants à l'amour de la prière, quand jamais vous ne fléchirez le genou pour prier ? Comment leur enseignerez-vous à purifier leur âme dans le bain de la pénitence, quand vous ne fréquentez pas même nos églises ? Pères de famille, comment inspirerez-vous à vos fils le mépris de la terre, de ses richesses, de ses honneurs périssables, quand, absorbés tout entiers dans les calculs d'intérêts grossiers, réduisant l'âme à la matière, vous vous prosternez devant un vil métal ? Mères de famille, comment oserez-vous prêcher à vos filles la modestie, la simplicité évangélique, quand, à chaque instant, le luxe de vos vanités, la recherche de vos parures, vient donner un démenti formel à la rigidité de votre morale ? Ah ! parents qui m'écoutez, comprenez donc la sublimité de votre mission,

et si vous voulez, comme je ne peux en douter, que vos enfants marchent dans le sentier de la vertu, commencez vous-mêmes par les y précéder.

Mais vos enfants ne sont pas les seuls objets de votre bienveillante sollicitude. A côté d'eux, sous votre toit, j'aperçois des serviteurs et des servantes qui réclament également vos bons exemples ; eux aussi font partie de votre famille. Le nom de domestiques que vous leur donnez dit assez qu'ils sont de la maison ; sur eux, par conséquent, doit s'exercer votre zèle et votre vigilance. Je ne vous dirai pas de les traiter avec douceur, d'alléger autant que vous le pouvez le fardeau toujours assez lourd dont la Providence a chargé leurs épaules. Honte et anathème à ces maîtres barbares qui ne voient dans leurs serviteurs que des esclaves, et qui se plaisent à en faire les victimes de leur brutalité ! Quels qu'ils soient d'ailleurs, et de quelque piété qu'ils fassent parade, nous n'hésitons pas à les flétrir et à les repousser du sein du christianisme. Mais sans pousser la cruauté à ses dernières limites, ne voit-on pas souvent des personnes, fidèles, du reste, à tout autre devoir, négliger celui si important de veiller au salut de leurs domestiques? Croyez-vous donc que pour être vos serviteurs, ils soient dispensés de servir le divin Maître? leur âme est-elle d'un moindre prix que la vôtre, et, en raison de l'obscurité de leur emploi, sont-ils déshérités, selon vous, du titre d'enfants de Dieu? Non, non, vous savez le contraire ; travaillez donc au salut de leur âme, comme vous travaillez au vôtre, comme vous travaillez à celui de vos enfants. Recueillez cette terrible parole de l'Apôtre : Si quelqu'un ne prend pas soin de ses enfants, et surtout de ses domestiques, il doit être regardé comme un infidèle (1). Mais il n'en sera pas ainsi de nous : non contents de croire, nous n'aurons rien tant à cœur que de répandre autour de nous cette lumière de la foi catholique, sans laquelle il n'est point de bonheur dans le temps, point d'espérance dans l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) *II Tim.*, V, 8.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Vᵉ Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 1
Homélie sur la Fausse piété, par M. Ricaud 1
Autre homélie : Jésus-Christ prescrit une justice plus abondante que celle des pharisiens, et proscrit la colère, par le cardinal de La Luzerne 19
Autre homélie, sur la Sainteté, par M. l'abbé Doucet 37
VIᵉ Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 47
Homélie sur la Providence, par M. Ricaud 47
Autre homélie, sur la multiplication des pains, par M. Doucet 61
VIIᵉ Dimanche après la Pentecôte.— Évangile. 71
Homélie sur la connaissance des hommes et de nous-mêmes, par M. Ricaud 71
Autre homélie : Se garantir des faux prophètes ; les reconnaître à leurs fruits, par le cardinal de La Luzerne 84
Autre homélie, sur les causes qui excluent du royaume des cieux, par M. l'abbé Doucet 103
VIIIᵉ Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 115
Homélie sur les richesses, par M. Ricaud 115
Autre homélie : Parabole de l'Économe infidèle, par le cardinal de la Luzerne 131
Autre homélie, sur les Avantages de la pauvreté, par M. Borderies 150
IXᵉ Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 160
Homélie sur les Péchés des chrétiens, par M. Ricaud 160
Autre homélie : Jésus-Christ pleure sur Jérusalem, et chasse les vendeurs du Temple, par le cardinal de La Luzerne. 171
Autre homélie, sur les Larmes de Jésus-Christ, par M. Robinot 188
Xᵉ Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 197
Homélie sur l'Orgueil et l'Humilité, par M. Ricaud 197
Autre homélie : Parabole du Pharisien et du Publicain, par le cardinal de La Luzerne 215
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal Giraud. 228

XI^e Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 238
Homélie sur la guérison du Sourd-Muet, par M. Ricaud . . 238
Autre homélie (sur le même sujet) par le cardinal de La Luzerne 250
Autre homélie, sur la Perfection dans les actions ordinaires, par M. Borderies 268
XII^e Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 275
Homélie sur le Samaritain, par M. Ricaud 276
Autre homélie : Parabole du Prêtre, du Lévite et du Samaritain, par le cardinal de La Luzerne 293
Autre homélie, sur le Samaritain, par M. Borderies 308
XIII^e Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 318
Homélie sur la Lèpre spirituelle, par M. Ricaud 318
Autre homélie : Jésus-Christ guérit dix lépreux, par le cardinal de La Luzerne 332
Autre homélie (sur le même sujet) par le cardinal Giraud. 349
XIV^e Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 361
Homélie sur le détachement des biens de la terre, par M. Ricaud 361
Autre homélie : Impossibilité de servir deux maîtres. — Confiance dans la Providence ; par le cardinal de La Luzerne 378
Autre homélie, sur la Providence, par M. Doucet 391
XV^e Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 400
Homélie sur la Résurrection du fils de la veuve de Naïm, par M. Ricaud 400
Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 423
Autre homélie, sur les Afflictions, par M. Doucet 438
XVI^e Dimanche après la Pentecôte. — Évangile . . . . .
Homélie sur l'Orgueil, par M. Ricaud 447
Autre homélie : Jésus-Christ guérit un hydropique, explique le précepte du Sabat, commande l'humilité ; par le cardinal de La Luzerne 460
Autre homélie, sur l'Ambition, par M. Roy 477
XVII^e Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 487
Homélie sur l'amour de Dieu et du prochain, par M. Ricaud. 487
Autre homélie : Jésus-Christ explique les grands commandements de la loi et confond les pharisiens, par le cardinal de La Luzerne 502
Autre homélie, sur l'amour du prochain, par M. Hamon . . 520
XVIII^e Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 528
Homélie sur la guérison du paralytique, par M. Ricaud 529

Autre homélie (sur le même sujet), par le cardinal de La Luzerne 545
Autre homélie : Le Paralytique, par M. l'abbé Saint-Arroman 560
XIX^e Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 567
Homélie sur le petit nombre des élus, par M. Ricaud . . . 567
Autre homélie : Parabole des conviés aux noces qui refusent d'y aller, et de l'homme qui y vient sans la robe nuptiale, par le cardinal de La Luzerne 581
Autre homélie, sur la possibilité du salut, par M. Raineri. 599
XX^e Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 612
Homélie sur la Foi, par M. Ricaud 612
Autre homélie : Jésus-Christ guérit le fils d'un officier, par le cardinal de La Luzerne 627
Autre homélie (sur le même sujet), par M. l'abbé Devrais . . 645

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

Avignon. — Imprimerie F. SEGUIN aîné, rue Bouquerie, 13.

252
M663
65759
Encyclopédie de la Prédication
AUTHOR
Contemporaine
TITLE
Homélies Tome III.
DATE DUE | BORROWER'S NAME
STORAGE - CBPL

65759